



La Couronne et la lyre : Présence du roi David dans la littérature française de la Renaissance

Dominique Vinay

► To cite this version:

Dominique Vinay. La Couronne et la lyre : Présence du roi David dans la littérature française de la Renaissance. Sciences de l'Homme et Société. Université François Rabelais - Tours, 2002. Français. NNT : . tel-00583138

HAL Id: tel-00583138

<https://theses.hal.science/tel-00583138>

Submitted on 9 May 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ FRANÇOIS-RABELAIS, TOURS
CENTRE D'ÉTUDES SUPÉRIEURES
DE LA RENAISSANCE
Année universitaire 2002/ 2003

**THÈSE POUR OBTENIR LE GRADE DE
DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE TOURS**

Discipline □ Lettres modernes

présentée et soutenue publiquement par

Dominique Vinay-Gilbert

La Couronne et la lyre □

**Présence du roi David dans la littérature française de la
Renaissance**

Thèse préparée sous la direction de

Marie-Luce DEMONET

— JURY —

Max ENGAMMARE	Professeur	Université de Genève
Marie-Madeleine FRAGONARD	Professeur	Université de Paris-III Sorbonne Nouvelle
Marie-Luce DEMONET	Professeur	Université François-Rabelais, Tours
Hélène MICHON	Professeur	Université François-Rabelais, Tours

Dominique Vinay-Gilbert

La Couronne et la lyre 

Présence du roi David

dans la littérature française de la Renaissance

Tome I

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ceux qui, de près ou de loin, ont rendu possible l'accomplissement de ce travail. Ma grande reconnaissance va à mes directeurs de thèse, d'abord monsieur Michel Simonin, dont les encouragements ont stimulé nos recherches alors qu'elles n'étaient qu'à leurs débuts. Ce travail garde la trace de sa présence parmi nous. Avec une grande délicatesse, madame Marie-Luce Demonet a pris le relais de la direction d'un travail déjà en cours. Par son dévouement, son érudition et son grand souci scientifique, elle a ranimé nos recherches et permis qu'elles connaissent une fin heureuse. En sa qualité de médiéviste et de directeur adjoint, le père Benoît Lacroix nous a éclairé sur la littérature patristique et la tradition chrétienne médiévale qui ont orienté les interprétations données au roi David à la Renaissance. Ce travail doit beaucoup à ses lumières et sa confiance de chaque instant.

Je désire également remercier mes autres professeurs du Centre d'études supérieures de la Renaissance, messieurs Pierre Aquilon, Gérard Chaix, Pascal Brioist, ainsi que le professeur Franck Dobbins, de l'Université de Londres. Leurs judicieux conseils nous ont permis de résoudre un certain nombre de questions de paléographie et de bibliographie. Enfin, ce travail n'aurait pas été possible sans le soutien du Fonds Canadien d'aide à la recherche (F.C.A.R.) et du Conseil de recherches en Sciences humaines du Canada (C.R.S.H.).

Il serait impossible de passer sous silence la présence active, chaleureuse et fidèle de toute ma famille et de mes amis qui, au fil de cette étude, m'ont offert leur affection et leur soutien. Les mots manquent pour leur témoigner toute ma gratitude.

À Camille et à Laure-Emmanuelle j'offre cette histoire☐

*«☐n roi vivait, il y a très, très longtemps, dans un pays
lointain...☐»*

SOMMAIRE

TABLE DES ILLUSTRATIONS	10
INTRODUCTION	11
Etat des recherches	16
PREMIERE PARTIE	
DAVID ET SES SOURCES	21
Chapitre I La Bible, livre et source	26
Le fondement scripturaire de l’histoire de David	28
Le témoignage de Samuel et des Rois	29
Le parfait David des Chroniques	34
Les psaumes et leur auteur	37
Chapitre II □ Un livre, des livres □ David et la prolifération des éditions bibliques	41
David et l’édition biblique 1450-1500	41
David dans l’édition biblique après 1500	48
David et Goliath (I Sam. 17, 40-51) dans quelques traductions de la Bible	51
Chapitre III □ aux marges de la Révélation,	
les <i>Antiquités juives</i> de Flavius Josèphe	64
L’avis des préfaciers	64
L’approche historiographique de Josèphe	69
Chapitre IV □ David comme repère chronologique □	
le témoignage des compilations	77
La tradition historique chez les successeurs de Josèphe	77
David dans les âges de l’humanité	79
L’histoire du roi en mois et en jours	83
Les contemporains mythiques de David	86
Chapitre V □ de l’Histoire aux histoires □ vers un folklore biblique	92
L’Histoire continuée	92
David et Goliath, un folklore	93
De quelques légendes dans les Bibles glosées et historiques	94
L’enfant et le géant au théâtre	102
Le Mystère du Vieil Testament	102
Le Bonimée de David et Goliath	106
Un autre texte en prose, les Hardiesses de Pierre Sala	115
Autour de David musicien	122

DEUXIEME PARTIE

DAVID DANS LES PROPHETIES AU TEMPS DE CHARLES VIII	127
Chapitre I □ Prophéties françaises	128
Le témoignage de la cour	133
Le <i>Vergier d'honneur</i> d'André de la Vigne	139
La <i>Prophétie</i> de Guilloche de Bordeaux	145
Chapitre II. Messianisme biblique et espérances de conquête	147
Le témoignage iconographique du diurnal de René II de Lorraine	147
Une succession de prophéties messianiques	152
Chapitre III. Autour de l'ascendance davidique des rois de France	161
Origines et développement du thème	161
Un contexte favorable, l'apport des intellectuels juifs	162
Filiation charnelle, filiation spirituelle □ quelques précédents	166
Chapitre IV. l'Opus davidicum d'Angelo Terzone de Legonissa	169
L'œuvre et son auteur	169
Sur les origines bibliques des rois de France	172
Les origines « □braélogalliques □	
de la France selon Viterbe □ quelle influence?	175
De Noé aux rois d'Israël, les ancêtres de la France	178
L'héritage davidique du royaume	183
Le Christ, roi de France	187
Contre le mythe des origines troyennes, la diaspora juive	190
La prophétique histoire de France	193
Des signes pour l'avenir	197
Chapitre V. Une première piste de rapprochement	
entre le Valois et David □ le mythe du prêtre-Jean	201
David ou prêtre-Jean? Fortune d'une légende	201
Survivance de la légende du prêtre Jean à la Renaissance □	
le témoignage iconographique du Ms lat. 10491	207
Chapitre VI □ David, héros national □ en Italie □	
une seconde piste pour la fortune politique de David	216
« □David florentinus □: l'exemple de Donatello	218
Quelques réactions italiennes à la fortune du David Valois	224
David et Charles VIII dans la Bible de Florence	226

TROISIEME PARTIE

DU CHEVALIER COURTOIS AU HEROS A L'ANTIQUE,	
L'EPOPEE BIBLIQUE OU LES METAMORPHOSES D'UN ROI	235
Chapitre I. Le corpus épique	236
Constitution d'un corpus	239
Les précurseurs	242
David « □héroïque □ au temps de François I ^{er}	244
Après 1550. David et Goliath	248
David et Bethsabée	252
David en tous ses exploits	254
Problématique	257

Chapitre II. Du guerrier biblique au guerrier des Temps nouveaux,	
modalités d'un passage	262
Succession des hauts faits attribués à David	262
<i>Premier livre de Samuel</i>	262
<i>Deuxième livre de Samuel</i>	264
Le berger et le musicien	265
Le chevalier errant	274
Le roi	282
Chapitre III. Le David courtois de la légende des Preux	289
La légende des Neuf Preux	290
Le chevalier Bayard	293
<i>Samuel</i> comme un roman	295
L'archétype du chevalier courtois	298
Les débuts glorieux	299
Idéalisation de la vie de cour	301
La quête chevaleresque, amour et gloire	303
Le masque de l'hagiographie	306
Le chemin du relèvement	309
Du héros au mythe	313
Chapitre IV. David, Énée chrétien dans la <i>Davidiade</i> de Marc Marulle	316
La découverte de l'Italie	317
La structure de l'ouvrage	318
La dédicace à Grimani	320
La tentation de l'antique	322
La matière biblique	324
La Rome ancienne	328
Pétrarque et l'Italie	331
Chapitre V. Quelques surgeons des compilations au temps de François I ^{er} ...	339
Le don au roi de la fronde	340
Les <i>Hardiesses</i> de Pierre Sala	343
Chapitre VI. La harpe couronnée□	
le symbolisme musical du <i>Penser du royal mémoire</i>	349
La gravure dédicatoire	351
Le parangon biblique	352
La monarchie à l'école du psalmiste	354
Musique et éducation du prince	359
Sur la harpe comme instrument	364
<i>Le roi porte la harpe à son cou</i>	367
<i>Le roi joue de la harpe</i>	370
Précédents théoriques au Moyen Âge et chez Érasme	372
Le maniement de la harpe par François I ^{er}	384
1. <i>David accorde la harpe</i>	389
2. <i>David range la harpe dans son étui</i>	392
Chapitre VII. David dans l'arène	396
La <i>Monomachie de David et Goliath</i> de Du Bellay	396
Pierre de Brach	400
Les <i>Trophées</i> de Du Bartas	405

<i>Les Amours de David et de Bersabée</i>	413
Conclusion	418

QUATRIEME PARTIE

DAVID ET LE THEATRE DE LA REFORME	420
Chapitre I. Définition d'un corpus	423
Les pièces élogieuses	425
Les portraits clairs-obscurs	427
Un engagement religieux	430
Le rôle du psautier huguenot	432
Le miroir de la Réforme	437
Problématique	442
Méthodologie. Une rhétorique de la personne	444
Qu'est-ce qu'un prophète?	449
<i>Le porte-parole de l'Éternel</i>	450
<i>L'homme de l'action</i>	454
Chapitre II. David, prophète dans les tragédies saintes☐	458
Portrait de David en prophète	461
Dans l'attente d'un prophète	462
Je viens au nom de Dieu☐☐premiers éléments de l'identité prophétique	463
Temps humain, temps divin☐rapport de David à l'histoire	468
<i>Entre l'ange et l'homme</i>	468
<i>Le fardeau humain</i>	470
Celui qui marche vers la crise	472
<i>Le masque des apparences</i>	474
«☐me retire☐	476
Le don prophétique	478
L'épreuve du faux prophétisme	481
L'égide de la prophétie feinte	482
Critères de vérité	485
<i>La certitude intérieure</i>	486
<i>Le sain</i>	487
<i>La prière</i>	490
<i>Le miracle</i>	493
L'art prophétique	495
Le refus de l'ornemental	499
La parole en temps de guerre	503
L'épée et la plume	506
Écrire sur l'écorce du cœur	509
Quel type prophétique☐	512
Chapitre III. Prophétie et musique dans <i>La musique de David</i>	514
Le prédicateur de la foi nouvelle	517
Le prophète comme pasteur	518
Abraham et Moïse	519
<i>David</i>	521
<i>Du pasteur au prophète</i>	523
Musique et prophétie messianique	525
Le musicien, figure du Christ	526

Les «Effets» de la musique sacrée	532
Puissance et impuissance de la musique	536
Chapitre IV. Prophétisme et décadence	
<i>David ou l'adultère</i> d'Antoine de Monchrestien	542
Prophétisme et finitude dans la Bible	545
Circonstances de la chute	546
Indignité prophétique et fragilité humaine	548
Aux antipodes de l'expérience prophétique	554
L'envers de l'Écriture – altération à rebours	556
La reconquête de soi	558
Possession	560
La vie pulvérisée	564
Dissimulation contre révélation	565
Du tragique au biblique	569
Affinités de <i>David ou l'adultère</i> avec la vision tragique des humanistes	570
Une «Théologie» du tragique	572
CONCLUSION	581
BIBLIOGRAPHIE	586
ANNEXE	A-1

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1. BnF, ms. lat, 774, fol. 1. *Psautier de Charles VIII* (vers 1490)

Figure 2. BnF, ms. lat. 10491, fol. 147 v. *Diurnal de René II de Lorraine* (1492 et 1494), ps. 26.

Figure 3. BnF, ms. lat. 10491, fol. 7 r. *Diurnal de René II de Lorraine*.

Figure 4. BnF, ms. lat. 10491, fol. 154 v. *Diurnal de René II de Lorraine* , ps. 51.

Figure 4 bis. Chester Beatty Library, Dublin, Add.11735, f. 9^v. *Coran*, (Ibn al-Bawwab, Bagdad, 1013).

Figure 5. Donatello, *David*, (Florence, entre 1428 et 1430).

Figure 6. Bibliothèque Laurentienne, ms. Plut. 15, cod. 17, fol. 1^v. *Biblia* (Florence, 1489-90).

Figure 7. Bibliothèque Laurentienne , ms. Plut. 15, cod. 17, fol. 2 r. *Biblia* (Florence, 1489-90).

Figure 8. Bibliothèque municipale de Metz, ms. 14, fol. 1. *Psautier glosé et hymnaire*.

INTRODUCTION

Dans les récits de voyage du XVI^e siècle, Jérusalem est souvent décrite comme le centre de la terre, le berceau spirituel de l'humanité. Jérusalem, c'est aussi la Jérusalem céleste, le lieu de la résurrection et de la re-naissance, un gage du salut pour tous les croyants. Elle est une origine géographique, religieuse, et également chronologique□ le temps s'organise autour de ses murs depuis l'avènement de Jésus, l'un de ses enfants. Or, si l'on se rappelle que Jérusalem est appelée la « Cité de David□ et que le Christ dans la Bible choisit de s'incarner dans la lignée de ce grand roi en devenant, comme lui, un fils de Jessé, on comprend aisément que David ait été l'une des figures de l'Ancien Testament les plus sollicitées, avec Salomon et Saül, par les hommes de la Renaissance. Son nom apparaît un millier de fois dans l'Écriture et son histoire, consignée d'une part dans les deux livres de *Samuel* et d'autre part dans le livre des *Chroniques*, alimenta la réflexion d'érudits et de créateurs tant dans l'exégèse biblique que dans la politique, la poésie et les arts.

David□une institution en soi. Il est le faible qui triomphe du fort, l'homme de Dieu qui terrasse le païen, un élu, un prédestiné qui fait mentir les apparences qui le donnent perdant d'avance. On envie sa puissance, lui, le conquérant d'un vaste empire. Son rôle politique fait de lui un archétype royal□artisan, avec Saül, du passage d'un mode de gouvernement dominé par des prêtres, les Juges, à un gouvernement central dominé par un seul homme, il incarne le monarque de droit divin, oint par un prophète, lui-même membre du clergé. Les chrétiens voient en lui une préfiguration du Christ, les Juifs un symbole messianique porteur d'espérance dans les domaines politique et eschatologique, les musulmans, un prophète. On le connaît aussi, comme Marie-Madeleine, en tant que

pécheur et repentant, une figure d'abaissement et de relèvement d'une humanité déchue. Avec son testament poétique, les psaumes, sa qualité de mystique éclate au grand jour¹ il est, par cette accumulation de facettes variées et parfois contradictoires, le type même de l'homme universel, l'homme accompli dans une multitude de directions que l'on ne manque pas d'évoquer dans des circonstances les plus variées.

Un simple survol de l'horizon social dans lequel ce personnage biblique occupe une place symbolique importante suffit à évoquer la prolixité du fils cadet de Jessé dans les repères culturels du XVI^e siècle. Chez les théologiens, le psalmiste est un repère biblique qu'on ne se lasse pas d'étudier, selon le mode d'exégèse à quatre niveaux propre à l'herméneutique médiévale² les sens littéral, allégorique, tropologique (ou éthique, moral) et anagogique (métaphysique). À la cour de France, les scènes à caractère narratif du livre de *Samuel* renvoient comme dans un miroir l'image que la monarchie se fait d'elle-même, elles lui servent de repère et justifient sa légitimité sacrée aux yeux du peuple. Le vainqueur de Goliath est un symbole royal, un alter ego d'Hercule³ sa popularité finit même par éclipser l'auteur des douze travaux lorsqu'il s'agit de représenter la force temporelle et spirituelle des princes très-chrétiens. Ceux-ci apparaissent comme l'image vive du Christ, leur représentant temporel sur la terre⁴ ils sont les fils spirituels de David. La prégnance du modèle davidien est telle qu'elle alimente «⁵de véritables phénomènes d'identification ou d'incorporation imaginaire⁶». Poètes et artistes dépeignent leur roi comme le dixième preux à côté de David, de Josué et de Judas Maccabée.

Avec les réformés, un glissement des formes s'opère qui touche les symboles traditionnels du pouvoir. Bientôt les rois ne sont plus les seuls à se réclamer de David⁷ avec Luther puis Calvin, les protestants traduisent les psaumes malgré l'opposition de Rome. L'Église en interdit le chant tandis que Calvin fait de l'édition française du psautier la plus grande entreprise éditoriale de la seconde moitié du XVI^e siècle. Sous la plume de

¹ Cl.-G. Dubois, «⁸David et Saül⁹ l'onction et le droit dans la tragédie biblique française (1563-1601)¹⁰», *Revue de théologie et de philosophie*, no 133, 2001, p. 403.

Théodore de Bèze, de Blaise de Vigenère et de Jean de la Ceppède se répand un genre littéraire dominant en ces temps de conflits, la paraphrase des psaumes, dont l'exégèse devient un point majeur de dissension au cœur de toute la chrétienté. Parallèlement à cette récupération déchaînée d'un des plus vieux modèles de la nation, le théâtre protestant met en scène le personnage de David pour en faire le symbole des aspirations religieuses et politiques de la nouvelle Église. Plus que simple effigie à l'honneur de la France, l'imagerie davidique en pleine mutation montre comment un symbole national change de sens avec l'histoire et comment, réciproquement, elle participe à son évolution.

La 'polysémie' qui s'organise autour de ce personnage hissé au rang de symbole s'enrichit encore du fait de sa valeur poétique. La Bible raconte que dès sa jeunesse David fut un artiste, le poète et le musicien de la cour d'Israël. Premier «Prince des poètes», David incarne dans la société des lettres l'idéal néoplatonicien de l'auteur divinement inspiré. Érasme revendique sa valeur littéraire devant ceux qui se consacrent exclusivement aux auteurs latins dans la préface qu'il compose en 1596 pour les poèmes de son ami Guillaume Herman. En écho au *Contra Poetas impudice scribentes* de Gauguin, il prône un retour de la jeune génération d'hommes de lettres aux figures vétérotestamentaires

J'éprouve toujours une sourde colère lorsque je vois nos jeunes poètes, chrétiens cependant, choisir pour modèles (*archetypis*) Catulle, Tibulle, Properce et Ovide[...] plutôt que Moïse, David ou Salomon².

La nature sacrée de l'inspiration biblique est un défi lancé au modèle antique des fureurs et le point de départ de parangons qui tournent, le plus souvent, à l'avantage du psalmiste. Dans la préface qu'il place en tête de sa traduction des psaumes, Marot dit

² «Quare recientoribus his poetis atque adeo christiani, subirasci mecum interdum soleo quod in diligendis sibi archetypis Catullum, Tibullum, Propertium, Nasonem quam divum Ambrosium, quam Paulum Nolanum, quam Prudentium, quam Iuvenum, quam Mosen, quam David, quam Salomonem sibi proponere malint tamquam non sponte sint Christiani.» (*Opus epistolarum D. Erasmi*, éd. Allen, Oxford, 1906-1958, tome I, lettre 49).

préférer David à Horace³. Lorsque les humanistes célèbrent le retour des bonnes lettres en terre française, ils signifient donc la renaissance des modèles classiques avec la perspective que leur apporte la matière religieuse et, en arrière-plan, le modèle davidique.

Cette forte récurrence du modèle davidique à la Renaissance indique qu'on ne peut comprendre l'image que la nation française se faisait d'elle-même en limitant son étude aux modèles rationnels de l'époque. Il est clair que les motifs religieux, politiques et culturels qui traversent la Renaissance s'accommodaient parfaitement d'un sujet biblique où le berger abat un géant (David et Goliath) et où le roi est à la fois prophète et poète. Mais encore faut-il chercher à savoir dans quel(s) cercle(s) intellectuel(s) et académique(s) le thème de David prit le plus d'importance et comment il s'y est développé et métamorphosé, car il ne suffit pas d'évoquer l'imaginaire d'un siècle et le goût pour les modèles bibliques pour rendre raison de la convergence et des glissements des motifs en un même lieu rhétorique et figuratif□il faut qu'à un moment donné des enjeux nationaux et un projet esthétique et spirituel se rencontrent. L'imaginaire qui forge l'idéal idéologique et culturel d'une nation ne se soutient pas sans objet ni discours qui le porte et le prince, le dramaturge et le poète ne parlent pas nécessairement le même langage□leur recours à une même thématique, qui ne saurait être le résultat d'un hasard, est donc intéressant.

Nous nous sommes arrêtés à un certain nombre de documents historiques et littéraires qui s'attachent à David peut-être moins en tant que psalmiste, que comme figure archétypale, celle du berger, du roi pieux et fort, du pécheur, du héros. Un travail de regroupement systématique, de réflexion épistémologique et esthétique était de longue date réclamé par Marc-René Jung⁴ et Claude-Gilbert Dubois⁵. Sans prétendre épuiser un sujet

³ Dédicace «Au treschrestien roy de France□, in [G. Defaux], Clément Marot, *Oeuvres*, t. II, Paris, Garnier, p. 560., v. 129-34.

⁴ *Hercule dans la littérature française du XVIe siècle. De l'Hercule gaulois à l'Hercule baroque*, Genève, Droz, 1966. David pouvait selon Jung fournir la matière d'une monographie.

⁵ *Op. cit.*, p. 404□«Nous laisserons de côté ces extensions diversifiées [de la fortune littéraire de David] dont la relation, pour le seul XVIe siècle, mériterait un livre entier.□

chargé de deux mille ans d'histoire, nous avons esquissé quelques pistes de recherches et dégagé des lignes de forces susceptibles de contribuer à l'étude de la réception d'une figure récurrente dans les débats et la pensée de la Renaissance. Il s'agissait d'ouvrir un champ d'investigation qu'il reste encore, dans de multiples directions, à approfondir.

Puisqu'il s'agissait pour nous de rendre compte de l'évolution d'un motif religieux dans différents lieux d'expression de la pensée, les frontières chronologiques de cette étude délimitent un champ assez vaste à l'intérieur desquelles s'opèrent des choix thématiques. Elle s'étend de la fin du XV^e siècle jusqu'à la première publication du *David ou l'Adultère* d'Antoine de Montchrestien en 1601. Le milieu des années 1490, époque des incunables et des guerres d'Italie, permettait de mettre en valeur la continuité de l'héritage médiéval, où David apparaît comme un tout grand modèle monarchique, dans la culture moderne. La publication de la tragédie de Montchrestien marque pour sa part un certain aboutissement de la métamorphose littéraire du personnage, dont l'éloignement avec les textes sacrés dans certaines œuvres davantage destinées au savant divertissement qu'à l'édification des mœurs fait de lui un motif poétique et littéraire, le héros d'une belle histoire. Le terme «Renaissance» plutôt que «Réforme» pour désigner cette période rend compte de cette diversité. Certes, depuis les travaux fondateurs d'historiens comme Jean Seznec, Erwin Panofsky et Edgar Wind, qui dit Renaissance pense davantage à une «Survivance» de la culture gréco-latine et des héros mythologiques qu'à un regain d'intérêt pour les Écritures. L'expression «Temps des Réformes» choisie par Guy Bedouelle et Bernard Roussel semble convenir davantage à l'histoire d'une matière biblique en ce qu'il campe cette dernière dans une époque de crise spirituelle, de l'affaire des Placards à la conclusion du concile de Trente. Elle désigne cette époque de changements et de ruptures amorcés par l'imprimerie et la multiplication des éditions bibliques, et dont la littérature religieuse se fait le prolongement. Dans la période qui nous intéresse, il s'avère néanmoins que le David des poètes cumule à la fois une dimension religieuse, qui le tire du côté des Réformes, qu'une dimension mythique, légendaire, qui justifie sa place dans la «Renaissance». L'épopée le compare à Énée et à Hector. Mais, ailleurs, son histoire se superpose à la légende du prêtre Jean, roi d'un royaume chrétien

d'Éthiopie qui aurait envoyé au XII^e siècle des émissaires au Pape Calixte II. Le terme de Renaissance, moins connoté dogmatiquement, paraissait convenir à ces aspects bigarrés du personnage, d'autant que la philologie fait dériver ce terme du latin «*renascitur*», dont l'origine est elle-même biblique⁶.

État des recherches

La flamboyance du roi d'Israël dans les lettres de la Renaissance contraste vivement avec la pénurie d'études consacrées à son sujet. Dans l'état présent des recherches thématiques, personne n'a encore envisagé dans son ensemble la fortune de l'histoire de David au XVI^e siècle, comme si ce repère biblique s'éteignait avec le Moyen Âge pour rejoindre les arcanes célestes. Deux ouvrages très généraux, couvrant l'immense période du moyen âge à nos jours, lui consacrent quelques pages : l'étude sommaire de Simone Maser, *L'image de David dans la littérature française*⁷, et le recueil d'articles réunis par Raymond-Jean Frontain et Jan Wojcik, *The David Myth in Western Literature*⁸. Ces ouvrages constatent la richesse d'un *corpus* étendu sur au moins dix siècles et nous ont été utiles pour leurs indications bibliographiques.

Pour la fortune médiévale de David, nous disposons en histoire de l'art de l'imposante thèse de Hugo Steger, *David Rex et Propheta*⁹. Elle constitue la seule véritable étude d'ensemble sur l'iconographie davidique, que les travaux de Louis Réau

⁶ Jean, 3,3 et 7.

⁷ Orléans, éditions David, 1996.

⁸ West Lafayette, Purdue U. P., 1980.

⁹ *David, rex et propheta. König David als vorbildliche Verkörperung des Herrschers und Dichters im Mittelalter, nach Bild Darstellungen des achten bis zwölften Jahrhunderts*, Nuremberg, Erlanger Beiträge, 1961.

sur l'art biblique dans l'Ancienne France complètent avantageusement¹⁰. Dans une étude portant sur une période assez vaste (elle couvre environ huit siècles et l'ensemble de l'Empire chrétien), Steger analyse les principaux attributs de David dans l'illustration des psautiers et les décorations des églises, en particulier germaniques : le trône, la couronne, le sceptre, la nuée, les instruments de musique tels que la harpe, le psaltérion, les clochettes, etc. L'étude révèle les dimensions prophétique et politique du personnage mises de l'avant dans ses représentations artistiques : David sur le trône apparaît comme le type du Christ en majesté, conformément à l'interprétation allégorique et anagogique des Pères, mais aussi comme un modèle pour les princes chrétiens et l'Empereur, auxquels on fait porter dans l'art officiel de la cour, des attributs similaires. Le roi David apparaît comme un symbole impérial incontournable. Il restait à compléter ce tableau prestigieux par une étude davantage consacrée à la France médiévale. Aryeh Grabois l'a fait dans un riche article sur « Le roi David précurseur du roi très-chrétien »¹¹ qui démontre l'existence d'un « mythe du roi David » au service de l'idéologie politique de la France depuis les Mérovingiens jusqu'aux XIV^e siècle. Puisque la fortune du mythe s'éteint, dans son analyse, avec l'extinction des Capétiens directs, il restait à en écrire la suite. Il fallait montrer que ce mythe survit encore à la Renaissance et perpétue chez les rois un exemple de comportement d'une royauté sacrée.

En ce qui concerne les lettres françaises du XVI^e siècle, une étude de David en tant que personnage à part entière de la littérature restait à faire. Jusqu'à présent, la critique s'est surtout consacrée à l'étude des psaumes, que ce soit dans ses nombreuses traductions, ses méditations en vers et en prose, ses paraphrases, ses adaptations poétiques et autres commentaires qui sont légion à l'époque. La formation du psautier huguenot est

¹⁰ *Iconographie de l'art chrétien*, tome 2, *Iconographie de la Bible et de l'Ancien Testament* (vérif. titre), Paris, PUF, 1955, pp. 253-99.

¹¹ Aryeh Grabois, « Un mythe fondamental dans l'histoire de France au Moyen Âge : Le 'roi David', précurseur du roi très-chrétien », *Revue historique*, 116^e année, tome 287, vol.1, 1992, pp. 11-31.

désormais connue grâce aux travaux de Pierre Pidoux¹². Dans son ouvrage magistral sur la *Poésie et tradition biblique au XIV^e siècle*¹³, Michel Jeanneret étudie en détail la fortune littéraire de ce psautier et confronte diverses adaptations des psaumes : traductions et paraphrases apparaissent comme un véritable laboratoire des styles, de la langue et de la pensée. Dans ces ouvrages, le roi hébreu s'éclipse derrière son testament poétique : les regards se tournent vers son œuvre et non vers l'homme.

Seule l'étude du chercheur américain Edward Gosselin (*The King's Progress to Jerusalem*, 1976¹⁴) rejoint de près notre intérêt pour le personnage de David au XVI^e siècle. Par le biais d'une étude des procédés herméneutiques à l'œuvre dans divers commentaires de psaumes, Gosselin esquisse la distance parcourue entre l'interprétation allégorique des Pères, l'époque de Lefèvre d'Étaples, où le psalmiste apparaît selon lui « dénué de toute personnalité »¹⁵ comme une « Marionnette du Saint-Esprit »¹⁶ enfermée dans le « cul-de-sac herméneutique » de la lecture allégorique des Pères de l'Église¹⁷, et celle d'un Calvin notamment, qui libère littéralement le potentiel théologique du personnage et lui redonne sa dignité « d'homme sanctifié par l'Esprit Saint », doué d'une « importance théologique achevée »¹⁸. Nous ne pouvons suivre cette conception évolutionniste du personnage, passé au fil du XVI^e siècle des ténèbres médiévales à la lumière de la Réforme : les diverses occurrences littéraires du berger d'Israël semblent plutôt indiquer que son personnage a une dimension religieuse forte susceptible d'inspirer des réponses différentes à des théologiens d'horizons et d'intérêts différents.

¹² *Le Psautier huguenot*, Basle, Barenreiter, 1962, 2 tomes.

¹³ *Poésie et tradition biblique au XIV^e siècle. Recherches stylistiques sur les paraphrases des psaumes de Marot à Malherbe*, Paris, José Corti, 1969.

¹⁴ *The King's Progress to Jerusalem. Some interpretations of David during the Reformation Period and their Patristic and Medieval Background*, Malibu, Undena publications, 1976.

¹⁵ *Idem*, p. 53

¹⁶ *Idem*, p. 55.

¹⁷ *Idem*, p. 52

¹⁸ *Idem*, pp. 4 et 5

Nous devons beaucoup au recueil d'articles publiés par l'Association catholique française pour l'étude de la Bible (A.C.F.E.B.) sur les *Figures de David à travers la Bible*¹⁹, dont l'analyse du personnage tel qu'il apparaît dans chacun des chapitres de l'Ancien Testament se situe au carrefour de l'histoire, de la lecture de textes des deux Testaments, de la tradition juive et du Coran. Le *Temps des réformes et la Bible*²⁰ nous a guidé dans le domaine protestant. Le dernier essai de Laurent Cohen, *Le Roi David, une biographie mystique*²¹, est également incontournable en ce qu'il met en valeur le David des commentaires du Talmud, du Midrash et de la Kabbale. Son livre, écrit comme un roman, est un indispensable guide dans les dédales de la culture hébraïque. Le *Saint roi David, la figure mythique et sa fortune* de Robert Couffignal²² envisage le personnage avec les outils de la mythocritique. Il comble une lacune sur la fortune littéraire du personnage. Nos recherches sur la Renaissance française nous ont donné peu d'occasions d'exploiter l'ouvrage de Jean-Louis Déclais, *David raconté par les musulmans*²³, qui complète pourtant admirablement les regards posés sur David par les juifs et les chrétiens.

Une remarque d'ordre lexical enfin – même si cet essai porte essentiellement sur un personnage vétérotestamentaire, nous avons parfois utilisé le mot «Bible» pour désigner l'Ancien Testament, autrement dit les Écritures, de même que le terme «Écritures» pour désigner la Bible, Ancien et Nouveau Testament ensemble. Cette imprécision anachronique qui pêche par étroitesse de champ permettait d'alléger l'écriture de redondances superflues.

L'histoire des civilisations, qui procède aujourd'hui de la réévaluation en profondeur des facteurs culturel et politique dans l'enchaînement des affaires humaines, devait mettre à l'honneur le rôle d'une grande figure de l'Écriture dans l'imaginaire

¹⁹ Paris, Cerf, 1999.

²⁰ *Op. cit.*

²¹ Paris, Seuil, 2000.

²² Paris-Caen, Minard Lettres modernes, 2003.

²³ Paris, Cerf, 1999.

français de la Renaissance, et à plus forte raison, son rôle dans la construction d'une identité linguistique, poétique et religieuse. Il suffit pour s'en convaincre de lire les travaux de Colette Beaune sur la *Naissance de la nation France* à l'époque médiévale²⁴, ceux de Percy Ernst Schramm²⁵ sur les insignes et les gestes symboliques du pouvoir en Europe ou, dans un registre comparatif, l'étude de Frances Yates sur les images symboliques des Tudor et des derniers Valois²⁶.

La réflexion que nous nous proposons d'entreprendre s'inscrit dans le regain d'intérêt actuel pour la mise en forme emblématique des civilisations, comme celles qu'a entreprises, entre autres, Anne-Marie Lecoq²⁷ au sujet de François I^{er}. Avec beaucoup d'érudition Mme Lecoq rassemble en douze séquences, douze thèmes, tous les symboles, l'imagerie, les mythes qui ont marqué les premières années du règne du roi de France. La création d'une véritable mythologie nationale dans la première moitié du XVI^e siècle trouve ici une très haute expression. En nous limitant à la figure de David, nous voudrions éviter que le regard se disperse sur une multitude encyclopédique de symboles qui, coupés de la tradition qui les a fait naître, perdent en qualité de signification. Si nous voulons voir des symboles du pouvoir autre chose qu'une écorce, besoin est de dépasser la frise élégante et rythmée d'une succession d'images-repères afin d'apprécier, par une approche diachronique, la spécificité et la couleur de chacun des éléments qui le composent. Le roi David, à cet égard, nous servira de tremplin. Il s'agira de voir, en posant un certain nombre de jalons, comment cette référence biblique et culturelle se transforme, s'enrichit et fait sens chez ceux qui se l'approprient.

²⁴ Paris, Gallimard, 1985.

²⁵ *Die Zeitgenössischen Bildnisse Karls des Gossen*, Hildesheim, Gerstenberg, 1973.

²⁶ Frances Amelia Yates, *Astrée, le symbolisme impérial au XVI^e siècle* (1975), Paris, Belin, 1989.

²⁷ Lecoq, Anne-Marie, *François I^{er} imaginaire*, Paris, Macula, 1987.

PREMIÈRE PARTIE □ DAVID ET SES SOURCES

Par quelles voies connaît-on David à la Renaissance? Au premier chef, de façon médiate ou immédiate, l'ouvrage qui est à la source même de toutes les traditions sur David est évidemment l'Ancien Testament, et plus précisément les premier et second *Livres de Samuel* (I et II *Rois* dans les notations grecque et latine¹), le début du premier livre des *Rois* (III *Rois*, Septante et Vulgate), les *Chroniques* ou *Paralipomènes*² et les *Psaumes*. Le récit de sa vie tel tiré de l'Écriture est donc une histoire sacrée, indissociable dans son contenu de ce qu'en dit la Bible et partie prenante de son histoire matérielle, celle de l'Écriture en tant que livre. À côté de cette source, féconde entre toutes, d'autres té-

¹ On sait que le XVI^e siècle ne suit pas la notation hébraïque qui appelle «Premier et deuxième livres de Samuel», ce que les *Septante*, la *Vulgate* et la tradition orale ont plutôt nommé «Premier et second livre des Rois» ou «Des Règnes» (*Septante*). Ce tableau de correspondances peut être établi

<i>Tradition hébraïque</i>	<i>Vulgate</i>
I <i>Samuel</i>	I <i>Rois</i>
II <i>Samuel</i>	II <i>Rois</i>
I <i>Rois</i>	III <i>Rois</i>
II <i>Rois</i>	IV <i>Rois</i>

La distinction entre *Chroniques* et *Paralipomènes* vient d'une autre source. Voir [A. Robert et A. Tricot], *Initiation biblique* introduction à l'étude des Saintes Écritures, 3^e éd., Paris, Société de Saint Jean l'Évangéliste, 1954, pp. 125-26.

Par mesure de clarté, nous adopterons la notation aujourd'hui d'usage dans la *Bible de Jérusalem* (Paris, Cerf, 1994) pour indiquer les passages de l'Écriture auxquels nous ferons référence. Lorsque des éditions originales seront citées, nous conserverons cependant la notation en vigueur dans l'ouvrage.

² Le terme «Paralipomènes» qu'on trouve dans la Bible grecque et dans la *Vulgate*, signifie 'les livres qui donnent les choses omises', qui apportent un complément.

moignages anciens venus d'Orient pénètrent en France dès le Moyen Âge et tiennent lieu de référence dans la tradition issue des milieux juifs, les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe et les *Antiquités bibliques* du pseudo-Philon³ offrent un regard complémentaire sur la vie du monarque, un héritage très tôt revendiqué comme le leur par les chrétiens dès les premiers siècles. Les fragments d'Eupolémios chez Eusèbe n'entraînant aucune véritable tradition au XVI^e siècle, ils peuvent, jusqu'à nouvel ordre, être mis de côté⁴. Des voies parallèles, plus ou moins anciennes, traversent également les frontières culturelles du royaume et servent de raccourcis au récit biblique d'une part, les commentaires des Pères, encore souvent juxtaposés au texte biblique, en orientent la lecture autour de moments clés d'autre part, des compilations savantes (tels la *Mer des histoires*, les *Miroirs* ou encore l'*Histoire scolastique* de Pierre Le Mangeur) ou populaires (le *Mystère du Vieil Testament*, le *Bonimée de David* dans les Flandres), abrègent la Bible de manière plus ou moins libre pour un lectorat respectable en quête de généralités. Ici, les références sacrées de l'Occident se fondent dans de plaisants récits où l'attrait d'une écriture agréable vient édifier et convaincre, ouvrir l'intelligence d'un

³ Nous incluons cette source, dont l'édition *princeps* provient de Johannes Sichardus (XIV^e siècle), en raison de la réimpression dont elle fut l'objet à Lyon par S. Gryphe en 1552 sous le titre de *Philonis Iudaei Antiquitatum Biblicarum Liber*. Cf. [C. Perrot et P.-M. Bogaert], *Les Antiquités bibliques*, Paris, Cerf, 1976, tomes 1 et 2.

⁴ *Præparatio evangelica*, IX, 30 P.G., t. XXI, col. 748-49. Il faudrait également mentionner dans le cycle des sources l'apport de la Haggadah, du Midrash et du Talmud. Il nous est impossible d'entrer ici dans le détail du rapport des chrétiens avec les sources juives identifiées comme telles au XVI^e siècle. Nous nous permettons donc de renvoyer le lecteur aux travaux de G. Dahan, *Les Intellectuels chrétiens et les Juifs au Moyen Âge*, Paris, Cerf, 1990 ; E. Beltran et G. Dahan, « Un hébraïsant à Paris vers 1400 » Jacques Legrand, *Archives juives*, 17, 1981, pp. 41-49 ; G. Dahan, « L'Exégèse juive de la Bible », *Le Temps des Réformes et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989, pp. 401-25 (en particulier p. 421 ss.) ; enfin, l'introduction de [R.-J. Frontin et Jan Wojick], *The David Myth in Western Literature*, West Lafayette, Purdue U. P., 1980, pp. 1-10.

public laïc, avide de belles histoires, aux mystères cachés de la théologie. Dans le domaine iconographique, les illustrations bibliques, les «*Figures*» de la Bible et autres recueils illustrés d'*exempla* vétérotestamentaires sont autant d'aides à la lecture – lorsqu'ils mettent fidèlement en images des descriptions architecturales ou matérielles de l'Écriture – que de commentaires- lorsque l'illustrateur y ajoute des éléments extratextuels de son cru. Les limites de notre sujet ne nous permettront malheureusement pas de nous aventurer sur ce chemin de connaissance pourtant bien riche⁵. Ainsi non seulement David habite-t-il l'Écriture, où il investit un aspect de la révélation divine, mais encore l'écriture et la culture, ces lieux de contacts avec le message révélé, lesquels le racontent, le transmettent, par la médiation d'une interprétation. Les premières fournissent les éléments fixes de l'*historia*, la part d'éternel du héros dont l'histoire immuable se coule dans une Révélation⁶elles dégagent une figure sacrée, le modèle de l'élu et du saint roi d'Israël. Les secondes la déchiffrent, la rendent intelligibles par le biais d'une explication, l'enjolivent même parfois au gré d'une leçon didactique ou simplement du folklore. Elles présentent le personnage comme archétype humain, le transforment même parfois comme un sujet de fable. Nous aimerions montrer comment, prises dans leur ensemble et dans leur complémentarité, toutes ces sources fondent la pensée du

⁵ Les travaux de Max Engammarre sont une mine de renseignements sur cet aspect de la culture religieuse⁷ cf. «*Les figures de la Bible. Le destin oublié d'un genre littéraire en image (XVI^e-XVII^e siècle)*», *Mélanges de l'école Française de Rome (divis. Italie et Méditerranée)*, no 2, 1994, pp. 549-91⁸ du même auteur, «*Les représentations de l'Écriture dans les Bibles illustrées du XVI^e siècle. Pour une herméneutique de l'image imprimée dans le texte biblique*», *Revue française d'histoire du livre*, 86-87, pp. 118-189⁹ «*La morale ou la beauté*» Illustrations des amours de David et Bethsabée (II Sam. 11-12)¹⁰ dans [Bertam Eugene Schwartzberg et François Dupuigrenet-Desroussilles], *La Bible imprimée dans l'Europe moderne*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1999, pp. 447-76.

XVI^e siècle sur David et participent à sa fortune littéraire, la référence majeure restant évidemment la Bible.

À cet effet, nous ouvrirons notre exposé par un triptyque ─ d'abord un survol des sources bibliques (que nous supposons connues⁶) d'où émerge la figure théologique, puis par l'examen de quelques traditions anciennes parallèles à l'Écriture mais néanmoins rattachées à elle, celle d'un Père comme Ambroise de Milan et de Flavius Josèphe. Il s'agira ici de mettre en lumière quelques aspects héroïques et historiques de l'homme-David qui trouvent encore une place dans la culture chrétienne à l'orée du XVI^e siècle. La rencontre de ces deux courants nous conduira à un troisième volet consacré à ce que nous appellerons la légende de David, élaborée autour de quelques aspects folkloriques du personnage en France et dans un certain nombre d'ouvrages en français de son voisin du Nord. Dans l'ensemble de ces sources, le bethléemite apparaît autant comme une référence hiératique, sacrée et historique que comme le miroir d'une époque qui s'approprie parfois le personnage dans des directions étonnantes, voire étrangères à celles dégagées dans l'Écriture ─ elles font état des contrastes dans les différentes traditions qui caractérisent le personnage lorsqu'il atteint la Renaissance.

⁶ Cf. [L. Desrousseaux et J. Vermeylen], *Figures de David*, *op. cit.*

Chapitre I

La Bible, livre et source

À l'aube de la Renaissance, alors que le texte de la Vulgate est définitivement fixé dans le correctoire des Dominicains depuis trois siècles et que prospèrent les universités, les livres des *Rois*, des *Paralipomènes* et des *Psaumes* consacrés à l'histoire de David se présentent déjà comme autant de parties complémentaires et presque indissociables d'un seul ouvrage, parfois commenté et glosé dans ses marges et entre ses lignes⁷ les lieux qui gardent trace de la vie du psalmiste, *pagina sacra*, sont devenus un livre⁸ transformation révélatrice, le vieux pluriel *libri*, «*livres*» de la Bible, est désormais considéré comme un féminin singulier. Non que l'unité de ces livres soit apparue comme une nouveauté dans les murs des monastères, les Pères de l'Église, dès les débuts du christianisme, l'avaient perçu, mais que les différents textes touchant de près ou de loin l'histoire du roi hébreu et sa postérité jusqu'au Christ sont désormais perçus et organisés comme une seule histoire⁷, un ouvrage savant appelé à être feuilleté, commenté, possédé, certaines Bibles portant le nom et les notes de leurs possesseurs ou de leurs lecteurs. Les Écritures sont désormais *un* livre.

⁷ Cf. G. Dahan, *L'exégèse de la Bible en Occident médiéval*, Paris, Cerf, 1999, pp. 7 ss., ainsi que l'article de P.-M. Bogaert, «*La Bible latine des origines au Moyen Âge. Aperçu historique, état des questions*», *Revue théologique de Louvain* 19 (1988), pp. 137-57 et 276-314.

Avec l'imprimerie, les textes bibliques sont également devenus *des* livres, des ouvrages imprimés à lire et à regarder, pour le plaisir ou pour l'étude. La vieille distinction entre les deux catégories de la société médiévale, les *litterati* et les *illiterati*, ceux qui savent écrire et les analphabètes, laquelle recoupait *grosso modo* l'opposition clercs-laïcs, s'estompe progressivement au profit d'un lectorat un peu plus vaste, favorisant l'apparition d'une riche littérature religieuse. On s'accorde même aujourd'hui à dire que la constitution d'une classe de *litterati* qui ne sont pas des clercs est un critère permettant de caractériser la période moderne. C'est donc d'une manière nouvelle que David, de même que Saül, Salomon et tout le cortège des *Rois* s'introduit dans la culture du royaume□ les clercs n'étant plus nécessairement les intermédiaires entre l'homme du peuple et les Écritures, les formes traditionnelles de la présence du psalmiste se diversifient et bouleversent les circuits traditionnels de l'accès au savoir. Désormais,

Parce qu'on dispose [de la Bible], on pourra revenir à elle comme à une source□ telle est l'exigence de l'humanisme et de la Réforme, ce qui est une revendication étonnante pour la psychologie médiévale rebelle à la précision et même encline à une indécision radicale, au niveau populaire, quant aux limites des dogmes. Le XVI^e siècle est l'époque de ce changement majeur des frontières qui s'opère en premier lieu au profit et à propos de la Bible.⁸

Bien sûr, la conception nouvelle de la Bible comme une source accessible, recueillie dans les précieuses amphores des livres imprimés et offerte en principe de vie à la multitude, reste encore toute relative, le lot d'une minuscule élite éduquée et fortunée, familière avec le nouveau monde des libraires. La tradition médiévale faisant de l'Écriture un tout cohérent, lu et étudié en particulier par les savants reste encore pré-

⁸ Cf. G. Bedouelle et B. Roussel, *Le Temps des Réformes*, op. cit., p. 38.

sente à l'esprit des nouveaux traducteurs et du public lettré⁹ elle détermine l'aspect matériel, la présentation et l'ordonnance des Bibles imprimées et colore le rapport des *litterati* au plus jeune fils de Jessé⁹. L'évolution du rapport aux textes sacrés place donc le lecteur du XVI^e siècle en présence d'un personnage biblique, certes, mais aussi d'un héros d'un livre, au sens de récit imprimé, souvent traduit dans une langue vernaculaire où transparaît la confession du bibliste. De ces deux axes s'élève la figure religieuse du roi d'Israël, chacun concourant à faire du personnage un sujet noble, divin, susceptible de fournir un fondement aux poètes épris de grands et prestigieux modèles.

Le fondement scripturaire de l'histoire de David

Contrairement à Moïse ou à Abraham, dont l'histoire apparaît dans un récit unique, suivi et homogène, de l'Ancien Testament, deux récits distincts relatent le règne de David sur la terre de Judée⁹ *Samuel* et les *Rois* d'une part et les *Chroniques* d'une autre,

⁹ En vertu de ce principe didactique qui fait des personnages bibliques les dépositaires du savoir et l'ancrage de la théologie, l'histoire de David offerte à l'examen des nouveaux lecteurs, en français ou en latin, se présente rarement dans les textes de l'Ancien Testament dans sa nudité, mais précédée de prologues (généralement de saint Jérôme pour *Samuel* et les *Rois*, de Jérôme et d'Eusèbe pour les *Paralipomènes* ou *Chroniques* et d'Eusèbe encore pour les *Psaumes*), d'arguments, de sommaires (en tête des chapitres, présentant des sous-titres plus ou moins longs reprenant l'essentiel du texte), de lexiques (notamment des traductions des noms hébreux), et de tables qui vont en faciliter la lecture. Le corps de texte lui-même ne se présente pas en bloc compact mais vise, par sa présentation visuelle, à en faciliter l'examen⁹ souvent divisé en chapitres et en versets, parfois accompagné de commentaires, il offre plusieurs marques utiles à la lecture permettant de s'y retrouver rapidement. Cf. Samuel Berger, « Les Préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate⁹, *Mémoires présentés [...] à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, 1^{re} série, 11/2 (1904), pp. 1-78⁹[D. de Bruyne], *Préfaces de la Bible latine*, Namur, 1920⁹[D. de Bruyne], *Sommaires, divisions et rubriques de la Bible latine*, Namur, 1914⁹du même auteur enfin, *Histoire de la Vulgate latine pendant les premiers siècles du Moyen Âge*, Paris, Hachette, 1893, pp. 307-15 («Chapitres et sommaires⁹).

que complète le testament poétique des *Psaumes*. Il en résulte une diversité de points de vue qui étoffe la biographie officielle du roi hébreu en réalisant la rencontre de versions différentes. Pour la rédaction du deutéronomiste seulement, la mise en forme s'est exercée à partir de traditions orales ou de documents écrits, différents en âge et en caractère, mais néanmoins regroupés ensemble en dépit de certains décalages. Pour *Samuel* et les *Rois*, il y eut au moins deux rédactions, l'une au lendemain de la réforme de Josias, l'autre pendant l'Exil. C'est seulement à l'époque postexilique que prend forme le témoignage des *Chroniques*. Pour cette raison, les différents livres (ou de grandes sections d'entre eux) dévolus à David gardent leur individualité et présentent des témoignages contrastés sur son règne.

Sans étudier David et l'histoire d'Israël dans la diversité de chacun de ces livres (d'excellents théologiens ont déjà fourni des études précises sur le sujet¹⁰), il n'est pas inutile d'en évoquer les principales lignes de force. David y apparaît sous des jours différents□il est une figure héroïque, sainte, pécheresse, poétique. Un bref survol de ces attributs, constitutifs de la culture sacrée à son sujet, nous permettra de montrer la variété de voies qui font du «Chantre des cantiques d'Israël»¹¹ un repère biblique complexe, un défi pour les poètes férus de sujets d'envergure.

Le témoignage de Samuel et des Rois

La première esquisse du règne de David, point de départ de toutes les traditions davidiques, apparaît sous un angle historique dans *Samuel* (I et II) et les *Rois*, trois livres qui

¹⁰ Nous pensons en particulier à [L. Desrousseaux et J. Vermeulen], *Figures de David*, op. cit.

¹¹ II *Sam.* 23, 1.

crystallisent autant de siècles de tradition orale. Dans la Bible hébraïque, *Samuel* I et II ne constituent qu'un seul livre dont l'unité dérive de la paternité de l'ouvrage, attribuée au prophète lui-même. La division en deux livres est le fait des éditeurs grecs. En réalité, l'auteur de ces textes est un groupe de prêtre, des «*réviseurs deutéronomistes* imprimant à leur œuvre un caractère théologico-sapiential»¹², qui raconte la geste providentielle du *melek* et met en relief la part de Yahvé dans sa montée au trône. La structure narrative du récit emprunte quelques éléments aux scénarios symboliques des mythes, que l'on pourrait résumer de la manière suivante : un inconnu, d'apparence jeune et frêle, combat un monstre (Goliath) et en récompense de sa victoire épouse la fille du roi (Michol) ; bientôt, une hostilité naît entre lui et son beau-père ; il traverse une période d'exil dont il sort victorieux et grandi¹³. Il devient roi et étend son pouvoir sur tout le pays. Le personnage est partie d'un système narratif si puissant qu'un simple regard sur la configuration de son destin évoque d'emblée un grand nombre de figures mythiques élevées, elles aussi, de l'anonymat à la gloire.

À cette structure mythique et héroïque se greffe également la lecture religieuse ; elle forge le personnage sacré, peut-être fortement idéalisé, de l' élu. Dans cette source, l'histoire de David reflète l'esprit dans lequel elle fut écrite ; elle apparaît comme une histoire du salut. Une intervention divine en faveur du garçon au moment de l'onction

¹² André Caquot et Philippe de Robert, *Les livres de Samuel*, Genève, Labor et Fides, 1994, p. 22.

L'hypothèse du deutéronomiste (ou plus précisément, de son école) comme auteur de *Samuel* et des *Rois* est en effet la plus probable : «*Les rapports avec le Deutéronome [...] sont étendus dans les Juges, très limités dans Samuel, dominants dans les Rois, mais ils sont toujours reconnaissables. On a donc fait l'hypothèse que le Deutéronome était le début d'une grande histoire religieuse qui se poursuivait dans les Rois.*» *Bible de Jérusalem*, «*Introduction aux livres de Josué, des Juges, de Ruth, de Samuel et des Rois*», *op. cit.*, p. 243.

¹³ I *Sam.* 22-26.

par le prophète Samuel¹⁴ suggère que dès l'enfance, il se laisse guider par Dieu □ Yahvé écrit avec lui les grandes lignes de leur alliance commune, de sorte que le héros ressort grandi, sur le plan théologique, de cette proximité avec le divin. Tout cela engendre une reconnaissance de David comme héros du peuple Juif, appelé à devenir un chef puissant et pieux, un modèle humain mais aussi un peu plus qu'humain, le lieu d'une médiation entre Dieu et les hommes. Un oracle de Nathan confirme l'efficacité de la bénédiction spéciale dont il est l'objet, appelé à paraître dans la construction du royaume d'Israël et dans la promesse d'hégémonie politique étendue à toute la descendance du psalmiste □

Ainsi parle Yahvé Sabaot. C'est moi qui t'ai pris au pâturage, derrière les brebis,
pour être chef de mon peuple Israël. J'ai été avec toi partout où tu allais □ j'ai sup-

¹⁴ I *Sam.* 16, 1-13. Une autre cérémonie de l'onction par les hommes de Juda est évoquée en II *Sam.* 2, 4 et II *Sam.* 5, 3. Une vieille légende rabbinique a transformé en conte le récit de l'onction pour mieux mettre en évidence la part de Dieu dans le choix de son Élu. Fantastique, imaginaire, cette histoire est intéressante en ce qu'elle enlève à Nathan toute participation dans le choix de l'enfant, levant les doutes possibles quant à l'origine divine de l'élection. La légende va comme suit □ Lorsque Samuel rencontra les fils de Jessé, il pensa d'abord qu'Éliab, le frère aîné de David, était celui que Dieu avait choisi pour roi. Lorsqu'il tenta de verser l'huile sainte sur sa tête, l'huile refusa de sortir de la fiole □ tous les frères de David se présentèrent devant Nathan, mais l'huile ne se répandit sur aucun d'eux. On appela alors David. Dès qu'il entra dans la pièce, l'huile coula d'elle-même de la fiole et les gouttes qui se répandirent sur sa tête se transformèrent en perles et en diamants □ lorsque l'onction fut accomplie, la corne était encore pleine. Alors David grandit en force et en sagesse. (Cf. Ephraem Syrus, *Commentaire de I Sam.*, cité dans la *Jewish Encyclopedia*, [sans nom d'éditeur], 1909, p. 453 b.) Dans la Haggadah également, peu de rabbins se satisfont du récit biblique selon lequel le choix de Yahvé se posa sur David peu après les infidélités de Saül. Certains font remonter cette élection au moment de la conception de David (*Midrash, Ps.* 54, 3), d'autres encore affirment que Dieu aurait favorisé David dès la sortie d'Égypte et aurait conduit son peuple en Terre Sainte « cause du royaume et de la maison de David » (*Mek. Exod.* 15, 13). Enfin, certains suggèrent que la création du monde fut réalisée en vue de son règne (*b. Sanh.* 98b) et qu'Adam avait prédit son avènement (*Num. R.* 14, 12). Cf. Bassler, J., « A Man for all Seasons. David in Rabbinic Literature », *Interpretation*, vol. XL, 1986, p. 157.

primé devant toi tous tes ennemis¹⁵. Je te donnerai un nom comme le nom des plus grands de la terre. [...] Quand tes jours seront accomplis et que tu seras couché avec tes pères, *je maintiendrai après toi ton lignage issu de tes entrailles* et j'affermirai sa royauté. C'est lui qui construira une maison pour mon Nom et *j'affermirai pour toujours son trône royal*. Je serai pour lui un père *et il sera pour moi un fils*.¹⁶

La figure théologique du roi d'Israël naît de cette alliance divine¹⁵ trouvant en David un «¹⁶Homme selon son cœur¹⁷», Yahvé le prend (II Sam. 7, 8), en fait son fils et demeure avec lui jusqu'à sa mort (II Sam. 13, 12)¹⁷. Pour cette raison, David se présente comme un roi sacré, un *mashiah* (l'oint, le messie), dont la dignité spéciale investit non seulement sa personne mais aussi son trône et sa descendance, source du salut. Il y a dans ses œuvres un aspect d'exemplarité et de perfection, une empreinte divine apposée à l'entreprise humaine. Sa fonction n'est pas seulement celle de chef d'un empire, mais celle d'un allié de Dieu, de sorte qu'il incarne la notion fondamentale de sacerdoce royal¹⁸. En lui se réalise l'archétype biblique du souverain doué d'un corps politique et

¹⁵ Le royaume de David a en effet pris des dimensions quasi impériales¹⁵ il a conquis Moab, Ammon, Damas et Edom, conclu des alliances avec Tyr et Hammath¹⁶ son autorité s'étend de l'Oronte au Golfe d'Aqaba et de la Méditerranée à la haute Euphrate. La dynastie davidide régnera sur ces territoires pendant quatre siècles consécutifs. Cf. [André-Marie Gérard], *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Laffont, entrée «¹⁷David¹⁸».

¹⁶ II Sam. 7, 8-15.

¹⁷ Je souligne. Les psaumes royaux (Ps. 2, 18, 20, 21, 45, 72, 89, 101, 110, 132) rappellent les termes de l'alliance de Yahvé avec David. Part exemple, le psaume 89¹⁸

J'ai trouvé David mon serviteur,
je l'ai oint de mon huile sainte¹⁹
pour lui ma main sera ferme,
mon bras aussi le rendra fort.²⁰ (Ps. 89, 21-22)

¹⁸ Cf. II Sam. 6, où David dirige personnellement le transfert de l'arche d'Alliance, offre des sacrifices et bénit le peuple au nom de Yahvé Sabaot.

d'un corps mystique, dont la fortune politique se ramifie dans les conceptions monarchiques de l'Empire chrétien, aussi longtemps (au moins pour la France) que régneront ses rois¹⁹.

Pourtant, dans *Samuel*, cette dignité particulière de l'élu n'éclipse pas ses faiblesses, ses erreurs et ses errances. *Samuel* et les *Rois* ayant pour principal sujet les rapports d'Israël avec Yahvé, la fidélité mais aussi l'infidélité du peuple choisi à la parole des prophètes, le personnage cumule les contradictions. On sait que malgré son élection, il pèche contre Yahvé lors de son adultère avec Bethsabée et lors du recensement de son peuple, qu'il se repent mais paie toute sa vie ces fautes à travers les crimes de ses fils. Sa transparence politique est également sujette à caution. Lui, l'ennemi de Goliath, un Philistin incirconcis, n'hésite pas à se réfugier auprès de ces mêmes Philistins dans leur ville royale, à Gath, au temps de la persécution saülienne. Il mène leurs guerres, jusqu'à accepter de s'engager avec eux contre Israël²⁰. Seule la méfiance de ses nouveaux frères d'armes lui épargnera la bataille. Il est homme de guerre et d'ambitions dans tous ses conflits avec les nations voisines et avec ses rivaux hébreux, et ce encore au moment de mourir. Sur le point de passer de ce monde à l'autre, il demande à Salomon de commettre pour lui un crime posthume, l'assassinat de Shimei (I *Rois* II, 9), que David lui-même avait pourtant qualifié jadis d'«homme de sang» (II *Sam.* XVI, 8). À la fois éprouvé et repentant, être de faiblesse mais aussi de puissance, il réalise dans ses déboires la rencontre éprouvante de l'humain et du divin. En ce sens, il n'est pas Dieu

¹⁹ Nous pensons bien sûr aux travaux d'Ernst Kantorowitz, *Les deux corps du roi*, (1957), Paris, Gallimard 1989 à Jacques Krynen, *L'Empire du roi. Idées et croyances politiques en France, XIII^e-XV^e siècle*, Paris, Gallimard, 1993 à la thèse de Philippe Buc, *L'ambiguïté du livre. Prince, pouvoir et peuple dans les commentaires de la Bible au moyen âge*, Paris, Beauchesne, 1994 etc.

²⁰ Cf. I *Sam.* 22.

fait homme, comme le sera le Christ, mais un intermédiaire laissé par Dieu à sa condition d'homme et à travers lequel il se fait conducteur de l'histoire. Les livres de *Samuel* font de David une figure théologique tout en contrastes, et donc intéressante pour des lecteurs et des auteurs autant sensibles aux récits d'aventures qu'aux mystères spirituels enserrés dans chacun d'eux.

Le parfait David des Chroniques

La seconde source biblique qui évoque le roi hébreu se présente comme un panorama prophétique de l'histoire juive depuis la création du monde jusqu'à la captivité de Babylone. Écrites six siècles après le règne de David, au temps de la désillusion et de l'espérance – espérance que Dieu libérera son peuple annexé à l'Empire romain et qu'un davidide montera à nouveau au trône – les *Chroniques* exaltent en David le type même du libérateur, le dépositaire d'une promesse de salut à la clé du temps biblique et de l'avenir des hommes. À l'origine de cet ouvrage se trouve un paradoxe, reçu par les Anciens comme un écueil théologique important : l'incompatibilité de la débâcle politique d'Israël avec la fidélité de Yahvé pour son peuple, auquel Dieu avait pourtant promis un règne et une stabilité éternels²¹. Pour cette raison, ce livre dit 'historique' de la Bible propose de relire certains aspects de la vie du bethléemite sous un angle messianique : il reformule en termes nouveaux l'alliance de Yahvé avec son serviteur, laquelle n'engage plus sa lignée au complet mais un unique descendant de la dynastie des davidides, une figure du Sauveur.

²¹ II *Sam.* 7, 8-15.

Je maintiendrai après toi ton lignage□ce sera *l'un de tes fils* dont j'affirmerai le règne. C'est lui qui me bâtira une maison et j'affirmerai pour toujours son trône. Je serai pour lui un père et il sera pour moi *un* fils. (I *Chr.* 17, 11-12).

Désormais, ce n'est plus l'ensemble de la lignée davidique qui tient lieu de fils à Yahvé (II *Sam.* 7, 8-15) mais bien «□un de tes fils□, attendu comme un libérateur national□la promesse de *Samuel* est devenue prophétie.

Le type messianique qu'incarne David amène également le chroniqueur à polir le récit de sa vie dans le sens d'une moralité accrue. Les fautes du monarque sont passées sous silence²²□le cadet de Jessé est le type même du roi parfait, à l'image de son successeur messianique. En revanche, son rôle politique et religieux est l'objet d'une surenchère et fait l'objet d'une étude de détail et de longues énumérations□fondateur du royaume²³, il est l'Élu qui n'a jamais régné que sur «□tout Israël□ (I *Chr.* 11, 1) et son intronisation à Hébron, qui préfigure le banquet messianique, rassemble quelque 340□00 guerriers de toutes les nations conquises pour une fête, prophétique, de trois jours²⁴. S'il laisse à Salomon la construction du Temple, lui-même en est le véritable

²² Les démêlés du jeune roi avec Saül sont omis de même que son adultère et le meurtre d'Urie. La seule faute qu'on lui impute est le dénombrement de son peuple, une faute qu'efface son repentir exemplaire devant toute la nation.

²³ Dans les *Chroniques*, l'histoire de la royauté ne commence qu'avec le règne de David. Après l'onction à Hébron, le jeune roi règne tout de suite à Jérusalem□il mène des guerres contre les Philistins, les Ammonites, les Syriens et les Moabites. De nombreuses listes nous renseignent sur les noms des héros de l'époque avec, parfois, une anecdote à leur sujet. D'autres chapitres nous initient aux secrets de l'organisation militaire, civile, administrative et financière du royaume. Domine surtout ce qui a trait au culte.

²⁴ Le compte exact est de 337 824 guerriers, identifiés selon leurs chefs et leurs tribus. La volonté du compilateur semble être ici de présenter sous une forme synthétique et organisée les peuples auxquels David s'unit, pour inclure chacun d'eux dans la promesse de salut.

organisateur. Les chiffres, certes exagérés par le chroniqueur, parlent d'eux-mêmes sur les 38 000 lévites de trente ans et plus, David en nomme 4 000 pour les fonctions de chantre, et ils «louaient Yahvé avec les instruments que David avait faits à cette intention» (I Chr. 23, 1). Il désigne pour les diriger un maître de chœur, Héman, fils de Coré²⁵, et lorsque celui-ci se retire pour devenir le théologien du roi, Asaph²⁶ lui succède. Il les répartit en trois guildes, selon leur appartenance familiale aux lignées lévétiques d'Héman, d'Asaph et de Yedutûn, et «Ils chantaient tous sous la direction de leur père dans le temple de Yahvé» (I Chr. 25, 6) à chacun des vingt-quatre fils de ceux-ci est confiée la direction d'un groupe de douze chantres, ce qui nous amène au nombre de 288 choristes officiels du Temple de Jérusalem²⁷. Le rôle du monarque dans

²⁵ Les 'Fils de Coré' sont les descendants d'un lévite ambitieux, Coré, bien connu pour sa rébellion contre Moïse et pour sa mort violente (*Nbr.*, XVI, XXVI, 11). Lavés de la faute de leur ancêtre par leur assiduité au service du Temple (I Chr. IX, 17-27; XXVI, 1-9), ils furent chargés par David de constituer sous Héman l'une des chorales culturelles.

²⁶ Le chroniqueur affirme qu'Asaph composa des «Paroles» que des Lévites du temps d'Ézéchias chantaient en l'honneur de Yahvé, de concert avec les «Paroles de David» (II Chr. XXIX, 30). Il le décrit le grand chantre Asaph comme un «Prophète» (I Chr. XXV, 2) et un «Joyant» (I Chr. XXIX, 30).

²⁷ L'un des manuscrits découverts à Qumrân (inconnu évidemment au XVI^e siècle), issu d'une secte juive du II^e s. av. J.C., renforce le travail du Chroniste dans le sens d'une amplification de la figure théologique de David. Il comporte, sur l'une de ses Colonnes, une «Liste des compositions de David» destinée à embellir la liturgie du Temple. Cette liste ne doit pas être considérée comme un catalogue d'archives mais elle témoigne de la solidité de la tradition hébraïque concernant l'œuvre du psalmiste depuis l'Antiquité. Elle attribue à David non pas cent cinquante psaumes mis en musique, mais quatre mille cinquante morceaux lyriques.

«David, fils de Jessé, fut un sage et une lumière comme la lumière du soleil, et un écrivain et il fut intelligent et intègre dans toutes ses voies devant Dieu et devant les hommes. Et (le Seigneur) donna à lui un esprit intelligent et lumineux. Et des louanges, il en écrivit 3 600 et des chants à chanter devant l'autel lors des holocaustes perpétuels, jour après jour, tous les jours de l'année, 364, / et pour l'offrande des sabbats, 52 chants et pour l'offrande du début des mois, et pour tous les jours de fête et pour le jour des Expiations, 30 chants. Et tous les chants qu'il exécuta furent [au nombre] de 446 et les chants à

l'organisation du culte fait de lui une figure de fondateur religieux et de réformateur, un modèle d'intérêt donc pour ceux qui prônent au siècle des Réformes non seulement une rénovation du culte mais une connaissance plus intérieure de son monument poétique, les psaumes. Le pécheur de *Samuel* est devenu le plus pieux des rois d'Israël, il a acquis dans les *Chroniques* une envergure morale et théologique majeure.

Les psaumes et leur auteur

Le dernier recueil canonique consacré à David est enfin les psaumes. L'image du roi-poète lui est bien sûr liée. Dans la Bible hébraïque²⁸, le recueil des Psaumes porte le nom de *sêfer tehillîm* la racine étymologique de ce dernier mot, *hâlal*, signifiant 'louer', cette dénomination sert à désigner le livre des louanges attribué, en tout ou en partie, à David²⁹. À la Renaissance, plusieurs théologiens s'interrogent néanmoins sur la part véritable du fils de Jessé dans la rédaction du recueil, sans pour autant remettre en

interpréter dans les infortunes, 4. Le total est de 4 050. Et tous [ces chants], il les réalisa avec le don prophétique, qui lui fut donné par le Très-Haut.

(Louis Jacquet, *Les psaumes et le cœur de l'homme* étude textuelle, littéraire et doctrinale, Duculot (Belgique), 1979, t. 1, p. 86, et J. A. Sanders, *The Psalms Scroll of Qumrân Cave 11*, Oxford/Clarendon Press, pp. 48, 91-93.)

Imposante et pleine de ressources, l'ordonnance cultuelle assurée par David est passée avec le temps de l'Histoire à la légende.

²⁸ La mise en forme du psautier a recouvert une période de six siècles. Comme la plupart des poèmes de l'Antiquité, ils furent d'abors chantés puis transmis oralement, enfin transcrits, retranscrits et sensiblement modifiés à plusieurs reprises dans l'histoire, avant de trouver leur place dans la version juive dite *massorétique* vus sous cet angle, ils sont en quelque sorte, l'œuvre collective de l'humanité.

²⁹ En tête de son commentaire du Ps. 1, Origène transcrit l'hébreu en grec *spharthelleim* dans sa préface du *Psalterium juxta Habraeos*, saint Jérôme conserve également la destination juive du psautier en précisant « [...] *titulus ipse hebraicus sephar tallîm, quod interpretatur volumen hymnorum* » (P. L. 28, col. 1124).

cause sa part dominante dans sa composition. Puisque celui-ci fut l'auteur incontestable du plus grand nombre de chants religieux d'Israël, le plus célèbre des psalmistes et l'inspirateur de toute l'école d'écrivains qui en perpétuèrent le genre littéraire, l'ancien usage prévaut de lui attribuer la paternité du psautier tout entier, conformément à l'ancienne tradition juive, et de reconnaître en lui le «*Chantre des cantiques d'Israël*»³⁰. C'est ainsi que dans la liste des livres saints recensés dans les bibliothèques médiévales et renaissantes, on désigne volontiers l'ensemble des 150 psaumes sous le nom de «*Psautier de David*»³¹, s'appuyant sur l'autorité d'une majorité de Pères (Ambroise de Milan, Philastre et d'autres³²) et en particulier, de saint Augustin

Ils me semblent faire une estimation peu crédible, ceux qui attribuent ces cent cinquante psaumes à l'œuvre de celui-ci [David].³³

³⁰ II Sam. 23, 1.

³¹ Le texte massorétique, les *Septante*, la *Vulgate* s'accordent à dénombrer 150 psaumes davidiques. Cependant les *Septante* et l'édition critique de la *Vulgate* latine consignent un 151^e fragment poétique dit «*De David*», mais avec cette mention «*Mors nombre*», qui confère un caractère apocryphe au psaume surnuméraire. Le XVI^e siècle ne le retient pas. Issu de la tradition rabbinique, il se présente comme une autobiographie ancienne du roi David, un remaniement poétique du récit de I Sam. xvi, 1-13. Le psalmiste y évoque à la première personne sa jeunesse champêtre et les événements qui l'amènèrent à prendre les armes contre les Philistins. Même dans sa version la meilleure que donne les *LXX* (le manuscrit de Qumrân le consigne également), le psaume surnuméraire est inférieur aux versions qu'il pastiche. Cf. L. Jacquet, *op. cit.*, p. 70.

³² Philastre, *Liber de haeresibus*, in Migne, *P. L.*, tome 12, ch. CXXX, col. 1259; Ambroise, *Enarrat. in ps. I et XLII*, *P. L.*, t. XIV, col. 923; Augustin, *De civitate Dei*, XVII, 14, in *P. L.*, t. XLI, col. 547-48 etc. Les titres, dans le texte hébreu, attribuent cependant à David soixante-treize psaumes. D'autres titres, qui se lisent dans la version grecque des *Septante* et dans la *Vulgate*, lui reconnaissent quinze psaumes supplémentaires.

³³ «*Mihi credibilis videntur existimare, qui omnes illos centum et quinquaginta Psalmos ejus operi tribuunt.*» Augustin, *Enarrationes in Psalmos*.

Cet usage, qui prévaut dans l'Église grâce au soutien de saint Thomas et Cajetan notamment, constitue une pierre d'achoppement pour les biblistes au moins jusqu'au concile de Trente³⁴ la paternité de David de la totalité du psautier se trouve en effet ébranlée au sein même de l'Écriture par l'école de psalmistes mentionnée dans les titres des psaumes, remettant en cause leur titre de testament spirituel exclusif du roi hébreu. Certes, un mouvement de sceptiques amorcé dès l'Antiquité (Eusèbe de Césarée, Jérôme et d'autres³⁵) remettait déjà en question cette tradition ancienne, arguant que David n'aurait écrit que soixante-treize psaumes³⁶. Les positions d'un saint Hilaire sont mêmes formelles « où il est absurde de dire 'les Psaumes de David', ou de les désigner par son nom, alors que leurs auteurs sont inscrits dans les titres eux-mêmes³⁷. Des théologiens plus tardifs tels que Nicolas de Lyre et Bonfrère abondent dans le même sens, mais d'autres, dont Robert Bellarmin³⁸, n'osent se prononcer. Mais la question restera en suspens la tradition scolastique identifiant l'auteur principal de la Bible à Dieu et son auteur instrumental, David, et la notion de propriété intellectuelle se po-

³⁴ Cf. Thomas d'Aquin, *Expositio in Psalmos Davidis*, in *Opera omnia S. Thomae*, Paris, Vivès, t. XVIII, pp. 228-56.

³⁵ Hippolyte, *In Psalmos*, in Migne, t. XII, col. 1066 Eusèbe Césarée, *Comment. in psal., proœ.*, in *Psalm. XLI, LXXII et LXXVII*, in Migne, t. XXIII, col. 73, 368, 821, 901 Athanase, *Arg. in Psalm.*, in Migne, t. XXVII, col. 57 du même Père, la *Synopsis Scripturae Sacrae*, in Migne, t. XXVIII, col. 322 Hilaire de Poitiers, *Tract. super Psalmos, prol.*, in Migne, t. IX, col. 233 Jérôme, *Epist. CXL*, no 4, t. XXII, in Migne, col. 1169 etc. Sur l'opinion des Juifs à ce sujet, nous renvoyons à L. Wogue, *Histoire de la Bible et de l'exégèse biblique jusqu'à nos jours*, Paris, Imprimerie nationale, 1881, pp. 38-42.

³⁶ Les titres rapportent en effet 73 psaumes à David, 12 à Asaph, 11 aux fils de Coré, et des psaumes isolés à Hémân, Etân (ou Yedutân), Moïse et Salomon. Trente-cinq psaumes sont sans attribution. Cf. L'Introduction aux psaumes de *La Bible de Jérusalem*, op. cit., p. 712.

³⁷ « Unde absurdum est Psalmos David dicere, vel nominare, cum ibi Auctores eorum ipsis inscriptionum Titulis comendantur. » Hilaire de Poitiers, *Tractatus super Psalmos*, in [CLCLT5], *Library of Latin Texts*, Turnhout, Brepols, 2002, Cl. 0428, par. 2, l. 4.

³⁸ Cf. Cornelius, *A Lapide, Commentaria in scripturam sacram*, Paris, 1868, 6, 5.

sant dans l'ancien régime en des termes relativement souples, la question de l'unicité de l'auteur reste ouverte jusqu'au Concile de Trente. Dans son décret *De canonicis Scripturis*, le Concile laisse de côté l'appellation *Psalterium Davidis* et, sans véritablement trancher la question, opte pour la dénomination *Psalterium davidicum*³⁹. David apparaît encore comme le père de la poésie biblique, un modèle d'écriture auxquels reviennent les nombreux traducteurs du psautier et les auteurs de littérature spirituelle.

Selon les livres de la Bible et l'identité des scripteurs, une diversité de points de vue s'organise donc autour de David, selon qu'on privilégie l'une ou l'autre référence. Cette disparité inhérente aux textes de l'Écriture est un trait essentiel de la source sacrée consacrée à David. Loin d'enfermer le personnage dans l'étau implacable d'une uniformité rigoureuse, elles en font un être polymorphe.

À cette abondance s'ajoute aussi une autre. Plus que simple narration, l'histoire de David et de ses commentaires exégétiques est partie prenante d'une autre histoire, celle de la Bible en tant que texte imprimé, vendu ou échangé sur le commerce. À la Renaissance, la multiplicité des éditions bibliques pose la question de l'un et du multiple, elle n'est et ne sera jamais plus un monolithe. L'attrait du nouveau lectorat pour David y joue d'ailleurs un rôle certain puisqu'il associe le roi des Juifs à la genèse et au développement de l'imprimerie.

³⁹ Cf. [Stephan Ehse], *Concilium tridentinum*, vol. 5, Fribourg, Herder, 1911, pp. 33 et 41. Voir également Pietro Sforza Pallavicino, *Histoire du Concile de Trente*, Paris, Montrouge, trad. Migne, t. II, livre VI, ch. XIV, col. 89.

Chapitre II

Un livre, des livres☐

David et la prolifération des éditions bibliques

David et l'édition biblique, 1450-1500

Plutôt qu'une simple conséquence de l'émergence du livre, la floraison d'éditions modernes consacrées à David au XVI^e siècle répond, dès la naissance de l'imprimerie, à une demande prononcée pour son œuvre. Le fils cadet de Jessé est en effet une figure de proue de l'histoire du livre, il est une référence non seulement sur le plan spirituel mais aussi sur le plan matériel☐l'intérêt qu'il suscite joue un rôle moteur dans le développement de l'imprimerie⁴⁰.

Au temps de Gutenberg, le souci de réaliser une édition de la Bible au complet, Ancien et Nouveau Testament ensemble, entraîne le développement de la technique éditoriale☐cet élan technique inaugure une époque de plus vaste diffusion de *Samuel*, des *Chroniques* et des *Psaumes*, dont les éditions ne cesseront plus par la suite de se multiplier. La première pierre de cette fortune éditoriale de David est apportée par Gutenberg, qui réalise dans les années 1452-53 l'impression de la Bible en 42 lignes, en

⁴⁰ L'outil indispensable pour localiser les Bibles de la Renaissance conservées dans les bibliothèques parisiennes est le catalogue collectif de Martine Delaveau et Denise Hillard, *Bibles imprimées du XV^e au XVIII^e siècle conservées à Paris*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002.

association avec un bailleur de fonds, Peter Fust, et probablement Peter Schöffer, futur gendre de Fust. Comme il se doit, le bethléemite apparaît dans les livres de l'Ancien Testament qui lui sont consacrés. La prouesse technique porte fruit : lors de la rupture de l'association en 1455, un second atelier concurrent de celui de Gutenberg, fondé à Mayence par ses anciens associés, reprend le projet d'édition biblique. Un intérêt particulier pour le psalmiste soutient alors tous leurs efforts : une de leurs premières réalisations, laquelle porte la date la plus ancienne de l'histoire du livre imprimé, est le *Psautier* dit de Mayence : le chantre d'Israël est à l'honneur. Gutenberg entreprend de son côté, avec les caractères de la Bible à 42 lignes, un psautier dont il ne subsiste qu'un seul feuillet : avec d'autres caractères, il réalise enfin la Bible à 36 lignes. Les premiers pas de l'imprimerie en Occident se résument donc à deux psautiers et à deux Bibles entières, soit deux ouvrages de David et deux autres où il y figure. Ces débuts sont exemplaires du destin éditorial du psalmiste, qui ne cessera de s'étoffer au fil du siècle suivant.

Dans la masse des incunables imprimés avant 1500 (estimée à 15 000 textes), la source maîtresse racontant l'histoire de David occupe encore une bonne place. Copinger énumère 124 Bibles latines⁴¹, avec ou sans commentaires et gloses de Walafridus Strabo, de Raban Maur, d'Alcuin ou d'Anselme de Laon : éliminant les éditions douteuses, Léopold Delisle en compte 99⁴². À côté de ces éditions latines, surtout destinées aux théologiens et aux universitaires, figurent un certain nombre de traductions en langues vernaculaires (11 en allemand, 3 en bas allemand, 4 en italien : Chambers en recense 4

⁴¹ W. A., Copinger, appendice des *Incunabula biblica, or the First Half Century on Latin Bible* de Léopold Delisle, Paris, Imprimerie Nationale, 1983. En appendice, l'auteur cite 437 éditions de la Bible publiées au XVI^e siècle.

⁴² L. Delisle, *op. cit.*

en français totalisant 14 éditions⁴³), sans compter les traductions partielles de l'Écriture, encore plus nombreuses et impossibles à dénombrer de façon valable, au premier rang desquelles figurent selon Lucien Febvre les *Psaumes*, suivis de près par l'*Apocalypse* et le livre de *Job*⁴⁴. De manière indirecte encore, et en quantité infiniment plus importante que ces éditions bibliques, le bethléemite se profile également dans les livres de prière et dans les ouvrages liturgiques indispensables à la célébration du culte, dominés une fois de plus par les psaumes. Impossibles à dénombrer de façon valable en raison de la quantité importante d'éditions disparues, un grand nombre de bréviaires et de missels, et plus encore de livres d'heures, absorbent l'activité des presses françaises et européennes, du XV^e au XVI^e siècle⁴⁵. Avec les psaumes et les premières éditions de *Samuel* et des *Rois* dans les Bibles latines, David devient le personnage de l'Ancien Testament le plus diffusé au temps des incunables.

Par ailleurs, relativement à l'idée répandue selon laquelle la Renaissance assiste au passage d'une Bible «*encombrée*» à une Bible «*délivrée*» des commentaires patristiques et médiévaux, on constate que deux conceptions du texte saint survivent, pa-

⁴³ Bettye Chambers, *Bibliography of French Bibles . . . Fifteenth and Sixteenth Century*, Genève, Droz, 1983, nos 1 à 14. Il s'agit d'une *Bible abrégée* (9 éditions), d'une *Exposition de la Bible* (2 éditions), d'un *Nouveau Testament* (2 éditions) et de la *Bible* historique dans la traduction de Guyart des Moulins (1291), avec une seule édition. Entre 1500 et 1530 paraissent 39 autres éditions bibliques ; à la fin du siècle, 554 éditions de la Bible en français circulent dans le royaume ; elles peuvent donc, à juste titre, être qualifiées de premier grand succès de librairie de l'histoire du livre.

⁴⁴ L. Febvre et H.- J. Martin, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, pp. 351-54.

⁴⁵ Paul Lacombe estime qu'à Paris seulement, au moins 79 éditions de livres d'heures voient le jour avant 1500, lesquelles sont aujourd'hui disséminées à travers les bibliothèques parisiennes. L'année 1500 en voit apparaître environs 23 éditions supplémentaires et les années 1500-1530, 289. Le rythme de publication de ces ouvrages de dévotion décline avec le siècle. Entre 1531 et 1600, seulement 104 nouvelles éditions sortent des presses parisiennes, en majorité imprimées vers le milieu du siècle, pour tranquillement voir s'éteindre le genre au XVII^e siècle. LACOMBE, P., *Livres d'heures imprimés au XV^e et au XVI^e siècle conservés dans les bibliothèques de Paris*, Paris, Imprimerie nationale, 1907.

rallèles, au temps des incunables□celle de la Bible glosée et savante, qui sertit l’histoire de David dans une frise de commentaires médiévaux, et celle préférée par une grande partie de la nouvelle génération de biblistes, la Bible épurée de toute glose et de tout commentaire, dans sa version latine ou dans ses traductions. Dépositaire de la tradition de l’Église en matière d’exégèse, la première demeure un outil épistémologique de tout premier ordre, un instrument utile pour connaître la pensée des Docteurs de l’Église relative à des épisodes précis de la vie de David. À partir du XV^e siècle cependant, les Postilles de Nicolas de Lyre reçoivent la préférence sur la Glose (fixée par Walafridus Strabo)□Guy Bedouelle et Bernard Roussel recensent au moins 800 manuscrits de la Glose enrichie des Postilles de Nicolas de Lyre entre les XIV^e et XVI^e siècles, et quelque 21 éditions en français de la Bible glosée et/ou accompagnée des Postilles selon le recoupement des bibliographies de Copinger et d’Edward Gosselin⁴⁶. C’est ainsi que la tradition de l’Église continue d’exercer sur les érudits son ancienne influence□la Bible glosée fait son apparition dans l’univers imprimé en 1480 dans la généreuse édition strasbourgeoise de Rusch⁴⁷, et celle augmentée avec des commentaires de Nicolas de Lyre, à Nuremberg en 1484⁴⁸. L’intégration dans un seul ouvrage de la Glose et des Postilles autour du texte de la Vulgate apparaît à son tour en 1489 : il s’agit de la *Biblia latina* vénitienne de Scot, en quatre volumes⁴⁹. Son influence s’exercera encore au siècle suivant□on connaît pour la première moitié du XVI^e siècle trois éditions de la Bible

⁴⁶ Cf. G. Bedouelle et B. Roussel, *op. cit.*, p. 50□E. A. Gosselin, «[A Listing of the Printed Editions of Nicolaus de Lyra](#)», *Traditio*, 26, 1970, pp. 399-426□Copinger, *op. cit.*

⁴⁷ *Biblia latina cum glossa ordinaria Walafridi Strabonis et interlineari Anselmi Laudunensis*, sine nota, Strasbourg, A. Rusch, 1480. 4 vol. in-fol.

⁴⁸ *Biblia latina, cum comment. Nicolai de Lyra*, Nuremberg, A. Koberger, 1484, 2 vol. in-fol.

⁴⁹ *Biblia latina, cum glossa ordinaria Walafridi Strabonis, et Nicolai de Lyra postillis*, Venise, O. Scotum, 1489. 4 vol, in-fol.

latine glosée et commentée par Nicolas de Lyre, dont une à Bâle et deux à Lyon⁵⁰, qui seront encore réimprimées et traduites après 1545⁵¹. De Gutenberg au Concile de Trente il n'y a donc pas véritablement de passage d'une Bible «encombrée» à une Bible «délivrée», mais bien une cohabitation des deux modèles, la tradition de la Bible glosée étant encore si forte que les imprimeurs réussissent à peine à répondre à la demande⁵².

Les raisons de cet engouement pour des éditions du David biblique, lequel se maintient d'ailleurs dans les premières décennies du XVI^e siècle, sont multiples. En ce qui concerne les psaumes d'une part, l'idée qu'en plus d'un livre de prières, l'œuvre de David présente un *compendium* de l'Écriture Sainte motive certainement la demande pour le psautier⁵³. Cette ancienne idée, héritée des Pères⁵⁴, fait son chemin non seulement au XV^e siècle mais encore au XVI^e siècle car elle revient chez Bellarmin

⁵⁰ Édition de Sébastien Brandt publiée chez Froben à Bâle en 6 vol. in-fol, 1498-1506 (réed. en 1506-08) ; une autre édition de Conrad Leontorius paraît chez J. Mareschal à Lyon, en 7 vol. in-fol entre 1520 et 1528, de même que celle de G. Treschel à Lyon, 7 vol. in-fol., 1545.

⁵¹ L'une des rééditions les plus remarquables en est la *Biblia sacra cum Glossis, interlineari & ordinaria, Nicolai de Lyran Postilla & Moralitatibus, Burgensis Additionibus, & Thoringi Replicis*, à Lyon, chez Antoine Vincent, 7 vol. in-fol, 1545.

⁵² Cf. G. Bedouelle et B. Roussel, *op. cit.*, pp. 127-28.

⁵³ On peut ajouter aux témoignages d'Augustin et d'Athanase précédemment cités celui, plus tardif, de Thomas d'Aquin. «Ce livre, à la différence des autres écrits bibliques, embrasse en son universalité la matière de toute la théologie [...] La raison pour laquelle il est le Livre biblique de beaucoup le plus utilisé dans l'Église, c'est qu'il contient en lui-même toute l'Écriture [...] Sa caractéristique est de redire sous forme de louange et de prière tout ce que les autres livres exposent selon les modes de la narration, de l'exhortation, de la discussion.» (*In Psalmos Davidis Expositio*, Paris, Vivès, pp. 228).

⁵⁴ Cf. Athanase, *Épître à Marcellin*, P.G. 27, col. 11. Louis Jacquet a traduit ce passage (*op. cit.*, p. 67) : «Des trésors des autres livres, concentrés en lui-même comme en leur paradis, le livre des Psaumes fait un Chant, et il y ajoute le chant de ses propres trésors». Dans son prologue «In librum psalmorum», Augustin présente aussi le psautier comme le *compendium* de l'Écriture : «Il annonce les faits à venir, consigne les exploits des Anciens, fixe aux vivants un idéal à atteindre, leur indique comment y parvenir.

Le livre des psaumes constitue un abrégé de l'Ancien Testament. Tout ce que Moïse a raconté dans son histoire ou ordonné dans sa Loi, tout ce que les autres Prophètes ont laissé de prédiction de l'avenir ou d'exhortations à la vertu, David le rappelle en peu de mots [...] Et non dans un style ordinaire, mais dans une poésie variée, remplie d'images sublimes, présentées avec tant de feu qu'elles entraînent les cœurs à aimer et à louer Dieu. Je ne crois pas qu'on puisse rien chanter ou entendre chanter de plus doux et de plus salubre à l'âme.☞

Quelques décennies plus tard, avec la Réforme, les protestants partageront cet attrait pour le psalmiste, comme en témoigne leur attachement au *Psautier huguenot*.

Par ailleurs, en ce qui concerne *Samuel*, les *Chroniques* et les *Psaumes* ensemble, l'intérêt des philologues à leur égard contribue certainement à leur diffusion. Au tournant du siècle, le mouvement de l'humanisme qui prend corps en Italie gagne tout l'Empire☐ la Bible, et tout particulièrement l'Ancien Testament, devient l'objet d'examen des 'grammairiens' et son évolution se présente en termes inédits. On lit, corrige, traduit les livres historiques et deutéronomiques tantôt en comparant entre eux les meilleurs exemplaires de la Vulgate, comme le fait Lorenzo Valla, tantôt en remontant au grec de la Septante ou directement à l'hébreu, sur les traces de Konrad Pellikan et de Reuchlin⁵⁶. L'attrait pour le fils cadet de Jessé joue même un rôle dans ces recherches

Bref, c'est une anthologie de la bonne doctrine à la portée de tous, qui excelle à offrir à chacun ce dont il a besoin.☐ *P. L.* 26, col. 63. Voir également Hipp., *Dav.*, 1, 1 et 11, 2☐ Ambr., *In psal.* 118, 10, 32.

⁵⁵ Cf. Cornelius, *A Lapide*, op. cit., VI, p. 3.

⁵⁶ Le rêve de l' *Homo trilinguis* qui prend forme en 1517 et en 1530 avec les encouragements d'humanistes tels que Nebrija, Reuchlin, Guidacier, Münster et Clénard, remonte à une époque bien antérieure à ces deux années☐ Gilbert Dahan en a étudié les racines médiévales. On rencontre ainsi assez tôt des caractères hébreux et grecs dans les incunables, dont plusieurs destinés aux communautés juives. Les premières presses hébraïques voient le jour en Italie, où le premier incunable en hébreu est la *Stella Meschiah* (1477) du dominicain Peter Schwartz (Nigri). Après l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492, l'imprimerie hébraïque connaît un ralentissement mais continue de se développer, de manière marginale,

linguistiques et philologiques puisqu'il mène, indirectement, à la création du collège trilingue de Louvain en 1517, et en 1530, à celui des Lecteurs royaux de Paris⁵⁷: les chaires d'hébreu enseignent la langue de David à même les Écritures et à cette fin, Guiderius et Vatable choisissent l'étude des Psaumes comme principal objet de leur en-

en Italie, en Allemagne, en Suisse, aux Pays-Bas, en Angleterre et même France. On évalue à 200, pour le XV^e siècle, et à 4000 pour le XVI^e, le nombre des éditions sorties de ces presses. De ce nombre, 100 incunables proviennent d'Italie. La Bible y est imprimée en entier à quatre reprises et trente fois partiellement. Les commentaires de la Bible et les livres de piété, également très en demande, recouvrent plus de 80% du total de ces éditions.

Au contact des ouvrages sortis de ces presses, les humanistes développent leur connaissance de la langue d'origine de l'Ancien Testament. À Paris, le premier livre contenant de l'hébreu est une grammaire de François Tissard (c. 1460-1508) publiée chez Gilles de Gourmont, également premier imprimeur parisien à faire tailler et à utiliser des caractères grecs. Cet ouvrage est suivi par celui Jean Reuchlin qui, par la publication en 1509 du *De rudimentis linguae hebraicae*, donne aux humanistes de nouveaux outils pour aborder le texte hébreu de la Bible. Il avait le sentiment de faire œuvre de pionnier en procurant une méthode pour apprendre l'alphabet, une grammaire et un lexique qui surpassait le *De modo legendi et intelligendi Hebraeum* que Pellikan avait fait imprimer quelques années plus tôt. Le but de sa méthode était de faire lire l'Ancien Testament dans sa langue originale, «la plus douce de toutes» puisque choisie pour que s'incarne l'inspiration divine. Au XVI^e siècle, outre les éditions savantes de la Bible (Bible polyglotte d'Alcalà (Nebrija), Bible d'Anvers (Plantin), Bible hébraïque (Robert Estienne), etc.) les manuels d'initiation à l'hébreu affluent. Au total, on peut dénombrer 28 éditions de grammaires hébraïques parues entre 1497 et 1529, dont les plus célèbres (à côté de celle de Reuchlin) sont celles de Nebrija, Capiton, Jean Eck, Clénard, Sanctes Pagninus, Elie Levita et Sebastien Münster. L'étude de l'hébreu comme moyen d'accéder directement à l'Ancien Testament est donc autant à l'honneur que l'étude du grec, langue des Évangiles et du Nouveau Testament. Voir, pour la période médiévale, G. Dahan, *Les Intellectuels chrétiens*, op. cit., aussi E. Beltran et G. Dahan, «Un hébraïsan à Paris vers 1400» Jacques Legrand, *Archives juives*, 17, 1981, pp. 41-49. Pour la Renaissance, G. Bedouelle et B. Roussel, op. cit., pp. 63-68 et pp. 401-25. Enfin L. Febvre et H.-J. Martin, op. cit., pp. 375-78.

⁵⁷ En attendant la publication de la thèse de Jean-Claude Saladin sur le Collège trilingue, voir H. de Vocht, *History of the Foundation and Rise of the Collegium Trilingue Lovaniense, 1517-1550*, notamment t. 1, Louvain, 1951, et II, Louvain, 1953. A. Lefranc, *Histoire du Collège de France*, Paris, 1893. G. Dahan, «Une liste de professeurs d'hébreu au collège de royal, du XVI^e siècle au début du XVIII^e siècle», *Archives juives*, 14, 1978, pp. 1-4.

seignement. Or dans ces cercles, aucun livre des Écritures, Ancien et Nouveau Testament confondus, n'est plus traduit que le psautier.

David dans l'édition biblique après 1500

Au siècle de l'humanisme et de l'affirmation de la réforme, la Bible glosée apparaît de moins en moins comme la principale source à laquelle puisent les auteurs chrétiens pour s'enquérir de l'histoire de David — si les plus traditionalistes des hommes de lettres et des artistes y trouvent encore de l'or, une majorité d'autres s'en méfient, ne voyant dans les gloses que matière à s'embrouiller. On connaît le passage de Montaigne au chapitre «De l'expérience» des *Essais*, dans lequel il résume les griefs de ses contemporains contre les gloses de tous ordres, aussi bien celle des livres de droit que celles de la *Biblia cum glossa* :

Qui ne diroit que les glosses augmentent les doubtes et l'ignorance, puis qu'il ne se voit aucun livre, soit humain, soit divin, auquel on s'embesongne, duquel l'interpretation fasse tarir la difficulté? Le centiesme commentaire le renvoye à son suivant, plus espineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit trouvé. Quand est-il convenu entre nous — ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire? [...] Nous nous obscurcissons et ensevelissons l'intelligence — nous ne la descouvrons plus qu'à la mercy de tant de clostures et barrières.⁵⁸

Pour celui qui disait que «Nous ne faisons que nous entregloser», la Bible sertie dans ses commentaires patristiques et médiévaux est certainement le dernier des modèles littéraires. Certes, elle appelle une 'interprétation infinie', mais l'infinité même des

⁵⁸ Montaigne, *Essais*, livre 3, Paris, Garnier-Flammarion, 1979, p. 278.

commentaires qu'elle suscite est devenu un poids et tend à faire écran au contenu des Écritures. Chez la plupart des auteurs chrétiens du plein XVI^e siècle, l'intelligence médiévale des quatre sens de l'Écriture s'est perdue⁵⁹ On se tourne donc vers les Bibles modernes, traduites et dénuées de commentaires, pour retrouver la source de l'histoire de David. À titre indicatif, un simple regard comparatif jeté sur la même page de l'Écriture – celle du combat de David et Goliath – dans quelques éditions postérieures à 1500 de la Bible permet d'apprécier la nouveauté que représente le texte épuré, sur les plans herméneutique et théologique. Nous avons mis en parallèle deux traductions de la Bible composées en marge de la Réforme (l'*Exposition et declaration de la Bible* de Nicolas de Lyre (1480)⁶⁰ et la traduction de 1530 de Lefèvre d'Étaples⁶¹) deux Bibles protestantes (celles d'Olivétan dans une édition de 1535⁶² et celle de Castellion impr i-

⁵⁹ Tel est du moins le constat d'Henri de Lubac : « Après avoir occupé le centre de la vie chrétienne, elle [la doctrine des quatre sens] s'est survécue trop longtemps, une fois sa sève épuisée, hors de l'exégèse vivante aussi bien que de la théologie ou de la spiritualité vivante, pour qu'on n'en ait pas fini, là même où on la pratiquait encore, par en perdre l'intelligence. » (*Les Quatre sens de l'Écriture* (1959), Paris, Cerf, 1993, t.1, p. 102).

⁶⁰ *Exposition et declaration de la Bible tant du Vieux que du Nouvel Testament, selon Lyra et autres, corrigé par Maistre Julien Macho*, Lyon, 1480 (aucune foliotation).

⁶¹ *La Sainte Bible en François translatee selon la pure et entiere traduction de Saint Hierome, conferee et entierement revisitee selon les plus anciens et les plus correctz exemplaires...*, Martin Lempereur, Anvers, 1530, fol. 105^v

⁶² *La Bible, qui est toute la Sainte escripture. En laquelle sont contenus, le Vieil Testament et le Nouveau, translatez en François. Le Vieil de Lebrieu et le Nouveau du Grec.*, s.l.n.d., fol. 84^r

mée en 1555⁶³) et deux Bibles catholiques (celles des théologiens de Louvain (1550) dans une édition de 1608⁶⁴ et celle, bilingue, de Benoist, dans une édition de 1568⁶⁵).

⁶³ *La Bible nouvellement translatee, Avec la suite de l'histoire depuis le tems d'Esdras iusqu'aux Maccabées* et depuis les Maccabées iusqu'au Christ, Bâle, chez Jean Hervage, 1555, colonnes 540 et 541.

⁶⁴ *Biblia sacra. La Sainte Bible. Contenant le Vieil et Nouveau Testament, en Latin selon l'édition Vulgaire, et en François de la traduction des Docteurs Catholiques de l'Université de Louvain...*, à Paris, chez Rolin Thierry, Nicolas Du Fossé et Pierre Chevalier, 1608, pp. 266-67.

⁶⁵ *La Sainte Bible, contenant le Vieil et Nouveau Testament, Latin François, chacune version correspondante l'une à l'autre, verset à verset...*, Paris, Gabriel Buon, 1568, fol. 194^r et 194^v.

**David et Goliath (I Sam. 17, 40-51),
dans quelques traductions de la Bible.**

Nicolas de Lyre, Exposition et declaration de la Bible tant du Vieux que du Nouvel Testament, selon Lyra et autres, corrigé par Maître Julien Macho, [Lyon, vers 1480], in-4. (sans foliotation)

[...]¶David vint devant saul et luy demanda la bataille contre golias. Lequel finalement lui octroia et le fist armer de ses armes mais pour ce quelles ne lempechassent a combatre il les gecta ius et en prist daultres. David signifie ihesucrist qui envoie de dieu le pere vient devant le peuple des iuifz pour batailler contre lennemy mais les iuifz vouloient quil bataillast selon leur entendement rude et a la lectre mais ihesucrist les mist ius car il donna en lieu le sens espirituel.

Quant golias et david furent au champ david se hasta et prist une pierre quil avoit mise en sa panetiere et la mist en la fonde et la gecta fort contre golias. Et luy ficha tellement dedens le front que golias cheut a terre. David signifie ihesucrist qui vient encontre lennemy a tout son baston de la croix et a la pierre de levangille de quoy il fist cheoir la vertu de lennemy.

Et golias cheut a terre et david navoit point despee pour le tuer, il corut sus golias et le mist soubz soy et prist sa propre espee et luy coppa la teste. Cecy signifie que ihesucrist par trespuissante obediencia et humilite iusques a la mort mist au bas orgueil de lennemy. Et par le boys mesme par lequel il vult ihesucrist leur monter ihesucrist le vainquist cest par la croix.

La Sainte Bible en François de Lefèvre d'Étaples, Anvers, Martin Lempereur, 1530, fol. 005^v:

Et esleut pour soy cinq pierres pres du torrent, et les mist en sa malette pastorale, quil avoit avec luy et aussy porta la fronde en sa main, et sen alla a lencontre du Philistien. [...] Ladolescent estoit roux, et de beau regard. Et le philistien dist a David Suis ie ung chien, que tu viens a moy, avec ung baston? Le Philistien aussy mauldict David par ses dieux. Et dist a David Viens a moy, et ie donneray tes chairs aux volailles du ciel, et aux bestes de la terre. Mais David dist aux Philistiens Tu viens a moy avec lespee, la hace, et le bouclier mais ie viens a toy, au nom du Seigneur des batailles, au nom du Dieu des congregations Disrael, lesquelles tu as aujourd'hui deffie. Le Seigneur te donnera en ma main, ie te frapperay, et osteray ta teste de toy et donneray aujourd'hui les corps mortz du siege des Philistiens, aux volailles du ciel et aux bestes de la terre affin que toute la terre sache, quil y a ung Seigneur Dieu en Israel. [...] Quant donc le Philistien fut leve, et quil venoit et approchoit contre David, David se hasta, et vint au devant en la bataille, alencontre du Philistien. Il mist sa main en sa malette, et print une pierre, et la ietta de la fonde et en le conduisant frappa le Philistien au front. La pierre fut fichee en son front, et tumba sus sa face par terre. Et david eut la victoire contre le Philistien, par la fonde et la pierre et mist a mort le Philistien qui estoit frappe. Mais David navoit pas despee en sa main, parquoy il courrut, et se mist sus le Philistien, et print son espee, il la tira hors du fourreau, et le tua, et luy trencha la teste.

Bible d'Olivétan, maz. 663, fol.84^r

«¶...] Et print ung baston en sa main et esleut du torrent cinq pierres bien unies, et les mist en la mallette pastorale quil avoit, et en sa poche et avoit sa fonde en sa main, et s'approcha du Philistin. Et le Philistin sen vint s'approchant de David, et son coustillier estoit devant luy.

Quant le Philistin eut veu, et regarde David, il le desprisa car ce nestoit que ung enfant, rousseau, et beau de visage. Et le Philistin dist a David Suis ie ung chien, que tu viens a moy avec bastons ? Lequel maudict David par ses dieux. Et le Philistin dist a David: Viens a moy, et ie bailleray ta chair aux oyseaulx du ciel, et aux bestes des champs. David respondit au Philistin Tu viens a moy avec ung glaive, lance, et bouclier et moy ie viens a toy au nom du Seigneur des armées, du Dieu de lordonnance de Israel, lesquelz tu as deffie. Auiourdhuy le Seigneur te serrera entre mes mains, et te frapperay, et osteray ta teste de dessus toy et auiourdhuy ie bailleray les corps des armées des Philistins aux oyseaulx du ciel, et aux animaux de la terre affin que tous ceulx de la terre sachent que Israel a ung Dieu. Et toute ceste assemblee sache que le Seigneur ne sauve point par le cousteau, ou par lance¶...]

Advint, quand le Philistin se fut leve, et venoit, s'approchant de David, David se hasta, et courut de la bataille au devant du Philistin. Et David mist sa main en la mallette, et print dela [sic] une pierre, et la ietta dune fonde, et frappa le Philistin en son front tellement que la pierre fut fichee en son front, et cheut sur sa face en terre. Ainsi David fut plus fort que le Philistin avec une fonde et une pierre lequel frappa le Philistin et mourut. Or David n'ayant point de glaive entre les mains, courut et se tint sur le Philistin, et print le glaive diceluy, et le tira de sa gaine, avec lequel luy coppa la teste.⁶⁶ (Fol. 84 r).

⁶⁶ Note du traducteur «David met par terre Goliath et luy tranche la teste de sa propre espee. Psal. 78 d. Macha. 4 d.

Bible de Louvain, (1550), Paris, R. Thierry, N. Du Fossé et P. Chevalier, 1608, pp. 266-67.

40. Et prist son baston, qu'il avoit tousiours en ses mains□ Et esleut cinq pierres tres-claires du torrent, et les mit en sa malette pastorale, qu'il avoit avec soy, et prist la fonde en la main□ et s'en alla à l'encontre du Philistien. 41. Or le Philistien alloit cheminant, et s'approchant à l'encontre de David, et son escuyer devant luy. 42. Et quand le Philistien l'eut regardé, et qu'il eust veu David, il le desprisa. Or il estoit adolescent roux, et de beau visage. 43. Et le Philistien dit à David, Suis-ie un chien, que tu viens à moy avec un baston ? Et le Philistien maudit David par ses dieux. 44. Et dit à David□ Viens à moy, et ie donneray tes chairs aux volailles du ciel, et aux bestes de la terre. 45. Mais David dist au Philistien□ Tu viens à moy avec l'espée, et la lance, et le bouclier, mais ie viens à toy, au nom du Seigneur des armées, Dieu des bandes d'Israël, lesquelles tu as aujourd'huy defiées. 46. Et le Seigneur te donnera en ma main, et ie te frapperay, et osteray ta teste de toy□ et donneray aujourd'huy les corps morts du camp des Philistiins, aux volailles du ciel, et aux bestes de la terre□ à fin que toute la terre sçache, qu'il y a un Dieu en Israël. [...] 48. Quand donc le Philistien fut levé, et qu'il venoit, et approchoit contre David, David se hasta, et vint au devant en bataille, à l'encontre du Philistien. 49. Et mit sa main en la malette, et prist une pierre, et la jetta de la fonde, et en tournoyant frappa le Philistien au front□ Et fut la pierre fichée en son front, et tomba sur sa face en terre. 50. Et David eut la victoire contre le Philistien par la fonde et la pierre, et mit à mort le Philistien qui estoit frappé. Mais David n'ayant point d'espée en sa main, 51. Courut, et se tint sur le Philistien, et prist l'espée d'iceluy, et la tira hors de son fourreau, et le tua, et luy trecha [sic] la teste. Et les Philistiins voyans que que le plus fort d'entre-eux estoit mort, ils s'enfuyrent.

La Bible nouvellement translatee de S.Castellion, Bâle, Jean Hervage, 1555, col. 540 et 541.

[David] print sa houlette en sa main, et choisit cinq cailloux bien polis de la riviere, lèquels il mit en son macaut et satchet qu'il avoit, e print sa fonde en sa main, e s'approcha du Palestin. Et quand le Palestin marchant e s'approchant de David, e ayant un homme qui portoit son bouclier devant, eut avisé e veu David, il le mépris, a cause que ce n'étoit qu'un enfant, rousseau et beau□ si lui dit□ Suis ie un chien, que tu viennes a moi a tout un bâton, e a tout des pieres? Non, dit David, mais pire qu'un chien. Alors le Palestin le maugrea par ses dieux, et lui dit□ Vien a moi, e ie donnerai ta chair aux oiseaux de l'air, e aux bêtes des chams. E David lui dit□ Tu viens a moi a tout un'épée, une pique, e une lance□ ie vien a toi a tout le nom du Seigneur des armées, Dieu de l'ôt d'Israel, lequel ôtu as laidengé. A ce iourdhui / le Seigneur te fourre entre mes mains, e te tuerai e t'ôterai la tête de dessus les épaules, e donnerai aujourdhui les charognes de la gendarmerie des Palestins, aux oiseaux de l'air, e aux bêtes terrestres [...] Alors le Palestin demarcha e s'approcha pour aller contre David. Mais David courut vîtement pour combattre le Palestin, e mit la main en son satchet, e en tira un caillou, lequel il ietta a tout la fonde, e en frappa le Palestin au front de sorte que la pierre lui finça l'armet, e lui entra au front, si qu'il bailla du nés en terre, Et parainsi David vint a bout du Palestin.

Bible de Benoist (1566), Paris, Gabriel Buon, 1568, fol. 194^r et^v

40. Et print son baston, qu'il avoit tousiours en ses mains. Et eleut cinq pierres tre-sunies du torrent, et les mit, en sa malette pastorale, qu'il avoit avec soy, et print la fonde en la main et s'en alla alencontre du Philistien. 41. Or le Philistien alloit et cheminoit en s'approchant a l'encontre de David, et son paré⁶⁷ devant luy. 42. Et quand le Philistien l'eut regardé, et qu'il eut veu David, il le desprisa. Or il estoit adolescent roux, et de beau visage. 43. Et le Philistien dit à David Suis ie un chien, que tu viens à moy avec un baston ? Et le Philistien maudit David par ses dieux. Et dit à David 44. Vien à moy, et ie donneray tes chairs aux volailles du ciel, et aux bestes de la terre. 45. Mais David dit au Philistien Tu viens à moy avec l'espée, et la halebarde, et le bouclier, mais ie viens à toy⁶⁸, au nom du Seigneur des armées, au nom du Dieu des bandes d'Israel, lesquelles tu as aujourd'huy deffiées. 46. Et le Seigneur te donnera en ma main, et ie te frapperay, et osteray ta teste de toy et donneray aujourd'huy les corps mortz du siege des Philistiins, aux volailles du ciel, et aux bestes de la terre à fin que toute la terre sçache, qu'il y a un Dieu en Israel [...] 48. Quand donc le Philistien fut levé, et qu'il venoit, et approchoit contre David, David se hasta, et vint au devant en bataille, à l'encontre du Philistien. 49. Et mit sa main en la malette, et print une pierre, et la ietta de la fonde⁶⁹, et en tournoyant frappa le Philistien au front. Et fut la pierre fichée en son front, et tomba sur sa face en terre. 50. Et David eut la victoire contre le Philistien par la fonde et la pierre, et mit à mort le Philistien qui estoit frappé. 51. Mais David n'ayant point d'espée en sa main, courut, et se mit sur le Philistien, et print son espée, et la tira hors de son fourreau, et le tua⁷⁰, et luy trancha la teste. Et les Philistiins voyant que le plus fort d'entre eux estoit mort, ils s'enfuirent.

⁶⁷ «Celuy quy luy portoit son bouclier.»

⁶⁸ «En la vertu du Seigneur etc. C'est, ton appuy est en ton glaive et en tes armes Le mien est en la vertu de Dieu tout-puissant, qui abatra ton orgueil.»

⁶⁹ «L'usage des fondes estoit en ce temps entre les gens de guerre, comme on peut voir en Iuges, 20, 16.»

⁷⁰ «Ainsi que Goliath mesprisant David est deffaict par son glaive, auquel il avoit sa fiance et son recours au semblable ceux qui constituent leurs forces au bras de la chair seront ruinés quand ils repugneront à la petitesse de ceux qui ont le Dieu vivant pour leur force.»

La première évidence qui s'impose à la lecture de ces six versions différentes du duel de David contre Goliath, est que la Bible ne se présente plus aux lecteurs de la Renaissance comme un monolithe□la diversité des versions place chacun d'eux devant un choix qui l'engage personnellement et qui reflète ses convictions religieuses. La Bible est devenue l'objet d'examen non seulement des théologiens, mais aussi des laïcs croyants et des philologues□le rapport au caractère sacré des Écritures a changé, entraînant avec lui la possibilité pour les croyants de découvrir plus facilement les textes de l'Ancien Testament.

Le passage de la Bible commentée par Nicolas de Lyre à la Bible moderne reflète les transformations épistémologiques qui s'opèrent avec l'avènement de la Réforme et de la contre-réforme. Dans la première traduction, la lecture allégorique de II *Sam.* 17 perpétue la lecture des Docteurs de l'Église portant que David préfigure le Christ et la fronde, la croix. Le commentaire est même comparable en longueur au texte de l'Écriture. Chez les nouveaux traducteurs, cette mise en valeur de la tradition chrétienne s'efface en général à la faveur du récit non commenté du combat□pour un premier contact, l'Ancien Testament se suffit à lui-même. Seuls quelques outils de lecture se greffent progressivement au fil des éditions□la Bible d'Olivétan renvoie dans une note marginale au psaume 78 et aux Maccabées□les Bibles de Louvain et de Benoist insèrent une indication des versets. L'apparat critique le plus abondant vient de Benoist□une note donne une définition au mot comme «*paré*», jugé difficile, une autre explique le sens du parallélisme «*Tu viens à moy avec l'espée [...] ie viens à toy au nom du Seigneur des armées*», d'autres donnent des indications d'ordre historique ou moral. Là où les traducteurs protestants s'ingénient (sans plus) à offrir au lecteur des outils d'ordre philologique, ou renvoient en annexe des renseignements supplémen-

res, un catholique comme Benoist continue à orienter l'interprétation du passage de l'Écriture, mais d'une manière plus discrète que la glose□la morale de l'histoire, dit la note du verset 45, est que «□eux qui constituent leurs forces au bras de la chair seront ruinés□. On constate sur ce point un repentir par rapport à la rupture des Bibles modernes, en majorité huguenotes, avec le commentaire biblique. Chaque confession cherche à se démarquer de l'autre par la présentation matérielle de ses éditions.

Sur le plan du contenu de l'Écriture, de l'*historia*, toutes les versions s'accordent□si des écarts par rapport au déroulement du combat surgissent parfois au XVI^e siècle dans certains textes littéraires, la source de ces originalités est ailleurs. Parce que l'affrontement du Térébinthe relève davantage du récit de type historique que de l'exposition dogmatique, il présente sur le plan de la narration, dans les éditions bibliques du temps des réformes, une indéniable homogénéité. Dans le corps du texte, les nuances qui viennent rompre cette apparente homogénéité se situent surtout au niveau des sources et au niveau stylistique.

Au cœur du débat autour des traductions de la Bible, la question des sources divise les intellectuels□faut-il travailler uniquement à partir de la Vulgate, comme Lefèvre, ou lui préférer les originaux hébreux et grecs, plus proches de la «□vérité hébraïque□? Les enjeux de la réponse sont importants□dans la mesure où la distance prise avec la Vulgate remet en cause la tradition de l'Église, les traditionalistes y voient une critique du travail effectué à travers les siècles par les Pères de l'Église et le clergé. Il faut attendre un disciple de Lefèvre, Guillaume Farel, pour que soient rassemblés les moyens financiers et éditoriaux pour réaliser une traduction s'appuyant sur la diversité des sources. Déjà à Strasbourg, dans l'entourage de Lefèvre d'Étapes, il était question de traduire la Bible directement des langues originales, mais aucune trace n'est restée de

cette première tentative. L'examen philologique mené par Horst Kunze sur la Bible de Lefèvre montre cependant que «*Le* travail réalisé est une *translatio* [de la Vulgate] au sens strict, un simple passage du latin au français»⁷¹. Farel confie donc son projet de traduction sur plusieurs sources à Pierre Louis Olivétan, parent et ami de Calvin. Dans sa préface, Olivétan dit avoir conféré «*En* toutes translations anciennes et modernes, jusqu'à l'italien et allemand, en tant que Dieu m'en a donné à congnoistre». Fin connaisseur de l'hébreu, du grec et des langues modernes, Olivétan cherche un juste milieu dans ce vaste *corpus* et respecte autant que possible le sens littéral de chacune de ses références.

Les différences entre Olivétan et Lefèvre d'Étaples par exemple proviennent de certains détails omis dans la Vulgate mais mentionnés dans les sources grecques ou juives, comme la mention des pierres *bien unies* (une qualité absente dans la Vulgate et chez Lefèvre) que David glisse, dans la version réformée, non seulement dans sa «*Ch*alette pastoralle» mais aussi «*En* sa poche». Ce souci de serrer au plus près les sources anciennes de l'Écriture s'exprime également dans un mot à mot serré avec les originaux, parfois au détriment du style – ainsi, dans la même phrase, David prend «*Un*g baston en sa main» et «*avoit* sa fonde en sa main». Le souci de fidélité prime sur la lourdeur de la répétition. Par ailleurs, la diversité des originaux sur lesquels s'appuie sa traduction lui permet de remplacer les «*Volailles* du ciel et bestes de la terre» de Lefèvre, calquées sur la Vulgate («*Volatilibus coeli, et bestiis terrae*») par une formulation plus élégante, «*Oyseaulx* du ciel et bestes des champs». Maintes fois remaniée et révi-

⁷¹ Kunze, H., *Die Bibelübersetzungen von Lefèvre d'Étaples und von P. R. Olivétan vergleichen in ihrem Worstchatze*, Leipzig, Leipziger Romanistische Studien, I, II, 1935, rapporté par P.-M. Bogaert, *op. cit.*, p. 63.

sée dans le siècle par Calvin, Louis Budé et Théodore de Bèze, ces partis pris de la *Bible d'Olivétan* inspirent les versions des Bibles à l'épée (1540), de Robert Estienne (1553), de Genève (1559, 1560)□ ils reviennent enfin en 1588 dans *La Bible* des pasteurs et professeurs de Genève.

Sur le plan stylistique, des différences évidentes distinguent les traductions françaises les unes des autres. Ainsi, la confession des auteurs joue un rôle sur les choix lexicaux□ dans les Bibles catholiques de Benoist et de Louvain, David invoque le Dieu des «*bandes d'Israël*»□ ces «*bandes*» renvoient à une réalité tribale, politique, elles ne sont pas la marque d'une appartenance religieuse particulière. Par ailleurs, un protestant comme Olivétan évoque le Dieu de l'«*ordonnance de Israel*»□ il choisit un terme aussi bien militaire que cultuel qui marque son intérêt plus marqué pour l'identité religieuse des troupes de Saül. Lefèvre traduit ce passage par le Dieu des «*congregations D'Israel*»□ chez lui, la dimension spirituelle du combat est au centre du récit, elle ne laisse aucun doute sur la place prépondérante de la foi dans l'issue du duel. Les convictions religieuses de certains traducteurs apparaissent également plus loin, en particulier chez Olivétan□ alors que la quasi-totalité des traductions ici conférées, David apostrophe Goliath en lui annonçant que le Seigneur le «*donnera en ma main*», le pasteur protestant choisit une expression qui insiste davantage sur le rôle prépondérant de Dieu dans l'accès des hommes à la délivrance et au salut□ «*Aujourd'hui, menace David, le Seigneur te serrera entre mes mains*». Il est encore plus que catégorique dans ses choix que Castellion, qui donne au verbe 'donner' des catholiques un synonyme, le verbe 'fourrer'□ «*Le Seigneur te fourre entre mes mains*». Le rôle instrumental du garçon dans la défaite du géant contraste chez Olivétan avec le rôle moteur que lui confèrent les versions parallèles de *Samuel*□ le Très-Haut s'est approprié les mains du berger pour vain-

cre le Philistin, il est le véritable maître des événements et le berger, un élu prédestiné à vaincre.

Parfois, l'état de la langue d'arrivée justifie le choix d'un terme sur un autre. Si maîtriser les langues anciennes est une chose, posséder à fond la langue d'arrivée en est une autre. Or le français du XVI^e siècle est en pleine évolution □ « Faire parler à l'éloquence hébraïque et grecque le langage françois □, c'est vouloir □ enseigner le doux rossignol à chanter le chant du corbeau enroué □⁷², déplorait Olivétan. Parfois, les variations lexicales proviennent du choix d'un synonyme sur un autre □ il est amusant de remarquer que Goliath manie tantôt « Despee, la hace, et le bouclier □ (Lefèvre), tantôt le « Glaive, [la] lance □ (Olivétan), tantôt encore avec « La halebarde □ (Benoist) et, chez Castellion, « Une pique □. Parfois, certaines traductions font entrer des régionalismes dans le texte de l'Écriture. C'est le cas de Castellion, dont l'*Avertissement* de la *Bible nouvellement tradlatée* (1555) porte qu'« Au lieu d'user de mots Grecs ou latins qui ne sont pas entendus du simple peuple, j'ai quelquefois usé des mots François, quand j'en ai peu trouvé □ sinon j'en ai forgé sur les François par nécessité □⁷³. Aussi utilise-t-il les régionalismes « Thacaut □ et « Vitement □, « Thidenger □ et d'autres termes régionaux qu'il définit à la fin de son ouvrage dans sa *Déclaration de certains mots*. Véritable laboratoire de la langue, sa traduction propose aussi une adaptation partielle de l'orthographe encouragée au milieu du siècle par Ronsard et par les réformés □ il omet plusieurs lettres inutiles telles que le *z* et le *t* final, remplace le *s* étymologique par

⁷² Préface à sa traduction de la Bible de 1535, cité après P.-M. Bogaert, *op. cit.*, p. 49.

⁷³ « Avertissement touchant cette translation □ dans la *Bible nouvellement tradlatée* (1555). Extrait cité après P.-M. Bogaert, *op. cit.*, p. 84.

l'accent circonflexe dans des mots comme «*l'equels*» son système orthographique est hardi et radical.

Le plus hardi à retoucher certains détails du combat biblique est, une fois encore, Sébastien Castellion. Son souci de clarifier à même le texte le sens de certains passages ambigus est un cas isolé chez les protestants. La plupart des amplifications perceptibles dans sa traduction se font au nom de la vraisemblance. Alors que toutes les autres versions bibliques évoquent le coup fatal porté au géant sans mention du heaume de Goliath, comme on le lit par exemple dans la bible de Louvain «*Et mit sa main en la malette, et prist une pierre, et la jeta de la fonde, et en tournoyant frappa le Philistien au front*» Et fut la pierre fichée en son front, et tomba sur sa face en terre», Castellion évoque le trajet de la pierre défonçant son casque, un élément d'armure évoqué à la première apparition du Philistin dans toutes les versions de *Samuel*. David «*frappa le Palestin au front de sorte que la pierre lui finça l'armet, e lui entra au front, si qu'il bailla du nés en terre.*» La mention du casque transpercé provient non de la Torah ni de la Septante, mais de commentaires juifs rapportés, nous le verrons plus loin⁷⁴, dans une glose de Guyart Desmoulins à l'*Historia scolastica* de Petrus Comestor. Quant à la chute du géant le «*lés en terre*», ce détail pittoresque est une fantaisie personnelle du traducteur elle donne de la couleur à un récit déjà fort mouvementé, elle est la signature, peut-être involontaire, de Castellion dans son œuvre.

À la lecture de ces différentes traductions, il apparaît que les Bibles françaises de la Renaissance posent un problème jusqu'alors étranger aux fidèles du moyen âge celui de l'un et du multiple, de l'unicité d'une vérité révélée, nécessairement une, et des différentes formes qu'elle épouse selon les traducteurs et les confessions. Même si les

⁷⁴ Voir supra, p. 98.

auteurs feignent de ne pas faire œuvre personnelle – certains comme Lefèvre d'Étaples vont jusqu'à garder l'anonymat dans la traduction – les choix mêmes qui dictent leur style révèlent leurs positions religieuses, de sorte que la Bible devient non seulement un lieu d'expérience sur la langue, mais un révélateur de la foi. Les réactions du public lettré attestent aussi, désormais, que le choix d'une version de David plutôt qu'une autre devient une affaire personnelle de goût et de conviction. La variété des ouvrages entre lesquels il est plus ou moins demandé aux lecteurs de choisir rend impossible l'unité qu'assurait auparavant la Vulgate – chaque école confessionnelle nourrit des attentes précises à l'égard des sources et de la technique de traduction⁷⁵. Elle suscite de la part des lecteurs une prise de décision à laquelle il est devenu impossible de se soustraire.

⁷⁵ Au grand découragement de certains traducteurs, qui voient toujours leur tentative vouée à un échec partiel – « Comme les goûts et les opinions des gens sont multiples et souvent inconciliables, le traducteur doit affronter les critiques les plus contradictoires. Les uns en effet souhaitent un mot à mot intégral et scrupuleux, au point de ne pas supporter une transposition conforme aux usages de la langue d'arrivée. D'autres ont la même exigence, mais moins servile à l'endroit de la source. D'autres encore demandent qu'on s'attache à la signification des énoncés plus qu'au mot à mot. D'autres enfin veulent qu'on s'exprime dans une langue impeccable et belle, pour ne pas ennuyer le lecteur. [...] Bref, autant d'appréciations que de lecteurs! Pour ne rien dire de ceux qui pensent qu'il est malencontreux de faire une traduction nouvelle ... »⁷⁵ « Petrus Cholinus Lectori », *Biblia sacrosancta Testamenti Veteris et Novi...*, Zurich, 1543, fol. aa 2^r Pierre Cholinus est le traducteur des *Apocryphes* dans la Bible latine de Zurich. Cf. G. Bedouelle et B. Roussel, *op. cit.*, p. 459.

Chapitre III

Aux marges de la Révélation, les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe.

L'avis des préfaciers

Dès les débuts de la diffusion de la Bible imprimée en langue vernaculaire, la vive polémique qui divise les théologiens au sujet des traductions amène plusieurs d'entre eux à se tourner vers les Histoires Saintes. S'il ne se trouve personne, même chez les catholiques les plus intransigeants, pour nier la nécessité ni l'utilité des traductions bibliques, la division qui s'opère autour du caractère sacré des Écritures rend polémique le recours des lettrés à telle ou telle version scripturaire. Les plus conservateurs pensent que seul le latin, langue de la liturgie et des textes sacrés, doit porter la Révélation divine — attitude inverse des protestants qui, comme Luther, veulent combler le fossé qui sépare les clercs et les laïcs en traduisant l'Écriture en langues vernaculaires. Au cœur de ce débat épineux, les éditeurs catholiques voient dans l'édition des *Antiquités juives* une solution temporaire à la demande pour les Bibles en français, en particulier auprès des lecteurs qui, sans être clercs, s'intéressent aux Écritures mais n'osent défier la censure. Leurs préfaces en témoignent.

Certains, comme Antoine de la Faye, expliquent en avant-propos que l'ouvrage de Flavius Josèphe peut sans réserve faire l'objet d'une édition en français, étant une paraphrase de la Torah — sa diffusion demeure le meilleur moyen de fournir aux laïcs les bases d'une solide culture scripturaire. La compilation flavienne présente en effet les

épisodes de la Bible sur le ton du récit plaisant et commode, brossé à grands traits en dehors de toute polémique confessionnelle□elle rend l'Écriture accessible à un public présumé ignorant, comme l'étaient à l'origine les Grecs et les Romains du premier siècle⁷⁶. À leur intention, l'ouvrage présente le contenu de la Révélation sur le mode de la succession des faits, de la chronique, aplanissant ainsi les difficultés inhérentes aux couches de rédaction et aux inévitables divergences qui en résultent.

Le docteur de la Faculté de Théologie de Paris, Gilbert Génébrard, spécialiste de l'hébreu et auteur d'une traduction en langue vernaculaire de l'*Histoire de Flavius Joseph* (1578), voit dans la compilation flavienne une alternative efficace à la diffusion massive et dangereuse de l'Ancien Testament en français. Parce qu'elle raconte la Bible comme une histoire, un peu à la manière de la *Bible historique* de Guyart des Moulins, la somme historique de Josèphe présente une propédeutique intéressante à l'étude des livres saints et un lieu de contact privilégié avec le monde de la Bible. Elle donne l'essentiel du contenu de l'Écriture, allant même jusqu'à l'expliquer, mais sans atteindre à ses mystères ni au sacré. Aussi le préfacier ne tarit-il pas d'éloges pour l'antique historien□

⁷⁶ Ainsi explique Antoine de la Faye, auteur d'une traduction des œuvres de Flavius Josèphe en 1597□
«□l'intention de l'auteur n'a esté de servir seulement à ceux de sa langue et nation, lesquels s'en pouvoient passer, puisqu'ils avoient les Saints escrits, publiez par les prophetes inspirez de Dieu□mais il a voulu communiquer aux Grecs (c'est-à-dire à tous les autres peuples) la cognoissance des choses les plus anciennes, les plus generales, et les plus certaines qui aient esté. De sorte que cest'ouvrage a donné quelque goust, et fait ouverture à ces peuples-là, pour recognoistre la verité de Dieu [...]□ Préface aux *Œuvres de Flave Iosephe, fils de Matthias. A sçavoir, Vingt Livres de l'Ancienne Histoire Iudaïque. Sept Livres de la Guerre des Iuifs. Deux Livres contre Apion de l'Ancienneté des Iuifs. Un Livre touchant les Macchabées. La Vie de Ioseph descrite par lui-mesme. Le Tout nouvellement [translate] de Grec en François*, par Antoine de la Faye, à Paris chez Jean le Preux, 1597, fol. A5^v.

[...] Les livres d'iceluy sont comme une Bible historiee, escrits en langage commun et populaire et accommodés à la capacité de toutes personnes, utiles aux doctes et diligens chercheurs de l'estat du viel Testament et de la premiere antiquité, tant de nostre Eglise Chrestienne, que des Empires et Royaumes de l'Univers. [...] Non seulement Iosephe a eclarci, et mis en brief et bon ordre ce qui est d'un stile haults et obscur dans les livres sacrés, mais aussi il fait mention de plusieurs choses qui servent pour entendre la continuation de l'Histoire sacrée, et du peuple de Dieu dès le commencement du monde iusques au temps dudit Iosephe, c'est à dire, iusques apres la ruine et desolacion de son pays de Iudee, quarante ans apres la mort de nostre Sauveur⁷⁷.

Des motivations historiographiques expliquent aussi l'engouement des libraires et des lecteurs pour Flavius Josèphe. Pour les lecteurs friands de vastes chroniques du passé, les *Antiquités* approchent l'Écriture sous l'angle de l'histoire universelle, ce qui avait d'ailleurs valu à Josèphe l'admiration de Jérôme souvent rapportée dans les préfaces⁷⁸. «Composée de parties liées et adhérentes, tissées d'un même fil, continu et non interrompu⁷⁹, la compilation «joint et coud» ensemble l'histoire judéo-chrétienne et

⁷⁷ *Histoire de Fl. Iosephe, sacrificeur Hebrieu, mise en François. Reueü sur le Grec, et illustrée de chronologie, figures, annotations, et tables, tant des chapitres, que des principales matieres, par Gilbert Genebrard, Docteur en Theologie de Paris, et Professeur du Roy és lettres Sainctes et Hebraïques, Paris, Michel Sonnius, 1578, fol. i^r*

⁷⁸ Les livres de Josèphe, rappelle François Bourgoing qui cite Jérôme, valurent à leur auteur un triomphe⁷⁹ l'antique⁷⁹. [Ses livres, à commencer par la *Guerre des Juifs*,] pour leur excellence et autorité furent mis en la librairie publique, et à luy auteur fut meritoirement élevée à Rome une statue d'honneur à son image, et semblance⁷⁹ pour la gloire, et dignité de son esprit. Il a aussi escrit vingt autres livres des *Antiquités*, deduisans l'universelle histoire ancienne depuis le commencement, et premier creacion du monde, iusques au quatorzieme an de l'Empire de Domician Cesar...⁷⁹. Extrait du «Temoignage de saint Hierome pour Iosephe⁷⁹ rapporté dans l'*Histoire de Fl. Iosephe, sacrificeur hebrieu, écrite premierement par l'Auteur en langue Grecque, et nouvellement traduite en François par François Bourgoing, Lyon, par les heritiers de Jaques Jonte, 1562, fol. A5^r*

⁷⁹ Antoine de la Faye paraphrasant Jérôme, *idem*.

l'histoire classique, illustrant la manière dont les desseins de Dieu s'actualisent à travers les siècles chez les peuples croyants comme chez les non-croyants. C'est ainsi que dans la partie qui lui est dévolue, David apparaît comme le fondateur de Jérusalem, ville à laquelle Homère aurait fait allusion (vii, 3, §2) il vainquit les plus excellents des rois et des ennemis d'une rare puissance, selon le témoignage araméen de Nicolas de Damasce (vii, 5, §2). Ses exploits créent un véritable Empire en même temps qu'un état fort et organisé, dont nul n'ignore la renommée⁸⁰. Les davidides, dans leurs malheurs comme dans la paix, héritent de cette grandeur le destin national croise celui d'Alexandre le Grand, d'Artaxerxes et de Jules César, celui des héros loués par Tite-Live et depuis rendus immortels. Avec Josèphe, l'histoire ancienne consignée dans l'Ancien Testament rivalise de prestige avec celle du monde antique. À ce titre, la somme de Flavius crée un précédent, elle façonne le modèle d'histoire providentielle que retiendront, dans l'ère chrétienne, les historiens chrétiens. Pour eux, les héros bibliques jouent le rôle d'archétype et de patriarche aux lecteurs de discerner dans la vie de chacun la part de Dieu, vrai maître des événements, et celle de l'homme. Telle est, croit comprendre Antoine de la Faye, la visée première de Josèphe

Car outre les recits historiques du premier monde, peri par le Deluge, et celui du second, iusques a la totale subversion de Ierusalem, [Josèphe] a descrit la loy tant Morale, que Ceremoniale, que Politique. Il a puis apres continué le cours de ses narrations, escrivant pas à pas les choses advenues sous les Iuges, sous les Rois

⁸⁰ Chez Josèphe, le récit de sa vie est même hellénisé pour mieux rivaliser avec l'historiographie antique. À la tête d'une longue lignée et dépositaire des vertus des anciens héros, David plaît à Dieu non pour son cœur mais pour sa vertu (vi, 8, §2-vii, 5, §2) et se voit promis à une charge royale et sacrée (*idem* et vi, 13) aussi bon orateur que combattant (vi, 8, §2-vii, 4, §2), il remporte plusieurs victoires contre les Philistins, dont il tranche les têtes plutôt que les prépuces (vi, 10, § 2). Son règne a un caractère mythique (vi, 9, §3). Il sera enterré en grandes pompes, avec tous ses trésors, à Hébron (vii. 15, §3).

[...] iusques au temps d'Artaxerces Longue-main, toute laquelle deduction peut estre appelee histoire divine plutost qu'humaine, en tant que l'on y doit remarquer d'aage en aage les faicts de Dieu, parlant et assistant aux siens, poursuivant et punissant ses contraires. Montrant par là à ceux-là les effects de sa misericorde, et à ceux-ci les punitions de sa vengeance, autant iuste que severe.⁸¹

Conformément à la valeur édifiante que doit investir l'histoire chez les auteurs classiques, c'est enfin en vertu de sa portée morale que les *Antiquités* attirent les grâces d'un nombre respectable de traducteurs : « Car tous bons exemples prouffitent, servent et attirent le hault degré de plus iuste perfection »⁸². Les exemples et les contre-exemples consignés dans l'Écriture fournissent une sorte de typologie des vices et des vertus qui doivent servir de guides aux lecteurs de toutes extractions : aux rois, ils proposent une véritable institution du Prince fondée sur les heurs et les malheurs de la monarchie d'Israël, avec David en tête⁸³ : pour les simples, ils trient le bon grain et l'ivraie

⁸¹ A. de la Faye, *op. cit.*, fol. A5^v. François Bourgoing partage cet avis, mais sur un ton plus sévère : pour lui, les *Antiquités* sont « Un miroir vif pour montrer quelle fin ou iugement doyvent attendre tous moqueurs de la grace de Dieu, et tous ceux qui s'endurcissent contre la bonté d'iceluy, tous ceux qui faisans de leurs vices vertuz, et de leurs ordures puantes des senteurs souëfves, reiettent orgueilleusement toutes saintes admonicions [...] Or un tel spectacle est generalmente proposé devant les yeux de tous les hommes du Monde à fin que tous le plus grand iusque au plus petit tremblent, et soyent persuadez que n'y a chose si ferme et si bien estable icy bas, que Dieu ne sache bien renverser, quand l'heure de l'execucion de ses iugemens est venue. » *Op. cit.*, fol. 3A^r et 3A^v.

⁸² « Prologue du translateur », *Ioseph iuif et hebrieu, hystoriographe grec, de Lantiquite Iudaique. Nouvellement translate de latin en vulgaire françois*, Paris, Estienne Caveiller, 1539, fol. A4^v.

⁸³ « Car en le lisant, ils apprendront, comment il faut heureusement regner, et à honneur et à profit et que leur Maiesté ne doit pas estre seulement illustree d'armes et prouësses, fournie et armee de loix et iustice, mais sur tout embellie et comblee de pieté et religion [...] Je n'en veux discourir davantage, d'autant que notre Iosephe [...] monstera à l'oeil, que les affaires d'Estat sont tellement unis et meslez avec la loy de Dieu, qu'il est impossible de les separer et demesler d'ensemble, sans qu'il en advienne ce

de l'héritage antique et servent ainsi de repère, de « chasse-vice »⁸⁴, conformément au rôle traditionnellement dévolu à l'histoire de dégager les leçons du passé. Les *Antiquités juives* allient ainsi l'utile à l'agréable, elles enseignent des éléments essentiels de l'héritage biblique avec la grâce du récit historique. Elles s'avèrent, à ce titre, un important outil de diffusion de la culture sacrée en Occident.

L'approche historiographique de Josèphe

Dans son prologue aux *Antiquités*, Josèphe précise la nature du public auquel s'adresse sa compilation — en réponse aux attaques formulées à l'encontre de son peuple par des Romains tels Apion⁸⁵, l'auteur s'adresse aux Gentils et brosse à leur intention un portrait élogieux de la civilisation juive et du judaïsme — il érige à cette fin les figures de son histoire en héros, dont il fait l'apologie et la glorification. Par ailleurs, Josèphe s'adresse également aux Juifs puisqu'il les porte garants de la fidélité de sa paraphrase des livres de l'Écriture, en particulier pour les onze premiers chapitres de son ouvrage — à nul autre que ces fins connaisseurs de la Torah peut s'appliquer la morale de l'ouvrage, axée sur le devoir d'obéissance des croyants au Décalogue et à l'ordre civil —

qui est advenu à Ioas, Antioque, Herodes, aux Babyloniens, Perses, Grecs, Romains, et autres Altesses de ce monde, qui n'apparoissent plus, par faute de ce poinct. » Cf. Gibert Genebrard, *op. cit.*, fol. 1^r et 1^v.

⁸⁴ Selon Antoine de la Faye, l'histoire telle que la raconte Josèphe est salutaire pour l'âme comme la médecine pour le corps, « tellement qu'entre les epithetes qu'on attribue à l'histoire, i'estime que convenablement celui de Chasse-vice lui peut estre attribué, si on la rapporte à son droit usage. l'enten de celle qui est vraiment digne de ce nom, estant la bouche de verité, ne controuvant rien de faux, et ne dissimulant rien de veritable. Car les narrations fabuleuses telles que sont celles de Crestias, de Heliodore, de Philostrate et leurs semblables, engendrent erreur et mal. » *Op. cit.*, fol. A4^v.

⁸⁵ Cf. son traité *Contre Apion* (écrit entre 93 et 100 ap. J.C.).

La principale leçon à tirer de cet ouvrage est que les hommes qui font la volonté de Dieu ne s'enhardissent pas à transgresser ses excellentes lois [... et] prospèrent en toutes choses, à un degré parfois étonnant. Au contraire, lorsqu'ils s'écartent de l'observation minutieuse de ces lois, ce qui leur semblait auparavant accessible devient pour eux irréalisable, et tout ce qu'ils se représentent comme un bien se transforme en une insupportable calamité.⁸⁶

De cette double intention posée au cœur de la compilation flavienne, celle de rappeler le peuple juif à ses devoirs en même temps que d'en assurer la défense et l'illustration, l'ouvrage trouve son partis-pris historiographique. L'historien, affirme Flavius dans son introduction⁸⁷, en écho à Tite-Live⁸⁸, doit offrir un enseignement à la fois respectueux de la vérité historique et de la morale, il doit, par la force de l'exemple et du récit, à la fois plaire et édifier⁸⁹.

La peinture de David dans les *Antiquités* est exemplaire de l'allégeance de Josèphe aux historiographes antiques et aux objectifs qu'il s'est fixés dans son prologue. Peu de figures de la Bible devaient cependant lui poser un problème aussi difficile que le fondateur d'Israël, en particulier en raison de son lien ancestral avec le Messie, le libérateur politique encore espéré par les Hébreux. Josèphe écrivait pour les Romains et la dimension messianique du personnage risquait de nourrir la révolte juive contre l'Empereur et l'espoir de création d'un état hébreu indépendant. Contrairement à la tra-

⁸⁶ *Ant.* 1, 14. Toutes les citations françaises de Flavius Josèphe qui suivront, identifiées par l'abréviation *Ant.*, sont notre traduction de la version anglaise de William Whiston : *The Works of Josephus*, New updated edition, USA, Hendrickson publishers, 1995, pp.27-542.

⁸⁷ *Ant.* 1, 14 et 20.

⁸⁸ Notamment à la préface de Tite-Live à son *Histoire romaine* en 142 livres (26 av. J.C.)

⁸⁹ Louis H. Feldman, « Josephus' Portrait of Saul », *Hebrew Union College Annual*, 53, 1982, pp. 45-99 ; « Josephus' Portrait of David », *Hebrew Union College Annual*, 60, 1989, pp. 129-74.

dition rabbinique, Josèphe évite toute allusion au David eschatologique, appelé à régner jusqu'à la fin des temps sur toutes les nations⁹⁰. Le patronage historiographique d'Aristote allait lui permettre de résoudre cette position conflictuelle en l'amenant à modifier légèrement le récit biblique, en accord avec la règle de vraisemblance. Nous l'évoquerons dans ses grandes lignes.

Afin d'épargner au portrait de David toute connotation politique, Josèphe entreprend de composer une *Vie* du héros d'Israël en choisissant à même les livres des *Rois* et des *Chroniques* les passages les moins sujets à polémique. Les libertés qu'il prend à l'égard de la Bible se traduisent dans un premier temps par l'omission de certains éléments du récit fondateur□pour contourner la question du roi universel prophétisée dans *Samuel*, il évite par exemple d'évoquer la pérennité politique promise à la maison de David dans l'oracle de Nathan⁹¹□le David des *Antiquités*⁹² se réjouit simplement de ce que son pouvoir passera après sa mort à ses fils et restera célèbre dans l'histoire, sans aucune mention d'un règne éternel. De même (et contrairement au récit du même épisode par un contemporain de Flavius, le pseudo-Philon d'Alexandrie⁹³), le messianisme politique est évacué de la scène de l'onction par le prophète Samuel⁹⁴□celui-ci ne désigne jamais le cadet d'Isaïe en termes d'oïnt du Seigneur (*sanctus christus*) ni de Messie (*mashiah*) conformément à la tradition rabbinique□il est le «*lbi* appelé par Dieu pour régner avec droiture et obéir à ses décrets□, le roi soumis auquel est promis, dans une

⁹⁰*Sanhedrin* 98 b.

⁹¹ 2 *Sam.* 7, 16 et 1 *Chr.* 17, 12.

⁹² *Ant.* 7, 94.

⁹³ *Les Antiquités bibliques*, *op. cit.*, t. 1, ch. LXI, 1-4, p. 365.

⁹⁴ I *Sam.* 16,12-14.

courte digression, un long et glorieux règne⁹⁵. Le rôle de rebelle politique de David à la tête d'une armée de « tous les gens en détresse, tous ceux qui avaient des créanciers, tous les mécontents » du temps de Saül⁹⁶ est également minimisé dans le récit flavien, peut-être en raison du rapprochement possible entre cette classe de gens et celle qui, dans la *Guerre des Juifs*, fomenta la révolte contre les Romains et brûla les archives de Jérusalem pour détruire les registres des dettes⁹⁷ — approximatif dans sa paraphrase biblique, Flavius place le psalmiste à la tête de « ceux qui étaient dans l'indigence ou qui avaient peur du roi Saül »⁹⁸, omettant toute ressemblance avec le désordre politique contemporain. Nombreux sont les passages où l'auteur abandonne les termes potentiellement porteurs d'un rapprochement avec le conflit judéo-romain (omission, par exemple, du terme biblique d'« étranger incirconcis » pour désigner Goliath⁹⁹ et des prépuces de Philistins réclamés par Saül en signe de victoire¹⁰⁰), dans le but de circonscrire l'histoire de David dans une antiquité lointaine et révolue, sans qu'aucune relation ne puisse être établie avec les événements contemporains.

Pour accentuer le caractère noble et héroïque de son personnage, Josèphe enrichit également sa paraphrase d'un certain nombre de d'éléments narratifs qui ne figurent pas dans l'Écriture. Pour ne mentionner qu'un passage, la relation exemplaire du combat du Térébinthe recèle de détails dramatiques ajoutés à la matière biblique, visant à intensifier le contraste entre l'humilité de David et la terreur inspirée par son opposant.

⁹⁵ *Ant.* 6, 165.

⁹⁶ *I Sam.* 22, 2.

⁹⁷ *La Guerre des Juifs*, 2, 427.

⁹⁸ *Ant.* 6, 247.

⁹⁹ *Ant.* 6, 183.

¹⁰⁰ *Ant.* 6, 201-202.

Là où la Bible ne mentionne par exemple que la présence d'un seul écuyer aux côtés du Philistin¹⁰¹, les *Antiquités* amplifient la force de l'adversaire en évoquant une multitude d'hommes marchant à la suite de Goliath pour porter son imposante armure¹⁰². David, pour sa part, s'illustre moins par sa force que par la vertu de ses paroles et de ses gestes — la tendance à l'amplification amène Flavius à développer les quelques mots échangés entre le fils de Jessé et Saül dans *Samuel* — en un véritable discours, digne d'une déclamation homérique¹⁰³ — alors que le berger de l'Écriture déclare simplement au roi — « Que personne ne perde courage à cause de lui. Ton serviteur ira se battre contre ce Philistin »¹⁰⁴, le personnage flavien dévoile, dans une harangue publique, son mépris pour l'orgueil, déclarant qu'il châtiara l'insolence de son adversaire et tournera son vice au ridicule jusqu'à soulever l'hilarité des Hébreux¹⁰⁵. Le récit de ses exploits de jeunesse, que l'historien évoque afin de justifier l'audace de ce propos, se trouve également enrichi d'éléments folkloriques — le berger raconte à Saül qu'un jour qu'il faisait paître le troupeau de son père, un lion s'attaqua à un petit agneau (plutôt qu'à une commune brebis, comme on lit dans *Samuel*¹⁰⁶). Il empoigna aussitôt le prédateur « Par la queue » et le mit à mort en le fracassant tout entier contre le sol (plutôt qu'en le rouant de coups, tel un simple berger). L'enfant, à mains nues, a terrassé la bête. Cette confiance donnée par l'expérience oriente la suite du récit — parce qu'elle ne sied pas à la modestie que doit avoir le serviteur du roi et parce qu'il sait pouvoir s'en passer, David se défend de

¹⁰¹ 1 *Sam.* 17,7.

¹⁰² *Ant.* 6, 171.

¹⁰³ Cf. Feldman (1982), *op. cit.*, p. 141.

¹⁰⁴ 1 *Sam.* 17, 32.

¹⁰⁵ *Ant.* 6, 179-80.

¹⁰⁶ 1 *Sam.* 17, 35.

revêtir l'armure royale¹⁰⁷, alors que dans la Bible seul son manque de force et d'entraînement justifient ce refus¹⁰⁸. Yahvé lui-même intervient dans l'affrontement en plaçant aux côtés de son protégé un personnage nouveau, «Un allié invisible, qui n'était autre que le Dieu Lui-même»¹⁰⁹, de sorte que c'est le Tout-Puissant qui donne à David la victoire sur l'armée des Philistins et scelle son alliance avec Israël. La figure héroïque du personnage en ressort agrandie il mène ensemble les guerres des hommes et les guerres du ciel.

Ces digressions et ces ajouts que les *Antiquités* mêlent à la paraphrase biblique visent également, dans la plupart des cas, à donner des renseignements supplémentaires sur la personnalité du héros et à dévoiler des aspects de sa psychologie à peine esquissée dans la source scripturaire. La recherche de cohérence qui structure l'enquête biographique de Flavius l'amène ainsi à faire des choix, comme l'illustre l'épisode du recensement du peuple hébreu. Aux prises avec un passage hautement problématique, l'historien s'attribue une position d'arbitre contrairement aux rabbins et aux théologiens, il ne tente pas de concilier l'inconciliable et d'expliquer l'indéchiffrable, il tranche ou se tait. C'est ainsi qu'au livre de *Samuel*, Yahvé en colère pousse David à dénombrer son peuple, un événement difficilement compatible, sur les plans moral et théologique, avec la liberté fondamentale de l'homme et du roi¹¹⁰ au contraire, les *Chroniques* font de Satan le véritable instigateur de la curiosité du héros¹¹¹. Par une démarche qui le caractérise, l'auteur des *Antiquités* tranche le débat du roi seul vient

¹⁰⁷ *Ant.* 6, 185.

¹⁰⁸ I *Sam.* 17, 39.

¹⁰⁹ *Ant.* 5, 189.

¹¹⁰ II *Sam.* 24, 1.

¹¹¹ I *Chr.* 21, 1.

l'initiative du recensement¹¹² et à lui seul revient donc la responsabilité du châtement. Les impératifs de cohérence et de clarté inhérents aux genres biographique et historique appellent ainsi certains écarts par rapport à la matière biblique, lesquels écarts permettent néanmoins à l'Écriture de servir de référence pour la mise en forme de l'histoire des hommes.

Il ressort du David des *Antiquités juives* qu'un certain nombre d'historiens grecs, en particulier Isocrate et Aristote, orientent l'inscription du personnage dans ce genre à part qu'est l'Histoire sainte. Toute la partie dévolue à l'Ancien Testament le confirme. D'Isocrate, Flavius retient une conception de l'histoire ouverte à l'introduction de discours fictifs dans la narration, à l'usage de digressions d'apparence très libres mais utiles à l'économie du récit, enfin à l'introduction d'éléments tragiques dans le fil de la narration. L'importance qu'Isocrate accorde à la dimension morale et à la valeur exemplaire des héros de l'histoire l'amène aussi à introduire des éléments panégyriques dans son récit et dans son portrait de David, dans lesquels l'ajout de certains éléments extra-bibliques confère au personnage une dimension légendaire. D'Aristote, ce théoricien du traitement de sujets aussi vastes que l'histoire et de la biographie, Josèphe hérite d'un intérêt marqué pour les *Vies*, qu'il distingue de la poésie en tant que genre à part entière¹¹³. Certains Péripatéticiens tels que Théophraste l'avaient sensibilisé à cet intérêt du maître pour l'étude et la classification de différents types de vies, lesquelles avaient permis aux Grecs de discerner dans la conduite des individus un puissant moteur de

¹¹² *Ant.* 7, 318.

¹¹³ Aristote, *Poétique*, ch. 9, 51a 36- 51 b 10, dans l'édition de [Roselyne Dupront-Roc et Jean Callot], Paris, Seuil, 1980, p. 65.

l'histoire¹¹⁴. À leur instar, Josèphe abandonne la distinction séculaire établie entre histoire et biographie et compose, à partir des récits bibliques, une véritable biographie antique, un document humain construit autour de figures fortes davantage qu'autour d'une nation et d'une civilisation prise dans son ensemble¹¹⁵ □ David et les grandes figures de l'antiquité juive font désormais l'objet d'une narration rigoureuse et chronologique, moins souple peut-être que l'Écriture, dont la logique narrative permettait la coexistence de différentes versions d'un même événement, mais parfois plus riche sur le plan des émotions, des mœurs particulières et de la psychologie que le récit biblique lui-même. L'histoire sainte devient compilation biographique et raisonnée, un tissu d'humanité revu et corrigé par la plume de l'écrivain.

¹¹⁴ Cf. Feldman (1982), *op. cit.*, pp. 48-49.

¹¹⁵ Cette division s'inspire de Denys d'Halicarnasse, auteur d' *Antiquités romaines* en vingt livres (1^{er} s. av. J. C.), qui racontent l'histoire de Rome à travers la fortune particulière de plusieurs protagonistes.

Chapitre IV

David comme repère chronologique – le témoignage des compilations

La tradition historique chez les successeurs de Josèphe

La grande chronique d'histoire ancienne composée par l'historiographe juif avait donné aux beaux esprits le goût de ces panoramas historiques dans lesquels les lecteurs, comme devant un récit plaisant et édifiant, trouvaient dans les figures du passé biblique des motifs de prestige. Tout le travail de Josèphe allait en effet dans le sens de l'historiographie classique et fondait une approche de l'Écriture où David et les patriarches, davantage que dans leur dimension théologique juive, apparaissaient comme des relais dans l'histoire de l'humanité, des figures ayant une place dans la culture de l'Empire et partie prenante du patrimoine historique universel. L'ouvrage eut un succès immédiat, consacré par l'érection d'une statue à la mémoire de l'historien¹¹⁶ et par l'intense circulation de son ouvrage dans les milieux cultivés de Rome, qui lui valurent auprès des érudits respect et considération¹¹⁷.

Dans les ouvrages médiévaux qui circulent encore à l'aube de la Renaissance, le désir inspiré par Flavius Josèphe d'inscrire David dans une chronologie universelle de-

¹¹⁶ Saint Jérôme, *De viris illustribus*, ch. 13, *P. L.*, t. 23, col. 629A «Ob ingenii gloriam, statuam quoque meruit Romae.»

¹¹⁷ Eusèbe, *Hist. Eccl.*, livre 3, ch. 9.

meure vif. Plusieurs compilations résument l'histoire de sa vie et celle d'autres héros célèbres afin de les rendre plus facilement accessibles et surtout, de les inscrire ensemble dans une histoire universelle. Dans ces sources qui tiennent lieu d'outils, l'ancienneté du bethléemite n'apparaît plus, comme au temps des Pères, tel un argument contre le paganisme. Le parangon est dépassé. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, l'avait à plusieurs reprises formulé : dans la réalité de l'histoire, cité terrestre et cité de Dieu sont constamment mêlées, Juifs et païens cohabitent, et l'époque de David n'échappe pas à la règle. Sur la mer du monde, tous nagent pêle-mêle¹¹⁸. L'historien doit donc, pour entrer dans le dessein du Créateur, les évoquer ensemble, comme Josèphe, dans leur mélange¹¹⁹. Il ne s'agit plus d'opposer, mais de juxtaposer : lorsque David habitait parmi les hommes, quels étaient ses contemporains ? Comment l'histoire en laquelle Dieu s'est fait connaître a-t-elle jadis jailli au sein de l'histoire séculière ? Ces questions nouvelles permettent aux historiographes de voir en David un repère historique important et de prolonger le projet d'écriture de l'histoire esquissé dans les *Antiquités juives*. Elles habitent les compilations érudites et commodes des XV^e et XVI^e siècle, qui retiennent à titre informatif pour les lecteurs en quête de généralités, quelques éléments narratifs essentiels de l'Ancien Testament.

Des premiers éléments de réponse avaient déjà été apportés par Eusèbe, principal continuateur de Flavius, lequel devait laisser aux chroniqueurs de la Renaissance sinon une solution définitive à l'établissement d'une chronologie universelle, du moins une méthode. Dans la deuxième partie de sa *Chronique* (début du IV^e s.), il présentait

¹¹⁸ Cf. *Civ. Dei*, XVIII, 56.

¹¹⁹ « Perplexae sunt istae duae civitates in hoc saeculo invicemque permixtae donec ultimo iudicio dirimantur. » *Civ. Dei*, I, 35–X, 32–XI, 1.

une série de tables synchroniques disposées en colonnes parallèles, où étaient indiqués les événements les plus importants de l'histoire des Chaldéens, des Assyriens, des Égyptiens et des Grecs, y compris ceux de l'histoire sainte, avec des références à différents *computs* (dates de naissance des patriarches □ Olympiades □ années de Rome □ dates des dynasties). David régnait à Jérusalem peu de temps après la ruine de Troie et la fuite d'Énée □ à Athènes, la magistrature avait succédé à la monarchie, Albe allait être fondée chez les Latins et l'Italie était comme en travail de l'enfantement de Rome. Chez les Syconiens régnaient Pelasgos, chez les Assyriens, Tautane. Avec Eusèbe, l'historiographie chrétienne tendait à abandonner le canon de l'historiographie classique (en vigueur chez Thucydide), qui prescrivait de s'en tenir à la seule histoire contemporaine □ ses schémas comparatifs permettaient de dépasser les tendances tout juste cosmopolites des milieux de l'époque hellénistique ou du temps d'Auguste, pour embrasser un horizon spatio-temporel encore plus vaste. Des repères chronologiques tirés de l'Ancien Testament allaient permettre la sacralisation de l'écriture de l'histoire, par opposition à la division profane du temps en âges de pierre, de fer ou de bronze. David devenait un utile auxiliaire à la recherche historique, un repère dans le temps propre à la chronologie chrétienne.

David dans les âges de l'humanité

Les manuels d'histoire et les encyclopédies de la fin du Moyen-Âge et de la Renaissance s'inspirent des *Antiquités juives* et d'Eusèbe pour présenter le roi d'Israël comme l'initiateur du quatrième âge de l'humanité. Tel est le parti pris par Vincent de Beauvais dans son *Miroir historial* (1257-1258) et de Brunetto Latini dans le *Tesoro*

(1266), tel est également celui du *Supplément des Chroniques* (1483) de Jacques de Bergame. Leur division du temps en âges de l'humanité vient d'Augustin et d'Isidore, qui poursuivent les recherches historiographiques d'Eusèbe de même qu'une semaine de six jours ouvriers avait mesuré la création de la terre, de même une époque de six âges mesurerait l'activité de l'homme ici-bas de la Création au Déluge du Déluge à Abraham d'Abraham à David de David à la Captivité de Babylone de la Captivité de Babylone à la naissance du Christ à partir de cette naissance jusqu'à la fin du monde¹²⁰. Inaugurateur d'une époque, David n'apparaît pas seulement comme un 'objet' historique, il en est un élément de mesure, un repère qui structure le temps du monde en permettant d'organiser, autour de la vérité biblique, l'histoire universelle

Le quatrième âge du monde, que nous faisons durer dans le présent livre quatre cent quatre-vingt-cinq années, conformément au témoignage d'Isidore, fut le temps des prophètes et débute au second livre des Rois. David, prince de tous les prophètes, fils d'Isaï de la tribu de Juda, fut le deuxième roi des Hébreux [...] ¹²¹

¹²⁰ Cette division, dont l'intuition remonte à Jules l'Africain, fut notamment avancée dans le dernier paragraphe de la *Cité de Dieu*. Augustin néglige toutefois de s'engager dans cette voie qui alourdirait un ouvrage déjà long. « En effet le premier âge, que nous comparons au premier jour, se prend depuis Adam jusqu'au déluge, et le second du déluge jusqu'à Abraham, tous deux égaux, non par le nombre des jours, mais par celui des générations car il y en a dix dans chaque période. Depuis Abraham, selon la supputation de l'évangéliste Matthieu, trois âges suivent jusqu'à la venue du Christ, qui comprennent chacun quatorze générations, l'un depuis Abraham jusqu'à David, l'autre de David jusqu'à la captivité de Babylone, et le troisième depuis cette captivité jusqu'à la naissance temporelle du Christ en tout cinq âges. Le sixième s'écoule présentement [...] Après le sixième âge, Dieu se reposera comme en un septième jour, lorsqu'il fera reposer ce septième jour, nous serons nous-mêmes, dans sa divinité. Traiter ainsi en particulier de chacun de ces âges serait trop long... » *Civ. Dei*, XXII, 30, traduit par Louis Moreau in *La Cité de Dieu*, Paris, Seuil, 1994, p. 357.

¹²¹ Foresti, Jacopo Filippo [= Jacques de Bergame], *Supplementum chronicarum*, Brixiae, per B. de Boninis, 1485. Nous nous sommes référés à l'édition espagnole (valencienne, très exactement) de 1516, traduite sans nom d'éditeur et sous le titre de *Suma de todas las cronicas del mundo* « La quarta edad del mundo la qual en el presente libro ponemos duro segun isidoro 485 anos en el qual tiempo fueron los

Dans le *Supplément des Chroniques*, cette répartition des époques permet d'inscrire dans la temporalité biblique l'histoire de David à côté de celles rapportées par les auteurs grecs et latins, Hérodote, Diogène Laërce, Plutarque, Valère Maxime, Pline, Suétone, sans oublier les auteurs chrétiens plus tardifs¹²². L'histoire des Hébreux alterne avec celle des Anciens, dont Jacques de Bergame décline une courte liste : « au temps de David régnait Médone, fils d'Eodoro, qui fut roi d'Athènes, Lupalle l'Assyrien, Agi, premier fils du roi des lacédémoniens Euristée, enfin Agaste, second roi d'Athènes. Selon un procédé courant, les personnages historiques alternent également avec les figures mythologiques, placées parmi les hommes en raison de l'origine humaine que leur prêtait alors la tradition évhémériste : pendant que David cède son trône à son fils Salomon,

prophetas, adonde aun començo el libro secundo de los reyes. David principe de todos los prophetas fijo de Isai del tribu de Iuda fue el secundo rey de los hebreos... » (fol. 71^v)

¹²² Cette manière d'écrire l'histoire s'inscrit en continuité avec la *Cité de Dieu*, qui parvient à la postérité comme l'ouvrage historique et philosophique le plus directement applicable par les chroniqueurs comme Jacques de Bergame. Dans le dix-huitième livre de la *Cité de Dieu*, Augustin explique comment, à l'époque des premiers rois bibliques, « la cité rivale » s'est projetée dans l'histoire par le biais de fables transcrites par Varron, Suétone et autres historiens mythographes. Saül, David et Salomon régnèrent dans une époque fertile en fabrications de faux-dieux de toutes sortes : à la mort d'Énée après la ruine de Troie, les Latins se firent de lui une idole (XVIII, 19) : ils apprirent l'histoire de Samson et le firent passer pour Hercule, en raison de sa force prodigieuse (XVIII, 19). Chez les Athéniens, Codrus mourut sous le glaive des habitants du Péloponèse (cf. *Énéide*, V, 11) : il passa alors pour un dieu et fut honoré de nombreux sacrifices (XVIII, 19). Vincent de Beauvais et Jacques de Bergame perpétuent cette manière de faire coexister l'histoire juive et l'histoire païenne. Ni pour eux, ni pour Augustin, n'y a-t-il lieu de décrire la fondation mythique de Rome par Rémus et Romulus « comme une seconde Babylone » (XVIII, 22). Ils alignent les connaissances historiques et légendaires comme de simples faits de culture.

Pygmalion, Didon et Sichée participent à la construction de Carthage et Rémus et Romulus permettent l'enfantement de Rome¹²³.

Le cas du précepteur de Dante Brunetto Latini, dont le *Trésor* avait une belle place dans la bibliothèque de François I^{er}, est encore plus étonnant¹²⁴. En aucune manière David n'apparaît-il dans la section théologique du *Trésor*, il figure uniquement dans la section historique de l'encyclopédie (à titre d'inaugurateur du quatrième âge de l'humanité) à la jonction des chapitres sur la théologie et ceux dévolus à la physique, la géographie, l'architecture et l'histoire naturelle. Ici encore, l'histoire d'Israël apparaît comme un fait de culture, comme jadis chez Josèphe – contrairement aux *Antiquités* cependant, le fil chronologique ne structure que partiellement la logique de l'ouvrage – à Adam, Ève (1^{er} âge), Noé et ses fils (2^e âge), Abraham et Isaac (3^e âge) succèdent les rois d'Égypte, de Perse, de Grèce, et quelques personnages historiques ou fabuleux (Nemrod, son fils Celum, puis Saturne et ses enfants, Jupiter et ses douze fils, Ménélas, Agamemnon, Alexandre le Grand). L'auteur évoque les premiers rois de Troie issus de Jupiter, Danaum et Dardanum, puis la fondation de Rome par Rémus et Romulus, après quoi règnent César dans l'Empire et les rois de France, descendants des Troyens. Après ce rapide survol des 4^e, 5^e et 6^e âges l'auteur revient en arrière avec David, dont il déclina la descendance dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Le bethléémite inaugure

¹²³ L'évhémérisme appliqué à la mythologie rattache l'origine des dieux à des hommes immortalisés par leurs exploits sur la terre. C'est à ce titre que les divinités trouvent une place dans l'histoire universelle. Un des plus beaux exemples de la cohabitation des dieux et des personnages bibliques nous vient de Petrus Comestor, dont l'*Historia scolastica* fait alterner Écritures et mythologie. Cf. J. Seznec, *La survivance des dieux antiques*, Paris, Flammarion, rééd. 1993, pp. 21- 48, particulièrement p. 26.

¹²⁴ La BnF conserve un bel exemplaire du *Trésor* relié en veau fauve aux armes de François I^{er}. *Il Tesoro di M. Brunetto Latini, [...] precettore del divino poeta Dante, nel qual si tratta di tutte le cose che a mortali se appartengono*, Venise, par Marchio Sessa, 1533. In-8. Cote BNF Rés. Z-3574.

un temps sacré, alors qu'à Isaac succède le fabuleux. On ne lui trouve pas de contemporains mais seulement une descendance. Dans ce foisonnement de mythologie, d'histoire profane et d'histoire sainte, le récit biblique sert moins à délimiter la vérité et de la fable qu'à être un auxiliaire à la mise en forme des événements, aussi bien sacrés que légendaires. Il émerge au milieu d'un gigantesque mélange des genres, où l'unique lien commun entre chacun des éléments semble être sa place dans la culture universelle.

L'histoire du roi en mois et en jours

Le plus zélé des continuateurs de Flavius et des historiographes chrétiens est certainement Jean des Courtils. Peu d'historiens peuvent en effet prétendre rivaliser avec ce traducteur du *Rudimentum noviciorum* (1475) et auteur de *La Mer des hystoires* (1488), qui à partir de l'année de naissance de David et les calculs de ses prédécesseurs voulut déterminer l'année exacte de la naissance du Christ, depuis la Création. En croisant les renseignements fournis à leur sujet par les Bibles grecque et hébraïque, Flavius Josèphe, Vincent de Beauvais et la patristique, il mesure l'âge de la terre, l'époque réelle où vécurent les grandes figures de l'histoire et la contemporanéité de certains d'entre eux. L'auteur du «Prologue aux lecteurs» de l'édition parisienne de 1550 annonce donner une version révisée de tous les chiffres, augmentée d'indications voulant «Accorder les aages et temps, coter les dattes selon les vrayes computations, verifïer et reveoir la table et indice a la verite, et enfin additionner et augmenter outre les precedentes impressions, les evenements merueilleux et grandes fortunes du regne du tres-

chrestien roy de France Francoys premier de ce nom□, de même que ceux d'Henri II¹²⁵. Rarement l'Ancien Testament avait-il fait l'objet de si savants calculs, dont nous livrons ici quelques extraits□

David «□aquist selon la verite hebraique lan du monde *ii.m.viii cent liv* [2854]. [...] Son regne commença lan du monde *ii mille viii cent iiiii vingt & ix* [2889] selon la verite hebraique, qui est *mil lxxiiii* [1074] ans devant la nativite de ihuscrist, mais selon les *lxx* interpretes & expositeurs. Aussi selon eusebius & bede qui les ensuivent, son regne commença lan du monde *iiii mille cent & xxv* [4125] car ilz nombrent *iiii mille cent & lxx* [4170] ans depuis le commencement du monde iusques a ledification du temple. Or est il ainsi que david commença *xli* [41] ans devant salomon. Et salomon ou [au] *iiii^e* an de son regne fist le commencement de ledifice du temple comme appert ou chapitre *lxxvi^e* du *iii^e* livre du mirouër hystorial. Doncques se [si] de *iiii mille cent lxx* [4170] ans / sont ostez, *xlvi* [45] ans qui furent depuis le commencement de regne de david iusques a ledification du temple, il apperra & sera manifeste que david commença a regner lan du monde *iiii mille cent xxv* ans [4125]. Ausquelz ce *mil & xxix* [1029] ans sont adioustes, comme dit eusebius & bede, on pourra congnoistre clerement le nombre qui devant a este souvent remembre & note, cest assavoir que depuis le commencement du monde iusque a la nativite de ihuscrist sont nombrez *v mille cent iiiii vingt & xix* [5199] ans. De ceste chose est parle plus amplement ou commencement de la *vi^e* aage & en la fin de la seconde ou chapitre de thare.¹²⁶

¹²⁵ Jean des Courtils, *La Mer des hystoires, augmentee en la fin du dernier volume de plusieurs belles hystoires*, Paris, s.n., 1550, (exemplaire BNF, rés. G 456). Dans le «□rologue au lecteur□, il compare sa chronologie avec celle de Vincent de Beauvais (*Le Miroir historial*, Paris, A. Vérard, 1495-96), qui suit la tradition hébraïque et fait remonter la création du monde à 3963 années avant le Christ. Il évoque également les choix de ses prédécesseurs□ Prosper de Césarée, Eusèbe de Césarée et Jérôme comptent 1228 ans avant l'avènement du Christ. Isidore au sixième livre et dernier chapitre des *Etymologies* compte 5210 ans. Bède et Orose, 5189. (vol. 1, fol. 2^v.)

¹²⁶ *Op. cit.* Les folios de cet ouvrage ne sont pas numérotés□ ce passage correspond aux première et deuxième colonnes du premier folio (recto) du chapitre 131.

David a bel et bien sa place dans l'histoire séculière□il lui fournit sa chronologie. Mais le plus étonnant n'est pas encore le singulier exercice arithmétique auquel se livre, à son sujet, des Courtils. Reprenant la méthode comparative de Bède, notre auteur dresse un imposant tableau comparatif des principaux rois et empereurs ayant vécu à cette même époque de l'humanité. Sous la forme de chaînes généalogiques juxtaposées les unes aux autres, la lignée de David apparaît parallèlement à celles de ses prédécesseurs et de ses contemporains chez les Athéniens, les Assyriens, les Corinthiens et autres peuples voisins, le tout dans une disposition synoptique apparentée aux tables synchroniques de Bède. Mais en matière de zèle, des Courtils dépasse le maître. Il ne laisse pas au lecteur le souci d'en déchiffrer lui-même la teneur, il explique lui-même la leçon à tirer du panorama historique illustré. De sa plume nous arrive le condensé historique le plus détaillé du contexte historique qui vit régner David, que nous reproduisons dans son intégralité pour donner à voir la rare ampleur de son souci historiographique□

En outre david commença a regner apres le deluge *mil ii cent xxxv* [1235] ans.
Apres¹²³

la nativite de phalech [*sic*], la confusion des langaiges & primatie & domination de heber *mil cent xxxv* [1135]. Apres la nativité de Abraham, *ix cent xli* [941] ans comme est escript ou chapitre *lxxi^e* du *iii^e* livre du mirouër hystorial. Toutesfoys henry de hervordia y compte *ix cent vlili* ans [943], & depuis la premiere permission d'abraham faicte ou chemin de mesopotamie, *viii cent lx viii* [868] ans. Apres l'institution de la circoncison *viii cent xliiii* ans [844 ans]. Apres l'entree disrael en egypte, *vi cent liii* ans [653 ans]. Apres l'issue de egypte & de l'ordonnance de la loy baillee a moysse *iiii cent xxx viii* [438] ans. Apres le premier jubile du temps de abraham, *vii cent lx* [760] ans. Apres la destruction de troye *cent vii* [107] ans. Aussi lan *xxxiii^e* [33] de dertilus [*sic*] roy des assyriens. Lan *cent & viii^e* [108^e] de la *xx^e* dinascie & souveraine puissance des egyptiens. Lan *xviii* [18^e] de codrus roy des atheniens. Lan *vii^e* [du] premier roy des lacedemoniens. Lan *vii^e* semblablement de alethes premier roy des corinthiens. Lan *xxxiii^e* [33^e] de enneas silvius, *iii^e* roy des

albains. Item lan *xlvi*^e [45^e] devant la fondation du temple. Lan *iii cent & iii* [303] devant la premiere olympiade. Lan *iii cent xxii*^e [322^e] devant rome. Lan *iiii cent iiii vingt & iii* [483] devant la transmigration de babiloine & l'incension & bruslement du temple. Lan *cinq cent cinquante troisesme* [553] devant la restauration & reparation du temple. La *vii cent xl v* [745] devant la monarchie de alexandre macedonien. Et devant le temps de grace de l'incarnation du filz de dieu *mil septante & quatre* [1074] ans. Il regna premierement en la cite de hebron sur la lignee de iuda *vii ans & vi mois*, temoin le cinquiesme du ii^e des roys. Apres ce regna en hierusalem sur toutes les lignes de israel lespace de *trente quatre* ans, nonobstant que les-criture die quil regna *xl* [40] ans et ne parle point des *vi mois* [6 mois] pour plusieurs causes.¹²⁷

Si l'Écriture attribue à David un règne de quarante ans et passe sous silence les derniers six mois, nul historien ne peut, sans le moindre péril, prétendre la corriger. Mais des Courtils persiste, justifiant en ces termes la cause de l'imprécision biblique au sujet de la demie année manquante□

La tierce raison et principale est pource que les-criture sainte na point gaires acoustume de nombrer les minutes & petites parties du temps, parquoy na point parle diceulx *vi* [6] mois.¹²⁸

Puisque la Bible ne se mêle pas des poussières de l'histoire, son serviteur peut, comme la Cananéenne de l'Évangile, récupérer les miettes.

Les contemporains mythiques de David

¹²⁷ *Idem*, chapitre 131, deuxième colonne du premier folio.

¹²⁸ *Idem*.

Conformément aux thèses évhéméristes, le souci de vérité et d'exactitude qui traverse la *Mer des histoires* n'exclut pas d'évoquer à côté de la Bible le cortège mythologique, comme cela avait d'ailleurs été le cas dans l'*Histoire scolastique* de Pierre le Mangeur et son adaptation par Guyart des Moulins dans la *Bible historiale*. David est bien un personnage de l'Histoire, mais cela ne l'empêche pas de voisiner avec les héros des histoires. Pour des Courtils, les prédécesseurs de David au temps des Juges ont leur lot de contemporains mythiques : Tola vit au temps « De Carmentis la nymphe qui trouva les lettres latines »¹²⁹, Jephté au temps « De Pigmalion frere de Dido et Agame mon »¹³⁰ et Ibçân, en même temps qu'Hercule¹³¹. David est le contemporain de Codrus et précède de quelques générations à peine l'époque des dix Sibylles. Parallèle à l'Histoire Sainte, l'histoire profane se joint à elle sans jamais lui être subordonnée : aucune pénétration, aucune mainmise de la première n'infléchit le récit de la seconde. La Renaissance s'en souviendra.

La *Fleur des princes* (1502) de Symphorien Champier¹³², placée en toute fin de la *Nef*, évoque ainsi la carrière de David dans la foulée de celles de Philippe de Macédoine, d'Alexandre le Grand et de Jules César, mais aussi du philosophe et roi des Lacédémoniens Lygurgus et de Zoroastre, inventeur de la magie et des arts libéraux. De même, le *Miroir d'éternité* de Robert le Rocquez¹³³ et la *Prosopographie* ou *Chronique*

¹²⁹ Jg. 10. *Mer des hystoires*, op. cit., ch. 110.

¹³⁰ Jg. 10, 6 – 12, 7. *Idem*, ch. 112.

¹³¹ Jg. 12, 8. *Idem*, ch. 113.

¹³² Symphorien Champier, *La Fleur des princes, ou sont declairez en brief les faictz et vertus daucuns anciens nobles princes [...]*, in Robert de Balsac, *La Nef des princes et des batailles de noblesse [...]*, Paris, Pierre le Dru pour Geoffray de Marnef, s.d., fol. 28^v.

¹³³ *Le Miroir d'éternité, comprenant les sept aages du monde, les quatre monarchies, et diversité des regnes d'iceluy*, Caen, Pierre Chandelier, 1589, fol. 39^f-40^v.

du monde d'Antoine du Verdier¹³⁴, dans un cadre chronologique d'une apparente rigueur, nous présentent David au quatrième âge, entre les Anciens et les personnages mythologiques. Le point charnière que représente David dans l'histoire du monde continue d'être garanti. La Bible scelle la vérité de l'histoire, dût-elle inclure dieux et légendes.

Mais les catégories, en particulier à la Renaissance, sont loin d'être hermétiques□s'il est rare que les dieux antiques prennent des allures bibliques, l'inverse n'est pas vrai□il arrive que l'histoire profane vienne déteindre sur l'histoire sacrée et lui donner un sens. Dans le *Miroir d'éternité*, le récit de la mort de Codrus, roi d'Athènes, pour le salut de son peuple dans la guerre du Péloponnèse sert de prétexte à évoquer la Grèce ainsi qu'une curieuse généalogie poétique de David. Celui-ci apparaît comme le successeur direct d'Homère et d'Hésiode, dont la gloire et le prestige rejaillissent, en vertu de cette proximité, sur son testament poétique – et en particulier sur l'élégie posthume qu'il consacre au fils de Saül, Jonathan (II *Sam.* 1, 17-27). Placé comme un contemporain des plus illustres auteurs helléniques, le psalmiste forme avec les plus célèbres d'entre eux un trio dont le point de rencontre est le déclin du troisième âge□

Lorsque Saül regnoit devant David.
Le docte Homere estoit, qui escrivit
Son Iliade, en quoy il a comprise
Des forts Troyens, et des Grecs l'entreprise,
Entremeslant trop plus de fictions,
Que verité, en ses inventions,

¹³⁴ *Prosopographie ou Description des personnes, patriarches, prophètes, dieux des gentils, roys, consuls, princes, grands capitaines, ducs, philosophes, orateurs, poètes, jurisconsultes et inventeurs de plusieurs arts, avec les effigies d'aucuns d'iceux...*, Lyon, Paul Frelon, 1604. David apparaît au second livre, pp. 210-24.

Pleines en tout de moult grave sentence.
 De tres-beaux dits, et de toute eloquence.
 Au mesme temps, Hesiode excellent
 Poëte, vivoit, qui par carme recent,
 Fut le premier lequel print soing et cure,
 Ecrire en vers l'estat d'Agriculture.
 Saül, avoir la vertu emploué
 De ses enfans sur le mont Gelboé, /
 En poursuyvant Philistiens à la lance
 Y fut occiss, et navré à outrance,
 Et ses enfans dont David lamenta
 Son vray amy le loyal Ionatha,
 Fils de Saül, duquel la destinee
 A l'aage tiers a mis fin terminée.
 § Fin du tiers aage du monde.¹³⁵

La présence simultanée en Grèce des auteurs de l'*Odyssée* et des *Travaux et les jours* n'a rien d'étonnant. En effet, la composition du *Combat d'Homère et d'Hésiode* les avait imaginés se rencontrant par hasard dans ces luttes décrites par Gannitore, pour célébrer les funérailles du père Anca, où le poète de l'agriculture et de la paix l'avait remporté sur celui qui avait chanté la guerre. Mais celle de David à leur côté surprend davantage la chronologie des *Paralipomènes* avait fixé le début de son règne mille ans avant notre ère, soit plus de deux siècles avant Homère et Hésiode, et même les *Chroniques* de l'époque situaient ces derniers à la fin du quatrième âge, après l'édification de Carthage par Didon¹³⁶. Leur apparition à l'époque de Saül vise à faire marcher David

¹³⁵ Robert le Rocquez, *op. cit.*, fol. 38-39^{r-v}.

¹³⁶ Dans la *Prosopographie*, le règne de David commence vers l'an du monde 2896, alors qu'Homère et Hésiode apparaissent vers l'an du monde 3189.

sur les traces de prestigieux ancêtres, à faire retomber sur lui la renommée de ses pairs, dont la reconnaissance poétique semble surpasser la sienne¹³⁷.

Un glissement du sacré vers le profane apparaît également chez Antoine du Verdier, dans le médaillon qui représente David □ buste nu, herculéen, les épaules drapées d'un manteau flottant au vent et les hanches couvertes d'une jupe à l'antique, David ressemble curieusement à Hercule, une autre conséquence de l'évhémérisme omniprésent dans l'ouvrage où dieux et prophètes se côtoient sur terre et au ciel. David est le contemporain de Druids, expert en l'art de la magie, et fondateur de l'ordre des Druides, «gens pleins de superstition, habitans dans les foretz, et desertz, comme font les hermites, y sacrifians en tout temps, avec opinion qu'ils avoyent de sçavoir cognoistre tous les secrets et vertus de la nature, et tels estimez qu'estoyent les Mages, ou sages Persans, les Caldees des Assyriens, les Scribes des hebrieux, etc. □¹³⁸. Il précède de deux siècles Homère, proclamé fils de Calliope et placé au ciel avec les muses, et est promis à l'immortalité en raison du modèle monarchique, poétique et religieux qu'il lègue à l'humanité.

¹³⁷ Ce désir de décroisonner le temps trouve également un écho dans la *Prosopographie* (*op. cit.*, p. 224), où David n'initie pas seulement le quatrième âge, mais prend une figure d'éternité □ □

Un David a esté Roy, Poëte et pasteur,
Et maintenant encor' sert d'exemple à ces trois.
Car il apprend aux Rois à rendre un iuste honneur
A celluy qui est Roy par dessus tous les Rois.
Il apprend au Poëte à n'employer sa voix
Qu'à chanter du treshaut l'excellente grandeur □
Et apprend aux pasteurs les chemins les plus droicts,
Pour guider leurs troupeaux és voiyes du Seigneur.

¹³⁸ *Op. cit.*, p. 225.

Ainsi, la Renaissance ne fait que confirmer la place des figures bibliques à côté des personnages nés de la civilisation, tirant tout ce beau monde vers le haut, par un transfert de qualités□ au contact des dieux et des hommes, l'Histoire Sainte gagne en fantaisie, mais elle le leur rend bien en offrant une caution à leur place dans l'éternité. Il n'est pas excessif de dire qu'elle leur donne même une maison dans le ciel, comme le suggère ce conseil de Zwingli adressé à François 1^{er} en 1531 :

Si tu suis les traces de David, tu verras un jour Dieu lui-même□ et près de lui tu dois espérer de voir Adam, Abel, Énoch, Paul, *Hercule*, *Thésée*, Socrate, les Catons, les Scipions...

Dans les recueils des historiens et des poètes, le héros d'élection d'*un livre* sacré, la Bible, et le héros de *livres* au pluriel, les Bibles imprimées, s'impose à l'esprit des lecteurs comme un repère de l'*Histoire*. La démarche de la pensée qui apprécie David non seulement sous l'angle de la révélation divine, mais sous celui du temps humain, contribue à son épanouissement dans une littérature souvent peu encline à relayer l'héritage de quinze siècles de théologie, mais en quête de sujets nobles et prestigieux.

Cette approche laïque du bethléemite trouve une autre forme d'expression dans le folklore religieux qui circule encore à la Renaissance□ plusieurs sources intertestamentaires brodent autour de David un certain nombre de fables qui font du roi des juifs le héros d'une belle histoire. Dans les ouvrages qui les rapportent, le roi biblique apparaît au cœur d'un travail poétique d'embellissement et d'imagination. Ce dernier aspect du monarque nous transporte de la théologie à la littérature, il fournit la trame d'un rapport libre à l'Écriture que l'on rencontre dans certaines œuvres de la littérature chrétienne.

Chapitre V

De l'Histoire aux histoires vers un folklore biblique

*L'histoire continuée*¹³⁹

L'histoire de la culture biblique à la Renaissance est celle d'une familiarité de plus en plus importante avec la matière scripturaire dans différentes couches, plus ou moins érudites, de la population. Jusqu'où, en dehors des églises et des monastères, est allée cette connaissance, et en particulier la connaissance des histoires de l'Ancien Testament consacrées à David? A-t-elle pris la forme d'un folklore religieux qui se serait inscrit dans le sillon d'une tradition populaire médiévale? Quelques ouvrages écrits sur le mode du «*Texte continué*» laissent soupçonner l'existence d'un *corpus* (souvent oral)

¹³⁹ Nous empruntons ce sous-titre à la distinction importante formulée par C. Perrot et P. M. Bogaert entre les deux principales approches de l'Écriture qui caractérisent la littérature extrabiblique. Dans la littérature intertestamentaire, deux types de lecture, au moins, semblent avoir été pratiquées, celui du *texte expliqué* et celui du *texte continué*. Que le texte en question soit oral ou écrit, peu importe en l'occurrence. Précisons rapidement. Dans le premier cas, celui du texte expliqué, le point de référence est le texte même de la Bible. Le texte écrit est la base de la tradition targumique, des commentaires oraux et, plus tard, des Midrashim haggadique et halakhique explicitant l'Écriture en fonction du moment présent du salut. Dans le second cas, celui du texte continué, le point de référence est l'histoire sainte, connue à la fois par les rouleaux et par la tradition orale relevant aussi de Moïse (la *Torah de la bouche* dira-t-on plus tard). À l'époque intertestamentaire surtout, plusieurs productions littéraires s'inscrivent dans ce cadre midrashique particulier – en donnant au mot Midrash un sens large, celui d'une explication et actualisation de la Révélation divine. [Charles Perrot et Pierre-Maurice Bogaert], *Pseudo-Philon, Les Antiquités Bibliques*, t. 2, Paris, cerf, 1976, pp. 24-25.

de récits de types folkloriques et permettent d'aller dans le sens de cette proposition. Ce folklore est constitué d'un certain nombre de récits (ou simplement de thèmes) qui complètent, ajoutent ou mettent en scène le témoignage des *Rois* et des *Chroniques*, le plus souvent à la lumière du patrimoine littéraire rabbinique. Les sources hébraïques les plus anciennes qui traversent ce *corpus* de vaste diffusion sont *Antiquités bibliques* du pseudo-Philon (70 ap. J. C.), auxquelles il faut rajouter les commentaires du Midrash, du Talmud et de la Kabbale, autant de sources écrites ou orales qui dévoilent les conceptions spirituelles des chefs de la synagogue. Plusieurs textes en prose ainsi que le théâtre ont largement contribué à diffuser ces thèmes, comme on peut le constater dans certains passages du *Mistère du Vieil Testament* ou du *Bonimée de David et Goliath*, qui agrémentent le récit canonique d'éléments issus de la culture juive. Ces œuvres adjoignent à leur chronique davidique des éléments de récits dont l'origine déborde du cadre de la théologie chrétienne et concernent, dans leur grande majorité, le combat de David et Goliath.

David et Goliath, un folklore

Des légendes juives autour de David et Goliath ont-elles survécu dans la culture populaire chrétienne de la Renaissance sous la forme d'un folklore, et si oui, par quelles voies? Les récentes études de Gilbert Dahan indiquent qu'une certaine exégèse rabbinique¹⁴⁰ a pu atteindre les théologiens du Moyen Âge et de la Renaissance non seulement

¹⁴⁰ Gilbert Dahan a retracé l'histoire de cette présence dans «Juifs et chrétiens en Occident médiéval. La rencontre autour de la Bible (XII^e-XIV^e s.)», *Revue de synthèse*, no 110, 1989, pp. 3-31. Du même auteur, *Les Intellectuels chrétiens...*, *op. cit.*, pp. 289-307, et *L'Exégèse chrétienne...*, *op. cit.*, pp. 359-87. Aussi

grâce à des écrivains comme Flavius Josèphe, mais aussi dans certains passages de saint Jérôme et de la *Glossa ordinaria*, chez Hugues, André et Richard de Saint-Victor, et chez les maîtres de l'école biblique morale (Pierre le Mangeur, Pierre le Chantre et Étienne Langton)¹⁴¹. En revanche, la survivance de ces idées sous la forme d'un folklore judéo-chrétien en Occident est moins connue. Pour l'aborder, la méthode qui nous a semblé la plus concluante a consisté à examiner quelques histoires saintes, commentaires de la Bible et pièces de théâtre connus au XVI^e siècle pour voir si un David de légende y figurait en bonne place.

De quelques légendes dans les Bibles glosée et historiale

Paradoxalement, c'est d'abord dans les *Postilles* de Nicolas de Lyre, enserrées dans les commentaires de la Bible glosée la plus traditionnelle, que nous parviennent les premiers signes de vie d'un folklore scripturaire conçu sur le modèle de l'histoire sainte. Mine de renseignements, l'exégèse littérale du postillateur s'élève contre un héritage de fables bibliques dont la Renaissance avait encore une connaissance au moins indirecte. Il arrive en effet au postillateur de stigmatiser la présence de mythes hébraïques dans certains commentaires de la Vulgate. Or, en voulant les dénoncer, le commentaire s'en fait parfois le porte-voix. Signalons à titre indicatif l'une de ces histoires, laquelle sans venir directement des *Antiquités bibliques* du pseudo-Philon (réimprimées quatre fois

H. Hailperin, «The Hebrew Heritage of Medieval Christian Biblical Scholarship», *Historia Judaica*, 5, 1983, pp. 133-54. B. Smalley, «L'exégèse biblique du XII^e siècle», dans [M. de Gandillac et É. Jeuneau], *Entretiens sur la Renaissance du XII^e siècle*, Paris-La Haye, 1968, pp. 273-93.

¹⁴¹ G. Dahan. «Les Interprétations juives dans les commentaires du Pentateuque de Pierre le Chantre», dans [K. Walsh et D. Wood], *The Bible in the Medieval World. Essays in memory of Beryl Smalley*, Oxford, 1985, pp. 131-55. *L'exégèse chrétienne*, op. cit., p.377 ss.

entre 1538 et 1599¹⁴²) s'apparente à la version philonienne du combat du Térébinthe dans la valeur allégorique qu'elle donne au nombre de cailloux dont se munit David.

Les *Antiquités* philoniennes¹⁴³, une histoire de la Bible enrichie de discours et de légendes écrite dans les années qui ont suivi la destruction de Jérusalem, en 70 ap. J.C.¹⁴⁴, racontent, dans une perspective mystique, que David choisit dans le lit d'un to r-

¹⁴² Références de ces quatre réimpressions□

1) *Philonis Iudaei Alexandrini, (cuius doctrinae et orationis sublimitatem gravissimi autores etiam ipsi divino Platoni aequarunt) omnes quae apud Graecos et Latinos extant, libri, Antiquitatum. Quaestionum et solutionum in Genesim. De Essaeis. De nominibus Hebraicis*. Basileaem per Henricum Petrum, 1538.

2) «□Philonis Iudaei antiquitatum liber, quaestionum et solutionum in Genesim liber, liber de statu Essaeorum i.e. Monachorum, qui temporibus Agrippae regis monasteria sibi fecerunt□de nominibus hebraicis N. et V. Testamenti liber, latine,□ dans *Mikropresbutikon, Veterum quorundam brevium Theologorum, sive Episcoporum, sive Presbyterorum*. Basileae, apud H. Petri, 1550.

3) «□Philonis Iudaei Antiquitatum Biblicarum Liber. Incerto interprete□, dans *Antiquitatum Variarum Autores, Quorum catalogum sequens continet pagella*. Apud S. Gryphium. Lugd. [Lyons], 1552.

4) «□Philonis Iudaei Antiquitatum Biblicarum Liber, Incerto interprete□, dans *Historia Antiqua hoc est [...] Philonis Iudaei Antiquitatum Biblicarum Liber. Accessit Censura Gasperis Varrerii in Berosum, Ab eruditis pridem desiderata*. Ex Bibliopolio Commeliniano, [par Iuda Bonutius à Heidelberg], 1599.

¹⁴³ Le titre de l'ouvrage remonte à l'humaniste allemand Jean Sichard (1499-1552), le premier éditeur à fournir une édition scientifique de l'ouvrage en 1527, avec d'autres œuvres du véritable Philon, les *Quaestiones et solutiones in Genesim* et un fragment du *De Vita Contemplativa*. L'attribution de l'ouvrage à Philon d'Alexandrie, philosophe juif du premier siècle, est assurément erronée mais s'explique du fait que son livre parvient aux humanistes dans un certain nombre de manuscrits comportant d'authentiques traductions de textes de Philon. Le titre *Antiquitatum biblicarum*, qui n'est pas sans rappeler les *Antiquitatum judaeorum* de Flavius Josèphe, n'est pas non plus authentique□il dérive du titre du manuscrit du XIV^e siècle sur lequel se fonde l'édition *princeps* de Sichard, le *Liber Philonis antiquitatum* (Codex Fulda-Cassel Theol. 4°, 3). C'est néanmoins sous cette forme que le pseudo-Philon gagne la faveur d'un certain public lettré de la Renaissance.

¹⁴⁴ Les spécialistes s'accordent à y voir une histoire sainte, «□[...] formée dans la même école que les *Quatre livres d'Esdras* et que l'*Apocalypse* de Baruch, et écrite comme eux dans les années qui ont suivi la destruction de Jérusalem en 70 ap. J.C. Elle est par conséquent contemporaine de certains écrits du Nouveau Testament, et jette un éclairage sur la pensée religieuse des Juifs de cette époque [...] En aucune manière, cette source ne doit être négligée par tous ceux qui s'intéressent aux origines de la pensée chrétienne et de la pensée juive.□ Montague Rhode James, *The Biblical Antiquities of Philo*, London, Society

rent non pas «cinq pierres bien lisses» (I Sam. 17, 40), mais sept, sur lesquelles il grava des formules secrètes, peut-être même incantatoires» «David partit et prit sept pierres» il écrivit dessus les noms de ses pères, Abraham, Isaac et Jacob, Moïse et Aaron, le sien et celui du Très-fort. Et Dieu dépêcha Zervihel, l'ange préposé à la force.¹⁴⁵ La version de l'affrontement que rapportent les *Postilles* apparaît comme une adaptation chrétienne de ce symbolisme numérique, également cher aux kabbalistes. L'enfant n'aurait pas lancé une seule pierre au front de Goliath, ni sept, chiffre sacré par excellence de la religion juive, mais bien trois, par référence aux trois tentations du Christ dans le désert.

7. Et il prit son bâton. [Un certain commentaire de] *Matthieu*, 4 dit que le Christ a vaincu le diable au cours des trois tentations, comme David a vaincu Goliath, avec trois pierres. Mais ce commentaire n'est pas très authentique, parce qu'il n'y est pas dit de qui il est, et pour cette raison, il semble être un commentaire magistral, parce qu'il doit davantage faire corps avec le texte sacré de l'Écriture, qui semble ici indiquer que David a vaincu le Philistin avec une seule pierre.¹⁴⁶

for promoting Christian Knowledge, 1917, pp. 7, 33, 65, cité après Guido Kish, *Pseudo-Philo's Liber Antiquitatum biblicarum*, Notre Dame (Indiana), Publ. in Medieval Studies of the University of Notre Dame, 1949, p. 3.

¹⁴⁵ *Les Antiquités bibliques* (que nous abrévierons par *LAB*), 61, 5 traduit par J. Cazeaux dans l'édition de D.-J. Harrington publiée à Paris, Cerf, 1976, t.1. Pour plus de précision, nous donnerons ici les références aux *LAB* de cette édition en chapitre et en versets plutôt qu'en page.

Plusieurs légendes juives de l'Antiquité font également état du symbolisme dont David investit les cailloux, certaines établissant un lien entre les cinq cailloux et les cinq livres de la *Torah*. Des ouvrages plus tardifs racontent pour leur part que David écrivit non pas sept, mais cinq noms sur les cailloux, ceux de Dieu, des trois patriarches et d'Aaron, et que ces pierres vinrent d'elles-mêmes à la main de David. Elles se fondirent alors en une seule pierre et eurent raison de Goliath (cf. *Jewish Encyclopedia*, *op. cit.*, art. «David», pp. 453-454). Dans ces légendes comme dans celle rapportée par le ps.-Philon, l'évocation des piliers d'Israël montre que le héros ne se fiait pas à sa force, mais au secours de Dieu.

¹⁴⁶ «T. Tultique baculum suum : Matt. iiii dicit quaedam glossa, quod Christus vicit diabolum tribus tentationibus sicut David Goliath tribus lapidibus. Sed illa glossa non est multum autentica, quia non

Authentique ou non, ce commentaire de la glose ordinaire associée à *Matt.* 4, 3 dans la *Biblia sacra cum glossa* (encore imprimée en 1617 chez Balthazar Belleri) mentionne en effet *trois* pierres, alors que la Vulgate n'en mentionne qu'une seule. Ce détail inusité montre que les traces d'un folklore scripturaire infiltrent les commentaires de théologiens médiévaux. Nicolas de Lyre le dénonce mais ce faisant, il en garantit la postérité. Or lorsque son sens littéral n'est pas au départ respecté, la Bible tend, petit à petit, à revêtir des atours de légende¹⁴⁷.

Ce jet de trois pierres n'est pourtant pas moins dénué de fondement historique□ il provient d'une histoire sainte arrivée en terre chrétienne grâce à l'*Histoire scolastique* de Pierre le Mangeur, vaste résumé des livres saints traduit en langue française au XII^e siècle par Guyart des Moulins, chanoine d'Aire, sous le titre bien connu de *Bible histo-*

dicitur ibi cuius sit, et ideo videtur esse quaedam glo. magistralis, propter quod magis est adhaerendum textui sacrae scripturae, qui videtur hic innuere, quod David uno tantum lapide Philistaeum vicit.□ Postille de Nicolas de Lyre rapportée dans la *Biblia sacra cum glossa ordinaria, primum quidem a Strabo Fuldensi Monacho benedicto collecta...*, Baltazar Bellerus, Anvers, 1617, tome 2, p. 431.

¹⁴⁷ Ajoutons qu'en plus de cette allusion à la légende des trois pierres, une glose interlinéaire de la *Biblia cum glossa* dont il est ici question rapporte un fragment des *Antiquités juives* de Flavius Josèphe (livre 6, ch. 9, v. 4-5). Ce fragment greffe également au récit biblique des éléments étrangers au récit scripturaire et issus de la tradition juive. Nous avons souligné ces ajouts□ «□Alors qu'il tentait de venir à la hâte, le Philistin, retardé par le poids de son armure, n'approchait que *lentement* de David et il le maudissait, comptant bien l'égorger, lui, un enfant désarmé, sans aucune difficulté. Mais le jeune homme alla à la rencontre de son antagoniste *accompagné d'un assistant invisible qui n'était autre que Dieu lui-même*. Saisissant une des pierres qu'il avait prise dans le ruisseau et mise dans sa pannetière, il la plaça dans sa fronde et la lança contre le Philistin. La pierre heurta son front et s'enfonça dans son cerveau, de sorte que Goliath fut étourdi et qu'il tomba sur son visage [...] Saül et toute l'armée des Hébreux poussèrent un cri et se ruèrent sur les Philistins, tranchèrent la tête à un grand nombre d'entre eux et poursuivirent les autres jusqu'aux frontières de Gat [...] de sorte que chez les Philistins, *trois mille hommes furent tués et le double fut blessé*. [...] David transporta la tête de Goliath *dans sa propre tente*, mais consacra son épée au Seigneur.□

riale¹⁴⁸. Il semble que Pierre le Mangeur, qu'évoque Nicolas de Lyre, ait introduit cette histoire au contact de récits exégétiques des rabbins de Troyes (école de Rashi) répondant au problème soulevé par le commentateur Joseph Kimhi, lequel, à l'instar du pseudo-Philon, se demandait comment il était possible qu'une seule pierre perçât le casque du géant et l'assommât¹⁴⁹. La force réunie de plusieurs pierres, auxquelles s'attache un puissant symbolisme religieux, offre un éclairage mystique à la prouesse du guerrier. Voici l'extrait du «*Maistre en hystoires*» traduit par Guyart des Moulins dans une édi-

¹⁴⁸ *Petri Comestori Historia Scolastica*, in Migne, *Patr. Lat.*, t. 198, 1855, col. 1311-1312. Le lancer des pierres est évoqué en ces termes : «*¶*Umque jecisset lapidem, funda percussit eum in fronte. Secundo quoque, et tertio lapide percussit in eodem loco, et tertio jactu dejecit eum, et currens eduxit gladium illis, et praecidit caput ejus.» (col. 1312). Guyart des Moulins traduit l'ouvrage de Comestor en 1291. Sa version connaît une diffusion extraordinaire à partir du XIII^e. Cf. S. Berger, *La Bible française au Moyen Âge. Étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose et en langue d'oïl*, Paris, Imprimerie nationale, 1884, pp. 157 ss.

¹⁴⁹ Cf. Christian Cannuyer, «*Le Bonimée de David et Goliath*», *Cercle d'histoire et d'archéologie d'Ath et de la région*, tome 50, 1986, pp. 208-09. Pour sa part, S. T. Lachs («*The Source of Hebrew Traditions in the Historia Scholastica*», *Harvard Theological Review*, 66, 1973, pp. 385-386), croit à l'influence d'autres sources non juives. On trouve par exemple une allusion à ces trois pierres dans deux vieilles recensions arabes et dans une ancienne version éthiopienne du psaume (apocryphe) 151. Certains manuscrits de la *Septante* consignent ce psaume, dont l'original hébreu incomplet a été retrouvé dans la grotte XI de Qumrân. Cette tradition arabe ancienne du jet de trois pierres, attestée aussi dans la *Chronique de Tabari* (IX^e siècle), a certainement des rapports avec la tradition midrashique à la quelle semble se rattacher Comestor.

La légende musulmane, d'un genre apparenté au récit philonien, raconte que les trois pierres grâce auxquelles David obtint la victoire avaient une importance historique : la première pierre serait celle-là même qu'Abraham jeta au démon qui le dissuadait de sacrifier son fils Isaac ; la seconde, celle que l'ange Gabriel utilisa pour faire jaillir la source d'Ishmaël ; la dernière enfin, celle avec laquelle Jacob combattit l'ange envoyé contre lui par son frère Esaü. Après la victoire de David, Saül et son successeur auraient vécu dans la paix, partageant entre eux le gouvernement du royaume d'Israël. Nous renvoyons également à l'ouvrage de Jean-Louis Déclas, *David raconté par les musulmans*, op. cit., pp. 132-140, où l'auteur fait état de cinq légendes différentes au sujet des fameux cailloux, ainsi qu'à l'article sur «*David*» dans la *Jewish Encyclopedia*, op. cit., p. 457, qui présente un résumé sommaire des légendes musulmanes sur cet épisode.

tion de 1505, correspondant (à l'exception de la «*Glose*», qui est de Guyart) à cette page de l'*Historia Scolastica* dénoncée dans les *Postilles* :

David [...] print son baston de pasteur avec cinq pierres rondes et les mist en sa pennetiere que il avoit avec luy et si print la fonde et sen alla ainsy encontre le philistien. Et le philistien vint a lencontre de david et son escuyer devant luy. Quant il vit david il en eut grant despit et luy dist. Et ne suis ie pas ung chien qui vient a moy atout ung baston. Et lors mauldist david au nom de ses dieux.

[...] Lors alla le philistien encontre david et david vint encontre luy en haste pour combattre et print lune de ses pierres et la mist en sa fonde et gecta de si grant vertu quil ferit le philistien emmi le front. Et lors sicomme dit le maistre en hystoires [Pierre Le Mangeur] gecta david la seconde pierre et ferit le philistien au mesme lieu sur la premiere pierre. Et tantost regetta la tierce pierre et le farit au mesme lieu sur les deux pierres premieres et abatist le philistien de la tierce pierre a terre et l'occist de sa fonde et dune pierre.

§ *Glose*. Les iuifs dient que en flambant le fer du heaulme et du haubert se ouvrit et fist lieu et la pierre pour entrer au front de golias pour le occire et servit ainsi cy le fer a nostre seigneur. Et pour ce ont ilz depuis fait la circoncision dung cousteau de fer et devant le faisoient ilz de pierre comme on treuve en iosue au chapitre de de la circoncision en galgalis.¹⁵⁰

¹⁵⁰ Guyart Des Moulins, *Le [Premier -] Second volume de la Bible en francoiz historiee [et] nouvellement imprimee*, [à Paris], [Antoire Vérard], [circa 1505], fol. 112^r et 112^v. Le texte de Pierre Comestor (Migne, *op. cit.*, col. 1311-1312) donne la version suivante : « Et tulit in manu baculum pastorem, et elegit de torrente quinque lapides limpidissimos, id est planos et volubiles, et misit eos in peram pastorem, id est vas quo lac mulgebat vel ferebat panem, et fundam manu tulit et processit adversus Philistaeum. Qui contempsit David, et ait : « Nunquid ego canis sum, quia tu venis ad me cum baculo. Cui respondit David. Tu venis ad me cum armis, ego autem venio ad te in nomine Domini, ut sciat hodie universa ecclesia haec, quia non in gladio salvat Dominus. Cumque jecisset lapidem, funda percussit eum in fronte. Secundo quoque, et tertio lapide percussit in eodem loco, et tertio jactu dejecit eum, et currens eduxit gladius illis, et praecidit caput ejus. »

De l'aveu même du traducteur, la source juive des éléments narratifs qui s'immiscent, à côté de la Bible, dans les histoires saintes de Pierre Le Mangeur ne fait aucun doute. Ce terreau de légendes connu probablement une certaine gloire à la fin du Moyen-Âge et même plus tard puisqu'il inspira plusieurs récits du même type comme la *Cronicque margaritique* (ca. 1517) du polygraphe belge Julien Fossetier, une vaste compilation retraçant toute l'histoire du monde depuis ses origines, et qui mentionne le jet de trois pierres ¹⁵¹. Or c'est précisément contre l'apport de ce folklore en ébullition que s'élève le postillateur, redressant les faits lorsque le sens littéral de l'Écriture est compromis. Il n'est donc pas étonnant que l'histoire du 'fer miraculeux' du heaume de Goliath, dont l'inefficacité à protéger le porteur fit, selon de Lyre, couler beaucoup trop d'encre, soit également dénoncée dans les *Postilles*. L'exégèse littérale que pratique Nicolas de Lyre est une démarche consciente d'elle-même qui n'hésite pas à remettre en

¹⁵¹ La *Cronicque margaritique* (ou *Conicque Athensiienne*, après Ath, en Belgique, lieu de sa composition, ou encore *Universel Recoel de toutes Cronicques*) de Julien Fossetier est une somme composée de 1508/09 à 1517 et conservée (du moins pour le tome 1) à la Bibliothèque Royale Albert 1er à Bruxelles, sous une forme manuscrite. Elle traite de l'épisode biblique au chapitre intitulé «De la victoire que David eut sur Goliath. Et de l'aliance faicte de Jonathas et David. Et de l'entendement spirituel de cette histoire.» (Cf. tome 1, Ms. BR 10509). La partie du texte dévolue au duel n'est qu'une paraphrase de l'*Historia Scolastica* de Petrus Comestor. Voici l'extrait en question

«Puis print son baston pastoral et chinq pierres du torrent rondes pour plus alaise tourner et atteindre et les mist en sa pannetiere et sa fonde. Goliath qui illec avoit son escuyer dist à david arrivé à luy Suy ie ung chien qui vins a moy avec [*sic*] ung baston. [...] Mais david le prevint telement que le premier cop rué de la fonde luy embarra la pierre au milieu du front. Et la seconde et la tierce cheirent lune sur laultre dont chut le geant et david isnel saillit sus et tira lespee diceluy et luy trencha le col.» (Ms. BR 10509, fol. 274^v.)

Cf. L. Deward, *Julien Fossetier, Sa vie, son œuvre. Étude d'histoire littéraire*, mémoire dactylographié, Louvain 1932 (2 vol.) Les extraits de ce mémoire publiés dans L. Deward, «Julien Fossetier, polygraphe athois (1455-vers 1532)», *Annales du cercle royal d'histoire et d'archéologie d'Ath*, t. 26, 1940, pp. 1-48 Cf. également C. Cannuyer, «Le Bonimée de David et Goliath», *op. cit.*, pp. 206-07.

cause le genre même de l'histoire sainte, surtout lorsque les récits qu'il véhicule contre-
viennent à la lettre de la Bible□

8. Et la pierre s'est enfoncée dans son front□Quelques uns disent que le fer du cas-
que fut rompu miraculeusement par la pierre. Il peut aussi être dit d'un tel miracle,
que le casque était fait de telle sorte que le visage était découvert, à l'exception des
parties recouvertes d'une lame de fer descendant sur le nez, comme il est dit plus
haut.¹⁵²

Les *Postilles* amendent les amplifications et les extrapolations apportées par la
tradition orale («□*Dicunt aliqui*□») à l'Écriture, laquelle comme chacun sait, ne mentionne
pas le trajet de la pierre dans le casque du géant. Elles signalent les écarts de la Glose
incompatibles avec le texte de la Vulgate dans le folklore populaire, plus proches de la
fable que de l'exégèse. L'analyse littérale maintient l'explication spirituelle à l'intérieur
de fermes limites, en dehors desquelles se perd le contact entre l'histoire sacrée (ou le
commentaire) et la vérité révélée. Cependant, loin d'éradiquer le folklore biblique en
Occident, ce parti pris exégétique s'avère, par essence, un merveilleux canal de diffu-
sion□en cherchant à le dénoncer, la *Biblia cum glossa et Nicolai de Lyra Postillis* es-
quisse discrètement l'existence un David mythique, légendaire, que l'on rencontre dans
certains cycles de Mystères, dans des *Cronicques* comme celle de Julien Fossetier et
dans d'autres récits en prose, tissu de mythes sur lesquels seul le retour massif et exclu-
sif au sens littéral des Écritures –qu'effectueront, plus tard, les protestants– pourra, un
jour, avoir prise.

¹⁵² «□. *Et infixus est lapis un fronte eius* □*Dicunt aliqui quod ferrum galeae cessit lapidi miraculosè. Vel
potest dici absque tali miraculo, quod galea sic erat facta quod facies erat discooperta illa parte excepta
qua operiebatur lamina ferrea descendente super nasum, ut dictum est supra.*□ Nicolas de Lyre, postille
rapportée dans la *Biblia sacra cum glossa ordinaria*, *op. cit.*, p. 431.

L'enfant et le géant au théâtre

Après ce regard sur la Bible et les mythes, nous avons recherché des œuvres dramatiques, dialoguées ou non, dans lesquelles les traces d'un folklore vétérotestamentaire ont pu se développer. Deux articles de Christian Cannuyer¹⁵³ sur le folklore davidique belge nous ont permis, en prenant toujours pour référence l'épisode de Goliath, de mettre en lumière un certain nombre d'ouvrages propices à familiariser les laïcs avec l'Écriture et, en particulier, avec ses marges. Dans le théâtre destiné au peuple aussi bien qu'aux savants, deux pièces ont porté à la connaissance d'assemblées hétéroclites des histoires bibliques : le *Mistère du Vieil Testament* et le *Bonimée de David et Goliath*, consacrées en partie ou en totalité au personnage de David et jouées en langue vernaculaire.

Le Mistère du Vieil Testament

Quarante-neuf mille vers et la totalité de l'Ancien Testament : telle est l'ampleur recouverte par l'immense drame cyclique du *Mistère du Vieil Testament*, véritable monument de la production de Mystères médiévaux. Rédigé dans sa forme définitive vers 1450¹⁵⁴, il est représentée intégralement deux fois, vers 1500 et 1542.

¹⁵³ *Idem*, pp. 191-247, et du même auteur, « Miettes sur la ducasse d'Ath. Notre « Samedi de la ducasse » : tradition ancienne ou innovation du XIX^e siècle ? » dans *Tradition Wallonne*, t. 4, 1987, pp. 79-93.

¹⁵⁴ Le *Mistère* est une courtépointe de plusieurs pièces de théâtre issues de la plume de différents auteurs. Cf. l'introduction de James de Rothchild à son éd. du *Mistère du Vieil Testament*, Paris, Société des An-

L'épisode de la rencontre entre David et *Goullias* occupe les vers 29 838 à 30 096. Comme dans les bibles moralisées, la narration est ponctuée de commentaires d'ordre typologique ou moral, bien que dans ce cas-ci, l'écrivain anonyme ait davantage eu dans l'esprit de donner à voir un combat spectaculaire, comportant une mise en scène adaptée à l'intensité de l'événement et à sa portée dramatique. Il est ainsi probable, si l'on en croit René Meurant, que la mise en scène eût nécessité, pour figurer Goliath, un mannequin ou, à tout le moins, une tête postiche¹⁵⁵. Tant sur le plan visuel qu'au niveau du texte lui-même, l'œuvre se rattache à la tradition du 'texte continué', elle ajoute à la narration biblique des traditions parallèles qui l'illustrent, l'expliquent ou la commentent.

Une première originalité permet de mesurer la manière dont le *Mistère* véhicule des thèmes présents dans la culture biblique populaire, notamment dans la scène de l'échange entre le père de David et son fils, avant le départ de ce dernier pour le camp de Saül. Pour l'auteur du drame, Isay (et non Jessé, comme dans la Vulgate), l'homme qui envoie David à la cour, est un Ancien, il compte parmi les gens importants du royaume. Ce conseil qu'il prodigue à son fils montre qu'il possède une certaine pratique de l'entourage royal, ce que la Vulgate elle-même ne dit pas□

Isay□

Il te fault montrer enfant saige

David car es cour des seigneurs

ciens textes français, t. 1, pp. V-VI□«Vers le milieu du XV^e siècle, [le compilateur] a réuni en corps les mystères bibliques que l'on représentait de son temps, [...] et] s'est borné à les retranscrire tels qu'ils les a trouvés, en leur laissant l'étendue que les auteurs leur avait primitivement assignée. Il n'a fait que rattacher les épisodes entre eux par quelques vers de sa composition.□

¹⁵⁵ R. Meurant, «Contribution à l'étude des géants processionnels et de cortège dans le nord de la France, la Belgique et les Pays-Bas□, dans *Arts et Traditions populaires*, XV, 2, 1967, pp. 119-60, en particulier pp. 102-103.

Enuye est sur les gouverneurs
 Sur chevaliers et escuyers
 Mesmement sur les officiers
 Conclusion pour faire court
 Et pource donne toy bien garde
 De ton cas advise et regarde
 Tousiours de deux poins le meilleur¹⁵⁶

Cette digression, le type même des ajouts à visée moralisatrice de la pièce, véhicule une image de Jessé propre aux cultures grecque et hébraïque. Selon la *Septante*, *Isahai*, père de David, était à l'époque de Saül un personnage public, il « s'imposait parmi les gens célèbres »¹⁵⁷. Dans la littérature rabbinique, *Ishai* dirigeait même le tribunal de Bethléem. « Il fut l'une des plus grandes personnalités spirituelles de son temps »¹⁵⁸, et « appartenait à une confrérie de dévots et de savants »¹⁵⁹. Contrairement à son fils, dont l'Écriture nous dit qu'il était relégué aux bêtes et aux pâtures, « *Ishai*, lui, était constamment entouré dans ses déplacements »¹⁶⁰ il avait une bonne connaissance des milieux proches de la cour et représentait auprès d'elle, les intérêts de l'establishment religieux. De manière allusive mais néanmoins révélatrice, le *Mistère du Vieil Testament* – sans entrer dans le détail de la vie du personnage – véhicule autour de Jessé des traits de caractère et d'expérience que ne retiennent pas, dans leur exégèse du

¹⁵⁶ Les passages que nous relevons ici proviennent de l'incunable sorti des presses de Pierre le Dru le *Mistère du Vieil Testament par personnages ioue a paris hystorie et imprime nouvellement audit lieu auquel sont contenus les misteres ci apres declairez*, Paris, impr. par Pierre le Dru pour Geoffray de Marnef, (s.d.), fol. 196^v.

¹⁵⁷ Dans la *Septante*, I Sam. 17, 12. Trad. L. Cohen, *op. cit.*, p. 13.

¹⁵⁸ Moussar-ha-néviim [*L'éthique des prophètes*]. Cité après Cohen, *op. cit.*, p. 14.

¹⁵⁹ Rabbi Isaïe de Taranie, cité après Cohen, *idem*.

¹⁶⁰ Radak, après Cohen, *ibid.*

passage, les Pères et les Docteurs de l'Église. Il rapporte, en même temps qu'il les diffuse, des thèmes religieux extérieurs à la théologie chrétienne mais qui progressivement se mêlent à la culture des spectateurs, au fil des représentations.

Seconde originalité (qui n'en est plus vraiment une, après ce que nous avons dit des Bibles glosées et de la *Bible historiale*), l'épisode du combat fait encore état d'un jet de trois pierres à l'encontre de Goliath□il marque la préférence de l'auteur pour le folklore et l'histoire sainte plutôt qu'à l'épure et à l'allégeance au canon biblique. Voici l'extrait en question, marqué par le mélange d'éléments de la liturgie chrétienne («Chantera l'en a l'église□, écrit l'auteur), de piété populaire (le «Dyable□ participe au combat) et de fable (marquée par les trois pierres)□

David□

Il n'y auta nulz contredis□
Faict sera comme le devise,
Et chantera l'en a leglise
Que Dieu ne sauve, en substance,
Nul par espée ne par lance,
Car, ainsi qu'il nous apparest,
Toute la bataille a luy est.
Deffens toy□

Goullias□

Mais pense à ton cas.

David□ (Il gette.)

Pour le premier cop, tu en as□
Ton cas est tresmal pratiqué.

Goullias□

Dyable□qu'esse qui m'a piqué?
Oncques ne sentis tel douleur.

David□ (Il gette la seconde.)

Or va, de par nostre Seigneur,
Qui sçait pour qui je fais la guerre□

Goullias☐

Le dyable y ait part à la pierre☐

Elle m'a quasi estourdy.

David☐

Lourt entendement assourdy,

Cuide tu contre Dieu regner?

Encore te voudray donner

Ce cop, c'est pour ton dernier mès.

(*Il chet mort.*) (v. 30041-30061)¹⁶¹

La véritable innovation du *Mistère* réside dans le type de mort prêté à Goliath, qu'une didascalie («☐ chet mort☐») attribue au lancer de la troisième pierre plutôt qu'à la décapitation du géant par sa propre épée (v. 30061-30065)☐le héros lui coupera certes la tête, par la suite, en signe de victoire, mais déjà le combat aura pris fin. La valeur symbolique du jet de pierre l'emporte donc sur l'allégeance sans faille de l'auteur au récit scripturaire, conformément au type d'écriture associé au genre littéraire de l'histoire sainte☐le souci d'édification des masses et de vulgarisation de la matière biblique permet certains ajouts ou écarts issus de divers horizons, et dont la succession permet, dans la culture populaire, la formation de légendes.

Le Bonimée de David et Goliath

En France comme dans les royaumes frontaliers, il y eut sans doute de la fin du moyen âge au XVI^e siècle un grand nombre de jeux-combats entre David et Goliath destinés à un public laïc et populaire. Des recherches récentes ont notamment fait

¹⁶¹ *Op. cit.*, fol. 198^v.

connaître une saynète représentée au Puy-en-Velay, les 22, 23 et 24 mai 1575, annoncée en ces termes dans les mémoires d'un bourgeois du lieu : « Audict an 1575, les troys jours de la Penthecoste, fut jouée l'Histoire de David et Golias, jeant, audevant de l'église, noblesse et habitans de la ville, en grand rejouyssance. »¹⁶². On sait également qu'une telle création dramatique intitulée *Comment David occist Golias* fut jouée à Mons, en 1470, à l'occasion de la Joyeuse Entrée de Marie de Bourgogne et de Marguerite d'York¹⁶³. Malheureusement, la plupart de ces textes sont aujourd'hui perdus, ce qui rend difficile l'étude des jeux-combats bibliques dans le folklore ancien. Christian Cannuyer fait néanmoins état d'un très ancien jeu athois du titre (picard) de *Bonimée de David et Goliath*, confié de génération en génération de bouche à oreille de comédien et transmis par écrit par Emmanuel Fourdin en 1869¹⁶⁴. Il s'agit d'une petite pièce biblique de 40 vers intégrée aux cortèges processionnels de géants¹⁶⁵ et directement héritée des mystères médiévaux, bonimée que nous nous permettons de reproduire dans son intégralité :

Goliath :

Pied d'haut, assuré chien,
Que veux-tu me poursuivre,

¹⁶² *Mémoires de Jean Burel, bourgeois du Puy*, publ. Par A. Chassaing, Le Puy-en-Velay, 1875, p. 41.

Nous remercions Christian Cannuyer d'avoir porté à notre attention cette saynète. Le lecteur trouvera une exposition plus complète des pièces dont il est question dans cette partie dans les deux articles de C. Cannuyer cités en bibliographie.

¹⁶³ A. Lacroix, « Relation en prose et en vers de la Joyeuse entrée à Mons en 1470 de Marguerite d'York et de Marie de Bourgogne », dans *Mémoires et publications de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut*, Mons, 1841-1842, pp. 117-38.

¹⁶⁴ E. Fourdin, « La Procession et la foire communales d'Ath », dans *Annales du Cercle d'archéologie de Mons*, t. IX, 1868, pp. 63-64, et plus récemment repris par M. Van Herk, *Les Géants processionnels d'Ath*, [Mons, 1984], p. 23.

¹⁶⁵ Le cortège qui nous intéresse s'appelle communément 'cortège Gouyasse', par référence à Goliath.

Une pierre à la main?
Es-tu donc las de vivre ?
Jeune sot, petit tamareau,
Tu ne porteras plus
Ton flambeau, no mon bau
Ta tête sera foulée□
Tes yeux de lion,
Tes oiseaux cajolés
Assurent mes frions.

David

Approche seulement,
Ennemi des Hébreux,
Le mutin affronté□
Tu jases contre Dieu□
L'avantage est pour moi□
J'ai pour escorte,
Un Dieu toujours vainqueur,
Sa main justement forte.

Goliath□

Quand Dieu tendrait son arc,
Et moi dessus la terre,
Te livré-jou la guerre?
Non pas toi, petit objet.
Quant tu saurais un Dieu,
Avec autant de pages,
Oserais-tu me combattre
Avec tant d'avantages?

David:

Ah□ Blasphème□ tu en serais puni□
Un Dieu qui se pique,
Couronné de bonheur,
Ne peut rien souffrir
Contre son sang et son honneur.
Ah□ Seigneur□ donnez-moi
La force et la puissance

De mon bras
 Que j'en tire la vengeance□
 Lançant sa fronde
 Il en a le vilain□
 Il est mis en ce lieu□
 Il a senti la main de Dieu□
 Goliath□
 Je n'en sus point co mort□¹⁶⁶

Le bonimée ainsi que le 'cortège *Gouyasse*' qui l'accompagne furent certainement l'une des manifestations folkloriques belges les plus appréciés des Athois. Leur pérennité en témoigne□ ils s'inscrivent dans une très ancienne tradition qui daterait au moins du XV^e siècle et que l'on remémore encore aujourd'hui. La pièce est rejouée chaque année le dimanche de la ducace (le 4^e dimanche d'août) au cours d'une très curieuse cérémonie, d'origine incertaine, consacrée à un événement unique et sans fondement biblique□ le mariage de Goliath avec Mam'zelle Victoire, une allégorie de la ville d'Ath, et les festivités célébrant leur union. Ainsi se déroulent la procession du traditionnel *mariâch'Gouyas'* et les réjouissances au cours desquelles est jouée la saynète□

À 15 heures, au son de la grosse cloche de Saint-Julien, l'édilité communale escorte Goliath, son épouse et le berger David précédés des 'bleus', c'est-à-dire l'ancienne compagnie des canoniers-arquebusiers de Sainte-Marguerite, depuis l'Hôtel de Ville jusqu'à l'église où le clergé chante les *vièp'Gouyas'*. Après quoi, les géants, les bleus et les autorités s'en retournent à l'Hôtel de Ville, devant la bretèche duquel a lieu le jeu-combat opposant le Philistin au berger biblique, sur un

¹⁶⁶ Comme dans l' *Histoire scolastique* et la *Bible historique*, c'est suite au lancer de trois pierres qu'expire le géant. Nous retranscrivons cet extrait de la pièce tel que l'a consigné C. Cannuyer dans «Le Bonimée...□, *op. cit.*, p.194.

texte (le *bonimée*) remontant probablement, dans sa rédaction actuelle, au milieu du XVII^e siècle.¹⁶⁷

Bien que le texte de la pièce qui nous est parvenue ne soit qu'une mise par écrit moderne (XVII^e siècle) d'une source (probablement orale) beaucoup plus ancienne¹⁶⁸, le témoignage des archives de la ville d'Ath certifie que la tradition du jeu-combat ainsi que la procession dans laquelle il s'inscrit remonte au moins à 1487¹⁶⁹. Dans cette seconde moitié du XV^e siècle, plusieurs jeux bibliques ou mystères inspirés de la légende dorée sont mentionnés dans les archives d'Ath¹⁷⁰. La cérémonie du samedi de la ducace s'inscrit dans cet imaginaire populaire et religieux qui reste encore, pour une partie, à documenter — nous ignorons presque tout de l'ancien déroulement du combat biblique sinon qu'il s'inscrivait dans le cadre d'une fête religieuse ponctuée par les vêpres et qu'il nécessitait, de la part de l'acteur, la possession d'une fronde et de trois pierres. De siècle en siècle, le déroulement de la fête évolue. Des témoignages du XIX^e siècle indiquent qu'à la suite du jeu-combat, le Magistrat offrait un repas à l'Hôtel de Ville aux autorités locales, repas dont il est question en détails dans une relation de l'événement datée de 1810 — pour célébrer l'union des époux, on y dégustait en guise de gâteau de noces la «*Tarte Goliath*», une tarte au fromage d'une recette hétéroclite et imprécise,

¹⁶⁷ C. Cannuyer, «*Miettes sur la Ducasse...*», *op. cit.*, p. 80.

¹⁶⁸ Cf. Cannuyer, «*Le Bonimée...*», *op. cit.*, p. 246.

¹⁶⁹ Archives de la Ville d'Ath, *Compte de la mambournie de Saint-Julien, petit œuvre, Noël 1486 jusqu'au tel jour 1487*, fol. 22^v. — «*Un wanthie pour avoir fait un nouviau getois pour gettter gollias et pour trois gros estues [i.e. balles] payé ensemble 2 s. 6 d.*», *Idem*, p. 297, note 12.

¹⁷⁰ L'histoire de Daniel (1462), la Nativité (1467), le martyre de saint Étienne, (1467), l'histoire de saint Jean Baptiste (1487) et celle de Marie-Madeleine (1487). *Idem*, p. 198, note 14.

arrosée de vins et de liqueurs du pays¹⁷¹. Les porteurs de Goliath figuraient alors parmi les invités – ce qui laisse supposer que le géant accompagnait les autorités civiles au banquet – mais nulle mention n'est faite du petit David ni de Madame Goliath dans cette partie des festivités¹⁷². Ce n'est qu'une trentaine d'années plus tard que le combat de l'enfant contre le géant attire les commentaires (plutôt désobligeants) de la critique – le texte est devenu «*inintelligible*» et le combat, un simple épisode de la fête en l'honneur de la cité. L'union de Goliath et de Mam'zelle Victoire demeure le cœur de la cérémonie, la raison d'être de perpétuer la traditionnelle réjouissance¹⁷³.

Nous n'avons trouvé aucun écho, dans les histoires saintes chrétiennes, juives et musulmanes, d'un mariage de Goliath – ses racines véritables sont encore tout entières à éclaircir. La présence de Madame Goliath dans les fêtes de la ducace des XV^e et XVI^e siècle est peu probable, nous ne nous étendrons donc pas sur le sujet¹⁷⁴. En revanche, la symbolique du jeu-combat où le géant (et non David) apparaît comme le personnage

¹⁷¹ Pour un délicieux développement sur ladite recette, cf. Cannuyer, «*Miettes...*», *op. cit.*, p. 89, note 55.

¹⁷² Il en va de même pour cette description de la fête dans *La Gazette d'Ath* no 46, 25 août 1844 : «*En ces temps-là, les cœurs s'épanouissaient à l'approche de la kermesse – les fiançailles du Géant Goliath se renouvelaient le samedi, au bruit des fanfares et des détonations de nos arquebusiers au costume martial. Après l'office des vêpres, le Mayeur, ses échevins et le clergé reconduisaient à la Mairie les géants fiancés. Là, la tarte Goliath, arrosée de vins exquis, était offerte aux diverses autorités – c'était l'ouverture de la fête, ouverture simple et cordiale où les magistrats de la grande famille athoise avaient plaisir à porter des toasts à l'heureuse union des enfants d'Ath, au bonheur de la commune citée...*»

¹⁷³ Un autre article de 1842 (*l'Écho de la Dendre*, no 167, 2^e année, 1^{er} août 1842) fait état du jeu-combat en ces termes : «*Samedi, à 2 h., a été joué le prologue de la pièce. Les fiançailles de Goliath, scène intéressante qui débute par des vêpres, se complique dans un dialogue pathétique et peu intelligible, et se dénoue par une tarte au fromage – nous vous signalons que le dénouement est du meilleur goût... mais il faut beaucoup de beurre. Pour rendre l'effet saisissant, on tire nombre de coups de fusils, avant, pendant et après la cérémonie et, pour perfectionnement, on avait joint cette année un canon qui, du haut de la tour St-Julien, répondait aux salves des arquebusiers. C'était parfait.*»

¹⁷⁴ C. Cannuyer, «*Miettes...*», *op. cit.*, p. 92.

principal (ne parle-t-on pas d'un 'cortège *Gouyasse*'?) est ancienne et avérée□comme la plupart des Mystères médiévaux, elle investit une dimension typologique qui lui donne tout son sens. Selon Christian Cannuyer¹⁷⁵, l'insistance à mettre au premier plan le géant s'éclaire dans la mesure où on ne le dissocie pas de David, figure et ancêtre du Christ. Ce serait donc moins le gigantisme de Goliath que la relation typologique avec le Messie qui motiverait sa position privilégiée dans le folklore hennuyer, où il symboliserait, indirectement, le combat de Dieu pour les hommes□l'irruption du colosse évoque celle du berger, elle-même figure du Christ venu délivrer les âmes des limbes. Cette interprétation du géant signe de la puissance divine est tout à fait plausible□elle rend d'ailleurs plus recevable ses fiançailles avec la Ville d'Ath, personnifiée par Mam'zelle Victoire. bien que la typologie biblique permette également d'appréhender autrement la sémiotique du personnage gigantesque.

Depuis les Pères de l'Église, l'opposition de forces inégales dans la vallée du Térébinthe évoque le combat, tout aussi inégal, du Christ contre le Malin¹⁷⁶□et l'on sait également, Delumeau l'a montré, que le diable déchaîné mais vaincu occupait une place prépondérante dans la mentalité médiévale et ses manifestations sociales et religieuses¹⁷⁷. Plutôt qu'une allusion directe à la puissance de Dieu, ne serait-il alors pas possible de voir dans le héros du bonimée une impressionnante allégorie du Mal vaincu par la foi, l'illustration simple mais importante de l'issue d'un combat eschatologique?

¹⁷⁵ *Idem.*, pp. 85-86.

¹⁷⁶ Cf. Hippolyte de Rome, *De David et Goliath*. Traduction française de Solange Bouquet dans [A. -G. Hermann et S. Bouquet], *Les Figures bibliques*, Desclée de Brouwer, 1984, pp. 223-236, et Augustin, *De Golia et David, et de contemptu mundi*, (sermon XXXII sur le psaume 143). Édition bilingue de [MM. Peronne. Vincent, Écalle et Charpentier], *Œuvres complètes de Saint Augustin*, Paris, L. Vivès, 1876. Tome 16, pp. 147-62.

¹⁷⁷ Jean Delumeau, *La Peur en Occident*□XIV^e-XVIII^e siècles, Paris, Hachette, 1985.

Dans le *Bonimée*, les répliques du Philistin visent justement, pour l'essentiel, à inculquer cette illusion d'invincibilité du Mal sur le Bien («Es-tu donc las de vivre?», v. 4) «Quand tu saurais un Dieu, ... oserais-tu me combattre?», v. 24-26, et après le jet de pierre, «Je n'en sus point co mort», v. 40), laquelle aboutit bien sûr à la défaite de l'Ennemi. Le revers essuyé par Goliath pourrait remplir la fonction de rassurer l'humanité sur le Malin sous toutes ses formes (guerres, épidémies, tentations, mort), et illustrer la promesse de Dieu à ses élus celle que le vice ne triomphera pas du monde mais laissera la place, un jour, à une humanité sauvée. Bien sûr, cette lecture et celle qu'en fait Cannuyer ne s'excluent pas l'une l'autre, elles se complètent. Il faudrait creuser la question, mais cette façon de penser le Philistin non pas comme un signe positif du divin, mais comme l'envers du «Christotype», l'image du Mal terrassé, lui confère une dimension spirituelle qui justifie sa place dans une procession au sein de laquelle il n'apparaît pas seulement comme un élément folklorique, mais comme le vecteur d'un didactisme religieux dominant. Envisagé sous cet angle, l'union carnavalesque de Mam'zelle Victoire, une David au féminin, avec ce géant qu'on devine déjà dominé par sa femme trouve bien sa place dans un défilé populaire, à la rencontre du sacré et du profane, où le rire et la dérision sont à l'honneur. Elle rappelle les géants de Rabelais, eux-mêmes issus du folklore, qui alliaient la profondeur de la pensée à un support comique et à la dérision.

Par la médiation d'une œuvre populaire telle que le *Bonimée*, les laïcs sont ainsi mis en contact avec un univers religieux plus ou moins fidèle à l'orthodoxie biblique un univers qui fournit des récits et alimente un folklore, parfois bien éloigné du canon scripturaire (c'est le cas du mariage de Goliath) mais qui appelle aussi la médiation d'une interprétation. Travail de retour aux sources qu'il faudrait encore mener plus

avant, par une sorte d'enquête archéologique et historique des sources à l'origine des légendes qui gravitent autour des Écritures.

D'autres canaux de diffusion grâce auxquels circule encore un peu de la culture biblique populaire nécessitent également la même entreprise de fouilles : il s'agit de la littérature profane en langue vernaculaire, où l'on croise parfois des mythes sur le saint roi d'Israël nous transportant de plain-pied dans la légende.

Un autre texte en prose, les Hardiesses de Pierre Sala

Faute d'un répertoire thématique consacré à l'imaginaire biblique dans les œuvres en prose de Moyen Âge et de la Renaissance, il est encore assez difficile de se faire une idée juste de la survivance et de l'imprégnation de mythes bibliques dans la culture des écrivains de l'ancien Régime. Bien sûr, les histoires saintes en tant que telles, entièrement consacrées à tel ou tel épisode de l'Écriture et identifiables par leur titre, restent assez simples à repérer – autour de David (comme on l'a vu), elles concernent principalement le théâtre mais peu la littérature en prose. Non que celle-ci soit dépourvue d'allusion au folklore biblique – certains ouvrages, croisés çà et là dans les bibliothèques royales souvent destinés à un public restreint, enchâssent volontiers dans des récits courtois des épisodes de l'histoire de David parfois sans équivalent dans le livre des *Rois* – ils sont simplement difficiles à localiser, l'intitulé des ouvrages et leur description dans les catalogues n'indiquant que rarement – et pour cause – la nature des allusions bibliques disséminées dans chacun. On trouve pourtant les traces d'un véritable folklore biblique dans un recueil (resté manuscrit) tel que les *Hardiesses de plusieurs roys et empereurs* de Pierre Sala, mélange de récits et de légendes aussi bien issus des chroniques historiques que des romans de chevalerie, qui couvrent un certain nombre de hauts-faits allant de David contre Goliath à la riposte de François I^{er} contre l'attaque d'un sanglier¹⁷⁸.

¹⁷⁸ Pierre Sala, *Les Prouesses [ou Hardiesses] de plusieurs roys, dédiées au roy François I^{er}*, BNF Ms. fr. 10 420. Microfilm 476. Pierre Servet, éditeur du *Chevalier au lion* de Sala, signale l'existence de deux manuscrits des *Hardiesses* – « Les *Hardiesses de plusieurs roys et empereurs* (B.N., ms. fr. 584). Ouvrage connu par un second manuscrit sous le titre – *Les Prouesses de plusieurs roys* (B.N., ms. fr. 10420) Les *Hardiesses* sont un manuscrit de 92 feuillets au format in-fol., dont la décoration n'a pas été achevée »

Figure exemplaire du pré humanisme lyonnais du tournant du XV^e siècle, Sala accomplit une carrière de courtisan au service de Charles VIII et de Louis XII. S'étant retiré à la fin de sa vie dans sa ville natale, il se fit construire entre 1512 et 1514 une somptueuse demeure dénommée l'Anticaille sur une vigne de la colline de Fourvière□ c'est dans ce logis propice au calme, au souvenir et à l'écriture qu'il rédige ses *Hardies- ses*, dont l'action se déroule dans sa retraite champêtre.

Dans son introduction, l'auteur feint de voir sur son chemin, un petit matin de mai, trois demoiselles accompagnées «Seulement de leur femmes» (fol. 3^r), qu'il reconnaît aussitôt comme ses parentes. Sortant à leur rencontre il les invite à dîner, une offre qu'elles acceptent pour le soir même, à leur retour de promenade. La fin du jour venue, les dames dînent joyeusement puis passent ensuite à la bibliothèque, «Ou il y avoit des livres largement, / Dont lune va choisir premierement [...] le volume.» (fol. 3v) Il s'agit d'un livre intitulé *Des Rois*, lequel occupe aussitôt le centre de la conversation. Pour distraire ces dames, un peu à la manière de Boccace, l'auteur propose à chacune de faire, à tour de rôle, le récit d'une prouesse d'un personnage célèbre (notamment Alexandre le Grand, Clotaire, Pépin, saint Louis, et les rois jusqu'à François I^{er}), puis de décider ensemble lequel d'entre eux s'est montré le plus vaillant. La séquence commence par une exposition de trois prouesses de David, «Car plus hardy de luy [sic]

seules deux miniatures ont vu le jour, pour les exploits de David et pour ceux d'Alexandre□ les initiales ornées n'ont été réalisées que jusqu'à la moitié du livre. Les *Hardiesses* s'achèvent par l'épisode où François I^{er} combat contre un sanglier. Le manuscrit des *Prouesses* comprend 144 feuillets avec une miniature représentant l'auteur en train d'offrir son livre au roi dans les jardins de l'Antiquaille. Les deux manuscrits débutent par une épître dédicatoire en vers à François I^{er}, tandis que le reste du texte est essentiellement écrit en prose. S'il faut en croire ces épîtres, le livre a été composé parce que Sala, déjà vieux, ne pouvait plus servir physiquement son roi. Les épisodes racontés vont de la lutte de David contre Goliath au combat du roi régnant contre un sanglier.□□f. Pierre Servet, intro. au *Chevalier au lion* de Pierre Sala, Paris, Champion, 1996, p. 13.

homme ne vit. □ (fol. 8^v) □ la lutte du berger assailli par un ours, le combat du Térébinthe et le vol de l'épée de Saül, contés et dramatisés avec force détails sur le modèle de l'histoire sainte¹⁷⁹. À ces exploits, l'auteur ajoute une curieuse prophétie de Merlin l'enchanteur (« ung compte □, selon l'expression de Sala¹⁸⁰) au sujet d'une couronne ornée de quatre pierres précieuses que portera l'Antéchrist à sa venue sur terre. Cette dernière, la plus révélatrice de la survivance d'un folklore populaire autour de David, raconte comment une pierre incrustée dans le heaume que Goliath portait lors du duel fatal tombera entre les mains du Malin aux derniers jours du monde.

En voici l'étonnant récit, que nous reproduisons dans son intégralité □

§ A l'heure ie reprins mes parolles et leur dis. Mes demoiselles il mest prins envie avant de commencer la tierce hardiesse que vous demandez [... d'évoquer] ung compte venant au propoz de notre matiere que iay leu es propheties de Merlin qui dit ainsy. [...]

¹⁷⁹ Les trois prouesses de David sont une dramatisation de la matière biblique, inspirée d'une part de la *Bible historique* et d'autre part d'histoires saintes basées sur l'Écriture, sur le modèle des *Antiquités* pseudo-philoniennes. Voici, à titre d'exemple, la hardiesse de David aux prises avec l'ours, riche en détails extra-scripturaires: «□ Advint une iournee ainsi quil sen alloit esbatant de lieu en aultre, il ouyt le cry de lung de ses pastoreaulx / qui fort se gementoit en demandant ayde [:] David regarde celle part. Voyt ung grant ours yssu de la forest prochain, lequel avoit une brebis trousse et lemportoit. § Le gentil david qui ne vult laisser la pauvre brebis en ce dangier se meit a courrir apres. Et si bien se hasta quil atteignit lours, au quel il donna sur la teste dung petit baston quil tenoit en sa main. § Lours courrousse et despit de ce coup, lache sa prinse et vient furieusement sus david en soy eslevant pour le cuyder embrasser et mordre □ mais le gentil david plain de cueur et de force selon sa ieunesse va empoigner lours dune main par soubz la machoire, et de l'autre main luy arrappa [sic] le museau, et tellement luy serra la gorge et si longuement et fermement le tint en cest estat □ qui en convint a lours perdre son allayne et tomber mort par terre, tout suffoque et esteinct. □ (fol. 9^r et 9^v)

Sala amplifie considérablement le récit de cet épisode, un peu à la manière de Guyart Des Moulins, *op. cit.*, fol. 112^r

¹⁸⁰ Fol. 13^r

§ Merlin dit que Antecrist viendra jusques sur le fleuve iordain et amenera avecques luy tous les plus sages et experts lapidaires et orfevres que lon sache. Et leur dira telles parolles. Maistres, vous scavez comme ie vous ay commandé a me faire la plus riche coronne de tout le monde, et ne entens de y faire enchasser fors quatre pierres precieuses tant seulement, dont vous avez desia les trois. Icy dedans se fleuve est la quarte qui vault mieulx que les autres trois.

§ Lors commandera a estre mis ung rez en leaue si en sera tire ung poisson dedans lequel sera trouve la riche pierre dont les lapidaires seront fort esmerveillez, pour ce que ilz la verront si vertueuse et de si hault pris. / Et pour venir maintenant a mon propoz^{ie} ie vous advise que celle pierre dont est question, ainsi que dit Merlin, estoit posee sus le heaulme de Golias par la vertu de la quelle il gouvernoit et veoit [sic] son ost de nuyt comme de iour, pour la grant clarté et resplandisseur que delle yssoit.

§ Mais quant david leut abbatu et arrache son heaulme et gette au loing comme ie vous ay desia dit. Se pendant quil entendoit a luy couper la teste lescuyer [de Golias] print ledict heaulme, et sen fuyt iusques sus le fleuve de Jordain ou il trouva une petite barquete a la ryve, si entra dedans pour passer le fleuve^{mais} avant, eut il tiree du heaulme icelle riche pierre. § Et quant il fut pres de laultre bort il se voulut haster de saillir en terre tant pour le doubte quil avoit destre suyvy que pour la convoitise de la pierre, si se empeignit si fort que la nacelle qui foible estoit foudit dessoubz ses piedz dont il chut en leaue. Mais il se print à ung arbre, pour quoi il fut contrainct de lascher la pierre de la main, dont il eut si grant dueil quant il la vit tombee au parfont de leaue, que il mesme, comme desesperé, / se gecta apres pour la cuyder reprendre, dont il fut noyé. Or vous ai-je voulu faire ce compte pour vous donner à entendre que Golias qui ung precieulx escarboucle portoit sur son heaulme estoit grant seigneur sur les Philistiens. § Et ce que David en luy arrachant son heaulme le gecta ainsi loin de luy signifie que la bataille quil avoit faicte contre le geant nestoit pour nulle convoitise davarice^{mais} seulement pour la gloire de Dieu.» (13^r -14^v)

Cette histoire de pierre précieuse nous transporte en plein mythe, dans l'univers prophétique et eschatologique enchâssé dans la littérature arthurienne^{elle} fait référé-

rence à une vision prémonitoire du vieux sage consignée dans *Livre de Merlin avec les prophéties*, un recueil d'histoires de chevalerie dont une première édition française paraît à Paris chez Antoine Vérard en 1498¹⁸¹. L'origine de ce recueil remonte aux *Prophecies* de Merlin, une suite de pronostications écrites en 1276 sous le pseudonyme de Maître Richard d'Irlande — derrière l'identité de cet Irlandais se cachait en réalité un franciscain (anonyme) de Venise, prophète et visionnaire, qui soutenait à travers les aventures de son héros à la fois la cause des guelfes et l'idéal de vie chrétienne et spirituelle des franciscains. En France, le personnage de Merlin devient célèbre dans la littérature courtoise grâce à Robert de Boron, lequel reprend des passages de Maître Richard dans un ouvrage intitulé *Merlin* — il y poursuit le récit du Graal, mêlant à la chronique de la fondation de la Table ronde quelques récits prophétiques de son prédécesseur vénitien, en particulier ceux ayant trait à l'intervention de démons¹⁸².

Un regard comparatif jeté au texte de Pierre Sala et à la prophétie eschatologique consignée dans le roman de *Merlin* confirme la nette dépendance du premier envers le second, la digression sur Goliath n'étant qu'une minutieuse paraphrase des chapitres 207 et 208 du *Merlin* de Robert de Boron. L'unique ajout de Pierre Sala, qu'on ne sau-

¹⁸¹ La première édition française de l'ouvrage, imprimée en 1498, donne le ton aux éditions suivantes du XVI^e siècle, qui ne diffèrent pas de la première quant au texte. Il existe également deux manuscrits italiens du XV^e siècle et une édition *princeps* italienne de 1480, réimprimée une fois au XV^e et plusieurs fois au XVI^e siècles. De nombreux manuscrits des *Prophecies de Merlin* circulaient également à la fin du Moyen-Âge. Nous suivons l'édition critique de Lucy Allen Paton du manuscrit de Rennes (*Les Prophecies de Merlin, ms. 593 de la Bibliothèque municipale de Rennes*, ouvrage publié pour la MLA of America, London, Oxford U.P., 1926, 2 tomes), ouvrage recensé dans l'inventaire des bibliothèques de Charles V et Charles VI établi par Léopold Delisle. Le recensement exhaustif des manuscrits et des éditions des *Prophecies* a été entrepris par L. A. Paton, *op. cit.*, t. 1, pp. 1-56.

¹⁸² Cf. *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen-Âge*, Paris, Fayard, 1964, article «Merlin», pp. 1008-1010.

rait cependant qualifier d'original et de personnel tant il rappelle les commentaires patristiques et médiévaux sur le sens moral de la victoire de David sur Goliath, réside dans l'enseignement dégagé de la légende de la pierre précieuse trouvée au fond du Jourdain¹⁸³ le conte illustrerait l'absence d'orgueil et d'avarice chez David, dont le mépris pour le joyau n'aurait d'égal que son amour pour Dieu. Ainsi donc raconte Merlin au sujet de «[¶]La pierre qui estoit fichiee desus le heaume du gaiant Geulias[¶] (titre du ch. 208), source évidente et reconnue de la seconde moitié de la «[¶]Prophétie[¶] de Sala¹⁸³»

En ceste charte que Meliadus aporta au Sage Clerc tesmoingne Merlin que a celui tens que Geulias, li grant gaiant, avoit une pierre fichiee desus son heaume, qui estoit si vertueuse que au droit mie nuit, quant il portoit son heaume sus sa teste ou celle pierre estoit, que il gouvernoit sa gent et ca et la comme si par cler jour. Et sachiez, fet Merlin, que a celui tens n'estoit nus si grant joiant que Goulías ne fust graingner de lui pie et demie. Mes lors quant David le feri de la pierre dont il [l']occist, son escuier qui a celui point estoit avecques Goulías, quant il vit mort son saigneur il li esracha li heaume forz de la teste et s'en ala fuiant. Et tant foui

¹⁸³ Le passage des *Hardiesses* correspondant à la légende de la couronne de l'Antéchrist occupe le chapitre 207 des *Prophécies* de Merlin. Nous le reproduisons en note en raison du lien bien indirect qu'il entretient avec notre véritable propos, consacré à David[¶]

«[¶]D'un ennemy qui s'en yra au font de l'eaue pour prendre la pierre.

La quarte pierre sera du flun Jourain, dont li Dragons meismes s'en ira cele part, et quant il sera ve[n]us desus celui flun la droitement ou la pierre sera, il dira as mestres lapidierres que il aura menes avecques lui, Seigneurs, se je vous doing une quarte pierre aussi vertueuse comme sont celes trois, sera ma coronne plus riche? Et il responnent oil. Celui qui sans grant compaignie d'anemis ne sera mie ne pres ne loing, et qui dedens son cors en aura a grant plente, commandera a un des anemis que maintenant prengne la figure d'un poisson et s'en aille desous l'eve et prengne la pierre. Celui poisson anemi s'en ira erraument desous l'eve el fons et fera le commandement de celui a cui il sera obeissant. Et lors fera venir li Dragon[s] de Babilloinne une rois et geter en l'eve dont il traira li poissons a seche terre. Et quant il sera a terre, il commandera que l'en li cherce les bruielles.

Que vous diroï-je? Il sera fet selonc son commandement, dont il trouvera la pierre aussi vraiment comme les autres, dont li lapidierres et li autres pueple[s] qui avecques lui sera, tendront ceste chose a grant merveille. Et se savoir voules comment celle pierre fut getee ou flun de Jourdain, je le vous conterai selonc les prophecies de Merlin.[¶] [Lucy Allen Paton], *op. cit.*, t. 1, ch. 207, pp. 249-50

[que il vint] desus le flun(s) Jordain(s). Lors trouva a la rive une petite barge. Il entra ens pour passer le flun(s). Mes quant osta il la pierre du heaume, et quant il fu a l'autre rive venus, et il vont issir a terre seche, la barge(s) qui mout estoit petite fonde sous lui et dessous ses pies, dont l'escuier jeta ses .ii. mains et se prist a un arbre, et au monter que il fist li chai la pierre en l'eve, dont il fut durement courroucies, que onques puis ne se parti d'illecques, ains mourut desous le flun Jourdain, ainssint comme je vous ai conte, ce dit li contes, et si comme li Sages Clers lisoit en la chartre, ce que Merlins avoit mande.¹⁸⁴

Même si Sala fait remonter à Robert de Boron sa digression prophétique sur la pierre précieuse du Philistin, il nous semble peu probable que l'origine première de cette histoire soit le fruit de l'invention du créateur de Merlin. Il est peu probable qu'un tel écart par rapport à l'Écriture provienne directement de l'exégèse des Pères, les commentateurs chrétiens ne s'aventurant jamais à la créer de toutes pièces des légendes bibliques. En revanche, la culture chrétienne hérite, on le sait, de la tradition juive. Or de nombreuses fables, contes, aphorismes, apologues, contes fantastiques qui font partie du patrimoine hébraïque s'apparentent tant par leur forme que par leur visée didactique à la prophétie de Merlin¹⁸⁴ ces légendes rabbiniques, dont la fonction était de mettre en lumière, par l'artifice d'une belle histoire, des aspects plus ou moins obscurs de l'Écriture, ont certainement pu servir de source et de modèle à Richard d'Irlande. La présence de l'Antéchrist dans une légende sur David suggère cet amalgame entre le récit de Pierre Sala et des sources rabbiniques¹⁸⁵ le messianisme juif voit en effet dans le successeur de David l'ultime vainqueur des forces du mal, contrairement aux chrétiens, dont les conceptions eschatologiques valorisent davantage l'opposition Jésus-Christ/Antéchrist que celle David/Antéchrist. Par ailleurs, le seul texte qui développe, à notre connais-

¹⁸⁴ *Idem*, p. 250.

sance, le thème d'une pierre précieuse dans la carrière de David vient des *Antiquités juives*. Flavius mentionne en effet, au chapitre de la guerre des Hébreux contre les Ammonites, l'existence d'une pierre précieuse et mythique, la sardonix, fichée non sur un heaume, mais sur la couronne du roi de Rabah¹⁸⁵. À la chute du royaume des Ammonites, explique l'historien, David s'empare du joyau et fait de la couronne de son ennemi l'attribut distinctif de sa qualité royale. Le livre de *Samuel* nourrit ce récit : vainqueur du roi Milkom, le chef d'Israël retire de la tête de son opposant « la couronne qui pesoit un talent d'or ainsi qu'une pierre précieuse », que la Bible n'identifie pas (II *Sam.* 12, 30). La légendaire sardonix de Milkom, brillante comme le soleil, est bel et bien devenue, dans la prophétie de Merlin, la pierre d'un autre adversaire du roi messianique, Goliath. Le transfert du roi Ammonite à Goliath puis de Goliath à l'Antéchrist, tous ennemis d'une figure du Sauveur, était facile, surtout pour des savants rompus à la mise en forme de légendes bibliques comme l'étaient jadis les rabbins. Nous suggérons qu'une source juive a donné naissance à la légende que nous rapporte Pierre Sala et qui couronne d'une sardonix, cette agate blanche et orangée, le prince des ténèbres.

Autour de David musicien

Bien sûr, la célèbre histoire du combat de David contre Goliath n'a pas le monopole des légendes bibliques qui circulent chez les auteurs chrétiens du XVI^e siècle. Autour du psalmiste et du musicien circulent également des histoires qui plongent leurs racines dans l'antiquité juive. Un ouvrage ambitieux de Guillaume Telin visant à faire la

¹⁸⁵ *Ant.*, livre 7, ch. 8, par. 161.

somme des connaissances de son temps rapporte, au chapitre sur *La Loenge de musique*, une légende sur l'inspiration dont bénéficiait David lors de la rédaction du psautier□

Cela appert au livre des Thalmistes, si verite est en cela trouvee, qui disent que quant David se couchoit au soir, il mettoit pres de luy sa harpe pendant à un croc pres de la fenestre, sperant et attendant le matin pour achever ses pseaulmes commencez, affin que quant le vent sentiroit frapper sur ses cordes, il congneust laspiration du saint esperit et la descente de son armony, qui luy favorisoit en toute la composition de son psautier¹⁸⁶.

Il ressort clairement de cet extrait qu'un certain nombre de commentaires talmudiques («Thalamiques□, dirait Telin) constitue une autre source à laquelle puisent des humanistes de la Renaissance. En ce qui a trait à cette légende, un passage des *Antiquités bibliques* du pseudo-Philon lie la composition des psaumes à la tombée du jour. Cette source fait état d'une fable selon laquelle David aurait composé et joué la plus grand nombre de ses psaumes pour exorciser les angoisses nocturnes de Saül. Le psalmiste écrit et joue de la cithare au milieu de la nuit et ce sont ces arpèges qui aident le roi en titre à retrouver une bribe de sens dans le réel□

En ce temps-là, l'esprit du Seigneur fut enlevé de Saül et l'esprit mauvais l'étouffait. Saül envoya chercher David, *et, la nuit*, il exécutait un psaume sur la cithare. Voici le psaume qu'il exécutait pour Saül, afin que l'esprit méchant s'éloignât de lui□«□énèbres et silence il y avait, avant que le monde fût. / Mais le silence devint parole et les ténèbres clarté. / Alors ton nom a été prononcé lors de

¹⁸⁶ Guillaume Telin, *Bref sommaire des sept vertus, sept ars liberaulx, sept ars de poesie, sept ars mechaniques, des philozophies, des quinze ars magiques. La louenge de musique. Plusieurs bonnes raisons a confondre les Juifz qui nyent ladvenement nostre seigneur Jesuchrist. Les dictz et bonnes sentences des philosophes□Avec les noms des premiers inventeurs de toutes choses admirables et dignes de scavoir*, Paris, Galliot du Pré, 1538, fol.74'

l'agencement de l'espace. / L'En-Haut fut appelé ciel et l'En-bas désigna la terre.¹⁸⁷

Le psaume de la Création rapportée par le pseudo-Philon est sans équivalent dans l'Ancien Testament. Il en va de même pour la légende de David déchirant le silence de la nuit avec ses instruments¹⁸⁸. Le pseudo-Philon l'emprunte aux temps reculés du judaïsme babylonien, où différents récits faisant de David un musicien illuminé – en particulier de nuit – s'étaient imposés dans la mémoire collective juive. Selon certaines, l'Élu consacrait tellement de temps à étudier la Bible et à mettre ses prières en musique qu'il se satisfaisait volontiers, chaque jour, de soixante secondes de sommeil seulement¹⁸⁹. Une autre version de l'histoire raconte que sur le coup de minuit, les cordes de sa harpe, fabriquées avec les nerfs du bélier qu'Abraham aurait sacrifié à Yahvé à la place de son fils Isaac sur une montagne de Moriyya (Gn. 22, 1-19), se mettaient à vibrer toutes seules – David alors se réveillait et se mettait à étudier la Torah¹⁹⁰. Dans le court passage des *Antiquités bibliques* auquel fait allusion Guillaume Telin, c'est une très ancienne légende talmudique, emblématique de la représentation mystico-musicale de David qui a traversé les siècles et les cultures, qui est évoquée – dans les ténèbres de la nuit, lorsque le doute et les angoisses torturaient l'âme de Saül, l'instrument à dix cordes réveillait David et l'avertissait de la détresse du roi. Alors David se levait et ins-

¹⁸⁷ LAB 60, 1-2.

¹⁸⁸ On lit au psaume 77 (76), v. 6, dans les traductions basées sur la *Septante* et la Bible syrienne, que David «*humme dans la nuit en mon cœur*». La *Torah* écrit : «*Je me souviens de ma musique*». Il n'est pas question d'exécution musicale aux heures nocturnes. Cf. *La Bible de Jérusalem*, op. cit., p. 956, note f.

¹⁸⁹ *The Jewish Encyclopedia*, op. cit., p. 455.

¹⁹⁰ *Idem*.

piré par l'Esprit, il méditait l'Écriture et mettait en musique ses réflexions sous la forme de prières et de psaumes, jusqu'au lever du jour□

Comment David savait-il qu'il était minuit? David avait un signal, selon ce que R. Hana b. Bizna a dit au nom de R. Siméon le Pieux□une harpe était suspendue au-dessus de son lit, et, à minuit exactement, un vent du nord venait souffler sur l'instrument et le faisait vibrer. Aussitôt David se levait pour s'atteler à l'étude de la Torah jusqu'à l'aube. [...] Et c'est par l'action secrète de son étude d'après-minuit que David suscitait l'éveil de l'aube¹⁹¹.

Une certaine culture juive a bel et bien déteint sur un nombre non négligeable de poètes chrétiens de la Renaissance comme Pierre Telin et Pierre Sala□elles permettent l'irruption dans la littérature d'un personnage certes biblique et sacré, mais également le héros de fables dont l'origine dépasse largement les limites de la culture chrétienne. Les sources qui mènent à l'élaboration du David des poètes sont plus variées qu'il n'y paraît, elles relèvent de la Bible et de ses commentaires autant que des Histoires saintes, chrétiennes ou juives.

L'histoire sainte pratiquée par plusieurs poètes du début de la Renaissance trace un portrait de David non seulement sacré et hiératique, tributaire de la lettre de la révélation biblique, mais aussi doté de facettes populaires qui remontent à la littérature intertestamentaire. Non seulement l'aspect prestigieux et magnanime du David de la Bible trouve-t-il une bonne place dans les œuvres qui lui sont consacrées, mais on n'hésite pas à embellir son image par des ajouts parfois extra-canoniques visant à rehausser sa grandeur, que ce soit par l'ajout de fables ou par une insistance sur sa dimension messianique. Avant l'avènement de la Réforme, il semble bien qu'on fait appel à des sources hybrides, aussi diverses que l'Ancien Testament, les Pères, Flavius Josèphe et le pseudo-Philon pour faire du personnage biblique une figure légendaire. Même si le monarque se pare dans certaines occasions d'ornements sans fon-

¹⁹¹ Extrait du Talmud rapporté et traduit par L. Cohen, *op. cit.*, p. 39.

dement scripturaire, la diffusion des ouvrages qui le présentent ainsi n'est pas compromise. Bien plus, les poètes trouvent dans cette variété de visages une richesse attrayante.

La Bible, devenue livre, puis livres, ancrée dans l'Histoire, puis sujet de belles histoires, fournit aux hommes de lettres les bases d'une culture sacrée. Le folklore religieux, à l'époque de Charles VIII, perpétue cette souplesse qui concilie Écritures et mythes□le mythe du roi de France comme nouveau David, chef de Croisade monté contre les infidèles, y puisera le thème du jeune roi appelé à défendre l'Église contre les usurpateurs et les hérétiques. Dans le cercle de la cour, l'exemple de David nourrira de grands rêves politiques.

DEUXIÈME PARTIE

DAVID DANS LES PROPHÉTIES AU TEMPS DE CHARLES VIII

Chapitre I □ Prophéties françaises

Au printemps de 1494, Charles VIII prend le titre de roi de France, de Sicile et de Jérusalem, rapatriant à la couronne de France l'héritage du roi René d'Anjou. Héritage bien symbolique, car l'emprise du roi chrétien sur le berceau de la Chrétienté et sur la Sicile relève alors de la fiction □ Jérusalem avait été perdue depuis longtemps aux mains des musulmans et l'Empire chrétien d'Orient s'était effondré sous les coups des Turcs. De même, le royaume napolitain continuait de porter le nom de royaume de Sicile bien que, depuis l'émeute des « Vêpres siciliennes » en 1282, l'île fût tombée aux mains du roi d'Aragon, Pierre III, puis à sa dynastie. Par conséquent, les quartiers de noblesse dévolus à Charles évoquaient une réalité juridique sans application immédiate dans la sphère politique □ elle nourrissait un puissant imaginaire, un rêve de conquête que la thématique biblique déployée à cette occasion allait abondamment illustrer. La croix potencée en Terre sainte proclamait le devoir prioritaire du souverain de s'approprier l'ancien royaume de Jérusalem dont il était titulaire, de délivrer les lieux saints de l'emprise des Turcs, enfin de rendre à la nation très-chrétienne la patrie du Christ, la source de sa foi.

Dans le climat d'attente messianique marquant le règne de Charles VIII, entretenu par divers textes circulant lors de l'expédition italienne de part et d'autre des Alpes, l'histoire de David fit tout au long du périple l'objet d'étonnantes récupérations idéologiques, et ce en quantité importante □ les chroniqueurs voyant en Charles l'Empereur des derniers jours (et donc un précurseur de l'Apocalypse), on chercha encore dans le livre

des *Rois* et dans les *Psaumes*, mais aussi dans la culture populaire¹, des correspondances prophétiques avec son périple pour réunir les nations autour de la Ville sainte. L'espérance d'être à la fois le libérateur et le conquérant de la cité de David, cité des prophètes, devait stimuler l'ardeur du jeune roi, lequel trouva sans doute dans la noblesse de ce motif et dans son patronage, une source supplémentaire de légitimation². Plusieurs ouvrages de dévotions royales et textes de propagande, riches en références bibliques, font appel au psalmiste pour conforter, dans la «Scénographie eschatologique de la fin des temps», l'image sainte du roi croisé. Le thème médiéval de la dignité davidique des rois de France³ connaît de nouveaux développements, avec la particularité que la littérature de l'époque insiste davantage sur l'aspect prophétique du rapproche-

¹ Marjorie Reeves, *Prophecy in the Later Middle Ages: A Study in Joachimism*, Oxford, Clarendon Press, 1969.

² Fr. Bacon, *Historia regni Henrici septimi Angliae regis*, 1643, cité dans la traduction de Y. Labande-Mailfert, *Charles VIII et son milieu*, Paris, Klincksieck, 1975, p. 180.

³ La tradition qui fait descendre le roi de David date du plus haut Moyen-âge. Dès le IV^e siècle, à l'instar de ses prédécesseurs du Bas-Empire, Ambroise trouve dans le roi d'Israël un lumineux archétype qu'il propose comme modèle à Théodose, l'invitant à amender sa conduite et à imiter le psalmiste en criant «*Peccavi Domino*» (Lettre 51,7: «*An pudet te, Imperator, hoc facere quod rex propheta [...] fecit David? [...] cognito quod in hoc ipse argueretur, quia ipse fecisset, ait : Paccavi Domino.*»). Sa volumineuse *Apologie de David* en développe le thème ([Madot, Robert], *Apologie de David, (latin-français)*, Paris, Cerf, 1977). Après ce précédent il n'est plus rare de trouver, sous la plume des évêques du conseil des empereurs, l'image du psalmiste orné de la couronne aux lys et des armes bleu et or. Dans l'un des plus importants *Miroirs* des princes carolingiens, la *Via Regia* (ca. 819-830), Smaragde proposait ainsi aux princes chrétiens l'imitation de rois tels que Josué, David, Ézechias, Salomon et Ozias. Dans ces anciens chefs d'Israël Smaragde trouvait une somme des vertus nécessaires à un roi: *timor domini, sapientia, prudentia, simplicitas, patientia, iustitia, iudicium, misericordia, humilitas, zelum rectitudinis, clementia, consilium* (*Patrologie latine*, vol. 102, col. 934 ss.). Après le sacre de Pépin, le Pape Étienne II célèbre le «*Novus David*», l'oint du Seigneur et le protecteur de l'Église. La correspondance d'Alcuin avec Charlemagne, lequel ne pouvait s'adresser au roi sans lui donner le nom de David, file le parallèle, repris par la suite par Charles le Chauve et Frédéric II. David est le type idéal de l'empereur chrétien. Cf. Aryeh Graboïs, «*Un mythe fondamental dans l'histoire de France au Moyen Âge: Le 'roi David', précurseur du roi très-chrétien*», *op. cit.*

ment que sur la tradition médiévale faisant du roi, comme jadis avec Charlemagne, l'émule de David.

Depuis les travaux fondateurs d'Yvonne Labande-Mailfert⁴, on sait aujourd'hui combien le voyage d'Italie déclencha de résistance dès l'époque de ses préparatifs le projet souleva au départ une hostilité presque générale à la cour, dans l'ensemble de la noblesse et de l'opinion publique le duc et la duchesse de Bourbon, fidèles à la politique de Louis XI, le désapprouvent, ils se défient des princes italiens, des Aragonais et de Ludovic le More. D'autres grands personnages comme Louis Malet, sieur de Graville, amiral de France, Philippe de Commines, et le cardinal André d'Espinay s'y opposent par dépit, d'autres ambitieux ayant décidé l'affaire avec le roi. Seuls le futur Louis XII, alors duc d'Orléans, qui espère entrer en possession du duché de Milan, et les conseillers intimes du roi, Étienne de Vesc et Guillaume Briçonnet, évêque de Saint-Malo et général des finances, lui offrent leur appui. Ils reçoivent le soutien énergique des exilés napolitains, nombreux à la cour de France, et du duc de Bari qui dès 1492, charge des ambassadeurs de se rendre à la cour pour inciter le roi à aller de l'avant avec son projet de conquête⁵.

⁴ Op. cit.

⁵ Témoins des oppositions, ces propos de l'orateur florentin Francesco delle Casa (1494) recueillis par Yvonne Labande-Mailfert : « L'entreprise est ici l'objet des conversations et des jugements les plus divers. Les premiers princes du sang et la plupart des autres seigneurs, les conseillers, les prélats, les grands officiers de finance et tout le peuple la condamnent et la blâment comme impossible et dangereuse. S'ils le pouvaient sans encourir la disgrâce du roi, ils l'arrêteraient volontiers. La plupart des gentilshommes et des gens d'armes qui sont désignés pour passer en Italie pensent aller à leur perte et destruction certaine. » Aussi Commines : « L'entreprise sembloit à toutes gens saiges et expérimentez très déraisonnables, et n'y eut que luy seul [Charles VIII] qui la trovast bonne et ung appelé Estienne de Vers [...] ». Enfin de l'ambassadeur de Ludovic Sforza, Belgioioso : « C'est vraiment un miracle que le roi, jeune comme il est, ait persévéré dans son dessein, malgré toutes les oppositions qu'il a rencontrées ». Cf. « Oppositions au projet du roi », in *Charles VIII et son milieu*, op. cit., p. 219 sqq.

À la descente vers Naples il fallait donc un motif noble et des garanties éclatantes, ce qui en cette fin de XV^e siècle signifiait un aval direct et indiscutable de Dieu sur le projet du roi⁶ il lui fallait, en somme, un but irréprochable, la Croisade, et des signes favorables, des prophéties⁶. Le projet de mener à bien une guerre sainte se prêtait à l'éclosion d'une littérature prophétique dans laquelle David allait être mis à contribution⁷ son aval permettait d'établir le bien-fondé de la descente outre-monts et de l'inscrire dans une vision de l'histoire où de manière indissociable, la volonté politique s'articulait avec une mission sublime impartie par Dieu.

Les antécédents de ce formidable essor prophétique ont déjà inspiré les travaux de plusieurs spécialistes. Les recherches de Marjorie Reeves ont montré que la survivance de la tradition joachimite et d'un autre courant prophétique attribué à Saint-Ange, carme du XIII^e siècle, avaient engendré cette irruption de prophéties eschatologiques annonçant notamment, avec la descente de Charles en Italie, la venue imminente de l'Antéchrist de même que celle de l'empereur des derniers temps⁷. Son plus célèbre écho nous vient d'un intime de la cour, le médecin du roi Jean Michel, lequel affirmait avoir entendu de la bouche même de Dieu qu'à Charles VIII, son «trescher amy»⁸,

⁶«In point of fact, during the years in question, prophecy seems to have constituted a unifying sign connecting nature to religion and religion to politics, and coordinating all the scattered shreds of a culture that in the end turned out to be an integral way of knowing, embracing observation of nature, political analysis, and religious reflection. If God is the lord of history and of the cosmos, to seek the *orribeli segnali* of nature, and in the voices of the prophets, signs of his judgement of human history, becomes at once a scientific, political, and religious process.» Ottavia Niccoli, *Profeti e popolo nell'Italia del Rinascimento*, Rome, G. Laterza, Biblioteca di cultura moderna, 1987, p. xvi.

⁷Cf. M. Reeves, *op. cit.*, pp. 295-319.

⁸«Escoute terre. Entendez cieulx ce que ie parle. [...] Attendez le reformateur de toutes choses le roy mon trescher amy, lequel desperit de vertu et de ma force iay esleu, lay appelle et amene et lay constitue sur tous les royaumes de la terre. Cest charles roy des francoys auquel iay donne ma benediction et ma grace. Il ma ainsi pleu. Escoutes le et lobservez en toutes choses.» (fol. 1). *La prophecie, vision, et revelacion*

reviendra le contrôle de tous les royaumes du monde, en commençant par la Terre sainte, ultime étape avant la réunification des peuples préparant l'Apocalypse□

Tu détruiras les iniques, et convertiras les pecheurs. La Terre des infideles mettras en ruine, et tous ceulx qui mont delaisse seront totalement consumez.⁹

Même Commynes, dont on connaît pourtant les réticences, accrédite ce courant prophétique lorsqu'il affirme que le voyage fut «vrai mystere de Dieu□»¹⁰. Issue d'anciennes traditions monastiques, cette première famille d'oracles s'attache pour l'essentiel à un phénomène visionnaire empreint de réflexions johanniques, où l'illumination d'hommes de fort charisme et passionnés d'observation de phénomènes naturels – astrologie, médecine et climatologie – nourrit les plus hautes ambitions à la cour de France.

Mais les guerres d'Italie permettent également l'essor d'une autre famille d'oracles, davantage axée sur l'Ancien Testament, qui marque un tournant dans la pratique médiévale du recours politique à David. Dans ces prédictions inspirées plus ou moins fidèlement de la Bible, prophètes et rois bibliques ne s'unissent plus dans le seul but d'annoncer typologiquement le Christ-roi, modèle des rois très-chrétiens, ils présentent également Charles VIII sous les traits du Sauveur d'Israël, un libérateur par qui s'accomplit une part secrète des Écritures. Certains ouvrages accréditant d'anciennes pronostications se tournent avec beaucoup de liberté vers le psalmiste pour nourrir les

divine revelée par treshumble prophete Jehan Michel. De la prosperite et victoire du treschrestien Roy de France Charles viii. De la nouvelle reformacion du siecle. Et du recouvrement dela terre sainte a luy destinee, s.l. n.d., fol. 2^r.

⁹ *Idem.*, fol. 3^v.

¹⁰ Philippe de Commynes, *Mémoires*, Paris, Belles lettres, 1925, livre VIII, ch. 2.

scénarios imaginaires entourant l'approche de la fin des temps. C'est par exemple le cas de l'allégorie du *Vergier d'honneur* du secrétaire d'Anne de Bretagne, André de la Vigne, imprimée à la tête de sa chronique du voyage de Naples. D'autres, plus fidèles au texte biblique, nourrissent simplement l'attente messianique à grand renfort de citations vétéro-testamentaires. Nous avons voulu examiner cette seconde tendance par laquelle, au gré des auteurs et des circonstances, la figure du psalmiste se transforme en dehors des Écritures pour devenir le prophète des victoires de la France contre les Turcs. Un regard d'ensemble sur ce symbolisme biblique révèle combien, à l'orée du XVI^e siècle, les récupérations politiques de David s'éloignent du personnage de *Samuel*. Le Bethléemite devient le saint patron de l'expédition de Naples, comme le suggèrent plusieurs traces écrites en France et en Italie, depuis la préparation jusqu'à l'aboutissement du voyage.

Le témoignage de la cour

L'entourage royal, rompu à l'exercice de la typologie biblique et nourri de la chronologie des derniers temps, atteste que le voyage est une réponse du roi et de la France à une vocation particulière d'en haut. Les principaux chroniqueurs qui écrivent au moment de la descente évoquent le verset du psaume 32, «*Beata gens cujus est Dominus Deus ejus, populus quem elegit in hereditatem*», qu'ils utilisent comme support à d'anciennes prophéties promettant à Charles, outre Constantinople, le royaume de Jérusalem. L'accent est mis sur l'espoir de ramener à l'unité les chrétiens d'Orient et d'Occident, de manière à opposer ensemble un rempart efficace contre le Mal.

Les entrées royales qui marquent les premières années de Charles VIII avaient préparé cette lecture allégorique de la Bible : David, puis David et Goliath, figurent ainsi pour la première fois dans les entrées de Charles dans les villes de Rouen (1485) et de Troyes (1486)¹¹, où ils construisent l'image biblique du jeune roi qui marquera son règne. Dans l'entrée rouennaise, David-Charles VIII est présenté dans le huitième échafaud comme le jeune élu victorieux de Goliath, une allégorie du sort réservé aux infidèles et un présage de la fin des maux qui accablent le royaume. Une fois le géant occis, dit le placard décrivant la scène, « Sera un peuple vivant / Soubz luy en paix, sans nulle guerres ». De même que le règne de David, fait de grandeur et d'humilité, annonce prophétiquement celui du Christ vainqueur du Mal, souverain universel dans le monde nouveau, le roi très chrétien trouve dans le bethléemite un archétype et un prophète de la stabilité du royaume. Le même thème revient dans l'entrée de Troyes, où un arbre de Jessé montre la lignée reliant David au Christ et rejoignant, spirituellement, le roi de France. Celui-ci n'est plus seulement un élu aux exploits comparables à ceux des Patriarches, il est un fils de David sur le plan symbolique. Tout, dans le déroulement de son règne, a été annoncé par la Bible et y trouve sa correspondance : sa montée au trône est un effet du Ciel, un événement depuis longtemps prédit : il est le lieutenant de Dieu venu défendre son Église sur la terre et dont a été prédite la victoire sur les peuples hérétiques¹².

¹¹ Cf. [Jean Jacquot et Élie Konigson], *Les fêtes de la Renaissance*, Paris, C.N.R.S., 1975, t. III, pp. 58-64 et 76.

¹² L'insistance sur la prédestination du roi à mener un règne prospère apparaît également dans l'entrée de Rouen, où un échafaud intitulé « Inction des roys » détaille les prolégomènes de l'allégorie politique : dans un tableau vivant où David désigne lui-même son héritier, le vase d'huile que tient le prophète Sadoch pour oindre Salomon « Représente la sainte ampoule dont le roy nostre sire a esté enoint a Rayns », et pour que nul ne s'y trompe, le placard précise qu'en David est représenté le « Noble roy

Il n'est donc pas étonnant que dès la mise en branle de l'expédition vers la Sicile, Charles ait lui-même placé son voyage sous la protection du psalmiste. En 1494, il dévoile formellement ses intentions en demandant à toutes les paroisses de son royaume de faire «Des processions et des prières publiques» et de chanter des psaumes pour attirer la protection divine «Sur l'entreprise qu'il méditoit contre les Infidèles»¹³. Ce sont les termes précis d'un chanoine contemporain, auteur d'un court texte manuscrit placé à la fin d'un commentaire de Cassiodore sur les cinquante premiers psaumes ayant appartenu à la bibliothèque de l'église cathédrale de Laon¹⁴. Le roi faisait ainsi écho au programme tracé un siècle plus tôt par Philippe de Mézières, lequel fondant son art de la guerre sur le principe de l'*imitatio davidis*, appelait le roi à organiser avant toute croisade «Generale assemblee de penitence et procession» et à chanter les psaumes, «En

Louis», père du roi Charles, et en Salomon «Charles huitiesme de ce nom triumphant». Fils de David et successeur de Salomon, la tradition biblique dans laquelle il s'inscrit se veut garante de la stabilité du royaume. Cf. B. Guinée et F. Lehoux, *Les entrées royales françaises de 1328 à 1515*, Paris, CNRS, 1968, p. 255¹².

¹³ 'Eodem anno (1494), Carolus Octavus jussit suffragia pro eo fieri & felici progressu ejus contra Aragonenses videlicet processiones ter in ebdomadam, in ecclesiis collegationis & conventualibus. & primam Dominicam mensis vel die, voluit esse generales voluitque, in ecclesiis campestribus fieri diebus Dominicis etiam, Salve & Veni Creator cantari cum aliquibus collectis de SS. Virgine, pro Rege, de Angelis & defunctis. Ce fragment, qui contient la valeur de 3 pp. in-4, a été écrit par un chanoine de Laon dénommé Baudequin, qui se nomme lui-même comme ayant été témoin d'un fait de 1494. Nous le citons après Foncemagne, «Éclaircissements [sic] historiques sur quelques circonstances du voyage de Charles VIII en Italie» et particulièrement sur la cession que lui fit André Paléologue, du droit qu'il avoit à l'empire de Constantinople, Mémoires de littérature, tome 17, 1751, (pp. 539-60), p. 542.

¹⁴ Nous en avons une autre formulation dans ce sizain tiré de la *Prophétie de Charles VIII* de Guilloche de Bordeaux (1494) «Et vous, presbtres seculiers, / Voz psaultiers / Dire tousiours vous devez Et moyne[s] dans voz moustiers, / Vous requiers / Que pour le roi Dieu priez». Cf. [Marquis de la Grange], *La Prophetie du roy Charles VIII, par Maître Guilloche Bourdelois*, Paris, Acad. des bibliophiles, 1869, p. 46.

priant a Dieu pour [son] peuple, comme fist David, qui disoit a Dieu « Sire, ta correction et la verge tournes sus moi, et veuilles espargner cestui simple peuple »¹⁵.

Non seulement les édits mais les images qui émanent de la cour renforcent le parallèle. Dans la première enluminure du *Psautier de Charles VIII* réalisée vers 1490¹⁶ (fig. 1), le roi se fait représenter à côté de David en tenue de croisé, tandis que le psalmiste, en tenue d’hermine et de velours cramoisi, accompagne au son de sa harpe le psaume *Beatus vir*. Par son vêtement de toile, Charles est une figure d’humilité, valeur essentielle du guerrier de Dieu, un roi qui s’apprête à abandonner son palais pour une simple tente brodée de lys (représentée au second plan, à droite). Il est également une figure de magnanimité qui n’hésite pas à occuper le premier plan de l’image alors que le psalmiste, pourtant à l’origine de ce *Psautier*, occupe le second plan. À la différence du *Songe*, le roi n’accompagne pas son peuple dans les processions, mais il retrouve néanmoins dans cette attitude de grandeur et de retrait la pensée de Philippe de Mézières

¹⁵ Philippe de Mézières, dont le projet de renouveler une croisade en Europe avait inspiré la rédaction du *Songe du Vieil pèlerin*, fondait son ‘art de la guerre’ sur le principe de l’*imitatio davidis*. L’enfant armé de sa seule foi, remettant à Dieu l’issue du combat, apparaît chez lui comme un type et un modèle « type du combattant fidèle dont la lutte est l’image de la royauté victorieuse du Christ, et modèle aussi des princes chrétiens appelés à vaincre les ennemis de l’Église en marchant fidèlement à la suite du saint roi. Mézières dégage de l’exemple de David, certains préceptes applicables par le prince lors des croisades. Ainsi dit-il au roi « Tu doys faire toutes les fois que emprends aucune grosse besoigne, touchant a ton gouvernement, ou un grant voyage pour fait d’armes ou autrement, [...] generale assemblee de penitence et procession pour apaisier mon Pere Jesuscrist des grans pechiez et offenses de toy et de ton peuple gallican. En laquelle assemblee de penitence, Beau Filz, tu doys aler a pie et en simple habit, et aucunesfois deschaus, ou millieu de ton peuple, comme faisoit le tresvaillant David, et la recongnoistre devant Dieu tes pechiez et les pechiez de tes peres, en priant a Dieu pour ton peuple, comme fist David, qui disoit a Dieu « Sire, ta correction et ta verge tournes sus moy et sus mon hostel, et veuilles espargner cestui simple peuple, comme sont les ouailles ». » Philippe de Mézières, *Songe du Vieil pèlerin, d’après le ms. Fr. 22 542*, Genève, Droz, 1955, t. 2, p. 263.

¹⁶ Paris, B.N.F., ms. lat, 774, fol. 1. Cf. Leroquais, *Psautiers manuscrits latins des bibliothèques de France*, Macon, Protat et Frères, 1940-41, pl. 135.



Figure 1. BnF, ms. lat, 774, fol. 1
Psautier de Charles VIII (vers 1490).

roi porte son royaume dans la prière, comme l'indiquent les trois lys couronnés apparaissant dans l'écu porté par deux anges. La scène se déroule sous le regard de Dieu qui tient l'orbe, surmonté (conformément à la tradition iconographique) de la croix du Christ et de Jérusalem, tandis que la tente suggère l'expédition de Naples mais aussi le séjour en Terre Sainte. La tente du croisé revêt aussi une dimension sacrée puisque dans le livre de *Samuel*, elle abrite pendant plusieurs années l'arche d'Alliance, au regret d'ailleurs David : « Il habite une maison de cèdre et l'Arche de Dieu habite sous une tente de toile » (II Sam. 7,2) Le psaume *Beatus vir*, de même que l'ensemble du psautier, apparaît ainsi comme la prière particulière du Valois engagé dans sur les traces du souverain biblique et décidé à mettre fin au conseil des hérétiques.

La tendance est donc nette, à la veille du départ, de vouloir harmoniser la démarche de croisade avec les souvenirs de l'Ancien Testament : car plus le projet de descente vers les lieux saints devient une réalité, plus les similitudes avec le monde et les lieux de la première Alliance semblent s'imposer pour garantir spirituellement l'entreprise. L'étape vers Jérusalem que représente le voyage en Sicile ouvre la voie à l'accomplissement d'un double voyage, l'un, pèlerinage espéré vers Jérusalem et l'autre, progressif, une marche sur la trace des prophètes : enfin, dans cette expédition où le roi veut suivre l'exemple de David, c'est le cheminement de la cité de Dieu vers la Jérusalem céleste qui est ici figurée, préparée, hâtée¹⁷. Voyage temporel ou spirituel, la

¹⁷ C'est ce qu'enseignait dès le XI^e siècle Paschase Radbert, dont les paroles inspirées de saint Augustin ne furent pas perdues : « Cette Jérusalem terrestre dont tu parles, [Dieu] l'a choisie pour un temps, afin qu'elle soit la figure de cette Jérusalem céleste, jusqu'à ce que vienne de la semence de David le Roi qui régnera sur elle pour l'éternité. » *Expos. in Mattheum*, liv. 1, ch. 1, *P.L.*, CXX, c. 68. Cité après Paul Alphanéry et Alphonse Dupront, *La Chrétienté et l'idée de croisade*, Paris, Albin Michel, rééd. 1995, p. 22.

descente en Terre sainte implique une réappropriation publique et collective de l'univers biblique.

Le Vergier d'honneur d'André de la Vigne

On comprend alors que lorsqu'ils feront le récit détaillé de l'expédition, les poètes se tournent vers ce réseau d'images et d'allégories scripturaires pour y trouver des symboles porteurs des espoirs du roi. La *Ressource de la Chrétienté* d'André de la Vigne, grande allégorie politique au centre de laquelle s'inscrit le *Vergier d'honneur*, y trouve la matière d'une prophétie□ le rêve de croisade trouve voit dans le psalmiste le messager du glorieux avènement de Charles et du prompt retour de la paix, conformément à l'étymologie hiéronimienne de Jérusalem, *visio pacis*.

Le poème allégorique d'André de la Vigne s'ouvre dès les premiers vers sur une peinture assez sombre de la situation des chrétiens d'Orient, pris en otage par la puissance ottomane. L'auteur raconte qu'une nuit, dans un songe, il crut être transporté dans un lieu inconnu d'Orient, au milieu d'un désert aride, où il rencontra une Dame d'une beauté sans pareille qui désolait le pays par ses cris de douleur□ c'était *Chrétienté*. Elle se rappelait son ancienne grandeur, pleurant à présent la misère dans laquelle elle était tombée□

Depuis ce temps ie suis tumbee es mains
dun tas de turqs et de chiens inhumains,
qui mont de maulx cent milliers fait souffrir,
Et qui pis vault les chrestiens humains

Dautre coste nen ont fait gueres mains.¹⁸

Pour trouver du secours, elle prit le parti de franchir le mont Cenis pour aller quê-
rir en France un remède à ses maux. Arrivant au pied de la montagne, elle trouva un
jardin exquis, «distillant souefve manne celeste», où une «Parangonne princesse»
nommée *Dame Noblesse*, «Primoginée de limperialle et priamide lignee troyenne»,
l'interroge sur ses malheurs. Dans un consistoire tendu de fleurs de lys, elle confie à
Majesté Royale l'oppression dont elle fait l'objet et la nostalgie qu'elle conçoit de voir
le temps des preux bibliques, Gédéon, Mathatias et le jeune David vainqueur de Go-
liath, à jamais révolu¹⁹. Elle presse Sa Majesté de lui apporter un prompt secours. Le
prince n'est-il par le libérateur annoncé par la sibylle, laquelle avait prédit cinq cents
ans plus tôt qu'elle atteindrait le sommet de la gloire par les exploits d'un jeune monar-
que du nom de Charles, qui aurait reçu le royaume et la couronne à l'âge de treize ans
seulement? La prédiction pouvait en effet s'appliquer à Charles VIII, né en 1470 sacré
en 1483. Pour appuyer encore le témoignage de la sibylle, Dame Noblesse ajoute même

¹⁸ André de la Vigne, *Le Vergier d'honneur nouvellement imprimé à Paris. De l'entreprinse & voyage de Naples* auquel est comprins comment le roy Charles huictième de ce nom à Bannière desployée passa & repassa de journée en journée, deplus Lyon jusques à Naples & de Naples jusques à Lyon. Ensemble plusieurs aultres choses faictes & composées par Révérend Père en Dieu Monsieur Octavien de St Gelais evêque d'Angoulesme, & par maistre Andry de la Vigne Secretaire de la Reyne & de Monsieur le duc de Savoye, avec aultres. Paris, s.d., fol. Aii^v.

¹⁹ «¶ roy David, tresexcellent psalmiste,
en guerre preux & en science miste
Pasteur subtil, proesse decoree
Qui iadis fustes si vaillant arquemiste
Que Golyas dune fronde funyste
Fut rue ius sus terre labouree [...]
Pourquoy apres sur vostre vieil aage
Moyennant dieu les pars occidentalles
Vous conquestistes et les orientalles.
Las, vostre temps present ne regne plus
Car maintenant tousiours de plus en plus
Mon bien se pert et mon temps si se passe [...]» (*Vergier*, fol. 5^v.)

que David en personne avait annoncé l'avènement du roi en marquant prophétiquement l'année de sa naissance dans un verset de psaume²⁰ dont la somme des lettres numérales devait donner 1470 *In stILlicIDIIs eIVs LætabItVr gerMInans, beneDICes Coronæ.*

D'une Sibylle de haulte extraction
 Jadis à Rome prénostication
 Cinq cens a, fut ès Rommains donnée
 Disant qu'un jour viendrait sans fiction,
 Ung jeune Charles, qui coronation
 Prendrait en France, sur la treizième année
 Par qui seroit si très hault couronnée
 De vraye gloire & louange immortelle,
 Qu'on n'en lit point ès Chroniques de telle,
 Et pour garder que personne n'en hongne,
 En son psautier David nous le tesmoigne
 [...] Dedans un pseume de pensée jolye,
 Il a posé cette douce omelye,
In stillicidiis ejus laetabitur germinans,
Benedices coronae, aux oyans
 Et aux lisans qui trouveront encombre
 De l'exposer, toutes lettres de nombre
 Qui sont dedans, mettent en ordonnance
 Si trouveront de Charles la naissance.²¹

Le verset du psaume et le témoignage sibyllin constituent la substance de la vision prophétique d'André de la Vigne. En soi, l'association assez classique de David et de la sibylle qui officiait sur les rives du Tibre n'a rien d'étonnant : on sait notamment que de concert avec le psalmiste, la sibylle médiévale avait prévu le retour du Christ et l'avènement du jugement dernier dans un oracle célébré en l'Église dans le

²⁰ Il s'agit du psaume 65 (64), v. 11-12.

²¹ Vergier, fol. 5^r.

Dies irae depuis le XIII^e siècle²² les deux personnages apparaissent aussi ensemble comme prophètes du Messie sur les bas-reliefs d'édifices religieux depuis le XII^e siècle. Leur mise à contribution autour d'un roi de France, en revanche, est novatrice, d'autant que jamais, à notre connaissance, le psalmiste n'avait jusqu'alors servi de garant à une prédiction populaire liée à l'avènement d'un successeur de Charlemagne.

Le texte sibyllin auquel le David du *Vergier* donne sa consécration semble avoir eu beaucoup d'échos pendant les guerres d'Italie il s'agit d'un oracle attribué à la sibylle tiburtine (c'est-à-dire de Tivoli, près de Rome) qui fut en réalité écrit au XI^e siècle en Italie du Sud, à partir d'un original grec lui-même composé entre la fin du IV^e et le début du V^e siècle de notre ère²³. Il y est question de la série de rois devant précéder l'arrivée de l'Antéchrist dans certaines éditions de la prophétie, l'un de ces rois, français, est désigné par une simple majuscule, K (notamment dans le ms. BnF fr. 25 407), tandis qu'ailleurs (BnF ms fr. 375) son nom complet, *Challes*, apparaît dans la prophétie. Cette dernière version est celle à laquelle se réfère de La Vigne²⁴. Dans la

²² Les paroles du *Dies irae* («*Dies irae, dies illa, solvet saeculum in favilla*» teste David cum Sibylla) composées par Tommaso da Celano sont un écho déformé de la prophétie sibylline. Nous renvoyons à l'introduction de Josiane Haffen, *Contribution à l'étude de la sibylle médiévale. Étude et édition du ms B.N. fr. 25407 fol. 160v. -172v. : Le Livre de sibille*. Paris, Belles-Lettres, 1984.

²³ Cf. André Vauchez, *Saints, prophètes et visionnaires, Le pouvoir surnaturel au Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, 1999, pp. 115-133, p. 101, note 23.

²⁴ L'essentiel de la prédiction sibylline au sujet de Charles concerne la série de prodiges entourant son règne : «Après celui Henri vendra un rois qui Challes avra non, et sera né de France. Riens ne lui souffrira toutz jours vouldra saillir sus gens a force d'armes. Celui rois Challes sera nobles, haus et puissant rois sera debonneres, piteus, plains de douceur et de misericorde aussi fera justice des riches comme povres. Et soies certains que en celui tens vendra si grant merveille, quant celui roi regnera, que les rainssiaus des arbres s'enclineront vers lui, les yaues des rivières s'arrestent encontre lui. Et sachiez certainement que devant celui Challes, non avant ni après, ne fu rois son pareil ne ja mes ne sera par le siecle des siecles.» Cf. Jeanne Baroin et Josiane Haffen, *La prophétie de la sibylle tiburtine. Édition des mss. B.N. fr. 375 et Rennes B.M. fr. 593*, Paris, Belles-Lettres, 1987, p. 121, v. 224-237. Évidemment, le

prophétie médiévale, *Challes* apparaît comme une figure eschatologique mais non le roi des temps derniers, attendu sous le nom de Constance (ou Constant). La conquête de Jérusalem appartient en propre au roi Constant, et sa descente dans la cité sainte signera l'accomplissement des temps. Dans le *Vergier d'honneur* cependant, de la Vigne prend ses libertés par rapport au texte original et abolit la distinction des rôles au profit du projet politique□ la licence poétique permet la fusion des figures de Charles d'Anjou (*Challes*) et de Constant, identifiés l'un à l'autre dans un même appel vers la Terre Sainte. Ce sont les exploits mêmes de Constant que relèvera Charles VIII, comme semble le confirmer l'anagramme numérique du Valois dans le psautier. La prophétie sibylline porte□

Il brisera Mahomet,
 détruira leurs temples,
 et de tous les païens il fera des chrétiens.
 Dans les temples il fera élever
 et adorer la croix de Jésus,
 rendant grâces il tendront
 leurs mains vers Dieu,
 les Éthiopiens deviendront chrétiens. [...]
 En ce jour il arrivera
 que Juda sera sauvée.²⁵

En partie sibyllin, en partie biblique, le *Vergier* reprend en réalité le scénario d'un texte encore lu et médité au XV^e siècle par les adeptes de Joachim de Flore (1135-1202), le *De ortu et adventu Antichristi* d'Adson de Montier-en-Der (v. 954), lequel situe avant la venue de l'Antéchrist le règne exceptionnel d'un empereur de la fin des

père de Charles VIII ne se prénomrait pas Henri, conformément à l'oracle, mais Louis.

²⁵ Haffen, Josiane, *op. cit.*, pp. 153-155.

temps qui déposerait son sceptre et sa couronne sur le mont des Oliviers²⁶. L'étonnante inscription de la date de naissance de Charles dans le verset du psaume, laquelle fixe définitivement l'époque où viendra le précurseur du Christ, a pour fonction de mettre fin aux siècles de spéculations eschatologiques qui entourèrent le traité d'Adson, spécifiant hors de tout doute l'identité du roi vainqueur. L'anagramme numérique empruntée à David, si habile soit-il, pose cependant une petite énigme.

Des deux références prophétiques, bien que pour nous superficielles, celle à David est, de loin, la plus problématique. Un rapide calcul de la somme de toutes les lettres numérales donne 2470, soit 1000 ans de trop par rapport à la naissance de Charles VIII. Comment comprendre ce décalage important ? L'explication vient probablement du fait qu'André de la Vigne aurait tenu compte, dans le psaume acrostiche, des années écoulées depuis l'époque de sa rédaction — dans ce cas, supposant David a précédé le Christ de 1000 ans, comme l'attestent la plupart des auteurs de compilations de l'histoire universelle, il reste 1470 pour la date de la naissance de Charles — le psalmiste apparaît bien, sous cet angle, comme son prophète.

Mais le plus inattendu de la prophétie reste son extrême liberté par rapport à la source biblique. Le recours assez suspect à David comme prophète non pas du Christ, mais du roi de France a de quoi étonner, en particulier dans le cadre d'une Croisade où la fidélité du roi à la Parole de Dieu est au centre de sa mission sainte. Doit-on y voir un signe des temps ? La prophétie de La Vigne n'est pas un cas isolé, et quelques indices

²⁶ L'abbé champenois y affirme la venue prochaine d'un empereur, roi des Francs, qui reconstruira l'Empire et délivrera la ville Sainte du joug des Turcs. Cet empereur de la fin des temps, qu'Adson de Montier-en-Der attendait encore, déposerait ses attributs royaux au mont des Oliviers ; après lui viendrait l'Antéchrist qui s'imposerait à Jérusalem jusqu'à l'ultime victoire du Christ sur le mal. Cf. A. Vauchez, *op.cit.*, p. 101.

montrent que la récupération, parfois même l'interprétation déformée des Écritures au service des guerres d'Italie, est un véritable motif dans la propagande engagée.

La Prophétie de Guilloche de Bordeaux

Dans certains ouvrages issus de la cour, les parallèles dessinés entre les Écritures et la figure du roi restent superficiels, dictés par les besoins de la propagande□c'était le cas notamment du *Vergier d'honneur*, ce sera encore celui de la *Prophétie de Charles VIII* (1494) écrite par Guilloche de Bordeaux, laquelle montre à l'instar de la Vigne que le roi accomplit par son expédition d'antiques prophéties (dont certaines sacrées) lui promettant non seulement l'Empire de Constantinople, mais le royaume de Jérusalem²⁷. La plus curieuse a trait aux Évangiles□selon Guilloche, l'étoile qui guida les rois mages à Bethléem, ville natale de David, apparut à nouveau dans le ciel à la naissance de Charles VIII, marquant prophétiquement l'enfant du double sceau du premier roi d'Israël et du Messie. Associé à la venue du Sauveur, l'astre annonçait les victoires de Charles sur l'hérésie, qu'un écu frappé d'un soleil d'or (écu de la croisade) marquait symboliquement□

²⁷ «□ fera de si grant batailles

Qu'il subiuguera les Ytailles [...]

Ce fait, d'ilec il s'en yra

Et passera delà la mer [...]

Entrera puis dedans la Grèce,

Où, par sa vaillante prouesse

Sera nommé le roy des Grectz [...]

En Jherusalem entrera,

Et le mont Olivet montera.□ (*Prophétie de Charles VIII, op. cit.*, pp. 5-8).

Quant Jhesus nasquit, aux troys roys
L'estoille parut de déité□
Ny plus ny moins au roy Francoys
Parut le don de divinité□
L'estoille parut à merveil,
Et de là vindrent, en verité,
Les escuz qui sont au soleil.²⁸

En revanche, d'autres parallèles tracés entre le roi David et le climat prophétique entourant les guerres d'Italie puisent davantage au texte de l'Écriture, notamment dans certains ouvrages de dévotion à l'usage de la noblesse engagée. L'une de ces œuvres, pensée autant comme une prophétie politique que comme un ouvrage sacré, si l'on en croit les travaux de Christian de Mérindol, fait état d'un autre type de rapprochement entre le climat messianique développé par les prophètes vétéro-testamentaires et l'expédition italienne, avec cette fois discrètement en retrait, dans les marges, les prédictions sibyllines□le diurnal – ou bréviaire de jour à l'usage des laïcs – de René II de Lorraine, concurrent de Charles VIII pour la conservation du titre de roi de Sicile et de Jérusalem.

²⁸ *Idem*, p. 10.

Chapitre II

Messianisme biblique et espérances de conquête,

Le témoignage iconographique du diurnal de René II de Lorraine

Le diurnal BnF lat. 10 491, selon F. Avril, le «*plus ambitieux du point de vue artistique* qui ait été conçu pour le duc René II de Lorraine²⁹», est un ouvrage remarquablement moderne pour son temps. Dans sa décoration, il mêle héraldique et thèmes bibliques – plusieurs peintures à pleine page réalisées entre 1492 et 1494 par l'enlumineur en titre du duc, Georges Trubert, sont marquées des emblèmes de René II³⁰. Certaines reprennent aux quatre coins le monogramme RE de René (fol. 147^v), en filets argentés

²⁹ Cf. Avril et Reynaud, *Les manuscrits à peinture en France*, Paris, Bibliothèque nationale, 1993, notice 215, p. 379. Il ajoute : «*Le diurnal est un véritable chef-d'œuvre de librairie, tant par les matériaux employés que par le raffinement de son exécution – modèle de sobriété élégante où l'écriture, une gothique ronde à l'italienne, joue un rôle primordial, il est calligraphié à l'encre noire sur un parchemin d'une finesse, d'une blancheur et d'un poli inaccoutumés, avec des paragraphes entiers de fin azur – l'absence de toute décoration marginale aux pages de texte met en valeur la pureté du parti. Cet Elzine [calligraphe de l'ouvrage] – que l'on trouve documenté à Grasse en 1479, où les syndics de La Napoule lui commandent un missel, et qui signera en 1501 un missel de Villeneuve-lès-Avignon – avait déjà écrit en Provence le livre d'heures lat. 1157 de la Bibliothèque nationale, peint par Trubert, collaboration qui laisse supposer que c'est sur la recommandation de son enlumineur que le duc a fait venir en Lorraine cet écrivain remarquable.*» (pp. 379-380)

³⁰ Cf. Avril et Reynaud, *op. cit.*, et C. de Mérimondol, «*L'imaginaire du pouvoir à la fin du Moyen-âge*», *Représentation, pouvoir et royauté à la fin du Moyen-Âge*, Paris, Picard, 1995, (pp. 65-92), pp. 65 ss.

ou dorés□d'autres sont décorées de branches noires et rouges à ses couleurs et enlacent son emblème personnel du chardon (fol. 7) au milieu d'un décor végétal de fraises et de pensées. D'après l'analyse de Mérindol, ce recoupement de l'héraldique et de l'emblématique dans les encadrements décoratifs, de même que le contexte politique qui vit gouverner le duc de Lorraine, permettent d'éclairer le sens des peintures du diurnal³¹. Les remous entourant les titres de roi de Sicile et de Jérusalem que réclamait pour lui René II, en concurrence avec Charles VIII, ainsi que le projet de croisade qu'il nourrissait depuis 1480, seraient une clé de lecture de plusieurs enluminures³².

En effet, dans certaines peintures, ces rapprochements sont assez clairs. C'est le cas d'une enluminure du roi David remerciant Dieu après la victoire sur ses ennemis, placée en tête du psaume 26, *Dominus illuminatio mea*³³ (fig. 2)□selon Mérindol, le

³¹ Christian de Mérindol, «La politique du duc de Lorraine René II (1473-1508) à l'égard de la seconde maison d'Anjou, de la France et de la Bourgogne, d'après le témoignage de l'emblématique et de la thématique», [Comité des travaux historiques et scientifiques de France, section d'Histoire médiévale et de Philologie], *Les pays de l'Entre-deux au Moyen Age. 113e congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg, Histoire médiévale et philologie*, Paris, CTHSt, 1990, pp. 61-114.

³² En 1491, un traité rédigé par Liénard Baronnat (B.N.F., ms. fr. 5742) s'appuie sur des documents originaux pour trancher la question sicilienne. Une commission du Parlement, après analyse de ce traité, valide les droits de Charles VIII et dresse un parallèle entre la Maison de France et la Maison de David (fol. 34-36). Elle exige de René II l'abandon des titres de roi de Sicile et de comte de Provence. À la veille de son expédition, Charles VIII veut cependant conserver l'appui du duc de Lorraine dans la préparation de la conquête de Naples, un projet qu'étudiait le duc depuis 1480. Les intrigues du pape compliquent l'affaire□le 28 janvier 1492, Innocent VIII se réconcilie avec le fils illégitime d'Alphonse Ier, Ferrant Ier, qui régnait alors à Naples. Le 21 juin de la même année, René II proteste à Rome et au mois de janvier suivant, prend le titre de roi de Sicile et de Jérusalem. C'est dans ce contexte qu'est exécuté le diurnal de René II de Lorraine. Au printemps de 1494, Charles VIII prend le titre de roi de France et de Jérusalem□son expédition italienne s'achève l'année suivante. Dès 1496, un accommodement avec le roi de France concède à René II 36 000 livres, en dédommagement de ses pertes. Mais le prince garde, malgré les vives protestations du roi, le titre de roi de Jérusalem et de Sicile, qu'il transmettra par testament à son fils aîné. Cf. Mérindol, *op. cit.* (1995), pp. 70-71.

³³ BNF ms. lat. 10491, Ps. 26, fol. 147^v.



Figure 2. BnF ms. lat. 10491, fol. 147v
Diurnal de René II de Lorraine (1492 et 1494), ps. 26.

décor et les choix iconographiques feraient allusion à la victoire du duc de Lorraine sur Charles le Téméraire, laquelle permit à René II de se consacrer essentiellement à ses droits sur le royaume de Naples³⁴. Une seconde enluminure, sur laquelle nous reviendrons ultérieurement, évoque le triomphe de la chrétienté sur les Infidèles avec pour décor, un temple sarrasin³⁵. Ailleurs, l'allusion historique semble plus subtile, mais un élément demeure : les passages de l'Ancien Testament portent une double espérance, celle de l'avènement du Christ, assurément, mais aussi le rêve de conquête partagé par toute l'Europe, à l'origine des guerres d'Italie. C'est donc sur la question de l'Ancien Testament en tant que miroir de l'histoire humaine que réfléchissent les enlumineurs, d'une manière à la fois classique et problématique.

Une peinture du diurnal de René II de Lorraine (fig. 3) illustre tout particulièrement cette rencontre de la Bible et de l'histoire, indissociable du contexte prophétique de la fin du Moyen Âge. Elle condense l'espérance principale de tous les livres de l'Ancien Testament, l'attente d'un libérateur pour Israël, dans un horizon politique dicté par l'imminence de la conquête de Naples : David et les prophètes qui l'entourent apparaissent comme les 'prophètes en actes' d'une promesse de salut, et le psalmiste comme le type du prince chrétien auquel en incombera la mission. L'importance accordée à la promesse de Yahvé à David et sa récurrence dans les révélations faites aux grands et aux petits prophètes de la Bible méritent qu'on s'y arrête, car elles évoquent les princi-

³⁴ «Le rapprochement avec certains événements importants de la vie de René II est évident, notamment la victoire sur Charles le Téméraire, les prétentions au royaume de Naples – René prend le titre de roi de Sicile et de Jérusalem en janvier 1493, pendant l'exécution des peintures – enfin la transmission des pouvoirs à son héritier.» Mérimond, *op.cit.* (1995), pp. 83-84.

³⁵ BNF, ms. lat. 10491, ps. 51, fol. 154^v.

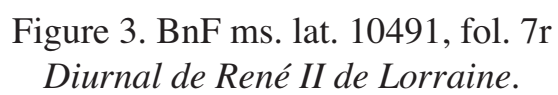


Figure 3. BnF ms. lat. 10491, fol. 7r
Diurnal de René II de Lorraine.

paux passages vétéro-testamentaires où s'érige la figure de David-Sauveur, dans un contexte joachimite de fortes espérances messianiques et politiques.

Une succession de prophéties messianiques

Marquée de l'emblème du chardon, l'illustration représente en tête du diurnal, en pleine page, le roi David orné d'une couronne d'or et soutenant sa harpe au centre de son palais, en compagnie de quatre prophètes—Moïse, Isaïe, Habacuc et Jérémie. Dans les marges latérales de la page, en retrait, cinq ou six sibylles en camaïeux de bleu encadrent la scène. Les prédictions sybillines convergent vers celles des prophètes dans l'attente d'un Sauveur et chaque personnage tient un phylactère contenant une prédiction messianique—

David [*Ps.* 71 (72), 6]—Descendit ut pluvia super vellus.

Moïse [*Ex.*, 4, 13]—Mitte quem missurus es.

Isaïe [11,1]—Et egredietur virga de radice Iesse.

Abaquc[12,3]: Veniet et non tardabit.

Jérémie (33, 17)—Non interibit de David vir [qui sedeat super thronum domus israel].

Sibylle 1—sibilla persica. XXX annorum de futuro salvatore.

Sibylle 2—sibilla libica³⁶. XXIV annorum de adventu. Ecce veniet deus.

Sibylle 3—sibilla cumana³⁷. XXVIII annorum de nativitate.

Sibylle 4—sibilla ancisa³⁸. Annorum XII de annuntiatione.

Sibylle 5—sibilla europa annorum 21 de fuga pueri.

³⁶ C'est la sibylle de Lybie.

³⁷ C'est la sibylle romaine.

³⁸ C'est la sibylle phrygienne.

Sibylle 6☐[elle n'annonce rien.]

Cette fresque prophétique propose au lecteur, par le biais d'une enluminure, une petite leçon sur les liens qu'entretiennent entre elles les prophéties vétéro-testamentaires au sujet du roi messianique, si important dans le contexte des guerres d'Italie. L'image développe le thème central de la venue du Sauveur – Christ et Messie des derniers jours, les références bibliques et les sibylles le suggèrent, mais peut-être aussi celle du libérateur croisé de la Terre Sainte – en la personne d'un nouveau David, un thème maintes fois repris, précisé et enrichi par les hérauts d'Israël. Contrairement à l'iconographie habituellement sollicitée pour illustrer les psaumes, davantage axée sur le contenu de la prière ou sur un événement explicatif issu des *Rois* ou des *Chroniques*, la réunion de trois grands et d'un petit prophète autour de David permet en quelque sorte de faire le point sur ce héros tant attendu et d'insister sur l'imminence de son retour sur la terre, offrant ainsi au climat eschatologique si fort dans les années 1490, des fondements bibliques. Sans nous attarder particulièrement au témoignage des sibylles, dont les prévisions ne font que conforter les espérances messianiques, nous nous attacherons au témoignage de chacun des messagers d'Israël afin de dégager les traits du Libérateur davidique depuis longtemps espéré, et que plusieurs identifieront par la suite en France et en Italie, comme le jeune Charles VIII.

La première famille de prophète, David, Isaïe et Jérémie, pose les bases scripturaires de l'espérance de salut. Le premier d'entre eux, le psalmiste, porte sur son phylactère un extrait du psaume messianique 72 (71). Il y exhorte Dieu d'exercer sa puissance et d'envoyer au monde un sauveur pour faire régner le droit et la justice☐

Montagnes, apportez, et vous collines,

La paix au peuple.

Avec justice il jugera le petit et le peuple.

Il sauvera les fils de pauvres.
 Il écrasera leurs bourreaux.
 Il durera sous le soleil et la lune
 Siècle après siècle□
 Il descendra comme la pluie sur le regain,
 Comme la bruine mouillant la terre. (*Ps.* 72 (71), v. 3-6).

Dans ce psaume, David rattache l'avenir et le bonheur du peuple élu à la venue d'un envoyé divin. L'«Alliance de sel»(II *Chr.* xiii, 5) conclue entre Dieu et Israël implique cette attente eschatologique, cette espérance pour le temps présent et pour l'avenir. Le psaume promet d'ailleurs à celui qui doit venir la domination de la terre entière, un souhait auquel font écho les croisés en marche vers la Terre Sainte, ce lieu unique qui apparaît alors comme le cœur du monde et le centre de l'univers□

Il dominera de la mer à la mer,
 Du fleuve jusqu'aux bouts de la terre. (*Ps.* 72 (71), v. 8).

Le témoignage de David place le lecteur dans une attente aussi bien spirituelle que politique, celle du grand libérateur, porteur tous les espoirs du peuple élu.

Le second personnage de l'enluminure, Isaïe, est connu dans la Bible pour avoir développé le thème de la royauté éternelle de David après la déroute de Jérusalem au temps des prophètes pré-exiliques³⁹. C'est sur ce nouveau regard posé sur la dimension

³⁹ En effet, à l'époque où écrit Isaïe, les périls et la mauvaise conduite de la plupart des successeurs de David paraissent démentir la stabilité du royaume et contredire la promesse de Dieu faite au fils de Jessé□ l'Assyrie, qui menace Juda et Israël, met en tutelle le royaume du nord en 734, précipitant sa ruine. Après l'annexion de Juda, la Samarie tombe aux mains des Assyriens en 721. De vaines alliances politiques, trouvées irrecevables par Isaïe, affaiblissent encore la maison de David□ en 701, Sennachérib ravage la Palestine. Ézéchiass, roi de Juda, veut cependant défendre Jérusalem et se tourne vers Isaïe pour invoquer le secours de Yahvé.

messianique du roi qu'insiste l'illustration du diurnal⁴⁰ d'une bénédiction s'étendant à toute la descendance de David, Isaïe annonce l'élection particulière d'un homme né d'une vierge, «Dieu parmi nous», qui se distinguera de la lignée de ses pères. En lui s'accompliront l'alliance davidique, la délivrance du peuple et la chute des rois infidèles. (vi, 9-17). Ce libérateur n'appartiendra toutefois pas à la lignée dominante des davidides régnants, mais à une branche marginale de la souche dynastique, et c'est sur ce point qu'insiste le phylactère

Un rejeton sortira de la souche de Jessé,

Un surgeon poussera de ses racines.

Sur lui reposera l'esprit de Yahvé [...]

(Is. xi, 1-2)⁴¹

⁴⁰ Trouvant Jérusalem dans l'anarchie la plus complète au temps de la menace assyrienne, Isaïe rappelle au Davidide incrédule les termes de l'alliance qui fonde le salut d'Israël sur sa seule fidélité à Dieu «Si vous ne croyez pas», révèle le prophète à Achaz, «Vous ne vous maintiendrez pas» (Is. vii, 9). En signe qu'il continuera de protéger et de bénir Juda, Yahvé annonce la naissance d'un fils, d'un sauveur «C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe Voici, la jeune femme est enceinte, elle va enfanter un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel.» (Is. vii, 14).

Ce thème du davidide espéré revient encore en *Isaïe* viii et ix, au temps où l'Assyrien a conquis les régions frontalières du royaume d'Israël, la Galilée et la Transjordanie, et que l'oracle de Nathan semble à nouveau compromis. Le prophète annonce alors un brusque renversement de situation le joug de l'opresseur sera brisé par le règne imminent d'un Davidide aux titres les plus magnifiques, et il amène avec lui la paix «Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné, il a reçu le pouvoir sur ses épaules et on lui a donné ce nom Conseiller-merveilleux, Dieu-fort, Père éternel, Prince-de-paix, pour que s'étende le pouvoir dans une paix sans fin sur le trône de David et sur son royaume, pour l'établir et pour l'affermir dans le droit et la justice. Dès maintenant et à jamais, l'amour jaloux de Yahvé Sabaot fera cela.» (Is. ix,5-6) Le fils attendu, le nouveau roi envoyé par Yahvé est appelé par trois noms qui décrivent à la fois la nature humaine et souveraine du Davidide (Conseiller-merveilleux, prince, David) que sa filiation spéciale avec Dieu, dont il accomplira l'œuvre durable de justice et de salut (Dieu-fort, Père-éternel, paix sans fin).

⁴¹ Xet enfant doué «De sagesse et d'intelligence» (xi, 2) jugera avec droiture, profondeur et discernement «La justice sera la ceinture de ses reins, et la fidélité la ceinture de ses hanches» (xi, 5). Il créera une nouvelle relation de paix et de fidélité entre les hommes et Yahvé et fera régner la concorde dans la plénitude de la création. Le renouvellement de l'alliance davidique ne viendra toutefois pas abolir la

L'espérance de salut s'est transformée. Née du choc entre l'infidélité des rois d'Israël et la promesse d'une élection éternelle, elle se réalisera par une rupture, la préférence d'un rejeton marginal aux branches maîtresse de l'arbre de Jessé, et par une continuité – le maintien de l'alliance du peuple élu avec Yahvé qui lui promet un sauveur. C'est cette nouvelle espérance d'un libérateur de la Terre Sainte, successeur de David, dont on cherche à hâter le nouvel avènement, qui nourrit encore les visées politiques de René II et celles de Charles VIII, alors en concurrence pour le titre éminemment biblique de roi de Jérusalem – en position centrale dans l'illustration du diurnal, elle rappelle une seconde fois les racines religieuses et dynastiques de cette attente qui nourrit les projets des croisés.

Si le souvenir d'Isaïe rappelait la promesse d'unurgeon de Jessé pour régner sur Israël, le diurnal tient à cerner encore plus profondément le halo davidique du Sauveur dont les partisans des guerres d'Italie et de la Croisade préparent déjà la venue. La parole de Jérémie inscrite sur son phylactère (« Jamais David ne manquera d'un descendant qui prenne place sur le trône d'Israël », Jér. 33, 17), doit être mise en relation avec un autre passage célèbre du même livre, *Jér.*, 30, 8-9 :

Ce jour là, dit Yahvé, je briserai le joug qui pèse sur ta nuque [...] Alors les étrangers ne t'asserviront plus, mais Israël et Juda serviront Yahvé leur Dieu et *David leur roi que je vais leur susciter.*⁴²

promesse initiale confiée à Nathan – Yahvé révèle à Isaïe que le pacte conclu avec David sauvera Jérusalem, au moment même où le roi d'Assyrie a mis le siège aux portes de Jérusalem – « Je protégerai cette ville et la sauverai, dit Yahvé, à cause de moi et de mon serviteur David ». Malgré les périls du royaume, l'alliance davidique continue de régir l'histoire, affirme le prophète, et la délivrance de Jérusalem en 701 sera vue comme la preuve de la fidélité de Yahvé à l'égard de David et de son peuple.

⁴² Jérémie décrit, dans des termes qui rappellent ceux d'Isaïe, l'œuvre de salut que mènera le nouveau David, présenté comme le Sauveur : « Voici venir des jour – oracle de Yahvé – où je susciterai à David un

De manière très claire, David est le nom désigné pour ce roi de Terre Sainte à qui Dieu promet la pérennité dynastique. Il sera un David authentique que le peuple servira dans le même esprit qu'il servira Yahvé, son Dieu. Par conséquent, depuis Jérémie, le Sauveur qui doit venir n'est plus nécessairement le descendant d'un davidide déjà au trône, mais un *nouveau* David, un *alter ego spirituel* que Dieu se choisira lui-même parmi ses élus et pour son peuple⁴³. À cause de lui, l'espérance de sauver Israël s'élargit, elle inclut l'humanité entière et l'appelle à participer à l'attente messianique et eschatologique qui habite Israël.

En somme, avec David, Isaïe et Jérémie, l'illustration du diurnal postule, au temps même où les ambitions des rois chrétiens autour de la Terre Sainte se manifestent, le lien étroit qui rapproche David et le Libérateur, ce Messie dont le roi croisé, dans les catégories symboliques de la guerre juste et pieuse, renvoie l'image la plus vive.

Les deux autres prophètes issus de l'*Exode* et du livre d'*Habaquq* auxquels Trubert fait référence ne concernent pas directement le roi David, du moins dans les passages de l'Ancien Testament qui les racontent, mais l'évoquent par juxtaposition. Rappelons que Moïse vécut plusieurs siècles avant l'avènement du fils de Jessé au trône et que Habaquq, prophète cultuel, prédit en termes généraux l'avènement d'un temps de

germe juste□un roi règnera et sera intelligent, exerçant dans le pays droit et justice. En ses jours, Juda sera sauvé et Israël habitera en sécurité. Voici le nom dont on l'appellera□Yahvé-notre-justice.□ (Jér. 23, 5-6) Le nom symbolique donné au Messie, 'Yahvé *notre* justice', contraste avec la signification du nom du roi Sédécias qui régnait au temps du prophète, 'Yahvé *ma* justice'. L'héritier légitime de David exercera sur terre une justice non plus exclusive, étroite, mais destinée à tous□une justice qui ne sera plus celle des hommes, mais divine.

⁴³ Suite à l'annonce d'un «Germe juste□, Jérémie ajoute□«Comme l'armée des cieux qui ne peut être dénombrée, comme le sable de la mer qui ne peut être compté, ainsi multiplierai-je la postérité de David mon serviteur, et les lévites qui assurent mon service.□ (Jér. 33, 22)

guerre, puis de paix éternelle en Judée, sans référence à un roi en particulier. Intégrés au petit groupe de prophètes, leur témoignage apporte un éclairage historique□il spécifie l'époque où doit se réaliser la promesse faite à David, elles font jaillir du passé vétéro-testamentaire les oracles divins pour rejoindre dans le diurnal des préoccupations de première actualité.

Le troisième verset du second livre d'*Habaquq* inscrit sur le phylactère, dans lequel Dieu demande au prêtre de graver sur des tablettes l'oracle qu'il lui donne, postule l'imminence du temps où la Parole touchera à son accomplissement□elle insiste sur la pertinence des prophéties pour une époque immédiate, pour l'histoire présente en laquelle le lecteur doit croire sans douter□

Car c'est une vision qui n'est que pour son temps□
 elle aspire à son terme, sans décevoir□
 Si elle tarde, attends-la□
 elle viendra sûrement, sans faillir□⁴⁴

En d'autres termes, pour le prophète biblique et l'enlumineur qui le dépeint, la promesse d'un nouveau David venu sauver la Palestine est sur le point de se réaliser à très court terme, une prédiction que le duc de Lorraine pouvait aisément ramener au contexte politique qui régnait alors en France et en Italie. Les paroles de Moïse, libérateur du peuple juif dans sa captivité égyptienne, vont également dans le sens de cette urgence puisqu'elles formulent un appel, une prière à Dieu pour que se manifeste dès à présent le souverain qui trônera sur le siège de David□

Seigneur, envoie, je t'en prie, qui tu voudras.□⁴⁵

⁴⁴ *Habaquq*, 2, 3.

Il apparaît difficile, dans le cadre des rivalités princières qui entourent le choix du chef désigné pour diriger l'expédition, de ne pas entendre dans ce passage un appel presque politique à la Providence, appel à la participation de Dieu dans la préparation de la descente en Sicile puis à Jérusalem. Le flou entourant l'identité de cet envoyé, qui aurait pu être, dans le contexte des années 1490, le roi de Hongrie Mathias Corvin († avril 1490), Maximilien d'Autriche, René II ou Charles VIII, ne trouve sa réponse que dans la volonté suprême du Dieu des armées. Les démêlés du duc de Lorraine avec Charles d'Anjou pour le titre de roi de Sicile et de Jérusalem prennent une dimension sacrée, Dieu seul en sera l'arbitre. La parole de Moïse veut mettre un terme aux querelles et grandir la royauté du chef de droit divin d'un incomparable prestige mystique.

Ainsi, du témoignage des prophètes et des patriarches, deux vecteurs importants se dessinent, vers lesquels convergent les espérances du voyage outre-monts⁴⁵ l'attente d'un royal successeur sur le trône de David et l'imminence de sa venue pour accomplir les Écritures. La frise des sibylles, discrètes dans l'encadrement, cautionne par le procédé courant du recoupement prophétique ces prédictions antiques⁴⁶ l'enlumineur retient de chacune d'elles les visions concernant la naissance du surgeon de Jessé et l'époque de sa venue, comptées en quelques dizaines d'années seulement⁴⁷ entre 12 et 30, selon les oracles particuliers des prophétesses. Leur mise en rapport avec les prédictions vétéro-testamentaires étant assez classique, comme nous l'avons constaté dans le poème allégorique du *Vergier d'honneur*, nous ne nous y attarderons pas⁴⁸ on remarque qu'ils appuient d'une façon toute conventionnelle les prophéties bibliques, permettant à la peinture inaugurale du diurnal de René II de raviver en David cette dimension messia-

⁴⁵ *Exode*, 4, 13

nique dont les rois chrétiens cherchent à être les émules dans la nouvelle Alliance. Les préparatifs des guerres d'Italie mobilisent, semble-t-il, de fortes attentes messianiques¹ au sein d'un ouvrage de dévotion princière où une large place est accordée aux prétentions de plusieurs puissances sur l'Italie, ils lient de manière indiscutable l'expédition sicilienne et la figure de David.

Chapitre III

Autour de l'ascendance davidique des rois de France

Origines et développement du thème

S'il est vrai que les prophéties bibliques évoquées sur le diurnal ne furent pas que passe-temps d'exégète, et si la politique s'en servit pour convaincre le peuple, il faut également penser qu'elles rencontrèrent un terrain préparé à leur diffusion – elles ne pouvaient être nouvelles aux Français. Une connaissance même imprécise de l'Ancien Testament et les courants prophétiques médiévaux les y préparait – les contacts et les échanges d'information entre des juifs et des chrétiens préoccupés par des questions théologiques analogues, bien réels encore à la fin du Moyen Âge⁴⁶, avaient également rendu familières aux chrétiens de l'Empire les grands thèmes de l'eschatologie juive – la légende de la sardonix de l'Antéchrist évoquée dans les *Hardiesses* de Pierre Sala, on le sait, en témoigne – et en particulier celui d'un David de la fin des temps, Sauveur d'Israël et du monde.

⁴⁶ Cf. Gilbert Dahan, *Les Intellectuels [...]*, op. cit.

Un contexte favorable, l'apport des intellectuels juifs

Parallèlement au formidable réveil des croyances dans la vocation eschatologique de la maison royale française dans les dernières années du Moyen Âge, les espérances messianiques à la base de la structure idéologique de la culture juive s'intensifient avec les guerres d'Italie et s'expriment dans une attente de salut imminente, laquelle déborde des milieux juifs. Cette attente, des calculs kabbalistiques précis en plaçaient la réalisation dans les dernières années du XV^e siècle et les premières du XVI^e siècle⁴⁷ les années 1490 et 1492 étaient déjà considérés comme des années fatidiques dans les schémas eschatologiques qu'avaient élaborés les auteurs de deux ouvrages kabbalistiques, le *Séfer ha-Peliah* et le *Séfer ha-Kanah*⁴⁷. De la même manière, les observations et les calculs astrologiques d'un Abraham Zacuto avançaient les dates d'une ère messianique qui devait s'étendre de 1518 à 1530 dans un traité qu'il publia quelques années avant 1492⁴⁸. Depuis les travaux amorcés par Amnon Linder, chacun sait que l'immigration des Juifs en Terre sainte dans les dernières décennies du XV^e siècle fut une manifestation de cette exaspération des espérances messianiques, dont la cause principale relève de la crise que traversa la Diaspora d'Occident à l'époque de Charles VIII⁴⁹ les mesures d'expulsion et de discrimination qui frappèrent les communautés juives d'Espagne et de certaines régions d'Italie aboutirent, à partir de 1492, à la dispa-

⁴⁷ Cf. Amnon Linder, «L'expédition italienne de Charles VIII et les espérances messianiques des juifs : témoignage du manuscrit B.N. lat. 5971 A», *Revue des Études juives*, tome 137, 1978, p. 180⁵⁰ aussi Samuel Krauss, «Le roi de France Charles VIII et les espérances messianiques», *Revue des Études juives*, tome 51, 1906, pp. 89 ss.

⁴⁸ *Idem*, p. 180. Linder précise que ces dates apparaissent déjà dans le *Tratado breve en las influencias el cielo* dédié au Grand-Maître de l'Ordre d'Alcantara. Il renvoie à C. Roth, «The Last Years of Abraham Zacut», *Séfarad*, 9, 1949, pp. 445-455.

rition de ces communautés. Selon Linder, une certaine vision de l'histoire très populaire chez les croyants persécutés donnait un sens à cette épreuve, l'ouvrait sur une perspective de salut, «La conviction que ces souffrances faisaient partie d'un processus historique, d'un plan cohérent que devaient couronner la victoire finale du Messie et la rédemption du peuple juif»⁴⁹. Aussi le kabbaliste Abraham ben Eliézer Halevy avait-il fait coïncider les débuts de l'ère messianique avec l'événement déclencheur des souffrances juives dans la Péninsule ibérique, la montée sur le trône d'Isabelle la Catholique de Castille en 1475, et en plaçait l'accomplissement en 1530, date de la venue du Sauveur.

Si ces attentes chrétiennes et juives de la fin du XV^e siècle coïncident par la chronologie, elles connurent également de part et d'autre l'influence de la péninsule italienne, laquelle joua le rôle de plaque tournante et de foyer d'irradiation des idées dans la diffusion des prophéties messianiques juives dans la culture occidentale. Cette coïncidence ou échange d'influences apparaît notamment dans la fresque de l'Antéchrist à la chapelle Saint Brice d'Orvieto, où les réminiscences des attentes apocalyptiques juives organisent la composition de l'œuvre⁵⁰. Elle apparaît également dans le colophon du Ms. hébreu du Vatican in-folio n° 187 (Catalogue Assemani), écrit par un kabbaliste juif à Rome entre 1495 et 1503 auquel Samuel Krauss fut le premier à s'intéresser⁵¹. Ce kabbaliste versé dans les spéculations messianiques identifiait Charles VIII avec le «Roi du Nord» de *Daniel*, XI, il interprétait son entrée à Naples le 22 février 1495 comme l'époque des «Souffrances du Messie» qui devait être suivie de la délivrance,

⁴⁹ A. Linder, *op. cit.*, p. 180.

⁵⁰ Cf. André Chastel, «L'Apocalypse en 1500 : La fresque de l'Antéchrist à la chapelle Saint Brice d'Orvieto», *B.H.R.*, 14, 1952, pp. 124-36.

⁵¹ *Op. cit.*, pp. 87-96.

en somme le début d'une période difficile pour les Juifs marquant le début de l'ère messianique. Dans les milieux chrétiens, l'un de ceux qui se montrèrent le plus proches de cette lecture des événements fut certainement le prieur du couvent Saint-Marc à Florence, Jérôme Savonarole⁵². Ce dernier annonçait avec un enthousiasme tout prophétique le commencement d'une nouvelle époque théocratique dont Charles VIII serait l'initiateur. Savonarole prêchait une ère nouvelle, annonçait la venue du royaume de Dieu sur la terre, mettait en garde toute l'Italie et avant tout, l'Église corrompue contre le jugement dernier. Il revêtait ses appels à la conversion de la toge antique des prophètes et d'ailleurs, s'en arrogait lui-même le titre. Pour lui, Charles VIII était un nouveau Cyrus qui passerait les Alpes, défiant toutes les armes sur sa route⁵³. Pour cette vision il s'appuyait sur *Isaïe* 45, dont la prophétie devait se réaliser au sens littéral et dans son intégralité. Aucun chrétien n'aurait pu mieux accommoder les espérances messianiques juives avec la descente du roi de France vers Naples et à destination de Jérusalem.

Dans quelle mesure l'attente juive d'un Messie-sauveur, héros de la rédemption d'Israël préconisée par la Torah, influença-t-elle les espérances chrétiennes de 1494? Malgré les travaux récents de Gilbert Dahan sur les contacts des intellectuels chrétiens et juifs du Moyen Âge⁵², la part de l'influence de l'un sur l'autre et de ce qui reste spécifique à chaque culture reste encore aujourd'hui difficile à départager avec exactitude. Certes, les rapports de Pic de la Mirandole et de Reuchlin avec certains juifs pratiquants ou convertis témoignent d'échanges bien réels des deux communautés, de même que certains cas d'influence exercée à sens inverse par des chrétiens sur des érudits hébreux (comme Juda Arabanel), mais les vecteurs de force de ces échanges culturels, leur structure et leurs limites, restent encore mal connus.

⁵² *Op. cit.*

Même s'il ne résout pas la part de chacun dans le climat messianique qui entoura l'expédition française, le témoignage d'un document manuscrit entièrement consacré à l'avènement du fils de David en Italie, établit le lien entre la circulation des idées dans les milieux juifs et l'espérance qui animait les troupes du roi croisé au moment de l'expédition vers la Sicile. Alors que les croyants des synagogues enracinaient leur foi dans l'attente d'un Messie juif né de la tribu de Juda, l'auteur chrétien de cet imposant ouvrage, l'*Opus davidicum* (1494), défend l'idée que ce fondement de la foi d'Israël se réalise en la personne de Charles VIII□ la primauté des droits de la France sur la Terre Sainte relève de l'origine juive de ses rois, dont Charles VIII est le plus illustre dépositaire. En lui se réalise l'œuvre de salut tant attendue par les communautés juives□

Car c'est chez les Juifs que la France a tiré son origine, parce qu'au témoignage de l'Évangile, «**¶** le salut vient des juifs□. La maison de France descend de ces rois d'Israël, parce que le Roi, chantre du Christ, dit□ «**¶** Et leurs fils siègeront sur notre trône pour les siècles□.⁵³

Une telle thèse implique des difficultés et des contradictions que d'autres avant nous ont déjà tenté de mettre en lumière⁵⁴, notamment les sentiments de haine profonde à l'égard des juifs de la Diaspora, incompatible avec l'admiration des Italiens pour le roi de France, ou encore dans le rôle peu glorieux imparti aux juifs dans le schéma eschatologique des derniers temps. Parallèlement, elle implique aussi une réflexion sur la part de Dieu dans la manière dont se fait et se défait l'histoire, à une époque où les hommes voient dans les événements politiques des signes que cette histoire touche à son épilo-

⁵³ Angelo Terzone de Legonissa, *Opus Davidicum* (vers 1494), BNF ms. lat. 5971 A, fol. 12^v.

⁵⁴ C'est le propos de l'article d'Amnon Linder, *op. cit.*

gue. L'idée que les rois de France purent descendre des juifs par David connu néanmoins à la fin du Moyen-Âge un certain succès,

Filiation charnelle, filiation spirituelle □ quelques précédents

Le rejet des origines troyennes des Francs au profit d'un mythe davantage fondé sur la Bible n'était pas complètement nouveau aux cercles intellectuels franco-italiens, certaines ébauches esquissées à grands traits ayant vu le jour dans les milieux monastiques.

À la fin du Moyen Âge, un regain d'intérêt pour certains textes patristiques, notamment l'œuvre de Justin Martyr (dont l'influence sur saint Augustin fut notoire), avait remis au goût du jour les rapprochements du peuple chrétien et du peuple hébreu. Or l'un de ses traités, le *Dialogue avec Tryphon*, transmis et retransmis pendant 1400 ans de mémoire collective, rappelait précisément l'ascendance spirituelle juive des premiers chrétiens et la dette des disciples du Christ envers leurs prédécesseurs de l'ancienne Alliance □ il était donc facile aux cercles monastiques de réactiver ce texte dans une optique de Croisade, d'autant qu'on y identifiait totalement au *verus Israel* de la nouvelle Alliance la communauté universelle des croyants ⁵⁵:

De même donc que le verbe appelle le Christ, Israël et Jacob, de même nous aussi qui avons été comme taillés du sein du Christ, *nous sommes la véritable race*

⁵⁵ Le thème de l'Eglise des chrétiens en tant que second Israël a été étudiée par M. Simon dans un ouvrage qui demeure d'actualité □ *Verus Israel, Etude sur les relations entre chrétiens et Juifs dans l'Empire romain*, Paris, E. de Boccard, 1964.

israélite.[...] Ainsi, il nous faut ici entendre qu'il y a deux postérités de Juda et deux races, comme deux maisons de Jacob□ l'une est née du sang et de la chair, l'autre de la foi et de l'esprit.⁵⁶

Les origines bibliques du royaume ne pouvant être que spirituelles, nées «□ de la foi et de l'esprit□, rares furent les intellectuels chrétiens à soutenir une véritable ascendance israélo-gallique des croyants de France. La communauté d'élection des deux peuples élus convainquant davantage, le thème de leur enracinement spirituel commun en David connut un succès particulièrement marqué dans les derniers temps du Moyen Âge. À la fin du XIII^e siècle, Guillaume de Sauqueville composa ainsi pour le roi un sermon intitulé *Hosanna filio David*⁵⁷. Il appuyait cette filiation sur divers arguments□ les chrétiens ont succédé aux juifs, la France est le plus noble et le plus saint de tous les royaumes chrétiens, elle est une nouvelle Terre Promise qui préfigure la Jérusalem céleste. Image du psalmiste en tant que monarque de droit divin, le roi en est le fils spirituel, comme le Christ lui-même est image et fils de Dieu⁵⁸.

Il faut attendre la fin du règne de Louis XI pour que l'idée d'une filiation plus forte du roi de France avec la lignée de David apparaisse en France, quoi que de manière encore assez sommaire, dans *Le Jardin des nobles*. Dans cette sorte d'encyclopédie des connaissances théologiques et politiques de son temps qu'il écrit pour son roi, Pierre Desgros décrit la filiation du «□ plus noble de tous les roys du monde□, d'Adam au Christ et du Christ à Louis XI. Ses conclusions d'amènent à rapprocher la couronne de France de celle de David□

⁵⁶ Justin Martyr, *Dialogue avec Tryphon*, in *Œuvres complètes*, Paris, Migne, 1994, pp. 308-309.

⁵⁷ Guillaume de Sauqueville, *Hosanna filio David*, ms. lat. 16 495 fol. 96^v.-98^r.

⁵⁸ Mise au point par Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, op. cit., pp. 288-89.

Oultre plus nous devons tenir que le plus noble roy de tous les roys du monde a este le roy disrael car se oncques noblesse fut en humaine nature elle a este en lhumanite du filz de dieu nostre redempteur ihesuschrist, et ceste noblesse a pris [chair] des roys disrael et de judas. [...] Pour quoy devons dire que la noblesse du roy de france est venue du roy david, des saincts patriarches et roys de Judee, des quelz est descendu Ihesuschrist selon nostre humanite et la sienne. Et devons considerer que la noblesse vraye qui est en humaine nature, a parler de noblesse politicque, fut a adam donnee en lestat dinnocence.⁵⁹

Puisqu'il critique vigoureusement et qu'il réfute dans son ouvrage les origines troyennes de la nation, nous pouvons supposer que Pierre Desgros pense à une filiation authentique de la France à David. Mais son argumentation s'arrête à ces quelques lignes, elle ne nous en apprend pas plus. L'identification complète de Charles VIII en tant que descendant de David avait été préparé par cette tradition historiographique médiévale. Elle fut développée en détail par un moine franciscain, Johannes Angelus Terzone de Legonissa.

⁵⁹ Pierre Desgros, *Le Jardin des nobles*, B.N.f. ms. fr. 193, fol.24^v. Nous avons trouvé, à un siècle d'écart, un écho à ce passage de Desgros dans l'édition de Jean Pinart (Paris, 1579) de l'ouvrage de Sulpice Sévère, *La sainte Bible reduicte en epitomes, par l'histoire divine et sacree de Severe Sulpice, commençant dés la creation du monde : Translatée fidelement de langue Latine en la Françoisie*. Pour notre traducteur, il existe une vraie ressemblance entre la monarchie d'Israël et la monarchie de France. L'une ressemble à l'autre comme le fils à son père. Sulpice : « ¶ David a soutenu guerres fréquentes contre les Philistins, desquels l'issue a esté fort heureuse : tellement qu'estant tous domptez par guerre, & les emotions tant estrangeres que domestiques reprimees, gouvernoit en paix un royaume tres florissant. Alors une convoitise soudaine luy survint de nombrer son peuple, a fin de mesurer et cognoistre les forces de son royaume (a). ¶ »

Note marginale : « ¶ La monarchie de France approche pour la maniere de succeder plus pres de celle de David que toute monarchie qui soit au monde Recours au histories. ¶ (fol. 36 verso)

Chapitre IV

***l'Opus davidicum* d'Angelo Terzone de Legonissa**

L'un des plus curieux traités de propagande à thématique biblique parus à l'époque des guerres d'Italie, l'*Opus Davidicum* de Jean-Ange de Legonissa, est un cas unique dans la masse d'ouvrages d'eschatologie faisant de la France très-chrétienne une nouvelle Terre Sainte et de son jeune roi, le réformateur prédestiné de l'Église et l'élu des derniers jours. Issu de la plume d'un auteur italien engagé aux côtés des Français⁶⁰, il nous est parvenu dans un manuscrit unique et hautement décoratif de la Bibliothèque Nationale de France, le ms. lat. 5971 A, dédié à Charles VIII et conservé dans la bibliothèque royale du vivant de celui-ci⁶¹.

L'œuvre et son auteur

Une grande part de mystère plane encore sur cet ouvrage mal connu, notamment quant à sa genèse textuelle et à la carrière de son auteur, que seuls quelques indices

⁶⁰ L'auteur se déclare «*hiles domus Francie hasta et gladio lingue*», fol. 2^v.

⁶¹ Léopold Deslile, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, III, Paris, Imprimerie impériale, 1868, p. 95.

disséminés au fil des cahiers laissent entrevoir⁶². Certains passages laissés tels quels dans l'édition finale permettent néanmoins d'évaluer les dates de sa rédaction, comme ce vibrant appel évoquant l'attente tourmentée des troupes royales parmi le peuple italien et les prodiges remarquables au temps de la mise en branle de l'expédition⁶³

Ne crains plus, Italie, gloire du monde, dans peu de temps, Charles te rassemblera dans l'unité de la foi, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, après avoir arraché la racine de tes maux, et avoir brisé la lance de Goliath⁶⁴.] Le coq / gaulois⁶³, fier et immaculé, te réveille de ton sommeil charnel de pourriture et d'infidélité. C'est pourquoi ce Charles, vraiment grand, accomplit de si nombreux miracles, car la main du Seigneur est avec lui⁶⁴

Commencée vers 1494, la rédaction de l'*Opus* se poursuit apparemment durant tout le voyage puisqu'elle décrit les événements marquants du périple jusqu'à la bataille de Fornoue, puis le retour de Charles en France et les derniers retentissements de l'expédition du côté italien. Le dernier événement recueilli par l'ouvrage fut la descente

⁶² Cf. Amnon Linder, «*Ex mala parentela bona sequi seu oriri non potest* ; the Trojan Ancestry of the Kings of France and the *Opus davidicum* of Johannes Angelus de Legonissa⁶⁵, *B.H.R.*, 40. 1978, pp. 502 ss.

⁶³ L'image du coq assimilée à la Gaule constitue un lieu commun de la rhétorique médiévale, laquelle lie l'adjectif *gallus* (gaulois) et le substantif *gallus* (coq) non seulement en vertu de l'homonymie, mais en raison de propriétés de l'animal qui selon un compilateur tardif de Reinard l'ermite, sont triples : «*Les premieres sont mauvaises : car il est superbe, criant, luxurieux, et inconstant / prest à la guerre, et à la paix. Ceux qui ont ces proprietes sont à blasmer. Les bonnes proprietes du Coq sont qu'il est beau, et plus beau quand il est orné de belles plumes, il est ioyeux, hardy, amoureux, et liberal. Ceux qui ont ces conditions sont de la noble lignee des François. Les tres-bonnes proprietes du Coq sont, qu'il est prudent, veillant, chantant, bien conduisant ses subiects, fecond, ostant le grain hors de la paille, et le departissant à ses poulles. Le Coq est le degré spirituel en l'Eglise*» J. Baret, *Le chant du coq François*, Paris, Denys Langlois, 1621, pp. 122-23.

⁶⁴ Fol. 3^v-4^r. Pour la version latine de tous les passages de l' *Opus davidicum* cités dans cet essai, nous renvoyons le lecteur à notre annexe contenant une transcription complète de cet ouvrage.

avortée de Maximilien Ier en Italie à l'automne de 1496⁶⁵. Selon toute probabilité, l'*Opus* fut donc terminé entre cette date de 1496 et la mort du roi le 7 avril 1498, laquelle n'apparaît nulle part dans l'ouvrage. Dans les derniers passages de l'ouvrage, Jean-Ange appelle encore le roi à revenir en Italie pour accomplir le rêve de conquête qui avait tourné court quelques années plus tôt□

Revertere, revertere, quare rare retro reversus es, cum te universi populi orbis clament, rogant, orant et supplicant, dicentes□veni domine et noli tardare. Nec reformatione tua indiget Francia. Veni festinanter...⁶⁶

Du mystérieux personnage que fut Jean-Ange de Legonissa nous savons très peu de chose, les seules informations que nous détenons de lui dérivant en tout et pour tout de son *Opus* sur David. Elles se résument à deux éléments, son nom et son statut dans la hiérarchie ecclésiale□il s'identifie comme «Johannes Angelus Terçonis de Legonissa»⁶⁷, nom que les recherches les plus fouillées n'ont encore pu rapprocher des nombreux 'Johannes Angelus' ou 'Anglicus' déjà connus des historiens⁶⁸. Il appartenait à l'ordre des Franciscains où il était un simple frère, «Frater [...] minorum Seraphyci ordinis minimus»⁶⁹ dans le couvent tranquille la petite ville de Leonessa, à trente kilomètres au sud-est de Spolète, dans la province de Rieti. La paix apparente de sa condition monastique recouvre toutefois une frontière fragile entre l'obédience franciscaine

⁶⁵ «De mense autem septembris Maximianus (sic) cesar in Italiam venisse [...]» (fol. 81^r).

⁶⁶ Fol. 83^r.

⁶⁷ Fol. 2^v.

⁶⁸ C'est du moins ce qu'il ressort des recherches d'Amnon Linder dans la liste qu'il dresse de «Quelques maîtres de l'Université de Paris vers l'an 1500» in *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen-âge*, 18, 1950/1951, pp. 234-36.

⁶⁹ Fol. 2^v.

du frère Ange et son allégeance politique, qui rappelle celle d'un Savonarole. Loin de vivre détaché du monde et des guerres, il s'implique personnellement dans l'expédition française, aiguissant sa plume pendant que roi s'absorbe dans les préparatifs de la lutte armée et réfutant ses adversaires du côté italien, auteurs de «*¶*belles infâmes» et de «*¶*chansons méprisables»⁷⁰. Pour définir sa mission, il multiplie les métaphores militaires, se désignant lui-même à plusieurs reprises comme “soldat au service de sa louange et de sa race éternelle», «*¶*soldat très fidèle du descendant de David, le Roi Charles”, «*¶*glaive de l'amour [du Christ] pour le très grand Charles”⁷¹, en somme comme un mercenaire de Dieu au service de la France.

Sur les origines bibliques des rois de France

De ses idées, l'*Opus davidicum* nous livre la principale et la plus originale, celle que le mythe des origines troyennes de la France cache une supercherie, indigne de la majesté véritable de ses princes. Une filiation réelle, charnelle, fait descendre Charles VIII non pas du «*¶*très infidèle Troyen Priam», mais de l'Israélite roi David, de sorte qu'il est le véritable empereur des derniers temps annoncé par les prophètes et le délégué du Christ, choisi pour annoncer et préparer le salut messianique. Ainsi affirme-t-il, en substance»

Le seigneur a suscité son serviteur Charles pour qu'il confonde les adversaires de la chrétienté. Il est celui-là qui, issu de la maison de David, devait être envoyé à

⁷⁰ Fol. 4^v.

⁷¹ Respectivement aux fols. 5^r, 16^r et 17^r.

notre époque [...] Et le seigneur lui-même le conduit comme un agneau plein de douceur pour être le dominateur de la terre.⁷²

Il est vrai que les origines troyennes des nations européennes, formées au VII^e siècle dans l'*Historia Francorum* de Frédégaire, étaient des origines païennes qui s'accordaient mal avec la dignité du roi très-chrétien—cette légende fut rejetée en Italie vers 1450 et c'est dans ce contexte qu'Angelo Terzone conçut, comme d'autres écrivains avant lui, sa version rivale⁷³. Les conflits religieux et l'exégèse des textes avaient déjà fait connaître l'existence d'une autre civilisation plus ancienne que celle du peuple troyen, celle des Hébreux, à laquelle la Bible rattachait la naissance des civilisations. C'est à ce berceau que notre Franciscain rattache son mythe des origines hébraïques de la France, qui se propagea jusqu'en France dans l'œuvre de Lemaire de Belges⁷⁴. L'humanité entière descend de Noé, le seul survivant, avec ses fils, du Déluge—le caractère sacré de la Bible ne permet pas de le mettre en doute, les Anciens ont donc menti. Dorénavant, les Francs ne peuvent plus se glorifier d'ancêtres moins illustres que les Patriarches, il faut les rattacher à la famille de Noé. C'est à ce thème majeur, annoncé sans détour par son titre, que s'attache l'*Opus davidicum*.

⁷² Fol. 3^v. L'auteur ajoute : «*Verum enim ex bono melius ac optimum derivatur—ex Davidica Israelitica—i-cave familia christianissima fieri possibilitatem actualem esse cernimus. Hoc quidem veritatis causa in lucem produximus.*» (fol. 2^v).

⁷³ Mise au point par C. Beaune, *op. cit.*, pp. 46-48.

⁷⁴ Avec Lemaire de Belges, la question de l'origine des Francs laisse la place à celle de l'origine des Gaulois, qu'il fait descendre de Noé, et ce une astuce inspirée de textes français et italiens de la seconde moitié du XV^e siècle, en particulier les travaux d'Annius de Viterbe. Cf. Claude-Gilbert Dubois, «*La composante hébraïque dans les mythes d'origine de la France au seizième siècle—autour du 'règne israélo-gallique' de Guillaume Postel*», in [P. Carile, G. Dotoli, A.-M. Raugei, M. Simonin et L. Zilli, *Parcours et rencontres. Mélanges de langue, d'histoire et de littérature françaises offerts à Enéa Balmas*, Paris, Klincksieck, 1993, (pp. 247-61), en particulier pp. 248-54.

Nous pourrions résumer la thèse d'Angelo Terzone de la manière suivante : les Français en général et la maison de France en particulier descendent en droite ligne de la souche royale de David : Dieu les a exaltés au-dessus de tous les grands de la terre pour que s'accomplissent les promesses de salut annoncées par Daniel (2,44)⁷⁵ et Isaïe (9,6)⁷⁶. En Charles VIII se lèvera un chef à jamais vainqueur, un David des temps nouveaux, appelé à régner sur la terre entière pour réaliser l'harmonie et l'unité de la foi, conformément la promesse des psaumes et à l'oracle de Nathan. Assurément, cette idée d'une mystérieuse filiation de Charles avec le roi des Juifs, intensifiée par le dessein de conquête, servait un dessein de prime abord bien général, celui de montrer la dimension sacrée du prince que la vocation royale et chrétienne appelait à combattre les Infidèles. En revanche, dans le contexte de la descente en Sicile, les prétentions de la France de posséder tout l'héritage davidique ainsi que les terres qui y mènent, la Palestine et le royaume de Naples, trouvaient aussi dans ce nouveau mythe un argument de poids. L'élément hébraïque inhérent au mythe des origines juives du royaume apportait à la déclaration juridique qui reconnaissait à Charles des droits sur la Terre Sainte une caution religieuse, des témoignages anciens et inspirés assurant la noblesse des prérogatives royales par leur antiquité et leur octroyant un fondement sacré. Comme naguère Jeanne d'Arc le fit avec le roi de Bourges, il convenait d'assurer les rois de France qu'une mission divine justifiait leur marche vers Israël, où les appelait le devoir de rétablir l'harmonie universelle en restaurant sur le trône la figure puissante et sainte du plus illustre ancêtre du Christ. L'espérance d'être à la fois le libérateur et le conquérant d'un

⁷⁵ *Opus* : « Nam iam cognoscunt illud Danielis esse probatum : Non auferetur sceptrum de Iuda, id est regale dominandi imperium per truncationem lilii in altaribus positi, scilicet Christi floris. Quo autem lilium truncatus est plantatum in terra semen perpetuo eius duraturum, de quo Karolus est. » (fol. 82^v)

⁷⁶ *Opus*, II, 9 : « Super solium David et super regnum eius in eternum sedebitis. » (fol. 36^v)

État qui lui appartenait de droit devait flatter l'ambition du roi, que la qualité de très-chrétien et d'Élu destinait à sauver l'Église. Les paroles des prophètes bibliques sur les prolégomènes de l'ère messianique devaient se réaliser au cours de son règne et lui permettre de préparer, à très court terme, l'hégémonie du royaume de France sur toute la terre.

Les origines «Israélogalliques» de la France selon Viterbe : quelle influence?

Du côté italien, un humaniste contemporain de notre auteur tenta également de rattacher l'origine des gaulois à la famille de Noé : il s'agit bien sûr d'Annius de Viterbe, moine de l'ordre des Prédicants et célèbre compilateur de documents apocryphes (des faux en réalité) qui devaient connaître au XVI^e siècle un retentissement considérable⁷⁷. Les faux d'Annius répondaient au besoin, partagé avec notre franciscain, de déplacer le mythe des origines troyennes des peuples d'Europe en dépouillant l'antiquité classique de ses prétentions fondatrices, donnant au peuple de l'Alliance la véritable paternité du monde civilisé. En se basant sur des prétendus fragments d'historiens antiques comme Bérosee, Manéthon, Myrsilus, Caton et quelques autres, Annus amorçait la recherche des origines fondées sur le rattachement à l'Écriture⁷⁸. De Bérosee, prêtre

⁷⁷ Cf. Claude Gilbrert-Dubois, *Celtes et Gaulois au XVI^e siècle* : Le développement d'un mythe national, Paris, Vrin, 1972, pp. 24-30.

⁷⁸ L'ouvrage d'Annius de Viterbe fit le tour de l'Europe, sujet à de nombreuses publications. On en signale la première apparition à Rome en 1497, puis à Venise un an plus tard. À Paris, l'œuvre fut publiée en 1511, en 1512 et en 1515 : à Bâle, en 1530 : à Anvers, en 1545 et 1552 : à Lyon, en 1554, 1591 et

chaldéen, contemporain d'Alexandre, Nanni retient ce que fut le peuplement de l'Europe après le Déluge□Noé, monarque universel, établit son fils Japhet en Europe, lequel□choisit à son tour son fils aîné Samothès pour régner sur la Gaule. La lignée des rois gaulois puis celle des Francs descendent de ce tronc commun, lequel aboutit à un véritable syncrétisme entre judaïsme et paganisme.

Dans quelle mesure l'*Opus davidicum* entretient-il des affinités avec les travaux d'Annius Viterbe? Si l'on compare les dates de rédaction de l'*Opus* (1494-1497) et celle de la première publication de l'ouvrage de Nanni (1497), leur quasi-simultanéité témoigne d'un souci commun, apparemment issu d'un changement d'état d'esprit des Italiens au temps de la conquête française□le désir partagé de renouveler la crédibilité de la matière dont sont faits les mythes et, par le fait même, d'épurer l'histoire de l'emprise de la fable. Contre les fictions poétiques et mensongères des païens, Annius et Terzone opposent ensemble la Bible, dépositaire de la Vérité. Là où l'Antiquité touche à ses limites, ils appellent l'Histoire Sainte. À la fin du XV^e siècle, la chute de l'Empire chrétien d'Orient fait rechercher l'unité du monde dans le berceau de la foi et dans la vision d'un monde chrétien uni, une cité supranationale fondée sur des vertus religieuses et humaines universelles. Les recherches et les reconstitutions historiques de Nanni et du franciscain, issues de cette souche commune, prennent toutefois des directions singulières lorsque s'affirment les choix herméneutiques respectifs des auteurs et la forme imprimée à leur pensée. Alors que l'*Opus* se présente comme une tentative de réécriture, résolument moderne, de l'histoire avec pour sources exclusives la Bible et des chroniques de France, les textes publiés par Annius exhument une série de documents anciens prétendus authentiques, trouvaille de moines arméniens, et dont on attri-

1598□à Wittenberg, à Cologne, enfin à Venise dans une édition en italien datée de 1588. Cf. *Idem*, p. 25.

bua la paternité à des autorités légendaires (comme Bérose) suivant une tradition qui avait autrefois inspiré les récits de Dictys de Crète et de Darès le Phrygien. Cette diversité de sources faisait accepter à Nanni les thèses evhéméristes⁷⁹ pour sa part, Angelo Terzone s'y oppose, ne reconnaissant pour véridiques que les faits avérés par l'Histoire sainte et l'Histoire de France. Là où le Romain renouvelle et enrichit le répertoire des sources historiographiques de l'Occident, le Légonissien soumet aux exigences de la foi, l'historiographie de son temps. Chez les deux hommes cependant, la vérité de l'histoire naît désormais d'un mythe des origines des peuples aux racines aussi vieilles que la Création avec, pour commun dénominateur entre les hommes, leur enracinement dans l'Ancien Testament.

Forte de cette tendance à redonner à la Bible sa place dans l'histoire de France, une double argumentation organise donc l'*Opus* de Jean-Ange de Legonissa⁸⁰ l'une positive, traçant la filiation charnelle de Charles VIII avec David, et l'autre négative, que nous avons évoquée, conçue comme une attaque de la légende des origines troyenne des nations européennes⁷⁹. La plus importante réside dans la première, car elle lie de manière indélébile les prétentions de Charles VIII sur l'Italie et la Palestine avec la réalisation des promesses de l'Ancien Testament, dans un esprit qui rappelle l'illustration du diurnal de René II de Lorraine. Sa méthode consiste à reprendre pas à pas la généalogie du roi, d'abord en évoquant ses ancêtres du temps de la *Genèse* puis en déclinant sa lignée jusqu'à sa naissance. Dans chacune de ces étapes, l'écrivain dégage des signes d'un enracinement davidique.

⁷⁹ Pour une étude spécifique de ce thème dans l'*Opus*, cf. Amnon Linder, *op. cit.* (1978), pp. 497-512.

De Noé aux rois d'Israël, les ancêtres de la France

Les deux premiers livres de l'*Opus davidicum* retracent la lignée qui relie Adam au Christ à travers les cinq premiers âges de l'humanité, avec pour objectif le désir de prouver que Charles VIII descend véritablement d'Adam et de la création directe de Dieu. Les débuts sont classiques□ Adam, Abel, Noé, Melchisedech, Héber, «□ont les reins portèrent les rois très-chrétiens□⁸⁰. Parmi les Hébreux, la lignée d'Abraham et de Moïse jusqu'à David et Salomon se perpétue jusqu'à Marie et au Christ. Enfin, la diaspora juive après la destruction du Temple entraîne la maison de Juda en Gaule, où ils vécurent en convertis. Jusqu'à la naissance du Christ, cette généalogie est relativement conforme au récit biblique consacré au peuplement du monde après le Déluge et à l'origine de l'espèce humaine□ du point de vue théologique et spirituel, elle dote le peuple français d'une ancienneté extraordinaire, aussi lointaine que l'époque de la *Genèse*. Elle rehausse la dignité nationale en faisant des ancêtres des Francs les tout premiers protagonistes de l'Histoire Sainte. Du Christ à Charles VIII par ailleurs, la filière dynastique est moins sûre et demande une solide argumentation□frère Ange s'y consacre dès son survol initial de l'Ancien Testament, recherchant dans les moindres détails de l'Écriture les signes d'une ressemblance entre les protagonistes vétérotestamentaires et les héros de l'histoire de France. Tout le travail de l'historien est là, prouver que dans l'Écriture se profilaient déjà les moments forts de la geste nationale, la nation très-chrétienne conservant de génération en génération les traits héréditaires reçus de ses prédécesseurs hébreux comme des fils devant leur père.

⁸⁰ Fol 6^v.

L'originalité du franciscain apparaît sous son jour le plus vif dans le procédé herméneutique qu'il choisit pour parvenir à son but, celle d'une double lecture allégorique de la matière biblique, menée tout au long de cette première partie de manière libre et désinvolte. Il faut l'examiner en détail.

Dès l'époque de l'Ancien Testament, prophètes et patriarches auraient figuré non seulement l'avènement du Christ mais aussi celle des rois de France, de sorte que chaque événement vétérotestamentaire trouve non seulement sa correspondance dans le Nouveau Testament, mais aussi dans le règne de Charles VIII. Ainsi, l'ivresse de Noé racontée dans la Genèse⁸¹ est l'occasion d'un premier parallèle avec la maison de France—contrairement à Bacchus, dieu des excès et de la démesure, l'ébriété de Noé fut toute spirituelle, signe d'un amour débordant pour le Christ⁸². Pour cette raison, le père de Sem, Cham et Japhet peut être également considéré comme le patriarche des rois très-chrétiens, eux-mêmes «Enivrés de la douceur de la religion chrétienne»⁸³. Plus loin, le symbolisme de l'arche et de l'après-déluge file le rapprochement—l'arche figure à l'avance la maison de l'Église militante de Dieu, la résidence du Pape, et la relation privilégiée de Noé et de Sem, le prêtre suprême, le lien privilégié qui unit les rois de France et la papauté. Lorsque les eaux se furent retirées et que la paix fut rendue au monde, Noé et Sam habitèrent ensemble l'Asie, qui s'étend de l'Euphrate à l'Océan, avec en son centre, la cité sacrée de Jérusalem. De cette lecture allégorique de la Bible, l'italien déduit la mission qui incombe désormais au royaume—le nouveau Noé Charles VIII doit reconquérir sa ville en vertu de ses droits de premier occupant et y restaurer la foi de Noé et de ses descendants chrétiens. Cette double interprétation du récit de la

⁸¹ Gn. 9, 20-27.

⁸² «ivre d'un divin amour pour le Christ», fol. 6^r.

⁸³ Fol. 6^r.

Genèse culmine dans une curieuse évocation du roi croisé affublé du manteau du héros biblique, évocation qui reflète bien l'ambiguïté inhérente au parti pris exégétique de notre auteur□

Noé reste toujours le Roi très-chrétien de France qui garde et conserve notre renom.□...] Voilà pourquoi le roi très-chrétien doit gouverner et posséder cette illustre Jérusalem, en considération de son droit de premier occupant.⁸⁴

La récupération de l'Ancien Testament et sa double interprétation allégorique, si déroutantes de la part d'un exégète, ne s'embarrassent pas des exigences scientifiques du commentateur aux prises avec un texte à la fois immuable et riche d'une longue tradition exégétique□elle sert avant tout un but politique, celui d'apporter au voyage d'Italie des arguments sacrés avec la Bible pour témoin. Pour soutenir la cause royale dans ces différents aspects, le procédé se décline en une multitude de nuances et de variantes. Dans le récit noachique par exemple, l'allusion à l'entreprise napolitaine est directe, elle invite le roi à passer sans tarder à l'action. Cela n'est pas toujours le cas car il arrive aussi que le commentaire, de manière plus implicite, parvienne à ses fins par le chemin détourné du panégyrique. L'exposition du moine de Rieti utilise alors l'étoffe scripturaire comme un canevas tendu pour broder un éloge de la maison de France, avec pour motif sous-jacent sa dignité d'accomplir les plus hauts exploits. En raison de sa place privilégiée dans le plan de Dieu, le royaume apparaît alors comme le successeur de la nation juive au temps de la nouvelle Alliance, sous-entendu la seule vraie puissance apte à rallier les chrétiens d'Orient et d'Occident au sein d'un empire universel.

⁸⁴ Fol. 6^v.

La première pierre apportée à cet édifice apparaît avec le thème de la «divine préordination» des rois de France, dont l’auteur trouve une claire préfiguration dans l’histoire des fils jumeaux d’Isaac, Jacob et Esaü. De même que Yahvé bénit Jacob de préférence à son frère, le royaume des Francs occupe la première place au rang des nations chrétiennes. De ce choix divin, le chapitre III du premier livre de l’*Opus* tire une maxime morale que l’auteur extrapole à ses fins partisans : l’élection (symbolisée par Jacob) doit toujours avoir le pas sur la nature (symbolisée par Esaü), en d’autres termes la France doit se rendre maîtresse de toute la Création. Selon le moine, l’argument majeur en faveur de cette thèse apparaît dans la curieuse lutte des jumeaux au moment de leur naissance⁸⁵ : Esaü aurait voulu sortir le premier, selon l’ordre de la nature, et s’assurer ainsi des avantages de la primogéniture. Mais dans le sein de sa mère, Jacob lui saisit le pied. «L’élection a contraint et dominé la nature elle-même.» L’issue de cette rivalité apparaît encore dans l’épisode du plat de lentilles vendu par Jacob à Ésaü de retour de la chasse, en échange de son droit d’aînesse : le plus jeune y gagna les quartiers de noblesse de son frère. Dans cette aventure, la place privilégiée de la France se trouverait comme préfigurée : parce que ses rois défendirent toujours leur primogéniture contre les envieux et les infidèles, s’engageant aux côtés des Papes et résistant à l’hérésie, elle est véritablement l’aînée des chrétiens de la terre. De plus, en raison de leur élection divine respective, un certain mimétisme rapproche Jacob et la France et la filiation directe de l’un à l’autre ne ferait aucun doute. L’interprétation allégorique du

⁸⁵ Gn. 25, 19-26. En réalité, la naissance des jumeaux illustre la prophétie selon laquelle le plus jeune fils né de la maison d’Abraham dominera l’aîné, comme leurgeon de Jessé règnera sur les branches maîtresses : cet oracle du Seigneur à Rébecca le révèle : «Il y a deux nations en ton sein, deux peuples, issus de toi, se sépareront, un peuple dominera un peuple, l’aîné servira le cadet.» (Gn. 25, 23).

Franciscain conclut à la prééminence de Charles VIII sur toute l'Église, le cadet d'Isaac figurant le royaume de France et sa dignité particulière sur l'ensemble ses voisins□

Tous les autres monarques se sont fatigués à pourchasser les richesses et les autres vanités de ce siècle et à piller les populations. Mais cette maison très libérale, caritative et catholique s'est toujours tenue aux côtés de sa mère, l'Église⁸⁶, et n'a pas voulu s'en éloigner un jour, chassant les autres vanités du monde.⁸⁷

Bien qu'il mette de côté toute allusion directe à l'expédition du roi, l'éloge s'ouvre à nouveau sur un devoir, condensé dans une remarque étonnante parce qu'à la fois peu chrétienne et chargée de l'idéal de conquête et de Croisade auquel se destinait Charles VIII□

Si la nature se rebelle contre l'élection, l'élection doit prendre sa place par n'importe quel moyen.⁸⁸

Cette formulation constitue peut-être la clef de lecture qui permet de comprendre la manière si étonnante par laquelle Angelo Terzone défend les racines davidiques du royaume, en dépit de la logique et des changements dynastiques qui se sont succédé au fil des siècles. L'élection divine du peuple franc se transmet à travers les générations royales «□par n'importe quel moyen□□ si les liens du sang ont été rompus, la filiation spirituelle s'est maintenue. Outrepasant les lois de la nature, elle a imprimé sa trace dans la chair, assurant aux rois de France une filiation directe, de génération en génération, avec le roi David.

⁸⁶ Sous-entendu : comme Jacob aux côtés de sa mère, Rébecca, qui a été sa conseillère.

⁸⁷ Fol. 9^r.

⁸⁸ Fol. 8^r. Pour notre auteur, l'histoire de Joseph vendu par ses frères illustre également l'idée de l'élection de la France au cœur du monde. Le fils de Jacob «□it très véritablement en songe qu'il commanderait à ses frères□, symbole du Christ descendant d'Abraham et de l'élection de Charles VIII.

L'héritage davidique du royaume

Lorsqu'il arrive enfin à David, le moine toscan se montre, paradoxalement, peu loquace. Le maintien de l'oracle de Nathan dans le royaume de France, même s'il apparaît en bonne place dans les conclusions à laquelle parvient l'*Opus davidicum*, ne retient son attention que de manière distraite et superficielle. La promesse du Seigneur faite à David, «*Et est à partir du fruit de tes entrailles que j'établirai mon trône*»⁸⁹, est d'abord évoquée en termes généraux au cinquième chapitre, puis elle revient ponctuellement dans l'ouvrage pour glorifier sous les traits de Charles la figure du «*Nouveau David*». Peu de place est ainsi accordée au personnage central de l'*Opus*, le roi d'Israël lui-même : la descendance de David en France semble importer plus que la figure du roi biblique lui-même, allant jusqu'à éclipser partiellement la figure centrale du patriarche.

Une double prise de position résume l'attitude de l'auteur à l'égard de David. La première, négative, consiste à retirer au peuple élu de l'ancienne Alliance la promesse de Yahvé de maintenir les fils de David sur le trône. La seconde, positive, postule son transfert vers la France. Terzone réfute à sa manière l'argument avancé par de nombreux exégètes après Augustin sur le sens à donner à cette promesse : il ne s'agit pas seulement d'une promesse accomplie dans le Christ et en attente de se voir à nouveau réalisée dans la gloire de la Cité céleste, mais d'une promesse pour ici-bas, avec pour horizon la royauté de la maison de France. La royauté temporelle incombe à la «*France très-chrétienne de David*», appelée à siéger devant toutes les autres. Tel est l'aspect

⁸⁹ Fol. 11^r.

essentiel de la thèse d'Angelo Terzone, tel est aussi l'aspect le plus problématique de sa pensée.

La pérennité de l'oracle de Nathan dans le royaume de France, principal fleuron des rois très-chrétiens, absorbe Angelo Terzone dans une lecture tourmentée de l'Ancien Testament. Alors que dans la deuxième moitié de son *Opus*, chaque victoire de la France sur ses ennemis apporte une preuve de la bénédiction éternelle que Dieu étend sur son royaume, la première partie du traité sonde le destinataire véritable de l'oracle, en l'occurrence la France, et cherche dans l'Écriture d'improbables preuves de l'élection du royaume pour régner à jamais sur la terre d'Israël. L'onction de David par le prophète Nathan et les victoires du jeune roi sur les armées philistines et sur Saül auraient pu construire le rapprochement et servir la cause du moine, conformément à la tradition royale développée au Moyen Âge, mais pour des raisons que nous ne nous expliquons pas, il s'y attarde très peu. En revanche, c'est la parabole des vignerons homicides qui soutient la thèse négative du retrait d'alliance entre Yahvé et son peuple⁹⁰ «la vigne du Seigneur Sabaoth était la maison d'Israël et le peuple d'Israël l'a déshonorée, mettant à mort le Christ son roi. Par conséquent, le royaume de Dieu fut retiré aux Juifs et donné à la France, qui en porte désormais les fruits⁹¹».

Comment alors fonder sur l'Écriture l'apparition de la France dans le processus du salut? À cette étape voulue positive de l'argumentation, l'*Opus davidicum* s'enlise dans un écueil inévitable, celui de traiter avec la Parole de Dieu comme s'il s'agissait d'une encyclopédie politique. Certains passages répondent à cette question en estom-

⁹⁰ Mc 12, 1-12.

⁹¹ Fol. 9^v. et 10^r.

pant par exemple les limites de l'Écriture et du commentaire, en multipliant les raccourcis saisissants jusqu'à trahir les extraits auxquels ils se réfèrent. Celui-ci par exemple□

Je l'ai juré, dit le Seigneur, à David mon serviteur. Je t'assurerai une descendance pour l'éternité. Je te bâtirai un trône de génération en génération.[...] Je l'ai juré encore et encore sur ma sainteté, comme si je pouvais mentir à David□ Et sa race sera pour l'éternité dans la maison de France.⁹²

Voilà pour Yahvé et son projet sur la France. Ailleurs, des généralités à outrance amènent le frère Ange à des conclusions hâtives, notamment dans ce propos crucial livré sans explication□

Le roi chantre du Christ [David] dit□ "Et leurs fils régneront sur notre trône pour les siècles des siècles". Et voilà qu'est manifestée la promesse divine concernant les rois très-chrétiens.⁹³

Tous les passages de l'Écriture relatifs à la promesse de Yahvé de maintenir une alliance éternelle avec le peuple élu, qu'ils viennent de David lui-même ou d'épisodes tirés de la vie d'Abraham et des prophètes, servent de passerelle plus ou moins solide au commentateur pour construire le panégyrique royal⁹⁴. Bien sûr, la démonstration chancelle à plusieurs reprises, comme l'a d'ailleurs remarqué un lecteur du traité dans un savoureux commentaire manuscrit placé dans une marge□ «Sauvaige à congnoistre»⁹⁵. Il semblerait que la succession de prophéties concernant la France doive aller de soi et

⁹² Pour la première partie de la citation, cf. ps. 88 (89), v. 4-5. Fol. 16^v.

⁹³ Fol. 12^v.

⁹⁴ Fols. 7^r et 7^v, 12^r et 12^v, 16^v, 20^r, etc.

⁹⁵ Fol. 24.

ne supporter pour tout éclairage que la lumière de l'évidence. «Que ceux qui ont des oreilles entendent, et ceux qui ont des yeux voient⁹⁶, affirme notre auteur⁹⁷

Et le prophète [Isaïe], vrai héraut du Christ, dit plus loin⁹⁸ “Et je présenterai leur œuvre dans la vérité, je conclurai une alliance perpétuelle avec les miens et l'on connaîtra leur race parmi les nations. *Et tous ceux qui les auront vus sauront pour quelle raison ceux-ci sont la race bénie du Seigneur.*” Avec quel grand génie le prophète raconte cela⁹⁹

Quelles que soient les difficultés du moine de Rieti à mener à bien en toutes circonstances sa double lecture des Écritures, la conviction que les rois de France héritent d'une promesse qui garantit leur primauté parmi les nations oriente le rôle que l'*Opus davidicum* octroie au jeune Charles. Comme David-roi était un guide pour son peuple en temps de paix et de guerre, et comme le Christ, son fils, était pour les siens le bon berger, le roi doit s'acquitter de ses devoirs et prendre la tête de sa nation. De même également que le roi d'Israël fit périr Goliath et sut dompter Saül, et que le Christ scella par sa mort sa victoire sur le Mal, Charles vaincra les Turcs et tous les tyrans de la terre seront anéantis. Dieu ayant enfin promis sa fidélité éternelle au plus illustre roi d'Israël et à toute sa maison, l'ascendance davidique des rois de France apparaît comme une garantie de l'issue de l'expédition italienne, elle annonce la prise de Naples et la victoire prochaine des Français en terre de Judée.

⁹⁶ Fol. 20^r. Référence à *Is.* 55, 3-5. Nous n'avons pas trouvé le passage biblique correspondant à la dernière partie de la citation ; il s'agit certainement d'un extrait tronqué, simplement juxtaposé à la prophétie d'Isaïe.

Le Christ, roi de France

Une fois établie la corrélation entre le roi d'Israël et le roi de France, il était facile pour Angelo Terzone de tirer le fil biblique reliant le fils de Jessé à Marie et à Jésus de Nazareth, puis de glorifier Charles de sa filiation ancestrale avec le Christ⁹⁷. De cette proximité, l'auteur vante les nombreux avantages puisque'il en est le fils spirituel et le frère en David, le roi de France trouve dans le ciel un puissant défenseur, un divin avocat en mesure de faire fléchir le cours de l'histoire en faveur des croisés. En tant que lieutenant de Dieu sur la terre, le monde entier doit rendre hommage à Charles et fléchir le genou sur son passage, reconnaissant en lui une figure du Sauveur. L'ascendance davidique commune du Christ et du roi de France dans l'*Opus* amène même l'auteur à réaliser un amalgame étonnant, ce dernier procédant sinon à l'identification complète, du moins à une interpénétration des héros scripturaires et princiers dans un éloge enthousiaste, où la gloire du royaume se confond avec celle du Christ et de son ancêtre en Jessé.

La maison de France a été élevée sur le sommet de la foi au-dessus des autres collines [i.e. au-dessus des autres princes du monde]. *Ce Jésus-Christ descendant d'Israël et de David est le premier de la maison de France*, à partir duquel ses rois sont très-chrétiens, poussés devant lui par ce seigneur. Cette race-là n'est plus dite

⁹⁷ «De même que le rejeton de David, avec sa substance corporelle est exalté dans le ciel au-dessus de tous les anges et que le Christ, par Marie, se rattache à la race et à la racine de David, lui au nom duquel toutes les créatures fléchissent les genoux, de même sur la terre la race de David devait être placée avant toutes les autres. Et nulle autre parentèle n'a fait constamment de si nombreuses et de si grandes actions, surtout dans cette foi [chrétienne] que dans la maison de France, de même que ces anciens héritiers de David ont constamment dépassé les autres. Qui oserait donc douter que cette illustre maison de France ne descende de celle de David?» Fol. 14^r-14^v.

de Abraham ni de David, mais désormais, du Christ-Roi. La race de Dieu est la race très-chrétienne.⁹⁸

Où Angelo Terzone veut-il en venir? Par quel moyen cette démonstration étonnante présentée sous la forme d'un récit à saveur biblique et spirituel pouvait-elle interpellé des hommes soucieux de conquêtes et de pouvoir en Italie? À partir du modèle idéal constitué par la descendance de David, avec en amont Noé et en aval le Christ, le moine de Rieti veut lancer un appel aux peuples de l'Europe chrétienne à reconnaître en Charles l'envoyé de Dieu, pour lutter avec lui contre le Satan des temps modernes, qui est le Turc. L'entreprise n'est donc pas gratuite, elle vise une proposition diplomatique□ celle de pousser à une action commune les peuples d'Europe sous la forme d'un appui concerté à la descente du roi très-chrétien en Italie, dans le but ultime de faire Croisade. Le personnage de Marie, patronne du royaume et «Véritable reine des Juifs» issue de David⁹⁹, joue dans ce projet un rôle stratégique. Jusqu'à elle, si la Bible avait permis à notre franciscain d'établir les droits du roi de France sur la Judée et sur le monde, elle n'avait encore fait aucune allusion spécifique à la destination primordiale de Charles dans sa descente outre-monts, l'Italie. Bien sûr, la conquête de Naples ne pouvait être exclue du plan de Dieu sur la France et encore moins passée sous silence, il lui fallait une légitimité et donc une place dans l'immense fresque prophétique de l'Ancien Testament. Un court mais important passage sur la Vierge pallie cette lacune de manière originale car elle mélange la tradition biblique avec une référence à Homère. La première étape du processus de légitimation consistait à faire valoir l'ascendance mariale

⁹⁸ Fol. 17^v.

⁹⁹ Fol. 15^r.

du royaume par David et le Christ, puis dans un second temps, à en tirer des conséquences politiques.

Terzone décrit Marie «**R**égnant temporellement sur toutes choses» et par écho à l'héraldisme de son temps, note qu'elle avait «**U**s lys pour arme»¹⁰⁰. Les fleurs de lys ne sont-elles pas les armes des rois de France, rappelle le moine? À ce titre, tous les royaumes consacrés à la vierge doivent revenir à Charles VIII, à commencer par «**U**n Royaume Parthénopéen de Naples»¹⁰¹. La légende sicilienne développée dans l'*Odyssée* raconte en effet que la sirène Parthénope se suicida avec ses sœurs quand Ulysse eut échappé à leurs sortilèges» son corps fut rejeté sur la côte où plus tard fut fondée Naples. Or, rappelle Terzone, «**P**arthenos, en grec, c'est *virgo*, en latin»¹⁰², et la Vierge Marie est, à la face du monde, reine de France. Cette légende cautionnée par le ciel confirmerait ainsi de manière prophétique les droits de Charles sur la Sicile, elle appelle la nation à prendre les armes.

L'assimilation de la matière biblique à la figure royale en vue d'illustrer le monarque et de légitimer ses ambitions est certainement le trait le plus caractéristique et peut-être le plus commun de la première partie de l'*Opus* consacrée à l'Ancien Testament. Vanter les mérites de Charles et sa ressemblance avec les protagonistes de l'Histoire Sainte revenait tout simplement à mettre par écrit les rapprochements offerts aux regards sur les tréteaux des entrées royales, peints dans les ouvrages de dévotion et proférés dans de nombreux sermons depuis le XIII^e siècle. Vu sous cet angle, l'auteur recycle dans la tradition du panégyrique royal des thèmes remis au goût du jour auquel il donne, il est vrai, une nouvelle consistance puisqu'ils s'appliquent à l'être de chair et

¹⁰⁰ Idem.

¹⁰¹ Fol. 19^r.

¹⁰² Idem.

de sang que fut la personne de Charles VIII. L'originalité de l'*Opus* tient cependant à une tentative essentielle, celle de démontrer comment la lignée de David s'est perpétuée dans le sang royal malgré les changements dynastiques et les aléas de l'histoire de France.

Contre le mythe des origines Troyennes, la diaspora juive

Les troisième et quatrième livres de l'*Opus davidicum*, consacrés à la réfutation des origines troyennes de la France et aux moments clés de l'histoire nationale, substitue à la légende de la migration des fils de Priam vers le Nord une autre légende tout aussi incertaine, celle de la diaspora de l'une des douze tribus d'Israël, la maison de Juda, en France, et son ascension progressive aux plus hautes dignités du royaume. Cette nouvelle légende prend curieusement pied sur les légendes préliminaires à la fondation de Rome et à la geste de Troie, en même temps qu'il en prend le contre-pied□ elle en retient le schéma narratif et l'applique à une matière nouvelle, destinée à débarrasser le récit des origines de la nation des scories des fables et des mythes. Dans l'histoire d'Énée, le destin du héros suit le schéma de la fable□ sur un fond de désastre, le héros, doté d'une mission divine, échappe à la mort, accomplit une odyssée avec des escales tragiques et finit par se sédentariser en un lieu choisi par le Destin, où il fonde une nouvelle lignée. C'est là le modèle de l'épopée virgilienne, ce sera celui du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, des *Illustrations de Gaule* de Lemaire de Belges, de la *Franciade* ronsardienne, bref le fondement du récit des origines troyennes de Francus.

L'histoire des origines hébraïques de la Gaule, telle qu'elle s'établit dans l'ouvrage d'Angelo Terzone, se constitue selon une succession d'événements comparables à celle que traverse Énée. Comme dans la légende troyenne, on retrouve le récit d'une catastrophe, la destruction du Temple de Jérusalem, puis l'émigration vers l'ouest d'une tribu de rescapés, leur sédentarisation en un point de l'Europe occidentale et enfin la fondation d'une nouvelle lignée, celle de la maison très-chrétienne de France. À cette structure narrative calquée sur un modèle classique, un double élément destiné à christianiser le récit s'ajoute au schéma virgilien, celui d'une malédiction divine à l'origine des malheurs d'Israël, mais ouvert sur une promesse, annonce de l'heureux dénouement des événements et de la fondation d'une lignée nouvelle. Terzone la construit de toutes pièces grâce à un pot-pourri de passages de l'Écriture et de menus ajouts personnels, auxquels il donne un ton résolument biblique□

Le royaume très-chrétien de Dieu vous sera enlevé et il sera donné à une nation qui lui fera produire son fruit. Je vous ai envoyé dans ma vigne pour la cultiver et la garder, à la façon de Dieu, et je vous ai donné ce qui était juste. J'ai dit également□ 'Venez à moi, vous tous qui avez travaillé dans ma vigne de la chrétienté et je referai vos forces'□ mais vous m'avez fait défaut. Et moi, je vous ferai défaut à mon tour. J'ai dit à vos pères et à vos rois que s'ils observaient mes commandements, 'je serai pour eux un père et qu'ils seraient pour moi des fils' et s'ils se gardaient des dieux étrangers, c'est-à-dire des désirs du monde, 'vous siégerez sur le trône de David et sur sa royauté pour l'éternité'. Néanmoins je vous rassemblerai, et je ne vous disperserai pas puisque vous êtes de ma maison. Et la maison du Christ concerne mon salut.¹⁰³

¹⁰³ Fol. 36^r. Cette longue parabole mêle Ancien et Nouveau Testament : *Genèse*, *psaumes*, parabole des ouvriers de la dernière heure, parabole des vigneronniers homicides, etc.

Dans cette adaptation de la matière biblique, le dénouement de l'histoire juive épouse les grands traits des mythes fondateurs. Selon le moine italien, au moment où, après la mort du Christ, Jérusalem, avec toute la Judée, a été transformée en ruine par Titus et Vespasien, comme le raconte Flavius Josèphe¹⁰⁴, les Juifs n'eurent d'autre solution que de fuir. Onze mille hommes périrent par le glaive et par la famine, quatre-vingt dix mille autres furent dispersés dans le monde entier, certains à Gog et à Magog¹⁰⁵ et d'autres, qui avaient été témoins de la foi des martyrs et s'étaient réjouis de leurs persécutions, se répartirent dans les pays d'Occident où ils furent traqués et maudits. Seuls épargnés par la colère de Dieu, ceux de la tribu royale et davidique de Juda, par ordonnance céleste et parce qu'ils avaient aimé le Christ (témoins Marie de Magdala, Lazare et Marthe), se transportèrent en Gaule. À la race de David, Dieu, selon sa promesse, donnait pour l'éternité l'héritage des nations¹⁰⁶ et la semence de David y fut donc littéralement préservée et transmise chez les premiers convertis et dans leur descendance, donnant naissance à la race des chrétiens¹⁰⁷. Constantin, premier empereur à recevoir le baptême, fut l'un de ces chrétiens de souche juive, mais la gloire de la lignée davidique ne réapparut dans toute sa gloire qu'avec Pépin et Charlemagne, lesquels détrônèrent de l'Empire d'obscurs barbares germaniques et firent mériter à la France son titre de nation très-chrétienne.

Dans la geste nationale que reconstruit le moine de Rieti, une longue enquête généalogique utilise le filon hébraïque pour renouveler l'identité nationale des Français,

¹⁰⁴ Antiquités Juives, 12, 3.

¹⁰⁵ Symboles des puissances du Mal dans la littérature judéo-chrétienne. Quant aux chiffres qu'avance Angelo Terzone, ils proviennent de la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe.

¹⁰⁶ Cf. Ps. 88, v. 4-5 et 29-30.

¹⁰⁷ Fol. 37^r et 37^v.

alors en pleine construction. L'entreprise est ardue car les changements dynastiques au sein du royaume rendent intenable la thèse d'une continuité de la race de David sur le trône très chrétien, de Constantin à Charles VIII. Terzone contourne cependant le problème en s'appuyant sur une paraphrase biblique, érigée en principe à l'occasion de l'avènement des capétiens, avec la montée au pouvoir de Pépin. À Dieu rien d'impossible, sa fidélité s'étend d'âge en âge□

Dieu seul, qui est immuable, comme le montre toute l'Écriture, dit□“Moi, je suis le Seigneur et je ne suis pas sujet au changement. Il n'y a pas d'autre Dieu que moi, moi, le Seigneur.” [...] Bien que la lignée de Pépin nous semble changée, la puissance de Dieu, de même qu'elle crée à partir du néant, transforme une chose en une autre□et il est manifeste que c'est la même, puisque les Rois très-chrétiens accomplissent les antiques prophéties et même les dépassent. [...] La voix du monde entier, avec la permission divine, proclame que la maison de France est celle de la Vierge Marie, Reine des Cieux et de la Terre.¹⁰⁸

La prophétique histoire de France

Les «□antiques prophéties□ que les rois réalisent de génération en génération, Terzone les évoque comme autant de preuves de la constance de Dieu auprès des fils de David en France, et elles sont nombreuses. En premier lieu, Yahvé promet à Israël qu'aucun davidide ne manquerait au trône et comme de fait, l'extinction de la lignée mérovingienne n'entraîna pas la chute de la royauté davidique dans le royaume□Pépin reçut l'onction royale de saint Boniface et sa «□descendance israélite [fut] bénie au

¹⁰⁸ Fol. 37^r.

nombre des élus¹⁰⁹. Le Seigneur promet également au psalmiste la royauté sur les peuples de la terre, or Charlemagne fut promu César par l'autorité du Pape Léon en l'an 815 et n'eut de cesse de soumettre les hérétiques en Espagne et dans l'Empire. D'autres promesses du ciel se réalisèrent encore à son égard¹¹⁰ une manne de légendes populaires ne racontent-elles pas que l'Empire se construisit grâce à l'assistance de nombreux miracles? Terzone raconte par exemple que l'apôtre Jacques serait apparu à Charlemagne lors d'une croisade en Espagne alors que la route de la Galice était infestée d'infidèles, prophétisant qu'il lui serait toujours une aide en toutes circonstances. À l'issue des trois mois que dura le siège de Pampelune par l'armée des Francs, l'empereur aurait invoqué le saint et demandé assistance, disant¹¹¹ «Seigneur Jésus-Christ, pour la foi duquel je me suis transporté ici, donne-moi cette ville, et toi saint Jacques, pour que je me dise que ton apparition est véritable, sois-moi propice, pour qu'elle tombe entre mes mains¹¹². À cette parole, les murailles de la ville s'écroulèrent et la cité connut le sort de Jéricho. La nouvelle se propagea et les autres villes assiégées se rendirent à Charlemagne, lui envoyant clés et tribut. Les sarrasins qui acceptèrent le baptême furent épargnés, les autres périrent par l'épée.

Les parallèles trouvés entre la vie des rois et l'Histoire Sainte, au fil de cette seconde moitié de l'*Opus davidicum*, ne manquent donc pas. Ils sont de plusieurs types. Certains, comme le récit de la prise de Pampelune, évoquent une promesse de Dieu ou d'un bienheureux qui s'accomplit dans le royaume, signe de l'élection éternelle des rois français. La pérennité de l'Alliance avec les davidides gaulois y trouve un argument de poids. D'autres recourent davantage à la prophétie comme à un miroir, une scène de

¹⁰⁹ Fol. 31^r.

¹¹⁰ Fol. 32^v.

l'Ancien Testament en préfigurant une autre tirée des annales nationales ou des légendes populaires. L'étonnante lutte de Roland contre Ferracutus d'Assyrie en est un exemple. Ainsi raconte Terzone¹¹¹ lorsque le roi de Babylone envoya Ferracutus d'Assyrie et ses deux cent mille chars défier l'autorité impériale, le duel de David contre Goliath vit à nouveau le jour. L'imposant hérétique avait une stature de douze coudées et une figure longue d'une coudée¹¹² quant à ses doigts, ils avaient une longueur de trois palmes¹¹¹. Ses exploits faisaient frémir l'armée chrétienne, laquelle n'osait le provoquer au combat. Ne disait-on pas qu'il avait soulevé de terre d'une seule main trois combattants des premiers rangs, Renaud de Montauban, un certain Constantin de Rome ainsi qu'un autre comte, et les avait jetés en prison avec vingt autres chrétiens, dans la cité des Ostrogoths? Toutefois, à l'instar du géant biblique fragile de la tête, l'assyrien avait un point de vulnérabilité, et un seul¹¹² une blessure au nombril pouvait lui être fatale. Le courageux Roland, combattant pour l'empereur avec l'ardeur du jeune David, usa de ruse et le prenant par surprise, lui enfonça l'épée en son point faible. Le dénouement de la scène rappelle la Bible¹¹² sans avoir renié ses dieux, Fer-aigü expira comme jadis Goliath devant l'armée d'Israël, pour le plus grand honneur du peuple de Dieu et de son empereur Charlemagne. Et Angelo Terzone d'en tirer sa conclusion habituelle¹¹²

Qui en effet pourrait affirmer que celui-ci [Charlemagne] n'est pas Israélite, ni même très-chrétien? Il a opéré non seulement des miracles sur la terre de Cham¹¹² [i.e. des païens] mais des choses étonnantes de façon prodigieuse en tout lieu, au service d'une foi indubitable.¹¹²

¹¹¹ Respectivement 2m20¹¹¹0m44¹¹¹0m21.

¹¹² Fol. 33^v.

La réminiscence d'un bel exploit biblique sur la scène contemporaine constitue le côté porteur des prophéties historiques développées par Jean-Ange, les victoires des Anciens servant de caution aux victoires de leurs fils dans le royaume de France et de preuve de l'ascendance davidique des rois chrétiens. Appliqué aux pages lumineuses de l'histoire nationale, l'*Opus davidicum* en recèle d'innombrables exemples. En revanche, lorsque Dieu dans l'histoire semble avoir abandonné son peuple, un nouvel éclairage prophétique s'impose. Il arrive alors que les prophéties fonctionnent à l'envers, un événement contemporain (généralement pénible) figurant a posteriori un événement ancien dans un but précis, celui d'écarter les doutes quant à l'infailibilité de Dieu à l'égard des siens. Le sort que connut Charles le Chauve à la fin de sa vie illustre ce dernier type de recours, que nous qualifierons de paradoxal, aux prophéties. Le roi et empereur que Terzone identifie comme un fils de Louis le Bègue¹¹³ fit fonder un grand nombre de monastères en France et en Italie, mais ses œuvres pieuses ne furent pas récompensées□un certain juif nommé Sédécias l'emprisonna et trancha le fil de sa vie. Le roi très-chrétien fut-il abandonné par son Dieu□la France a-t-elle déjà partagé la malédiction que connut le peuple d'Israël?□Frère Ange évoque ce jour de malheur à la lumière d'un sens mystique et transforme la défaite française en un signe de salut□

Les Juifs en effet [en firent autant] à leur Messie israélite sur le mont Calvaire□ après avoir bu le fiel et le vinaigre, [celui-ci] déclara qu'il était totalement consumé¹¹⁴. En effet, de même qu'auparavant Il avait voulu que les mystères du Christ fussent préfigurés dans la lignée davidique et dans celle d'Israël, Notre Seigneur

¹¹³ Il s'agit d'une confusion puisque Charles le Chauve fut, en réalité, le fils de Louis I^{er} le Débonnaire□ les approximations généalogiques de Terzone sont courantes dans l'*Opus davidicum*.

¹¹⁴ Interprétation curieuse du «*Consummatum est*□ prononcé par le Christ en croix.

Jésus Christ n'a pas refusé, par la suite, d'être parfois rappelé par ses rois chrétiens.❧¹¹⁵

Grâce à cette explication de l'histoire enracinée dans un terreau mystique, les déroutes les plus fracassantes de l'histoire nationale trouvent une justification, elles deviennent une réminiscence sublime des persécutions dont fut victime le Christ et un signe positif que l'élection du royaume se maintient en dépit des apparences.

Des signes pour l'avenir

C'est dans ce regard prophétique porté sur les grandes figures de la France de dynastie en dynastie que les prouesses attendues de la part de Charles VIII revêtent, chez le Légonissien, un sens sacré, indissociable de l'histoire du salut. L'origine hébraïque que l'auteur assigne au roi des Francs l'entraîne à mettre le voyage de Naples en parallèle avec les attentes messianiques partagées tant par les chrétiens que par les Juifs de son temps, qu'il évoque à trois reprises au moins dans les dernières pages de l'*Opus*. Commentant en faveur de la France le passage de l'Écriture selon lequel «¶le salut vient des Juifs❧», il affirme tout d'abord que non seulement les disciples du Christ, mais «¶idei omnes de tribu regali quae olim eorum fuerat domum sanctam christianissimam Francie affirmant❧¹¹⁶. Les peuples de l'ancienne comme de la nouvelle Alliance auraient également compris, depuis l'arrivée des troupes du roi en Italie, que les prophé-

¹¹⁵ Fol. 35^r.

¹¹⁶ Fol. 60^r.

ties anciennes, celles de sainte Brigitte, de l'*Apocalypse* de Jean, mais surtout les oracles vétéro-testamentaires, sont en train de se réaliser dans la personne de Charles VIII

Car déjà, ils connaissent que ce passage de Daniel a été vérifié «¶» le sceptre ne sera pas ôté de Juda¶, c'est-à-dire le pouvoir royal de régner, grâce à la brisure du lis posé sur les autels¹¹⁷, c'est-à-dire de la fleur du Christ. Mais là où ce lis brisé a été planté en terre, sa semence, d'où Charles est issu, est destinée à durer toujours.¹¹⁸

On retrouve une fois de plus, au cœur même de la révélation de Daniel, le thème de la pérennité du pouvoir promise aux davidides par l'oracle de Nathan et reformulée poétiquement dans les psaumes en termes de domination éternelle des élus sur le monde. L'opinion partagée par les Juifs et les chrétiens qu'une dimension messianique habite en vérité l'œuvre française revient une nouvelle fois dans le dernier appel à la croisade et à la libération de la Terre Sainte que l'auteur adresse à Charles VIII. Il rappelle, à ce propos, que les prédictions eschatologiques ne sauraient être accomplies par les Juifs déchus de l'ancienne Alliance¶car ces Juifs «¶qui ont été expulsés de France, d'Espagne et de Russie, [...] attendent en effet dans un très proche avenir un chef capable de les libérer¶ ils se rassemblent dans les pays d'Orient et là, il y aura un grand pseudo-prophète qu'ils éliront pour leur chef, comme [le fut] jadis Moïse.¶»¹¹⁹ L'intérêt de ce passage réside dans la description de l'effervescence messianique qui s'étend bien au-delà des frontières géographiques et confessionnelles de la France, et dont l'auteur relève les manifestations caractéristiques. Le prophète imposteur) arrivera *de proximo*, entraînant un mouvement de masse vers le Levant (la Judée) de manière spontanée et

¹¹⁷ Symbole de l'immolation du Christ.

¹¹⁸ Fol. 82^r.

¹¹⁹ Fol. 81^v.

désorganisée, presque anarchique (*ex se ipsis*). Le frère Ange intègre ce scénario prophétique bien connu dans sa propre structure eschatologique en l'assimilant aux signes annonciateurs de la venue de l'Antéchrist sur la terre□ l'invasion de l'Italie en tant qu'étape décisive vers la Terre sainte doit préparer les croyants à l'avènement de la Jérusalem céleste, lequel instaure le règne éternel du premier-né de tous les davidides ressuscités, celui du Christ-Roi.

Dans les discussions animées qui occupèrent pour un temps les puissances catholiques au sujet du roi destiné à mener à bien la nouvelle Croisade, le frère Angelo Terzone de Legonissa s'efforce de placer le roi de France au premier rang à partir de deux arguments phares□ la revendication de «Primogéniture» ou d'antériorité temporelle de la France, dont les ancêtres remontent à Adam par David et Noé, et celle de l'élection divine de la nation en vertu de son ascendance charnelle avec ce même David, le premier roi d'Israël. La première, politique et religieuse, se calque sur les lois qui régissent l'héritage aristocratique, tandis que la seconde est de l'ordre du sacré et se fonde sur une lecture de l'histoire qui interprète chaque événement à la lumière de choix providentiels. Avec l'avancée de l'armée française en Italie, il apparaît que non seulement les hommes pensent hâter l'avènement prophétique du Messie sur la terre en y restaurant l'unité de foi, mais qu'au ciel se prépare le dernier combat du *surgeon de David* contre les forces du mal. Dans la formation du mythe des origines bibliques de la France, la figure de David apporte une double garantie, celle que le Ciel protège la France en vertu d'une promesse ancienne et prophétique, laquelle par sa dimension biblique revêt un caractère irréversible□ à la mission à laquelle il se destine, le royaume ne faillira jamais. Bien sûr, il ne suffit pas d'y croire, il faut également le prouver□ en retraçant la généalogie royale depuis la Création du monde jusqu'à Charles VIII,

l'auteur se risque à le montrer, faisant appel aux mystères de Dieu et aux miracles lorsque la simple logique dément la filiation davidique directe. Mais la fragilité de la démonstration réside précisément dans ce recours au magique¹ que signifie une preuve lorsqu'elle se subordonne à une croyance? La croyance donne la confiance et la force, mais non des arguments. Au moment du voyage vers la Sicile cependant, c'est précisément armées de foi et de confiance que les troupes royales franchissent les monts et croisent le fer avec les Napolitains. Les croyances religieuses construisent une vision cohérente du passé, une prescience de l'avenir et la puissance du présent, elles participent de la manière dont s'écrit l'histoire et guident Charles VIII vers les royaumes qui mènent en Judée.

Chapitre V

Une première piste de rapprochement entre le Valois et David□

le mythe du prêtre-Jean

David ou prêtre-Jean? Fortune d'une légende

Si la prédominance de la figure de David non seulement dans l'*Opus davidicum*, mais aussi dans divers ouvrages à saveur prophétique fut aussi déterminante dans l'esprit des apologistes royaux et si elle s'avéra, sur le plan politique, un formidable argument de persuasion, on peut raisonnablement penser qu'elles connurent un véritable retentissement en France dans la mesure où elles trouvèrent un horizon d'attente préparé à de telles prédictions. Nous avons déjà évoqué les prédispositions favorables à ces prophéties dans les milieux juifs de la Diaspora, où de la lignée davidique on attendait incessamment le Libérateur d'Israël. Ces prédictions recoupaient les espoirs chrétiens et pouvaient donc justifier en partie l'omniprésence du roi hébreu dans la propagande politique et religieuse de Charles VIII, bien qu'en l'absence de contacts intenses entre les deux communautés d'alors, l'assimilation pure et simple du mouvement prophétique chrétien à la mystique juive s'avère pour le moins fragile et incertaine. Une autre piste peut également éclairer la relation établie entre le roi David et le dessein de croisade fomenté par Charles VIII dans la préparation de son expédition, la légende du prêtre Jean, dit David, née en Orient à l'époque de la cinquième croisade et diffusée en Europe dans la seconde partie du Moyen Âge.

À l'époque du rassemblement de la milice chrétienne aux portes de Damiette, dans sa chronique de 1220, Aubry de Trois-Fontaines raconte que circulaient dans les temples sarrasins une prophétie ancienne rédigée en caractères chaldaïques annonçant qu'un jour sortirait de l'Orient un roi nommé David, et de l'Occident un autre roi, anonyme, qui uniraient leurs armées pour détruire l'empire des Sarrasins et reprendre par la force la ville de Jérusalem¹²⁰. Cette prophétie, au rapport même du chroniqueur, fut traduite de l'arabe en latin par le pape Pélage et commentée aux troupes, puis envoyée de Rome jusqu'en Angleterre pour soutenir l'opinion chrétienne. Ainsi fixée dans le texte et diffusée à travers l'Empire, la tradition médiévale en conserva le souvenir.

La légende trouva un écho notamment chez Jacques de Vitry, lequel rapporte d'après le *Chronicon Turonense* l'imminente venue de ce roi David, roi des deux Indes, avide de porter secours aux troupes croisées et qui entraînait à sa suite des peuples d'une férocité sans égale, assoiffés comme des bêtes du sang des Sarrasins sacrilèges¹²¹. David, appelé vulgairement «Prêtre Jean» selon Vitry, devint une figure de légende, chef du royaume chrétien d'Éthiopie, prêtre et monarque d'immenses empires¹²², son

¹²⁰ «Huiusmodi enim prophetia, licet in aliquibus verum dicat, in multis tamen decipit. Notabatur etiam in illa prophetia, quod a parte orientali debet venire quidam rex, qui vocabitur nomine David, et a parte occidentali debet venire alius rex, qui terram Sarracenorum usque Ierusalem destruet, et quod mense Iulio debet fieri bellum apud Kayrum in Egipto inter Sarracenos et christianos.» Aubry de Trois-Fontaines, *Chronica Albrici Monachi trium fontium, a monacho ovi monasterii hoiensis interpolat*, dans [Societatis aperiendis fontibus rerum germanicarum medii aevi], *Monumenta Germaniae Historica - Scriptorum*, éd. Paulus Scheffer-Boichorst, t. 23, Hanovre, 1823, p. 910.

¹²¹ Ce détail, nous est rapporté par Paul Alphandéry et Alphonse Dupront, *op. cit.*, p. 394. Selon Dupront, il se dissimule derrière l'énigmatique David le personnage de Gengis Khan qui, à la tête des Tartares, étendit en 1221 son empire jusqu'à la mer Caspienne et mobilisa de fortes attentes eschatologiques. «Au delà de l'histoire et jusque dans le mythe, la réalité de Gengis Khan éveille, des profondeurs des traditions, une autre certitude de l'accomplissement des temps.» (p. 394)

¹²² Aubry de Trois-Fontaines avait déjà insisté sur ce point : «In litteris etiam, quam miserunt Templarii,

nom fut rapporté de voyageur en voyageur, de l'évêque de Gabala de Syrie (1145) jusqu'à Marco Polo¹²³. Sous l'effet de cette transmission orale naquirent des variantes au mythe, comme celle de la *Relatio de rege David* écrite au début du XIII^e siècle, où le prêtre-roi Jean est appelé «Roi d'Israël» et où David devient son fils. Dans les milieux juifs circulèrent également des versions parallèles, certaines voyant dans le personnage de Jean le Libérateur venu délivrer les tribus perdues d'Israël de leur interminable sujétion. Le *rex Indorum* devint alors pour plusieurs d'entre eux le *rex Iudeorum* annoncé par la Torah, un descendant de David et de Salomon né de la lignée de Juda et maître d'un extraordinaire empire¹²⁴. Dans ce syncrétisme de traditions qu'entraîna le mythe du

legebatur, quod idem rex David in partibus Orientis iuxta Persidem quoddam regnum acquisivit, in quo sunt 300 civitates, exceptis castellis et casalibus, et alius regnum, in quo sunt 300 circiter cum castellis, flumina 66 currentia, et quod exercitum suum in 40 partibus divisit, et qualibet parte 100 000 pugnatorum constituit. » *Chronique de 1221, op. cit.*, p. 911.

¹²³ Le monarque fabuleux avait d'abord été placé en Abyssinie, mais les relations de Mandeville, Marco Polo, de Rubruquis, de Jean Carpin, le firent reléguer dans l'Asie centrale et le gratifièrent d'un empire immense, d'armées invincibles et de trésors dignes des contes d'Orient. Un voyageur du XIII^e siècle, Jean de Hesse, lui assigna enfin l'Inde pour demeure. Voir G. Brunet, *La France du XV^e siècle*, Paris, A. Franck, 1865, p. 149.

¹²⁴ Ainsi se présente David dans les *Lettres du serenissime David Roy d'Ethiopie, au tressainct Seigneur Pape Clement VII* [...], rapportées par conseiller royal du XVII^e siècle: «Le Roy, au nom duquel les lions portent reverence, nommé par la grâce de Dieu au Baptisme Atani tingil c'est à dire, encens de la vierge, mais depuis que ie fus parvenu à la Couronne, l'on m'appelle David, bien-aymé de Dieu, colomne de foy, de la lignee de Iuda, fils de David, / de Salomon, fils de la colomne de Sion, fils de la semence de Iacob, fils des mains de Marie, & par charnelle succession fils de Nahu Empereur de la grande & haute Ethiopie, de grands royaumes, Iuridictions & terres, Roy de Xoa, de Cassate, de Fatigar, Angote, de Baru, de Balaliganze, de Adea, de Vangue, de Goyame, d'où sort le Nil, d'Amara, de Bagamidri, de Ambea, de Vague, de Tigremabon, de Sabain, d'où est sortie la Royne de Saba, de Barganas, & Seigneur iusques à la Nubie, qui confine avec l'Egypte. Toutes ces provinces sont sous ma puissance [...]». Bonnet, *Recueil chrestien ou sont une prophecie de Ste Brigide Royne d'Escosse* [...], Paris, Pierre Chevalier, 1611, p. 15.

David éthiopien, où bien des contradictions s'harmonisent, David resta toujours une figure de l'élu-sauveur, «l'exécuteur de la vindicte divine»¹²⁵.

On peut alors penser que les Français du XV^e siècle, appliquant de préférence aux Français et à leur roi ce qui avait été prévu en termes généraux d'un monarque occidental, purent voir en Charles VIII l'envoyé du Nord sur le point de réaliser la prophétie antique il apparaît même probable que d'autres, comme Jean-Ange de Lego-

¹²⁵ *Op. cit.* p. 395. Voici ce que rapporte le *Dictionnaire encyclopédique du moyen-âge* au sujet du David de la légende : «Prêtre Jean. Souverain légendaire. C'est par un évêque latin de Jabala qu'on apprit à Rome, en 1145, qu'un Jean, «l'roi et prêtre» régnant dans les Indes, avait vaincu le sultan Sanjar et allait venir au secours des Francs d'Orient. [...] On s'interroge sur ce nom de Jean, où certains ont vu la transposition d'un vocable éthiopien désignant le négus d'Abyssinie, d'autres évoquant la visite à Rome d'un Jean, «l'patriarche des Indes», en 1122 il reste discuté. En 1177, le pape Alexandre III reçut un message d'un «l'Jean, roi des Indes» qu'on a supposé venir d'Ethiopie. Mais en 1165 était apparue une lettre du «l'Prêtre Jean, roi des Indes», adressée soit à l'empereur de Byzance, soit à celui d'Occident, soit au pape, selon les versions. Elle décrivait la puissance de ce souverain, régnant sur le pays converti par Saint Thomas, et les merveilles de ce pays. Des versions hébraïques circulèrent aussi, faisant référence aux tribus perdues d'Israël. Le texte eut un grand, et durable succès mais son origine n'est pas définitivement élucidée.

Avec l'invasion de la Perse par les Mongols, des informations parviennent aux Francs par l'intermédiaire des chrétiens d'Orient (1221). Elles attribuaient des conquêtes à un «l'roi David» dont on fit le fils du Prêtre Jean, mais qui était au départ le Naïmann Küclüg, que l'on confondait avec Gengiskhan. Tout au long du XIII^e siècles, les voyageurs ont cherché à identifier ce «l'roi des Indes», roi chrétien, tantôt vaincu par les Mongols, tantôt leur tenant tête, dont le royaume, parfois identifié au pays d'où venaient les Trois Rois, est situé soit à proximité de la Chine, soit dans l'Inde. Tout cela traduit la réalité d'une chrétienté de rite nestorien qui avait eu ses rois avant la conquête mongole et dont les Occidentaux, grâce à celle-ci, découvraient l'existence. Au XIV^e siècle, certains continuent à situer ce royaume en Asie, mais avec Jourdain de Séveras, on commence à le chercher en Afrique et à l'identifier avec l'Ethiopien qui était regardée comme une des «l'Indes». Les Éthiopiens fréquentaient les lieux saints on espérait que leur roi pourrait aider les chrétiens dans leur lutte avec l'Égypte. Des voyageurs ont essayé d'atteindre le royaume du prêtre Jean par l'Inde ou à travers l'Afrique. Les Portugais, par la circumnavigation autour de ce continent. Toutefois l'Eglise de Rome, quand elle prit contact avec les Éthiopiens au milieu du XV^e s, avait cessé d'évoquer le Prêtre Jean. (André Vauchez et Catherine Vincent, *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, Cambridge, James Clarke, 1997, t. 2).

nissa, amalgamèrent dans le seul roi de France la figure du roi nordique et celle du prêtre Jean, dont on n'avait plus de nouvelles depuis longtemps. Mais encore fallait-il que sa légende circulât encore dans les milieux proches des Valois et que la mémoire en fût conservée dans l'Empire chrétien□ quelques éléments d'histoire éditoriale permettent d'aller en ce sens, l'histoire du *negus* d'Éthiopie apparaissant à l'époque des incunables parmi les premières réalisations de la presse écrite dans le royaume de France. Pour la fin du XV^e siècle et le tout début du XVI^e siècle, le *Manuel du libraire* mentionne trois éditions d'ouvrages consacrés au prêtre Jean□ les *Nouvelles de la Terre de prestre Iehan*, s.l.n.d., petit *in-quarto* que l'on situe autour de l'année 1498□ deux autres éditions parisiennes non-datées, celle de Jean Trepperel et de Petit Laurent, auraient vu le jour dans la première décennie du XVI^e siècle¹²⁶. On peut donc penser que Pie II faisait déjà allusion à la prophétie chaldaïque lorsqu'écrivant à Louis XI, prédécesseur de Charles VIII, il l'assurait qu'il était réservé aux rois de France de délivrer les lieux saints, pour l'exhorter à prendre les armes contre les Turcs□

C'est le propre des rois de France de faire la guerre aux Turcs, de vaincre et de récupérer la Terre Sainte.¹²⁷

Une curieuse version de la prophétie chaldaïque circulait également en France dans une lettre que la mère du prêtre-Jean, la reine Hélène, aurait écrite du temps de sa régence au roi de France pour l'exhorter à s'unir à son fils□ elle portait que des moines du monastère de Bisan, qui signifie Vision, descendirent de leur haute montagne

¹²⁶ Une description complète des ouvrages apparaît dans Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, Genève, Slatkine Reprints, 1990, t. 4, col. 119-120 ainsi que dans G. Brunet, *op. cit.*, p. 149.

¹²⁷ «Nam pugnare cum Turcis & vincere, & Terram Sanctam recuperare, Francorum regum proprium est.□ Propos recueilli dans Nicolas de la Vigne, *De la Noblesse, ancienneté, remarques et mérites d'honneur de la troisieme maison de France*, Paris, Abel Langelier, 1587, p. 162.

d'Éthiopie à la rencontre du jeune David (alors âgé de 17 ans) pour témoigner d'une croyance répandue chez les moines□

Et disoient [les religieux] que la descente des Chrestiens avoit esté par eux pieça affectueusement desirée□ pour autant que *leurs propheties chantoient* (comme ils nous dirent) que les Chrestiens devoient aborder à ce port [...] et que les Maures seroient contraincts de vuidier le pays□ avec plusieurs propos à cestuy-cy conformes, qu'ils nous alleguerent.¹²⁸

La dimension musicale de la prophétie est importante, nous y reviendrons. Dans une lettre au pape Clément VII, le *negus* rapporte que le David de la Bible aurait lui-même scellé mystérieusement cette prophétie lyrique dans un psaume□

Ils a esté anciennement predict du Prophete au livre de la vie & passion de saint Victor, & au livre des Saints Peres, qu'un grand Roy Chrestien se devoit conioindre avec le Roy d'Ethiopie en bonne paix & union, &c. Comme dit le Psalmiste, Dieu accompagne les desirs des Roys qui desirent choses iustes, &c.¹²⁹

Pour cette raison, le prêtre-Jean se serait dit prêt à donner aux Francs mille fois cent mille drachmes d'or et le même nombre de combattants pour qu'ils viennent le rejoindre en Orient, de sorte (dit-il) «□ que nous assemblerons nos forces, [car] ie ne doute point que destruisions tous les pays des Maures. De mon costé, ajoute-t-il, ie ne desire autre chose de vous [...]□¹³⁰».

¹²⁸ G. Bonnet, sieur et Baron d'Aumelas, Recueil chrestien ou sont une prophecie de Ste Brigide Roynne d'Escosse : Promettans au Roy, et autres Chrestiens□ par sa Majesté : une grande prosperité, et élévation : Et conseillant, et enseignant, la sienne premiere spirituelle [...], Paris, Pierre Chevalier, 1611, pp. 4-5.

¹²⁹ *Idem*, p. 10.

¹³⁰ *Idem*, pp. 12.

Survivance de la légende du prêtre Jean à la Renaissance □ le témoignage iconographique du Ms lat. 10491

Dans quelle mesure l'entourage de Charles VIII était-il familier avec cette version de la prophétie, et dans quelle mesure alimenta-t-elle les espérances de conquête dans les troupes dépêchées à Naples? Peu de textes de propagande proprement dite permettent d'établir avec certitude la survivance de l'oracle dans l'imaginaire de croisade, tant les prophéties de sainte Brigitte, de l'ermite Reinard, des sibylles et des Pères de l'Église occupent le premier plan¹³¹. En revanche, témoignage d'une peinture à pleine page provenant, une fois de plus, du diurnal de René II de Lorraine¹³², et que Leroquais intitule (peut-être à tort) « Dans le temple, David couronné est accompagné d'un chœur de musiciens »¹³³, s'approche du récit de la Reine Hélène □ il s'agirait en réalité d'une illustration de la prophétie éthiopienne, mise en relation avec le projet royal de croisade.

L'image (fig. 4) se présente en deux plans. Dans la partie gauche de l'illustration, le roi-psalmiste David, vêtu de pourpre et d'hermine et surmonté d'un

¹³¹ Un chanoine de l'Eglise Saint Marcel de Paris, dénommé Claude Villette, résume dans son *Extraict des propheties et revelations des saints Peres* [...] (Paris, Claude Percheron, s.d., pp. 2-3) la liste des « Peres revelatifs de ce que les hommes doivent veoir & souffrir avant que le Turc embrasse avec nous la Croix de nostre Sauveur, & obeissance au S. Siege apostolicque □ asçavoir S. Hiposite [sic] & Merodius, evesques martyrs y a plus de 1300 ans, en leurs sermons en la consommation du monde, S. Augustin, au traicté de l'Antéchrist, Sainct Severin, Archevesque de Cologne, S. Bernacabus martir Evesque de Patara au rapport de S. Hierosme, S. Vincent confesseur, qui vivoit l'an 1418, les Sibilles Grecque et de Crete, S. Brigitte, Reinard l'Ermite, l'Abbé Cyrille dit Ioachim & plusieurs autres, & les Ephemerids enciens & modernes qui lisent dans les astres la cholere de Dieu [...] » □ On voit que la prophétie du prêtre Jean, peut-être moins reconnue que les autres parce de source populaire, n'apparaît pas dans l'énumération.

¹³² BNF, ms. lat. 10491, ps. 51, fol. 154^v.

¹³³ Cité après C. de Mérimondol, *op. cit.* (1995), p.78.



Figure 4. BnF, ms. lat. 10491, fol. 154v
Diurnal de René II de Lorraine , ps. 51.



Figure 4 bis. Chester Beatty Library, Dublin, Add.11735, f. 9^v
Coran, (Ibn al-Bawwab, Bagdad, 1013).

chapeau-couronne aux fleurs de lys, insigne de la France, sonne une petite cloche¹³⁴ en compagnie de deux musiciens, l'un touchant de la lyre à bras et l'autre une cithare décachorde en forme de *delta*, posée sur la table. La scène se déroule en Orient dans un temple ayant appartenu aux Sarrasins, comme l'indiquent des inscriptions arabes figurant sur la frise murale parcourant la pièce. Le dessin d'un soleil inséré entre deux inscriptions situe également la scène dans un contexte de Croisade, l'écu du soleil faisant référence à l'insigne de l'armée française en marche contre les hérétiques¹³⁵. Un groupe de personnages dans la partie gauche, probablement des moines ou des prêtres d'après leur uniforme, est attroupé autour d'un livre tenu par leur supérieur (son bonnet est relevé) monté sur une estrade qui fait office de lutrin. L'un d'entre eux chante ou lit à voix haute le manuscrit – ses compagnons écoutent, bouche close. Deux éléments sont importants dans cette scène – d'une part, l'homme tenant le livre est représenté avec l'attribut de la harpe, dont il ne joue pas puisqu'elle est posée contre lui, sur le sol. Cette harpe, attribut particulier de David dans toutes les enluminures des psaumes au Moyen Âge, permet donc d'identifier le supérieur des religieux en la personne de David, non pas celui de la Bible puisqu'il paraît déjà à gauche, mais son double – il s'agit très certainement du prêtre-Jean d'Éthiopie. D'autre part, les inscriptions du livre autour duquel les moines forment un chœur sont en caractères étrangers, comme en pictogrammes, ce qui appuie l'hypothèse d'une représentation de l'oracle de Damiette – il ne s'agit ni de latin, ni d'arabe, mais d'une troisième langue, qui pourrait bien être du chaldaïque.

¹³⁴ David jouant des clochettes est un motif courant des enluminures des psaumes. Dérivée de cette iconographie, la cloche évoque pour sa part la vie au monastère. Cf. Louis Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, tome 2, Paris, P.U.F., 1955, p. 283 et 285.

¹³⁵ Ainsi l'atteste notamment cette devise rappelée dans l' *Extrait des propheties et revelations des saints Peres* – «*Le Soleil de France nostre Roy tres-Chrestien, qui poindra de bon matin & fera choir a plat les brouillards de la nuict ennuieuse. C'est la devise prophetique du Chevalier François.*» *Op. cit.*, p. 16.

Ainsi pourrait-on donc lire cette illustration du diurnal □ un roi couronné de lys, image et fils spirituel du David de la Bible, réalisera la prophétie chantée dans le monastère de Bisan et proclamée par le prêtre-Jean □ dans les derniers temps, d'un pays de Franquie, un noble conquérant s'unira aux chrétiens d'Éthiopie et renversera de leur trône d'Orient la nation infidèle des barbares et des Maures. Les tribus de Juda et la terre d'Israël connaîtront alors la paix et la justice, conformément à la promesse faite au psalmiste et à sa descendance à jamais.

De ce rapprochement prophétique entre un David sauveur (*negus* oriental ou héros de la Bible) et le roi de France, nous pourrions encore ajouter que les XVI et XVII^e siècles en conservent la mémoire. Le roi Emmanuel du Portugal crut ainsi recevoir en 1509 une lettre d'une certaine reine Hélène, grand-mère et gouvernante du prêtre-Jean, lui annonçant la déroute prochaine des Turcs grâce à une intervention armée d'un roi du Nord¹³⁶. Il s'agissait bien sûr d'un faux, ou plutôt d'une copie d'une lettre légendaire à l'adresse trafiquée afin de relancer la machine de croisade à l'intérieur de l'Empire chrétien. Quinze ans plus tard, cette première missive fut suivie d'une autre, apparemment de la plume même du prêtre-Jean, l'assurant de la collaboration des chrétiens d'Orient s'ils relançaient le rêve de faire périr les Turcs¹³⁷. Dans le

¹³⁶ Le chevalier Bonnet, qui rapporte l'événement à un siècle de distance, explique que la lettre envoyée au roi du Portugal □ contenait □ « Ceste prophetie, que ladite Royme y dit estre dicte, et recogneuë par les Turcs mesmes, en ces mesmes mots : □ Nostre Seigneur Iesus-Christ et sa sainte mere et vierge Marie ont predict, qu'ès derniers temps és un pays de Francquie, viendroît à naistre un Roy qui en peu de temps destruiroit de dessus la terre l'univers nation des Barbares, et Maures. » □ *Op. cit.*, fol. aa iii^r.

¹³⁷ Extrait de la lettre □ « Audit Roy Dom Jean, de l'an 1524, au feuillet 327 □ « Je veuillez Seigneur delai ser les glorieuses entreprises contre les Maures & Gentils, & ne vous excusez de n'avoir forces semblables à celles du Roy vostre pere, m'assurant que les aurez bien grandes, si que avec l'ayde de Dieu, les pourrez mettre au bas : Vous promettant fournir or, & vivres, autant comme le sablon de la marine, & les estoiles du Ciel. De sorte que nous assemblerons nos forces, ie ne doubte point que destruisions tous les

premier quart du XVII^e siècle, et dans ce même contexte d'appel à la croisade, la légende se perpétue encore : le chevalier Bonnet, conseiller de sa Majesté et trésorier général de France, publiait dans son *Recueil chrestien* de prophéties une obédience du prêtre-Jean au Pape Clément VII (1342-1394), rassurant les troupes d'une généreuse collaboration du roi mythique à l'occasion d'une attaque des positions turques. Comme dans l'illustration du diurnal de René II, il fait un parallèle entre la promesse de victoire émise par le David éthiopien et celle des psaumes, l'une devant permettre la réalisation prochaine de l'autre. Cette citation du psaume 102 (101) s'enchaîne ainsi sans transition après l'«Épistre du Prete-Ian» adressée au prélat pour confirmer, «Comme une Prophécie», les propos du premier :

Tourne donc (te levant) tes regards debonnaire
 Sur Sion : c'est le temps d'alléger ses misères,
 Son terme est approché
 Car ses pierres encore a tes servans sont chères,
 Et de la voir en pouldre il ont le cœur touché.
 Lors toutes gens craindront ton nom et ta puissance,
 Et les rois de la terre auront en reverence
 La Maïesté de Dieu [...] ¹³⁸

Le florilège prophétique mélange sans complexe prophéties populaires et oracles sacrés : serti entre une évocation de la prophétie de sainte Brigitte et un extrait de l'*Historiale description de l'Éthiopie* attribuée au prêtre-Jean ¹³⁹, un poème sur le roi

pays des Maures : de mon costé ie ne desire autre chose de vous [...]» Cf. G. Bonnet, *op. cit.*, p. 12.

¹³⁸ Adaptation du psaume 101. G. Bonnet, *op. cit.*, dans la table des contenus non paginée.

¹³⁹ Il s'agit d'un extrait de l'*Historiale description de l'Éthiopie*, contenant vraye relation des terres, & païs du grand Roy, & Empereur Prete-Ian [sic], l'assiette de ses royaumes & Provinces, leurs coutumes, loix, & religion, avec les pourtraicts le leurs temples & singularitez, cy devant non cogneües, une traduc-

compare celui-ci à David qui doit vaincre le Turc Goliath avec cinq cailloux, «Cinq ronds de fleurance»¹⁴⁰.

Il faudrait enfin souligner que la mémoire de la prophétie du prêtre-Jean s'est perpétuée à Constantinople, s'il est vrai que parmi les prédictions qu'évoquent les voyageurs en terre d'Orient, il en existe une qui porte que les Français doivent un jour chasser les Sarrasins de l'Europe et de la face de la terre. Elle tisse le parallèle déjà évoqué par Jean-Ange de Legonissa entre *gallus* le coq et *gallus* le Gaulois, appelé à alerter le Turc de sa ruine prochaine

Ouy, ouy, il faut en venir là pour la ruine des Turcs, et l'accomplissement de la Prophecie, *Dum Gallus cantabit, turca perebit*. / Ils la tiennent certaine [...] Ce brave Coq, qui de son chant fait trembler cet horrible Lyon, N'est-ce comme une autre grande prophétie, et certain divin tesmoignage, que ces propheties seront accomplies?¹⁴¹

Les moines abyssins dévoués au prêtre David auraient également transmis aux voyageurs la chronologie précise des événements associés à la chute de l'Islam en Orient,

tion de Jehan Bellère de la version portugaise de l'ouvrage légendaire attribué au prêtre-Jean par Dom François Alvarez, publiée à Anvers chez Christophe Plantin en 1558.

¹⁴⁰ G. Bonnet, *op. cit.*, p. 28.

¹⁴¹ *Op. cit.*, pp. 38-39. On retrouve un écho de cette expectative turque dans un *Extraict des propheties* (*op cit.*, pp. 10-11) «Toutes Prophecies & revelations demeurent d'accord & les Turcs mesme si attendent, qu'un roy de France levera les armes en mainforte contr'eux, et leur fera lascher prinse de tout ce qu'ils avoient conquis sur toutes les terres des Chrestiens. & en l'Orient, en l'Occident, & les reduira en son obeissance & en l'Eglise catholique. & leur fera embrasser le Baptesme, & vivront en union de religion & fraternité Catholique avec nous. Ce roy reünira l'Empire divisé en l'Orient et en l'Occident, & sera seul empereur du monde, aymé & redouté de tous les hommes. Iamais ne c'est veu monarque si zelé à l'honneur de Dieu, si victorieux, si puissant, ny si heureux en terre [...] tous les Royaumes Chrestiens auparavant desolez de toutes miseres, seront relevez & retablis en grande / splendeur, par luy ny aura au monde qu'un Pasteur et qu'une Bergerie.»

laquelle aurait d'abord circulé de bouche à oreille durant plusieurs siècles puis été donnée par écrit au roi du Portugal en 1509□

Ils ont encores deux autres propheties□ l'une desquelles ils disent estre de Saint Ficatore, & l'autre de Saint Sinode, qui fut Hermite en Egypte□ qui predirent que les Franques de l'extrémité¹⁴² de la terre viendroient par mer se conjoindre les Abyssins, & destrueroient Tor, Zidem, & la Meque, avec un si grand nombre de gens qui surviendroient pour la deffaire, que les mescreans se turoient eux-mesmes à coups de pierres, & se ietteroient dans la mer. [...] Puis s'empareraient de l'Egypte, & la grande cité du Caire [...] ¹⁴³

Après quoi les Abyssins laisseraient «□volontairement iouyr les Franques de ceste region□ Et qu'alors s'ouvriroient les chemins pour aller seurement de Franquie aux terres des Abyssins.»¹⁴⁴ On retrouve là, dans ses grandes lignes, le projet médité par Charles VIII de conquérir la Terre Sainte et de la délivrer de l'emprise turque. Les prédictions du prêtre-Jean au Moyen-Orient auront même la vie longue d'un bout à l'autre de la Renaissance puisque, encore au temps de la Ligue, le bruit court que le roi de France est le seul ennemi véritable que redoutent les Turcs, depuis la mort du *negus* David. Le seul nom du royaume très-chrétien, raconte-on encore en 1587, ravive chez les Maures le souvenir des croisades du terrible Charlemagne et font naître des inquiétudes de défaite et de confusion, conformément aux prédictions qui circulent entre eux, dans les cercles politiques et religieux□

[...] Depuis ce temps là, non seulement le nom des François fut en telle reputation envers tous les peuples d'Orient, qu'ils le feirent entre eux general à tous les peuples d'Occident, comme s'ilz n'eussent recongneu qu'eux. Mais aussi leurs Roys

¹⁴² Note du texte, en marge : «□Teste extremité tesmoigne encor que ce seront les François.□

¹⁴³ *Op. cit.*, p. 5.

¹⁴⁴ *Op. cit.*, p. 6.

devindrent tellement formidables à toutes les nations Mahumetiques, que tous les autres Roys & Monarques de la Chrestienté ensemble, ne leur ont jamais rien semblé au pris d'eux. Dont ie m'en rapporte à ce qu'ils / en disent en leurs histoires & Propheties qu'ils ont entre eux.¹⁴⁵

Louer dans le personnage du roi de France l'allié du David abyssin tant attendu, ou mieux encore concentrer sur ce roi toutes les espérances liées au libérateur davidique de la prophétie musulmane et des Écritures bibliques, fut donc une manière d'inscrire le voyage d'Italie sous des augures convaincants, recevables de la part des croyants comme des lettrés familiers aux récits des grands voyageurs. Mais pour en comprendre l'essor en France comme en Italie, où les éloges de Charles VIII comme un nouveau David ne tarirent pas, il faut également s'arrêter un instant sur les symboles de la politique médicéenne, où la figure du berger achevant d'une pierre le géant Goliath avait fourni à la famille régnante une image du pouvoir dont Charles VIII put bénéficier en tant que libérateur attendu du royaume de Sicile.

¹⁴⁵ Nicolas de la Vigne, *De la Noblesse, ancienneté, remarques & merites d'honneur de la troisieme maison de France*, Paris, Abel Langelier, 1587, pp. 135-36.

Chapitre VI

David, héros national en Italie

une seconde piste pour la fortune politique de David

Dans l'Italie de cette fin du XV^e siècle, le succès que semble avoir remporté la propagande royale française axée sur l'Ancien Testament, chez un Angelo Terzone par exemple, répond également à un horizon d'attente favorable à une telle mise en scène du pouvoir et de l'histoire. Il correspond, entre autres, à l'éclosion dans la sphère politique de plusieurs thèmes bibliques, notamment celui de la cité italienne en tant que Jérusalem en marche. Diffusé non seulement par Savonarole, selon lequel Florence devait participer à la conversion de tous les infidèles et de tous les païens de la terre en dehors de ses frontières comme à l'intérieur des murs de la ville¹⁴⁶, mais également par les poètes sensibles à sa prédication, ce thème avait ramené Florence au modèle de la nation élue en la situant dans le contexte de l'histoire sacrée, c'est-à-dire, selon les idées de l'époque, dans les conditions appropriées à l'accomplissement d'un événement unique et surprenant. Comme l'a montré Donald Weinstein¹⁴⁷, ceux qui écoutèrent assez

¹⁴⁶ La comparaison de Florence et de Jérusalem abondent dans les sermons de Savonarole, notamment dans sa prédication sur les psaumes où il met en valeur le lien privilégié qui unit la ville de Florence à son Dieu. Voir *Prediche sopra i Salmi*, Rome, éd. V. Romano, 1969, vol.1.

¹⁴⁷ Donald Weinstein, *Savonarole et Florence. Prophétie et patriotisme à la Renaissance*, Princeton,

le moine pour encourager la réforme morale et constitutionnelle prédirent l'avènement d'un monde nouveau, spirituel, qui rayonnerait à partir de la capitale médicéenne au temps de la descente de Charles VIII en Italie. On connaît notamment les vers de Girolamo Benivieni, poète de l'entourage de Laurent le Magnifique, portant que Florence est en voie de devenir le centre d'une réforme religieuse qui gagnera toute la péninsule italienne et rassemblera la chrétienté dans une unité retrouvée, comme un seul troupeau conduit sous la houlette d'un seul pasteur¹⁴⁸

Lève-toi, ô Jérusalem, et vois
ta reine et ton fils bien-aimé.
De toi, cité de Dieu, aujourd'hui immobile et affligée,
naîtront bientôt joie et splendeur telles,
qu'elles te pareront ainsi que tout l'univers.
De ces jours de béatitude,
tu verras le monde entier venir à toi,
tous pleins de dévotion et de foi,
attirés par le parfum du lys de ta sainteté.¹⁴⁸

L'analogie scripturaire avec Jérusalem appelait inévitablement le thème de David régnant sur sa cité sainte de Florence¹⁴⁹ aussi les apologistes de la cour ne manquèrent-ils pas l'occasion de développer le symbolisme politique du roi d'Israël dès le début du XV^e siècle à la cour des Médicis, où il devint un puissant symbole du pouvoir. La sculpture et la peinture lui conférèrent une dimension civique¹⁴⁹, laquelle vit le jour

Princeton U.P., 1970, en particulier le chapitre IV sur « Florence, nouvelle Jérusalem ».

¹⁴⁸ G. Benivieni, *Commento sopra a piu sue canzoni et sonetti dello amore e della bellezza divina*, Florence, 1500, cité après Weinstein, op. cit.

¹⁴⁹ Selon Janson, l'image isolée du David victorieux fut conçue à Florence¹⁴⁹ sa première apparition connue se trouve sur la fresque d'Agnolo Gaddi à S. Croce. et le premier exemple en sculpture nous vient de Donatello lui-même, dans un *David* de marbre exécuté pour figurer dans la cathédrale de la ville. Cf.

avec la statue de David en bronze réalisée par Donatello (fig. 5). Cette œuvre inspira de nombreuses commandes royales (dont une, célèbre, passée à Léonard de Vinci) et peut-être aussi le projet de Marc Marulle de composer une *Davidias*¹⁵⁰. Un compte-rendu du mariage de Laurent de Médicis révèle qu'elle occupait en 1469 un emplacement stratégique, le centre de la première cour du palais Médicis, où elle demeura jusqu'en 1495, après l'expulsion de la famille régnante. C'est là que Charles VIII et sa suite purent contempler le *David* à l'occasion de l'escale des troupes à Florence du 17 au 28 novembre 1494¹⁵¹, et rendre compte de la manière italienne de traiter la matière biblique à des fins patriotiques et politiques.

«*David florentinus*»: l'exemple de Donatello

Sur l'iconographie du *David* de Donatello ainsi que sa dimension politique, les analyses Horst W. Janson, Alessandro Parronchi, John Pope-Hennessi, Christine M. Sperling et d'autres tirent quelques conclusions intéressantes. Elles montrent que David triomphant de Goliath était, bien avant l'arrivée de Charles VIII en Italie, un symbole du pouvoir florentin. L'arrivée d'un roi davidique français à Florence faisaient coexister deux lectures politiques différentes d'un même épisode biblique. Ces conclusions méritent d'être brièvement évoquées car elles mettent en perspective à la fois l'effort

H. W. Janson, «La signification politique du David en bronze de Donatello», *Revue de l'art*, 39, 1978, pp. 35 ss.

¹⁵⁰ Marco Marulic, *Davidias*, in [Branimir Glavicic], *Marci Maruli Opera omnia*, Split, Knjizevni krug, 1984.

¹⁵¹ Le roi, évidemment, logea au palais des Médicis même. Cf. Yvan Cloulas, *op. cit.*, pp. 85-88.



Figure 5. Donatello, *David*, (Florence, entre 1428 et 1430).

d'Angelo de Legonissa de voir en Charles un descendant de David et l'immense travail des panégyristes franco-italiens pour acclamer le roi sous les traits du vainqueur de Goliath.

Selon Janson, la clé de l'œuvre réside dans le casque ailé de Goliath, lequel évoquerait le conflit qui opposait Florence aux Gibelins à l'époque de Donatello. Le premier à avoir adopté le casque ailé, réminiscence des ailes de l'aigle impérial, fut le seigneur de Vérone, Can Grande della Scala, qui gouvernait Florence comme un fief impérial. Avec lui et à partir de la seconde moitié du *Trecento*, ce casque était devenu un symbole gibelin bien établi. Au *Quattrocento*, Filippo Maria, qui convoitait la ville, avait repris cet emblème à son compte, d'où la conclusion de Janson : la statue de Donatello, et en particulier le casque du géant, identifiait Goliath avec les Visconti, ennemis traditionnels des Florentins, et en particulier avec Filippo Maria : elle fut l'objet d'une commande publique passée par la Seigneurie lors de la crise de 1423-1428 pour symboliser la résistance civique et patriotique de Florence à une époque où la cité était en danger, puis acquise par les Médicis pour trôner au palais seigneurial.

D'autres éléments découverts après l'étude de Janson appuient, tout en les affinant, les conclusions de l'historien. Au moment des noces de Laurent de Médicis, une statue de *Judith et Holopherne* par Donatello faisait face au *David* dans le jardin du palais. Un manuscrit florentin daté des années 1466-1469 découvert par Christine Sperling rapporte qu'un petit poème inédit en vers saphiques, pourtant jamais gravé sur le socle du *David*, circulait déjà à cette époque dans l'entourage de Pierre de Médicis¹⁵² □

¹⁵² Christine M. Sperling, «Donatello's Bronze David and the Demands of the Medici Politics», *Burlington Magazine*, vol. 34, no 1069, 1992, pp. 218-24. Il s'agit du ms. 660, fol. 85^r, de la Bibliothèque Riccardiniana de Florence.

ces quelques vers font écho à une autre inscription, bien connue cette fois, gravée sur la base de la *Judith*. On pouvait en effet lire sur les statues de David et de Judith

Le vainqueur est celui qui défend la patrie. Dieu a anéanti la colère d'un énorme adversaire. Voyez un garçon a vaincu un grand tyran. Soyez vainqueurs, ô citoyens

Les royaumes sont abaissés par le luxe, les cités s'élèvent grâce aux vertus, contemplez la tête de l'orgueil tranchée par la main de l'humilité.¹⁵³

Les quelques vers concernant David en rappellent d'autres, composés également sur le mode saphique par Francesco Filelfo, un humaniste engagé avant les années 1435 aux côtés de Côme et de Laurent de Médicis, alors leur mécène, et bientôt tombé en disgrâce. Chaque strophe de son poème (antérieur à 1435) se termine par «Vincite, fortes» et célèbre l'entrée des Médicis dans la cité. Plusieurs indices indiquent que Filelfo se serait inspiré des vers dédiés à David pour écrire son poème (et non l'inverse), et donc que les vers associés à la statue de *David* avaient déjà été rédigés en 1434 à l'intention de la famille régnante. Par conséquent, conclut Sperling, Janson vit juste lorsqu'il fit un lien entre le *David* et le conflit opposant Florence à la famille milanaise des Visconti, mais la statue fut exécutée pour la famille Médicis, directement interpellée par la scène biblique et sa devise, et non pour la Signoria. La commande proviendrait

¹⁵³ Sur le *David* de Donatello:

«Victor est quisquis patriam tuetur

Frangit immanis Deus hostis iras

En puer grandem domuit tiramnum Vincite cives.»

Sur *Judith* :

«Regna cadunt luxu, surgunt virtutibus urbes

Cesa vides humili colla superba manu.»

Christine Sperling, *op. cit.*, p. 218.

même des Médicis puisqu'en mars et en avril 1428, Côme fut nommé comme «Prior», un poste qui le retint quelque temps au Palazzo Vecchio, où il eut l'occasion de voir le *David* de marbre de Donatello dans la grande salle du palais¹⁵⁴. Or, ce marbre portait une inscription qui rappelle les vers saphiques de Filelfo : «À ceux qui se battent avec force pour sauver leur patrie, Dieu vient en aide, même contre les plus terribles adversaires»¹⁵⁵. Lorsque la guerre contre les Visconti de Milan se termina en 1428, avec la signature du traité de Ferrare, aucune autre devise ne put mieux célébrer la victoire des Médicis¹⁵⁶. Le bronze de Donatello aurait donc été une commande de Côme pour célébrer la victoire de Florence contre l'impérialisme gibelin, et l'inscription du *David* marmoréen aurait inspiré l'artiste dans la réalisation de son monument patriotique et civique. Le poème de Filelfo serait une évocation directe à ses anciens protecteurs médicéens et situerait l'exécution de la statue vers les années 1428-30.

Une troisième interprétation du *David* de Donatello, développée par Colin Eisler¹⁵⁷, fait un lien entre le berger vainqueur du géant et l'iconographie de l'athlète de la vertu. La culture classique avait fait de la force physique un signe extérieur de la vertu, selon le sens accordé à cette qualité par Cicéron : «Le terme 'vertu' dérive du mot 'homme', et la qualité première de l'homme est la force d'âme»¹⁵⁸. Aristote fait également le lien : «l'exercice du courage (*fortitudinis*) est la vertu»¹⁵⁹. Le lien entre la force intérieure et la vertu ainsi posé, l'association de l'athlète et de l'homme de vertu allait

¹⁵⁴ Le *David* de marbre fut transféré de S. Maria del Fiore à la grande salle du palais en 1416.

¹⁵⁵ «Pro patria fortiter dimicantibus etiam adversus terribilissimos hostes deus praestat auxilium»

¹⁵⁶ À l'origine de ce traité était l'oncle de Côme de Médicis, Averardo di Francesco de' Medici.

¹⁵⁷ Colin Eisler, «The Athlete of Virtue, The Iconology of Ascetism», *De Artibus opuscula. Essays in Honor of Erwin Panofsky*, vol. 1, New York, N.Y. University Press, 1961, pp. 82-87.

¹⁵⁸ *Tusculanarum disputationum ad Brutum*, I, xi, 18.

¹⁵⁹ Cf. J. Rickaby, «Fortitude», *Catholic Encyclopedia*, New York, VI, 1909, pp. 147-148.

presque de soi-même Xénophon comme Aristote fit du premier l'équivalent du second¹⁶⁰. Dans la culture chrétienne, ce même parallèle fut justement mis en avant par Prudence au sujet de David : la *Psychomachie* fait du combat de David et Goliath une allégorie du combat de la vanité contre l'humilité, un signe que Dieu donne sa force aux petits plus qu'aux orgueilleux¹⁶¹. Chrysostome, dont les ouvrages grecs étaient étudiés par un ami de Donatello, Coluccio Salutati, à Florence, avait également décrit la couronne d'amarante ou de laurier (dont est orné le chef de *David*) comme la récompense légitime de l'athlète de vertu¹⁶². Donatello put certainement s'inspirer de ce passage pour justifier la nudité de sa statue, peu commune pour un personnage biblique. L'œuvre serait donc une évocation de la force corporelle tant prisée par les Grecs et spiritualisée par les Pères et les philosophes, la force de la vertu victorieuse du mal.

La familiarité des Florentins avec la connotation politique du roi David suggère qu'au moins du côté italien, à l'occasion du voyage de Charles VIII, la référence au psalmiste a trouvé dans le vocabulaire symbolique local, des accents appropriés pour faire l'éloge d'un libérateur. On peut alors se demander dans quelle mesure le symbolisme rattaché à David dans la ville de Florence a influencé la représentation de Charles VIII en roi biblique, de l'autre de côté des Alpes.

¹⁶⁰ Cf. « Ascèse » et « Ascétisme » dans le *Dictionnaire de spiritualité*, Paris, Marcel Villar, I, 1937, col. 393 sqq.

¹⁶¹ Prudence, *Psychomachia*, Paris, Belles-Lettres, 1992, ll. 290-305.

¹⁶² Cf. réf. d'Eisler, *op. cit.*, p. 86, note 23.

Quelques réactions italiennes à la fortune du David Valois

Y a-t-il eu un impact de l'appropriation politique de David par les Médicis sur certaines descriptions d'origine italienne de Charles VIII? Quelques indices permettent de le penser. Les rapprochements sont parfois lointains. Lors de la victoire française à Naples, le thème des Neuf preux permit par exemple de célébrer en Charles l'égal du fils de Jessé et de Juda Macchabée¹⁶³ □ le symbolisme politique rattaché à David rejai- lissait sur le roi. Une autre harangue que la fille du seigneur Jehan de Soullier¹⁶⁴ pronon- ça en l'honneur du roi lors de son passage à Quiers, sur le chemin du retour, va dans le même sens. Dans un long compliment sur l'heureuse issue du séjour royal à Naples, Anna Solaro salue particulièrement l'homme envoyé par Dieu pour combattre les Infidèles et accomplir les prophéties des anciens, ainsi qu'il aurait été «□pronostiqué à bon

¹⁶³ Voici le rondeau composé par André de la Vigne sur le succès de l'entreprise française à Naples □

Bien venu soit le second alixandre
 Laultre cesar, lheritier charlemaigne
 Le trespuissant iosue de brehaigne
 Qui iadis mort fist en terre descendre
 Le noble hector, godefroy doulx et tendre
 Qui porta aux champs la deificque enseigne
 § Bien venu soit.
 Le roy david ou na riens que reprendre
 Machabeaus et artus de bretaigne [sic]
 Qui a de naples plat pays et montaigne
 En peu de temps fait a luy condescendre
 § Bien venu soit. □

(*Vergier d'honneur, op. cit.*, fol J 5^v).

¹⁶⁴ Jean Forbin, seigneur de Soliers ou Soulliers. La branche de Forbin qui a pris le nom de *Soliers*, commence à Palamède, surnommé le Grand, second fils de Jean I. Ce fut à la persuasion de Palamède de Forbin, que Charles d'Anjou, roi des deux Siciles, institua Louis XII son héritier.

droit et à juste titre son renom l'élève au-dessus de tous les rois de la terre, et elle ajoute

Vrayement ta premiere nation, o roy des roys terriens, descendue est de si merueilleuse renommee quelle approche singulierement lexcellence de celle au patriarche Abraham et de David roy des Hebreux, des quels est descendue la mere du roy des cieulx [...]¹⁶⁵.

Le rôle d'instrument de la justice divine ainsi que la qualité d'élus que revendique le roi inspire à plusieurs panégyristes des rapprochements très divers avec les *Chroniques* et les *Rois*, mais c'est cependant dans un manuscrit corvinien de la Bibliothèque Laurentienne, la *Bible de Florence*¹⁶⁶, que les thèmes de David-roi de France et du *David florentinus* (le berger vainqueur de Goliath et défenseur de Florence) se rencontrent de la manière la plus directe et la plus originale. Les trois volumes de la Bible de Florence, exécutés en Italie mais commandés par le roi de Hongrie, contiennent de superbes enluminures en lien avec l'expédition d'outre-monts le premier volume fut illustré par Atavante, et le second ne contient que du texte le troisième, l'un des plus beaux ouvrages enluminés de la collection de Matthias Corvin, conserve des chefs-d'œuvre de Gherardo et Monte di Giovanni. Dans ce dernier volume, réalisé au temps des préparatifs de l'expédition, deux peintures, complémentaires par leur thématique biblique, évoquent directement le projet de croisade et le représentent comme la réactualisation contemporaine, en Italie, des guerres d'Israël menées contre les Philistins.

¹⁶⁵ La mer des histoires, avec les faits et gestes de Charles VIII et le martyrologue des saints, Lyon, Claude l'Aoust, dit de Troyes, 1506, vol. 2, fol. CLXXV^r.

¹⁶⁶ *Biblia* conservée à la Bibl. Laurentienne, Ms. Plut. 15. Cod. 15, 16 et 17. Il s'agit d'une Bible florentine des années 1489-1490 commandée par le roi de Hongrie Matthias Corvin. Pour une description complète de l'ouvrage, cf. [Csaba Csapodi], *Bibliotheca corviniana, The Library of King Matthias Corvinus of Hungary*, Budapest, Magyar Helikon, 1969, p. 52, notices 58-60.

David et Charles VIII dans la Bible de Florence

Dans la foulée de la tradition patristique¹⁶⁷, l'illustration de la page de titre du troisième volume (fig. 6)¹⁶⁸ met en relation la victoire de David sur Goliath – jusque-là associée en priorité, par les esprits cultivés et sensibles aux enjeux politiques, aux Médicis – et celle des princes chrétiens de la dernière décennie du *quattrocento* sur les hérétiques. La composition audacieuse, de style résolument Renaissance, apparaît en pleine page, bordée de part et d'autre par deux colonnes verticales qui évoquent un arc de triomphe. À l'avant-plan, le psalmiste en prière (identifié en toutes lettres) implore le secours de Dieu le Père, lui-même représenté au cœur d'un halo de séraphins azurés, dans la partie droite supérieure de l'image. David auréolé porte le manteau royal mais sa couronne et sa lyre jonchent le sol, en signe d'humilité. Au plan intermédiaire, deux scènes rappellent sa vie tumultueuse. À gauche, on le voit se pencher près d'un ruisseau pour ramasser les pierres destinées à frapper Goliath. À droite, il tranche la tête du géant. Derrière lui, une troupe de cavaliers mettent en déroute une foule enturbannée. Le combat se déroule devant une ville identifiée en deux endroits et en toutes lettres comme Jérusalem, bien que la vue imposante sur la cathédrale de Florence, dont le dôme réalisé par Brunelleschi entre 1420 et 1436 faisait la fierté de la cité (il s'élevait à

¹⁶⁷ Le rapprochement entre David combattant Goliath et les chrétiens s'opposant aux Maures est ancien. Théodore de Mopsueste avait déjà fait le lien, comme en témoigne ce commentaire qui lui est attribué dans la *Biblia cum glossa*, op. cit., pp. 430-31 : « Membra veri David cum superbientes haereticos et sacrae scripturae sententias deferentes eisdem sententiis quas proferunt vincunt, quasi elatum Goliath suo detruncant. »

¹⁶⁸ Plut. 15, cod. 17, fol. 1^v.



Figure 6. Bibliothèque Laurentienne, ms. Plut. 15, cod. 17, fol. 1v
Biblia (Florence, 1489-90).

114 mètres, une altitude jamais atteinte jusque-là), ne laisse aucun doute sur l'amalgame entre la ville sainte et la ville italienne. Des militaires armés y sont également attroupés. Enfin, dans la marge inférieure de l'image, l'onction du berger David au milieu de ses frères par le prophète Samuel évoque la cérémonie royale du sacre célébrée par l'évêque et la protection du ciel donnée aux souverains à cette occasion.

Le caractère remarquable de l'œuvre tient entre autres à l'émergence d'un élément séculier dans cette scène somme toute traditionnelle□un groupe de trois personnages royaux placés légèrement en retrait à la gauche du psalmiste et qui contemplent une bataille se déroulant devant Jérusalem. Deux d'entre eux peuvent facilement être identifiés grâce à leur profil bien typé, Matthias Corvin au centre et Charles VIII à sa gauche, orné de la couronne aux lys et du sceptre royal. L'identité du troisième personnage, vêtu d'une robe bleue fleurdelysée, n'est pas encore déterminée avec certitude à ce jour. Ses traits portent à croire qu'il s'agit d'une femme, sinon Anne de Beaujeu du moins une allégorie de la France□des spécialistes ont également suggéré qu'il s'agirait de Louis~~XI~~¹⁶⁹. La scène de la bataille aux portes de la ville est également frappante car elle juxtapose plusieurs éléments disparates□devant la Jérusalem florentine, la troupe royale, reconnaissable à son armure de fer, brandit un drapeau marqué de la croix de Jérusalem. Elle met en fuite des musulmans arborant le drapeau rouge au soleil d'or. La signification de cette peinture est claire□le roi de Bohême et de Hongrie Mathias Corvin, l'un des chefs pressentis en 1490 pour descendre vers la Sicile et mener la Croisade, s'apprête avec l'appui de Charles VIII à suivre l'exemple du berger vainqueur de Goliath et à assurer la victoire des chrétiens sur les infidèles. On sait cependant que le

¹⁶⁹ Cf. Iliona Berkovits, *Illuminated manuscripts from the Library of Matthias Corvin*, trad. par Susan Horn, Budapest, Corvina Press, 1962, p. 60.

projet prendra une tournure toute différente avec la mort subite de Corvin, à l'âge de quarante-sept ans, le 6 avril 1490, à l'époque même où Gherardo et Monte di Giovanni illuminent la *Bible* florentine□ Charles sera dépêché pour prendre la tête des croisés et ce sera lui le nouveau David, adversaire du nouveau Goliath.

L'aspect florentin de Jérusalem (sans aucune évocation de cet élément iconographique traditionnel de la Ville sainte qu'est le mont Golgotha surmonté d'une croix) pourrait bien être le fruit d'une simple convention si elle ne revenait encore, de manière plus précise, dans une seconde enluminure. Il s'agit de l'illustration placée au tout début des *Psaumes* dans le même ouvrage, un folio seulement après la peinture précédente (fig. 7)¹⁷⁰. La page en question est divisée en trois parties□ un encadrement de motifs végétaux, d'emblèmes et de blasons (les trois couronnes et les trois lions de l'alliance Hongrie-Dalmatie-Galice, sur la colonne de gauche, et le blason et la croix spécifiques à Matthias Corvin, sur la colonne de droite) et de personnages bibliques (Moïse, les prêtres Melchisédec et Aaron, les psalmistes Asaph, Heman et Iditum) entourent la composition centrale. Dans la moitié inférieure de la page, une miniature de David à la harpe placée au début du texte biblique (psaume *Beatus vir*), évoque le roi-musicien, bien qu'à la gauche et à la droite de son trône figurent un casque et une épée, rappel de sa carrière de combattant.

Dans la partie supérieure, la confrontation entre les troupes d'Israël et l'armée philistine file le thème des guerres d'Israël. La scène se déroule dans un champ rocailleux avec en son centre un piton rocheux□ à gauche, un roi couronné et sa milice vont à

¹⁷⁰ Plut. 15, cod. 17, fol. 2^r.



Figure 7. Bibliothèque Laurentienne, ms. Plut. 15, cod. 17, fol. 2r
Biblia (Florence, 1489-90).

l'encontre d'une troupe armée, disposée sur la droite, arborant un drapeau sur lequel est écrit *Philistei*. Spectateur du combat, un chevalier vêtu de noir et monté sur un cheval blanc observe l'arrivée de la troupe. Malgré une seconde inscription de *Philistei* sur une tente, l'ennemi n'est pas Turc mais bien occidental□aucun turban cette fois, seulement un chef au teint clair et blond. L'inscription sur la tente et la ressemblance frappante entre ce chef sur un cheval blanc, et le David musicien de la lettrine, renvoient à I *Sam.* 29 et 30, c'est-à-dire à l'époque où, pour fuir Saül, David s'était réfugié chez les Philistins et menait leurs guerres. Il faut par ailleurs souligner que David, ici, ne se bat pas.

Un autre élément intéressant de cette illustration relève de la ville dépeinte en arrière-plan, qu'une inscription sur les murs identifie comme *Hébron*, mais que ses principaux monuments permettent assurément d'identifier comme Florence□on reconnaît la Place de la Seigneurie avec à gauche, le palais des Médicis (Palazzo Vecchio), surmonté de son beffroi caractéristique, la loge de la Seigneurie (Loggia della Signoria) avec en façade non pas trois, mais quatre arches, et tout au fond, à l'horizon, la cathédrale de Florence.

Dans cette fresque à la fois politique et biblique, il semble bien que la nouvelle Hébron (Florence) célèbre le premier acte de ce qui doit être un scénario de l'expédition française, la défaite des rois de Sicile et la victoire du roi du Nord, pressenti par le commanditaire de l'enluminure comme étant Matthias Corvin. En effet, la présence simultanée de l'armée d'Israël, des Philistins, le piton rocheux et la mention de la ville d'Hébron évoquent la bataille qui précipita la mort de Saül sur le mont Gelboé, à laquelle le psalmiste ne prit pas part, et le sacre de David qui s'ensuivit presque aussitôt à

Hébron¹⁷¹. Si cette enluminure, comme le laissent croire sa thématique et son style, a un lien avec la précédente, et si toutes deux confèrent aux espérances de 1490 des accents bibliques, alors il semblerait que la peinture insérée au début des *Psaumes* (fig. 7) revête la signification suivante□ le roi en titre mais contesté (de Sicile) perdra, à l'instar de Saül, la guerre contre les nations voisines□ un nouveau roi prendra sa place, sera acclamé à Florence et rétablira la paix dans toute la péninsule.

Le symbolisme politique de David, si populaire dans la capitale médicéenne, semble bien avoir rayonné grâce aux peintres italiens non seulement en France, mais aux confins de l'Empire, en Hongrie, où il recouvre un spectre de significations plus large avec l'avènement de la nouvelle croisade. La première peinture biblique, où les rois chrétiens observent l'exploit de jeunesse de David, déplace un symbole important de la puissance des Médicis vers les chefs pressentis pour mener l'expédition. Florence, nouvelle Jérusalem puis nouvelle Hébron, est assurément appelée à jouer un rôle stratégique dans ce combat qui engage toute la chrétienté. Le symbole du berger oint par Samuel et vainqueur de Goliath évoque la part d'honneurs et de gloire qui reviendra de bon droit à la cité dans la victoire, honneurs qu'elle partagera avec les princes alliés venus se battre outre-monts. Les armoiries disposées dans les marges de la seconde enluminure évoquent l'étape décisive que représente, pour Corvin et son royaume, la reconquête de la Sicile et l'affrontement avec les princes d'Aragon, ces nouveaux Saül que d'aucuns (tels le Pape¹⁷² et Savonarole) considèrent déjà comme déchus de la grâce

¹⁷¹ 2 *Sam.* 1 et 2; 1 *Chr.* 10 et 11.

¹⁷² Lorsque le petit Charles VIII monte sur le trône, le pape Innocent VIII est en guerre avec l'aragonais Ferrante, qui refuse de payer son tribut annuel à Rome. Il l'excommunie et appelle à son secours Charles VIII, qui reçoit l'épée bénite et le bonnet d'honneur le 24 janvier 1490□ l'appel lui est lancé d'intervenir à Naples. Cf. Cloulas, *op. cit.*, pp. 17-18.

divine et par conséquent, usurpateurs du titre royal¹⁷³. Dans cette fresque à la fois politique et biblique, la nouvelle Hébron (Florence) célèbre le premier acte de ce qui doit être la prise de Jérusalem, la défaite des Maures et la réunification de l'Orient et de l'Occident en un même troupeau et sous la conduite d'un même berger. C'est tout l'imaginaire davidique, avec les connotations que l'on sait chez les Florentins et dans la tradition chrétienne, qui s'élargit pour recouvrir une réalité diplomatique et eschatologique.

Il ne fait plus de doute que le grand déploiement des guerres d'Italie soit l'occasion de raviver le lien qui unit les rois croisés, et en particulier le roi de France, avec son ancêtre spirituel dans l'Ancien Testament, David. Il ressort de ce retour massif au roi biblique deux éléments caractéristiques du retour politique et stratégique aux Écritures, à l'aube de l'époque des réformes. En premier lieu, sa liberté extrême par rapport à la « Vérité » biblique. Le David des chroniqueurs et des apologistes de la couronne est un prophète, ce que l'Écriture ne dit pas. David est un roi, il est au centre des prophéties de Samuel et de Nathan, mais non l'auteur de prédictions comme le furent, par exemple, Jérémie ou Isaïe. Certes, il a écrit des psaumes récités et accomplis par le Christ, mais cela ne lui donne, nulle part dans l'Écriture, le titre de prophète. On préfère celui de poète. En revanche, les Pères et les Docteurs de l'Église l'appellent prophète, comme ils le font aussi pour Abraham et pour Moïse, dans la mesure où la

¹⁷³ Ce titre, on le sait, était rattaché à la couronne de Naples depuis 1277 à la suite de l'acquisition de Tyr, Tripoli et Saint-Jean-d'Acre par Charles Ier d'Anjou. Mais Naples n'était pas seule : outre le traité de Liénard Baronnat prouvant les droits de la France sur Jérusalem, la Hongrie y était également liée depuis que le roi René hérita en 1435 de la reine Jeanne II de Naples des droits et des prétentions sur la totalité du royaume napolitain, soit les royaumes de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile. L'union de la fille de Ferdinand d'Aragon, Béatrix, avec Mathias Corvin en 1475 confirmait cet état de fait. Cf. Christian de Mérindol, *op. cit.*, p. 67-68.

totalité de l'Ancien Testament annonce de manière plus ou moins voilée, les événements du Nouveau Testament. Mais il n'est assurément pas question de voir un autre que le Christ au cœur de ces prédictions. L'Église accepte une certaine exégèse à l'intérieur de limites très fermes.

En second lieu, on constate que le travail que les écrivains effectuent à partir des Écritures en est un de distanciation qui met le sacré au service de l'homme et de ses politiques, et non l'inverse. Au temps des guerres d'Italie, et en dépit de l'élan donné en ce sens par Nicolas de Lyre, le rôle du croyant dans le monde semble moins d'entreprendre une démarche de foi qui part des Écritures pour rejaillir sur le sens donné à chaque existence, que de répondre à un appel, celui du Pape de mener une Croisade, celui d'un roi mobilisant la nation pour s'engager avec elle dans une 'œuvre de justice'. Cette démarche conduit à un paradoxe, à l'origine des réformes du siècle suivant : à mesure qu'ils invoquent une autorité sacrée, les écrivains s'éloignent du « Vrai » David, le roi de la Bible. Les textes de propagande qui émanent de l'entourage de Charles VIII le montrent, on ne le reconnaît plus. Devant cette métamorphose, les poètes et les écrivains des décennies suivantes auront des réactions contrastées, propres à leur sensibilité religieuse, au contexte social et aux genres littéraires qu'ils choisiront comme support. Le désir de revenir au personnage en lui-même et de raconter, sous une forme poétique, l'épopée que fut sa vie, nourrira de grandes ambitions et donnera le jour à des projets d'écriture de *Davidiade* et d'*Israéliade*.

TROISIÈME PARTIE

DU CHEVALIER COURTOIS AU HÉROS À L'ANTIQUE.

L'ÉPOPÉE BIBLIQUE OU LES MÉTAMORPHOSES D'UN ROI

Chapitre I

Le corpus épique

Le poème héroïque moderne d'inspiration biblique apparaît au moment où la littérature nationale prend conscience d'elle-même. L'élite intellectuelle appelle à une célébration de la langue du roi, dont il s'agit de mesurer les fruits à l'aune d'œuvres magistrales du passé : élever Homère et Virgile, renouveler le souffle épique par la verve religieuse. Vauquelin de la Fresnaye, comme Du Bellay avant lui et plus tard le Tasse, recommande qu'on puise pour l'épopée des sujets historiques recensés dans l'Histoire Sainte autant que dans les anciennes chroniques et les romans médiévaux. La noblesse et la grandeur des saints personnages, la profusion des événements qui les conduisent à se distinguer contribuent à la qualité épique du poème : la valeur morale et l'élévation d'esprit qu'ils incarnent correspondent aussi au souci d'édifier les lecteurs, appelés à rechercher dans l'épopée « des raisons, des discours, pour y former leurs mœurs »¹. C'est en ces termes que Vauquelin se prononce en faveur du développement d'une poésie héroïque chrétienne qui plonge ses racines non plus dans les fables, mais dans la vérité des Écritures. *L'Art poétique* (1605) couronne de lauriers ceux qui ont annoncé le Christ, l'archétype même du saint héros : qu'ils détrônent donc avec lui les dieux antiques et les guerriers mythiques pour honorer le poème épique des richesses qui lui reviennent.

Portez donc en trophé les despouilles payennes
Au sommet des clochers de vos citez Chrestiennes.
Si les Grecs, comme vous, Chrestiens, eussent escrit,

¹ J. Vauquelin de la Fresnaye, *L'Art Poétique* (1605), éd. G. Pellisier, Paris, Garnier, 1885, livre premier, v. 459-466.

Ils eussent les hauts faits chanté de Iesus Christ.
 Doncques à les chanter ores ie vous invite,
 Et tant que vous pourrez à despouiller l'Egipe,
 Et de Dieu les autels orner à qui mieux mieux
 De ses beaus parements et meubles precieux. (ed. Genty, p. 135)

L'épopée de la Renaissance aura donc recours, pour une part, au merveilleux de la Bible. Non sans difficulté. Dans la première moitié du siècle, on ne trouve personne qui remette ce principe en cause. Jusqu'à la *Judit* de du Bartas (1575), l'Ancien Testament est la source sacrée à laquelle puisent les auteurs chrétiens. En revanche, la veille du grand siècle ne voit plus cette ferveur aussi bien partagée² le genre se codifiant, le recours aux héros de la Bible semble de moins en moins aller de soi. Klára Csűrös l'a montré, à mesure que s'élabore la théorie de l'épopée, les réticences se multiplient sur le recours aux Écritures. L'articulation délicate entre le caractère sacré, intouchable, des Écritures et l'*inventio* poétique devient un point d'achoppement théorique majeur, et avec lui l'idée que l'épopée biblique ne doit être autre chose qu'un fidèle miroir des livres saints. Les synodes successifs n'insistent-ils pas dès 1559 sur le respect dû non seulement à l'esprit mais aussi à la lettre de l'Écriture, interdisant «Aux hommes, ne mesmes aux Anges d'y adjouster, diminuer ou changer quelque chose, et au nom de ce principe de fidélité de «l'y mesler pas de fables poétiques [...] et s'en tenir aux propres termes du texte sacré²?

Pourtant, ces réticences ne découragent pas un bon nombre de poètes chrétiens, qui s'inspirent amplement de David pour donner matière à l'épopée moderne. Pour une question d'affinité, certainement. Le David des Écritures est un peu à l'image de ces ardents défenseurs de l'épopée, à la fois enrôlé dans le combat pour l'affirmation d'une identité nationale et pour l'émergence d'une littérature noble, reflet de celle-ci, écrite dans la langue du peuple sur un sujet divin. Le choix de la lyre comme symbole des poètes impliqués

² *Confession de foi des Eglises protestantes de France*, 1559, art. V, et *Actes du IX^e synode*, 1578, art. XX, in [Haag, Eugène et Haag, Émile], *La France protestante*, Genève, Slatkine, 1966, t. 10, pp. 32 et 158.

dans la redéfinition du genre épique révèle d'emblée une proximité. Le titre de la *Lyre chrétienne* n'évoque-t-il pas autant la harpe de David que celle d'Orphée, qu'elle christianise? Du Bellay ne cesse de stimuler Ronsard en des termes qui évoquent autant le modèle de la poésie biblique et davidique, où le Dieu unique insuffle son Esprit Saint à son élu, que Pindare et les autres poètes grecs et latins, guidés par les fureurs et par les Muses□

Sus donques, ce pendant que le Dieu de ta lyre
De ta sainte fureur heureusement t'inspire,
Escry, ose et fay tant, Ronsard, à ceste fois,
Que le Grec et Latin cede à nostre François.³

On sait qu'au XVI^e siècle, ses talents de psalmiste font du roi hébreu le poète biblique le plus prisé, le plus traduit et paraphrasé de tous, la référence suprême en matière de dévotion et de piété dans le royaume de France□ son histoire personnelle ponctuée de grandes victoires militaires et de guerres contre les Philistins forge également l'image du chevalier de Dieu, prophète du Messie. Figure prophétique et légendaire, habile combattant et de surcroît, poète, il cumule les atouts héros du héros de légende. On ne s'étonnera donc pas que dans l'ensemble des œuvres épiques inspirées de la Bible publiées au XVI^e siècle, celles consacrées à David tiennent une place honorable. Le genre héroïque étant un genre composite, englobant un éventail d'œuvres allant de la poésie au roman, aux ballades, à la pastorale, à la fable, il est parfois délicat de déterminer si telle ou telle œuvre appartient à la grande famille épique□ cas par cas, il faut justifier leur statut. Mais déjà, certains chiffres peuvent être avancés à titre indicatif. Dans la première moitié du siècle, six poèmes au moins de longueur variable s'intéressent au bethléemite. Entre 1550 et 1600, l'intérêt qu'on lui témoigne ne faiblit pas□ dans la répartition des thèmes bibliques les plus sollicités, si l'on se fie à la remarquable mise au point effectuée par Csürös, les œu-

³ *Ad P. Ronsardum lyrae gallicae principem*, épître traduite par du Bellay lui-même□ cf. ses *Œuvres poétiques*, éd. H. Chamard, Paris, Hachette, 1923, t. 5, pp. 360-65.

vres qui lui sont consacrées apparaissent au troisième rang⁴ le psalmiste arrive loin derrière Marie-Madeleine (avec 20 épopées ou *épyllia*) et le Christ (16 poèmes), qui tiennent la vedette, mais tout de suite après eux avec 5 œuvres à son sujet. Il se classe donc *ex æquo* avec Judith, une héroïne de l'Écriture au moins autant appréciée que Bethsabée, devançant Suzanne (3 œuvres), Esther (2 œuvres), les patriarches, les prophètes et les apôtres, qui n'ont chacun qu'une ou deux œuvres dans la seconde moitié du siècle. La raison de cette constance tient peut-être au fait que les auteurs sont en très grande majorité de confession catholique, mais tolérants, comme si l'invention d'un David épique servait de contrepoids au recours massif des protestants à ce personnage biblique, sans intention toutefois d'en faire le lieu déclaré d'un combat avant 1550, nos six auteurs sont catholiques l'autre versant du siècle compte quatre catholiques (Joachim du Bellay, Pierre de Brach, Rémi Belleau et J. Vauquelin de la Fresnaye), pour la plupart très tolérants vis-à-vis de la Réforme, pour un seul protestant confirmé, Du Bartas. De part et d'autre de la frontière confessionnelle, David apparaît donc comme une figure de prédilection pour les valeurs universelles qu'il incarne, mais dans l'épopée c'est bien les modérés qu'il semble davantage fasciner. On peut se demander pourquoi et comment on le sollicite de manière si égale au moment où se renouvelle l'intérêt pour l'épopée chrétienne, au point d'en être une image clef, ce que, sans doute, peu de gens soupçonnaient. C'est cette enquête que nous avons menée, en nous appuyant sur un certain nombre d'œuvres représentatives des métamorphoses qu'il encourt.

Constitution d'un corpus

Un simple survol des terminologies utilisées pour désigner l'épopée en vers ou en prose suffit à rappeler que nous sommes en présence d'un genre particulier, composite poème héroïque, romanesque, poème sacré, roman, même tragédie se chevauchent réguliè-

⁴ Klára Csűrös, *Variétés et vicissitudes du genre épique de Ronsard à Voltaire*, Paris, Champion, 1999, p. 205.

rement pour désigner des surgenons du genre épique traditionnel. Les poèmes bibliques sont parfois des hybrides composés en partie d'éléments allégoriques et historiques, parfois de petites compositions insérées dans des poèmes encyclopédiques où le thème guerrier côtoie celui de l'amour. La matière épique, elle aussi, varie d'une œuvre à l'autre et dans le temps□dans la première moitié du XVI^e siècle, l'idée que l'on s'en fait est souvent loin des modèles classiques et fortement imprégnée du modèle de la chanson de gestes□elle s'apparente à la définition du genre auquel se risque le prologue de la *Belle Helaine*, un récit d'exploits guerriers réalisés d'abord contre les païens - prises de châteaux et de forteresses, combats et conversions - ayant pour horizon géographique la Terre Sainte et associant, selon la formule consacrée dans les remaniements épiques, 'armes et amours'. À ce stade de son évolution, l'épopée chrétienne s'apparente aux récits de Croisade□

Seigneurs, faites chi paix, plaise vous d'escouter,
Et vous orrés histoire qui moult fait à loer.
Chest d'armes et d'amours, et des fais d'oultremer,
De paiens convertir, de mescreans tuer
Et de chasteaux abatre, de villes conquerer,
Et de sains et de saintes c'on doit moult honorer. ⁵

Vers le milieu du siècle, sous l'impulsion de la Pléiade, la définition du genre s'élargit pour embrasser la représentation du monde dans tous ses états. L'*Art poétique* (1555) de J. Peletier du Mans l'évoque en des termes qui rappellent les définitions courantes du genre dramatique□

Voilà comment les infortunes parmi les félicités, les joies parmi les tristesses□
sont le jeu du théâtre de ce monde□dont le poème est le miroir.⁶

⁵ Prologue de *La Belle Helaine*, BNF. ms. fr. 14889, cité après François Suard, «La Tradition épique aux XIV^e et XV^e siècles», *Revue des sciences humaines de Lille III*, 1981, no 183, p. 105.

⁶ J. Peletier du Mans, *Art poétique* (1555), éd. Boulanger, Paris, Belles Lettres, 1930, p. 201. Nous avons modernisé l'orthographe.

Refléter le monde, le dépeindre au plus juste pour en approfondir le sens est un devoir du poète épique. Cette mission, il la partage avec les théologiens, pour qui l'image du miroir désigne la Bible dans les préfaces des livres saints□ avec les tragiques également, qui font de l'avant-scène un théâtre du monde. Dans l'épopée néanmoins, le devoir spéculaire s'entend moins dans le sens spirituel du miroir de l'âme, ou encore dans le sens du 'naturalisme' poétique, de la copie «□améliorée□», que dans sa dimension idéale, celle de proposer un modèle exemplaire d'existence. Vauquelin de la Fresnaye, un demi-siècle plus tard, revient à cette même métaphore dans sa définition du 'grand genre', fortement tributaire de celle de Peletier. La première partie de son propos évoque la conception médiévale de l'épopée, pétrie de rêves de conquête et de valeurs chevaleresques, et la seconde annonce un retour à la vision virgilienne du monde empreinte d'un sens du divin. De tous les genres nobles de la littérature, le genre épique se distingue par sa capacité à évoquer la vie dans tous ses aléas, les réponses des mortels aux coups du destin□ mais il se mêle aussi des rapports entre l'homme et Dieu, entre l'homme et la nature, de ce qui échappe à l'emprise de la vaillance et relève du mystère et de la métaphysique. Il n'est aucune matière qui ne puisse y entrer□

C'est un tableau du monde, un miroir qui raporte
 Les gestes des mortels en differente sorte.
 On y void peint au vray le gendarme vaillant,
 Le sage capitaine une ville assaillant,
 Les conseils d'un vieil homme, escarmouches, batailles,
 Les ruses qu'on pratique au siège des murailles,
 Les joutes, les tournois, les festins et les jeux. [...]
 Les enfers ténébreux, les secrettes magies,
 Les augures par qui les citez sont regies□
 Les fleuves serpentants, bruyants en leurs canaux□
 Le cercles de la lune, ou sont les gros journaux
 Des choses d'ici bas, prieres, sacrifices
 Et des Empires grands les loix et les polices.⁷

⁷ J. Vauquelin de la Fresnaye, *L'Art poétique* (1605), éd. G. Pelliser, Paris, Garnier, 1885, livre premier, vv. 471-77 et 491-96.

En d'autres termes, l'épopée décrit ce qui se passe sur terre et ce qu'en pense le ciel. Elle raconte une histoire sur le mode narratif de la chronique et décrit la nature grâce aux charmes de la poésie. Elle célèbre des héros en rappelant leurs actions exceptionnelles, ce qui l'apparente au discours démonstratif, tributaire de la louange et du panégyrique. L'*épos*, peinture du monde, met aussi sous les yeux, par l'art du récit, une représentation. Des procédés allégoriques, des épisodes anecdotiques renvoient à des réalités plus vastes. Le poème guerrier cède même parfois la place au chant contemplatif. L'épopée est donc un art total, mais un art si vaste qu'il se cherche, inlassablement, comme le souligne à juste titre Olivia Rosenthal : « Il se dessine [...] d'abord comme un idéal, un modèle certes mais un modèle à faire, quelque chose à inventer »⁸. Et il ne cessera de le faire. Nous avons tenu compte de cette ouverture conceptuelle pour esquisser à grands traits la fortune épique de David, aussi bien dans des œuvres qui racontent toute sa vie dans un style élevé, en vers ou en prose, que dans certaines œuvres et marquées au sceau du mélange, où le merveilleux de l'Ancien Testament n'occupe qu'une place secondaire dans un ensemble à dominante profane. Dans chaque cas, nous justifierons nos choix.

Les précurseurs

Il faut remonter au tout début du siècle pour que les premières tentatives plus ou moins innovantes par rapport aux romans médiévaux présentent David non seulement comme un héros exceptionnel, mais comme l'*alter ego* sacré d'Énée et d'Hector, dont on célèbre les exploits. Conformément à l'usage, le genre héroïque dans lequel il s'illustre se caractérise par la démultiplication des topiques, des matières et des formes. Les éléments épiques ou courtois qui se mêlent à la matière biblique engendrent dans le récit une mesure formelle. C'est ainsi qu'à l'aube du XVI^e siècle, l'auteur anonyme d'une œuvre de compilation, le *Livre des neufs preux* (publié d'abord à Abbeville chez Pierre Gérard en

⁸Olivia Rosenthal, « Aux frontières de l'épique et du lyrisme », *Revue de Littérature comparée*, vol. 70, no 4, 1996, p.458.

1486 puis à Paris pour Michel le Noir en 1507⁹) reprend la tradition médiévale des preux très en vogue aux XIV^e et XV^e siècles pour réunir autour de David l'univers arthurien et l'histoire d'Alexandre. Ces neuf héros, dont trois bibliques (David, Josué, Judas Macabée) trois antiques (Hector, César, Alexandre) et trois héros du Moyen Âge (Arthur, Charlemagne et Godefroy de Bouillon) situent David dans un univers de vertu et de courage au sens large où la Bible apparaît comme une Histoire Sainte, une chronique vénérable et authentique dont le prestige profite au cycle arthurien et aux chroniques nationales qui lui sont annexés. Ils composent une véritable fresque humaine dont la multiplicité des personnages et la juxtaposition d'exploits hétéroclites diluent peut-être la spécificité et les enjeux de la quête «chevaleresque», laquelle peut engendrer une impression de fourretout héroïque que Jean-Philippe Beaulieu qualifie de «démésure actancielle»¹⁰. Elle dessine néanmoins un modèle idéal et durable du chevalier courtois liant la prouesse et la foi dans la matière biblique, les faits d'armes et d'amours des héros antiques et chez les chrétiens, la défense de l'Église et de la nation.

À peu près à l'époque où l'anonyme des *Preux* décrit par le menu chacun des hauts-faits de David, l'humaniste croate (cessons d'en faire un italien¹¹) le plus souvent comparé à Érasme, Marc Marulle (Split, 1450-1524), relève un défi similaire dans une œuvre latine dense et originale qui augure des développements ultérieurs de l'épopée biblique en France. Le rayonnement de son auteur fut tel de l'avis de Charles Béné que dès

⁹ On connaît trois versions différentes de cette oeuvre du XV^e siècle, remaniées au début du XVI^e siècle dans les *Trois grands*. L'édition de 1486, *Le Livre intitulé le Triomphe des neuf preux, avec l'ystoire de Bertrand du Guesclin*, fut peut-être suivie par une autre en 1487, si l'on en croit le catalogue des incunables. Par souci de conformité avec la période que nous avons choisi d'étudier, nous nous intéresserons à l'édition la plus tardive, celle de 1507, dont les planches viendraient de Jean du Pré. Pour une bibliographie, voir François Suard, «La Tradition épique aux XIV^e et XV^e siècles», *Rev. de sc. hum.*, no 183, 1981, p. 101-117 plus anciens mais toujours utiles, les ouvrages de G. Brunet, *La France du XV^e siècle*, Paris, A. Frank, 1865, et la *Bibliothèque des Romans*, juillet 1775, tome 1, p. 141.

¹⁰ J.-P. Beaulieu, «Où est le héros? La vacuité de la quête chevaleresque dans les *Angoysses douloureuses* d'Hélisenne de Crenne», in *Héroïsme et démesure dans la littérature de la Renaissance. Les avatars de l'épopée*, Publ. de l'univ. de Saint-Étienne, 1998, p. 135.

l'époque des Réformes, sa réputation et sa notoriété n'étaient plus à faire en Europe¹². Les dix dernières années de sa vie, il emprunte la voie ouverte par le Tasse et écrit une *Davidias*¹³ versifiée, en latin, dans l'espoir de fournir une alternative chrétienne aux amateurs de l'*Iliade* et des autres «*Fables mensongères*». Le poème, comparable en longueur aux grands modèles du genre (quatorze chants de 6 756 hexamètres dactyliques)¹⁴, fut découvert en 1924 à la bibliothèque nationale de Turin ; il est resté manuscrit jusqu'en 1957 lorsque des extraits ont été publiés à Zagreb, puis en totalité à Mérida en 1957 et à Split en 1984. La *Davidiade* est à classer dans la lignée des rejetons tardifs de l'épopée virgilienne et chrétienne, celle qui plonge ses racines dans le premier Moyen Âge et se ramifie jusqu'au XVII^e siècle. Elle a valu à Marulle le titre de *secundus Vergilius* auprès de ses condisciples du cercle humaniste de Split.

David «*héroïque*» au temps de François I^{er}

Les retombées de ces deux œuvres charnières qui coulent l'Écriture dans le moule épique commencent seulement à se faire sentir dans la première moitié du siècle. Lorsque les poètes proches de François I^{er} convertiront à leur tour la Bible en support d'une littérature nationale, ils reconnaîtront à David une valeur héroïque indéniable. Parmi les poèmes les plus connus, on rencontre les *Hardiesses de plusieurs roys et empereurs* (ca. 1519)¹⁵ de Pierre Sala, une compilation d'exploits antiques calquée sur le modèle du *De-*

¹¹ Dans sa langue originale, son nom est Marko Marulic et non Marullo, comme il nous est arrivé de lire dans l'un ou l'autre article consacré à l'épopée de la Renaissance.

¹² Leo Kosuta, «*Fortunes and misfortunes of a book by Marko Marulic*» *De institutione bene vivendi per exempla sanctorum*, Venise, 1507, dans *Most/ Bridge Literary Magazine*, nos 1-4, 1999, p. 140.

¹³ *Davidias*, in [Branimir Glavicic], *Marci Maruli Opera omnia*, Split, Knjizevni krug, 1984. On connaît également une édition plus ancienne procurée par Miroslavus Marcovitch, *M. Maruli Davidiadis, Libri XIV*, Merida (Vénézuëla), publ. de la dirección de cultura de la universidad de Los Andes, 1957

¹⁴ À titre indicatif, l'*Énéide* compte près de 10 000 vers en douze chants et la *Chanson de Roland*, un peu plus de 4 000.

¹⁵ *Les Hardiesses de plusieurs roys et empereurs*, BNF ms. fr. 584.

cameron, dont on connaît une seconde version manuscrite sous le titre de *Prouesses de plusieurs roys*¹⁶. Dans la grande tradition des compilations épiques ou historiques en prose, celle du *Roman des neuf preux* mais aussi du *Miroir des histoires* de Jean d'Outremeuse et des *Grandes chroniques de France*, une succession de récits constituent un véritable palmarès d'exploits royaux. Les hauts faits du psalmiste inaugurent une kyrielle d'autres faits d'armes qui conduisent à ceux du roi en titre, lequel trouve dans cette longue généalogie héroïque un motif d'émulation et de gloire. Les sources sont hétérogènes, bibliques, historiques, parfois même issues de légendes dont l'origine n'est pas toujours connue, et témoignent de la propension de la grande fresque épique à regrouper des contenus différents pour intensifier le caractère héroïque de l'ensemble de la narration.

Plus homogène et plus court, on connaît également un petit *épyllion* en forme de ballade composé par dom Nicole Lescarre qui s'appréhende comme une authentique monomachie sur le thème de David et Goliath. La résistance et la victoire de David sont évoquées sur le mode de la description versifiée qui condense le récit biblique pour n'en garder que l'essentiel de l'action□David surprenant les paroles de Goliath, le duel, la victoire et la fuite des Philistins. Seul l'envoi ramène à la France, la directe héritière des armes spirituelles de David□

Si cueurs françoys sont endormis
Soubz crainte humaine et transitoire
Dieu pour leur deffence a commis
Fonde qui rend au roy victoire.

Le motif de la résistance armée au géant païen semble convenir à merveille au dessein moral et chevaleresque de l'épopée puisqu'en 1547, Marguerite de Navarre envoie une épître sur ce thème à François I^{er} emprisonné en Espagne. Klàra Csürös n'hésite pas à la décrire comme «Une monomachie□de David et Goliath□¹⁷, mais il faut reconnaître que

¹⁶ *Les Prouesses de plusieurs roys*, BNF ms. fr. 10420.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 239, et «Sainte sagesse et diabolique démesure d'un roi□ Les Amours de David et de Bersabée (1572), épyllion de Rémi Belleau□, in *Héroïsme et démesure dans la littérature de la Renais-*

l'appartenance de cette lettre au genre épique nous a d'abord fait hésiter. S'agit-il réellement d'une épopée? La première partie (vv. 1-41) s'apparente à un poème héroïque miniature, un *épyllion*□elle raconte comment David, voulant porter secours au roi, remet symboliquement à Marguerite sa fronde et ses pierres qu'il destine à François I^{er}. Au don des armes succède un long panégyrique royal visant à reconforter le prisonnier dans sa détresse□de même que jadis, fort de ces armes, le berger abattit Goliath (vv.15-18 et 21-28), le roi devrait à son tour vaincre les géants de son siècle, à savoir ses ennemis et les traîtres de la couronne de France. La suite et fin de la lettre, qui représente les trois quarts de l'épître (v. 41-180), se borne à énumérer les vertus morales qui font du Valois un roi très-pieux, selon le motif traditionnel de l'éloge. Le sujet choisi par Marguerite de Navarre nous amène à la frontière délicate de la poésie encomiastique et du poème héroïque.

Pourtant, des quatre éléments qui composent «□armature universelle□ de l'épopée, dégagés dans l'importante mise au point de Daniel Madelénat¹⁸, trois sont réunis□David incarne l'instance régulatrice de l'action, qui assigne au héros sa mission□François I^{er} figure le sauveur, celui qui précipitera la déroute des ennemis du royaume□la mission dont David l'investit comporte une fin partielle, la remise en liberté et le retour en France, et une fin dernière, l'acquisition de gloire et de renommée pour le héros, le peuple et Dieu. En revanche, le parcours héroïque du monarque, son action violente, ascendante, positive, ne figure pas dans l'épître. Alors que l'épopée se consacre au récit de batailles révolues, closes et enserrées dans l'histoire, Marguerite de Navarre annonce une victoire, celle du roi français détenu en Espagne sur ses ennemis, avec l'aide de David. La guerre n'a pas encore eu lieu, mais les éloges royaux cherchent à la faire advenir. D'un côté, le rapide parallèle avec le combat du Térébinthe plonge le lecteur dans une époque mythique et révolue, et peut constituer en soi le lieu d'un court passage épique. Mais pour le reste, la temporalité de l'action ne coïncide pas parfaitement avec celle de l'épopée. Elle place le lecteur à la croisée des chemins. À la faveur du jugement de Klàra Csürös, on peut néan-

sance. *Les avatars de l'épopée*, Actes du colloque international (21-23 octobre 1994) réunis par Denise Alexandre, Publication de l'Université de Saint-Étienne, 1998, p. 168.

moins admettre que la remise des armes est une étape décisive vers la guerre, dont elle peut constituer un épisode. La narration coïncide alors avec un autre aspect essentiel du temps épique dégagé par Guy Demerson, peut-être suffisant pour faire lever les doutes qui font questionner le genre littéraire du poème¹⁸

Le ‘moment’ épique est rupture d’un équilibre historique intenable [...] Une action est ressentie comme épique quand elle rompt la trame d’un temps paisible¹⁹ les ripailles de la Saint-Martin s’interrompent brusquement²⁰ les moulins flambent. Cette promptitude ostentatoire signale l’éveil des forces, humaines ou divines²¹ c’est l’*actus* qui est fonctionnel ici²² la *virtus* est subordonnée à cette manifestation ponctuelle. ¹⁹

L’épître montre bien le roi David surgissant dans une situation stable mais dangereuse, défavorable au chevalier français²³ sa venue providentielle opère précisément cet «Éveil des forces²⁴ censé accompagner François à la victoire, ce retour de fortune si porteur d’espoir et susceptible de révéler, dans la personne du roi, les vertus guerrières dont il a tant besoin. À ce titre, il ne semble pas déplacé de considérer l’épître de Marguerite comme une forme particulière de l’épopée, tout au moins comme un proche parent de l’épopée renaissante dont le regard se tourne vers l’avant pour faire advenir des faits d’armes mémorables et de beaux coups d’épée.

La remise symbolique des armes du psalmiste au roi semble un motif dominant de cette première moitié de siècle puisqu’on la retrouve intégralement dans un autre poème héroïque dédié à François I^{er}, le *Penser du royal mémoire* du grand rhétoricien Guillaume Michel. La première partie de cette longue exhortation à la croisade consiste une fois de plus en une épître de David au roi dans laquelle il lui remet d’abord sa harpe, principale offrande, pour l’aider à apaiser les dissensions qui ébranlent son royaume, puis sa fronde et ses cinq pierres pour lutter contre les Maures. La harpe mobilisera les effets de la musique exercés jadis sur l’âme agitée de Saül²⁵ la fronde symbolise la croix et les cinq

¹⁸Daniel Madelénat, *L’épopée*, Paris, PUF, 1986, pp. 40-45.

¹⁹ Guy Demerson, «Paradigmes épiques et collision des genres²⁰ à propos du *De Bello huguenotico* de Remy Belleau²¹, *Revue de littérature comparée*, vol. 70, no 4, 1996, pp. 447-48.

plaies du Christ, soit les armes choisies par Dieu pour combattre Satan. Le transfert des attributs symboliques du psalmiste au roi dessine un art de la guerre et annonce les victoires du roi au sein de l'Empire.

De toute évidence, ce poème allégorique à haute saveur didactique soulève les mêmes difficultés que celles qui nous ont occupées pour l'épître de Marguerite de Navarre, de manière peut-être plus aiguë encore. Il s'agit moins d'un récit circonstancié d'actes de bravoure à venir que d'une institution du Prince ou d'une éducation au pouvoir, d'un discours versifié sur l'art de gouverner et de faire la guerre. David se fait le précepteur du roi en matière d'héroïsme et de mise en déroute des ennemis du royaume, ses réussites sont un modèle, mais les actions d'éclat du héros véritable, François I^{er}, restent en instance de réalisation et floues quant à leur nature et à leur forme exactes. Il faut donc encore voir dans le *Penser* un de ces hybrides qui mêlent des thèmes, des motifs, des couleurs de l'épopée biblique dans une outre nouvelle. Il peut être apprécié comme une œuvre allégorique relativement proche du courant épique traditionnel, voire dérivée de celui-ci, ressemblante au modèle 'classique' par certains traits (et en particulier le thème de la guerre et le souci didactique) mais aussi autre par la forme du poème, moins encline à évoquer une action qu'à dissenter sur le bon usage des armes et attributs du psalmiste. Quoiqu'il en soit, son intérêt demeure entier.

Après 1550. David et Goliath

Au temps de la Pléiade, de tous les visages de David que retiennent les poètes, c'est évidemment l'éternelle figure du combattant qui remporte les suffrages et pousse le bethléemite sur le devant de la scène épique. *Évidemment*, car cet épisode, le plus connu de la biographie de David, est le plus susceptible de fournir une matière intéressante à l'épopée. Robert Couffignal²⁰ a montré comment il s'intègre de manière parfaite au

²⁰ Robert Couffignal, *Le 'Saint roi David', op. cit.*, pp. 16-21.

schéma canonique des contes merveilleux dégagé par Vladimir Propp²¹ et A. J. Greimas²² : un inconnu traverse un certain nombre d'épreuves, « la forme la plus importante en étant le duel contre le dragon », et manifeste son courage pour accéder à un état supérieur et aux plus grands honneurs. L'épreuve du géant correspond précisément au moment où le monstre de légende « assiège la ville, apparaît avec des menaces » : le Philistin, écaillé d'une lourde cuirasse de bronze qui rappelle les bêtes féroces (ours et lion) évoquées dans I *Samuel* 17, 34, frappe de terreur les Israélites et les injurie pendant une période symbolique de quarante jours²³. C'est cette épreuve « qualifiante » qui amène David à être acclamé comme héros par les filles de Jérusalem : « Saül en a tué mille et David, dix mille ». Il s'agit bien de l'épreuve constituante et qualifiante qui consacre David comme héros.

La vogue étonnante des *Monomachies de David et Goliath* célèbre la victoire du parti du Bien sur celui du Mal et commence véritablement avec le poème de Du Bellay publié pour la première fois dans un recueil hétéroclite à Paris, en 1552 : le *Quatriesme livre de l'Eneide de Vergile [...] et autres œuvres de l'invention du translateur*. Il est réédité après sa mort en 1560 dans une édition de Philippe Morel²⁴ et dans *La Lyre chrestienne avec la Monomachie de David et Goliath et plusieurs autres chansons spirituelles*²⁵. Ce dernier recueil, attribué au protestant Guillaume Guérault, est introuvable aujourd'hui : il remplaçait le poème de Du Bellay dans un ensemble vétérotestamentaire plus cohérent que le premier, dans lequel des pièces de Guérault mais aussi de Théodore

²¹ Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1970, p. 55.

²² Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, p. 197 ss.

²³ Couffignal (*op. cit.*, p. 20) remarque que l'échange d'injures qui précède le combat – « Je donne ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages » (I *Sam.* 17, 44), « Je donnerai le cadavre de l'armée philistine aux oiseaux du ciel et à la faune terrestres » (I *Sam.* 17, 46) – est un *topos* traditionnel qu'on retrouve par exemple dans l'*Iliade* entre Pâris et Ménélas, et entre Ajax et Hector (*Iliade*, III, vv. 16-20, 86-94, etc.).

²⁴ *La Monomachie de David et Goliath, ensemble plusieurs autres œuvres poétiques de Joach. Du Bellay angevin*, Paris, Ph. Morel, 1560.

²⁵ Cf. Daniela Boccassini, le biographe de Guérault, in *La parola riscritta, Guillaume Guérault, poeta e traduttore nella Francia della Riforma*, Florence, La Nuova Italia, 1985, p. 80.

de Bèze louaient, outre le psalmiste, Suzanne, Jonas, Judith et Holopherne. La *Monarchie* est le seul fragment qui reste du projet inabouti de Du Bellay d'écrire en langue vernaculaire une *Davidiade* sur le modèle d'Homère, de Virgile et de l'Arioste, qui devait encore prendre place dans un ensemble résolument épique et encore plus vaste : « Non l'Odissee, ou la grand'Iliade, / Mais le discours de l'Israëliade »²⁶, dont il nous est parvenu le plan :

Lors je diray ce grand pasteur Hebrieu
 Qui s'opposa pour le peuple de Dieu
 Les saints accords de sa lyre faconde,
 Le certain coup de sa fidele fonde,
 Avec' l'honneur de son premier butin,
 Et le grand tronq du brave Philistin.
 Je chanteray par combien de traverses
 Il sceut tromper les embusches diverses
 De ses hayneux, ains que Dieu l'eust assis
 Pour commender au peuple circoncis.
 Heureux vray'ment si l'oeil de Bersabée
 Sa liberté n'eust onques desrobée,
 Et s'il n'eust mis en proye à l'estranger
 Celuy qui feut de sa mort messenger²⁷.

Las, ce qu'on voit de bonheur en ce monde,
 Jamais constant et ferme ne se fonde,
 Et nul ne peut suyvre d'ung cours entier
 De la vertu le penible sentier.²⁸

Le petit *epyllion* de cinq mille décasyllabes seulement répartis en huitains auquel ce projet ambitieux a donné le jour s'étend de l'installation des troupes philistines dans le Térébinthe à la mort du géant décapité. Les imitations qu'il a suscitées font d'ailleurs re-

²⁶ *Hymne chrestien*, v. 129-30. Si l'on en croit la structure de l'*Hymne* en question, cette *Israëliade* devait comprendre, en plus du récit de la vie de David, des poèmes évoquant la Création, le Déluge, la vie d'Abraham, la captivité en Égypte, la vie de Moïse, Josué, Gédéon, Samuel, Saül et Jonathan, Salomon et enfin la déroute des davidides. Cf. J. du Bellay, *Œuvres poétiques*, tome 1, éd. D. Aris et F. Joukovsky, chez Bordas, classiques Garnier, 1993, pp. 214-19.

²⁷ Il s'agit du messenger de la mort de Saül et non du messenger de la mort de l'enfant de Bethsabée.

gretter que l'auteur se soit arrêté en si bon chemin□ sur le modèle de Du Bellay, le catholique tolérant Pierre de Brach, traducteur du Tasse, familier de Du Bartas, de Montaigne, de Peletier du Mans et de Florimond de Raemon d a répondu au poète en 1576 par une seconde *Monomachie* de son cru, intitulée presque à l'identique□ *La Monomachie de David et de Goliath*²⁹, dédiée à Montaigne. L'absence du 'h' final dans le nom de Goliath ne doit pas nous troubler, d'autant que la graphie du nom n'est pas encore fixée au milieu du siècle□ elle ne révèle pas l'attachement de l'auteur à une confession particulière. Le parallèle avec Du Bellay est notoire, d'autant qu'il a amené Guillaume Colletet à risquer une comparaison hardie dans un commentaire qui dénigre la première au profit de la seconde□

Son poème de la *Monomachie de David et de Goliath* l'emporte, à mon avis, de si loin sur celui-là mesme du fameux Joachim du Bellay, que le mont Cenis l'emporte en hauteur sur nostre butte de Montmartre□...]³⁰.

À l'instar de son prédécesseur, seul l'épisode du duel retient l'attention de Pierre de Brach. Actualité politique et religieuse, dans un pays ébranlé par les guerres civiles, ou simple occasion de rompre un moment avec l'inspiration des fables païennes? L'une et l'autre, certainement, mais aussi et surtout désir de s'inscrire dans l'air du temps et de laisser sa marque sur un sujet qui remporte l'adhésion de tous les camps. Chez les protestants en effet, les émules de la première *Monomachie* sont légion. Ils l'expriment simplement dans une plus grande variété de genres□ Du Bartas introduit le combat de l'enfant et du géant dans sa *Seconde Semaine*□ les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné l'évoquent au chapitre des «Vengeances□, où les chefs réformés se défendent comme autant de «David

²⁸ *Hymne chrestien*, v.133-48.

²⁹ P. de Brach, *La Monomachie de David et de Goliath*, in *Poemes... divisés en trois livres*, livre 1, fol. 92r. -102^r, Bordeaux, Millanges, 1576□ nous utiliserons l'édition moins ancienne de R. Dezeimeris, *Œuvres poétiques de Pierre de Brach*, Paris, Aubry, 1861-62, vol. 2.

³⁰ *Histoire des Poètes françois*, cité dans l'introduction de R. Dezeimeris aux *Œuvres* de P. de Brach, p. XIV.

triomphants³¹. *Le glaive du géant Goliath*, pamphlet du protestant et ministre en l'île d'Arvert Charles Léopard, accentue encore la dimension politique du combat en retournant contre l'Église les rôles du bon et du méchant³²—Goliath signifie la papauté et David, la petite troupe huguenote. Rappelons qu'avant même cet engouement qui balaie toute la France, l'évangélique Marguerite de Navarre encourageait son frère emprisonné en Espagne dans un *épyllion* de 1547 sur le même passage de l'Écriture³³. C'est néanmoins au théâtre, davantage que dans la poésie, que le combat du Térébinthe séduit en priorité les réformés—nous verrons plus loin que les dramaturges lui consacrent au moins trois pièces importantes³⁴.

David et Bethsabée

Les œuvres de Brach et Du Bellay nous donnent un aperçu de l'idée que se font les poètes de la matière épique d'inspiration davidique—un récit de prouesses guerrières effectuées contre les païens - combats et victoires du peuple élu sur les nations voisines, dissémination des tribus hérétiques, vaillance chevaleresque - et se déroulant, évidemment, dans une Terre Sainte qui rappelle la France contemporaine. D'autres œuvres associent également armes et amours, dans la pure tradition du chevalier courtois. Si ce rêve d'héroïsme et de romance semble en retrait, et pour cause, des *Monomachies*, il est mis à

³¹ Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, in *Œuvres*, éd. H. Weber et al., Paris, Gallimard, 1969, au chapitre des «Vengeances», vers 334.

³² Léopard, Charles, *Le Glaive du geant Goliath, philistin et ennemy de l'eglise de Dieu. C'est un recueil de quelques certains passages, par lequel il sera aisé à tous les fideles qui le liront, de connoistre que le Pape ha la gorge couppée de son propre glaive*, s. l., 1561, 55 p. in-8.

³³ Il s'agit encore de l'«Épître II, envoyée par la Royne de Navarre, Avec un David, Au Roy François, son Frère, pour ses estreines», in *Les Marguerites des marguerites des Princesses*, Lyon, Jean de Tournes, 1547, éd. F. Frank, Paris, Librairie des bibliophiles, 1873, t. III, pp. 209-16.

³⁴ Joachim de Coignac, *La Déconfiture de Goliath*, Genève, Adam et Jean Riverez, 1551—Jean des Caurres, *David combattant Goliath*, Anvers, 1584—Louis des Masures, *David combattant*, première pièce des *Tragédies saintes*, Genève, chez François Perrin, 1566.

l'honneur dans l'épyllion de Rémi Belleau consacré aux *Amours de David et de Bersabée* qui conclut la *Seconde Journée de la Bergerie* (1572). D'après Klára Csűrös³⁵, cette pièce de 488 vers aurait bien pu figurer dans le recueil des *Amours et nouveaux échanges des pierres précieuses*, dont les pièces maîtresses furent composées avant 1572□ l'amour y est présenté comme un «échange», à la fois métamorphose et aliénation, et à plus forte raison lorsqu'il s'oppose à la volonté divine. Mais à sujet divin, moule chrétien□ le poème termine comme une clé de voûte la *Seconde bergerie*.

Les *Amours de David et Bersabée* marquent le retour de Belleau (protestant reconverti au catholicisme) à l'Écriture sainte□ l'année même de sa publication, il avait mis en vers quelques chapitres du livre de *Job*³⁶, comme pour réagir (selon Eckhart) au déchaînement sanglant de passions qui secoue alors la France. Ce regain d'intérêt pour la Bible ne révèle cependant pas grand-chose de l'engagement personnel de l'auteur à l'époque des débats qui font rage dans le royaume□ dans les *Amours*, l'intérêt qu'il porte à David est moins idéologique qu'esthétique□ l'épisode tragique, sur le plan théologique, de la faiblesse du roi pour Bethsabée n'est qu'un prétexte à chanter Éros, le fils de Vénus. L'imitation des modèles antiques qui l'amène à glorifier le petit dieu ailé prédomine largement sur le souci de restituer la vérité biblique. D'aucuns ont suggéré que cette peinture de l'amour profane serait une réminiscence des *Argaunotiques* d'Apollonius de Rhodes, mais la persistance du motif de Cupidon décochant ses flèches sur les grands de ce monde, fussent-ils des rois bibliques, est si courante à l'époque que le rapprochement demande à être étayé pour convaincre³⁷. Il reste que l'empressement de Belleau à ne pas concevoir son héros épique sans amour l'amène à sacrifier la dimension théologique de son personnage□ ses aventures sont devenues un enjeu d'écriture, celui de l'appropriation de la culture antique et de sa restitution dans un cadre nouveau.

³⁵ *Op. cit.*, p. 241.

³⁶ Cf. Alexandre Eckhart, *Rémi Belleau, sa vie, sa bergerie*, Budapest, Librairie Joseph Németh, 1917, p. 93.

³⁷ *Idem.*

David en tous ses exploits

Deux autres poètes s'intéressent enfin à David dans une perspective plus large où chaque aspect de sa vie vient révéler un versant de l'épopée. Le premier, Vauquelin de la Fresnaye, ne nous en laisse qu'un projet commencé avant 1570, celui de l'*Israélide* que les troubles civils l'empêchèrent de mener à terme. Nous n'en connaissons que les cinquante vers qu'il en cite dans son *Art poétique*³⁸, dans lesquels il invoque pour son projet l'assistance de l'Esprit saint□

Inspiré de l'esprit qui, divin, tout inspire,
 Muse, fay moy chanter sur la celeste lire,
 Les faits et la valeur du magnanime Hebreu,
 Qui berger fut choisi par le conseil de Dieu□...] (v. 135-38)

L'évocation de David devait permettre au poète de faire surgir de ses cendres un personnage biblique et historique, le fondateur d'un puissant empire. Dans le plan annoncé par Vauquelin, le roi apparaît comme celui qui éleva Jérusalem au rang de capitale de la Terre sainte et comme un redoutable conquérant. Il est aussi un repère pour les chrétiens dans la mesure où l'époque de son règne prépare symboliquement les développements de la foi chrétienne. Le fils de Jessé est bien l'ancêtre spirituel et exemplaire de l'ensemble des chrétiens, il est à l'origine d'une longue lignée qui ne s'étend pas seulement aux fils de ses fils, mais à tous les destinataires de l'*Israélide*:

[...] Ainsi par mainte guerre
 Il endura beaucoup pour asseurer la terre
 Ou il devoit fonder l'admirable Cité
 Qui aux Peres croyants promise avoit esté.
 Cité qui devoit estre en son contour assise,
 Pour figurer du Christ l'universelle Eglise,
 Dont chrestien nous venons□et ce nom ancien

³⁸ Vauquelin de la Fresnaye, *Art poétique*, éd. de 1605. Nous utilisons l'édition de Georges Pellisier publiée à Paris, chez Garnier, en 1885.

Par dessus tous retient nostre Roy treschrestien
 Henry, soubs lequel puisse Europe, Asie, Afrique,
 Couronner de ce nom du monde la fabrique. (A. P., v.151-60)

En ce sens, l'*Israélide* s'annonce bien comme une épopée dans la grande tradition du genre³⁹ comme aux XIV^e et XV^e siècle déjà, «Toute prose épique est une généalogie imaginaire»³⁹, la chronique biblique et poétique de Vauquelin invite à son tour le lecteur à reconnaître comme ancêtre ce David qui a illustré les grandes vertus chrétiennes par ses prouesses morales et guerrières. La mission de dire le vrai grâce à un récit biographique aux fondements bibliques, irréfutables, en détermine la structure annoncée⁴⁰ elle est le type même de l'histoire exemplaire.

Outre le combattant, c'est enfin le poète et le musicien qui fascinent Vauquelin de la Fresnaye⁴¹ le talent de David dépasserait celui des harpeurs mythiques, dont on raconte «Qu'au mouvoir de leurs doigts les fleuves s'arrestoient / Et qu'ils estoient souvis des arbres et des plantes / marchant aux doux accords de leurs voix souspirantes»⁴⁰. La théorie des effets de la musique antique aurait donc trouvé dans l'*Israélide* un terreau propice, sans doute, comme l'a suggéré Frances Yates, dans l'idée que la restitution de la métrique authentique de la musique davidique soit une source d'apaisement des passions et des violences, devenues le pain quotidien de la dernière partie du XVI^e siècle⁴¹. David pourrait bien ouvrir la voix à un retour de l'harmonie civile que l'auteur appelle de toute son âme.

Si les développements du dessein de Vauquelin d'offrir à la littérature nationale un héros chrétien 'complet' semblent avoir été perdus, il nous est en revanche parvenu une version intégrale du même projet par un grand ami de Pierre de Brach, Du Bartas. Ce protestant modéré, qui compte aussi parmi ses proches Guy du Faur de Pibrac, homme

³⁹ F. Suard, *art. cit.*, p. 103.

⁴⁰ V. 182-85.

⁴¹ Cf. F. Yates, *Les Académies en France au XVI^e siècle*, trad. Thierry Chaucheyras, Paris, PUF, 1996.

politique et moraliste catholique, un abbé et un grand prieur de France⁴², nous offre dans les *Trophées* de la *Seconde Semaine* (1591) un millier d'alexandrins retraçant la série des principales prouesses de David. Ce poème résolument épique, qui se refuse pourtant à en porter l'étiquette, envisage la Bible dans une architecture poétique plus vaste, où l'Écriture côtoie des sujets scientifiques, historiques et littéraires, conformément à l'esthétique du mélange chère au poète□

... ma *Seconde Semaine* n'est (aussi peu que la *Première*) un œuvre purement épique, ou héroïque, ains en partie héroïque, en partie panegirique, en partie prophétique, en partie didascalique.⁴³

Le sommaire de l'édition de 1591 fait pourtant le rapprochement entre le *Trophée* consacré à David et les projets de *Davidiade* qui marquent la fin du siècle, chers à Du Bellay et Vauquelin de la Fresnaye. La biographie poétique du psalmiste procurée par Du Bartas rappelle le désir partagé de voir l'épopée chrétienne s'illustrer par un sujet vétéro-testamentaire tiré du livre de *Samuel*□

Car une Davideide vaudroit bien le cours d'une Eneide, où le nombre des livres de l'Iliade et de l'Odissée ensemble, si quelque chrestien et docte Poëte François vouloit y employer le temps et l'estude□ comme si noble et fertile sujet le merite. Mais le sieur Du Bartas, qui ne vouloit ainsi s'estendre, ains visoit à se maintenir en sa bienseance accoutumée, s'est convenablement enclos en ce cercle d'un petit nombre de vers [1095 vers], [...] sous le nom de TROPHEES ou marques des victoires de David...⁴⁴

Les retentissements énormes de cette somme se mesurent au nombre de rééditions et de traductions de la *Sepmaine*□ quarante-huit éditions françaises jusqu'en 1585 et une soixantaine encore dans les vingt années suivantes, sans compter les éditions en italien,

⁴² Cf. l'introduction de Marie-Alexis Colin aux *Quatrains du sieur de Pybrac*, Tours, Centre de musique ancienne, 2000, p. 7 sqq.

⁴³ Cf. *Brief advertisement sur sa Première et Seconde Sepmaine*, Lyon, Linker, Holmes, 1935-40, p. 220.

allemand, suédois, espagnol et d'autres encore⁴⁵. Les *Trophées* évoquent le combat singulier de I. Sam. 17, les persécutions infligées par Saül pour lesquelles la musique de la harpe se montre bientôt impuissante et les premières années du règne davidique. Le jeune berger descendu des montagnes de Judée s'éclipse alors derrière le jeune noble épris de pouvoir et d'amours, dont l'ascension fulgurante amène autant de gloire que d'épreuves. C'est ainsi que l'épisode embarrassant de l'adultère n'est pas écarté du portrait pourtant flatteur que Du Bartas fait de son héros — on retrouve là le poète encyclopédique⁴⁶, sensible à tous les savoirs, aussi bien historiques, artistiques et moraux.

Problématique

L'émergence et le développement de la poésie héroïque à sujet biblique nous placent devant un paradoxe. D'un côté, une véritable profusion qui propulse David au premier rang des héros de l'Écriture fournit en matière première les auteurs d'ouvrages de chevalerie moderne. De l'autre, une hésitation à se tourner vers l'histoire sainte pour en faire un récit merveilleux, soumis à l'invention du poète et aux artifices de l'art, entrave son développement. Dans un monde qui sourcille encore à la vue des traductions de la Bible en langue vernaculaire, la mise en parallèle de David avec les modèles homériques et virgiliens ne pouvait qu'entraîner certaines réticences. Certes, les éclaircissements apportés par Klára Csűrös sur la difficulté du sujet biblique, en particulier les jalons qu'elle pose dans l'évolution des mentalités, circonscrivent la vague d'opposition à la poésie inspirée de l'Ancien Testament à la toute fin du XVI^e siècle. Les problèmes théoriques «*Il* surgissent pas dès les premiers poèmes sacrés», la *Judith* de Du Bartas (1574) pouvant encore s'épanouir librement — ils «*Se* présentent au fur et à mesure que s'élabore la théorie de

⁴⁴ «*Sommaire*» à l'édition 1591 des *Trophées*, in Guillaume Saluste Du Bartas, *Les Suites de la Seconde Semaine*, éd. Yvonne Bellanger, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1994, pp.187-88.

⁴⁵ *Idem*, pp. 136-37.

⁴⁶ Cf. C. Csűrös, *op. cit.*, chapitre IV, pp. 135-202.

l'épopée⁴⁷. Le premier à avoir formulé les écueils inhérents au sujet biblique a été le Tasse (1594), figure importante de la Contre-Réforme mais héritier selon Sayce⁴⁸ des principes réformés de Du Bartas⁴⁹ il préconisait le recours à l'histoire de l'Église davantage que la Bible pour donner matière à l'épopée chrétienne⁵⁰

Il faut donc que l'Argument du Poëme Epique soit tiré d'une Histoire de la Religion, et que nous tenions pour veritable. Or est-il que ces Histoires sont, ou tellement sacrées et venerables, que l'establissement de nostre Foy estant fondé sur elles, l'on ne peut les alterer sans impiété⁵¹ ou bien elles ne sont pas saintes jusques à ce poinct, qu'il faille tenir pour articles de Foy ce qu'elles contiennent. Si bien qu'en tel cas, si l'on en retranche quelque chose, pour y en adjoûter une autre, ou pour la changer, l'on ne pourra point legitiment estre blasmé de temerité, ou de peu de zele envers les choses qui touchent la Religion. [...] Qu'il puise donc l'argument de l'Epopée dans les Histoires qui se fondent sur la vraye Religion, sans que toutesfois on les autorise jusqu'à ce point, que de ne les pouvoir alterer, à moins que de faillir contre la Piété.⁴⁹ (p. 208)

Cette idée, formulée et reformulée dans la dernière décennie du siècle, aura la vie dure puisque le Père jésuite Pierre le Moyne, auteur d'un *Saint Louis*, y fait encore allusion en 1658⁵² «Les véritez immuables et immobiles qui ne laissent point de lieu à la Fable, ne sont pas propres à la structure du Poëme qui doit estre fabuleuse...», écrit-il, mais non sans s'empresser de faire cette concession, appliquée à la triade Gédéon-Josué-David que l'on retrouve dans la tradition des Neuf preux⁵³

... il est permis aux Muses chrestiennes de travailler sur de saints sujets, de tirer des Livres sacrez des matieres..., d'escrire mesme en Vers les actions des Heros du peuple de Dieu. Neantmoins elles doivent tellement orner leur matiere qu'elles ne luy fassent point changer de forme. Elles peuvent parer Gedeon, Jo-

⁴⁷ *Op. cit.*, p. 206.

⁴⁸ R. A. Sayce, *The French Biblical Epic in the Sixteenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1955, p. 35.

⁴⁹ Torquato Tasso, *Du Poëme heroïque*, Discours LXXI, trad. par Jean Beaudoin in *Les morales de Torquato Tasso*⁵⁴ De la vertu héroïque, Paris, A. Courbé, 1632, p. 591.

sué, David de toutes les richesses de la versification□mais il leur et deffendu de faire un Josué, un Gedeon, un David sur leurs idées.⁵⁰

Embellir sans transformer – même au nom du vraisemblable historique – telle est l'impossible voie vers laquelle s'acheminent, à l'aube du grand Siècle, les ressusciteurs d'épopées. Dans les premiers temps du XVI^e siècle, l'enthousiasme est plus franc□le rejet des fables moisiées au profit d'une poésie épique inspirée de la Bible est le cheval de bataille des auteurs chrétiens et résonne dans leurs œuvres comme un refrain inusable. Pour la plupart, David est un tout grand modèle épique, celui à l'imitation duquel la langue française trouvera à s'illustrer. Dans la liste de poètes que David surpasse, Marot n'hésite pas à mettre hors jeu Homère, le père de l'épopée, dans sa préface au psautier de 1541 :

Quant est de l'art aux muses réservé,
Homere Grec ne l'a mieux observé.⁵¹

Pierre de Brach invoque des arguments semblables pour justifier la rédaction de sa *Monomachie de David et de Goliath*□se tourner vers la Bible, c'est reconnaître sa supériorité sur la matière profane ainsi que sa valeur épique, c'est aussi montrer une voie de repentir à ceux qui ont jadis consacré talent et plume à encenser des faux-dieux et à forger des fictions□

Si ma muse autrefois a voulu faire voir
Dans l'ame de mes vers quelque peu de sçavoir,
Alors que pour farder ma jeune poesie
Je n'avois pour sujet qu'une fable moësie,
Si ma muse jamais print plaisir de chanter
Un Pluton, un Neptune, un Mars un Jupiter,
En parlant des enfers, des eaux ou de la guerre,
Ou d'un foudre élançé par l'esclat du tonnerre,

⁵⁰ *Traité du Poëme Héroïque*, in *Saint Louys...*, Paris, A. Courbé, 1658, cité après K. Csürös, *op. cit.*, p. 84.

⁵¹ Dédicace «Au treschrestien roy de France□, v. 115-16, in [G. Defaux], Clément Marot, *Œuvres*, t. II, Paris, Garnier, p. 560.

C'est ores qu'elle doit d'un plus digne argument
 Et d'un plus grave son s'enfler plus hautement,
 Pour trompeter le los du grand Dieu qui domine... etc.⁵²

L'engouement pour la matière sacrée n'invalidé pourtant pas les réticences exprimées plus tard. Le plaisir manifeste de Pierre de Brach à décrire encore «le foudre élançé par l'esclat du tonnerre» rivalise honorablement avec celui d'évoquer «le los du grand Dieu qui domine» au son de trompettes qui rappellent celles de Jéricho. La juxtaposition hardie du Dieu d'Israël aux côtés de Jupiter et des héros de l'Olympe montre que le merveilleux biblique, alors même qu'il veut se substituer à l'univers païen, se passe difficilement d'évoquer des éléments étrangers qui, invariablement, mettent l'Écriture à distance. Elle reflète ce grand conflit de l'époque qu'est le passage d'un monde admiratif de l'héritage païen à un monde imprégné de l'esprit des Réformes et déchiré pour ses principes. Dans le genre héroïque qui renaît, la part d'éternel et d'immuable portée par l'Écriture s'allie à des considérations ponctuelles, en lien avec les débats qui font rage dans une civilisation qui, elle aussi, se renouvelle. Ce qui relève de la permanence des motifs, de la continuité avec le passé et qui semble aller de soi, ressort transformé au contact des préoccupations et des questions auxquelles elle semble apporter une réponse. Il reste à questionner ce qui provient de la Bible et ce que l'écriture lui adjoint. Dans les œuvres majeures de l'épopée davidique, qu'en est-il donc de la fidélité et des infidélités à la source scripturaire? Quelle est la part de ce qui appartient au passé, biblique mais aussi médiéval, et de ce qui appartient au présent, aux déchirements civils de la France et du regard nouveau qu'elle porte sur les Écritures? Que nous disent ces ajouts sur le rapport à David, que nous disent les vieux et les nouveaux réflexes sur les enjeux d'une écriture qui cherche la consécration dans un genre en pleine redéfinition? Et pourquoi donc David? John Sayce, spécialiste de l'épopée biblique du XVII^e siècle, a tracé les contours de cette question lorsqu'il évoque le psalmiste, mais y a répondu de manière allusive, l'essentiel de son *corpus* débordant du cadre étroit de la seconde moitié du XVI^e siècle.

⁵² Pierre de Brach, *La Monomachie de David et Goliath*, in [Reinhold Dezeimeris], *op. cit.*, p. 9, v. 1-11.

Il est remarquable que les quatre poèmes bibliques venus de la Pléiade concernent l'histoire de David. Il ne fait aucun doute que le sujet était dans l'air du temps, mais des raisons plus précises doivent être évoquées. Les Hébreux et les Philistins pouvaient représenter les deux partis dont les dissensions ravageaient le pays, et le réalisme des scènes de bataille et de carnage vient probablement de la violence qui régnait alors. Le thème du combat singulier liait la Bible avec l'épopée classique et la *romance* italienne. Une autre explication, peut-être fantaisiste, tiendrait à la printanière et bourgeonnante jeunesse du David dans la Bible qui stimula tant l'imagination de Donatello et de Michel Ange, et qui était en harmonie avec l'esprit de la Pléiade.⁵³

D'un côté, un phénomène d'époque□de l'autre, les charmes de la narration biblique. D'où vient donc cet intérêt presque exclusif pour David au temps de la genèse de l'épopée moderne? Afin d'y apporter des éléments de réponse, nous effectuerons une lecture diachronique de la littérature héroïque consacrée au psalmiste en mettant en avant le dialogue que chacun noue avec la tradition biblique d'une part et avec les autres œuvres épiques dont les thèmes sont similaires. Mais d'abord, un retour à la tradition biblique s'impose pour replacer poétiquement et historiquement la figure épique digne du 'grand genre'.

⁵³ R. A. Sayce, *op. cit.*, p. 37. Nous traduisons.

Chapitre II

Du guerrier biblique au guerrier des Temps nouveaux, modalités d'un passage

Dans sa thèse sur Antoine de Montchrestien et *Les débuts de la tragédie héroïque*⁵⁴, Françoise Charpentier a proposé un découpage assez large de l'institution de la dynastie davidique. Sa répartition de la matière nous a semblé habile et utile pour comprendre toutes les implications du règne du psalmiste — notre propre découpage de la Bible suit le sien pour une bonne part mais le complète par un certain nombre d'éléments biographiques qu'elle a mis de côté et qui nous semblent importants. Nous essaierons de retracer les principaux motifs qui ont placé le roi David sur la grande scène biblique et de voir comment des espérances tout autres, propres à la France du XVI^e siècle, se sont cristallisées sur lui pour le hisser, par des relectures successives, au premier rang des héros-cultes de la nation.

Succession des hauts faits attribués à David

— Premier livre de Samuel

- ◆ David garde les troupeaux de son père et tue l'ours et le lion, son premier exploit. Cette double prouesse est le prélude du duel mené contre Goliath — «Quand un lion ou un ours venait enlever une de mes brebis, je courais après lui et lui arrachais la

⁵⁴ F. Charpentier, *Les Débuts de la tragédie héroïque — Antoine de Montchrestien (1575-1621)*, Lille, Service de reproduction des thèses de Lille III, 1981, pp. 265-67.

brebis de la gueule. S'il se dressait contre moi, je le prenais à la gorge, je le frappais et le tuais. » (I Rois 17, 34-36).

- ◆ Le Seigneur qui a rejeté Saül fait oindre le garçon au milieu de ses frères. « L'Esprit de Yahvé fondit sur David à partir de ce jour-là et dans la suite » (I Sam. 16, 13) il devient l'archétype de l'homme inspiré. Cette onction ne doit pas être confondue avec le couronnement de David, qui n'a lieu qu'après la mort de Saül.
- ◆ Débuts de David à la cour il entre au service de Saül au titre de page et d'écuyer sur les chaudes recommandations d'un serviteur « Il sait jouer, c'est un vaillant, un homme de guerre, il parle bien, il est beau et Yahvé est avec lui » (I Sam. 16, 18). Saül apprécie particulièrement ses talents de musicien toutes les fois que l'Esprit malin tourmente le roi, David prend sa harpe et chasse ses accès de mélancolie.
- ◆ Les Philistins déclarent la guerre au peuple élu David relève le défi lancé par Goliath et l'étourdit d'un coup de fronde en plein front. Il l'achève par sa propre épée. Le refus des armes de Saül, l'invocation du Dieu des armées et la simplicité de son arme entrent dans la légende. Signalons que cette histoire est répétée littéralement en II Rois 21, 19 à propos d'Elchanan, qui tua lui aussi un dénommé Goliath de Gath⁵⁵. Toujours est-il que le peuple l'acclame par des chants « Saül a tué ses milliers, et David ses myriades » (I Sam. 18, 7). Éveil de la jalousie de Saül.
- ◆ Acharnement de Saül qui poursuit le héros de sa haine. Bien qu'il lui eût donné sa fille Michol en mariage, le roi attende à la vie du musicien d'un coup de lance. David accomplit un nouvel exploit il rapporte à Saül le tribut symbolique de cent prépuces de Philistins. Cette victoire ne convainc pas le roi l'amitié nouée avec Jonathan et la complicité de Michol sauvent David d'un nouvel attentat.
- ◆ David trouve refuge auprès des Philistins, les ennemis d'Israël. Il ruse pour échapper à leur vengeance, il feint d'être fou (en Orient, les fous sont traités comme des êtres sacrés) « Il tambourinait sur les battants de la porte et laissait sa salive couler sur sa barbe. » (I Sam. 21, 14).
- ◆ L'errance. David est confronté à la misère humaine et prend la tête d'une armée de malheureux, en rupture avec le pouvoir « Tous les gens en détresse [...] se rassemblèrent autour de lui et il devint leur chef. » (I Sam. 22, 2). Cette attitude annonce l'œuvre du roi messianique venu apporter la paix et la guérison. Mais les persécutions

⁵⁵ Ce doublet indique que le rédacteur a certainement usurpé à Elchanan, en faveur de David, la victoire contre Goliath. La coupure qu'introduit le duel est un élément étranger qui a été déplacé tardivement dans le livre de *Samuel*. Cet ajout *a posteriori* explique pourquoi, dans la narration biblique qui suit la défaite de Goliath, David (qui jouait déjà pour Saül à la cour) est officiellement présenté au roi une deuxième fois à titre de musicien. Avant et après la rencontre avec le géant, David occupait le poste d'écuyer et de musicien de Saül.

continuent□ David épargne deux fois Saül, dans une caverne et sous sa tente□ il prouve à son beau-père sa loyauté à l'égard d'un pouvoir *encore en place* et le conjure de mettre fin à ses attentats meurtriers. Les Philistins épargnent de justesse à David une guerre contre Israël.

— *Deuxième livre de Samuel*

- ◆ Mort de Saül et de Jonathan. David exprime sa douleur en déchirant ses vêtements et en faisant mettre à mort l'Amalécite qui lui annonce la nouvelle (II *Sam.* 1). Le règne de David commence officiellement. Il a alors trente ans.
- ◆ Sacre de David à Hébron. Il est oint une nouvelle fois par les hommes de Juda comme roi de la maison de Juda, puis reconnu roi d'Israël par toutes les tribus. Cette onction d'honneur marque la fondation de l'État d'Israël.
- ◆ David ramène l'Arche d'alliance à Jérusalem, rendue par les Philistins. (II *Rois* 6 et I *Chr.* 15). Il danse presque nu devant elle et par ce geste politique et religieux, consacre la ville comme capitale sainte du royaume. Nathan prophétise la pérennité de la dynastie davidide sur le trône□ «Je maintiendrai après toi ton lignage et j'affermirai sa royauté□ (II *Sam.* 7, 13), mais ne permet pas au guerrier d'ériger lui-même un Temple dans la Ville Sainte. Le roi réforme l'organisation du culte (*Chroniques*)□ il multiplie les guerres.
- ◆ Faute de David dans l'épisode de Bethsabée. L'ayant vue au bain, David désire cette femme au point de faire assassiner son mari Urie pour la posséder. Nathan lui reproche son adultère en lui prédisant que lui et sa lignée n'échapperaient pas au châtiement divin. David fait pénitence mais l'enfant conçu meurt. Bethsabée engendrera néanmoins un deuxième fils, Salomon. Guerre contre les Ammonites.
- ◆ David, jadis fort et triomphant, accumule alors les déboires. Il devient un antihéros marqué par les intrigues politiques et la tragédie familiale□ son fils Absalon, après avoir assassiné son demi-frère Amnon, coupable d'avoir violé et abandonné sa sœur Tamar, prend les armes contre son père et se fait tuer par Joab. Affliction du roi. (II *Sam.* 13-19)
- ◆ Devenu vieux, David ordonne le dénombrement de son peuple et est puni par Dieu, qui lui propose par l'entremise du prophète Gad le choix entre trois fléaux□ la peste, la guerre et la famine. D'après une autre version, c'est le prophète Nathan qui aurait menacé David (II *Rois*, 24).
- ◆ David est épuisé par les intrigues autour de sa succession. Les Saülides l'ayant défié en donnant la mort aux Gabaonites, David les fait exécuter (II *Sam.* 21). Il rend l'âme après avoir nommé Salomon pour successeur.

Ce découpage schématique du livre de *Samuel* fait état de quatre grandes périodes qui déterminent le type de héros incarné par David : celle du berger, qui s'étend de la jeunesse à la défaite de Goliath, celle du chevalier errant, engendrée par la jalousie de Saül, celle de la consécration royale, qui va de la mort de Saül à l'adultère avec Bethsabée, et celle du déclin enfin, marquée par la succession des intrigues familiales. Dans une très grande majorité, les poètes trouveront matière à épopée dans les trois premières périodes, constituées de faits d'armes et d'amours, et laisseront généralement la dernière aux bons soins des auteurs tragiques : le *David persécuté* de Thierry de Montjustin⁵⁶ et l'*Adonias* de Philone⁵⁷ montreront le vieux roi aux prises avec les querelles de sa progéniture et terminer sa vie sur une fausse note. Chacune des séquences phares de l'ascension davidique construit un visage particulier du héros épique, dont l'ensemble des traits n'aura cesse de nourrir sa représentation dans la postérité. Ces traits, les hommes de lettre s'y référeront pour une infinité de motifs d'ordre politique, religieux ou même poétique. Le prestige du personnage au sein du genre héroïque répond à cette brûlante actualité, au point que l'on peut dire, sans hésiter, que son destin littéraire lui est intimement lié.

Le berger et le musicien

Le récit de la jeunesse du psalmiste montre qu'il y a plusieurs David. Il y a le pâtre et le guerrier : parfois, dans l'iconographie notamment, il arrive que la première tendance domine l'autre, mais l'intention du rédacteur du livre de *Samuel* est bien de faire s'entremêler ces dimensions contrastées. Les exploits du berger contre les prédateurs du troupeau, l'ours et le lion, annoncent le vainqueur de Goliath et le combattant accompli des tribus païennes environnantes. Les rôles ne font pas que se chevaucher, ils s'interpénètrent. Il n'y a d'ailleurs qu'à relire les termes par lesquels le serviteur de Saül

⁵⁶ Pièce publiée pour la première fois dans les *Œuvres premières du Sieur de Mon-Justin*, Pontoise, s.n., 1601.

⁵⁷ Lausanne, Jean Chiquelle, 1586.

décrit le fils de Jessé pour se rendre compte du mélange que réalise, dès le temps de sa jeunesse, la personnalité de celui qui n'est encore, dans le récit biblique, qu'un gardien de troupeaux : « Il sait jouer [de la cithare], c'est un vaillant, un homme de guerre, il parle bien, il est beau et Yahvé est avec lui »⁵⁸. C'est probablement cette formidable concentration d'éléments légendaires et disparates dans lesquels l'humilité va de pair avec les actions d'éclat, cette juxtaposition de signes contradictoires mais avant-coureurs de la gloire de David, qui amena un Ronsard à voir dans le personnage du berger les traits annonciateurs du souverain et un augure de son extraordinaire destin. Pour lui, la Bible rappelle Homère :

Les rois et les pasteurs ont le mesme estat de vivre
 L'un garde les troupeux, et par l'autre sont conduits
 Les peuples, sous la loy de leurs sceptres reduits.
 Pource Homere, qui vit par longues renommées,
 Appelloit les grans rois les pasteurs des armées.
 David d'un simple pastre, et de bas rang issu,
 Par les prophetes oingt, au thrône fut receu
 Puis desirant l'honneur où tout monarque aspire,
 Plus outre par la guerre augmenta son empire.⁵⁹

Outre les exploits pastoraux du gardien de brebis, l'activité musicale et poétique du jeune David trouve une place dans l'élaboration littéraire dont il fait l'objet au XVI^e siècle. La remarque que Françoise Charpentier applique à l'univers du théâtre peut tout aussi bien s'étendre à celui du genre épique : « Il est possible que ce caractère de roi-poète influe sur la tonalité même des tragédies sur David. Le langage, s'il est théâtral, tend constamment vers la poésie à mesure qu'apparaît ce personnage »⁶⁰. L'épopée se définit précisément par la recherche d'une parole inspirée, elle suppose une « Voix vive » d'ascendance divine : « l'épos, absolu, soustrait à la contingence évanescence de la com-

⁵⁸ I Sam. 16, 18.

⁵⁹ Ronsard, Dédicace à François de France, duc d'Anjou (1584), des *Éclogues*, cité après H. Chamard, *Histoire de la Pléiade*, Paris, Didier, 1961, tome 3, pp. 51-52.

⁶⁰ *Op. cit.*, p. 269.

munication quotidienne, nomme les choses et donc l'être par le langage⁶¹ Elle se nourrit de modèles poétiques forts et n'hésite pas à faire du lyrisme un talent apprécié de ses héros. À la période qui nous intéresse, le psalmiste représente justement une figure poétique forte, traduite et paraphrasée plus qu'aucun autre auteur dans le siècle. Les hommes de lettres qui se sont sentis attirés par lui l'ont exprimé par une écriture souvent dominée par la tentation du lyrisme, marquée par la variété des images, la variété des formes, la variété du discours. Le langage coloré des effusions du berger à la lyre, à la jonction de la prière et du chant, guidait leur recherche d'un style noble et élégant, vivant, en quête d'une richesse et d'une variété d'expression. Elle donnera naissance à un savant mélange, un peu à l'image de ces psaumes qu'on ne cesse de traduire et de paraphraser dans toutes les langues « Le poème épique est un poème par nature orné et orné de toutes sortes de beautés⁶².

Si l'épopée se souvient autant du berger poète, c'est aussi parce qu'une longue tradition remontant aux Pères de l'Église l'y préparait. D'abord saint Augustin, qui voyait en « David le plus ancien de tous les poètes⁶³, et aussi Jérôme, dont le commentaire sur le psautier apparaît encore dans certaines éditions latines de l'Écriture imprimées en France au début du siècle, avaient transmis aux chrétiens une appréciation décisive

David, qui est pour nous Simonide, Pindare et Alcée, Horace aussi, Catulle et Sérénus, chante le Christ avec sa lyre, et sur le psaltérion décachorde célèbre son réveil et sa résurrection des lieux infernaux. ⁶⁴

⁶¹ Daniel Madelénat, *op. cit.*, p. 19.

⁶² O. Rosenthal, *art. cit.*, p. 467.

⁶³ Épître XXXVII.

⁶⁴ Extrait de la lettre de Jérôme à Paulin de Nôle sur l'étude des saintes Écritures (in Saint Jérôme, *Lettres*, trad. J. Labourt, Paris, Les Belles-lettres, 1953, t. 3, ép. LIII, p. 21). On retrouve notamment ce passage dans la grande édition biblique publiée chez Robert Estienne à Paris en 1528, fol. 9^r On peut signaler que cette déclaration de Jérôme s'appuie elle-même sur des témoignages anciens : le docteur de l'Église l'atteste dans sa préface au livre de *Job*, où il revient sur les autorités qui consacrent le psalmiste comme un authentique poète sacré : « Si quelqu'un trouve incroyable qu'il y ait des vers chez les Hébreux, à la manière de notre Horace, du grec Pindare, d'Alcée et de Sappho, ou que le *Psautier*, les *Lamentations* de Jérémie, ou la quasi totalité des cantiques des Écritures soient ainsi composés, qu'il lise Philon,

Pour l'un comme pour l'autre, David a marqué l'histoire par un talent lyrique de tout premier ordre, de sorte qu'aucun «classique» ne lui donne matière à envier. La comparaison de Jérôme accréditant ce parangon favorable avec les auteurs gréco-romains connaîtra d'ailleurs une longue postérité. Le XVI^e siècle n'y échappe pas. Il faut savoir qu'à cette époque, les termes de la formule hiéronimienne sont compris à peu près également de deux manières – soit en faveur du psalmiste et de son génie poétique, qui vaut bien à lui seul celui des plus grandes plumes de l'Antiquité, soit en faveur des poètes lyriques mis à l'honneur par la comparaison – une option qui, selon Jean-Eudes Girot, a contribué à soutenir l'intérêt des lecteurs pour Pindare avant 1550⁶⁵. Le genre épique adopte la première et voit en David le Père des belles-lettres – dans la grande allégorie du *Penser du royal mémoire*, le prestigieux parallèle profite essentiellement à David et donne un trait distinctif au portrait du talentueux héros.

Dieu minspiroit car entre tous prophettes
 Jestoy le choisi pourtant a cinq poetes
 Le bon docteur Hierosme me compare
 Pour la raison qua mon psaultier ie pare
 De certains vers par mode poetique
 Selon le traict de facon hebraicque.⁶⁶

D'un même élan, l'admiration partagée pour le berger poussera un Du Bartas à se faire le continuateur de Jérôme. Alors même qu'il s'apprête à évoquer le plus célèbre combat biblique, le duel contre Goliath, c'est au chancre qu'il s'identifie et dans le sillage duquel il inscrit sa propre voie. Comme jadis furent comparés Pindare et Horace au psalmiste, il aspire lui aussi à ce que figure sa lyre à côté du psaltérion.

Dieu, puis que je ne puis aspirer aux tiares,
 Trainer après mon char tant de peuples barbares,

Josèphe, Origène, Eusèbe de Césarée, et grâce à leur témoignage, il reconnaîtra que j'ai raison. Cf. «Hieronymi in Librum Iob Praefatio», *Biblia Sacra Vulgata*, Stuttgart, Deutsche Bibel gesellschaft, 1983, p. 731, trad. Girot, *op. cit.*, p. 82.

⁶⁵ *Pindare avant Ronsard. De L'émergence du grec à la publication des Quatre premiers livres des Odes de Ronsard*, Genève, Droz, 2002, pp. 81-88.

⁶⁶ *Op. cit.*, fol. xx^r

Et, comme ton David, de trophées sanglans
 Honorer les rameaux de mes pouces tremblans,
 Hé ! donne-moy ses vers, fay-moi present, ô Sire,
 Non des nerfs de son arc, ains des nerfs de sa lyre,
 Baille-moy non sa lance, ains son luth doux-sonneur,
 Pour chanter dignement ta gloire et son honneur.⁶⁷

L'autre alternative de lecture de Jérôme, celle qui consiste à faire rejaillir la gloire de David sur les auteurs classiques, caractérise moins les poètes épiques soucieux de revenir aux Écritures que les auteurs engagés dans la relecture des Anciens. Pourtant, elle profite également au prestige du psalmiste, qu'elle gagne pour des raisons évidentes à entretenir. La dimension morale du psautier, sa proximité avec une histoire personnelle de bravoure et de conquête où se profile le combat du vice contre la vertu est un lieu commun des préfaces à Simonide, Pindare et Alcée, le psalmiste servant de caution aux auteurs qui lui sont comparés. Elles confirment le jugement flatteur porté sur la personne du psalmiste et sur son œuvre, emprunté en grande partie aux épisodes narratifs que lui consacre l'Ancien Testament. On trouve une formulation de ce recours à David pour justifier qu'on relise les classiques dans la préface du gendre de Melanchthon, Caspar Peucer, à l'édition bâloise de 1558 des œuvres de Pindare, où l'usage de comparer le psalmiste à des auteurs consacrés justifie qu'on lise le grand poète de Thèbes :

Encore que dans Pindare, comme je vais le dire tout à l'heure, il y ait des maximes sur les mœurs, sur les châtimens des scélérats, en accord avec la loi divine – parce que la notion de loi naît en même temps que nous – et qu'il y en ait d'identiques dans les *Psaumes* ; cependant, la sagesse des Psaumes est fort différente. Avec celle-ci, nous sommes conduits vers le Dieu véritable, et non vers de fausses divinités ; on y rappelle la promesse touchant le fils de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ, et la réconciliation. C'est cette différence entre les

⁶⁷ « Les Trophées », dans *Les suites de la Seconde semaine* cité dans l'édition d'Yvonne Bellenger et alii, Paris, S.T.F.M., 1993 p. 215.

Psaumes et Pindare qu'il faut d'emblée considérer. Songeons ensuite à l'utilité de Pindare.⁶⁸

Il est remarquable que ce retour à David comme référence suprême en matière d'écriture revient aussi bien chez les admirateurs du psalmiste, ceux qui voient dans ses actes de bravoure du jeune pâtre une authentique matière héroïque, que chez ses détracteurs, ceux qui se montrent moins enclins à élever un berger aux nues qu'à encenser les poètes gréco-latins. Dans une célèbre et provocatrice boutade d'Ange Politien relevée par le même Gaspar Peucer, même un propos sacrilège portant sur la supériorité universelle de l'art de Pindare ne passe sous silence l'idée répandue que le psalmiste est un poète exceptionnel⁶⁹ qu'il concentre dans son chant un morceau de l'histoire de l'humanité, qu'il commémore ce que les livres sapientiaux racontent sur le mode de la chronique et réalise dans ses vers le portrait d'une époque⁷⁰

Comme on interrogeait Politien pour avoir son opinion sur les Psaumes de David⁷¹ «⁷²moi, répondit-il, je trouve que ces vieux poèmes sont pleins de sagesse. Il y a des rappels de la providence, des menaces de châtements à l'encontre des criminels, des promesses de récompenses et de protection pour les justes. On y trouve aussi les histoires anciennes de ce peuple, à la fois pour que soit transmis le souvenir de cet ancien temps aux descendants et, en même temps, pour que ces exemples de châtements et de protection soient sous tous les yeux. Je fais grand cas de cette sagesse, dit-il, utile à la vie et aux mœurs⁷³ je considère en outre que les figures, dans leur langue originale, sont élégantes⁷⁴ et parfois, on y a ajouté des harmonies propres à exciter les mouvements de l'âme. Mais dans Pindare, dit-il, les mêmes choses sont racontées de manière plus douce, et plus splendidement illustrées d'exemples.⁷⁵ Voilà pour Politien.⁶⁹

La part de vérité et de fiction dans cette déclaration de Politien est difficile à déterminer, le texte original de ce jugement n'apparaissant selon Jean-Eudes Girot dans au-

⁶⁸ Préface de Caspar Peucer à [P. Mélancthon], *Pindari thebani lyrico rum veterum [...]*, Bâle, chez Johann Oporinus, 1558, trad. J.-E. Girot, *op. cit.*, pp. 184-85.

⁶⁹ *Idem*, trad. J.-E. Girot, *op.cit.*, p. 83.

cune édition connue de ses *Oeuvres*⁷⁰. Il est probable que l'auteur de la première partie de cette comparaison soit Caspar Peucer lui-même, que la tâche de combattre l'hérésie devait faire hésiter à citer intégralement Politien où à répandre des propos déplacés sur l'Écriture, au risque d'en perpétuer la mémoire. L'éloge adoucissait la critique. Il reste que l'admiration vouée à David, devenue un lieu commun, a eu à ce titre de nombreux émules□ hormis dans le cadre de querelles de théologiens, la préférence donnée à Pindare n'a pas, pour sa part, suscité d'imitation. De ces avis partagés par les lecteurs de Jérôme, il ressort que David ne se lasse pas d'apparaître comme l'*alter ego* des poètes classiques, et que la figure du combattant ne fait jamais oublier celle du compositeur.

Avec l'impulsion de la Réforme, la figure du poète gagne même encore en poids car là où Jérôme réalisait un rapprochement, Guy Demerson l'a montré, les humanistes chrétiens et un bon nombre d'auteurs d'épopée opposent et discriminent⁷¹□ si David vaut bien un Pindare ou un Catulle, autant s'épargner de les suivre à la trace et s'attacher directement aux vrais poètes et à leurs héros, à ceux qui ont pour but, selon une expression de Jodelle, «□ seul éternisant□. Le psalmiste devient le symbole d'une inspiration spirituelle hostile aux sujets et aux auteurs païens. Pétrarque lui-même affronte ce dilemme entre la fidélité au modèle de l'inspiration chrétienne, souffle et Esprit, et de préservation de l'héritage antique et profane. Le choix est difficile. D'une nature souple et conciliante, il opte pour une triple allégeance□ allégeance à Laure, sa muse, et allégeance à Virgile, son modèle□ allégeance enfin à Dieu, qui prend notamment corps dans sa traduction des psaumes pénitentiels⁷². Mais ce partage d'intérêt le soucie. La première églogue du *Bucolicum Carmen* (1346) intitulée *Parthenias* (une allusion au surnom qu'on avait donné à Virgile), et le commentaire qu'il en fait à son frère chartreux deux ou trois ans plus tard, ouvre le débat. Comment justifier devant un moine le partage des genres, devant celui qui

⁷⁰ Cf. J.-E. Girot, *op. cit.*, p. 83, n. 73.

⁷¹ Guy Demerson, *La mythologie classique dans l'oeuvre lyrique de la Pléiade*, [Paris], texte dactylographié de la thèse de doctorat, 1970, pp. 253-56.

⁷² Cf. Pétrarque, *Les Psaumes pénitentiels*, publiés d'après le ms. de la bibliothèque de Lucerne, éd. Henri Cochin, Paris, L. Rouart et fils, 1929.

l'appelle à reconnaître en David le plus grand poète Hébreu, sans pour autant renoncer à suivre les traces de l'inimitable Virgile? Son frère, en la personne du pâtre Monicus, s'adresse à lui dans l'églogue pour le convertir sans partage à la poésie des psaumes□il en ressort ce qui nous semble le plus bel éloge du psalmiste issu de la plume de Pétrarque□

[Le poète que j'aime] chante cet unique Dieu qui fait trembler la foule vaincue des dieux, qui d'un signe de tête fait régner la mesure dans le ciel nourricier, équilibrant l'éther limpide, qui accumule la rosée et répand les neiges glacées, qui de la salubre nuée exprime les pluies souhaitées par la soif des herbages, qui tonne et qui de ses flammes rapides frappe les airs tremblants, qui donne de son temps à chaque astre et sa semence à chaque terre, qui à la mer ordonne d'ondoyer, aux monts de se tenir debout, qui nous a donné le corps et l'esprit, et qui leur ajouta les arts innombrables. [...] C'est ce Dieu qu'il [David] chante pour moi, et ne dis pas, je t'en prie, que sa voix est rauque. Elle est pleine et pénètre les esprits d'une secrète douceur.⁷³

En réponse aux objections de Monicus, il ne suffit pas à Pétrarque d'invoquer le charme et l'inspiration des poètes païens. Il lui faut les défendre. Pour ce faire, il remonte à Aristote et à un passage de Suétone sur l'origine de la poésie qu'Isidore de Séville et Raban Maur avaient jadis cité, donc aux sources classiques de la culture chrétienne elle-même⁷⁴. Il montre que même les Pères n'ont pas envisagé de renoncer aux charmes de la poésie des Anciens et que ceux-ci furent même, en leur temps, des théologiens avant la lettre□que bien sûr le christianisme s'est ajouté, mais que cela ne justifie nullement qu'on doive renier Virgile. La coexistence de la beauté profane et de la beauté sacrée fonde la culture chrétienne... Mais les choses devaient-elles en rester là, simples et articulées? À

⁷³ Traduction des vers 91 ss. du *Bucolicum carmen* par Alain Michel in *Pétrarque et la pensée latine. Tradition et novation en littérature*, Avignon, Aubanel, 1974, p. 95. On trouvera le texte latin de l'églogue dans *Il Bucolicum Carmen e suoi commenti inediti, a cura di Antonio Avena*, Bologne, Forni, 1969, pp. 95-99.

⁷⁴ Le passage apparaît dans l'explication de Pétrarque à *Parthenias* exposée dans sa lettre *De familiaris* adressée à son frère Gherardo. Cf. «Lettre familière□ 10, 4, in *Lettres de Pétrarque à son frère*, tome I, trad. Victor Develay, Paris, Librairie des bibliophiles, 1884, p. 83.

l'automne de ses jours, dans une autre lettre adressée à son frère, Pétrarque fait un examen de conscience qui traduit une hésitation quant à sa réussite à concilier harmonieusement, l'âme intacte, l'inspiration sacrée et l'inspiration profane. Dans ce trouble se profile celui d'un bon nombre de pétrarquistes reconvertis tôt ou tard à la poésie religieuse. Les paroles de son frère qui l'appelait au retrait pour se consacrer uniquement à la psalmodie lui reviennent en mémoire□il se rappelle leur dialogue allégorique du *Bucolicum carmen*, à la croisée des chemins de la poésie et de la théologie, et médite sur sa réussite à faire de l'ensemble de son œuvre une authentique prière□

Mon frère a donc chanté comme il faut en élevant son âme vers le ciel□ moi, j'ai chanté en songeant aux choses terrestres et courbé vers la terre. Peut-être n'ai-je pas reconnu la main libératrice, peut-être ai-je compté sur mes propres forces [...] Vous aurez pitié de moi, Seigneur, afin que je sois encore plus digne de votre pitié.⁷⁵

En France, l'évolution donnée à la poésie par les partisans de la Réforme devait faire entendre favorablement l'appel de Monicus. De nombreux traducteurs humanistes des psaumes rejettent l'idéal de tolérance et de conciliation incarné par Pétrarque. Ils fixent le mythe de David comme symbole de la poésie vraie, symbole épique aussi des pourfendeurs des fables 'moisies' et des propositions erronées qu'il faut recouvrir d'allégories, ou rejeter en bloc. Dès 1537, Salmon Macrin réclame dans son hymne *De Sancto Spirito*⁷⁶ le plectre et la harpe de David le Tue-Géant (*Davides Gigantoletes*) pour renverser de leur trône les héros de la fable antique. Dans un *Cantique* de 1552 sur le même thème, Nicolas Denisot perpétuera la densité de la formulation⁷⁷. C'est aussi ce même élan qui pousse Marot à renverser de leur trône les princes de l'épopée antique dans les vers dédicatoires de sa traduction aux *Vingt premiers psalmes*□

⁷⁵ «Lettre familière□ 1, à son frère, *op. cit.*, pp. 46-47.

⁷⁶ Salmon Macrin, *Hymnorum libri sex*, Paris, Robert Estienne, 1537, p. 109.

⁷⁷ Nicolas Denisot, «L'antique II□ des *Cantiques du premier advenement de Jesuchrist*, Paris, vve M. de la Porte, 1553 : «David le Tue-Geant□.

Icy n'est pas l'aventure d'Aenée
Ne d'Achiles la vie demenée.
Fables n'y sont plaisantes, mensongieres,
Ny des mondains les amours trop legieres.⁷⁸

Le talent et le goût du psalmiste pour les arts poétiques, articulés au souci de chanter pour l'Éternel sont certainement liés au respect qu'exerce chez les auteurs épiques le David de la jeunesse. Pour les chercheurs d'épopée, cette propension au lyrisme, associée à un temps de paix, semble d'autant plus attrayante que dans la Bible, elle ne fait jamais ombrage à l'audace que l'Hébreu déploie en temps de guerre. La harpe apaisante se transforme en arc ou en fronde dès lors que la stabilité du peuple élu est menacée□c'est cette tension constante entre douceur et force qui a hissé le bergerot au rang des hommes forts et vertueux de la civilisation chrétienne.

Le chevalier errant

Les années les plus difficiles de la carrière de David, celles de l'exil et des persécutions, construisent ce que nous appellerons, bravant l'anachronisme, le type biblique du chevalier errant. Cette période nomade, pleine d'angoisse pour l'élu qui vient néanmoins de prendre la tête d'un groupe de dissidents armés, est la conséquence de la jalousie et de la folie de Saül après sa victoire sur Goliath, qui valut à David les acclamations de tout le peuple. À ce stade de son existence, le bethléemite fuit sans trouver d'issue, n'étant lui-même pas encore fixé sur son avenir□la signification politique de l'onction reçue de Samuel est encore pour lui une énigme. Tant que Saül reste en place sur le trône, il le considère encore comme son roi. Le paradoxe est d'autant plus visible que des soldats de sa troupe, lucides quant à sa vocation, le pressent de liquider celui que Dieu a rejeté. David s'y oppose avec vigueur, comme en témoignent les paroles qu'il tient à son allié Abishai

⁷⁸ Clément Marot, «Au treschrestien roy de France, François premier de ce nom□, in *Trente premiers psalmes de David, Œuvres poétiques*, tome II, éd. Defaux, Paris, Garnier, 1993, pp. 558-59, v. 53-56.

lorsqu'il sauve la vie du souverain pour la deuxième fois □ « Qui pourrait porter la main sur l'oint de Yahvé et rester impuni? □ [...] Aussi vrai que Yahvé est vivant, c'est Yahvé qui le frappera. □ (I Sam. 26, 9-10). Et même si le fils de Jessé s'engage à épargner le roi en toutes circonstances, il en vient à le supplier de faire la paix par des termes qui marquent la démesure □ du combat □

Après qui le roi d'Israël s'est-il mis en campagne, après qui cours-tu? Après un chien crevé, après une simple puce? [...] Maintenant, que mon sang ne soit pas répandu à terre loin de la présence de Yahvé □ En effet, le roi d'Israël est sorti à la quête de ma vie, comme on pourchasse la perdrix dans les montagnes. (I Sam. 24, 15 et 26, 20)

Couffignal l'a montré⁷⁹, l'importance littéraire de cette époque du chevalier errant tient pour une part au fait qu'elle représente un moment clef de la structure des contes. Elle est typique du schéma narratif du conte dégagé par Frazer □ « Le beau-père et le gendre sont ici de véritables ennemis □⁸⁰, et Propp □ « L'agresseur devient un parent du héros □⁸¹. Après la victoire contre Goliath, deux alliés s'opposent et forment un contrepoint à l'épreuve qualifiante □ le dénouement de cette nouvelle épreuve pour le plus vaillant est néanmoins nécessaire car elle sert de confirmation irrévocable de sa condition exceptionnelle. Pour Greimas, « Les deux [sujets] se superposent pour donner lieu à une confrontation qui constitue un des pivots du schéma narratif □⁸². Dans l'histoire de David, c'est cet événement même qui fait basculer le destin du berger vers la sphère royale □ conformément à la structure de la fable, « Le poursuivant tente de tuer le héros □⁸³ et met ce dernier en fuite, mais échoue à l'écarter du trône. La conclusion de cette crise d'opposition s'insère parfaitement à la succession habituelle des contes populaires □ « Le conte, comme

⁷⁹ *Op. cit.*, pp. 24-29.

⁸⁰ James George Frazer, *Le Rameau d'or*, vol. 1, *Le roi magicien de la société primitive*, Paris, Laffont, 1982, p. 414.

⁸¹ Vladimir Propp, *Les Racines historiques du conte merveilleux*, Paris, Gallimard, 1983, p. 104.

⁸² A. J. Greimas, dans sa préface à J. Courtès, *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, 1976, p.21.

⁸³ V. Propp, *Morphologie du conte*, *op. cit.*, p. 70.

l'histoire fait mourir le roi à la guerre. [...] Le roi est tué avec sa famille⁸⁴. Ce remplacement du chef en titre par un nouvel élu confirme le statut héroïque de David et met celui-ci au premier plan des personnages bibliques susceptibles de donner matière à l'épopée. Si le bethléemite est une référence constante dans la littérature épique, c'est bien que la structure narrative de *Samuel* l'induit au départ. Bien sûr, elle ne sera pas seule en jeu. D'autres facteurs davantage liés au contexte religieux des Réformes vont également rendre le fils de Jessé extrêmement populaire en le propulsant sur le devant de la scène politique.

Les plus sensibles à l'actualité religieuse du personnage sont les protestants, pour la communauté de destin qui les unit au déserteur. Pour eux, David apparaît comme l'archétype de la victime innocente mais loyale d'un authentique tyran, un modèle de droiture et d'espérance qui leur suggère d'innombrables parallèles. Dans les *Trophées* de sa *Seconde Semaine*, l'imagination de Du Bartas le suit dans un dédale de déserts et de forêts obscures⁸⁵

David doncques fuyant la fureur de son Prince,
D'un bout à l'autre fuit l'Isacide Province,
Se retire ore à Nobe, ores en Odollan,
Or'au desert de Zif, en Maon, en Cillan⁸⁵
Pour toit il a du ciel les arches estoillées,
Et son repas despend des forests esbranlées. ⁸⁵

Il faut se rappeler que dans les années qui suivent la Saint-Barthélemy, la réflexion sur le tyrannicide fait rage et place aux premières loges du débat l'épisode exemplaire de la fuite de David dans les provinces reculées de Judée. Personne n'y est indifférent. L'attitude respectueuse du gendre de Saül devient même un l'argument classique des partisans d'un respect inconditionnel du roi, ou d'une attitude modérée envers des injustices qui peuvent apparenter ce dernier au tyran. La déroute exemplaire de l'élu est l'occasion de lire l'histoire contemporaine comme la réactualisation d'une épopée biblique⁸⁶ les dé-

⁸⁴ V. Propp, *Les Racines historiques...*, op. cit., p. 450.

⁸⁵ Guillaume de Saluste du Bartas, *Les Trophées*, v. 45-64 in *Les Suites*, op. cit., p. 209.

boires des convertis prennent sens à la lumière de l'institution de la monarchie en Israël, et chaque camp disserte de l'épisode aussi bien dans des récits bibliques calqués sur le modèle de l'*épyllion* que dans des ouvrages dogmatiques. À l'époque où le modéré du Bartas publie ses *Trophées* (1591) et fait de David un modèle courageux de respect de la condition royale⁸⁶, d'Aubigné avait déjà ouvert la trace dans son *Devoir des Roys et des subjects*, comme son titre l'indique une réflexion morale née d'une analyse sur le pouvoir et destinée à renforcer la stabilité perdue du royaume. L'exil du vainqueur de Goliath apporte un éclairage sur les persécutions infligées aux réformés□ il justifie l'attitude qui consiste à tempérer l'usage des armes, à supporter les offenses et à rendre le bien pour le mal. «Qui verse le sang ne bastit pas le temple»⁸⁷, dit Nathan à David□ l'errance devient la condition inévitable des figures de proue de la foi nouvelle mais aussi une marque de grandeur d'âme qui fait des disgraciés les David des temps nouveaux□

Saül fut choisi de Dieu□ David le bien aimé, le fidèle, l'oinct du Seigneur, type du Sauveur, s'oppose à ce Roy, maintient son droict, le deffend avec sa vie, en vient aux armes, nous donne la loy avec l'exemple jusques où la patience, et puis quand et comment nous pouvons, devons arrester la fureur de nos supérieurs. Cestuy là respond pour nous aux questions de ce temps, qu'il faut premierement venir par gémissements à Dieu et puis par très-humbles supplications et remonstrances au Roy, qu'il faut fuir aux deserts, se cacher aux cavernes, user de deffenses sans offences, respecter, distinguer la personne Royale parmi les ennemis, ne faire pas ce qu'on peut, mettre le droit de nostre costé. ⁸⁸

⁸⁶ Il place en effet dans la bouche de David exilé une leçon de conduite politique pour son temps à l'intention de ses correlégionnaires persécutés□

De vray c'est un tyran, mais il porte la marque

De prince legitime, et l'eternel Monarque

Ne veut que le vassal trampe jamais sa main,

Quel pretexte qu'il ait, au sang du souverain. (*Op. cit.*, p. 210, v. 495-98)

⁸⁷ *Tragiques*, «Vengeances»□, v. 122, in *Œuvres, op. cit.*, p. 191. Allusion à l'oracle de Nathan, II Sam. 7, 8 ss.

⁸⁸ Agrippa d'Aubigné, *Devoir des Roys et des subjects* in *Œuvres, idem*, p. 471. Ajoutons que cet appel à la non-violence débouche, dans la méditation du poète sur le psaume 84, sur une espérance□ «Le mesme qui avoit caché David entre les brebis, le fit triompher glorieux à la teste de son armee, quand il

Du Bartas ne renoncera pas pour autant à la résistance□sa plume sera sa fronde⁸⁹.

Il est plus étonnant que d'autres réformateurs, aux méthodes moins pacifiques, se exploitent l'errance de David comme une incitation à la guerre. En 1575, Théodore de Bèze, ensuivi sur ce point quatre ans plus tard par Junius Brutus⁹⁰, l'évoque dans son *Droit des magistrats* (1575), où il distingue soigneusement et sans s'opposer fondamentalement aux termes de la tradition, la notion de roi de celle du tyran⁹¹. La nouveauté vient de ce que la résistance de David et sa bande armée à Saül apparaît chez le réformateur comme un motif de légitime défense du fait que Saül oublia ses devoirs royaux pour s'en prendre à un juste□son gendre s'est opposé à lui de plein droit du fait qu'il n'agissait pas en son nom propre et en tant que personne privée, mais comme un officier du royaume à la tête d'une petite milice d'opprimés, «□utre ce qu'il avait par Dieu la promesse de la

fut temps□ et pour un temps l'ayant déprimé en la caverne d'Odollan, le combla de splendeur sur le throsne d'Israël.□ Cf. *Méditations sur les psaumes*, *ibid.*, p. 517.

⁸⁹ Cf. la préface des *Tragiques* (notamment v. 236-241), où le combat de David armé d'une fronde est une allégorie du combat protestant pour un certain rapport aux Écritures. Les vers du poète sont un hommage à ceux qui donnent leur vie pour cette cause, en particuliers aux vers 115 à 140□«Vous defendez à coups de fonde / Les logis de la vérité.□ Sur ce passage, cf. M. Soulié, *L'inspiration biblique dans la poésie religieuse d'Agrippa D'Aubigné*, Lille, service de reproduction des thèses de Lille II, 1980, pp. 164-66.

⁹⁰ L'interprétation de Philippe Duplessis-Mornay et d'Hubert Languet dans les *Vindiciae contra tyrannos* (1579) de l'épisode biblique rejoint celle de Th. de Bèze□ David réunit autour de lui un bande d'hommes armés «□on pas pour ôter la vie à Saül, mais pour conserver la sienne□□ Jonathan ne trahit donc pas les siens lorsqu'il fait alliance avec le persécuté car il comprend que «□David fait la guerre de Dieu□. Cf. H. Languet et Ph. de Mornay, *De la puissance du Prince sur le peuple et du peuple sur le Prince*, (trad. française des *Vindiciae*) par François Estienne, s.l., 1581, p. 78.

⁹¹ Voir par exemple le manuscrit des *Institutions monastiques, et les collations des peres, traduits du latin de Cassien par Jehan Golein* au XIV^e siècle (BNF ms. fr. 6839, fol 1^r, prologue)□ «□Dominus virtutum ipse rex gloriae. Ps. XXIII. Le noble roy David de Dieu eslus, oingt et inspiré, dist ces paroles en voulant faire distinction des roys desquels les ungs regnent par un bon gouvernement et par vertus conquierent proesses, honneurs, louanges et pais, et tiennent justice tant au petit comme au grand, sans exceptions de personnes, et mectent en leurs royaumes Dieu aistre [*sic*] roy principalement□ le contraire est des mauvais roys, qui, par tyrannie regnent et ne font nulle vertueuse justice. De tels regnans, dit saint Augustin, ou quart livre de la Cite de Dieu□ 'Quant justice aux vertueux sera forclose, les royaumes ne seront fort que larronieres'□.

succession du royaume⁹². Cette mise au point étant faite, Bèze présente l'indulgence à l'égard de Saül comme un acte de modération exemplaire, un idéal de tempérance proposé à ceux qui veulent mener une opposition active mais cautionnée par l'Éternel, dans le respect de la vocation et des limites de chacun. L'épisode se termine sur une sentence de la « Sage Abigaïl » : « David, injustement assailli, menait les guerres de l'Eternel, c'est-à-dire usoit d'une juste défense⁹³. Marguerite Soulié a souligné que les huguenots ont pu faire le parallèle avec Henri de Navarre, lorsqu'il est apparu, par un concours de circonstances assez extraordinaires, comme un nouvel élu du ciel qui devait conquérir le trône, un prince légitime évadé de la Cour, chevauchant dans tout le royaume, guerroyant et menant la vie précaire d'un chef exilé entouré d'une poignée de fidèles. De tels parallèles historiques (et on en connaît d'autres) ont certainement contribué à renouveler l'intérêt pour la figure héroïque du jeune David. Les catholiques comme Étienne Pasquier⁹⁴ et Jean Bodin⁹⁵ s'y ont aussi essayé, défendant l'idée que la rébellion contre le roi était non seulement un acte de lèse-majesté, mais un crime contre Dieu.

Si David est un héros pour les catholiques, le roi de France, parce qu'il est son émule, l'est aussi. Le parallèle millénaire qui les rapproche reste un lieu commun d'un bout à l'autre du siècle et si l'on en croit bon nombre de panégyriques, la figure du cheva-

⁹² Cf. Marguerite Soulié, *op. cit.*, p. 104.

⁹³ *Du Droit des Magistrats sur leurs sujets, 1574*. Fac simile avec introduction et notes par M. Marabuto, St Julien de l'Ars, France, 1966, p. 27.

⁹⁴ « La Théologie Gallicane n'est point carnacière. Elle nous enseigne d'obéir à nos Roys, soient bons ou mauvais (encore que graces à Dieu, nous n'en ayons jamais eu, que de bons.) Leçon qu'elle a apprise du Sage [Salomon] dans ses *Proverbes*, de Saint Pierre en sa première *Epistre*, de saint Paul *aux Romains* [...] du bel exemple de David persécuté à tort par son roy Saül. Nous estimons que tels que Dieu donne les Princes Souverains, tels les faut-il recevoir par les sujets sans entrer en cet examen, s'ils sont Roys ou Tyrans. » Étienne Pasquier, *Les Recherches de la France*, tome 3, livre III, ch. 44, Paris, Champion, 1996, p. 863.

⁹⁵ « David estoit esleu de Dieu, et sacré par les mains de Samuel, pour estre roy du peuple, et avoit espousé la fille du Roy et neantmoins il eut en horreur de prendre qualité de Roy, et plus encore d'attenter à sa vie, ni à l'honneur de Saül, ni se rebeller contre lui, ains il aima mieux se bannir soy mesme hors du royaume. [...] Il n'y a rien plus frequent en toute l'Escripture sainte, que la defense, non pas seulement de

lier errant n'y est pas étrangère. Le respect de David pour Saül, le roi en titre, est un argument classique visant à assurer l'irrévocabilité politique des princes de France sur le trône. L'épisode de sa résistance passive à Saül conforte les positions de la cour sur la dignité sacrée du monarque et avalise en quelque sorte tout ce que sa qualité de roi très-chrétien l'amène à tenter, même si ses décisions peuvent être contestées. C'est ainsi que Jean de Monluc se lance dans une défense en règle de François I^{er} alors même que ce dernier avait indigné la totalité de l'Empire pour avoir accepté le soutien des Turcs en 1542, au moment du conflit qui l'opposa à l'empereur germanique. L'exil de David chez les ennemis d'Israël servent de parade aux arguments avancés par les détracteurs de la couronne□

Et soubz ce pretexte, veulent par leur calomnies passionées forger un nouveau article de foy, disant qu'un prince pour sa deffence ne peut ny ne doit s'aider du secours de ceux qui sont de contraire religion à la sienne□ ne s'advisans pas qu'en blasmant le Roy, mon seigneur, ils taxent David, roy valeureux et saint prophète, lequel se trouvant poursuyvy par Saül, s'enfuit vers le roi Achis, idollatre et ennemy de la loy de Dieu. Et quelque temps après, luy-mesme se rengea parmy les escadrons infidelles qui marchaient pour combattre le peuple de sa propre loy.⁹⁶

Après la saint Barthélémy, il convient néanmoins de nuancer l'enthousiasme des catholiques à se servir de l'élus persécuté pour chanter les louanges de la couronne. Si cette page délicate de la vie du bethléemite reste plus que jamais d'actualité, la lecture que les plus extrémistes en font devient soudainement défavorable au monarque et un argument pour remettre en cause sa légitimité. Lorsque Henri III s'attire la haine de tous les ligueurs pour avoir conclu une entente secrète avec Henri de Navarre, les thèses tyrannicides s'embrasent et se retournent contre le roi et son successeur pressenti. Après l'assassinat du duc de Guise en décembre 1588, les prédicateurs les plus virulents dénoncent ce qui est reçu comme une infidélité du roi et comme certains protestants militants, contestent la

tuer, ni attenter à la vie ou à l'honneur du Prince□ains aussi des Magistrats, ores (dit L'Escriture) qu'ils soyens meschans. (*Les Six livres de la République*, livre second, ch. 5, Paris, Fayard, 1986, p. 78)

⁹⁶ Discours de Jean de Monluc dans *Commentaires de Blaise de Monluc*, Paris, Gallimard, 1964, p. 82.

sacralité de sa personne□ ne persévère-t-il pas dans le vice, comme David tombé dans l'adultère jusqu'à en commettre en meurtre⁹⁷? Jean Boucher, l'auteur de l'*Apologie pour Jean Chastel*, évoque même la fuite de David devant Saül pour affirmer que le respect sacré dû au roi très-chrétien ne s'étend qu'aux rois légitimes et non aux tyrans. Il est donc désormais «□bysible à chacun peuple de les tuer□, conclut-il en 1595⁹⁸. On préfère transposer chez le régicide Jacques Clément l'ombre du véritable successeur de David□

Un jeune moine, un autre Aod, plus courageux qu'Aod et vraiment inspiré par le Christ, par la charité, a renouvelé l'œuvre de Judith sur Holopherne, l'œuvre de David sur Goliath.⁹⁹

Simone Maser a par ailleurs souligné à juste titre que le psautier a lui aussi servi à discréditer le roi de France aux yeux du peuple□dans le *Journal* de Pierre de l'Estoile, on trouve en effet le commencement de huit cantiques en latin avec leurs arguments «□qui sont plaisants et notables, pource qu'ils contiennent des miracles de la sainte Union et de leur martir F. Clément□□

Psalm. tertius

Deus, laudem meam ne tacueris [...]

Argum. Le Pseaume est particulièrement dressé contre le Tiran de la France, principal chef (quoique couvert) de tous ceux qui répugnent et se bandent contre la Sainte-Union. [...]

Psalm. quintus

Fudamenta urbis in montibus sanctis [...]

⁹⁷ Cf. Frederic J. Baumgartner, *Radical Reactionaries□the Political Thought of the French Catholic League*, Genève, Droz, 1975, p. 111.

⁹⁸ Jean de Vérone (pseudonyme de Jean Boucher), *Apologie pour Jehan Chastel Parisien, Exécuté à mort pour les pères et escolliers de la Société de Jésus bannis du Royaume de France*, s. l., 1595, p. 83. Les mêmes idées reviennent dans un autre traité de Boucher dans lequel le parallèle avec David profite à Jacques Clément□*De Justa Henrici tertii Abdicatione e Francorum regno libri quatuor*, Paris, N. Nivelles, 1589. Cf. Baumgartner, *op. cit.*, p. 227.

⁹⁹ On trouve ce passage dans une conclusion du *De Justa Abdicatione* de Jean Boucher, rapportée et traduite dans D. C. Labitte, *Les Prédicateurs de la Ligue*, Paris, H. Fournier, 1841, p. 96.

Argum. Coment un petit religieux, le plus simple des hommes, s'eslève entre
tous contre le Tiran tout prest à ruiner la ville capitale de la Sainte-Union
[...] ¹⁰⁰

On peut remarquer que conformément aux thèses monarchomaques, les ligueurs prennent soin de distinguer le roi légitime du tyran, et qu'ils empruntent sans relâche au légendaire combat de David et Goliath l'image de l'acte de vengeance de Jacques Clément sur Henri III. Par ailleurs, l'esprit dans lequel s'effectue le rapprochement, lui, a changé □ alors que pour Agrippa d'Aubigné, Du Bartas et avant eux Des Masures, David est un compagnon d'infortune et une figure d'espérance et de consolation, le modèle achevé du juste persécuté et mis en fuite, le David des ultra-catholiques reste une abstraction, un *exemplum*, la justification biblique de positions politiques. C'est de cette manière encore que le modèle royal de David, celui des années de gloire, surgit à la Cour □ généralement invoqué en dehors des contextes de contestation, il sert à renforcer la suprématie du monarque au sein de l'Empire.

Le roi

Lorsque Saül meurt après avoir été encerclé par les Philistins, David paraît à Hébron et se fait sacrer roi de la tribu de Juda par ses partisans. Il reçoit la récompense de sa victoire contre le monstre et contre son beau-père le roi □ comme dans les mythes, «~~Le~~ héros monte sur le trône □, après avoir épousé la princesse¹⁰¹. Il devient alors le type même du héros épique, le conquérant de haut lignage cumulant l'approbation du clergé et remportant par sa bravoure légendaire l'estime de tout le peuple. David, «~~l'int~~ □ par les prêtres et non seulement «~~proclamé~~ □ par l'Assemblée (comme le fut par exemple Isboseth¹⁰²), apparaît auprès des siens non seulement comme le candidat politique opposé aux

¹⁰⁰ *Journal* de Pierre de l'Estoile, livre III, cité par S. Maser, *op.cit.*, p. 90.

¹⁰¹ V. Propp, *Morphologie du conte*, *op. cit.*, p. 79.

¹⁰² II *Sam.* 2, 1-4.

saülides, mais comme le candidat du sanhédrin. Au mythe du conquérant s'ajoute celui du roi de piété. Le respect de son peuple ajouté à celui des autorités religieuses construit l'image du prince providentiel doté d'un double corps, politique et spirituel, dont ne cesse de se nourrir la monarchie très-chrétienne. On la trouve formulée dans le *Recueil des rois de France* au sujet du roi, l'«*aisné et par dessus tous les rois de la terre pour la fermeté de la vraie religion, en laquelle le Roy de France a esté successeur de David*»¹⁰³. Son œuvre politique à la tête du royaume apparaît dans la Bible comme le signe efficace de cette bénédiction encore nouvelle en Israël¹⁰⁴. Ses exploits le consacrent véritablement en tant que héros national, que roi selon le cœur de Dieu, béni dans chacune de ses entreprises, et c'est dans cet esprit que Ronsard compare le jeune Charles IX au roi hébreu.

Lequel [Dieu] nous supplions vous tenir en sa loy,
Et vous aimer autant qu'il fit David, son roy,
Et rendre comme à luy vostre sceptre tranquille
Sans la faveur de Dieu la force est inutile.¹⁰⁵

Sans aucun doute, l'un des actes majeurs qui rendit David célèbre a été d'installer la monocratie en Israël. Les projets de *Davidéide* et d'*Israéliade* devaient s'y consacrer en s'appuyant sur le deuxième livre de *Samuel* et les *Chroniques*. La Bible s'étend longuement sur les gestes du héros pour confirmer sa victoire au sein de la nation, des gestes typiques des conquérants légendaires. Elle raconte que malgré sa promesse faite à Saül¹⁰⁶, David fait condamner la mémoire du défunt roi sur la demande des Gabaonites en faisant mettre à mort tous ses descendants (sauf un infirme)¹⁰⁷, puis il réunit autour de lui tous les partis dissidents du royaume, avec l'appui du clergé. Des mains de Jébuséens, il arrache

¹⁰³ Cf. Jean du Tillet, *Recueil des Rois de France, leurs couronne et maison* [...] (1580), Paris, Jamet et P. Mettayer, 1602, 2 tomes en 1 vol., p. 180.

¹⁰⁴ Seul Saül, bien sûr, avait déjà été sacré par Samuel (I *Sam.* 10, 1-8).

¹⁰⁵ Pierre de Ronsard, *Institution pour l'adolescence du Roy tres-chrestien Charles IX^e de ce nom*, v. 183-86, in [Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin], *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1994, vol. 2, p. 1011.

¹⁰⁶ I *Sam.* 24, 22.

Jérusalem, la seule ville importante de Canaan, et y établit sa capitale. Il y érige une forteresse et s'y fait construire un palais grâce au concours de charpentiers et de tailleurs de pierres de Tyr. Son projet (relayé par Salomon) d'édifier un Temple pour Yahvé l'amène également à faire transporter l'Arche d'alliance dans la ville, une scène que les peintres et les artistes ne manquent pas de reproduire pour glorifier le «Saint roi de France». La première tenture de la célèbre série de tapisseries de *David et Bethsabée* (attribuée à Jan van Roome, Bruxelles, ca. 1510-1515)¹⁰⁸ dépeint cette scène comme le point culminant de sa carrière: le souverain d'Israël scelle par ce geste l'union du pouvoir de Dieu et celui du roi. Toutes ses guerres contre les tribus païennes visent à élever son royaume au-dessus de la puissance des nations voisines et lui donnent la réputation d'être l'ennemi juré du paganisme aux quatre points cardinaux: à l'Ouest, il a défait les Philistins; à l'Est, les Moabites ont pour les deux tiers été massacrés et le dernier tiers couche à même la terre; au Nord, les peuples d'Aram sont asservis, tout comme au Sud, ceux d'Édom. Comme jadis sous Charles VIII, les exhortations à la Croisade (celle du *Penser du royal mémoire* par exemple) en perpétueront le motif. C'est cette dimension guerrière, consubstantielle au héros épique, qui nourrit les exhortations royales à la guerre et aux Croisades. Elle servira par exemple la cause de Charles Quint lors de son entrée à Paris en 1539:

Prince puissant, soubz ta subjection
 Tu tiens tous ceulx qui te ont esté rebelles,
 Depuis les tiens jusques aux infidelles,
 Comme permect Divine volonté
 David aussi l'avait dit et chanté.¹⁰⁹

¹⁰⁷ II Sam. 21, 1-14 et 9, 1-4.

¹⁰⁸ Cf. Thomas Campbell, «Henry VIII and the château of Écouen History of David and Bathsheba tapestries», *Gazette des Beaux-Arts*, vol. 128, 1996, pp. 121-40; Guy Demarcel, «De Wandtapijten met de geschiedenis van David en Betsabee», in *Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire*, tome 49, 1977, pp. 129-51; Elisabeth Dhanens, «The David and Bathsheba drawing», *Gazette des beaux-arts*, avril 1959, pp. 215-24; Geneviève Souchal, «La Tenture de David du musée de Cluny», *Revue du Louvre*, 1972, pp. 43-50.

¹⁰⁹ Cf. V.-L. Saulnier, «Charles V traversant la France» in *Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint*, Paris, CNRS, 1957, p. 220.

Tout n'attire cependant pas l'attention des conteurs d'épopées dans la carrière royale de David. On ne peut s'étonner que les détails relatifs à la réforme des institutions qu'il mène en Israël au temps de son règne n'apparaissent pas dans les poèmes épiques du XVI^e siècle□les protestants les évoquaient alors dans de tout autres contextes, comme justification aux innovations culturelles prônées par les réformés. Pourtant, le livre des *Chroniques* y consacre la quasi-totalité des pages consacrées à David. Habile politique, celui-ci le montre en formant un gouvernement central dans son royaume¹¹⁰. Il s'appuie avant tout sur son armée, qu'il regroupe en troupes selon leurs tribus et répartit en douze divisions, dont chacune prend le service pendant un mois, sous les ordres d'officiers royaux. Les troupes d'Israël cessent ainsi d'être la réunion des armées des tribus. David fait participer l'armée au gouvernement, qui comprend les principaux chefs militaires, un chancelier, un scribe, un conseiller et deux prêtres, le grand-prêtre et son second, qui l'assistent en tant que ministres officiels.

Un autre élément absent des épopées est le passage que réalise David d'un mode de gouvernement dominé, à l'époque des Juges, par l'interpénétration du politique et du clérical, vers le système monarchique où le roi règne seul. Les raisons, cette fois, sont plus évidentes. La collusion entre le roi de France et le Pape est encore telle qu'on imagine mal le roi de France, au temps des Réformes, assujettir le Pontife à son autorité et opérer à sa guise des réformes dans l'Église. Les *Chroniques* révèlent en effet que parallèlement à la puissance royale, David organise la puissance du clergé dans ce qui est en passe de devenir un véritable empire¹¹¹. Il confirme les prêtres dans leurs pouvoirs mais spécifie désormais qu'ils relèvent de la couronne□il entend manifestement réunir entre ses seules mains la totalité du pouvoir, temporel et spirituel. À la fin de son règne, il organise lui-même le clergé, répartit les lévites en classes et désigne le rôle et la place de chacun dans la maison de Yahvé. Pour s'assurer de l'interpénétration du pouvoir et de la foi, il introduit dans la gestion des biens sacrés, qu'il confond à dessein avec celle du monarque, des agents

¹¹⁰ I *Chr.* XXVII, 1-34.

¹¹¹ I *Chr.* 26, 20-32.

royaux. Le grand prêtre, qui au temps d'Élie et des Juges s'était élevé à une dignité quasi-royale, est désormais réduit au rôle de ministre royal, au même titre que les chefs de l'armée. Or, l'étoile de l'épopée n'est pas un réformateur mais bien un conquérant.

En revanche, la sacralité du roi biblique perçue comme l'auréole et l'aboutissement de sa gloire légendaire reste dans tous les esprits. Les princes de la Renaissance s'en souviennent et se l'approprient : ils sont des êtres *quasi* divins qu'on élève au rang de fils de Dieu, comme dit le psaume : « Je t'ai moi-même engendré aujourd'hui »¹¹². Ils perpétuent cette filiation symbolique dans le port de la couronne, l'insigne suprême que David avait substitué aux anciens insignes royaux, la lance et le bracelet¹¹³. Dans les dédicaces des psaumes, bon nombre de poètes placent leur œuvre sous la protection du roi en évoquant les similitudes entre le David des victoires et le destinataire de l'ouvrage. Le cas le plus étonnant est celui de l'ancien ligueur Jean Métezeau, chargé d'affaires de Catherine de Bourbon, duchesse du Bar, auprès d'Henri IV. Au lendemain de l'assassinat du roi par Ravallac, il dédie à ce dernier une traduction des psaumes¹¹⁴ composés pour une partie lors d'un séjour en prison du temps d'Henri III. La dédicace au roi, qu'une gravure représente comme un héros antique, monté sur un cheval blanc, couronné de lauriers et tenant un bâton de commandement¹¹⁵, fait l'éloge du roi sage et conquérant. Elle s'applique à tracer un long parallèle (il relève 56 similitudes) entre la vie d'Henri IV et celle de David sur le thème du *David redivivus*. Il n'est pas un aspect de la vie de David qui échappe au regard intéressé du poète : comme David était « prevoiant, prompt, il n'ignoroit rien, estoit eloquent, concis en ses discours », le roi de France « le sien vif, est admirable en ses conceptions, et reparties, discourt de tout, a de belles pointes »¹¹⁶ : l'un et l'autre « firent

¹¹² Ps. 2, v. 7.

¹¹³ II Sam. 12, 30. La lance est l'insigne royal des Hittites (II Sam. I, 10).

¹¹⁴ *Les CL psaumes de David, Mis en vers françois, & rapportez verset pour verset selon la vraye traduction latine receue en l'Eglise catholique, par Jean de Metzeau, Secrétaire et Agent des affaires de feu M. la Duchesse de Bar Sœur unique du Roy, pres sa Magesté*, Paris, Robert Fouet, 1610.

¹¹⁵ Fol. 3^v

¹¹⁶ La dédicace au roi n'est plus foliotée après le fol. 3. La comparaison entre Henri IV et David commence à ce qu'une numérotation manuelle peut situer au fol. 4^r et s'étendent sur une quinzaine de folios.

amenés à la cour très jeunes□ où ils brillent par «□ la prudence de son gouvernement, et la reputation qu'elle acquerait aux armes□»¹¹⁷. Tous deux ont pris la fuite devant□ la persécution mais ont glorieusement fait face à des armées de rebelles□

DAVID, deffait par deux fois les Philistins entrez dans son Royaume pour luy oster le sceptre d'Israël, Et vostre Maiesté, a deffait aussi par deux fois, deux puissances armées Espagnolles, conduites par le duc de Parme, pour luy oster la couronne de France.¹¹⁸

Les ambitions impériales sont même permises pour l'ancien protestant monté envers et contre tous sur le trône. Il n'est aucun aspect de la gloire du psalmiste à laquelle il ne puisse prétendre. Une seule ombre se détache du tableau□

DAVID, estoit un peu suiet aux femmes, c'est tout ce que les ennemis de vostre Maiesté peuvent dire d'elle, mais au moins, elle a cest avantage sur ce sage ROY, en toute autre chose, de n'avoir iusques icy, attiré l'ire de DIEU, n'y sur elle, n'y sur ses peuples par aucuns sang espandu pour ce suiet, qui fait croire qu'elle en fait penitence agreable a DIEU, qui nous est incongneüe.¹¹⁹

Même les erreurs du David, son adultère avec Bethsabée, n'affectent en rien le symbole qu'il incarne au sein du royaume de France. Le plus subtil à le montrer est François I^{er} qui, en réponse à l'*épyllion* de 1547 que lui destinait sa sœur Marguerite, feint de récuser toute similitude entre David et sa personne pour mieux la confirmer ensuite dans la figure du pénitent, celle qui implorait le pardon pour l'adultère et pour le recensement de son peuple□

Point ne suis au bon David semblable,
De qui le cœur à Dieu fut agréable□

¹¹⁷ *Idem.*

¹¹⁸ *Idem.*

¹¹⁹ *Idem.*

Je suis pecheur, et cela je confesse,
Dont le congnoistre est ma seure r'adresse¹²⁰.

Le roi tient son pouvoir de Dieu, et cette puissance divine, il la trouve en lui-même, malgré la faiblesse de son humanité□c'est à ce titre que David sert de modèle à tous ceux qui cherchent dans le passé des figures nobles et attrayantes. Il reste le type même du monarque de droit divin jadis dégagé dans l'*Apologie de David* de saint Ambroise, le souverain fort et exemplaire auquel puise comme à un flot continu l'épopée biblique.

Dans toutes ces interprétations et relectures de la Bible qui font de David un héros de première actualité, une question se pose donc□à quel David se réfèrent les auteurs d'épopées, celui de la narration (le David historique étant insaisissable) ou celui du mythe, dont la culture littéraire, religieuse et politique avait fait ressortir les aspects les plus glorieux□Comment exploitent-ils l'Écriture et les contradictions qu'elle porte à son égard□un être saint et assoiffé de conquêtes, respectueux de Saül mais adversaire de la plupart des saülides, roi exceptionnel mais également pécheur□Si David devient l'archétype chrétien du héros épique, c'est bien qu'il s'insère dans un processus d'idéalisation déjà à l'œuvre dans la structure narrative de l'Écriture et qui se poursuit au gré des siècles dans les diverses interprétations dont il est l'objet. Ce processus, il faut en suivre minutieusement le fil et examiner comment une figure aussi sollicitée dans la France chrétienne, parfois même à des fins contraires, en vient à incarner un modèle littéraire de vertu chevaleresque dans la lignée des héros mythiques de la plus haute Antiquité.

¹²⁰ *Response envoyée par le Roy François a ladite Dame, avec une Sainte Catherine pour ses estreines*, in *Les Marguerites de la Marguerite des princesses*, op. cit., pp. 217-18.

Chapitre III

Le David courtois de la légende des Preux

Dans son étude sur l'épopée après Ronsard, Klára Csűrös insiste sur la révolution littéraire et esthétique que représente la naissance de l'épopée moderne : « Le genre qui nous intéresse est sans doute un produit neuf, né au XVI^e siècle, et ne peut, en France non plus qu'ailleurs, être considéré comme une continuation de l'épopée médiévale »¹²¹. Si l'affirmation est particulièrement vraie pour les épopées historiques et encyclopédiques, elle demande à être nuancée en ce qui concerne l'épopée biblique. Son renouvellement formel ne s'est pas fait en un jour. En ce qui concerne les poèmes vétéro-testamentaires, le *Roman des neuf preux*, l'épître de Marguerite de Navarre à son frère, la ballade de Nicole Lescarre et d'autres œuvres du genre, la matière épique emprunte encore à l'habitude médiévale de se tourner vers David pour en faire le modèle du chevalier courtois. Les modalités par lesquelles poètes et compilateurs puisent dans les Écritures pour en dégager des modèles d'envergure restent fortement ancrées dans les habitudes de pensée : au début, on décrit encore David vêtu en habits de chevalier, avec sa cotte de maille, son heaume et son épée, relayant ainsi la culture médiévale en matière d'idéalisation des sources scripturaires. Ce n'est que le siècle avançant qu'il apparaîtra dans un contexte antique, mais tout aussi mythique, où il s'apparentera à un nouveau Hector ou à un second Énée. La légende des Neuf preux, très vivace dans la première moitié du siècle, voit en David le combattant légendaire et le fondateur d'un royaume puissant et redouté : c'est à elle que le bethléemite doit une bonne part de sa couleur épique.

¹²¹ *Op. cit.*, p. 65.

La légende des Neuf Preux

Depuis les éclaircissements apportés par Huizinga et Van Hemerlyck, et grâce à l'éclairage iconographique jeté par les expositions d'Aurillac (1981) et de Langeais (2003) sur les Preux¹²², l'origine et l'évolution de la légende des preux n'est plus un mystère. Ce groupe de neuf héros dans lequel David, avec Josué (le successeur de Moïse, vainqueur des Amorréens à Gabaan) et Judas Maccabée (dernier grand chef national des Juifs, qui résista aux rois grecs de Syrie au II^e siècle av. J.-C.), côtoie trois héros païens (Hector, César, Alexandre) et trois chrétiens (Arthur, Charlemagne et Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem) trahit un rapport étroit avec le cycle arthurien et le roman de chevalerie. On en retrouve une première évocation dans le long poème des *Vœux du Paon* de Jacques de Longuyon, vers l'an 1312, mais Pierre Meyer, qui a découvert ce texte, indique que d'autres poètes, en Provence, avaient déjà procédé par le passé à de tels rapprochements¹²³. Le succès ne s'est pas fait attendre : entre le XIV^e et le XV^e siècle, Meyer dénombre dix-neuf exemplaires du poème et de nombreuses illustrations de son thème dans des formes d'art les plus variées. Au XV^e siècle, les tapisseries et les xylographies multiplient les représentations des preux : on retrouve ces dernières dans des ouvrages aussi différents que des romans (*Le Chevalier errant*)¹²⁴, un registre de comptes¹²⁵, et un recueil de *Généalogie des rois de France*¹²⁶. On leur adjoint également neuf héroïnes, les trois femmes fortes de l'Ancien Testament (Déborah, Judith, Esther), et d'autres héroïnes antiques dont les identités ne se sont jamais stabilisées : parfois Sémiramis, Hippolyte,

¹²² Johan Huizinga, *L'automne du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1989 (2^e éd.), pp. 73-78 ; T. Van Hemerlyck, « Où sont les neuf preux ? Variations sur un thème médiéval », *Studi francesi*, 42 (124), pp. 1-8 ; *Les Neuf preux*, catalogue de l'exposition d'Aurillac, imprimerie du Cantal, Aurillac, 1981.

¹²³ P. Meyer, « Les Neuf Preux », *Bulletin de la Société des Anciens Textes Français*, 1883, pp. 45-53.

¹²⁴ Ms. fr. 12 559, fol. 125^r Le catalogue d'Aurillac (*op. cit.*) en donne une reproduction au no. 1 de ses illustrations.

¹²⁵ Registre des comptes des années 1461 à 1464. La xylographie fut découverte en 1861 par Louis Proth, archiviste de Metz. Cf. *Catalogue d'Aurillac, op. cit.*, ill. 5.

¹²⁶ Ms fr. 4985, fol. 199-201-203, et également le *Catalogue d'Aurillac, op. cit.*, ill. 12-14.

Penthésilée, Deyphile, Sinope, Etiope, Teuca, Lampeto, Tamaris, ou encore Tamaris, Porcia, Lucrèce, Monime ou Jocaste.

Au XVI^e siècle, c'est d'abord dans les entrées royales que le thème connaît son plus fort développement dans l'Empire. Lorsqu'il s'agit d'accueillir un roi dans ses 'bonnes villes' ou d'élever un combattant à la dignité de héros, les panégyristes du pouvoir n'hésitent pas à décliner tous les parallèles faisant du souverain le successeur des héros romains, grecs et hébreux. On connaît notamment la relation de Calvete de Estralla de 1552¹²⁷ de l'entrée de Philippe II à Louvain, où l'imagerie des preux s'unit à celle des géants pour célébrer l'arrivée au pouvoir du fils de Charles Quint. Des tableaux vivants comparent le prince à Hector, à Alexandre le Grand, aux trois preux bibliques et aux trois héros médiévaux associés au Graal et à la Croisade. Filant encore le symbolisme numérique du chiffre 3, trois échafaudages évoquent les victoires du prince sur les ennemis de l'Empire par une référence au duel de David contre Goliath. Ils évoquent le mouvement caractéristique de la destinée épique, celui qui fait évoluer un personnage d'une situation de crise jusqu'au rétablissement de la paix et à la consécration. Le premier tableau évoque le défi insensé lancé par Goliath et la hardiesse de David qui lui répond, soulevant « l'admiration et l'épouvante dans la foule ».

L'orgueilleux et superbe Goliath appelant à la bataille les Israélites pour qu'ils sortent combattre contre lui, mit en danger sa propre tête car David sortit vigoureusement à sa rencontre après avoir laissé de côté les armes de Saül¹²⁸.

L'attachement des organisateurs à cette épreuve décisive de l'initiation juvénile (selon la structure du conte) révèle un souci de préserver le caractère mythique de la valeur guerrière de David. Calvete fait un parallèle avec le tyran Gorgias vaincu par Judas Mac-

¹²⁷ Juan Calvete de Estrella, *El felicissimo viaie d'el moy alto y muy poderoso Principe Don Phelipe...*, Anvers, chez Martin Nucio, 1552, fol. 82^r- 87^v

¹²⁸ « El soberbio y vanaglorioso Golias llamando a batalla a los Isrraelitas que saliesen a combatir con el, puso en riesgo su cabeça porque David animosamente le salio al encuentro aviendo primero dexado las armas de Saul. » Fol. 84^v

cabée, que Dieu punit pour son orgueil. La scène célèbre la victoire de la prudence sur l'orgueil et de la foi sur l'hérésie□

Adolescent au physique fragile, David mit sa confiance dans le Dieu d'Israël, combattit Goliath avec une grande prudence et le mit à mort à l'aide de sa fronde. Par quoi celui qui s'en remet à Dieu excelle en toute chose¹²⁹.

Elle se conclut sur une note célébrative qui élève le combattant biblique au titre de héros d'Israël, au même titre Judas Maccabée entrant à Jéricho avec l'Arche d'Alliance. Dans le dernier tableau, un chœur de belles filles richement vêtues et jouant des instruments de musique acclame le vainqueur et sort dans les rues pour l'accueillir¹³⁰. Par cette entrée victorieuse de David à Jérusalem, la procession de Philippe II à Louvain revêt un caractère mythique et sacré□l'empereur est bien ce second David, non plus juif mais chrétien, fortifié par l'épreuve et acclamé pour chef par ses sujets. La fresque humaine ainsi dessinée offre au successeur de Charles Quint une lignée symbolique et prestigieuse, saturée de conceptions religieuses qui permet une relecture de l'histoire contemporaine□elle sous-tend un discours politique qui réclame dans l'avènement du prince Philippe la montée au pouvoir de celui qui calmera adroitement les dissidences au sein de l'Empire. Le triptyque affermit un état de fait, la royauté du souverain, que le parallèle avec la Bible et la légende cherche à idéaliser et donc à renforcer. Cette haute espérance fondée sur la noblesse tend un masque vénérable à l'empereur qui dissimule bien les soucis que son arrivée au pouvoir a pu susciter dans les provinces du Nord.

¹²⁹ «El moço David de tiernos miembros confiando en el Dios de Israel combatio con Golias con gran prudencia, y con su honda le dio la muerte. Por lo qual haze muy bien qualquiera, que en Dios confia.□
Fol. 84^v

¹³⁰ Fol. 85^r

Le chevalier Bayard

Il ne faut pas s'étonner de ce que la comparaison avec les preux, courante dans les milieux gravitant autour de la cour, ait aussi débordé du cadre politique pour servir de modèle aux ordres de chevaliers. Dans la petite biographie épique des *Gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard* de Symphorien Champier¹³¹, l'écuyer de Charles VIII est tour à tour comparé à un certain nombre de preux parmi les neuf «classiques» mais également à un certain nombre de héros extérieurs à la tradition au rapprochement avec le «Bon roy David» s'ajoutent d'autres du même type où se succèdent Judas Maccabée, Roland et Godefroy de Bouillon, mais aussi des figures nouvelles comme Samson, Thésée, le «Carthagien et preulx Annibal», Scipion l'Africain, même le «preulx et hardy monsieur de la Palisse mareschal de France»¹³².

Contrairement à l'usage des entrées royales, où les preux sont un miroir idéal tendu au souverain pour le conduire à imiter de si nobles archétypes, la comparaison avec David sert ici d'instance de confirmation des vertus exemplaires du valeureux Bayard. À partir d'un personnage déjà mythique, il s'agit d'en créer un autre, Bayard. Il ne s'agit pas pour Champier, et pour cause, d'amener le personnage vers un idéal mais d'en faire une sorte d'hagiographie par accumulation qui lui donne une bonne place dans les annales nationales. Certes, il faut reconnaître que plusieurs rapprochements ne vont pas de soi, en particulier celui avec le fils de Jessé, et que c'est à ses dépens que le capitaine trouve à se glorifier. Les exemples montrant que Bayard l'aurait à plusieurs reprises surpassé se succèdent jadis, le berger tua Goliath Bayard, dans de pires conditions encore, «une courte dague et avec de la fièvre, tua le vaillant espagnol Alonce, lequel après sa mort

¹³¹ *Les Gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard, avec sa genealogie, comparaison aulx anciens preulx chevaliers, gentilx, Israelitiques, et chrestiens. Ensemble oraisons, lamentations, épitaphes dudit chevalier Bayard. Contenant plusieurs victoyres des roys de France Charles VIII, Loys XII et François premier de ce nom.* cité dans l'édition procurée par Denis Crouzet, Paris, Imprimerie nationale, 1992.

¹³² *Idem.*, pp. 227-34.

moult il pleura¹³³. Son courage dans l'adversité et la maladie n'a d'égal que sa compassion pour sa victime, signe d'une grandeur d'âme que même le roi biblique n'a pas montrée en pareille occasion. David était homme charitable¹³⁴ Bayard le fut plus encore lorsqu'un jour, entendant soupirer un gentilhomme désargenté qu'on entretenait du vol d'un trésor d'environ dix mille francs, il ordonna qu'on lui verse une pareille somme sur le champ «Affin, dit-il, que ne trouvés auculne excuse que ne soyés homme de bien¹³⁴. Même la mort de Bayard est trouvée plus glorieuse que celle de David¹³⁵ tout ce que l'auteur retient de la mort du psalmiste évoquée dans *Samuel*, c'est que le roi en sa vieillesse «En son lict mourust¹³⁵. Bayard, «Pour la chose publique deffendre¹³⁶, consacra ses dernières heures à prier et à faire pénitence, à rendre grâce à Dieu avant de lui rendre son esprit. La comparaison avec les preux apparaît moins comme le lieu de l'exaltation de l'idéal chevaleresque de vertu et d'honneur que comme l'instrument rhétorique de l'exaltation d'un individu que Champier tente de transformer en légende. Ce type de récupération est à des lieues de l'esprit de la représentation populaire qui a donné le jour au culte des neuf preux¹³⁶ le rêve de chevalerie se nourrit à ses dépens en même temps qu'il en perpétue la mémoire. Le *Roman des neuf preux*, par un mouvement contraire, contribuera davantage à fixer le mythe original en juxtaposant, comme dans une galerie de portraits, le récit détaillé des exploits de chacun¹³⁶ il opère un retour aux sources en vue de retrouver par-delà les diverses récupérations de la fable, une authentique matière héroïque.

¹³³ *Idem*, pp. 229-30.

¹³⁴ *Idem*, p. 230.

¹³⁵ *Idem*.

¹³⁶ *Ibid*.

Samuel comme un roman

À l'aube de la Renaissance, on connaît trois versions différentes de ce roman épique□une première publiée à Abbeville chez Pierre Gérard en 1486, une autre édition en 1487 (*Le Livre intitulé le Triomphe des neuf preux, avec l'ystoire de Bertrand du Guesclin*) et une dernière de 1507 publiée à Paris chez Michel le Noir, illustré par des planches de Jean du Pré. Selon François Suard, il aurait encore été remanié au XVI^e siècle dans un ouvrage intitulé les *Trois grands*, où se rajoute Pompée¹³⁷. Le courant épique auquel appartient le *Roman des preux* est à rapprocher de la vogue des compilations qui s'exprime dans les proses manuscrites de la fin du XV^e siècle (avec le *Myreur des Histors* de Jean d'Outremeuse, la *Genealogie [...] du trespreux et prince G. de Bouillon* de Pierre Desrey, etc.¹³⁸) et qui continue de se répandre au début du siècle suivant sous la forme de manuscrits (les *Hardiesses* de Pierre Sala en sont un exemple) et d'incunables. Il s'agit d'une de ces œuvres 'attrape-tout' affichant des intentions historiques et juxtaposant des sources de provenance très diverse. C'est son aspect d'anthologie qui la distingue des autres puisqu'elle n'esquisse que les prouesses de ceux qu'elle croit déceler de meilleurs dans l'histoire universelle□les trois piliers de l'édification et de la protection d'Israël (Josué, David et Judas Maccabée), trois valeureux conquérants de l'histoire ancienne (Hector, Alexandre et Jules César) et quatre héros chrétiens, les habituels Artus, Charlemagne et Godefroy de Bouillon, auxquels l'auteur ajoute un dixième personnage, Bertrand du Guesclin. Le récit de la vie de David se conforme en longueur à celui des autres preux et constitue exactement un dixième de l'œuvre□elle fait intervenir des sources aussi diverses que la Vulgate, la *Bible historiale* et les *Antiquités juives*, qu'elle organise de manière à offrir au lecteur une véritable hagiographie du personnage.

¹³⁷ *Art. cit.*, p. 101.

¹³⁸ *Idem.*, p. 100.

Même si le *Roman des neuf preux* est anonyme, à l'instar des chansons de geste jusqu'à la fin du Moyen Âge, le prologue donne des indices sur l'époque d'écriture et sur l'auteur à l'origine de la compilation. Adressé à Charles VIII alors qu'il règne sur la France depuis un certain temps, il apparaît clairement que la rédaction de l'ouvrage à l'époque remonte au règne de ce dernier. L'identité précise de l'auteur (dit «*Le compileur*») est inconnue mais quelques informations dispersées çà et là nous éclairent sur sa condition sociale. Il s'agirait d'un homme de haute naissance, laïc, car il se présente à son interlocutrice Dame Triomphe en des termes qui ne s'accordent pas avec le travail d'un théologien : «*Je suis rude, non clerc ne lettré*»¹³⁹. On peut en revanche conjecturer qu'il s'agit d'un noble et d'un preux chevalier, car il se fait dire au même endroit par sa Dame la réputation dont il jouit auprès de ses contemporains : «*Par renommee, ma chambriere, iay entendu que en autres grans effetz tu as servy les dames par cy devant. Et dont ta main en demourra en louenge perpetuele*»¹⁴⁰. Il est aussi probable qu'il a voyagé dans des contrées lointaines, et pas nécessairement italiennes, comme le révèle encore Dame Triomphe lorsqu'elle réclame de lui le roman : «*Tar tu as este par si longtems repost et absent de nous que en une terre ou pou ou gaire ne hantons, plains de palus infins, que veoir ne te pouions pour ceste œuvre [nous] fournir*»¹⁴¹. Un preux écrira donc l'histoire des Preux : l'expérience de l'un donnera du relief au récit des exploits et perpétuera par l'écriture l'idéal chevaleresque encore vivant en cette fin de XV^e siècle.

Le «*Compileur*» explique la genèse de l'ouvrage par une petite mise en scène : un nuit qu'il dormait «*Les yeux clos et l'entendement ouvert*», neuf grands personnages d'époques et d'origines diverses, mais «*Contendans comme il me semble tous a une*

¹³⁹ *Le Livre des neuf preux*, Paris, pour Michel le Noir, 1507, fol. AAii^v. Il sera difficile pour cet ouvrage de donner la foliotation exacte des références citées, le texte étant tantôt folioté, tantôt doté de quelques indications ponctuelles de cahiers, tantôt privé de toute numérotation. La chronologie biblique reste le repère le plus sûr pour retrouver les extraits évoqués. Dans la mesure du possible, nous indiquerons néanmoins la référence des passages cités.

¹⁴⁰ *Idem*.

¹⁴¹ *Ibid*.

fin¹⁴² lui apparurent en songe. Les trois premiers et plus anciens étaient juifs, «De grande et singulière présentation» le premier, Josué, était de grande stature, le second, David, portait une couronne d'or fin sur la tête. Le troisième, Judas Maccabée, avait un physique également imposant. Avec les six autres, trois héros païens et trois héros chrétiens, ils suivaient une Dame dénommée Triomphe, «Qui en son maintien et vesture sembloit bien de grande reverance et autorite, portant entre ses mains une riche couronne de laurier»¹⁴³. Voyant le compileur au repos, elle lui apparut en songe et lui exposa son dilemme. Le jour de sa naissance, un sort («Don fatal») voulant que sa main ne soit jamais accordée à un autre qu'au plus vaillant homme ayant vécu l'avait plongée dans la plus grande perplexité. Or elle admirait chacun des preux qui marchaient à sa suite et aurait bien voulu leur donner à tous la couronne de laurier, mais la fatalité l'en empêchait et elle ne savait lequel d'entre eux élire. Pour cette cause, elle demanda à l'auteur endormi de mettre par écrit «Tous les fais, proesses, vaillances au moins la fleur des fais diceulx personnages, [...] sans rien adioster ne diminuer, ou y estre parcial», sur la foi «Des prudents hystoriographes»¹⁴⁴. *Roman des Preux* est donc une commande officielle et comporte des mises en gardes explicites, annonciatrices des préoccupations du Tasse et des théoriciens de l'épopée biblique visant à préserver la matière sacrée des scories de l'invention poétique. Lorsque le narrateur ouvre les yeux, il s'installe à son écritoire et couche sur sa feuille ce que lui dicte sa vision, laissant à Charles VIII le soin de juger du plus grand d'entre les Preux. Le récit commence par la vie de Josué et se poursuit par la vie du roi David.

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ *Ibid.*

L'archétype du chevalier courtois

Si l'on en croit le jugement que la *Bibliothèque des romans* porte sur la partie dévolue aux héros bibliques, on peut imaginer que le devoir d'objectivité imposé au compilateur par Dame Triomphe a porté fruit : « L'auteur, en s'écartant de la Bible et de l'Histoire dans la première partie, n'a pas imaginé des traits assez remarquables pour mériter qu'on les rapporte. Son imagination, ou les anciens Romains qu'il a copiés, l'ont mieux servi dans la vie d'Hector. »¹⁴⁵ L'auteur a donc pu s'écarter (quoique légèrement) de la Bible : il a également pu s'écarter de l'Histoire (encore qu'il faille définir ce qu'il entend ici par « l'Histoire » lorsqu'il s'agit de la Bible), mais, si l'on en croit la critique, les changements seraient minimes. On aurait pourtant tort de ne voir dans les *Preux* que la compilation servile de sources bibliques. Le passage de l'Écriture sainte à l'épopée ne se fait pas sans réflexion et sans apport personnel de la part du rédacteur. Au départ, la Bible présente des personnages aux caractères contrastés, jamais complètement bons ni complètement mauvais : ils prennent part au processus de Révélation du Dieu unique qui seul est saint et ce, alors même que coexistent chez eux des vertus contraires. L'épopée présente pour sa part des héros conformes à la conception médiévale du chevalier, des hommes qui vivent pour l'action et pour l'honneur, dépourvus « du *hiatus* entre un moi et une *persona*, entre conscience libre et corps aliéné » selon la formulation de Daniel Madelénat¹⁴⁶. Ils portent à leur sommet des vertus homogènes requises par l'action : force et courage pour dépasser l'infortune, pitié et modération lorsqu'il s'agit de faire preuve de sagesse. Le traitement apporté au personnage de David vise précisément à tirer son humanité du côté du grand homme, de l'élus adonné aux œuvres de guerre et de paix, avec la mesure propre aux êtres exceptionnels : de métamorphoser un pécheur en modèle de vaillance et de droiture, sans égard pour les scories de sa faiblesse tout aussi légendaire que sa force. Les exigences de l'épopée biblique ne demandent-elles pas que la figure du preux

¹⁴⁵ *Bibliothèque universelle des romans*, juillet 1775, p. 142.

¹⁴⁶ *Op. cit.*, p. 55.

rejoigne celle du saint? Pour y arriver, le compilateur nourrit sa réflexion autant dans la Bible que dans les histoires saintes, la *Bible historique* et aux *Antiquités Juives*, face auxquelles il reste toujours libre. Un regard comparatif sur le traitement de quelques scènes importantes de la vie du bethléemite tant dans le roman que chez Guyart des Moulins et Flavius Josèphe permet de distinguer les chemins par lesquels l'Écriture croise l'univers de la chevalerie, les lieux où les *Preux* s'écartent de la Bible pour donner une réponse personnelle aux difficultés narratives que pose la figure du pécheur. Comment le roman anonyme se situe-t-il par rapport aux histoires saintes médiévales telles que la *Bible historique* et les *Antiquités Juives*, et où ancre-t-il son originalité? Pour répondre à cette question, nous avons sélectionné une dizaine d'épisodes importants du roman et tenté de mesurer l'écart qu'ils dessinent entre les sources annexes. Ils recomposent le chemin par lequel un protagoniste biblique se métamorphose dans l'espoir de revêtir les atours du chevalier courtois.

Les débuts glorieux

L'Écriture met en scène autour de David une multitude de personnages répartis dans la totalité du territoire de Judée. Plus ramassé, le chapitre de l'épopée qui lui est consacré retient de son origine orale une propension à ne pas multiplier les personnages secondaires. Elle réduit le microcosme épique à un héros principal et à quelques compagnons d'influence¹⁴⁷. L'un des premiers soucis du *Roman des Preux* tient précisément à cette volonté de centrer l'attention du lecteur sur le héros qu'il s'agit d'élever aux nues et de soigner son apparition sur la scène épique pour mieux le révéler dans toute sa grandeur.

D'emblée, la scène de l'onction de David par Samuel devait poser au compilateur une difficulté liée à la multiplicité des personnages qui pèsent dès sa jeunesse sur le destin

¹⁴⁷ *Idem.*, pp. 52-53.

du psalmiste. Israël a déjà un roi, Saül, oint par Samuel. Dieu l'a rejeté et demande à Samuel de transférer les signes d'élection sur un autre, un inconnu. La Bible montre Samuel «pleurant» Saül¹⁴⁸, et dans Flavius Josèphe «se lamentant» pour lui. Guyart des Moulins explique ce désarroi par la prise de conscience par le prophète de la réversibilité de la parole de Dieu, dont la liberté absolue de revenir sur ses décrets peut briser des engagements généreux. «Samuel plouroit moult pour Saul *de ce que nostre Seigneur se repentoit quil lavoit fait roy*»¹⁴⁹. Pour compliquer la chose, la préférence du prophète, arrivé chez Jessé, ne va pas vers David mais spontanément vers les sept frères aînés de la famille, en particulier Éliab, Abinadab et Shamma. Le gardien de bêtes, que son père ne prend même pas la peine d'appeler, est enfant du mépris. C'est Yahvé qui freine l'élan de son envoyé, précisant que Dieu juge d'après les cœurs et non sur les apparences. Soucieuses de transmettre aux païens un minimum d'intelligence des Écritures, les *Antiquités* s'étendront longuement sur cet aspect du discernement divin qui révèle l'originalité du judaïsme par rapport aux religions païennes. C'est donc bien dans un contexte de tristesse et de confusion que point mystérieusement, dans la Bible, le destin extraordinaire d'un élu.

Le *Roman des preux* réserve pour sa part à David une moins sinistre entrée en matière, digne cette fois d'un noble personnage. Ici, aucun état d'âme ne vient obscurcir la mise en route du prophète. Dieu «Commanda a samuel quil sen alast en la cite de Bethleem», et aussitôt il se met en route. «Et prist un pou duille en une petite phiole, a laquelle faire il appelleroit a soy ysay ou iesse qui est tout ung»¹⁵⁰. La réponse du prophète est immédiate, exemplaire, comme celle d'Isaïe qui fait appeler ses fils. Trait original, le regard de Samuel ne s'arrête sur aucun d'entre eux, il ne les appelle même pas par leur nom. Les limites posées par l'épopée les relèguent au rôle de figurants. Seul David, dont il

¹⁴⁸ *Antiquités Juives* (A. J.), éd. cit., livre 6, ch. 8, 157.

¹⁴⁹ *Bible historique* (B. H.), éd. cit., fol. 104^v

¹⁵⁰ *Preux*, fol. B 4^v La Vulgate et les A. J. désignent le père de David sous le nom de Jessé. La B. H. le nomme Ysay. L'usage le plus courant au XV^e siècle est de l'appeler Isaïe. C'est le prénom choisi par le *Mistère du Vieil Testament* et d'autres œuvres contemporaines.

s'agit d'agrandir le caractère, focalise l'attention du narrateur. Il attire à lui seul tous les regards et cumule non seulement les qualités du cœur indispensables à Dieu, mais les qualités du corps, conformément à la conception médiévale de la beauté qui rayonne de l'intérieur pour illuminer tout l'extérieur□

David estoit roux et beau a merveilles pitoiable et debonnaire au regard de tous.¹⁵¹

Le David héroïque est un héros complet, agréable d'essence comme d'apparence.

Idéalisation de la vie de cour

Autre transformation par rapport à l'histoire sainte, le *Roman des Preux* se définit moins par le souci de répandre, sans barrière linguistique, la bonne nouvelle des Écritures que par son thème de prédilection, celui d'un parcours polysémique parsemé d'épreuves dans lequel s'illustre un être exemplaire et exceptionnel. Les *Antiquités Juives* et la *Bible historiale* appartiennent à la première catégorie□aussi soucieuses d'établir une chronologie biographique que d'approfondir les sens cachés de ses exploits, le souci théologique entame parfois la fidélité au sens littéral de l'Écriture. Le passage où David apaise en musique la mélancolie de Saül apparaît ainsi comme le signe évident du transfert de la grâce, ce que la Bible laisse seulement sous-entendre. Le harpiste apparaît tantôt sous les traits du thérapeute et du médecin capable de soulager le roi de ses accès chroniques de suffocation¹⁵², tantôt comme le dépositaire de l'étincelle divine, car «David avoit lesprit receu qui faisoit prophecie□¹⁵³. Moins porté sur l'exégèse que sur le récit de faits d'armes et de

¹⁵¹ Fol. B. 5^r

¹⁵² A. J., l. 6, ch. 8, 166-169.

¹⁵³ B. H., fol. 111^r L'édition de la *Bible Historiale* (op. cit.) que nous suivons fait succéder à la foliotation des fols. 1 à 111 le système de la pagination□les citations qui suivront seront donc désormais indiquées en termes de pages.

bravoure, le roman des *Preux* dissocie l'épisode musical de l'onction prophétique et le reporte au début du chapitre sur le combat du Térébinthe pour lui faire introduire le duel avec Goliath. La déroute des démons accomplie par le psalmiste annonce les faits d'armes accomplis contre le géant. Le manichéisme structurel qui caractérise la scène amplifie alors l'antagonisme□ la lutte oppose l'intemporel (Dieu agissant en David) et le temporel (le mal incarné dans l'homme) dans un même processus de bipolarisation qui caractérise le modèle épique médiéval¹⁵⁴.

L'élément le plus nouveau que le roman introduit dans cette scène mythique tient certainement à sa reformulation du rapport du vassal au seigneur, qu'elle harmonise aux usages de la cour. Il est intéressant de remarquer qu'au moment où l'entourage royal presse Saül de trouver remède à ses accès de fureur, l'auteur ne suit pas la Bible, ni même les *Antiquités* ni la *Bible historiale*. L'un des buts poursuivis par l'épopée est bien de proposer aux lecteurs des comportements exemplaires susceptibles d'être reproduits dans les cercles de la noblesse et de la chevalerie. La transformation opérée par le compilateur par rapport à ses sources montre que la manière dont l'entourage presse Saül d'appeler un musicien dans la Bible ne cadrerait pas avec le *decorum* en usage à la cour de France. La folie d'un monarque ne se dénonce pas aussi impunément□

B. H.□ Les servans de Saul dirent a leur seigneur. Le mauvais esprit te demaine moult grièvement□ si te louons que faces querir ung homme qui saiche bien harper□ et quant le mauvais esprit tesmouvera□ il harpra devant toy et si le porteras et si le souffriras plus legierement. ¹⁵⁵

Preux□ Pourquoi aucuns de ses plus prochains luy dirent que pour oublier les peines et travaux quil souffroit, il seroit bon quil eust aucun iouvencel qui iouast daucun instrument melodieux, et saultast et dansast devant luy.¹⁵⁶

¹⁵⁴ Madelénat, *op. cit.*, p. 174.

¹⁵⁵ Fol. 111^r

¹⁵⁶ Fol. B 5^r

Il aurait en effet été indélicat à un subalterne de porter un jugement critique sur l'indisposition mentale du roi. Aussi le compilateur reformule-t-il l'épisode pour accen-
tuer davantage les talents de David. Non seulement celui-ci est-il un musicien accompli,
aussi doué pour la pratique instrumentale que pour la danse (que la Bible ne mentionne
pas avant la procession de l'Arche à Jérusalem), mais pour sa sagesse et son discerne-
ment. L'éloge fait du berger dans l'épisode de l'onction revient encore ici, légèrement
amplifié, pour appuyer à nouveau les vertus qui amènent le psalmiste à se distinguer entre
tous : « ¶hoult bien estoi instruit en la harpe dicelle moult doucement touchoit les cordes, si
estoit roux a merveilles beau fort et homme batailleux ayant lesprit de Dieu avec luy »¹⁵⁷.
Prodige de la nature, le divin artiste cumule des qualités qu'il reviendra à la victoire contre
Goliath d'illustrer au-delà de toute espérance.

La quête chevaleresque, amour et gloire

Au chapitre du duel avec le géant, le projet de l'auteur de couler la matière biblique
dans le grand moule épique l'amène à reproduire des procédés narratifs courants dans les
romans du cycle breton - notamment la quête de la belle et de la gloire comme ressort du
parcours romanesque. Vers le XIV^e siècle, le glissement des chansons de gestes vers les
cycles romanesques s'opère en effet « ¶ar hypertrophie des motifs empruntés à la vie
privée »¹⁵⁸. L'amour profane envahit la carrière héroïque et tend progressivement à se
substituer au service de Dieu et du seigneur comme but ultime de la prouesse. Cette mi-
gration envahit même le roman des *Preux* puisque même s'il est généreux et magnanime,
le David du roman agit principalement pour mériter la main de Mérob.

On sait que le récit biblique, repris par Guyart des Moulins, raconte l'indignation
de David devant les injures du Philistin lancées à l'armée royale : il se demande qui est le

¹⁵⁷ *Idem.*

¹⁵⁸ Madelénat, *op. cit.*, p. 211.

Philistin qui ose «Lancer un défi aux troupes du Dieu vivant¶¹⁵⁹» or pendant ce temps, le bruit court que le roi donnera sa fille au libérateur du peuple. Les motivations du berger à investir le champ de bataille sont donc de deux ordres, religieuses et personnelles. Cette juxtaposition des motifs a certainement troublé Josèphe car dès les premiers cris de Goliath, le David des *Antiquités* se propose gratuitement de vaincre l'infidèle pour le seul honneur de Dieu. La promesse de mariage se trouve reléguée à l'arrière-plan, n'étant elle-même évoquée qu'une fois la prouesse accomplie. Quinze siècles plus tard, dans le roman des *Preux*, ce sont au contraire les motifs de l'hymen et de l'ascension sociale qui entraînent initialement le fils de Jessé dans la mêlée. Les paroles indignées de David en réponse aux injures du géant apparaissent tardivement, au milieu du duel¹⁶⁰ le désir de promotion sociale mêlé à l'enthousiasme guerrier précède largement le motif théologique. Il est le véritable déclencheur de la prouesse, comme en témoigne cette légère amplification de la source biblique¶

David qui illec estoit de nouveau survenu entendit daucun que sil avoit homme si preux qui osast combatre goliath le philistiim (*sic*) et le vainquist, le roy saul prometoit lenrichir de moult grandes richesses, et luy donneroît sa fille en mariage, et si annobliroit la maison de son pere, et affranchiroit de tout tribut. A ces parolles survint Heliab, etc. (fol. B 5^v - B 6^r)

C'est ainsi que le dévouement spontané à la cause divine se recouvre du manteau bigarré et hétéroclite des intérêts mondains. L'élément véritablement extraordinaire du combat contre le géant tient désormais à la formidable offensive déployée par David¶ d'une pierre il assomme le colosse et le fait tomber «Face contre terre¶» la légende des trois pierres rapportée par Pierre Comestor et Guyart des Moulins et évoquées plus haut¹⁶¹ est également évoquée pour hisser l'exploit au rang du mythe¹⁶². C'est son habi-

¹⁵⁹ I *Sam.* 17, 26.

¹⁶⁰ La Bible, pour sa part, établit une simultanéité entre la réaction indignée de David aux outrages proférés par Goliath et l'annonce de la récompense promise au héros. Cf. I *Sam.* 17, 26-27.

¹⁶¹ Voir plus haut, p. 98.

¹⁶² Fol. B. 6^v

leté sociale et martiale qui consacre désormais le héros□ la cause de Dieu lui sert d'ornement supplémentaire, de valeur ajoutée à des qualités humaines déjà hors du commun.

La recherche de la gloire et de l'honneur chevaleresque sont encore indissolublement liés dans le doublet de la seconde introduction de David à la cour. Il y a manifestement dans cet épisode biblique une redondance, quelque chose en trop ou de déplacé, et dans un cas semblable il convient toujours de reconnaître à cette curiosité son importance toute spéciale□or il s'agit de l'amour, ou plus précisément des rapports amicaux de Saül et de David et du premier succès de ce dernier auprès des plus nobles des nobles.

Dans la Bible, le récit du séjour du fils de Jessé à la cour est celui d'une déchéance□ravi des talents pacifiant d'un si bon musicien, combattant de surcroît, Saül l'introduit auprès de sa famille en fait son écuyer par-dessus 1000 hommes d'armes. Mais l'admiration cède à la jalousie et transforme l'ami en banni. Comment le thème de la disgrâce parvient-il à s'accorder avec la glorification du héros propre aux récits exemplaires? Chez le chroniqueur juif, le récit se construisait par exemple autour de la haine. Lorsque David va trouver Saül après sa victoire sur le Philistin, le monarque est déjà jaloux□c'est pour le mettre en première ligne des guerres contre les ennemis d'Israël et l'éloigner de sa garde rapprochée, qu'il le fait capitaine sur cent hommes d'armes et feint de l'estimer. Mais David ne meurt pas. C'est alors que profitant de la naïveté du garçon, Saül tente de le transpercer de sa lance, mais échoue. Il ne restera plus à l'écuyer que l'espoir de la fuite. Le roman des *Preux*, qui fonde pourtant à deux reprises son propos sur les idées de Josèphe, choisit paradoxalement de donner au thème de l'amour une importance plus grande que dans la Bible, mais d'en suivre néanmoins la chronologie. L'idéal épique l'amène à rester plus proche des valeurs dégagées par *Samuel*.

En effet, à l'origine de la conception chevaleresque de la gloire gît, selon Huizinga, l'orgueil¹⁶³. L'orgueil, stylisé jusqu'à la beauté et exalté en vertu, a donné le jour à l'honneur qui est au centre de la condition du héros épique. Sensible à leur différence,

¹⁶³ *Op. cit.*, p. 70.

l'auteur de la compilation joue sur ces concepts pour exalter la figure de David au détriment du roi. Le retour de David à la cour construit précisément l'image du chevalier au sommet de sa gloire, apprécié et admiré, de sorte que tout le récit illustre l'unanimité qu'il remporte. Saül le prend à ses côtés «Et le festoya», se prend «En tant grant amour quil le fist et constitua par dessus ses escuiers». Le compilateur insiste lui-même sur cet honneur en lui apposant un doublet. Il en fait un «Tribun par dessus mil hommes darmes ou il se gouverna si bien quil estoit ayme de tout le peuple disrael et de judée». Jonathan «Thyma comme son ame» et bien vite, cette admiration gagne le peuple. «Il estoit de tous amé». Ce sera de l'ultime acclamation des filles de Jérusalem que procédera la fin de l'idylle. De part et d'autre de la narration nous trouvons donc deux fiertés en opposition, l'honneur (dans la personne du vainqueur glorifié) et l'orgueil, celui de Saül qui succombe progressivement à la jalousie. Le preux véritable, celui de l'épopée mais aussi, cette fois, celui de la Bible, est d'afficher contre vents et marées des sentiments à la hauteur de la dignité à laquelle Dieu l'appelle. Il est l'homme fier qui a droitement mérité le respect dû à son rang, celui auquel Saül ne sert plus, au fond, que de plan repoussoir.

Le masque de l'hagiographie

Les choses auraient pu rester aussi simples si quelques chapitres plus loin, la Bible ne mentionnait pas un événement moins propice aux louanges du héros. Le refuge auprès d'un prêtre de Nob nommé Abimélek. Devenus déserteurs, David et ses frères d'armes et de sang ont faim. Le premier demande donc au prêtre de lui donner des pains d'oblation sous le faux prétexte que Saül l'aurait envoyé dans ce pays éloigné pour une affaire secrète. Abimélek, étonné, déroge alors de l'usage et lui donne le pain béni réservé aux prêtres. David frôle - c'était du moins le point de plusieurs théologiens de l'Ancien

Régime - le sacrilège¹⁶⁴. Flavius Josèphe est le premier à ressentir un malaise face à cet épisode, si peu digne du chevalier de Dieu□ dans ses *Antiquités juives*, il choisit de s'épargner le récit d'un geste si contestable en ne précisant pas la nature de la nourriture que le fugitif réclame au saint homme□il réclame au prêtre «□quelque chose à manger□ et reçoit de sa main «□ce qu'il désirait□¹⁶⁵. La *Bible historique*, non sans embarras, fait au contraire du sacrilège un *exemplum*□ dans la pure tradition de la *Bible des pauvres*, une illustration de l'édition d'Antoine Vérard (ca. 1505) fait un parallèle entre David mangeant le pain et la participation des chrétiens à la Communion¹⁶⁶. David a réellement le sens du sacré. Le texte donne d'ailleurs une précision (évidemment absente des Écritures) qui avalise la hardiesse du héros□«□Par necessite peuvent ilz en menger, car necessite na nulle loy□¹⁶⁷, auquel précepte se greffe un long développement extra-canonique sur les notions de pur et d'impur□si les corps ne sont pas «□nets□, ils seront sans aucun doute sanctifiés par les pains. L'épisode suscite indéniablement un grand trouble dont ne pourra s'accommoder l'auteur d'une épopée.

La solution adoptée par le compilateur se trouve à mi-chemin entre celle des deux historiographes qui l'inspirent. Fidèle à son dessein d'écrire une véritable hagiographie du roi David, il use d'une formulation raccourcie mais peu crédible qui laisse croire que David touche de bon droit au pain d'oblation. À elle seule, l'abstinence permet au laïc de goûter aux privilèges réservés aux clercs□

Le prestre luy dist quil navoit aucun pain qui fut propice aux lais, mais tant seulement avoit un pain saint, pourquoy se tes enfans son netz especialement de femmes, il peuvent bien en menger. Lors print David le saint pain¹⁶⁸.

¹⁶⁴ Des recherches modernes ont fait valoir qu'au temps de David, une dérogation à la loi qui réservait aux prêtres le pain d'oblation était possible, mais il fallait pour cela être rituellement pur. Cf. *Bible de Jérusalem*, op. cit., p. 416, note d.

¹⁶⁵ A. J. livre 6, ch. 12, 243-44.

¹⁶⁶ Fol. 113^r

¹⁶⁷ *Idem*.

¹⁶⁸ Fol. C^v

La vaillance chevaleresque, saturée de conceptions religieuses, résiste à transiger sur le respect des lois divines. Pourtant, ce même idéal de dévouement et de fidélité à Dieu s'accommode mal d'une mise en forme littéraire de la «vérité» biblique... Le glissement de la matière scripturaire vers le modèle épique implique, pour des raisons d'idéal éthique qui dominent tout, des contradictions aussi grandes que de faire entorse aux Écritures. Le David de l'épopée nourrit des rêves et se fait l'écho des aspirations, et c'est pourquoi il s'écarte de son archétype biblique.

Mais d'autres occasions mettent également en cause, dans la Bible, la moralité irréprochable de David, freinant ainsi la métamorphose du héros biblique en modèle idéal du chevalier épique. L'épisode d'Abigaïl, célèbre pour la bienveillance avec laquelle le guerrier se range aux arguments d'une femme et accepte d'épargner un mari insensé, joint à l'éloge du bethléemite une réserve de taille : la suppliante reproche à David «d'avoir versé du sang à la légère»¹⁶⁹, d'avoir attenté à des vies innocentes en menant les guerres de Yahvé. Or, l'esprit chevaleresque inscrit les faits d'armes dans le contexte d'une défense héroïque de valeurs justes et chrétiennes et glorifie dans la personne du soldat celui qui donne sa vie pour une cause juste : «Il ne possédant que sa vie seule, et prêt à tout moment à la risquer, si la cause l'exige, il est le représentant de l'intégrale liberté orienté vers des directions idéales»¹⁷⁰. Mais David manque à l'éthique due à son rang...

Il ne faut pas s'étonner que le dessein apologétique des *Antiquités juives* amène l'historiographe à ne retenir dans la supplique d'Abigaïl que les éléments flatteurs : Dieu a retenu le guerrier de verser inutilement le sang de Nabal et ses propres misères retomberont sur sa tête. À David d'avoir pitié de sa servante et de laisser Dieu faire lui-même justice. La *Bible historique*, dont l'objectif didactique et moral permet une plus grande souplesse dans l'élaboration du personnage, profite au contraire de la remontrance de l'épouse pour donner une leçon de conduite à David. Elle prend la défense de son mari et

¹⁶⁹ I Sam. 25, 31.

¹⁷⁰ William James, *The varieties of religious experience*, Gifford lectures, 1901-02, Londres, Longmans, Green and co., 1929, p. 318.

rappelle au soldat ses devoirs¹⁷¹. La sagesse féminine l'emporte sur la colère du chevalier□ David capitule□ il épousera la veuve. Évidemment, la liberté prise par Guyart des Moulins ne pouvait convenir à une épopée biblique dans laquelle le bien de tous doit provenir du seul héros. On s'y attendait□ l'élaboration du personnage mythique, parfait, du saint chevalier, amène le compilateur à transformer la requête d'Abigaïl en éloge de David.

L'évocation de Nabal, dont l'étymologie onomastique évoque l'«*Insensé*», permet au *Roman* d'opposer symétriquement le camp du bien et le camp du mal, conformément à la bipartition morale du schème épique. Le modèle épique médiéval formule l'antagonisme des forces non plus en termes d'examen de conscience dans l'être, dans l'intériorité lucide de David, mais entre deux êtres, avec Yahvé d'un côté et Satan de l'autre. C'est ainsi qu'Abigaïl fait succéder sans transition l'éloge du vertueux et l'invective□inglante contre le fou□«*Ne veuilles il te prie, monseigneur et mon roy, mettre ton noble cueur sur ce mauvais homme nabal, car il est fol et ingrat.*»¹⁷² La bénédiction d'Abigaïl s'étend entièrement à la personne d'un héros sans faille, dont la manière de combattre pour Dieu dégage dans l'idéal chevaleresque un certain nombre d'éléments éthiques□ compassion, pitié, justice. Cela étant, alors même que la démonstration de clémence virile élève le modèle héroïque du fils de Jessé à la conception d'une vie droite et sensible aux plus démunis, ce même faible pour la vulnérabilité féminine l'amènera à sa perte, jusqu'à la négation des vertus dont il est le dépositaire. La rencontre avec Bethsabée ne permettra plus au compilateur d'innocenter de tout vice un personnage voulu exemplaire□ il lui faudra s'attaquer au problème du péché et de la rédemption.

Le chemin du relèvement

¹⁷¹ «*Nostre seigneur te fera roy sur israel si ne dois pas espandre sang que rien ne meffait. Mon mary ne ta nul mal fait, fors quil a follement parle et ne te veult donner le sien [= ce qui lui appartient]. Si te requiers sire mercy que tu ne luy faces nul mal, et ton ame sera en la compaignie des saintz.*» B. H., fol. 114^v

La difficulté que représente l'enchaînement des crimes dans l'épisode de David et Bethsabée n'a d'égal que la force désespérée avec laquelle les exégètes et historiographes médiévaux ont tenté d'y voir une source d'espérance□ le saint n'est pas l'homme de la perfection, il est l'homme de la contrition et l'icône du relèvement. Il faut néanmoins croire que le chemin menant de la honte à la sérénité n'est pas apparu d'emblée à un bon nombre de chroniqueurs qui ont cherché, par des routes obliques, à diluer l'épisode dans une foule de détails secondaires. L'exemple typique est celui de la *Bible historiale*, où un certain nombre de digressions extra-canoniques détourne, dans les gloses, l'attention du lecteur des agissements de David. Un premier développement est consacré aux «*Œurs*» de Bethsabée, l'épanchement du sang qu'on associait alors à la nourriture de l'enfant à naître. Une première légende, dont nous ignorons la source, raconte que la conception du fils bâtard de David fut un miracle de Dieu destiné à mettre David devant sa culpabilité□ la femme conçut à l'époque la moins favorable pour elle d'enfanter, mais au contact du roi, les lois de la nature cédèrent à un décret surnaturel¹⁷³. Une seconde légende, dirigée cette fois vers la personne de Nathan, met en question l'impuissance de Nathan à freiner David pendant qu'il en était encore temps. Saint Épiphaïne aurait suggéré qu'averti par le Saint-Esprit, le prophète se serait mis en route vers le palais, mais le diable l'empêcha de cheminer□ un homme mort gisant nu sur la terre battue lui bloqua la route et le força à rebrousser chemin. La signification de cette funeste rencontre est assez simple à dégager□ le monarque avait déjà commis le péché mortel et un triste sort planait sur les jours de l'enfant à naître, il devait mourir en bas âge¹⁷⁴. C'est ainsi que la curiosité de la fable détourne l'attention du lecteur sur la succession factuelle des gestes répréhensibles□ le merveilleux chrétien distrait le lecteur des facéties royales. Il reste que la faute sera bien pardonnée□ David fera pénitence et engendrera Salomon.

Les *Antiquités juives* sont certainement l'ouvrage le plus habile à dédouaner David de l'horreur de son crime par un souci de montrer comment la chute ne fut qu'une fai-

¹⁷² Fol. 103^v

¹⁷³ Fol. 119^v

blesse passagère dans le cœur d'un saint homme. «David tomba alors dans un très grave péché combien même il était d'une nature fondamentalement droite, un homme religieux qui observait fermement les lois écrites par nos Pères.»¹⁷⁵ La suite des événements s'attache à le montrer. David s'éprend un jour d'une femme exemplaire et d'une terrible beauté. Alors qu'elle se lavait «chez elle dans sa maison», chastement à l'abri des regards indiscrets, le roi l'aperçoit et tombe «victime» de l'amour. Bethsabée, elle, devient enceinte. Le monarque s'en émeut : coupable d'adultère, elle risque la mort et celle de son enfant par lapidation, la punition traditionnellement appliquée en Judée dans un pareil cas. C'est donc pour lui éviter le supplice qu'il poussa Urie à retrouver promptement sa femme. Le plan échoua : il ne resta plus comme solution à David de le conduire à une mort glorieuse : aussi le désigne-t-il pour combattre aux premiers rangs dans un assaut dirigé contre les Ammonites, lui procurant ainsi une mort digne d'un authentique héros. Réprimandé par Nathan, le pécheur fait pénitence et part peu après pour Rabbah, où son armée meurt de faim. Là, il relève ses troupes et lance l'assaut contre la capitale, qu'il assiège brillamment. Yahvé qui le protège ne l'a donc pas abandonné : du roi déchu, le bethléemite saisit la couronne ornée d'une pierre précieuse appelée Sardonyx, et retrouve intact son honneur perdu.

Les choix qui s'offrent au rédacteur anonyme du roman incluent donc au moins deux possibilités : celle d'invoquer un tissu de légendes pour détourner l'attention du lecteur, celle aussi d'invoquer un contexte légal cruel à ses victimes. Aucune des deux ne le satisfera pleinement, la première s'opposant trop ostensiblement à son serment de fidélité à la Bible, la seconde ne permettant pas à des chrétiens de la noblesse de s'identifier avec le contexte social et culturel juif. C'est donc une solution moyenne qu'il adoptera.

Le passage consacré à l'adultère conserve de la Bible sa formulation succincte, qu'il tend néanmoins à polir pour des raisons morales. Le récit de la passion irréprensible du roi pour la dame dégage une conception chevaleresque de la beauté qui place l'amour

¹⁷⁴ *Idem.*

¹⁷⁵ A. J., livre 7, ch. 7, 130.

au centre des préoccupations. Les termes du récit rappellent d'abord ceux qui reviennent dans les histoires d'amour courtois, où la beauté de la femme conduit le chevalier à braver tous les obstacles. C'est ainsi que David aperçoit à sa fenêtre «Une belle et iosne damoiselle lavant ses piedz», épouse d'un «Fort et beau chevalier en lost avec ioab». Il l'appelle et la dame, soumise au roi comme il sied, «Le losa refuter». Elle conçoit. La suite des événements reprend la narration succincte de l'Écriture : il convoque Urie et lui dit, en écho avec ce qui précède : «Va en ta maison, lave tes piez et si te repose». L'indocilité d'Urie ne lui laisse bientôt plus le choix, il l'envoie au front et y trouve la mort, et «de ces nouvelles david fut moult ioyeux». Réprimandé par Urie, il fera pénitence jusqu'à la mort de l'enfant, conformément au livre de *Samuel*.

Là où l'auteur s'écarte plus franchement des Écritures tient à la suite et fin qu'il propose au récit. La naissance d'un second fils devient, pour le roi, le lieu d'un retour définitif vers Dieu : il scelle sa conversion dans sa manière d'élever Salomon, «Lequel tantost apres quil fut hors de son enfance il envoya au prophete nathan, affin de l'introduire et enseigner de nostre seigneur en bonnes meurs»¹⁷⁶. Le dommage moral trouve donc sa réparation auprès de Dieu et du grand-prêtre. Mais le récit ne s'arrête pas là et dénote une forte influence de Flavius Josèphe : ce n'est pas la naissance de Salomon mais bien la prise de Rabbah qui sert de dénouement au récit de la faute. Pour que la victoire contre les Ammonites lui soit attribuée et restaurer son honneur de chevalier, David tue le roi ennemi et s'empare de sa couronne, ornée (conformément aux légendes) de plusieurs pierreries. Plutôt que d'asservir la population vaincue (II *Sam.* 12-31), il porte le ravage en son sein et scelle ainsi sur elle sa victoire. Son entrée victorieuse à Jérusalem rappelle ici la procession de l'arche à Jérusalem, le premier geste religieux et politique que posa David après son sacre comme roi d'Israël.

¹⁷⁶ Fol. D. 6^v

Il mist sa couronne sur sa tête qui pesoit ung talent dor, et moult pierres precieuses y avoit. Puis fist occire de diverses mors les habitans, et apres sen retourna charge de moult grandes et riches proies en sa cite de iherusalem.¹⁷⁷

Le retour à la vertu morale s'accompagne ainsi d'un retour à l'honneur royal. L'itinéraire typique de la pénitence chrétienne qui fait succéder la chute, la pénitence, le pardon et le retour à la grâce dédouane désormais le roi de son errance. Si David a péché, Dieu lui a donc deux fois pardonné, personnellement et politiquement — sa faute est effacée. Le héros du *Roman des Preux* retrouve dès lors son privilège de servir de modèles aux grands de ce monde — rien ne rompt son alliance avec Dieu qui assure la pérennité de sa gloire par delà les soubresauts de l'histoire.

Du héros au mythe

Ce culte du héros suit David jusqu'à sa mort, puisant au besoin dans les fables et les ouvrages qui nourrissent l'imaginaire chrétien. David reste un personnage d'exception, un héros dont l'histoire appartient au répertoire « classique » du panthéon sacré dès les débuts de l'épopée religieuse. Signe de cette vie d'éclat que le compilateur ne se résout pas à voir s'éteindre, le roman se clôt sur un mystère qui ouvre vers l'avenir, celui des trésors fabuleux de David dont cinq restent encore à trouver. Pour le chevalier désireux de retrouver les traces du prophète, une aventure se dessine et conduit ses pas vers la ville sainte de Jérusalem —

Salomon le fit ensepvelir avecques ses peres en la cite de David, environ le sepulchre duquel il mist huit petis tresors, desquelz les deux apres mil et trois cens ans furent trouves par ircanus levesque, et le tiers par herode, les autres demeurerent ancores a trouver, car on dit quilz furent mucés [*sic* — cachés] par art magique.¹⁷⁸

¹⁷⁷ Fol. D 7^r

¹⁷⁸ Fol. E 7^r

Adaptée de Flavius Josèphe¹⁷⁹, la légende des trésors cachés de David projette le passé biblique sur la scène contemporaine—comme la quête du Graal, la quête des vestiges de l'ancien roi invitent encore les hommes aux rêves de conquêtes. Si la carrière mouvementée du héros touche à sa fin, sa légende, elle, ne meurt pas, elle se perpétue autant dans les actions qu'elle appelle à voir se produire que dans les compilations héroïques qui le propulsent dans le cercle des chevaliers légendaires. L'épopée nourrit la représentation du combattant mythique à laquelle elle s'abreuve—elle invite au voyage et à la conquête, par un long processus d'intériorisation. Les conceptions médiévales de l'*epos* survivent donc encore dans le traitement fait à David dans le *Roman des Preux*—à un héros exemplaire succéderont d'autres chevaliers assoiffés de sacré et de magie qui continueront, suivant le modèle d'Arthur et des chevaliers de la table ronde, la recherche effrénée des vestiges de l'antiquité biblique.

L'influence de la tradition des Preux sur la poésie épique de la Renaissance française est mesurable à l'aune des choix établis par les poètes de s'inspirer autant de la Bible que du cycle arthurien et de l'histoire antique. Le grand Du Bellay garde ostensiblement la nostalgie de cette frise légendaire de héros de l'humanité—alors même qu'il espère voir «*Enaître au monde une admirable Iliade et laborieuse Énéide*»¹⁸⁰, il suggère qu'on s'inspire de «*Quelqu'un de ces beaux vieux romans français comme un Lancelot, un Tristan, ou autre*»¹⁸¹, ces héros de la quête du Graal qui donnèrent le jour aux trois preux médiévaux—pour lui-même cependant, il s'inspire des Écritures dans sa *Monarchie de David et Goliath*. La Bible reste pour plusieurs une Histoire Sainte qui offre un complément ou une alternative aux cycles romanesques.

¹⁷⁹ A. J., livre 7, ch. 15, 392-94.

¹⁸⁰ *Deffense et illustration de la langue françoise*, II, 5, in [Olivier Millet et Francis Goyet], Joachim du Bellay, *Œuvres Complètes*, Paris, Champion, 2003, vol. 1, pp. 56-59.

¹⁸¹ Parallèlement, Peletier recommande que l'on recherche dans «*nos romans*», «*Les aventures des chevaliers, les amours, les voyages, les enchantements et semblables choses*». *L'Art poétique* (1555), *op. cit.*, p. 201.

Vers le milieu du siècle, après François I^{er}, l'épopée chrétienne se désintéressera néanmoins pour un temps des preux de la Croisade, les troubles civils mobilisant davantage les esprits autour du rêve de résurgence d'un David-combattant français. Au chevalier courtois succédera, sur la scène idéologique et politique, le modèle du combattant armé de convictions théologiques□ il ne dissimulera plus la réalité d'une société empreinte de conflits confessionnels et de violence. Mais auparavant, l'influence de Pétrarque et l'admiration des humanistes pour l'antiquité classique donneront un souffle nouveau au personnage biblique, qui s'illustrera dans un monde idéal pétri de références gréco-romaines. Chez ces poètes, avec au premier chef Marc Marulle de Split, David quitte la compagnie du petit cercle des Preux et rejoint sans regret les champions de l'Olympe.

Chapitre IV

David, Énée chrétien dans la *Davidiade* de Marc Marulle

Le passage de l'épopée biblique médiévale à un modèle épique plus proche de la sensibilité esthétique de la Renaissance n'atteint la France qu'assez tardivement, vers le milieu du XVI^e siècle. Au moment où ils formulent le vœu de doter la littérature française de poèmes chrétiens dignes des précurseurs de l'épopée, un certain nombre de poètes des nations voisines s'appliquent déjà à raconter la Bible à la manière d'Homère et de Virgile. C'est ainsi qu'une douzaine d'années seulement après la dernière publication du *Roman des preux*, dans la petite ville croate de Split, l'une des plus grandes figures de l'humanisme européen avec Érasme et Thomas More, Marc Marulle (1450-1524), compose en latin et en hexamètres dactyliques la première véritable épopée biblique moderne consacrée à l'histoire de David. La *Davidias* (ca. 1517), « chef-d'œuvre de sa poésie latine » selon le jugement des spécialistes¹⁸², crée un précédent que ses imitateurs et ses émules (il faut le reconnaître) auront du mal à égaler. Elle se situe à un moment de l'histoire où la fascination pour l'Antiquité est source de création et d'ouverture d'esprit chez les humanistes : ce double recours aux modèles anciens et à l'invention poétique ouvre une brèche dans l'évolution du genre épique et réussit de manière remarquable à préserver le passé - novateur et conservateur à la fois - tout en créant l'avenir.

¹⁸² Mirko Tomasovic, *Marko Marulic - Marcus Marulus*, Split, Knjizevni Krug, et Paris, Almae Matris Croaticae alumni, 1996, p. 29.

La découverte de l'Italie

La nouveauté que représente la *Davidiade* n'est pas étrangère au parcours intellectuel de l'auteur, dont les contacts fréquents avec l'Italie ont certainement sensibilisé le poète avec une esthétique nouvelle, autant sensible à l'héritage religieux qu'à la beauté profane de la mythologie aux auteurs classiques. Lorsque naît Marulle en 1450 à Split, la ville est depuis trente ans sous le pouvoir de la République Sérénissime de Venise. Il fréquente d'abord l'école humaniste du maître italien Tideo Acciarcini, où il s'initie assez bien au latin pour composer des poésies de jeunesse¹⁸³ il découvre en même temps ce mouvement spirituel venu du Nord qu'était la *devotio moderna*, courant de renouveau religieux par un retour aux sources de l'Écriture et aux Pères de l'Église. Il se rend ensuite à Padoue, alors en pleine mutation idéologique (la scolastique y a fait son temps), où il étudie probablement le droit, ce qui lui permettra plus tard d'occuper diverses fonctions importantes dans l'administration municipale de Split. C'est alors que s'accomplit un grand brassage d'idées dont ses poèmes gardent la trace. Il se familiarise avec les nouveaux courants de la littérature italienne (Dante, Pétrarque, Boccace, Bembo) et enrichit sa bibliothèque de livres de Lorenzo Valla, de Poggio da Bracciolini, également des premières œuvres d'Érasme, pour lequel il s'enthousiasme. À leur exemple, il développe une écriture originale sous le double signe du présent et de la mémoire, de la rétrospective et de la durée, qui lui permet de nourrir son intérêt pour la poésie chrétienne du Moyen Âge et de jeter un regard neuf sur les sources du catholicisme. Cette situation historique et intellectuelle explique et détermine pour une grande part la genèse de son œuvre, aussi bien attachée aux matières religieuses (son *De Institutione bene vivendi per exempla sanctorum*, publié à Venise en 1507¹⁸³, sera abondamment rééditée à travers l'Europe¹⁸⁴) qu'aux sujets poétiques, comme l'illustre son *Dialogus de laudibus Herculis* (1524).

¹⁸³ La date imprimée sur le manuscrit porte le 10 février 1506, ce qui correspond, selon notre calendrier, à la même date en 1507.

¹⁸⁴ Cf. Mirko Tomasovic, *op. cit.*, p. 16.

Lorsqu'il retourne à sa Dalmatie natale, Marulle trouve une province toujours encerclée par les Turcs et profondément affectée par les conquêtes et les dévastations de leur armée, en marche vers l'Occident. C'est en rapport avec cette menace qu'il écrit dans sa langue maternelle son premier poème biblico-virgilien, la *Judith* (1501), qui lui vaut le titre de «Père de la littérature croate». Parallèlement, il traduit en croate saint Bernard, saint Bonaventure, de même que ce monument de la *Devotio moderna* que fut l'*Imitation de Jésus Christ* de Thomas à Kempis (1499). Outre ce goût marqué pour la spiritualité, son talent d'humaniste l'amène à faire œuvre variée—à l'épopée de *Judith* il ajoute la *Davidiade*, mais aussi des élégies, des hymnes, des lettres, de nombreux écrits en prose à caractère moral, théologique et apologétique. Homme de finesse et d'esprit, on aurait même trouvé dans le répertoire de ses écrits des recueils d'énigmes. Au début du XVIIe siècle, ses œuvres sont imprimées un peu partout en Europe, à Venise, à Bâle, Cologne, Rome et Anvers, Paris, donnant à son œuvre une envergure qui dépasse les frontières¹⁸⁵.

La structure de l'ouvrage

Marulle entreprend d'écrire la *Davidiade* à une période de pleine maturité (entre 1510 et 1516), un temps où les livres de l'Ancien Testament l'interpellent personnellement—il s'était intéressé à *Judith* mais aussi, dans la foulée, à *Suzanne*, sur laquelle il compose un poème de sept cent quatre-vingts vers¹⁸⁶. Il manquait Bethsabée à ces héroïnes d'Israël—elle apparaîtra dans la *Davidiade* comme personnage secondaire. Marulle consacre à son grand'œuvre quelque dix années de sa vie, pendant lesquelles il élabore une conception nouvelle de l'épopée dominée par un retour admiratif aux modèles classiques. Le dalmate formule l'idéal épique en des termes nouveaux qui ne cesseront de revenir plus tard dans le siècle—il cherche à illustrer le genre à la manière d'une *Énéide* chré-

¹⁸⁵ Cf. Charles Béné, *Études maruliennes. Le rayonnement européen de l'œuvre de Marc Marulle de Split*, éditions Erasmus et du Cercle littéraire de Split Marulianum, Zagreb-Split, 1998.

¹⁸⁶ Cf. Mirko Tomasovic, *op. cit.*, p. 38.

tienne où la matière biblique s'élèverait à la dignité intemporelle des chefs-d'œuvre antiques. On reconnaît là le même élan qui engendrera, en France, les projets d'*Israéliade* et de *Davidéide*—mais la *Davidiade* est le seul grand poème épique qui en accomplira le programme.

L'ouvrage s'ouvre sur une dédicace au Cardinal Domenico Grimani, puis aborde, en quatorze chants et 6 756 hexamètres dactyliques, la vie tumultueuse du second roi des Juifs—l'envie, le désarroi et les actes de vengeance de Saül et la fuite du bethléemite à travers la Judée (chants I à IV)—la mort tragique de Saül et la chute de sa lignée (chants V-VI)—les guerres de David, contre les nations voisines mais aussi contre ses propres fils rebelles (chants VII, X-XII, XIV)—les démêlés avec Bethsabée et son mari Urie (chant IX)—sa mort enfin qui permet à Salomon de monter sur le trône (chant XIV). Le poème présente enfin, relégué en annexe et postérieur à la rédaction de l'ouvrage, un supplément en prose (*Tropologica Davidiadis expositio*) où le poète dégage de chaque personnage une dimension allégorique et tropologique conforme à la lecture qu'en faisait saint Augustin—David y est décrit comme la figure du Christ et Goliath, des forces diaboliques—Saül signifie les juifs qui ont persécuté le Christ. S'agit-il là d'une manière de justifier rétroactivement l'orthodoxie d'un poème dont les digressions poétiques ont pu être jugées trop importantes par rapport à la sobriété biblique? Bon nombre de spécialistes sont de cet avis¹⁸⁷. L'usage de l'allégorie, depuis Augustin, depuis Prudence, faisait autorité, elle dominait la poésie chrétienne où elle tendait à jouer le rôle qui était dévolu aux mythes chez les platoniciens—faire voir que la réalité n'est qu'apparence, mais une apparence qui, chez les théologiens, sert de signe pour remonter du sensible à l'intelligible, voire même jusqu'au mystère des êtres et de Dieu. L'*Expositio* étant de rédaction tardive par rapport au corps de l'épopée, il constitue un élément à part et n'appartient pas directement à la structure épique du chef-d'œuvre de Marulle—aussi ne nous y attarderons-nous pas davantage.

Bien qu'elle n'ait jamais trouvé d'éditeur pour la publier et malgré les susceptibilités qu'elle n'a pas su éviter de choquer, il reste que la *Davidiade* remporte un succès enviable et immédiat auprès de la majorité des humanistes, comme en témoigne l'éloge que lui a réservé le poète Franciscus Natalis¹⁸⁷

L'*Énéide* sera éternellement célébrée sur la terre toute entière,
Et ton nom, ô Virgile, sera exalté jusqu'aux étoiles.
La sombre *Thébaïs* vivra à jamais dans le royaume épique¹⁸⁸
Avec elle, Statius s'est mérité l'estime éternelle.
Mais la généreuse *Davidiade* ne brillera pas moins entre celles-ci¹⁸⁹
Ainsi, sinon le premier, Marc, tu seras sûrement le second.¹⁸⁸

La dédicace à Grimani

Lorsqu'il écrit sa *Davidiade*, Marulle est déjà un poète reconnu et estimé, et son renom est établi dans le cercle des humanistes de Split. Il connaît les goûts de ses contemporains en matière de poésie et de culture, les devance même, cherchant à rendre possible une nouvelle vision de l'antiquité biblique. Mais comment percevait-il son travail d'écriture, le face-à-face avec la Bible qui devait l'amener à porter la plume sur une matière sacrée afin de lui donner des allures épiques? Des travaux précis sont encore à écrire sur cette question que nous ne pouvons épuiser¹⁹⁰ il reste que des indices de réponse dis-

¹⁸⁷ Nous renvoyons à la mise au point apportée à ce sujet par Mirko Tomasovic, «Dimensions and Literary Aspects of Marko Marulic's *Davidias*», *The Most / Bridge Magazine, A Journal of Croatian Literature*, vol. 1-4, 1999, pp. 115-17.

¹⁸⁸ *Aeneis* in toto memorabitur orbe perennis

Tolleturque tuum nomen ad astra, *Maro*.

Tetrica Maeonio vivet dictamine semper

Thebaïs aeternum *Statius* inde viget.

Nec minus has inter *Davidias* alma nitebit

Quod, si non primus, Marce, secundus erit.

Francisci Natalis Carminum, cod. Spalatensis saec. XVI, fol. 93^r, in *M. Maruli Davidiadis libri XIV*, op. cit., p. XIII.

séminées dans le poème permettent d'élaborer des pistes de recherche, notamment dans la dédicace du poète au cardinal Grimani, patriarche d'Aquilée. Cette dédicace, très brève, formule en quelques phrases le but que s'est fixé le dalmate au moment d'entreprendre son grand poème épique—dire le vrai, l'embellir poétiquement, et plaire (le terme revient trois fois)¹⁸⁹. C'est dans ce sens qu'il explique son projet de donner une forme lyrique à un sujet de l'Écriture—

J'ai mis en vers les faits et gestes du roi David, respectant le récit qui en est fait dans les Saintes Écritures, dont je ne doute pas de la vérité. J'ai entrepris d'en embellir l'histoire au moyen du mètre poétique et de la douceur des Muses, dans l'espoir de vous offrir un présent aussi digne de votre Éminence et aussi plaisant à votre Sainteté qu'il m'est possible de faire.¹⁹⁰

Unir la Bible et les Muses pour plaire—telle est l'ambition première du poète de Split, celle à laquelle la *Davidiade* apportera une réponse. D'un côté, la poésie religieuse apparaît pour lui comme un point d'ancrage et une expérience de plénitude, une manière de jeter un pont entre littérature et Écritures pour mieux s'approcher de la lumineuse «vérité». Par elle, le lecteur élève ses pensées vers Dieu, vers l'idéal, vers l'Absolu. Elle constitue une approche, une médiation du sacré. D'un autre côté, elle est aussi offrande et travail d'invention, source de plaisir pour celui qui la lit. Magnifiée par le langage, elle reste, selon l'idéal classique développé par Aristote et Cicéron, accord du fond et de la forme—l'art, tel que le conçoit Marulle, n'est pas seulement de nommer la vérité, mais de la voiler avec la convenance que lui inspirent les Muses pour la rendre vraiment belle. Le sacré ne se livre pas brut, il se pare des ornements du style écrit et d'une tradition poétique pour apparaître au lecteur. D'où, peut-être, une ombre qui semble avoir plané sur le destin

¹⁸⁹ Un concours de circonstance ne nous ayant pas permis de consulter une édition complète de la *Davidiade*, nous citons l'épopée dans le recueil d'extraits publiés en anglais sous la traduction de Sanja Matesic dans *The Most / Bridge*, op. cit., pp. 32-45. La dédicace apparaît sous «To the most Reverend Cardinal, Bishop of Porto and Patriarch of Aquilea, Domenico Grimani, Marco Marulic sends greetings in the Lord», p. 32.

¹⁹⁰ *Idem*.

de son épopée, que le refus d'*imprimatur* aujourd'hui soupçonné¹⁹¹ a peut-être bien sévèrement exprimé□la tentation de privilégier dans la poésie biblique le voile au détriment du vrai, de s'attacher au reflet et à l'ombre, distrayant peut-être trop le lecteur par une vérité scripturaire trop bien parée.

La tentation de l'antique

Quoi qu'il en soit, l'importance du voile poétique allait amener Marulle à réfléchir sur la tradition des poètes antiques, donc païens, par rapport à laquelle il cherche une position conciliante. Dans la première moitié du XVI^e siècle, Guy Demerson l'a montré, la question des muses inspiratrices divise déjà les plumes humanistes. S'il est un mythe essentiel pour les adeptes de la fable antique, c'est sans doute celui des fureurs inspiratrices□car «c'est en ranimant les divinités de la poésie que les poètes érudits garantissaient la profondeur et la permanence de leur souffle»¹⁹². Pour Marulle, comme Du Bellay en France quelques années plus tard, le regard critique porté sur les fables mythologiques consiste moins dans le constat d'une certaine obscurité ou insincérité des allusions rhétoriques, qu'à un refus des substituts païens de la grâce et de l'Esprit à laquelle ils rattachent leur enthousiasme. Comme plusieurs de ses contemporains, l'humaniste reprend à son compte l'objection faite à Ausone par Paulin de Nôle□«*Negant Camænis, nec patent Apollini / Dictata Christo pectora*»¹⁹³. Auteur d'une œuvre biblique et chrétienne, Marulle place son inspiration en marge des fureurs antiques, comme pour confirmer l'enracinement sans partage de la *Davidiade* dans l'univers de l'Ancien Testament□

Je n'ai pas chanté avec l'aide savante d'Apollon,
Ni fut-ce l'Hélicon qui inspira mon chant,
Ni même le célèbre chœur des sœurs au nombre de neuf.

¹⁹¹ Cf. Mirko Tomasovic, *art. cit.*, pp. 115-17.

¹⁹² *Op. cit.*, p. 253.

¹⁹³ Paulin de Nôle, *Carmina*, «Carmen 10», v. 17, in CLCLT 5, *op. cit.*, cl. 0203, pp. 24-25.

C'était le Saint-Esprit
 Descendu des hauts sommets éthérés
 Qui d'une lumière divine a illuminé
 Mon esprit et me donna à chanter, non
 D'étrangères fictions poétiques, ou les formes variées
 Dans lesquelles les hommes et les dieux furent jadis transformées,
 Mais d'après ce que consignent les livres anciens,
 Les Écritures de notre foi, et tout ce qu'elles renferment,
 J'ai tenté d'imaginer des vers adaptés
 Au chant. Et je serai toujours reconnaissant
 De cette grâce à l'Esprit.¹⁹⁴

Pourtant, à l'époque où il écrit, il n'est pas sérieusement question pour Marulle de mettre au placard les fables et les mythes dont se délectent ses contemporains. La réserve qu'il exprime à l'égard des Anciens ne signifie en rien la rupture car l'ensemble de son poème est une tentative de parer le roi hébreu de toutes les grâces des vieux héros épiques. La matière primordiale, sacrée, se fait le centre d'une vaste fresque où l'élément antique nourrit le vocabulaire épique et donne un ton érudit au poème. C'est ainsi que l'invocation initiale du premier chant joue sur le rapport ambigu au monde des mythes à la fois pour distinguer l'épopée chrétienne de l'épopée gréco-romaine et pour réaliser leur rapprochement. La peinture du «*Pieux*» David présage l'irruption d'un nouvel Énée, les guerres civiles romaines annoncent le récit du sang versé dans les guerres d'Israël, sans compter le lieu commun de l'imploration du poète au Dieu inspirateur qui rappelle, bien sûr, un procédé de l'*Énéide*»

Je raconterai maintenant les œuvres glorieuses de David,
 le roi pieux. [...]
 Je ne chante pas la chute de Troie, ni de Thèbes,
 Ni les champs de Thessalie, tachées de rouge
 Par du sang romain dans les conflits civils, mais des œuvres
 Dévotes et consacrées aux saints mystères.
 Dieu fort, unique Créateur, viens en aide à mon chant»¹⁹⁵

¹⁹⁴ Livre XIV, v. 412-25. Traduit d'après l'anglais de Most¹⁹⁴Bridge, *op.cit.*, p. 45.

¹⁹⁵ Livre I, v. 1-11. *Idem*, p. 33.

La modernité de Marulle se manifeste particulièrement sur ce point. Comme Boccace, comme Pétrarque, il tend à combiner deux merveilleux. Par la richesse des images et du réseau lexical, il demande à la mythologie païenne de symboliser la vérité chrétienne. Les nombreuses comparaisons faites avec l'Antiquité tendent à cela : le fils de Vénus et d'Anchise devient une image de David, en Bethsabée se profile une nouvelle Hélène, en Goliath, les Titans... Pour Marulle, tout est possible aux poètes, à condition qu'ils soient profonds. Cette manière de voir conduit à de très belles réussites. Marulle conçoit son écriture comme une superposition de références poétiques et de symboles qui confèrent de la vigueur à son réalisme : ses vers traduisent une osmose avec une longue tradition poétique qu'il n'hésite pas à s'approprier comme moyen d'expression d'une pensée transcendante. Il travaille, pour une grande part, dans le style de Virgile : mais s'il arrive si bien à créer l'avenir, c'est aussi grâce à son attention pour le présent : il adapte son écriture à la sensibilité de la Renaissance, gagnée d'admiration pour Pétrarque, et répond à la sensibilité des théologiens qui cherchent à perpétuer l'héritage des pères et des auteurs médiévaux. Il investit ainsi trois traditions poétiques aux sensibilités très différentes et tente de les réconcilier dans une œuvre nouvelle.

La matière biblique

Marulle est un fin connaisseur de l'histoire juive, doué de toute l'érudition d'un exégète accompli. Dans le prologue de la *Judith*, il révèle que l'Ancien Testament était pour lui une lecture obligatoire du Carême, fruit des idées nouvelles apportées par la *devotio moderna*. Aussi inscrit-il les événements de la *Davidiade* dans l'intervalle allant de I Sam. 15 à I Rois 2, 11, qu'il suit consciencieusement dans son mouvement général, dans sa chronologie et le caractère général des personnages. Bien sûr, à cette matière biblique se mêlent des éléments impropres à l'écriture d'une épopée (scandales, violence, inceste) mais en tant qu'humaniste et que poète, il extrait de sa source tout ce qui est susceptible de

se fondre dans le moule épique. Les qualités qu'il prête dans l'épilogue à son héros sont donc conformes à celles que lui reconnaît le rédacteur biblique dans la mesure où elles procèdent d'une sélection, comme c'est d'ailleurs le cas dans le portrait qu'en dresse le livre des *Chroniques*□

... Nous avons raconté
 Tout ce que le fils de Jessé accomplit à la guerre comme en temps de paix□
 Comment il supporta courageusement l'adversité et comme il resta modéré
 Lorsqu'il devint plus fortuné.
 Comment il se repentit promptement de ses péchés
 Et, ayant supporté de terribles malédictions,
 Comment il pardonna souvent et facilement
 À tous ceux qui imploraient son pardon pour tout ce qu'ils avaient fait.
 Et avec quelle piété il adorait Dieu...
 Aujourd'hui encore il règne,
 Béni pour toutes ses vertus et ses œuvres,
 Non pas dans un royaume fragile, mais une cour durable,
 Où on le voit au-dessus de l'éther tenant compagnie à son Christ.¹⁹⁶

En David se profile l'âme authentiquement héroïque. Mais il est aussi, davantage, l'élu de Dieu lui-même□le fil généalogique qui fait descendre le Christ de sa lignée apparaît également dans le poème comme son attribut particulier dans le récit (de source extra-canonique) de la construction du palais royal à Jérusalem. Parmi les détails iconographiques de la façade que le poète évoque avec un œil d'architecte, un arbre de Jessé scelle prophétiquement le lien généalogique reliant la royauté de David avec celle du Christ grâce à la naissance de la Vierge dans la lignée de Juda¹⁹⁷. Ce type de lecture chrétienne du livre de *Samuel* reste un cas isolé, la narration s'attachant davantage à montrer l'éclat par lequel David mène une vie de combats que les liens spirituels susceptibles d'alimenter une interprétation anagogique.

¹⁹⁶ Livre XIV, v. 410 ss. *Idem.*, p. 45.

¹⁹⁷Livre VIII, v. 1-69. *Idem.*, p. 39.

Si l'on compare, sur le plan narratif, le texte biblique avec l'épopée, il apparaît que Marulle amplifie et enrichit spontanément l'histoire de détails et de descriptions afin de dynamiser la composition d'ensemble. La superstructure du récit biblique est, d'une manière significative, plus prolixe, l'auteur ne se limitant pas à imiter sa source mais à l'amplifier pour engendrer une œuvre personnelle et originale. Il réduit, parfois même omet des éléments scripturaires qu'il considère secondaires par rapport à la trajectoire épique de son héros—dans le duel de l'enfant contre Goliath par exemple, les propos injurieux du géant et la réplique du berger invoquant le nom du «Dieu des armées» est passée sous silence, le narrateur préférant s'étendre davantage sur les détails du combat et le grondement de l'étreinte que sur des échanges verbaux qui ne font que repousser l'imminence du conflit. Les amplifications qu'il apporte au texte original sont plus nombreuses, elles servent des intérêts poétiques et favorisent l'introduction d'un certain nombre de conventions de l'épopée. L'agilité avec laquelle David manie la fronde et les dommages qu'il fait subir au géant sont ainsi l'occasion pour Marulle de croquer au vif une scène d'affrontement d'une ampleur, d'un réalisme et d'une violence digne des prouesses d'inspiration homérique. Le Philistin a l'aspect d'un taureau écumant, comme il se doit dans la tradition épique¹⁹⁸—la terre tremblant sous sa chute rappelle la chute des Titans foudroyés par Jupiter. Le mélange d'éléments bibliques et d'éloquence antique, la description incisive qu'il fait du colosse rendant l'âme réussit à donner au passage le plus évoqué de *Samuel* une vigueur rarement atteinte jusque-là, assez représentative du style marulien—

Il lança une pierre qui, tournoyant, siffla dans l'air
 Et percuta le heaume du géant—elle le transperça par sa force
 Et le frappa au front, qu'il déchira par le milieu.
 Atteint par ce coup mortel,
 Goliath mugit comme un taureau devant la mort,
 Abattu devant le saint autel.
 Alors son sang se mêla à son cerveau et coula à flot,
 Couvrit sa misérable face et sa brillante armure.

¹⁹⁸ *Énéide* XII, v. 103-06 et Arioste, *Orlando Furioso*, XVIII, xix, v. 1-4.

Dans sa chute, il tenta en vain de s'appuyer
 Sur sa lance recourbée pour rester sur ses pieds, mais en vain
 Car bientôt sa gigantesque stature s'affaissa en entier
 Et frappa le sol. La terre trembla sous son poids
 Et son armure, en se cassant, résonna bruyamment.
 Agile, David courut en sa direction et tomba sur lui.
 Empoignant les cheveux du guerrier agonisant,
 Il saisit d'une main son épée et trancha sa gorge bestiale,
 Sépara sa tête de son cou colossal
 Et l'éleva bien haut, d'un geste triomphal,
 Pour la montrer à l'armée de Saül.¹⁹⁹

Si les innovations de Marulle sur le plan narratif l'emportent souvent au-delà de la lettre des Écritures, certains emprunts stylistiques rappellent, par des voies souterraines, les racines chrétiennes de son œuvre. L'analyse de Darko Novakovic à ce sujet montre bien que le réseau de références lexicales de la *Davidiade* permet de la rattacher à la tradition didactique de l'époque proto-médiévale²⁰⁰. Marulle, en effet, n'est pas l'homme d'un seul livre et par une volonté de ne pas rompre avec l'héritage des Pères, il perpétue le flot continu de la tradition des paraphrases poétiques de la Bible et des premières épopées chrétiennes dans la lignée de la *Psychomachie* de Prudence. C'est ainsi qu'il emprunte à Juvencus, Sedulius Scotus, Arator et aux auteurs latins²⁰¹ (dont les œuvres apparaissent dans sa bibliothèque personnelle) un certain nombre de notions d'origine chrétienne qui apparaissent dans leurs œuvres, telles que la vie éternelle, l'omnipotence divine, la colère du démon, l'holocauste, de manière à se différencier morphologiquement de certains équi-

¹⁹⁹ Livre I, v. 478-98. *Idem*, p. 33.

²⁰⁰ Darko Novakovic, «La *Davidiade* di Marulic e gli epici protomedievale latini», *Colloquia Maruliana* IX, 2000, pp. 205-18.

²⁰¹ On peut citer, à titre d'exemple, ces emprunts à Juvencus : *Davidiade* 2, 302 «Atque indigna nimis pravæ molimina mentis». Iuv. 1, 521 «Occulta internæ frenant molimina mentis». Iuv. 2, 308 «Ille sed internæ cernens molimina mentis». *Davidiade* 10, 12 «Gentibus infidis, sed quos meliore relatu...». Iuv. 1, 650 «Gentibus infidis terrenam linquit curam». Iuv. 3, 602 «Gentibus infidis celsa dicione potestas». *Idem.*, p. 210, note 24.

valents païens²⁰². Cette imitation, si elle l'amène parfois à reprendre intégralement certaines expressions de l'un ou l'autre de ces auteurs, à la manière d'un bricolage, appartient néanmoins aux normes de l'écriture humaniste et donne une couleur chrétienne et érudite à l'épopée. Elle témoigne d'une connaissance approfondie des commentaires latins mais aussi du désir de les doter d'une vie nouvelle. En les replaçant dans un contexte moderne, le Dalmate en fait les dépositaires d'une nouvelle vision de l'Antiquité. Par ailleurs, étant lui-même poète, c'est dans un style neuf et personnel, à la rencontre des procédés classiques du genre épique et de sa propre inspiration qu'il raconte l'histoire de David. Son grand modèle sera Virgile.

La Rome ancienne

«*Tecini pascua, rura, duces*» la poésie de Virgile, autant enracinée dans la douceur du monde, des pâturages et des campagnes, que dans les parcours et les souffrances héroïques, constitue pour Marulle une source intarissable. Il faut dire que le type héroïque incarné par David, ce jeune et fervent guerrier pourchassé par Saül, passant par la douleur et la peine pour arriver à la gloire, se prêtait particulièrement bien à un héros virgilien. Comme Énée, tout en David fait écho à la grandeur et à la grandeur d'âme puisque même l'expérience du mal ne l'isole pas, comme Saül, du Très-Haut. Comme Énée, David est imprégné de Divin et il inscrit sa vie «*Au point de brisure où l'humain rencontre le sacré, où la souffrance hésite à devenir passion, où la nostalgie de l'idéal erre parmi les souvenirs...*»²⁰³. Sa vie est un élan douloureux vers Yahvé, mais également le lieu d'une douce familiarité avec les fleuves et les campagnes, les déserts et tout ce qui compose l'expérience humaine. Lorsque le poète de Split cherche un parangon poétique sous

²⁰² Novakovic multiplie les comparaisons comme celles-ci (*art. cit.*, p. 208, note 13): *Davidiade* 10, 138 «*Contemptumque sui. Stulta est dilectio charos.*» Paul. Nol. *Carm.* 31, 441 «*totus enim dulcedo, deus, dilectio, Christe, es.*» Prud. *Apoth.* 1027 «*Tantus amor terrae, tanta est dilectio nostri.*» Paul. Petric. *V Mart.* 1, 55 «*ipsos subdiderat dilectio vera priores*», etc.

l'égide duquel inscrire sa *Davidiade*, il se tourne spontanément vers le *savio gentil che tutto seppe*.

Les signes de cette proximité de Marulle avec son modèle apparaissent dans un certain nombre de procédés qu'il adapte à son goût et sa matière. Selon Miroslav Marcovich, éditeur de la *Davidiade*, les trente premiers vers du chapitre VIII seraient une «Version chrétienne» du premier chant de l'*Énéide* (v. 421-29 et 466 ss.)²⁰⁴. Mirko Tomasovic recense pour sa part dans l'épopée marulienne trente-deux comparaisons d'influence virgilienne (identifiées en tant que *comparatio*), contre dix-sept dans la *Judith*²⁰⁵. Ces figures de style sont typiques des épopées antiques et induisent un certain nombre de ressemblances avec les chants à la gloire d'Énée. Les réminiscences avec l'Antiquité sont partout présentes, notamment dans les descriptions des armées d'Israël et de leurs stratégies romaines, alors même que résonnent dans la plaine le bruit des armes et la pluie des flèches (livre 6, v. 74-83). Lorsque dans le combat qui l'oppose aux Philistins sur le mont Gelboé, Saül s'enlève la vie et que son écuyer se sacrifie avec lui (I *Sam.* 31, 1-13), l'exploit du serviteur est l'occasion d'un parallèle historique entre des événements contemporains et l'histoire romaine

Si l'histoire de Rome est vraie, tel était Philocrates,
L'ami de Graccus, digne de ce nom,
Et aussi Pandarus, que Cassius, comme on raconte,
Appela auprès de lui après sa défaite, par crainte d'Auguste. [...]
Ne désirant pas survivre à leurs maîtres,
Ces serviteurs se transpercèrent les entrailles avec leurs propres épées.
Grand était leur amour plus grand encore
L'exemple de cet écuyer pour éviter de se souiller les mains
Avec du sang royal, il refusa de faire la volonté de son maître,
Mais le trouvant sans vie, il ne désira plus vivre.²⁰⁶
Dans la peinture du roi vainqueur on croirait encore voir un général romain recevant de son peuple les honneurs de la victoire

²⁰³ Alain Michel, *La Parole et la beauté*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 89.

²⁰⁴ Miroslav Marcovitch, introduction à son édition de *M. Maruli Davidiadis libri CIV*, *op. cit.*, p. XVI.

²⁰⁵ «Judith» A Biblical, Humanist and Renaissance Epic, in *Bridge*, *op. cit.*, p. 109.

²⁰⁶ Livre VI, v. 103-19, *op. cit.*, p. 38.

David victorieux, dans un char tiré par deux coursiers,
 Sortit triomphalement, accompagné de frères d'armes,
 Sur sa tête un rameau de lauriers verdoyants.
 Marchant derrière lui, son armée, tambour battant,
 Chantait des airs de victoire [...] ²⁰⁷

Par un processus d'osmose, il arrive également que quelques vers ou figures de style appartenant à l'*Énéide* soient déplacés dans un nouveau contexte. Ceux-ci peuvent consister en emprunts d'épithètes, de tropes, de *vaticina ex eventu* □ David multiplie les invocations divines²⁰⁸, utilise même à cette occasion des adjectifs référant à Jupiter selon l'usage courant dans le vocabulaire poétique du premier XVI^e siècle²⁰⁹. Des personnages mythologiques – Mars, Vénus, Bacchus, Cerès, Apollon – apparaissent aussi dans l'épopée à titre de métonymies, de symboles ou d'allégories, où ils dénotent le répertoire typique du style raffiné. C'est cependant dans ses descriptions de la nature, et particulièrement de la mer, que Marulle se rapproche le mieux de son modèle. Certaines comparaisons avec la navigation et la panique des matelots viennent de l'*Énéide*, mais Marulle les développe toujours en y ajoutant un tissu de détails pratiques et une authenticité nourris par l'expérience personnelle. La métaphore maritime apparaît notamment pour illustrer des états d'âme, comme le trouble de Nabal lorsqu'il apprend, par Abigaïl, la colère de David *in extremis* évitée. Le malheureux pâlit,

[...] comme un homme qui, sur la haute mer,
 Échappé de justesse à un orage violent,
 Son fragile vaisseau heurté par la vague et la houle,
 Tremble encore lorsqu'il se souvient de son danger,
 Incapable de retrouver la paix.²¹⁰

²⁰⁷ Livre II, v. 209-12, *op. cit.*, p. 119.

²⁰⁸ *Davidiade* I, 1-11 □ VII, 4-8 □ XIV, 417-24.

²⁰⁹ *Davidiade* I, 11.

²¹⁰ Livre V, v.42-47, *op. cit.*, p. 37.

On reconnaît encore le poète des grands espaces dans ses descriptions des paysages, du mouvement des astres et de la tombée du jour, où chaque parcelle de lumière élève les pensées humaines vers les divinités²¹¹.

Mais l'héritage et la fidélité aux anciens qui font corps avec la *Davidiade* ne relèvent pas d'un réflexe mécanique visant à reproduire un dispositif rhétorique qu'il maîtrisait par ailleurs très bien. Marulle sait donner des traits personnels à des lieux communs et injecter dans son style un peu de la modernité de Pétrarque.

Pétrarque et l'Italie

Dans l'épopée marulienne, la dignité biblique côtoie des goûts littéraires mondains. Les prières, jeûnes, pénitence se parent d'embellissements rhétoriques liés à une recherche de l'élégance antique□ cette jonction de la matière vétéro-testamentaire et du langage poétique, de l'idéal chrétien et de tout ce que l'écriture était susceptible de véhiculer de profane et d'ornemental, conduit inévitablement Marulle vers le poète du Vaucluse. L'un comme l'autre imprègnent leurs vers latins de cette double fidélité aux passés, chrétien et païen, se réservant la question de l'opposition et de la complémentarité de la théologie et de la mythologie en dehors de leurs ouvrages poétiques²¹². Nouveau fondateur du langage païen que devaient parler un grand nombre de poètes après lui, le chantre de Laure donne prise à l'imitation et fournit à Marulle un modèle d'écriture et de sensibilité.

²¹¹ Livre V, v. 1-4.

²¹² Dans la *Lettre familière* (X, 4) que Pétrarque écrit à son frère, il en présente une justification détaillée□ «En vérité, la poésie n'est pas le moins du monde contraire à la théologie. Tu t'étonnes□ Il s'en faut de peu que je dise que la théologie est une poésie parlant de Dieu□ *Familiars*, X, 4, 1, trad. A. Michel, *In Hymnis et canticis*, Louvain, Publ. universitaires, 1976, p. 235. Marulle consacre à ce même sujet son *Dialogus de Hercule a Christicolis superato*, écrit entre 1519 et 1520. Nous renvoyons à l'étude de Bratislav Lucin, «Herculis and the Poets□, in *Most/Bridge*, *op. cit.*, pp. 121-26.

L'influence de Pétrarque se prolonge dans la *Davidiade* lorsque les amours de David placent le roi devant sa propre vérité□sa vie de guerres et de victoires contre les ennemis d'Israël n'exclut pas que face à lui-même, David soit son plus redoutable ennemi. L'échec à vaincre la passion, à placer un choix de liberté au-dessus de sa propre faiblesse d'homme, à mettre en œuvre un renoncement digne de l'alliance qui l'attache à Yahvé conduisent Marulle à une amplification poétique dont le modèle se trouve en Italie. Le 'style nouveau' développé par le poète toscan l'amène à exalter l'amour humain, tout l'amour, en le spiritualisant bien sûr par des allusions lexicales à Platon et à Virgile, mais aussi en s'attachant à son écorce terrestre, à la beauté qui opère la séduction et à ses effets sur l'âme de l'amant. Le coup de foudre est un motif hérité de Pétrarque□dans le *Canzionere*, Cupidon décoche la flèche au cœur qui liera le poète à Laure. Le motif rhétorique du feu dévorant et de l'embrasement amoureux amène Marulle à décrire la passion de David pour Bethsabée dans des termes résolument modernes, avec la même souplesse qui le fait évoquer la mythologie□

Lorsque le fils de Jessé l'aperçut, son cœur s'embrasa
 D'amour pour elle□et quand les flammes de l'amour l'eurent consummé,
 Il s'enquit de cette femme.[...]
 Sa beauté surpassait toutes les autres,
 Et sa peau était blanche comme neige.
 Si l'on en croit les anciennes légendes,
 Une telle Titanesse se baignant dans la claire onde
 De la fontaine de Gargaphian avait été surprise par le fils d'Aristée.
 On dit aussi que l'arbitre de Troie contempla une semblable déesse
 Rivalisant de beauté, et longtemps ne sut décider
 Laquelle déclarer la plus charmante entre toutes.²¹³

Cette exaltation des sentiments humains, qui rejoint les conventions poétiques de l'époque, indique combien le poète recherchait les effets du style de Pétrarque. On la retrouve intégralement dans la première rencontre de David et de Michol (II, 130) où le souci de rendre l'émotion l'amène encore à évoquer les ravages de la passion□David,

«Un vaincu en temps de guerre», devient la «Victime de ce feu d'amour» qui l'«Embrase» et le tourmente²¹⁴ il échange avec elle des regards dérobés, tente de lui parler, la taquine, «Et en son absence soupire et se lamente, / le cœur inquiet, incapable de trouver la paix»²¹⁵.

Si Marulle a un talent, c'est bien le génie de s'entendre sur ce que le rédacteur biblique ne fait que suggérer il a le sens des 'scènes à faire'. Aussi son souci d'investir son poème d'une sensibilité propre à la Renaissance l'amène-t-il à développer le livre de *Samuel* dans le sens de la prolixité. L'attention portée à libérer l'amour des contraintes de l'abstraction lui donne notamment l'intuition d'imaginer de manière vivante et toute en sensibilité le mariage de David et de Michol, dont l'Écriture, bien sûr, ne donne aucun détail. Là où *Samuel* laisse évidemment supposer un cérémonial juif, le Dalmate s'inspire de la célébration des mariages princiers de la Renaissance et d'une esthétique résolument moderne pour croquer une scène de cour au goût du jour et dans laquelle les époux échangent leurs vœux en présence du prêtre. L'amour profane rejoint l'amour sacré dans ces vers où la jeune fille s'avance devant l'autel:

Alors une foule déferla dans la cour du roi,
Des dames avec leurs maris, de fragiles garçons
Et de jeunes hommes dans la vigueur de l'âge,
Des demoiselles d'une merveilleuse beauté. [...]
Au sommet d'un trône d'ivoire était assis Saül.
Alors, sortant de sa chambre solitaire, apparut Mikhal,
Parée d'ornements exquis et couverte de précieux bijoux,
Plus belle elle-même que tous ceux-là. Autour d'elle, des garçons
Portant chacun d'une main une torche allumée
Et de l'autre, conduisant la fiancée.
Le prêtre était là, dans une aube tissée de pierreries,
Une mitre sur son vénérable chef.
À David, puis à la charmante Mikhal, il demanda
S'il voulait la prendre pour épouse, et si elle

²¹³ Livre IX, v. 163-231, *op. cit.*, p. 42.

²¹⁴ Livre II, v. 130-132, *op. cit.*, p. 34.

²¹⁵ Livre II, v. 134-35, *op. cit.*, p. 34.

Le souhaitait pour mari. Les trouvant tous deux
 Du même avis, il leur demanda de confirmer leurs vœux
 Par le rite solennel du mariage.
 Une main se tendit vers l'autre, une alliance
 Enlevée du doigt du marié pour enserrer
 Le doigt de la mariée d'un nœud de lumière,
 En promesse d'une fidélité de toute la vie.
 Élevant alors à Dieu des prières, il les bénit tous les deux
 Et leur souhaita du bonheur dans leur descendance.
 Après que le prêtre eut parlé, le silence tomba.²¹⁶

L'attention accordée à l'atmosphère de la cérémonie, au mouvement des nobles invités amassés au parterre que domine la figure hiératique, marmoréenne, de Saül, celle accordée à l'ivoire du trône, aux bijoux de Michol, aux précieuses incrustations du vêtement du prêtre, tout cela donnent une efficacité visuelle à la description qui n'est pas sans rappeler cet autre poème de Marulle qui relève de l'éloquence pétrarquiste, *Judith*. Lorsque celle-ci part trouver Holopherne (livre IV, 79-108), couverte de bijoux, parfumée, coiffée, vêtue d'étoffes précieuses, à la mode vénitienne, l'abondance de détails donnait à une scène assez crue une dignité et un air de chasteté capitale pour Marulle□ il insiste sur ce point dans une note marginale²¹⁷. De la même manière Michol, dont l'Écriture retient surtout la honte qu'elle conçut en apercevant son mari dans son plus simple appareil, dansant au sein de la procession d'entrée de l'Arche à Jérusalem, apparaît comme une épouse chaste et sincère, bénie lorsqu'elle se donne à David□ elle accomplit un geste noble, prescrit par les autorités religieuses et par Dieu, et dont la grâce doit rejaillir sur une longue descendance. Le style imagé marquant la pureté, l'amour et la lumière, les gestes replacés sur une scène contemporaine, permettent bien à Michol de réaliser, dans un contexte certes idéal, le rêve de Pétrarque sur Laure□ elle apparaît comme une seconde Béatrice élevée en gloire. La suite n'en sera que plus efficace, tant sur le plan narratif que sur le plan poéti-

²¹⁶ Livre II, v. 222-50, *op. cit.*, pp. 34-35.

²¹⁷ Cf Mirko Tomasovic, «Juditha...», *art. cit.*, p. 113.

que□après le transfert de l'Arche, David punira sa femme de son mépris en la répudiant symboliquement. Il ne la reverra plus et ne lui donnera pas d'enfant.

D'autres embellissements stylistiques doivent encore retenir notre attention car ils témoignent de l'appartenance de Marulle à cette Renaissance fascinée par l'Italie du premier *Cinquecento*. L'importance accordée à la peinture et à l'architecture, notamment dans la description du palais que le roi se fait construire à Jérusalem, témoigne de la connaissance de Marulle des courants artistiques arrivés d'Italie. Étape par étape, le poète consacre le début du chant VIII à décrire l'édification d'une authentique villa romaine, depuis l'excavation des fondations jusqu'à l'application de mosaïques et de frises sur la façade, en passant par la préparation du mortier, la consolidation des colonnes, des arches et du porche, jusqu'au système de ruissellement des eaux. C'est néanmoins dans les précisions iconographiques que le poète rappelle les nouvelles exigences picturales de son temps, celle de reproduire la nature et ses prodiges avec un art et une précision telles que la copie rivalise de vie avec son modèle²¹⁸□

On pouvait voir des visages animés surgir du marbre inerte,
Et des limbes savamment entremêlés qui bougeaient doucement,
Et chacun à sa manière comme si muets, ils parlaient.
Si les pierres avaient une voix, celles-ci auraient sûrement parlé□²¹⁹

De son séjour à Padoue, Marulle tire des leçons des nouveaux principes qui régissent la vie artistique. On sait que dès le *Quattrocento* florentin, Alberti donnait aux peintres le conseil de fréquenter les poètes et les rhéteurs, les uns pouvant s'instruire des autres pour ce qui est de l'invention et de la manière de traiter des thèmes picturaux. C'est dans cet esprit que Botticelli choisit Politien pour son conseiller. Ce même rapport des hommes de lettres aux artistes permit à Split au peintre Celestin Medovic de trouver dans l'écriture marulienne l'inspiration pour ses peintures bibliques²²⁰. C'est en s'adaptant à

²¹⁸ Cf. Anthony Blunt, *La Théorie des arts en Italie (1450-1600)*, Brionne, Gérard Montfort, 1988.

²¹⁹ Livre VIII, v. 30 ss., *op. cit.*, p. 39.

²²⁰ Cf Mirko Tomasovic, *art. cit.*, p. 113.

cette variété de goûts et de sensibilités que Marulle réussit à renouveler l'écriture épique. Sa poésie et son érudition le libèrent du réalisme et du naturalisme. Elles montrent chez lui l'écrivain en passe de s'affirmer comme un poète complet, aussi attentif à l'élément décoratif et ornemental qu'à saisir au vif tel qu'il se les imagine, les sentiments, les paysages, les scènes de guerres, voire même les plus horribles souffrances.

En marge de ces nombreux emprunts, l'originalité de la *Davidiade* tient enfin à certains ajouts bien personnels dont Marulle enrichit la matière biblique. Dans la série réussie des scènes à faire, l'une d'entre elles semble particulièrement percutante en ce qu'elle laisse entrevoir ce que pouvait être, dans l'Europe du premier XVI^e siècle, le ravage des grandes épidémies. La description de la peste envoyée en Israël en punition du recensement entrepris par David est le lieu d'une relation poignante du deuil qui ravageait alors des villages entiers, du sentiment d'impuissance et de fatalité lié à de tels épisodes. Les catastrophes contemporaines sont une source d'inspiration pour celui qui décrit l'enchaînement d'embûches caractéristiques de la trajectoire du héros épique, et il arrive alors que le récit s'apparente à la chronique, avec un souci de précision psychologique qui scelle le passage du Moyen Âge à la Renaissance.

La peste noire ne pardonnait à personne dans son droit,
Contre tous les âges et tous les sexes elle se lançait furieusement.
De tous côtés résonnait le sanglot, de tous côtés, les cris de plainte.
Aucune maison ne se passait de funérailles.
Orpheline de père, la foule confuse gémit.
Le père, privé de descendance,
Proteste contre le décret divin de n'être pas mort,
Étant plus âgé, avant que ses fils.
La mère, privée de ses enfants,
s'arrache les cheveux, se lacère le visage de ses ongles sanglants,
Se frappe des poings le torse et, comme folle, tonne des cris violents,
Pendant qu'elle appelle par son nom chacun de ses morts,
Qu'à ses bien-aimés, muets, elle prononce de vaines paroles,
Recherchant la vie parmi la mort. [...]
Les mains manquaient pour qu'un si grand nombre de cadavres
Gagnât les fosses creusées et retournent à la terre.
Ce désastre s'étendait à la longueur et à la largeur

Des confins du royaume, [...]
 On dit que soixante-dix milliards de personnes périrent,
 Depuis le lever du soleil jusqu'à ce que l'astre cache son visage,
 Fuyant sur son quadriga sous la plaine de la mer²²¹.

La description apocalyptique de la douleur, de la ruine humaine dans laquelle les cris des femmes s'ajoutent au désespoir des maris, en écho aux gémissements des pestiférés, est un morceau d'anthologie. Elle rappelle la misère civile encourue les Hébreux peu avant la prise de Masada dans le IV^e livre de la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe□ la folie de douleur s'empare des vivants qui n'arrivent même plus à mettre en terre les morts²²². Seulement ici, la cause du mal est le péché du roi et l'ennemi est la peste envoyée par Dieu□seul le repentir poignant de David mettra fin à l'épreuve civile. Elle inspirera l'iconographie de David pénitent vêtu d'un sac et assis dans la poussière que l'on retrouve si souvent chez les graveurs et les peintres²²³.

Si la *Davidiade* rend un son très moderne, la superposition d'emprunts littéraires à la fois variés et cohérents, des motifs anciens et des figures nouvelles, la cohabitation de ce qui ressort des usages poétiques et ce qui appartient à l'expérience personnelle en supportent essentiellement la responsabilité. Sa nouveauté apparaît exemplaire car elle accomplit, plus qu'aucune autre épopée avant elle, le grand dessein que Pétrarque et Dante avaient rendu possible□réconcilier la tradition des lettres antiques avec la création de son temps, et faire ainsi d'une figure hiératique comme David le type même du héros de la Renaissance, non plus seulement dans les arts (Michel Ange et Donatello l'avaient imaginé en athlète grec) mais au cœur même de l'écriture et de la poésie biblique. C'est parce qu'il est fidèle au passé que Marulle parvient à fonder l'avenir, et s'il laisse une aussi forte impression, c'est bien parce que face aux innovations qu'il déploie, il préserve pour les transmettre ensemble les traditions virgilienne, chrétienne et pétrarquiste. Son œuvre donne corps à une conception de l'épopée qui rend possible un éclectisme vrai, c'est-à-dire un dialogue entre

²²¹ Livre XIII, v. 311-39, d'après la traduction espagnole de F. J. Juez Gálvez, in «□Marko Marulic Dalmata□*Davidiada*□», *Studia Croatica*, no 145, 2002.

²²² *De Bello judaico*, livre 4, ch. 5 et 6.

²²³ Mirko Tomasovic, *op. cit.*, p. 37.

différentes écoles littéraires qui créent un pont entre tradition païenne et tradition chrétienne.

Chapitre V

Quelques surgeons des compilations au temps de François Ier

De tous les princes de la Renaissance, François Ier fut certainement celui dont le règne devait le mieux rappeler, par l'abondance de traits communs, celui du roi biblique²²⁴ fréquemment sur les champs de bataille, instigateur d'un régime politique renouvelé, il est également à l'origine de l'épanouissement des lettres du royaume, au sein duquel il s'adonne à un puissant mécénat artistique. Le rayonnement royal s'étend autant au gouvernement de la nation qu'à l'essor de la poésie et de la musique, laquelle assiste à la révélation de compositeurs prestigieux²²⁵ Jean Mouton, Clément Janequin, Claudin de Sermisy, Albert de Rippe²²⁴. Chez les poètes, Marot bouleverse les esprits en traduisant les *Trente premiers psalmes* (Lyon, s.d., entre 1527 et 1531), qu'il complète par *Vingt psalmes envoyés au roy* (Genève, Jean Gérard, 1543). C'est d'ailleurs pour s'attirer les faveurs du «*Père des arts et des lettres*» que d'autres intellectuels de la cour s'attachent à parfaire le parallèle entre le roi François et David, tous deux habiles combattants et grands amis des arts. Le ms. Fr. 2088 de la Bibliothèque nationale est exemplaire du type de rapprochements bibliques appliqués au règne de François I^{er} au retour de son fils de la bataille de Marignan, Louise de Savoie le fait représenter en habits de chevalier par François Demoulins et Godefroy le Batave, pour illustrer chacun des versets du psaume XXVI²²⁵. Les motifs amenés au goût du jour dans *l'Imitation de Jésus Christ* se déclinent aussi en

²²⁴ Cf. Christelle Cazeaux, *La Musique à la cour de François I^{er}*, Paris, École nationale des Chartes, programme Ricercar, 2002.

²²⁵ BNF Ms Fr. 2088. Pour la bibliographie, cf. Paul Durrieu, «*Une suite de dessins de Godefroy le Batave (circa 1516)*» *Archives de l'art français*, 1916, pp. 23-39; Anne-Marie Lecoq, *François I^{er} imaginaire*, op. cit., pp. 315-23; Marie Holban, «*Quelques remarques critiques sur François de Moulins*», *B.H.R.*, Tome LII, 1990, no 1, pp. 23-36.

termes d'imitation du roi David, victorieux en temps de guerre et fervent dans sa prière. Les panégyristes du pouvoir se tournent précisément vers les thèmes du combat et du recueillement pour multiplier les allusions au roi chrétien émule de David, dans le droit sillage des glorifications princières médiévales.

Le don au roi de la fronde

Dans ce contexte favorable aux relectures de la Bible, qu'en est-il donc de l'épopée biblique ? Il semble que le type de rapprochement entre David et la culture antique entrepris par la *Davidiade* se fait d'abord attendre, les psaumes symbolisant très tôt en France, on le sait, une source d'inspiration hostile aux modèles païens. Aux fils de Jupiter on oppose David,

Affin que du monde s'en volle
Ce Dieu inconstant d'amour folle,
Place faisant à l'amyable
Vray Dieu d'amour, non variable.²²⁶

En revanche, avant la Pléiade, le genre médiéval des compilations d'histoires profanes et sacrées s'impose comme le lieu privilégié de premières continuations. Une première série de poèmes adressés au roi, les plus courts du *corpus* épique, retient ce qu'il est possible de considérer comme des fragments de ces fresques imposantes caractérisées par une succession de récits, comme des pièces détachées : le modèle, ou plutôt *un* modèle de roi de droit divin (et il y en a d'autres, Salomon, Élisée, Osée) dont les victoires et la prospérité présagent de la pérennité du royaume de France. C'est le cas de la ballade de dom Nicole Lescarre, davantage *épyllion* qu'épopée par sa forme et sa longueur (trois huitains octosyllabiques suivis d'un quatrain d'envoi, conformément à la structure de la ballade),

²²⁶ Clément Marot, « Aux Dames de France, humble salut », in *Vingt psalmes nouvellement mis en françois, et envoyes au Roy*, in *Œuvres, op. cit.*, pp. 629-30, v. 59-62.

dont les strophes et l'envoi se limitent au rapprochement «classique» entre la bénédiction divine qui protégea jadis Israël et celle dont bénéficie le royaume depuis le baptême de Clovis. David signifie la France très-chrétienne, second peuple élu, Goliath et les Philistins, les ennemis de la couronne et du «franc territoire» seule la fronde est le lieu d'une dérive analogique importante puisqu'elle symbolise la Vierge donnant la victoire aux armées françaises»

Le roy David pour soy deffendre
Et garder ses loyaulx amys
Par fonde vint le fronc dur fendre
De Golias despoit demys
Dont philistins noz ennemys
Sont chassez du franc territoire
Ou Dieu pour force avoit promis
Fonde qui rend au roy victoire.²²⁷

L'épître de louanges que «La Marguerite des princesses»²²⁸ envoie à son frère prisonnier en Espagne perpétue sur un ton épique ce type d'allégories appliquées au combat du Térébinthe. David est figure du Christ et mène les luttes de François, «Son second David» (p. 215) «en Goliath se profile «Tout homme qui veult estre / Du roy François ou ennemy ou maistre», en l'occurrence Charles Quint²²⁹. La princesse de Navarre éprouve elle aussi le besoin d'imaginer poétiquement que le roi son frère, si fidèle à ses devoirs chrétiens, est l'incarnation du plus grand roi biblique sur la terre. À ces *topoi* nationaux, elle ajoute également un petit développement plus original où David évoque lui-même ses exploits, puis dote symboliquement le roi de «La fonde de la Foy» qui le rendra vainqueur «De tous malheurs qui peuvent advenir» (pp. 215 et 216.). La description des prouesses de jeunesse du berger s'apparente à un petit *épyllion* sur le modèle d'une monomachie qui concentrerait en quelques vers la substance de ses batailles légendaires»

²²⁷ Nicole Lescarre, *Palinods, chants royaux, ballades, rondeaux et épigrammes en l'honneur de l'Immaculée conception*, BNF Rés. Ye 2992 et recueil Vidoue, Paris, s.d., fol. LXV^v et LXVI^r

²²⁸ *Les Marguerites*, op. cit, pp. 209-16.

J'ay deffait l'Ours, qui est cruelle beste.
 Sans espieu, espée ou arbaleste
 Moins n'en feray de ceux qui se tiendront
 En ces haults montz, quand contre moy viendront.
 Ce Goliatz, geant espouventable,
 D'un tout seul coup, cela est veritable,
 Je mis à mort, au temps de mon enfance,
 Estant tout nud et n'avois pour defense
 Qu'un tel chaillou qu'en ma fonde je tiens.
 Et le vilain qui ne m'estimoit riens
 Je mis à mort moins donques n'en feray
 Du grand Geant, lequel je defferay. (p. 210)

Les petits poèmes allégoriques de Lescarre et Marguerite de Navarre sont les parfaits témoins de l'époque où une certaine tradition épique commence à se dissoudre en métaphores. Le roi de France, embourbé dans des luttes sans fin jusqu'à être fait prisonnier, ne peut, pour surmonter des apparences peu glorieuses, que raviver le souvenir de ce jeune David placé entre les mains de la toute-puissance divine. Mais à condition de ne considérer le héros d'Israël que dans la force de sa jeunesse, comme le guerrier de Dieu et le représentant de la foi d'Israël qui conquiert les nations grâce à son alliance avec le Dieu unique, et non le David du déclin et des intrigues familiales. Le croyant exemplaire en habits de conquérant, comparé point par point au psalmiste par Marot²³⁰, tout empreint du mysticisme évangélique de Marguerite de Navarre, Louise de Savoie et François Demou-lins, se faisait volontiers dépeindre sous les traits du poète d'Israël. Il devait bien prétendre à ce modèle idéal.

²²⁹ *Idem*, p. 210.

²³⁰ «Au Treschrestien Roy de France, François premier de ce nom», in *Œuvres poétiques, op. cit.*, v. 15-38, pp. 557-58.

Les Hardiesses de Pierre Sala

C'est néanmoins dans une seconde famille de poèmes, dominée par les *Hardiesses de plusieurs roys et emperereurs* de Pierre Sala²³¹, que la postérité des compilations épiques médiévales à sujet mi-profane, mi-sacré devait trouver son plus tangible développement. La rédaction de cette œuvre, connue sous deux manuscrits consciencieusement décrits et mis en lumière par Anne-Marie Lecoq²³², remonte à 1519, donc aux débuts glorieux du règne de François I^{er}. Comme le *Roman des preux*, les *Hardiesses* de Sala sont elles-mêmes une compilation, une généalogie symbolique des rois de France visant à replacer la victoire de Marignan dans une longue tradition de prouesses légendaires — celles de David (l'unique héros biblique) et d'autres combattants mythiques, Alexandre le Grand, Jules César, Arthur, Godefroy de Bouillon, mais aussi de figures nationales aussi variées que Pépin le Bref, Louis le Gros, Philippe de Valois, Charles VIII, jusqu'à Louis XII.

De l'enracinement de l'ouvrage dans la poésie épique, Sala retient d'abord l'oralité — aux origines du genre, dans l'Antiquité puis dans les narrations populaires médiévales, les poèmes épiques ont en effet une existence orale qui influence leur composition — l'épopée « classique » est épisodique, marquée par la concentration de traits sommaires, et requiert des qualités stylistiques propres au langage parlé (simplicité, feu, mouvement)²³³. Les *Hardiesses* miment les juxtapositions naïves de l'oralité dans l'organisation et le cadre narratif du recueil. Sala imagine en effet que quatre amies, venues dîner avec lui dans son domaine, se retrouvent avec lui dans la bibliothèque et passent une agréable soirée à deviser, chacune son tour, des prouesses des plus grands hommes de l'histoire. Les commentaires spontanés des convives qui entrecourent le récit de chacun

²³¹ Nous tirons nos références du second manuscrit de cette œuvre possédée par la BNF, *Les Prouesses de plusieurs roys, dédiées au roy François Ier*, Ms. Fr. 10420.

²³² *Op. cit.*, pp. 208-10.

²³³ Cf. Madelénat, *op. cit.*, pp. 23-28.

font office de transition. Du roi David, premier de la liste, le narrateur conte trois exploits ainsi que la légende de la pierre fichée sur le heaume de Goliath évoquée plus tôt, et dont une origine avérée est une prophétie de Merlin²³⁴□ le merveilleux chrétien se mêle à la matière biblique pour laisser place, dans l'assemblée, à l'étonnement et à la rêverie. Il ne s'agit donc pas, comme dans le *Roman des preux*, de faire un récit circonstancié de la vie de David offrant l'illusion de suivre la Bible dans ses moindres méandres et à la lettre□ la convivialité et le caractère spontané, ludique, de l'échange, postule une amplification du récit biblique dans le sens de l'expressivité, de la clarté et du dynamisme. Ils sont l'empreinte d'un vrai talent de conteur.

La première prouesse de David, sa confrontation avec l'ours qui menaçait d'enlever l'une ses brebis, concentre quelques-uns des procédés typiques du passage de la Bible à l'Histoire sainte□ le recours à des explications extra-bibliques pour éclairer certains points obscurs de l'Écriture, à agrémenter le récit de détails, au gré de l'interprétation du narrateur. La scène se passe à Bethléem, dans la campagne avoisinant la propriété de Jessé□

La premiere [hardiesse] fut quand luy estant une iournee aux champs avecques les ieunes pastoreaux gardant le bestial de son pere dont sa quantite estoit grande, car en ce temps la richesse des haulx hommes estoit a nourrir les bestes domestiques et avoir grandz pastorages, ce estoit leur tresor. Les riches hommes commectoient lung de leurs enfans comme chef et cappitaine des pastoreaulx qui estoit grant honneur. Doncques le gentil David comme seigneur par dessus tous se alloit deduisant avecques eulx et se esprouvoit en toutes habillitez et forces... (fol. 9 r)

La source biblique ne mentionne guère l'exploit contre l'ours que comme un argument pour convaincre Saül de laisser un berger défier un géant, et ne donne bien sûr aucun de ces renseignements contextuels. Au contraire, on sait que la scène de l'onction – la plus riche de détails sur la vie champêtre de David – décrit la marginalité de David par rapport à ses frères□ dernier-né d'une grande famille, méprisé par son père, il est frappé d'exclusion et relégué à la garde du troupeau. Seuls ses frères sont appelés à s'illustrer

²³⁴ Voir plus haut, p. 118.

dans la milice royale. Les débuts du psalmiste sont l'antithèse même du parcours consacré des rois et des empereurs. Sala s'empresse donc de métamorphoser l'Écriture, et en particulier l'entrée en scène de son héros, pour la rendre plus seyante au cadre épique – gardien de la fortune du plus noble propriétaire de Judée, chef et capitaine d'une légion de bergers, gentil seigneur « Par-dessus tous » – la gradation est éloquente – David est le type même de l'homme de confiance. La suite du récit, à l'image de cette démesure, jaillit entièrement de l'imagination de l'auteur – un jour que le fils se promène aux champs, le cri d'un passereau le tire de sa rêverie. Il accourt et

Voyt ung grant ours yssu de la forest prochaine lequel avoit une brebis trousee et lemportoit. Le gentil david qui ne voutl laisser la pauvre brebis en ce dangier se met a courrir apres. Et si bien se hasta quil atteignit lours auquel il donna sur la teste dung petit baston quil tenoit en sa main. Lours courousse et despit de ce coup lache sa prinse et vient furieusement sus david en soy elevant pour le cuyder embrasser et mordre. Mais le gentil david plain de cueur et de force selon sa ieunesse va empoigner lours dune main par soubz la machoire, et de laultre main luy arrappa [sic] le museau et tellement luy serra la gorge et si longuement et fermement le tint en cest estat – quil en convint aloure perdre son allayne et tomber mort par terre tout suffoque et esteinct.²³⁵

Cette description, représentative de la manière dont l'Histoire devient mythe par addition de détails et amplification de l'exploit, rappelle par certains traits les *Antiquités bibliques* du pseudo-Philon évoquées plus haut²³⁶. Les détails ajoutés aux récits sont un exemple de la tradition du « Texte continué » dont l'abondance de précisions fournit un surcroît de vitalité au récit fondateur. Sala ne suit pourtant pas Philon dans l'ensemble de ses digressions, ce dernier racontant la même scène d'une manière toute différente – un lion sauvage sorti de la montagne se joint à une ourse pour enlever les taureaux de David. David les poursuit jusqu'au cœur de la forêt et les tue à jet de pierres²³⁷. Ailleurs, pourtant, il s'y emploie plus directement, notamment dans le passage précis où David abat Go-

²³⁵ Fol. 9^v

²³⁶ Voir plus haut, p. 96.

²³⁷ Pseudo-Philon, *Les Antiquités bibliques*, LIX, 5, *op. cit.*, p. 367.

liath avec sa fronde. Au récit fortement inspiré par Samuel s'ajoute un détail tiré du commentateur juif

Et en disant ces parolles tira de son sein lune des cinq pierres quil avoit choisies, si la mist en sa fronde et a tour de bras tant que sa force ce peut estandre rua celle pierre a goliath si droit que elle lateignit en my le fronc. *Et pour ce quelle fut empeinte au nom de dieu* le geant fut si estourdi de ce coup que il luy fut force de tomber a revers.

Ni les *Antiquités juives*, ni l'*Histoire scolastique* de Pierre le Mangeur, ni la *Bible historique* n'évoquent de pierre «*empeinte au nom de dieu*». Ses racines sont ailleurs. Dans la religion juive, nul ne peut ni ne doit prononcer le nom de Yahvé l'orthographe de son nom est tout simplement imprononçable, de sorte que le Très-Haut ne s'appréhende jamais qu'à travers une série d'appellations qui l'évoquent par ses qualificatifs ou l'approchent phonétiquement. Mais son nom véritable s'écrit, et le David de Sala l'écrit sur un caillou. Il fixe dans la pierre l'essence de la toute-puissance divine. Philon est le seul à évoquer ce détail, qu'il étend non seulement au nom du Créateur mais à celui des patriarches du peuple juif

David partit et prit sept pierres il écrivit dessus les noms de ses pères, Abraham, Isaac et Jacob, Moïse et Aaron, le sien et celui du Très-Fort.²³⁸

On connaît la suite la pierre où est écrit le nom de Dieu donne la victoire au berger qui décapite le géant. Philon ajoute (et Sala ne le suit pas jusque-là) qu'alors l'ange de Dieu relève lui-même le visage de David penché sur sa victime. Saül s'étonne, il ne le reconnaît plus l'enfant est transfiguré²³⁹: chez Sala, il est reste simplement un vainqueur acclamé.

²³⁸ LAB, LXI, 5, p. 371.

²³⁹ LAB, LXI, 9, p. 373.

La dernière hardiesse fait directement suite à la légende biblique inspirée des *Prophéties* de Merlin²⁴⁰. Peut-être par souci de revenir à davantage de fidélité envers la Bible, elle ne comporte pas de différence majeure par rapport au passage de *Samuel* qui l'inspire. Elle raconte simplement d'une manière vivante le vol de la lance et de la gourde de Saül, un soir qu'il campait avec sa suite sur la colline de Hakila (I *Sam.* 26, 1-25). Le seul écart à signaler est l'indulgence que le narrateur témoigne envers David□ un héros épique ne prend pas la fuite comme un vulgaire voleur, aussi le fils de Jessé n'évite la compagnie du monarque que par respect pour sa personne□

David, qui de tout cecy fut adverti, se retira es lieux fors dedans les montaignes, non par maniere de fuitte, mais il ne vouloit en nulle fasson contrister a son seigneur le roy saul qui par tout le cherchoit.²⁴¹

Le reste de l'histoire, que nous connaissons, est une simple transposition en style direct, oral, de la scène biblique□

Alors, Abizai dit a David□ Or est temps maintenant de vous vangier de vostre ennemy qui a votre mort iuré, car iamais ne le trouverez si a point□ despeschez vous [auprès] de luy si serez deslivre de grant peine. David alors luy respondit. Abizai, ie ne plaize a dieu que ie atouche a mon roy qui est sacre et enoingt. Je lairray faire a dieu le tout puissant la vengeance dentre luy et moy. Ja de ma main ne mourra□ mais prendz sa coupe et sa lance et retournons□ ses deux choses porteront tesmoignage que iusse assez fait de luy ma volunte se il meust pleu. Si prindrent leur chemin droit a leurs gens sans trouver ne empeschement ne encombre.

La fut experimentee la grande noblesse du cueur du gentil david qui point ne voulut user de trayson envers son seigneur qui tant de mal et de peine luy avoit fait souffrir.²⁴²

²⁴⁰ Voir plus haut, p. 118.

²⁴¹ Fol. 15^r et^v

²⁴² Fol. 16^v

Par sa forme, le genre épique auquel appartiennent les *Hardiesses* de Pierre Sala procède autant de la compilation que de la tradition des trouvères et des troubadours, lesquels rapportaient à haute voix les exploits de héros légendaires pour offrir à une noble assistance un agréable passe-temps. La prouesse se transforme en gloire dans la mesure où elle inspire un récit vivant et envoûtant, sujet – comme la légende – aux amplifications de toutes sortes, nourries de traditions juives et de procédés stylistiques en lien avec l’oralité originelle de l’épopée. C’est sous le masque d’embellissements passés dans la culture chrétienne que les exploits de David ouvrent la voie d’une longue série de faits d’armes, plus incroyables les uns que les autres. Le retour à la *sola scriptura* se fait encore attendre, il donne à l’histoire sainte quelques belles années à vivre.

Chapitre VI

La harpe couronnée □ le symbolisme musical

du *Penser du royal mémoire*

Le rapprochement établi sous Charles VIII entre le roi, la croisade et David ne s'efface pas avec le changement de siècle puisque trois ans après la bataille de Marignan paraît, à Paris, une nouvelle exhortation à défier les Turcs, de la plume du grand rhétoricien Guillaume Michel □ le *Penser du royal mémoire*. *Auquel penser sont contenuz les epistres envoyez par le royal prophète David au magnanime prince, céleste champion et tres crestien roy de France François premier de ce nom avecq aucuns mandemens, et autres choses convenables à l'exhortation du soulèvement et entretiennement de la sainte foy catholique*²⁴³. Depuis l'étude d'Anne-Marie Lecoq sur les images symboliques ayant marqué le règne de François I^{er}²⁴⁴, les principaux sujets abordés par cette œuvre de glorification royale sont connus □ dans ce long poème allégorique composé essentiellement de vers décasyllabiques, le poète fait adresser au roi de France quatre épîtres, la première par le roi David, les suivantes par les filles de Jérusalem, Jeanne d'Arc et le dieu Mars, et une cinquième destinée à Léon X par « Polynia », parfois assimilée à Mnemosyne, appelant à la réforme intérieure du royaume et à la reconquête de la Terre Sainte. Quelques opuscules secondaires étaient également, sur le mode allégorique, cet appel à la croisade et au redressement de la France et de l'Église, comme ce « Mandement de Lucifer » daté du 27 mai 1518 où Michel fait du sultan un suppôt de Satan mis en garde contre ses plus terribles adversaires, François I^{er} et le Pape Léon. Seuls un royaume vertueux et une Église aux

²⁴³ Paris, 1518.

²⁴⁴ *Op. cit.*

mœurs redressées seront garants de la victoire de François à la tête d’une croisade□aussi le peuple tout entier est-il convié à marcher dans les traces héroïques du berger d’Israël sous la houlette du roi de France, auquel David remet les insignes de son pouvoir, la harpe et la fronde□

Pourtant, chier filz, ma fonde, mes cinq pierres,
 Ma harpe dor, chantant damour les erres,
 Et ce que ieu en la possession
 De royaulte au pais de Sion,
 Je te transmetz, et en ce iour present
 Divinement ten faictz loyal present.
 Prendz les en gre□et en ton cueur les pose
 Sy que ton faict en vertu te dispose. (fol. 2^r corr)

La remise au roi des attributs de David est certainement le motif caractéristique des poèmes héroïques inspirés de *Samuel* dans la première moitié du siècle. Après Marguerite de Navarre et Nicole Lescarre, Guillaume Michel entreprend à son tour d’en décliner le motif à une fin politique□conduire la nation à défendre sa foi sur les routes qui conduisent à Jérusalem. L’ouvrage qui en résulte, sans appartenir directement à la famille de l’épopée – c’est un poème didactique – entretient donc avec le grand genre un certain nombre de points communs permettant de l’aborder en regard des œuvres épiques «traditionnelles□□un thème guerrier, des valeurs chrétiennes, une refonte poétique de passages de l’Écriture sur le mode allégorique, un appel à la prouesse et à l’action. Ce qui le distingue tient au lien établi entre le désir de croisade et la musique de David, entre les arts et les armes□la harpe du psalmiste apparaît comme l’alliée spirituelle des guerriers de Dieu, celle qui donnera victoire au roi dans son élan d’entraîner le royaume vers la stabilité intérieure et vers l’hégémonie. Le symbolisme dégagé dans l’«Épître de David□ est le type même du prolongement des théories musicales des Pères dans□les images de la guerre dans la première moitié du siècle. Il témoigne du passage d’un monde encore empreint de l’intelligence médiévale des Écritures vers une esthétique nouvelle.

La gravure dédicatoire

L'héritage médiéval de l'épître se manifeste d'abord dans l'appel à la guerre sainte. Celui-ci apparaît dès l'iconographie dédicatoire, une gravure sur bois des plus inusitées dans le contexte d'une dédicace. Elle se rapporte à la guerre d'Israël contre les Ammonites, qui se conclut par la victoire des Hébreux et le siège de Rabbah²⁴⁵ on le sait, c'est également au cours de cette guerre sainte que David, resté à Jérusalem, commit l'adultère avec Bethsabée, dont il fera assassiner le mari. En rapport avec II *Sam.* 11, 14-17, l'image décrit cet épisode terrible. Elle montre un David remettant à Urie un billet, l'ordre d'exécution qui entraîna la mort du Hittite aux portes de Rabbah²⁴⁶ la remise de la lettre rappelle le motif traditionnel du rédacteur offrant son livre au roi. On peut s'étonner du choix de l'épisode, si peu flatteur à la fois pour Michel, dans le rôle du bourreau, et pour le roi, second Urie envoyé sur le front poursuivre la guerre contre la nation païenne. David, ses trois valets et deux soldats ont une mine atterrée, ils n'osent regarder le soldat en face²⁴⁷ seul Urie sourit et accepte d'un air résigné la lettre qu'on lui tend. On reconnaît bien là l'influence de Flavius Josèphe²⁴⁵. David ne joue pas, sa harpe est sur le sol. Téméraire iconographie pour illustrer le cadeau d'une épître de David à François I^{er}, que Michel s'apprête à comparer en grâce et en vertus à son ancêtre symbolique. L'appel du rhétoriqueur à s'armer pour partir en Croisade explique-t-il ce choix insolite, ou s'agit-il simplement d'une illustration malheureuse de l'offrande à François d'une lettre signée du psalmiste? L'un et l'autre, probablement. Toujours est-il que l'*Épître du roi David*²⁴⁶, à notre sens la plus intéressante des quatre pour la richesse de son dispositif symbolique, ne laisse aucun mystère sur l'identité dissimulée derrière le personnage principal de la gravure et sur le sens de la lettre tendue:

²⁴⁵ A. J., livre 7, ch. 7, 130.

²⁴⁶ *Op. cit.*, fols. 1-23.

Le roy David peult représenter en ce lieu tout euvre royal et pensement qu'un prince doit avoir et son epistre toute maniere d'inspirations royales aux vertus de David conformées. (fol. 20^v)

L'*Épître* de David consiste essentiellement en un curieux programme d'éducation du prince au gouvernement du royaume et à la Croisade dans laquelle la musique tient une large place. Le rhétoricien, que le mélange des genres ne déconcerte pas, entreprend de glorifier le pouvoir royal en évoquant chacune des ressemblances qui rapprochent le héros juif et le roi très-chrétien. Dans un premier temps, les traits communs de l'un et de l'autre font l'objet d'une énumération succincte mais minutieuse ; plus loin, le rhétoricien énumère d'abondance les qualités qu'ils reste encore à François I^{er} à acquérir pour devenir le véritable miroir de son prédécesseur ; il doit apprendre à jouer de la harpe dorée du psalmiste, allégorie des vertus, pour guérir le royaume comme le psalmiste avait jadis guéri Saül, et à manier la fronde et les cinq pierres pour décimer les Maures, assimilés à Goliath. Par la remise d'objets symboliques, Michel inscrit son œuvre dans la droite ligne de l'allégorie didactique médiévale, la même empruntée par Jean Thenaud dans ses *Triumphes de vertuz* et Pasquier le Moyne dans son *Couronnement du Roy François*²⁴⁷ ; la valeur du don fait à François tient à la mémoire du passé qu'il renferme, en particulier la mémoire des actions nobles et des valeurs extraordinaires qui lui furent rattachées, susceptibles de revivre en François et d'infléchir à travers lui l'écriture du présent. Le roi deviendra ainsi un *David redivivus*, le dixième preux, après le saint roi d'Israël, Josué et Judas Maccabée.

Le parangon biblique

Le réflexe séculaire de comparer le roi en titre à son archétype biblique ancre également l'épître dans une longue tradition monarchique. Les qualités davidiques acquises

²⁴⁷ Cf. Lecoq, *op. cit.*, p. 279.

par le roi, depuis peu de temps monté sur le trône, se rapportent essentiellement à sa victoire militaire de Marignan qui lui permit de reconquérir rapidement le Milanais□ comme le berger a vaincu l'ours qui menaçait son troupeau, François a mis en déroute l'ours suisse qui menaçait «¶ le parc des lys□²⁴⁸, et pour cet exploit il s'est acquis une renommée immortelle. De «¶ semblables vertus et dons de grâce□²⁴⁹ lui permettent de «¶ se parer de David□ [...] sans emprunter louange d'autrui□²⁵⁰□ il a démontré sa force, conformément à l'étymologie prêtée par Isidore de Séville au nom de David, *manu fortis*²⁵¹, «¶ fort à la main□²⁵². La réputation de valeureux chevalier qui ne le quitte plus confirme d'ailleurs le soutien divin dont il bénéficie depuis le sacre, où il reçut sa «¶ couronne qui vint des cieulx□²⁵³□ Dieu l'a élu roi et ne l'abandonnera pas, il le soutiendra comme jadis son prophète.

En dehors des indices biographiques, d'autres éléments, d'ordre purement allégorique cette fois, raffermissent le parallèle□ Saül, dont l'étymologie isidorienne signifie «¶ demande□²⁵⁴, désigne «¶ le royaume de France qui fust demande à Dieu a estre fait crestien par la royne Clotildis□²⁵⁵, et sa folie, «¶ erreur diniustice qui est en ung royaume□²⁵⁶ - celui de France, où le peuple est si «¶ pressé□ et «¶ bullé□ qu'il est aussi faible qu'un

²⁴⁸ Fol. 2^v

²⁴⁹ Fol. 1^r

²⁵⁰ Fol. 1^v

²⁵¹ Isidore de Séville, *Mysticorum expositiones sacramentorum seu Quaestiones in Vetus Testamentum*, in [CLCLT 5], *op. cit.*, Cl. 1195, *In Regem I*, ch. 9, par. 1, col. 398, ligne 50. La lecture étymologique des noms bibliques se répercute longtemps chez les auteurs chrétiens et traverse les siècles pour devenir un procédé classique de l'interprétation de l'Écriture. Raban de Maur, dans son *Opus de Universo* (livre 3, ch. 1) répercute ainsi les propos d'Isidore□ «¶ David interpretatur fortis manu utique□ quia fortissimus in proeliis fuit□ ipse et desiderabilius in stirpe scilicet sua□ de quibus praedixerat propheta, veniet desideratus cunctis gentibus.□ Nous utilisons l'édition strasbourgeoise de J. Mentelin publiée vers 1467 sous le titre de [*Opus de Universo*] *Epistola Rabani ad Ludovicum regem*.

²⁵² Fol. 1^v

²⁵³ Fol. 1^r

²⁵⁴ *Etymologies*, livre 7, ch. 6, par. 62, in CLCLT5, *op. cit.*, cl. 1186. Raban Maur (*op. cit.*, livre 3, ch. 1) confirme□ «¶ Saul petitio interpretatur.»

²⁵⁵ Fol. 9^v

petit enfant. Monathan est «Bon conseil»²⁵⁷, dont l'image biblique est la colombe, et Absalon l'ennemi de la paix, figure de l'orgueil²⁵⁸. Enfin, Michol sauvant son époux des attaques de Saül «Représente la puissance du royaume de France qui de luy [David] precede comme la fille de son pere»²⁵⁹. Il revient donc au second David de réaliser le vœu de son double archétypal, d'opérer lui-même la guérison du royaume afin de le rendre digne de décimer les Maures. Pour ce faire, le prophète lui promet le renfort d'autres vertus qu'il acquerra sans tarder

Veu que pour vray tous les dons que iavoye
 Quant iestois roy et pasteur en la voye
 Tu obtiendras, et les graces acquises
 Telles que moy divines et exquises. (fol. 1^v)

La monarchie à l'école du psalmiste

La promesse faite à François se réalise dans le transfert au roi des attributs particuliers du bethléemite, la harpe et la fronde, dont l'auteur définit la signification allégorique d'un bout à l'autre de l'épître - certes de manière inégale, puisque des deux offrandes, c'est la harpe qui mobilise l'essentiel de sa pensée : plus des deux tiers de l'épître sont consacrés aux significations morales de l'instrument de musique, envisagées en rapport avec l'acquisition des vertus princières et l'exercice du pouvoir, contre deux feuillets à peine pour la fronde. La référence biblique est bien sûr II Sam. 16, 23, où le chroniqueur reconnaît à la lyre de David une puissance curative certaine. En bon pédagogue, Guillaume Michel évoque cette page célèbre de l'Écriture pour inviter le roi à perpétuer le motif de David musicien et à s'instruire de son art, c'est-à-dire à apprendre à manier l'instrument (toujours au sens allégorique) pour engendrer chez ses sujets des effets moraux et bénéfi-

²⁵⁶ Fol. 6^v

²⁵⁷ Fol. 16^r

²⁵⁸ Fol. 19^r

²⁵⁹ Fol. 8^r

ques sur le plan politique. François est comme appelé à dépasser son rôle de mécène et de mélomane pour restituer lui-même les effets de la musique ancienne et joindre à l'exercice du pouvoir celui de l'*imitatio davidis*, ce modèle de piété

Jouer te fault comme moy de la harpe
 Pour deschasser lespit malin qui serpe
 Dedens le corps du roy Saul et rempe.
 De bien harper prendre doibs mon exemple
 Car a cela iestois mellodieux
 Jusques au cueur et ouie des cieulx. (fol. 2^v)
 [...]

 Par ce moyen comme moy tu seras
 Et ce qui est commence metteras
 A bonne fin selon Dieu proprement. (fol. 2^r)

Pour le grand rhétoricien, la maîtrise instrumentale est bien une affaire royale. Elle s'entend néanmoins davantage au sens figuré qu'au sens propre : faire résonner les cordes de la harpe, c'est d'abord pour le roi s'attaquer aux errances morales qui guettent le royaume et veiller à ce que ses administrateurs soient tous « parfaictz et bons iusticiers »²⁶⁰ : c'est également s'assurer du châtement des malfaiteurs et favoriser l'harmonie de toutes les parties du royaume. David aurait d'ailleurs prêté jadis sa lyre à d'autres puissants personnages pour qu'ils mènent à bien leur mandat politique, faisant de sa harpe un insigne du pouvoir : à Rome, l'empereur Trajan et l'empereur Théodose, en France, le bon Clovis, le grand Charlemagne, qu'on entendit jouer « Jusques en Arragon »²⁶¹, et saint Louis, réputé pour sa « merveilleuse iustice »²⁶², lequel atteint les notes les plus hautes. On reconnaît bien là l'habitude consacrée de rattacher à la gloire du royaume très-chrétien l'exécution de psaumes mis en musique, mieux connue depuis les travaux des musicolo-

²⁶⁰ Fol. 11^r

²⁶¹ *Idem.*

²⁶² *Idem.*

gues Donat Lamothe et Jean-Paul Montagnier²⁶³. Elle traverse de part en part le XVI^e siècle de sorte qu'on la rencontre encore en 1610 dans le *Discours sur les modes de musique* de Pierre Maillart²⁶⁴.

L'histoire de France nous raconte, que le Roy Robert, fils de Hugues Capet, a souvent chanté, et commencé les Pseaumes, et avoir un iour, cependant qu'il s'exerçait en tel office, obtenu une grande victoire. Zonaras nous recite, que Leon Armenien, Empereur de Constantinople, a faict le mesme. Socrates, livre 7, chapitre 22, dict le semblable de l'Empereur Theodose le Jeune²⁶⁵ *Imperator verò (dit-il) medius inter eos, Psalmos, et Hymnos ordiebatur*. Nicephore, livre 14 chapitre 13, escrit de mesme, du mesme Empereur. [...] Voire [David] ne recommande rien tant que ceste psalmodie à ce qu'elle soit bien faicte. Psal. 46. *Psallite Deo nostro, psallite Regi nostro, psallite quoniam Rex omnis terrae Deus, psallite sapienter*. [...] Et partant les Roys luy doibvent bien cela²⁶⁴.

Dans les premiers temps de l'Église, le réflexe de lier la psalmodie à l'exercice du pouvoir était une manière de confirmer le lien étroit et stratégique entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, entre monarchie et papauté. En retour, ce rapprochement préserva le chant sacré du soupçon d'immoralité lié à la musique en général, et en particulier à la musique populaire²⁶⁵. La nécessité de démarquer la musique de David de tout autre genre musical revient chez Michel, comme il revient d'ailleurs dans la plupart des prologues au livre des psaumes²⁶⁶: les joueurs de lyre païens (Apollon, Orphée, Amphion, Terpandre, Mercure, etc.), écrit-il, ne rivalisent pas en noblesse avec le créateur des psaumes²⁶⁶ les

²⁶³ P. Donat Lamothe, «La réinterprétation royaliste des textes bibliques, et surtout des psaumes, dans le répertoire religieux de la cour de France (1560-1610), in *La Musique et le rite sacré et profane. Actes du XIII^e congrès de la Société Internationale de Musicologie*, Strasbourg, 29 août - 3 septembre 1982, Strasbourg, association des publications des Universités de Strasbourg, 1986, vol. 2, p. 418 sqq²⁶⁴ Jean-Paul C. Montagnier, «Le *Te Deum* en France à l'époque baroque. Un emblème royal²⁶⁵, in *Revue de Musicologie*, 84/2, 1998, pp. 199-233.

²⁶⁴ *Les Tons, ou discours sur les modes de musique, et les tons de l'Eglise, et la distinction entre iceux, de Pierre Maillart, valencenois, chantre et chanoine de l'eglise cathedrale de Tournay*, à Tournay chez Charles Martin, 1610, pp. 255-56.

²⁶⁵ Cf. T. Gerold, *Les Pères de l'Église et la musique*, Paris, Félix Alcan, 1931, pp. 125 ss.

²⁶⁶ Notamment dans la dédicace au roi de Marot des *Trente premiers psalmes*, *op. cit.*

vieux arguments en faveur de la supériorité de la psalmodie sur la musique d'agrément surgissent à nouveau pour juger, dans la cohorte de musiciens légendaires, les vivants et les morts. Orphée ne descendit-il pas aux enfers pour n'avoir joué que des airs profanes, impropres à louer Dieu? Avec les autres musiciens de l'antiquité classique, il n'est pas digne de servir de modèle aux princes. Seul David et les rois chrétiens à qui il transmet sa harpe accèderont à la vie immortelle. «Cest linstrument qui faict au ciel monter / Le bien souvant, et au ciel surmunter»²⁶⁷. Il ne s'agit toutefois pas pour le rhétoricien de bannir tout rapprochement avec les modèles traditionnels de la mythologie et de la légende, inhérents à l'expression poétique. Lorsque le mythe abonde dans le sens de la matière biblique et confirme que la musique engendre des effets concrets sur la scène du monde, Michel reconnaît aux fables une valeur positive. III évoque pour mémoire Écho, dont le chant pénètre l'air pour réjouir bois et vallées, et Amphion, dont la légende raconte qu'il bâtit les murs de Thèbes en charmant les pierres au son de sa lyre, de même que «Les brebis, beuz et thoreaux»²⁶⁸. Alithie également, que David présente comme sa parente de souche royale, qui protégeait ses brebis par les pouvoirs de sa musique. Le son de la harpe pénétrera dans l'âme des auditeurs comme elle le fit jadis dans celle de la création. Elle maintiendra le monarque dans une voix vertueuse et toute la France dans son sillage. Il incombe alors au roi très-chrétien de faire œuvre nouvelle en perpétuant le genre religieux, musical et littéraire du psaume, par des actions de grâces et des compositions lyriques de son cru.

Faire tu doibs et pseaulmes composer
 Autant que moy cela tu doibs disposer.
 Ung psautier feiz contenant cent cinquante
 Pseaulmes patens de volente sequente.
 Les beaulx dittiers que tu composeras
 Sont les honneurs qua Dieu tu rendras
 En tous tes faictz en le remerciant
 Que tu es Roy, soys le regraciant. (fol. 20^v)

²⁶⁷ Fol. 11^v

²⁶⁸ Fol 3^r

Conformément à l'iconographie médiévale, où la lyre apparaît comme un emblème royal de David au même titre que l'orbe et le sceptre ²⁶⁹, la harpe et le psautier deviennent avec Michel un attribut spécifique de François I^{er}. Ce dernier doit donc se familiariser davantage avec l'art de la psalmodie, mais aussi prendre exemple sur le psalmiste et remettre à l'honneur le chant des psaumes à la cour de France. La pratique musicale s'avère ainsi une école princière de vertu et d'honnêteté et un remède sûr, efficace, aux maux de la chrétienté dénoncés par Michel. On reconnaît bien, sous une forme christianisée, l'héritage de la philosophie platonicienne (« l'art éducateur par excellence, celui qui au moyen des sons s'insinuant dans l'âme la forme à la vertu, a reçu le nom de musique »²⁷⁰) que les Pères tournèrent en faveur de la psalmodie pour en faire un gage de noblesse.

Celui qui chante les psaumes a, par la mélodie déjà, une grande jouissance, ainsi que consolation et soulagement, et cela octroie au chanteur une sorte de dignité.²⁷¹

Le réseau de significations et de symboles attachés à la lyre de David s'inscrit ainsi dans un premier contexte, le prolongement des théories musicales antiques dans la culture musicale de la cour de France. L'allégorie que développe Guillaume Michel fonctionne en tant qu'elle s'appuie sur un fondement solide, sur la capacité du souverain à apprécier le langage et les références musicales tant anciennes que contemporaines, ce qui lui permettra ensuite d'accéder à une signification plus large, moins orientée vers la pratique musicale que vers le symbolisme dont l'instrument à corde est porteur. L'affinité réelle du roi avec la musique et l'intérêt certain de sa part pour la connaissance du monde et des êtres qu'elle est susceptible de transmettre lui ouvrent l'accès au sens figuré de l'épître, celui-même que s'attache à dégager son rédacteur. Cela suppose, au moins en

²⁶⁹ Cf. Steger, *David rex et propheta*, op. cit., pp. 125-38.

²⁷⁰ *Lois*, III, 673, cité et traduit par T. Gerold, op. cit., p. 83.

²⁷¹ Jean Chrysostome cité par T. Gerold, op. cit., p. 84.

théorie, un horizon culturel préparé à l'interprétation allégorique de la musique et la reconnaissance de sa valeur pour l'élaboration d'un art de gouverner.

Musique et éducation du prince

L'idée selon laquelle la connaissance de la musique (sa théorie, sa pratique, ou peut-être même seulement la connaissance qu'elle renvoie du monde) est propice à la formation du monarque et une propédeutique à l'exercice du pouvoir n'est, bien sûr, pas nouvelle. Elle est un prolongement de l'échafaudage pédagogique du Moyen-Âge et un fondement théorique de la pédagogie humaniste. Rappelons le rôle central que joue la musique à la cour des rois de France, où elle participe aux rites de la monarchie. Les naissances royales, qui se déroulaient habituellement en public, étaient célébrées au son de motets²⁷². Baptêmes, sacres et couronnement, souvent suivis d'une entrée solennelle à Paris, faisaient également une belle part à l'art lyrique. L'importance de la musique exécutée à ces occasions allait de pair avec l'ampleur et la pompe croissante des cérémonies²⁷³. Même les processions expiatoires de 1528 et de 1535²⁷⁴, en réaction aux attitudes jugées sacrilèges par le roi qui accompagnèrent les premières manifestations de la Réforme, se déroulèrent au son de hautbois, de clairons et de trompettes, sans oublier les membres du clergé « Chantans de musique du Saint Sacrement »²⁷⁵. Du sacre aux obsèques, la musique participait au *decorum* destiné à exprimer esthétiquement et symboliquement la

²⁷² Jean Mouton semble avoir accompagné la naissance de Renée de France en 1510 par son motet *Non nobis Domine*, et la naissance de Louise de France, premier enfant du couple royal, par un autre motet du même compositeur, *Exalta regina Galliae*. Cf. Cazeaux, *op. cit.*, p. 164.

²⁷³ *Idem*, p. 167.

²⁷⁴ En juin 1528, une Vierge à l'Enfant placée dans une niche à l'angle des rues des Juifs et Roi-de-Sicile fut décapitée, suite à quoi François I^{er} organisa une procession qui eut lieu le jour de la Fête-Dieu. La seconde manifestation religieuse organisée par le roi fait suite à l'affaire des Placards. Cf. Cazeaux, *op. cit.*, p. 176.

²⁷⁵ Chantilly, musée de Condé, ms. 1485, après Cazeaux, *idem*, p. 177.

dimension religieuse de la vocation royale et à magnifier le prestige sacré du monarque et de sa famille.

Les textes témoignant de l'éducation musicale de François I^{er} lorsqu'il était dauphin sont moins connus. Certains ouvrages comme le *Penser* révèlent pourtant que l'initiation du prince à la musique était un motif courant du répertoire d'œuvres célébratives des jeunes rois appelés à gouverner depuis le trône. L'élément musical y recèle souvent une valeur de symbole²⁷⁶ selon Nicoletta Guidobaldi, il faut y voir une référence courante des ouvrages de glorification princière du XVI^e siècle, à laquelle s'ajoute souvent, par un effet de mode d'origine italienne, la reconnaissance des talents réels du roi pour la pratique instrumentale²⁷⁷.

La nécessité pour le prince d'avoir des connaissances en musique, afin d'y trouver non seulement une agréable récréation mais aussi une fonction éducatrice pour la responsabilité du gouvernement donna lieu à une considérable production littéraire. Alors que les réflexions sur l'éducation musicale princière font l'objet de traités moraux et politiques, la compétence musicale du Seigneur, et notamment sa capacité de pratiquer le chant «*All'antica*», va bientôt devenir un topos de la poésie célébrative de l'époque²⁷⁶.

En France, à la différence des autres arts, il n'y a pas encore sous François I^{er} de volonté de retour à l'esprit de l'Antiquité dans les performances musicales²⁷⁸ il faut attendre l'Académie de poésie et de musique de Baïf et Courville pour voir les musiciens remonter aux Anciens et tenter l'expérience de la musique mesurée. En revanche, le *Penser du royal mémoire* en témoigne, les qualités lyriques de David et la référence prestigieuse aux musiciens mythiques pour la valeur pédagogique et morale de leur art sont un thème

²⁷⁶ Nicoletta Guidobaldi, «*La Musique du Prince*», *Médiévales*, no 32, 1997, p. 62. Sur la diffusion de ce thème dans les cours italiennes de la Renaissance, voir F. Gallo, *Musica nel castello. Trovatori, libri, oratori nelle corti italiane dal XII al XV secolo*, Bologne, Il Mulino, 1992, ch. 2 (pp 76-78) et ch. 3 (pp. 95-140).

important des ouvrages de glorification du roi, comme déjà par le passé²⁷⁷ elles filent le thème du souverain instruit en musique et susceptible d'y trouver un miroir de l'art de gouverner.

Le principal ouvrage de référence liant éducation princière et musique au temps de François I^{er} est encore le *De regimine principum* (ou *De la conduite des princes*) de Gilles de Viterbe, l'*Institution du prince* de Guillaume Budé négligeant la part de la musique dans le programme éducatif du monarque. Cet oubli ne doit pas nous étonner, d'autant qu'il s'accompagne d'autres, non moins importants. Budé se passe par exemple de citer, dans la liste des lectures indispensables au roi, la Bible et ses commentaires, deux références pourtant jugées indispensables dans tous les traités de pédagogie royale de l'Ancien Régime²⁷⁸. Il faut donc se tenir aux ramifications du Moyen-Âge dans la première moitié du XVI^e siècle pour retrouver le fil liant pouvoir royal et musique, gardant à l'esprit que l'influence du «classique» de Gilles de Viterbe reste d'actualité à la Renaissance, comme en témoignent les nombreuses rééditions de l'ouvrage en France, en Italie et dans le reste de l'Empire. Elle a aussi laissé sa trace dans plusieurs traités sur l'éducation princière, celui *Des mœurs de l'adolescence dignes d'un homme libre et bien né* (1402) de l'italien Pier Paolo Vergerio²⁷⁹ par exemple, composé pour le fils du Seigneur de Padoue, Ubertin

²⁷⁷ Cf. G. Kirkwood, «Kings, Confessors, Cantors and Archipellano», in [Philippe Vendrix], *Johannes Ockeghem, Actes du Xle colloque international d'études humanistes*, Paris, Klincksieck, 1998, pp. 128-37.

²⁷⁸ Il faut néanmoins reconnaître que Budé se sert de citations de l'Ancien Testament dans son *Institution du Prince* et mentionne trois pères de l'Église importants. Hilaire, Jérôme et Augustin. Le passage qui les évoque se poursuit cependant par une critique acerbe des théologiens, incapables de comprendre ensemble le grec et le latin. Cf. Cl. Bontems, L.-P. Raybaud et J. P. Brancourt, *Le Prince dans la France des XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, P.U.F., 1965, pp. 45-50.

²⁷⁹ On en trouve une édition moderne sous le titre de *Petri Pauli Vergerii ad Ubertinum de Carraria de ingenuis moribus et liberalibus adolescentiae studiis liber*, éd. C. Miani, in *Atti e memorie della Società istriana di archeologia e storia patria*, N. S. XX-XXI, 1972-73, pp. 183-251. On peut également rappeler l'attention portée à la musique dans les académies italiennes par Guarino Veronese, précepteur de Lionel d'Este, et par Vittorino da Feltre, fondateur de la Ca' Gioiosa à Mantoue, dont les idées gagneront plus tard la France grâce au cercle d'érudits gravitant autour de Baïf. Cf. P. O. Kristeller, «Music and learning in

de Carrare. C'est en raison de son extraordinaire rayonnement que le *Régime du prince* demeure une référence.

Inspiré de la *Politique* d'Aristote, qui incluait la musique au nombre des quatre disciplines essentielles à la formation des jeunes nobles, avec la grammaire, la gymnastique et le dessin, et des passages sur la musique contenus dans les *Lois* de Platon, le *De regimine principum* place l'art lyrique au cœur du parcours intellectuel du monarque. Viterbe rappelle la nécessité pour le prince et le noble d'être instruit dans la pratique musicale et décline un vaste programme d'éducation princière. Après avoir affirmé que « la musique convient aux jeunes gens eux-mêmes et aux fils des hommes libres et des nobles »²⁸⁰, il précise que « c'est un bon loisir d'intercaler (entre les études) les plaisirs de la musique, qui sont permis et innocents. C'est surtout convenable aux fils de personnes libres et nobles qui, ne s'occupant pas des arts mécaniques, resteraient oisifs s'ils ne s'adonnaient aux disciplines libérales et s'ils n'intercalaient, entre leurs exercices, les plaisirs de la musique qui sont licites et honnêtes »²⁸¹. Mais il ne s'agit pas uniquement d'un plaisant divertissement : le jeune noble doit « connaître ces sciences par lesquelles l'on sait se conduire et se gouverner, ainsi que les autres : les sciences morales sont de cette sorte »²⁸², et à ce très haut niveau encore il lui importe de maîtriser des connaissances particulières, « car au sujet de la musique également, selon le philosophe de la *Politique*, il convient qu'ils en soient instruits dans la mesure où elle se consacre aux bonnes

the Early Renaissance », in *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Rome, 1956, pp. 451-70, en particulier pp. 459-60.

²⁸⁰ « Musica [...] convenit ipsis iuvenibus et maxime filiis liberorum et nobilium. »

²⁸¹ « Otium bonum est aliquando interponere delectationes musicales que sunt licite et innocue. Maxime autem hoc decens est filiis liberorum et nobilium qui, non vacantes mæchanicis artibus, remanerent otiosi nisi studerent liberalibus disciplinis et nisi suis exercitiis interponerent delectationes musicales que sunt licite et honeste. » Egidio Romano, *De Regimine principum*, Rome, Bartholomaum Zannettum, 1607, p. 307.

²⁸² « Illas scientias scire per quas quis se et alios novit regere et gubernare : huiusmodi autem sunt scientie morales. » Ibid., p. 310.

mœurs²⁸³. Le programme d'éducation musicale s'effectue en trois temps avant l'âge de sept ans, quand il commence à bien maîtriser le sens des paroles mises en musique, il peut commencer à réciter des poèmes et à chanter «Certains chants honnêtes»²⁸⁴. De sept à quatorze ans, l'instruction concerne la grammaire, la dialectique et la «Pratique musicale» qui consistera dans «Certaine modulation des voix», probablement la pratique monodique. Après ses quatorze ans, lorsqu'il maîtrise l'usage de la raison, il poussera plus loin l'apprentissage de diverses disciplines en continuant l'exercice de la pratique musicale, qui consistera alors «En l'accord des voix», par conséquent dans la technique polyphonique.

Dans l'état actuel des recherches, il est encore difficile d'apprécier dans quelle mesure le studieux parcours imaginé par Gilles de Viterbe fut celui de François I^{er}, les connaissances réelles du souverain en matière musicale demeurant un point obscur que même le *Penser du royal mémoire* n'éclaire pas complètement. La dédicace latine d'une édition musicale sortie des presses d'Adrian Le Roy et Robert Ballard en 1555 louent son savoir et sa générosité qui permirent l'épanouissement en France des arts libéraux et parmi eux de la musique, jadis réservée à une minorité mais grâce à lui devenue l'objet d'un essor sans précédent²⁸⁵. On connaît son faible pour les nouvelles compositions, et notamment son admiration pour la voix et les œuvres de Jean Mouton²⁸⁶. D'autres sources d'archives témoignent que le roi possédait dans sa chambre une épinette qu'il avait achetée au prix de 99 L. 10 S., et «Trois caisses de bois recouvertes de cuyr esquelles estoient assemblées plusieurs flûtes, cornets, cors et hautbois [...] pour son passe temps et plaisir»²⁸⁷ mais il manifestait surtout un goût prononcé pour les instruments de la famille des cordes pincées, ces «Bas instruments» qui furent à la cour l'objet d'un véritable engouement et dont il fait une acquisition massive parmi les plus prisés, Christelle Cazeaux

²⁸³ «...nam et de musica, secundum Philosophum in Politicis, eos scire decet in quantum deservit ad bones mores.» Ibid.

²⁸⁴ «Aliqui cantus honesti», ibid., p. 330.

²⁸⁵ C. Cazeaux, *op. cit.*, p. 47.

²⁸⁶ Idem, p. 58.

signale la harpe, le luth, la mandore et la guiterne²⁸⁸, des instruments propices à l'accompagnement des psaumes comme à l'exécution de la musique profane. On constate que l'offrande imaginée par Guillaume Michel de la harpe davidique correspond aux goûts du souverain en matière d'instruments□elle fait écho au renouveau d'intérêt pour les psaumes, manifesté à la cour par les adeptes de la piété évangélique, et pour le personnage de David lui-même, lesquels «fournissaient [encore] aux rois de quoi exprimer leur piété personnelle, mais aussi la symbolique de la dimension religieuse de leur pouvoir»²⁸⁹, confirme Donat Lamothe. En rapport avec la couronne, la harpe construit une image du roi ami des arts et ami de Dieu□elle perpétue le motif du roi musicien, successeur des davidides.

Sur la harpe comme instrument

Si l'on se tourne maintenant vers le texte biblique qui a suggéré au rhétoricien l'offrande d'une harpe, on peut s'étonner du choix de l'instrument privilégié par Michel. Les Écritures placent en effet dans les mains du psalmiste un *kinnôr* (en hébreu□le grec des LXX dit *kithara*, *kinura* ou *psalterion*)²⁹⁰, que Jérôme traduit par *lyra* et les traducteurs français, par 'lyre' ou 'cithare', mais très rarement par 'harpe'. Dans *Samuel*, l'entourage de Saül propose au roi de prendre un musicien qui joue d'un instrument qui lui fasse du bien pour apaiser l'esprit malin qui tourmente son âme, ce qui laisse à penser combien les vertus apaisantes et curatives de la lyre-cithare devaient être estimées par les peuples sémitiques du temps biblique□

²⁸⁷ Cité après E. de La Gournerie, *Histoire de François Ier et de la Renaissance*, Tours, 1847, p. 233.

²⁸⁸ *Op. cit.*, p. 35.

²⁸⁹ P. Donat Lamothe, *art. cit.*, p. 418.

²⁹⁰ Un grand nombre de variantes de dénomination et d'évocations littéraires et iconographiques de la harpe sont recensées par M. Van Schaik, *The Symbolism of the Harp in the Middle Ages*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1992, au chapitre 1, «Name and object», pp. 16-37.

Les serviteurs de Saül lui dirent : «Voici qu'un mauvais esprit de Dieu te tourmente. Que notre seigneur parle. Tes serviteurs sont à ton service. Ils chercheront un homme qui sache jouer de la cithare : quant un mauvais esprit de Dieu t'assailira, il en jouera et tu iras mieux». (I Sam. 16, 15-16)

Le choix de la harpe ne doit toutefois pas nous surprendre. Les enluminures de la fin du Moyen-Âge présentent souvent David jouant indifféremment de la lyre, du psaltérion, du nable, de la harpe, et même parfois des clochettes²⁹¹. La Renaissance italienne préfère même le représenter jouant de la *lyra da braccio*, l'ancêtre de toute la famille des violes et des violons, cet instrument dérivé de la rote ou de la vièle dont les cordes distribuées sur le manche central et doté d'un archet rappellent le temps des trouvères, des troubadours et des jongleurs²⁹². La harpe en arc, fruit de l'évolution de l'arc musical, se joue verticalement, comme la lyre, qui peut également être jouée horizontalement lorsqu'elle accompagne la psalmodie. Certains ont souligné l'opposition formelle et troublante entre la lance de Saül, l'arc de Jonathan et l'arc musical de David, aussi antithétiques dans leur fonction que la musique s'oppose à la guerre : également la similitude qui s'installe entre David et Apollon, autre célèbre joueur de lyre, lorsque le psalmiste touche les cordes et en obtient des effets pacifiant²⁹³. Le *Penser du royal mémoire* ne manque pas d'évoquer ce dernier trait et de doter ensemble ces musiciens d'une harpe. Le roi de France ne devra jamais en être séparé : il portera l'instrument «En [son] col en escharpe».

Par ce moyen quant tu lauras bien cointe
Tu sembleras apollo de corinte.

²⁹¹ Sur David représenté indifféremment avec la lyre, la cithare ou le psaltérion, voir «Musique et musiciens français dans les anciens manuscrits», in A. Gastoué, *Les trésors des bibliothèques de France*, Paris, éd. Van Oest, 1934, pp. 74-75 ; Louis Réau, dans l'*Iconographie de l'art chrétien*, t. 2, *op. cit.*, pp. 255-56, ajoute à cette liste un orgue ; enfin, Van Schaik, *op. cit.*, p. 16-37.

²⁹² Une représentation de David jouant de la *lira da braccio* est reproduite par Emmanuel Wintermitz dans *Gli strumenti musicale e il loro simbolismo nell'arte occidentale*, Turin, Boringhieri, 1982, pp. 263-75, fig. 30, au chapitre dédié à cet instrument.

²⁹³ Cf. Bernard Forthomme, *La folie du roi Saül*, Paris, Seuil, 2002, p. 98.

Sy beau nestoit ou ses rains de laurier
 Quant il iouoit pour se letiffier□
 Car sil estoit du verd laurier terrestre
 Branche adonq tu les du lys celeste. (fol. 20^v)

Le rapprochement avec la harpe-lyre apollinienne accentue le fait que chez David, la maîtrise de la musique s'accompagne des qualités des héros divins, la beauté, l'aisance rhétorique et l'aptitude à mener des combats□ «□ sait jouer, et c'est un vaillant guerrier. C'est un bel homme et Yahvé est avec lui□ (I Sam. 16, 18). David est également ce second Apollon, rendu célèbre par la mythologie non seulement pour avoir dompté les fauves mais pour sa victoire contre le satyre Marsyas, joueur de flûte qui finira écorché, comme Saül démembré. Contrairement à la harpe-lyre, la flûte occupe la bouche et prive son musicien de l'usage de la parole. L'image du roi-musicien qui se dégage du *Penser* est celle du bel homme autant capable de tirer des sons de son instrument que doué d'éloquence□ il présente l'idéal du souverain capable de faire régner l'ordre par la puissance d'une parole sage et harmonieuse. Lorsque celle-ci aura atteint ses limites, alors seulement troquera-t-il la harpe contre l'arc ou la fronde. Comment ne pas faire le rapprochement entre cette conception des pouvoirs de la musique avec les vertus de la parole efficace dégagée dans le *Projet d'éloquence royale* de Jacques Amyot, lequel attribuait à la parole bien dite et bien pensée, la vertu d'épargner l'usage de la force?

J'avoue que c'est grand'chose d'amener les hommes par force à la raison que l'on veut□ mais c'est plus de les y conduire de gré, sans coup férir, sans perte ni danger, et à leur consentement²⁹⁴.

C'est l'union de ces qualités de douceur et de persuasion réunies dans la harpe qui amènera le roi à faire du bien autour de lui et à initier un règne de concorde. Ce qui nous amène à une seconde remarque. Dans la Bible, David remédiant à la souffrance du roi pose un geste thérapeutique et aussi politique□ contrôler l'esprit mauvais et faire du bien à Saül, c'est aussi prendre le contrôle du roi malade, c'est poser un geste politique. L'art

²⁹⁴ Jacques Amyot, *Projet d'éloquence royale*, Paris, Belles Lettres, 1992, p. 44.

permet de remédier à une souffrance mais dresse en même temps le constat que le malade s'est montré incapable, seul, de remédier à un état de crise. Elle place l'autre en position dominante par rapport à celui qui trône encore sur la Terre Sainte. Demander au roi de France de prendre la harpe, même symboliquement, pour gouverner la nation et remédier à ses difficultés, c'est dégager une conception « lyrique » du pouvoir adaptée à la mission diplomatique confiée au monarque. C'est aussi perpétuer le lien très ancien qui unit encore dans l'empire, comme jadis à Constantinople puis dans l'iconographie médiévale du plus jeune fils de Jessé, le sceptre et la lyre²⁹⁵. Une nouvelle impulsion est donnée à l'instrument artistique et religieux en tant qu'effigie du pouvoir très-chrétien. Elle est un signe d'élection divine et une promesse d'hégémonie politique.

Lorsqu'il explore la richesse allégorique du passage de l'Écriture dans ses moindres détails, le rhétoricien dégage quatre moments dans la scène biblique que l'iconographie médiévale des livres saints avait déjà envisagés. David-François 1^{er} tient la harpe contre lui, sans encore en jouer. Il joue de son instrument, il l'accorde puis le range dans son étui. De chacun de ces moments, l'auteur dégage une lecture précise que le poème développe. Nous aimerions nous arrêter sur chacun d'eux et identifier comment Michel reprend et transforme la tradition interprétative que le Moyen-Âge liait à chacun de ces épisodes.

1. Le roi porte la harpe à son cou

L'allégorie musicale développée par Guillaume Michel ne peut qu'évoquer les précédents iconographiques rapprochant musique et pouvoir. Les représentations médiévales tardives des rois et des empereurs chrétiens avec dans une main un attribut du pou-

²⁹⁵ Cf. Steger, *op. cit.*, pp. 107- 110. Les origines de cette représentation chez les chrétiens remontent aux IV^e et V^e siècle. Elles montrent l'influence de l'iconographie de l'empereur byzantin sur celle du roi chrétien, parfois représenté comme *novus David*.

voir (l'orbe ou le sceptre) et dans l'autre, posé sur sa poitrine, la harpe ou la lyre sont légion dans les enluminures des psaumes, en particulier sur les frontispices□ un exemple typique, conservé dans un psautier du XIII^e siècle (d'origine incertaine) conservé à la British Library, nous montre par exemple un David tenant dans la main droite le sceptre et dans l'autre, une harpe²⁹⁶. David incarne l'image du roi chrétien sage et puissant, pieux et juste. La division règne cependant entre les spécialistes au sujet de la valeur de la harpe comme insigne du pouvoir□ l'instrument a-t-il réellement, dans ces cas, une dimension politique ou sert-elle simplement à identifier David sous les traits du monarque? Pour Steger, la harpe a bel et bien une valeur politique²⁹⁷□ pour Van Schaik²⁹⁸, l'idée demande à être davantage appuyée, la fonction symbolique de la harpe ne pouvant être confondue avec celle du sceptre□ pour d'autres encore, la harpe est un insigne du pouvoir seulement dans la mesure où il figure dans les mains du roi David, précurseur du roi éternel dans l'arbre de Jessé²⁹⁹. *Le Penser du royal mémoire* apporte un éclairage intéressant à cette question par son témoignage certes tardif, mais encore fortement empreint de la culture iconographique antérieure, sur la fortune de ce motif à l'aube des temps modernes.

Lorsque David fait don de sa harpe à François, le sens à prêter au transfert d'ornement ne pose aucune ambiguïté□ «La harpe d'ung roy est sa dignité royale»³⁰⁰. Son cadre d'or convient aux plus grands rois□ ses cordes de nerf et de boyaux, de matière charnelle et animale, suggèrent qu'ils la gardent tout près du corps, en signe de sanctification. L'instrument apparaît donc comme un insigne du pouvoir dans la mesure où il établit un lien de parenté spirituelle et de *mimesis* entre le monarque très-chrétien, son archétype biblique et le Dieu chanté par le psalmiste. La harpe fait du souverain le successeur de

²⁹⁶ Londres, B. L., Add. 44874, fol. 37^v, initiale D du psaume 26.

²⁹⁷ Telle est la thèse défendue par Steger dans *David rex et propheta*, *op. cit.*, en particulier pp. 103-46.

²⁹⁸ *Op. cit.*, pp. 38-61.

²⁹⁹ Hans Zingel, *König Davids Harfe in der Abendländischen Kunst. King David's harp as represented in European art*, Cologne, 1968, p. 18□ Genette Foster, *The Iconology of Musical Instruments and Musical Performance in Thirteenth-Century French Manuscripts Illuminations*, (Ph. D. diss., City University of New York), Ann Arbor, 1977, pp. 30-31.

³⁰⁰ Fol. iii^v

David, elle est le signe des racines divines de sa royauté très-chrétienne, du règne de François I^{er} sur la France et de ses droits sur Jérusalem□on peut dire qu'elle est l'équivalent symbolique et religieux de la couronne, voire ici son substitut puisque le rhétoricien n'évoque l'ornement en aucune occasion, à ceci près qu'elle renvoie plus directement que la première aux Écritures et qu'elle donne autant à voir qu'à entendre sur la nature de la dignité royale□

L'instrument tel nommer puis la harpette
De royaulte□de divers sons reppette□
Linstrument tel la dignite royalle
Signer te peult sus toute specialle.
Cordes et nerf luy font pluralite
Pour embellir l'art de sonorite. (fol 3^v)

Le port royal de la harpe permet d'ailleurs à Michel de dégager un type monarchique précis□le rang de François I^{er} à la tête de la nation doit non seulement venir d'un droit légal lié à la naissance et au lignage, mais également de qualités authentiques du cœur qui, dans les traités sur l'institution monarchique de l'époque, sont le sceau du roi véritable. C'était l'opinion de Josse Clichtove dans son *Livre et traicte de toute vraye noblesse* (1512), où il se réclame de Jean Chrysostome□le roi accompli «doibt estre noble, hault et illustre, et doibt penser sa noblesse estre entiere, lequel a desdaing de servir aux pechez et vices et destre vaincu diceulx»³⁰¹. Clichtove fait de ce critère l'élément principal que doit acquérir le chef du royaume et celui auquel il doit consacrer une grande part de ses efforts□«La noblesse de vertus est toute nostre gloire et nostre bien, laquelle nous advient par nostre vigilance et labeur, et non pas par succession et heritaige de noz parens»³⁰². Chez Guillaume Michel, la représentation du roi à la harpe, tenue en écharpe autour du cou avec un appui sur le buste, est le signe de cette conformité de l'âme du monarque avec son

³⁰¹ Josse Clichtove, *Le livre et traicte de toute vraye noblesse, nouvellement translatée de latin en françoys*, Lyons, Thibault Payen, 1533, fol. A3^v

³⁰² *Idem.*

statut de souverain. Si la condition royale tient à des questions de lignage et de naissance, c'est néanmoins l'origine des vertus «¶ germées¶ dans un cœur noble qui fait le roi¶

Tu la prendras au col sans ruine
 La porteras, pendent sus ta poitrine.
 Pource quel est a la façon semblable
 De lestomach, sus lestomach notable
 La doibz porter, donnant signifiance
 Quel la au cueur quelque traict daliance¶
 Cela sentent que les vertuz ornees
 Sortent du cueur et au cueur sont germées. (fol. 4^v)

Comme David fut élu roi selon le cœur de Dieu, le bien qui adviendra du règne de François I^{er} procédera de ses qualités personnelles, garantes de l'âme du royaume.

2. Le roi joue de la harpe

Si le roi porte soigneusement à son cou l'instrument de son règne, c'est bien sûr qu'il en joue («¶ Joue souvent, et tire les cordelles, / Qui ont vertu et grand soulas en elles¶, exhorte le rhétoricien)³⁰³ et que la musique ainsi modulée est un gage de puissance. Il s'agit bien sûr, nous l'avons suggéré, d'un écho au livre de *Samuel* (I, 16, 23) où David jouant de la harpe procure à Saül un remède musical. Lorsqu'il reprend ce passage et l'explique sur le mode allégorique, Guillaume Michel assigne dans le rôle du malade le royaume de France, en proie au combat légendaire du vice et de la vertu, de l'injustice et de l'équité³⁰⁴, et dans celui du médecin, son roi très-sage qui ne tourne pas ses armes contre son peuple mais¶ seulement la puissance d'une musique inspirée alliant l'éloquence royale (le chant) et la performance instrumentale (la harpe). Les propriétés des antidotes dont il dispose sont claires¶ pour soulager les crises intérieures, l'enchantement lyrique reste le

³⁰³ Fol. 3^r

³⁰⁴ La place de David dans ce combat a été dégagé dans la *Psychomachie* de Prudence. Cf. [M. Lavarenne et J.-L. Charlet], *Prudence*, tome 3, Paris, Les Belles-lettres, 1992, pp. 63-64, v. 386-406.

remède de prédilection. La fronde et les pierres, d'action plus violente, conviennent aux maux venus de l'étranger□ils serviront à la Croisade□

Le roy Saul son Royaulme signiffie
 Fort tormente du dyable qui lespie
 Par grant exces et mauvais exercice
 Cest assavoir du vice diniustice
 Qui maintenant corrompt trop equite□
 Par quoy il est bien de necessite
 Pour le chasser et fuir de ton Royaulme
 Chanter adonc□non pas prendre ton heaulme.
 Chanter te fault ou la harpe damour□
 Harper comment de vertu la clamour□
 A celle fin que du corps de ce regne
 Faille de tout ce vice qui y regne. (fol. 6^v -7^r corr)

Dans la Bible, le recours aux vertus curatives de la musique s'applique particulièrement bien au drame du premier successeur des Juges. Forthomme, auteur d'une belle étude biblique sur *La Folie du roi Saül*, a récemment fait valoir que non seulement le gardien d'ânesses de jadis souffrait de surdité, d'«□n manque d'inspiration continu□³⁰⁵, parce que Dieu ne s'adressait jamais à lui directement comme aux autres prophètes, mais ses assauts violents de jalousie faisaient aussi planer sur lui un soupçon de démente. Son entourage s'en inquiète, pose un diagnostic et préconise la nature du remède³⁰⁶□la musique, réputée à l'époque pour ouvrir l'accès à l'extase prophétique³⁰⁷ et pour calmer les excès de fureur en remplaçant l'explosion désordonnée du ressentiment par la grâce d'une expression harmonieuse et articulée. Lorsque David joue pour le roi, sa musique produit donc des *effets*□elle éloigne l'esprit mauvais de Saül et elle fait venir l'esprit prophétique qui fait défaut à Saül, et qui le transforme l'espace d'un instant en «□n autre homme□³⁰⁸, un prophète. L'effet de la musique de corde, cette musique qui occupe les

³⁰⁵ *Op. cit.*, p. 100.

³⁰⁶ I *Sam.* 16, 15-16.

³⁰⁷ 2 *Rois* 3, 15.

³⁰⁸ I *Sam.* 6, 10.

main et laisse la bouche libre (l'expression littérale que les Hébreux utilisent pour «*guérir de la musique*» est «*guérir de la main*») est de chasser le mauvais et faire venir le bon, qu'elle laisse s'exprimer, elle apaise d'un côté celui qu'elle enchante de l'autre. «*La musique exerce un impact dans la mesure où elle est perçue comme une sonorité qui configure une inspiration divine et dont une forme de réconciliation pacifiante*»³⁰⁹. Il reste que d'après ce que nous dit *Samuel*, la lyre permet de réguler un mal, non de le guérir définitivement. Saül s'en trouve néanmoins dominé par son trouvère, capable, lui, de composer des psaumes et d'entretenir avec Dieu un lien durable de proximité. Tout l'avantage de David est concentré dans ce trait : son chant accompagné est une manifestation de la toute-puissance divine qui fait et défait les empires. La détérioration tragique de l'équilibre de Saul fait émerger les effets salutaires et thérapeutiques d'un rapport souple et direct à l'inspiration divine, qui seule maintient les puissants sur leur trône.

Précédents théoriques au Moyen Âge et chez Érasme

Cette tradition clinique à laquelle réfère le *Penser du royal mémoire* pour figurer la guérison du royaume par François I^{er} s'appuie ainsi, en tout premier lieu, sur une assise théologique. Mais elle renvoie également à la fortune que connut le mythe des effets de la musique sur l'âme chez les Anciens, Aristote et Platon notamment, et chez les Pères et les auteurs chrétiens du Moyen-Âge qui les christianisèrent. Sans refaire l'histoire de cette idée des effets de la musique, écrite et réécrite tant de fois déjà³¹⁰, il peut s'avérer utile de rappeler les moments phares qui forgent le mythe de David musicien auquel fait référence le rhétoricien du roi.

³⁰⁹ Forthomme, *op. cit.*, p. 101.

³¹⁰ L'ouvrage de synthèse le plus complet à notre connaissance sur ce sujet reste celui de Herbert M. Schueller, *The Idea of Music. An Introduction to Musical Aesthetic in Antiquity and the Middle Ages*, Michigan, Western Michigan University, 1988.

Dès l'époque d'Aristote, l'idée que les rythmes et les successions mélodiques reflètent et agissent l'esprit est acquise. « Dans les compositions musicales elles-mêmes il y a reproduction des états de l'âme », affirme le Stagirite dans la *Politique*. Les auteurs chrétiens, qui ont porté une grande attention à cette question, lui impriment un caractère nouveau. Nous en trouvons un premier exemple chez Athanase :

En accordant les *auloi*³¹¹ selon les lois de l'harmonie, on obtient une consonance unique. Or, dans l'âme se produisent divers mouvements, celui du jugement, du désir, de la passion, et de ceux-ci proviennent également les mouvements des membres du corps. [...] La raison exige donc que l'homme ne soit pas dans un état de disharmonie et divisé en lui-même.³¹²

Un peu plus tard, Augustin livre dans ses *Confessions* que « Toutes les passions de notre âme ont, selon la différence qui existe entre elles, des sons qui leur sont propres dans la voix et dans le chant, par lesquels elles sont excitées, d'après je ne sais quelle parenté occulte »³¹³. De ces rapports entre les états de l'âme et ceux de la musique proviennent l'intuition que celle-ci est susceptible d'exercer une influence majeure sur les hommes. C'était déjà une idée de Platon : « Le rythme et l'harmonie, s'ils pénètrent de bonne heure dans l'âme, l'atteignent jusqu'au fond et la rendent vraiment belle »³¹⁴. On trouva dans la musique de David la parfaite illustration de ce principe, auquel il fut ajouté une quantité incalculable d'autres vertus dérivées de la première :

Le psaume calme la colère, délivre des soucis, allège la tristesse dans la nuit, c'est une arme, dans le jour, une règle de conduite, un bouclier dans les moments de peur, un soutien de la sainteté, une image de la tranquillité, un gage de paix et de concorde, de même que la cithare qui, avec plusieurs sons divers et de différente sorte ne produit qu'une seule mélodie³¹⁵.

³¹¹ Traduire.

³¹² *Ep. ad. Marcell.*, 27, cité et traduit par T. Gerold, *op. cit.*, p. 82.

³¹³ *Confessions*, livre X, ch. 33 : « Omnes affectus spiritus nostri, pro sua diversitate, etc. », *idem*.

³¹⁴ *République* III, 401 D, *idem.*, p. 83. La même idée revient encore dans *Lois* III, 673.

³¹⁵ Ambroise, *Comment. Ps.*, *idem.*, p. 103.

Parmi les vieilles légendes de guérisons miraculeuses parsemées ici et là dans les commentaires patristiques, c'est évidemment l'épisode de David chassant les démons de Saül qui comporte le plus grand nombre d'occurrences³¹⁶. Dans ses *Antiquités juives*, Flavius Josèphe qualifie David ni plus ni moins de «*médecin du roi*»³¹⁷. Philon d'Alexandrie (25 av. J.-C.-50 ap. J.-C.) se réfère à ce précédent pour exposer sa version chrétienne de l'équilibre harmonieux de l'âme et du cosmos, auquel il attribue un rôle analogue au concept grec de l'harmonie de l'âme. Il est le premier à décrire Dieu comme un musicien jouant de l'âme des hommes comme d'un instrument bien accordé. Un siècle plus tard, dans son *Exhortation aux Grecs*, Clément d'Alexandrie (150-215) confère pour la première fois à la performance légendaire de David à la cour du roi d'Israël une dimension politique. Il relie l'organisation du microcosme et du macrocosme au successeur de David-musicien, le Christ, qui tempère les éléments du monde et des hommes à la manière du psalmiste restaurant l'harmonie chez le roi Saül. La métaphore du médecin universel, à l'origine de l'allégorie de la harpe dans le *Penser*, rejoint alors celle du maître suprême de l'univers. «Celui qui provient de David», écrit-il, «a atténué la force du feu par l'air, comme s'il combinait le mode dorien avec le mode lydien, et a adouci le désagréable froid de l'air en le mélangeant avec le feu, mêlant ainsi les sons extrêmes du tout, non pas d'après la musique de Thrace [Orphée], imitation de celle de Jubal, mais selon la vérité paternelle de Dieu, pour laquelle David s'est enthousiasmé»³¹⁸. Une célèbre illustration du psautier hymnaire de Metz³¹⁹ (fig. 8) témoigne de la vitalité du thème au Moyen Âge tardif. Elle montre précisément un David en gloire jouant de la lyre en compagnie de deux

³¹⁶ Il n'y a qu'à consulter les innombrables passages patristiques que Gerold a rassemblé pour apprécier la vitalité extraordinaire du thème, en particulier autour des effets bénéfiques de la psalmodie pour la santé du corps et de l'âme. *Idem.*, pp. 81-105.

³¹⁷ *Antiquités Juives*, livre 6, ch. 9, 168.

³¹⁸ *Protrepikos*, I, 5, trad. T. Gerold, *op. cit.*, p. 74.

³¹⁹ *Psautier glosé et hymnaire* provenant de la cathédrale de Metz, Bibliothèque municipale de Metz, ms. 14, fol. 1. Voir la notice du chanoine Victor Leroquais dans *Psautiers manuscrits latins des bibliothèques de France*, Mâcon, Protat et frères, 1940-41, pl. XXII et p. 210.

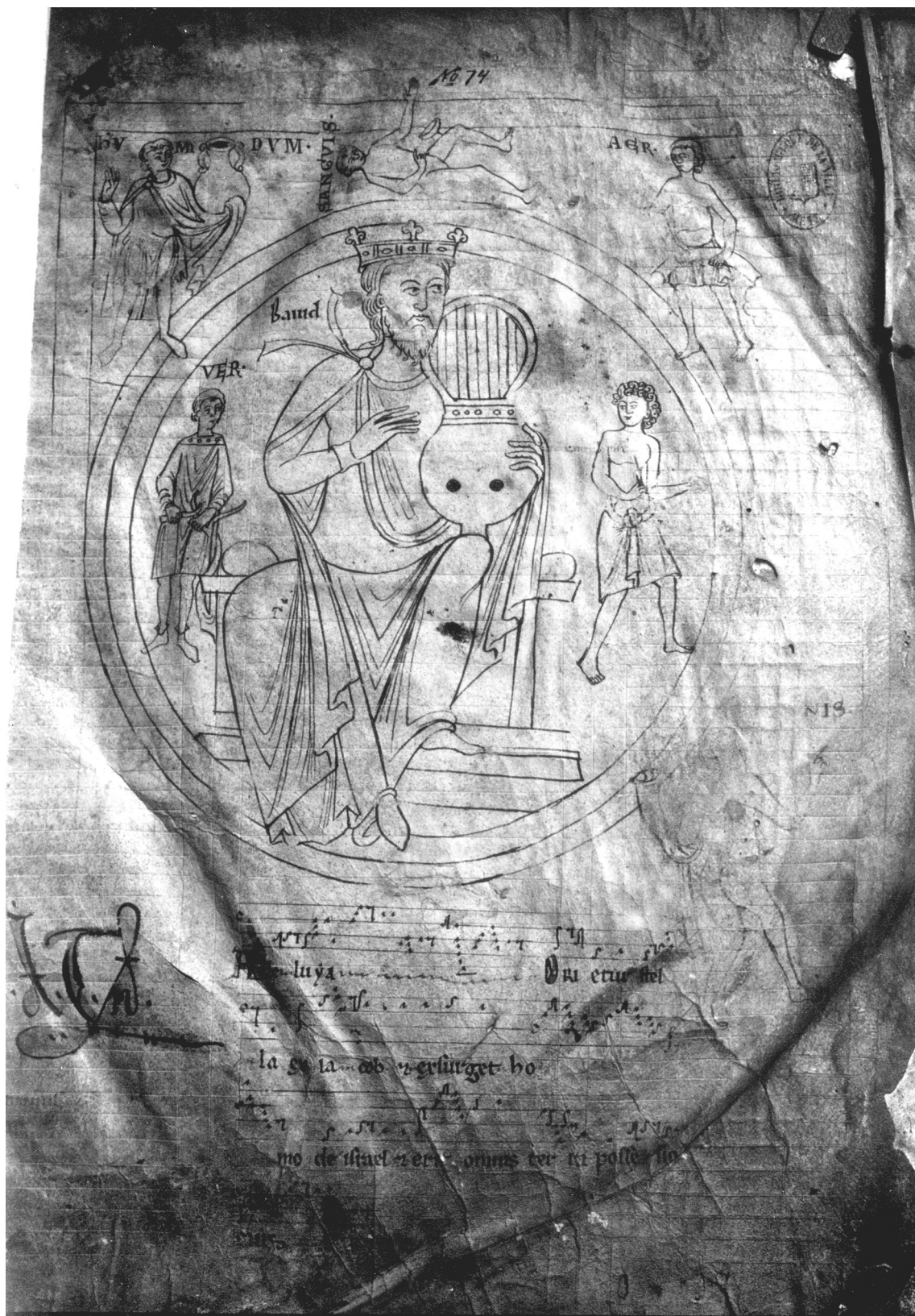


Figure 8. Bibliothèque municipale de Metz, ms. 14, fol. 1
Psautier glosé et hymnaire.

musiciens et entouré de deux co-psalmistes et de quatre personnages allégoriques représentant l'eau, l'air, le feu et le sang□ la lyre est l'instrument royal permettant à David de faire régner l'ordre dans la création par l'harmonie des éléments de la même manière qu'il tempère dans le sang les humeurs du corps humain par l'alliance savante de l'eau, de l'air et du feu. La lyre est ici l'attribut royal par excellence de David, celui par lequel il fait régner l'ordre dans le monde et qui l'illustre en tant que *Rex et propheta*³²⁰.

L'auteur latin dont hérite le plus directement Guillaume Michel et qui contribua fortement à perpétuer en Occident la théorie alexandrine de l'harmonie de l'âme et du monde est certainement Isidore de Séville. Il fait précisément allusion à la cure musicale de Saül lorsqu'il évoque la question des effets thérapeutiques de la musique□

La musique apaise aussi les esprits excités, comme on le lit à propos de David qui débarrassa Saül de l'esprit immonde, au moyen de l'art de la musique. Les animaux eux-mêmes, comme les serpents, les oiseaux et les dauphins, la musique suscite en eux l'écoute de sa propre mélodie. Mais tout ce que nous préférons par la parole et tous les mouvements que nous sentons à l'intérieur de nous-mêmes par le pouls des veines est associé, comme on le montre, aux vertus de l'harmonie par l'intermédiaire des rythmes musicaux.³²¹

Cette description du pouvoir de la musique de faire régner l'ordre dans ce corps harmonieux qu'est l'homme, microcosme de l'harmonie musicale de l'univers, rejoint la croyance en les effets thérapeutiques de la musique. C'est un fait aujourd'hui avéré que la mention du pouls des veines et des mouvements intérieurs fait écho au médecin antique Asclépiade, dont la cure symphonique d'un homme malade s'était développée à la suite du principe de la thérapie musicale véhiculé par la tradition aristotélicienne. On lit ainsi chez Théophraste□ «Asclépiade aussi, le médecin, rendit à sa santé première un frénétique grâce à la *symphonia*□³²². Aux sons et aux rythmes obtenus par le jeu de la harpe est liée l'idée de la puissance du musicien à faire régner l'ordre dans les humeurs et les passions

³²⁰ Cf. C'est le titre de l'ouvrage majeur de Steger, *op. cit.*, qui fait le point sur la question.

³²¹ *Étymologies*, III, 17, 3. Trad. Pigeaud, in B. Forthomme, *op. cit.*, p. 106.

³²² Théophraste, *Fragment* 87, IV, 13, trad. Forthomme, *op. cit.*, p. 106.

de l'auditeur. Pour Isidore, la fureur de Saül apparaît non seulement comme une indisposition passagère, mais comme une maladie qui nécessite un traitement médical. Elle place Saül dans un rapport de dépendance vis-à-vis de son soignant, qui tient entre ses seules mains le sort réservé à la vie de son patient. La harpe confère à son musicien une aura de puissance susceptible d'être réinvestie dans la personne du roi, médecin de son peuple par le toucher des écrouelles et médecin du royaume exerçant sa loi et sa justice pour la préservation du bien et de l'ordre social. Elle ajoute une pierre à l'édifice idéologique assmilant le roi-thaumaturge à Dieu, celui-là même dont David le cithariste est l'image³²³.

Lorsqu'elles atteignent le XVI^e siècle, les ramifications de cette conception politico-médicale de la musique de David se sont encore enrichies d'autres conceptions du Moyen Âge, qu'elles traversent comme un trait de lumière. Aux enluminures des psautiers antérieurs à 1500, auxquels Réau et Leroquais³²⁴ ont consacré des ouvrages remarquables, Michel semble emprunter sa lecture allégorique du mal dont souffre Saül, mélange de vices et de déraison diabolique qu'il ne fait qu'élargir à l'ensemble de la France. Un certain nombre de peintures anciennes montrent en effet David jouant de la *lira a braccio* et de la harpe devant un Saül alité et mélancolique – dans le *Psautier de la reine Ingeburge* du Danemark (vers 1200)³²⁵, au pied de l'arbre de Jessé (*Psautier du nord de la France*) par exemple³²⁶, ou devant un Saül allongé, soutenu par des courtisans (*Psautier Glozier* anglais daté du XIII^e siècle³²⁷) d'autres illustrations montrent David jouant près d'un Saül moins malade que fou, assis sur le trône et déchirant ses vêtements³²⁸. C'est à cette

³²³ Sur ce sujet, voir Marc Bloch, *Les rois thaumaturges*, Strasbourg, Publication de la faculté des lettres de Strasbourg, 1924, rééd. Paris, Gallimard, 1993.

³²⁴ Louis Réau, *op. cit.*, et V. Leroquais, *op. cit.*

³²⁵ Chantilly, bibl. du musée de Condé, ms. 9 (1695), fol. 14 v, reproduit dans Leroquais, *op. cit.*, pl. LV.

³²⁶ Paris, Bibl. nat., ms. lat. 238, fol. 132 v., reproduit dans Leroquais, *op. cit.*, pl. LI.

³²⁷ Cf. N.-I. Morgan, *Early Gothic manuscripts I (1190-1250)*, Oxford, 1992.

³²⁸ Cf. fac-similé de la Bible moralisée (XIII^e s.) du Codex Vi. 2554 conservé à la Bibliothèque nationale de Vienne, Londres, 1995. Une Bible illustrée du XIII^e siècle du nord de la France va jusqu'à représenter Saül avec un diable dans la bouche, déchirant ses vêtements, faisant fuir la colombe de l'Esprit qui prend son envol droit vers le ciel cf. Ms 631 conservé à New York, Pierpont Morgan Library. Louis Réau

tradition que réfèrent les *Quadrains historiques de la Bible* de Claude Paradin (1553) dans la gravure représentant Saül en pleine crise de possession démoniaque, se débattant entre deux serviteurs alors que David joue de la harpe³²⁹. Dans ce contexte, le harpeur se livre à une sorte d'exorcisme musical qui devient un *topos* des ouvrages de médecine

Enfin, signalons parmi les traités à l'usage des clercs et des juristes à partir du XV^e siècle évoquant des cas de possession démoniaque, le *Malleus maleficarum*³³⁰, où l'apaisement exercé par David sur l'âme de Saül est l'objet d'une critique nuancée de la part du rédacteur. Si la harpe du psalmiste produit quelque effet sur l'âme du malade, c'est qu'elle rappelle, par sa forme et ses cordes tendues, la tension du corps du Christ fixé sur la croix. Seul le corps musical du Christ annoncé prophétiquement par David était susceptible d'opérer un miracle en la personne de Saül□

La raison pour laquelle l'esprit mauvais se retirait quand David jouait de la cithare, c'était à cause de la vertu de la croix. On le dit assez expressément dans la *Glose* sur ce texte□David expert en musique, habile en sons et concerts harmonieux, était le signe de l'unité de l'essence qui chaque jour résonne sur des modes divers. Il repoussait l'esprit mauvais par la cithare, non qu'il y aurait pareille vertu dans la cithare, mais dans le signe de la croix□ sur le bois de la croix, les cordes de veines tendues, pendait celui qui chassait les démons.□³³¹

Cette lecture exégétique de l'épisode biblique n'était bien sûr pas nouvelle□Nicète, évêque de Remesiana (le Bela Palanka actuel), mort en 414, fut le premier à associer la forme de la cithare à celle du Christ en croix. Selon lui, le bois du cadre de l'instrument révèle la croix et les cordes tendues, faites de boyau, symbolisent la mort de la chair³³².

(*op. cit.*, p. 264) recense une illustration similaire dans le psautier de la reine Mary conservé au British Museum.

³²⁹ «□Quadrains du Livre des Rois□, au passage consacré à I Rois XVI in *Quadrains historiques de la Bible*, Lyons, Jean de Tournes, 1553.

³³⁰ H. Institoris et J. Sprenger, *Le Marteau des sorcières* (1486), trad. Danet, Grenoble, J. Millon, 1990, première partie, question 6. Forthomme (*op. cit.*) a fait état de ce passage consacré à la maladie de Saül□ nous renvoyons à son commentaire, pp. 109-111.

³³¹ *Op. cit.*, p. 171.

³³² *De utilitate hymnorum* 4 (P.L. 68, 371 C-D).

Elle revient également dans le commentaire du psaume 32 de Rémi d'Auxerre³³³, chez le pseudo-Haymo de Halberstadt (Halbertville?)³³⁴, Honoré d'Autun³³⁵ et bien d'autres. Le *Malleus* enrichit cette première interprétation par l'idée que David-musicien est un signe de la présence divine et de son unité, principe d'harmonie, et que l'échec de Saül à guérir définitivement traduit une incapacité à percevoir de manière durable cette unité divine réconciliante, à connaître Dieu. Toute la puissance artistique de David vient de ce qu'il est habité par l'Esprit et qu'il est doué pour assumer la fonction royale, servir d'intermédiaire entre Yahvé et son peuple.

Mais c'est peut-être surtout grâce à Marsile Ficin que ces théories sur la portée symbolique de l'instrument bien accordé se propagent en France dans l'entourage royal. Dans une lettre adressée à son confrère Cerubino Quarquagli, lettre où l'influence pythagoricienne est particulièrement forte, il s'étend encore sur le lien qui unit médecine et musique et insiste sur l'harmonie qui doit régir le musicien dans l'exercice de son art□

Le devoir du médecin quand il rend visite au patient est de toujours garder à la conscience qu'une vie est en jeu, de sorte qu'il n'essaiera rien sans dessein précis ni sans raison. [...] Le devoir du musicien est de traduire la beauté d'une chanson en sons, et la justesse d'un discours en chanson. Il est également de son devoir de se souvenir que l'harmonie dans les mouvements de l'âme est de loin plus utile que l'harmonie des voix. Car étranger aux muses et en mal d'équilibre intérieur est le musicien dont l'esprit est discordant alors que la voix et la lyre sont en harmonie. David et Hermès Trimégiste commandent que lorsque Dieu nous incite à chanter, c'est Dieu seul qu'il faut chanter³³⁶.

³³³ P. L. 131: 306.

³³⁴ Commentaire du *Psaume* 56, v. 9, conservé dans le ms. Bodley 737, fol. 100^r, de la Bodleian Library (Oxford). Il est daté du XIIe siècle. «*¶*itharam dicit propter mortificationem, quia in passione extensus fuit in ligno, sicut corium mortui animalis□

³³⁵ *De figura psalterii*, conservé à la Bibliothèque nationale de Vienne, cod. Vinob. 927, fol. L^v□ «*¶*salterium, quod Christum et Ecclesiam concinit, forma sua corpus Christi exprimit. Dum enim inferius percutitur, superius resonat, et corpus Christi, dum ligno crucis percutitur, divinitas per miracula resonat.□

³³⁶ M. Ficin, lettre 53 (*De officiis*) à Cherubino Quarquagli, in [P.-O. Kristeller], *The Letters of Marsilio Ficino*, vol. 2, Grande-Bretagne, Shephard-Walwyn, 1988, p. 64. Trad. anglaise P.O. Kristeller, que je rends en français. Il faut mettre cette lettre en parallèle avec une autre du même auteur sur la musique

Dans une autre lettre adressée cette fois à son ami Francesco Berlinghieri, nouvellement promu à une charge d'état importante, il étend ce principe d'harmonie au gouvernement des principautés. Il insiste sur le fait que la direction d'un royaume ne peut se passer du recours à la grâce divine□il recommande donc à ceux qui, comme Berlinghieri, assument des responsabilités diplomatiques, de recourir souvent au chant comme à la lecture des psaumes. Il érige même le règne du psalmiste en modèle pour les chefs de l'état, affirmant que «David se servit des psaumes comme de rennes pour réguler le gouvernement de son royaume. Car il savait que 'Si Dieu ne garde pas la ville, le guetteur veille en vain.'»³³⁷

Du temps des humanistes, les lettrés qui font référence aux pouvoirs curatifs de la harpe biblique évoquent généralement la thérapie musicale de la mélancolie saülle sous cet angle de l'allégorie morale. C'est le cas dans le *Penser du royal mémoire*, ce l'est également dans une épître contemporaine qu'Érasme envoie au pape Adrien VI (elle est datée des calendes d'août 1522, alors que le *Penser* est de 1518)³³⁸ et dans laquelle, par un heureux hasard, il envoie à son tour au prélat une harpe, celle du Christ, le fils de David annoncé par les psaumes. Pour mieux saisir l'originalité de la comparaison de Michel, il est intéressant de dévier un instant de notre parcours pour le mettre en parallèle avec la correspondance d'Érasme.

Dans sa missive adressée au pape, Érasme joignait son édition des *Commentaires sur les psaumes* d'Arnobé le Jeune, dont il vantait les mérites. Le présent plut tant à

adressée à Antonio Canigiani, et dans laquelle il développe cette idée. Les premiers mots de Ficini (traduits par Kristeller) au premier volume de sa correspondance donnent le ton de l'épître□ «You ask, Canigiani, why I so often combine the study of medicine with that of music. What, you say, has the trade of pharmacy to do with the lyre?» Le reste de l'épître est une réponse à cette interrogation. cf. Ficini, Lettre 92 (*De musica*), *op. cit.*, vol 1, p. 141.

³³⁷ M. Ficini, *op. cit.*, vol. 5, p. 50, lettre 30 à Francesco Berlinghieri (*Publica nequeunt recte felicitareque absque divino auxilio gubernari*).

³³⁸ Lettre 1304, «À notre très Saint Père Adrien, sixième du nom, Pape de Rome récemment élu», in [Aloïs Gerlo et Paul Foriers], *Correspondance d'Érasme*, Paris, Gallimard, 1976, t. 5 (1522-24), pp. 124-40.

Adrien VI qu'on raconte qu'il offrit six ducats de récompense au messager public de Bâle qui le lui avait apporté³³⁹. On retrouve dans cette correspondance la plupart des thèmes évoqués par Guillaume Michel, du recours aux vertus curatives de la musique pour guérir la chrétienté du malaise du siècle aux effets de la harpe de David et des Anciens. De cette lettre, nous reproduisons quelques extraits significatifs, éclairants quant à l'inscription de l'allégorie de Guillaume Michel dans l'horizon culturel de son temps. Ces extraits se trouvent dans la seconde moitié de la lettre□après avoir salué l'élection récente du Pontife, Érasme lui fait part de son intérêt pour les psaumes et pour la lecture qu'en fait Arnobe□il fait ensuite allusion à la crise de la chrétienté suscitée par Luther et celle de toute l'Europe, déchirée à sa suite par les dissensions et les menaces de schismes. «Et pendant que nous nous laissons aller à de tels désordres□, ajoute-t-il, «Le Turc menace□³⁴⁰□

Dans des circonstances aussi désespérées, [...] et] pour effacer la grande souillure née des mœurs les plus corrompues, il faut de puissantes incantations, il faut en outre un artiste en magie, habile aux enchantements. Pour ce faire, nous t'avons procuré un instrument nouveau [son édition du *Commentaire des psaumes*]□non que le *Psaltérion*³⁴¹ de David soit insuffisant, mais parce qu'il restait inactif chez la plupart. La musique humaine a, dit-on, le pouvoir d'exciter ou de modérer les passions des hommes, lorsqu'un artiste module habilement certaines harmonies. [...] ³⁴² David, par les sons de sa harpe, soulageait Saül, chaque fois qu'il devenait la proie de l'esprit mauvais du Seigneur.

Si la musique humaine est assez puissante pour guérir les affections des corps et des esprits, combien devons-nous croire plus efficace cette musique

³³⁹ *Idem*, p. 124.

³⁴⁰ *Idem*, p. 136.

³⁴¹ Jeu de mot sur *psalmus* (psaume, chant accompagné du psaltérion ou de la harpe), *psalterium* (l'instrument) et *psalmista* (joueur de harpe ou musicien en général).

³⁴² Nous épargnons au lecteur les exemples classiques tirés de l'Antiquité sur lesquelles s'étend Érasme. Il évoque Timothée enflammant Alexandre à la guerre à l'aide de modes musicaux, Pythagore ramenant à la raison un amoureux fou par la vertu du mode phrygien, Empédocle calmant un jeune homme en colère, sur le point de commettre un meurtre, au son d'une musique pacifiante. Érasme poursuit avec les pouvoirs mythiques de la cithare de Mercure et d'Orphée, les vertus curatives des instruments de Terpandre et d'Arion et enfin les effets de certains chants magiques évoqués par un passage des *Bucoliques* de Virgile (*Buc.* 8, 71). La référence à I *Sam.* 18, 10 clôt cette énumération.

divine, pour purifier les âmes des maladies spirituelles et des esprits malins de notre siècle? C'est une grave maladie que l'ambition□ ce sont les esprits les plus malins que la jalousie et la haine. Or, la plupart des chrétiens sont la proie de tels fléaux□souvent, n'en sont pas à l'abri, ceux qui devraient guérir les autres. [...]

Et pourtant, chacun pourrait être son propre musicien. Le Saint-Esprit assistera celui qui frappera les cordes, et il lui insufflera une force secrète, pourvu qu'il ait en lui une âme pure et ardente, c'est-à-dire si les oreilles de son esprit sont purifiées. Plaise à Dieu que Ta Sainteté nous ramène ce David, si expert en semblable musique□ David, qui n'a pas seulement harpé lui-même, mais a formé bien d'autres chanteurs. Oui, David était le premier précurseur de Jésus-Christ, notre palmiste, qui lui, tandis que son corps, comme un nable³⁴³, était tendu sur la croix, n'a rendu aucun son vulgaire ni terrestre, mais a chanté la mélodie la plus agréable au Père, la plus efficace pour nous□ [...]

Mais, pour en venir enfin à une conclusion, très bienheureux Père, le peuple chrétien te supplie et attend avant tout de toi que tu saisisse le Psaltérion du Christ et que tu entonnes une mélodie vraiment apostolique qui unira princes et peuples par la concorde chrétienne, qui mettra fin aux pernicieuses luttes d'opinions, qui enflammera d'amour pour les biens célestes tous ceux qui sont destinés au royaume des cieux. [...] Pour toi qui t'efforces dans cette voie, ma prière est que t'inspire le Seigneur Jésus, Prince des pasteurs. Amen.□³⁴⁴

Il est remarquable que la cure musicale que réclame Érasme partage avec celle du *Penser* plusieurs éléments communs. La mention du Turc et de la crise de la chrétienté d'une part, auxquels semble invariablement lié le désir de voir surgir un second David□ la croyance aux effets de la psalmodie, qu'Érasme replace dans la perspective christologique médiévale. La puissance thérapeutique qu'il prête à la musique est également entendue dans le sens allégorique, puisqu'il n'est pas question ici de saisir au sens littéral du terme une lyre, mais bien de faire résonner la lyre de l'Écriture et de ses commentaires. C'est au Pape, un contemporain, que semble revenir la mission de perpétuer les accords du psalmiste, entendons de favoriser l'accès des croyants à l'intelligence des Écritures, véritable

³⁴³ Instrument de musique de la famille de la lyre et de la harpe.

³⁴⁴ *Op. cit.*, pp. 136, 137 et 140.

clef de David□ la réforme morale de l'Empire ne découlera que d'elle, inaugurant une époque marquée par la fin des jalousies et de la haine, la réconciliation des princes et des peuples et le retour du règne des vertus, garantes de la paix.

L'élément peut-être le plus frappant vient de la conception érasmienne du mal dont souffre, comme Saül, la chrétienté. S'il est bien réel (les «*maladies spirituelles*□ et les «*Esprits malins*□ rongent les âmes, d'où l'explosion des vices), reprend la conception platonicienne de l'âme comme harmonie qui structure le *Penser*. Érasme reprend l'idée du corps musical développée dans le *Phédon*, qu'il étend au corps social et pour laquelle il réclame la cithare de David, par un procédé similaire à celui qu'il utilisera encore dans sa préface au *Concio in Psalmum* «*Quum idvocarem*□ (Bâle, 1525)□

Comprenons que la musique la plus agréable à Dieu est l'absence de dissonance entre notre vie - dans toutes ses parties - et ses préceptes, la concordance entre nos discours et notre vie, l'absence de divisions ou de discordance d'opinions qui troublent la si douce harmonie de la concordance fraternelle□...] Telle est la musique par laquelle est chassé l'esprit du mal qui agitait Saül et grâce auquel se gagne le bon esprit de Dieu [...]³⁴⁵

Si l'antique *psalterion* de David est devenu inactif, et donc inefficace, c'est que les psaumes se heurtent désormais à une surdité générale□ en latin ou en grec, ils ne sont plus compris par la plupart□ souvent même ignorants des commentaires patristiques et médiévaux, les lecteurs ne franchissent plus le seuil du recueil, qui n'atteint plus l'  me et n'oriente plus la vie des croyants. Seule une compréhension éclairée et partagée de la Bible et l'incarnation de ses principes dans les décisions du Pape et du clergé permettra d'imprégner les esprits et de remédier au mal du siècle. Il est alors possible d'étendre la spécificité de la musique de David à tous les hommes et d'envisager que chacun (Adrien VI, comme François I  r et la nation des ch  r  tiens qui composent le corps de l'  glise) «*Pourrait être son propre musicien*□□ le bon musicien, celui dont David fournit l'archétype et dont la science a apaisé Saül, celui même dont l'  me «*Pure et ardente*□ est

³⁴⁵ Érasme, *  uvres*,   d. Blum *et alii*, Paris, 1992, p. 400, trad. J-C. Margolin.

ordonnée et dont les actions et le langage sont en rapport consonant avec l'âme, comme le microcosme est en harmonie avec le macrocosme□celui qui saura, par l'exercice de sa vie et la conformité entre celle-ci et le message évangélique, inciter à la concorde et l'harmonie universelle. Dans cette relecture chrétienne de Platon, le souffle de l'Esprit, le même qui guide les prophètes et les contraint à proférer le message de Yahvé partout où ils se trouvent, n'est pas le privilège d'un seul homme, mais le bien de tous, il est le principe vivant susceptible d'accorder dans l'absolu le Très-Haut et le Très-Bas, l'homme et Dieu, et d'étendre l'impact de la cure davidique au grand nombre. Il est donc possible d'espérer l'avènement d'un second psalmiste qui sera médecin des âmes et qui purifiera les mœurs en promouvant l'intelligence des Écritures, encore prisonnière de la nuit dans laquelle certains clercs la tiennent confinée.

Le maniement de la harpe par François I^{er}

Là où Érasme, plus théologien que poète, réclamait l'avènement de la concorde universelle et le retour des vertus par un retour éclairé aux Écritures et à ses commentaires, le *Penser du royal mémoire* lie le salut de la nation directement aux vertus du prince, lequel sera ainsi en situation de restituer au royaume très-chrétien son ancienne harmonie. L'épître du roi David est un éloge politique, elle ne réfère aux Écritures que dans la mesure où elles servent les intérêts du roi et lui donnent un modèle efficace de gouvernement. La référence à la thérapie musicale suscite un intérêt parce que le royaume, ce «□corps□ souffrant que Michel associe à Saül³⁴⁶, semble plus que jamais dans l'attente d'un médecin de type davidique. Car le sort de la nation dépend toujours du bon vouloir du Prince□

Chanter te fault ou la harpe damour□

³⁴⁶ Cf. fol. 8^r□«□Devant tes sons de vertu equitable
 peche fuira comme faisoit le dyable
 Du roy saul quant ma harpe frappois
 Sy que pour vray de son mal lechappois.□

Harper comment de vertu la clamour□
 A celle fin que du *corps de ce regne*
 Faille du tout ce vice qui y regne. (fol. 6^v et 7^r)
 [...]

 Regard par tout, pour tout deffaict congnoistre□
 Lequel³⁴⁷ ira te requerir a lheure
 Pour adoulcir le roy Saul qui pleure.
 Quant tu auras de ce cas congnoissance
 Tu chanteras devant son excellance
 Si haultement par tes chants iubileux
 Que ces esperit de lenfer nubilleux
 Sendormira, et pour vray chasseras
 Le vice qualors tu enchanteras. (fol. 7^v)

C'est également dans son orientation épistémologique que le rhétoricien bifurque de la voie choisie par Érasme. Pour ce dernier, dans le sillage du néo-platonisme, la chrétienté en perdant le sens des Écritures s'est éloignée de la musique archétypique et vraie donnée par le Créateur, celle qui assure la concordance de toutes choses entre elles d'après un ordre et une mesure précises. Guillaume Michel retrouve en revanche dans l'action curative du psalmiste la théorie pythagoricienne de l'âme, faite de rapports numériques consonants. Dans cette théorie de l'univers, qu'on retrouve également chez Aristote et plus tard chez Augustin et ses émules³⁴⁸, l'homme réagit et prend plaisir aux rythmes et à la musique parce qu'ils renferment en eux-mêmes des nombres perceptibles et réguliers qui provoquent en nous des mouvements ordonnés³⁴⁹. Cette faculté d'agir étant du domaine de l'éthique, la musique est susceptible de former et de réformer le caractère moral, et donc d'édifier les vertus du prince pour qu'il entraîne à sa suite le reste de la nation.

³⁴⁷ Il s'agit du conseiller de Saül qui manda qu'on aille chercher David pour apaiser le roi.

³⁴⁸ Cf. *De Musica*, l. I, § 1 et 6, et *De doctrina christiana*, livre 2, ch. 17, où Augustin développe une théorie de l'éducation des clercs qui place côte à côte la science des nombres et la science de la musique, notamment pour l'influence qu'ils exercent sur les mouvements de l'âme. Cf. Gerold, *op. cit.* pp. 79-81.

³⁴⁹ Rappelons que la référence pythagoricienne ne fut pas le seul privilège d'Aristote puisque Platon la reprend également lorsqu'il affirme que l'âme humaine équilibrée est faite d'intervalles musicaux consonants qui peuvent être exprimés par de simples relations numériques. Nous renvoyons au développement de Van Schaik sur la question, *op. cit.*, p. 40.

C'est pour cette raison que le David de Guillaume Michel exhorte le monarque à jouer de sa harpe dotée non pas du nombre traditionnel de cordes pour un tel instrument (l'iconographie fait le plus souvent état d'instruments à 3, 4, 7, 10 ou 12 cordes□lorsqu'il s'agit de la cithare en forme de delta, ce qui n'est pas le cas ici, on peut en trouver 24)³⁵⁰, mais bien d'une vingtaine de cordes auxquelles l'auteur attache une valeur morale et allégorique dérivée de l'ancienne théorie de l'harmonie numérique□de l'âme□

Cinq, six ne sept cordes ny sont posees
 Tant seulement□mais plus de ving trouvees□
 Signifiant quen ung roy si antier
 Don de vertu ny est point singulier. (fol. 3 v corr)

Chacune des cordes reproduit en son et en consonance une vertu princière. Le rhétoriqueur en énumère exactement 22, que l'on peut répartir en trois catégories: celles qui évoquent la *douceur*, quantitativement la plus importante des trois (douceur, mansuétude, compassion, paix, benignité, bonté, confiance, modération, patience, amour - deux fois cité, il compte pour deux cordes)□le *bon gouvernement* et l'aptitude à rendre *justice* (rectitude, justice, droit, sagesse ou «*advis*», équité, véracité, pitié)□la grandeur enfin, consubstantielle à la dignité royale (force d'esprit, magnanimité, libéralité et fidélité)³⁵¹. Van Schaik a montré que le principe de relier le nombre de cordes de la harpe à un symbolisme numérique était une habitude courante des enlumineurs□les artistes médiévaux dépeignent souvent David jouant un instrument à 10 cordes pour symboliser les 10 commandements□lorsqu'il manie la cithare, les 24 cordes évoquent le double exact du nombre d'apôtres□elles font référence également aux *viginti quatuor seniores*, les vingt-quatre anciens de la Révélation de saint Jean³⁵². Le classement des effets de la harpe en fonction des vertus royales témoigne ici d'un désir d'ériger l'instrument de musique en instrument de pouvoir. Les propriétés lénifiantes des premières cordes favorisent la paix du prince avec son

³⁵⁰ Cf. Van Schaik, op. cit., pp. 76-81.

³⁵¹ Fol. 4^r

³⁵² Livre 1 des *Paralipomènes*, ch. 15, *PL* 113, 652 A.

royaume, elles sont une parade contre les troubles civils. Elles sont aussi une manière de rapprocher François I^{er} avec le Dieu de bonté. Celles qui permettent l'exercice de l'ordre et de la justice renvoient au rôle de médecin du monarque, appelé à délivrer le peuple des excès qui la rongent en faisant régner le bien et le droit - manière d'évoquer le pouvoir de la musique à préserver au corps social son intégrité et sa pérennité, dont elle se porte garante. Elles rappellent ce passage tiré de la *Sagesse* de Salomon dans lequel le Dieu apparaît comme le maître et le législateur de l'univers, celui qui règle « toutes choses avec mesure, avec nombre et avec poids »³⁵³. Les cordes de magnanimité glorifient enfin la grandeur et la force du roi à la tête du royaume, facteurs de protection et de stabilité. Les effets procurés par la harpe royale viennent surtout de cette dimension symbolique appliquée aux cordes. À chaque vice du royaume correspond son contraire, chacune des cordes de la harpe mobilisant l'influence d'une vertu royale susceptible d'exercer une action curative au sein de la nation.

[...] Autant quatoucheras
 De cordes lors autant tu chasseras
 De faulx espriz et de vices enormes
 Qui vont gastant de ton royaulme les normes.
 Contre ce cas pusillanimité
 L'accord prendras de magnanimité
 En appetant selon Dieu et raison
 Tous vrayz honneurs de royalle maison.
 Contre lesprit et vice d'insolence
 Tu chanteras la chanson de prudence. [...]
 Tu choisiras l'accord de pascience
 Contre labeur, peine, travail, nuisance. [...]
 Brief tu pourras toutes vertuz acquerre
 Sus l'instrument soit aux champs ou en guerre
 Pour vray quantant y a de roys de roynes
 Cordes, ou nerf, autant de vertuz plaines. (fol, 12^v - 13r. corr)

³⁵³ *Sagesse* 11, 21.

Le principe de relier la musique à des effets vertueux est un procédé classique à la Renaissance. L'habitude de rapprocher les vertus et les cordes a une longue histoire, elle remonte à Jean Chrysostome comparant la cithare à une symphonie de vertus³⁵⁴ il y voyait le symbole de l'amour³⁵⁵ « De même que les sons de la cithare sont différents entre eux, dit-il, mais qu'il n'y a qu'une seule consonance et qu'un seul musicien qui la manie, ainsi la cithare représente l'amour, et ses différents sons symbolisent les paroles bienveillantes inspirées par l'amour »³⁵⁵. Par la musique de ces vertus, disait aussi Ambroise, la lyre qui accompagne les psaumes est un facteur d'unité dans l'être et d'unité entre les hommes³⁵⁶. Il comparait les sons de la cithare de David au concert des sept dons de l'Esprit qui permettent au croyant de triompher des vices pour mieux faire advenir le règne des bonnes œuvres³⁵⁷. Cette propension du lyrisme à faire aimer la vertu aux jeunes gens était le rôle que Platon assignait aux citharistes³⁵⁸, et qu'Aristote évoquait en affirmant que la musique peut orienter vers le bien³⁵⁹. C'est bien la fortune de ces théories musicales qui trouve à s'exprimer dans le *Penser*. Le choix de la vingtaine de cordes, en revanche, semble répondre à des considérations moins anciennes. Dans son traité sur la *Dignité et les effets de la musique* dédié à Béatrice d'Aragon, Jean Tinctoris de Nivelles, cet ancien diplômé de la faculté de droit de Louvain devenu chef de chœur et professeur de musique à la cour de Ferrante à Naples, ramène au nombre de vingt les principaux effets de la musique, qu'il développe longuement³⁶⁰ ils sont essentiellement religieux et permettent à l'homme de purifier son cœur pour servir Dieu et s'élever à la contemplation des choses divines³⁶⁰. Dans son *Dialogo*, Galilée en énumérera à son tour pas moins de dix-huit³⁶¹.

³⁵⁴ Ps. 149, *P. G.* 55.494.

³⁵⁵ Cf. T. Gerold, *op. cit.*, p. 130.

³⁵⁶ H. M. Schueller, *op. cit.*, p. 233.

³⁵⁷ Comm. au ps. 1, v. 11, in *P. L.* 14. 926.

³⁵⁸ *Protagoras*, 326.

³⁵⁹ *Politique*, VIII, 5, 1340 B.

³⁶⁰ Johanne Tinctoris, *Complexus effectuum musices*, intégralement reproduit et traduit par J. Donald Cullington et Reinhard Strohm dans Egidius Carlerius et Johannes Tinctoris, *On the Dignity and the Effects of Music. Two fifteenth-century treatises*, Institute of Advanced Musical Studies, King's College, London, 1996, pp. 51-79. Les effets évoqués sont les suivants³⁶¹ 1) plaire à Dieu — 2) agrémenter les

Les effets sélectionnés par Guillaume Michel ont pour caractéristique d'être moins mystiques que le fruit d'une allégorie morale et politique□ les sons obtenus par la harpe obligent le monde à ressembler à son souverain, lui-même image de Dieu, et à fonctionner ainsi que lui-même fonctionne, par aimantation vers le bien et la vertu. Ils transforment le peuple et font de lui un autre que lui-même, le reflet du roi idéal, et c'est cette *mimesis* qui permet une guérison□

Sonne souvant, sonne contre lerreur
 Qui ton pays detiens, faictz luy terreur.
 Faictz que tous ceulx qui feront tes offices
 Soyent parfaictz et bons iusticiers
 A celle fin que tout cas impropice
 Soit mis a bas par Royalle pollice.
 Sonner te fault ces sont harmonieulx
 Et pour certain tu ten trouveras mieulx. (fol. 11')

1. David accorde la harpe

Nulle part dans la Bible n'est-il question de David accordant sa lyre. Ce thème a pourtant connu une fortune immense³⁶² et Guillaume Michel s'en fait, pour une partie, le

prières — 3) augmenter la joie des bénis de Dieu — 4) souligner la ressemblance de l'Église militante et de l'Église triomphante — 5) préparer à recevoir les bénédictions divines — 6) favoriser la dévotion — 7) bannir la tristesse — 8) ramollir la dureté du cœur — 9) mettre le démon en déroute — 10) apporter l'extase — 11) élever les pensées terrestres — 12) faire échec aux désirs pernicieux — 13) rendre heureux — 14) guérir les malades — 15) soulager la peine — 16) stimuler l'esprit des hommes à combattre le mal — 17) attirer l'amour — 18) accentuer le plaisir d'une réjouissance — 19) rendre hommage aux bons musiciens — 20) amener les âmes au parfait bonheur.

³⁶¹ Vincenzo Galilei, *Dialogo della musica antica et della moderna*, Florence, Giorgio Marescotti, 1581, p. 86.

³⁶² Cf. Van Schaik, *op. cit.*, p. 44□ «The present-day musical iconography David tuning the harp is ascribed a symbolic meaning. Researchers are unanimous that the act of tuning is related to the phenomenon of imposing order. The question of what sort of order is imposed is not, however, answered with the same unanimity□. L'explication fournie par Van Schaik met en relation l'action de David accordant sa

porte-voix. Pour préserver la France de la menace d'effets dissonants, le psalmiste recommande à François d'accorder la harpe à l'aide de broches et d'une clé, que Michel revêt encore de valeurs symboliques en rapport avec celles choisies pour les cordes□

Les broches sont tous les honneurs royaulx
 Qui les vertuz, cordettes et boiaulx
 Doibvent roidir et lascher par mesure
 Bien saigement sans quil y hait fracture.
 Quant les vertuz sont en ung roy trop lentes
 Roidir les doibt pour estre mieulx sonantes□
 Et les tirer ou ses vrays honneurs propres
 Honneurs royaulx, qui ne luy sont impropres. (fol. 4 v corr)

La manière dont la médecine musicale agit dans le corps du roi est limpide. Si celui-ci se trouve faible et voit les vertus diminuer en lui, il doit recourir à un aiguillon qui le ramène à ses mérites premiers qui font le bon monarque□le spectacle des honneurs dûs à son rang. Le roi se redressera devant le respect qu'il inspire à ses ministres et à son peuple, lit-on dans un argument qui fait de la célébration du prince l'ennemi du vice et de la paresse□

Quant ung seigneur et prince regarde
 Les grans honneurs que son peuple luy garde,
 Les dignitez, la haulte révérence,
 Plus est esmeu à vertu, et semence
 De bien ouvrier, veu que d'honneur la gloire
 De vertu est loyer et salaire [*sic*]. (fol 5')

Et pour actionner les broches, David offre à François une clef mystique, l'honneur de Dieu, car toutes les victoires et les honneurs remportés par le roi proviennent d'abord de Lui□

harpe avec la légende de Pythagore découvrant des rapports numériques dans les intervalles musicaux, et donc le principe d'ordre régissant la musique. David a également assuré l'ordre dans l'organisation des chants et de la musique du culte (*Chroniques*)□c'est en tant que réformateur des cérémonies religieuses

[...] Par ceste clef misticque
 Princes et roys estans larges donneurs
 Le nom de Dieu doibt tourner voz honneurs
 Le nom de Dieu et honneur souverain
 Doibt preferer, car il est primerain. (fol. 5^v)

L'action d'accorder la harpe trouve donc encore son accomplissement dans l'exercice du pouvoir royal□en ajustant son instrument à la musique des honneurs qu'il reçoit, le roi se réforme lui-même, en se rapprochant de Dieu□il peut alors rectifier l'ordre qu'il souhaite pour le monde, harmonieusement et à son idée. L'analogie nécessaire du microcosme (en l'occurrence la personne royale) et du macrocosme (le royaume) est préservée, et avec elle l'emprise universelle des effets de la musique. Une fois encore, Michel perpétue à la cour de France de très anciennes théories musicales selon lesquelles le prince doit s'accorder lui-même avec la musique des sphères, la musique divine, afin d'accorder le monde à son image et à celle du Très-Haut.

Puisque les Écritures ne font pas état de David accordant sa cithare, il est légitime de questionner les sources qui amènent le *Penser* à dégager cette lecture politique du psalmiste accordant sa harpe. Une fois encore, il faut remonter à l'école d'Alexandrie pour trouver l'origine première de ce motif apocryphe. Lorsque le rhétoricien évoque François I^{er} accordant ses vertus au diapason des honneurs et de la toute-puissance divine, il renvoie à Philon, celui qui comparait l'homme de bien à un musicien ayant accordé son âme à la manière de la lyre□or cet instrument parfait qu'est l'homme, «□il a été bien accordé, produit la meilleure des symphonies, qui ne consiste pas dans le mouvement et les sons d'une voix mélodieuse, mais dans la concordance des divers actes de la vie□³⁶³. Cette harmonie atteinte, l'esprit humain est susceptible de s'élever vers les régions célestes et à prendre part aux ronds des planètes et des étoiles, d'après les lois de la musique parfaite instituée par l'Éternel. Cette conception de l'ordre musical du monde qui tire ses

d'Israël, dit Van Schaik, qu'il joue un rôle similaire à celui de Pythagore, celui d'instigateur de l'ordre musical.

³⁶³ *Quod Deus immutabilis sit*, par. 24-25, cité après Gerold, pp. 61-62.

accords de Dieu-Créateur, roi de l'univers dont le roi très-chrétien veut devenir le type, ne cesse de se développer chez les Pères. On la retrouve chez Clément d'Alexandrie □ celui dont David est le prophète, écrit-il, «□ accordé la dissonance des éléments en rapports consonants, pour que le monde entier soit en harmonie□³⁶⁴. L'image revient chez Michel de Meaux, qui décrit les broches de la harpe davidique comme des états d'âmes que la clé de la grâce peut ajuster et rendre conforme à l'harmonie primordiale³⁶⁵□ on la rencontre presque à l'identique dans l'*Ars musica* de Johannes Aegidius de Zamora (c. 1300)³⁶⁶. C'est ainsi que les représentations du psalmiste accordant son instrument deviennent le reflet symbolique du Christ-Logos régissant le macrocosme ainsi que le petit monde, le corps de l'Église dont chaque chrétien est une corde. Par le même principe d'analogie, le roi est alors prêt à être considéré comme le microcosme de cet univers plus grand qu'est le royaume□ l'équilibre de l'un influence l'autre, d'où l'importance que les vertus du roi François soient fermes et bien tendues.

2. David range la harpe dans son étui

Lorsque le corps du royaume et le corps du roi sont enfin assurés en leur intégrité, François I^{er} peut enfin se reposer et ranger la harpe dans son étui, symbole de la constance dans la vertu□

Prendz doncq en gre ma harpe tant infuse
De sy beaulx sons□ mais affin quelle ne suse
Tu doibs avoir ung estuy ou custode
Pour la loger en sa royalle mode.

³⁶⁴ *Protrepétique*, I, cité après Gerold, p. 74.

³⁶⁵ Michel de Meaux, *Commentaire du psaume 97* (v. 5-6) conservé à Oxford., bibl. de New College sous la cote Ms 36, en particulier les fols. 54^{r-v}. Le passage auquel nous nous référons est reproduit dans Christopher Page, *Voices and Instruments of the Middle Ages, Instrumental practice and songs in France 1100-1300*, Londres et Melbourne, J.-M. Dent & Sons, pp. 231-32.

³⁶⁶ Ed. Robert-Tissot, 1974, en particulier p. 118.

Lestuy sera continuation
 La conservant bien de corruption
 De fraction [*sic*], dordures, et broilleure
 De la gaster, et tomber en fracture. (fol. 12^v corr)

L'importance accordée à la «Continuation et perseverance de vertuC est bien sûr un lieu commun dans les ouvrages sur la dignité royale. Dans la *Somme le roi*, le frère Laurent la désignait comme le cinquième degré de la vertu royaleC «C'est une vertu qui faict le cueur ferme et estable en Dieu comme tout fondee sur ferme roche et comme arbre enraciné en bonne terre qui ne se crolle pour nul vent qui puisse venterC³⁶⁷C il faisait même du David des psaumes, celui qui n'avait de cesse d'invoquer Dieu «Cors lassault du dyableC, son principal modèle³⁶⁸. L'allégorie du *Penser* transpose simplement dans un langage musical cette dernière valeur de noblesse que toute poésie célébrative ne pouvait négliger. Mais il y a plus. Le soin attentif que Michel porte à l'instrument est révélateur du trésor de significations morales et politiques qu'il y insère. L'importance de le garder à l'écart de tout mal et de toute corruption extérieure, en sûreté dans un écrin de vertus, illustre admirablement son rôle dans le retour du royaume à l'intégrité spirituelle et moraleC manière de suggérer que la harpe, même au repos, s'oppose par essence à toute forme de putréfaction qui pourrait aussi bien dégrader un corps d'homme qu'un corps social. Manière encore d'insister que la métaphore musicale reste liée à celle de l'organisme sur la voie de la guérison.

À ce point de notre analyse, il apparaît donc qu'en bon rhétoricien, Michel attache au symbolisme afférant à une image simple et agréable une valeur complexe, mesurable à l'aune des auteurs chrétiens et des théoriciens auxquels il fait référence, et qu'il faut décrypter. En tant qu'attribut royal, il confère à la harpe la valeur de l'objet de mémoire si important à l'époque scolastique - ce dispositif permettant, par un système d'images, de fixer dans la mémoire princière des connaissances fondamentales et de donner une forme

³⁶⁷ Frère Laurent, *Somme le roi* (1464), BNF ms. fr. 958, fol. 77^v

³⁶⁸ *Idem*.

concrète à des intentions morales et spirituelles en vue d'un bon gouvernement³⁶⁹. En tant qu'instrument biblique, il la charge d'un réseau complexe de significations auxquels on peut remonter en réunissant les témoignages d'une multitude de Docteurs de l'Église. Dans le domaine du symbolisme politique, où il s'agit de fabriquer une image idéale du roi, le rhétoricien apparaît donc comme le détenteur d'une tradition «*facite*» qui le renvoie, comme par automatisme, au riche héritage chrétien qu'il lui revient aussi de perpétuer. Ce type de jeu intellectuel mêlant événements contemporains (la montée au trône de François I^{er} et la nécessité de réformer le royaume), légendes antiques sur la musique, patristique, numérologie, éléments de pratique musicale, était certes inscrit dans la mentalité de l'époque et donnait matière à dissenter, mais il visait en même temps à s'affranchir des modes et de la barrière du temps, comme en témoigne le précieux imprimé, de toute évidence destiné non seulement à François I^{er}, mais à la postérité.

Il faut reconnaître qu'au moins indirectement, et surtout à la suite de théoriciens plus influents comme Marsile Ficin, une telle appréciation de la musique de David a eu des émules plus tard dans le siècle. On en voit des traces dans le milieu raffiné des «*politiques*», ces hommes de lettres modérés qui appelaient de tous leurs vœux le retour de la concorde en France au moment des guerres civiles. Lorsque le poète hébraïsant Guy le Fèvre de la Boderie, dont on connaît le rôle essentiel à Anvers dans l'édition de la Bible polyglotte, invoque dans sa *Galliade* les talents du psalmiste en la personne du «*divin harpeur*», il renoue précisément avec la tradition curative associée à la harpe et aux théories politiques dérivées de cette dernière dans la tradition chrétienne. David apparaît comme l'homme qui a pénétré les lois de l'harmonie universelle fondée sur les nombres, celui aussi qui permet d'espérer de voir un jour cette harmonie reproduite à nouveau sur la terre. Sa musique, rendue sublime par le souffle de l'Esprit, a fait résonner à l'unisson toutes les extrémités de l'univers, le macrocosme à qui la retrouvera, il sera donné de

³⁶⁹ Cf. F. Yates, «*La mémoire médiévale et la formation d'un système d'images*», in *L'Art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1975, pp. 119-43.

réaliser à nouveau, par une chaîne d'effets et de correspondances, la concorde et au sein du microcosme. Prenant comme anagramme «*L'un guide Orfee*» et comme devise «*Le saint David revit orphiquement en Guy*», Le Fèvre a déplacé l'accent sur la figure du prêtre le saint prophète orphique, tel un nouveau David, engendre musicalement l'harmonie universelle et permet la conciliation d'une tradition scripturaire et d'une *prisca theologia*.

Parallèlement, le milieu des académies où se rencontrent le roi, les courtisans, les poètes, les musiciens, poursuivra aussi la recherche des effets apaisants de la harpe de David sur Saül dans sa quête de la «*Musique mesurée*». C'est dans l'Académie de poésie et de musique fondée par Jean-Antoine de Baïf et Joachim de Courville que Claude Le Jeune, musicien calviniste, met en musique les psaumes de Baïf en vers mesurés. L'académie toulousaine des Jeux floraux gratifiera d'ailleurs Baïf d'une statue de David en argent pour l'impulsion qu'il imprima sur la traduction et l'harmonisation des psaumes³⁷⁰. Le type de collaboration qu'il encourage entre poètes et musiciens est un nouveau surgeon de l'idéal lyrique dégagé par David lorsqu'il soulageait Saül, décrit en ces termes dans les *Trophées* de Du Bartas³⁷¹ :

Et peut-estre qu'aussi de David le saints mots
Doucement animez de passages dévots,
Exorcistes, chassoyent l'ennemy de nature
Qui, traistrement, l'âme du roy torture.

De la même manière, Frances Yates l'a montré³⁷², les académiciens espéreront hâter le retour de l'harmonie et de la paix qui manquent cruellement dans la seconde moitié du XVI^e siècle non plus par les armes, dont on ne compte plus les ravages, mais par les pouvoirs curatifs du chant accompagné.

³⁷⁰ Cf. F. Yates, *The French Academies in the Sixteenth Century*, Londres, Warburg Institute, 1947, éd. française aux P.U. F. en 1996. Retrouver le passage concerné.

³⁷¹ *Les Trophées*, op. cit., v. 405-408.

³⁷² *Op. cit.*

Chapitre VII

David dans l'arène

Les gigantomachies et les théomachies exercent une fascination sur les poètes de la Pléiade qui devait les amener, on s'en doute bien, à relire le combat de David et Goliath. Ce déplacement des géants antiques vers les géants bibliques avait d'ailleurs été préparé par l'exégèse et la poésie médiévales³⁷³ selon Françoise Joukovski, les auteurs chrétiens assimilent très tôt les colosses mythologiques à leurs équivalents bibliques en tant qu'incarnation symbolique de l'orgueil et du péché. Lorsque le motif atteint le XVI^e siècle, les géants n'ont donc rien perdu de leur force d'attraction³⁷⁴. Du Bellay les place au premier rang des sujets gréco-latins pouvant conférer l'immortalité au poète. Ronsard lui répond, l'année suivante, par une ode rappelant la noblesse du thème depuis l'Antiquité. La ferveur qui conduit plusieurs d'entre eux à renoncer avec Marulle aux «*Tables mensongères*» propulse naturellement Goliath sur le devant de la scène épique³⁷⁵. Du Bellay, Pierre de Brach et Du Bartas lui consacreront des vers célèbres, non pas en moralistes mais en chercheurs du potentiel poétique et esthétique des Écritures. Ils redécouvrent dans le Philistin la beauté de l'ancienne titanomachie en questionnant sa ressemblance avec ses *alter ego* de la fable et des lettres classiques.

La Monomachie de David et Goliath de Du Bellay

Lorsque Du Bellay entend renoncer aux Muses et aux charmes des fables, le parti qu'il choisit est à des lieues de l'abandon intransigeant du grand modèle antique. Certes, aux attaques des militants de la vérité scripturaire contre les histoires mythologiques et païennes, il répond dans la *Monomachie de David et Goliath* en s'inscrivant dans le droit fil de la poésie chrétienne, mais non sans recourir aux figures de style des poètes classiques. À l'instar de Marulle, il compte résister à la séduction des Muses sans pour autant renoncer à leur chant ensorceleur.

Les références épiques de la *Monomachie* s'appuient, au départ, sur des intentions chrétiennes. Les premiers vers s'élèvent comme une prière

O Dieu guerrier, Dieu que je veulx chanter,
Je te supplye, tens les nerf de ma lyre
Non pour le Grec, ou le Troyen vanter,
Mais le Berger, que tu voulus eslire.³⁷⁴

et les derniers se closent sur la mention d'une «*Sainte fantaisie*» (v. 231). Dans cet intervalle, la fascination pour la mythologie antique se superpose au dessein chrétien et sa trace pourtant jugée «*discrète*» par Guy Demerson³⁷⁵ marque fortement l'ensemble du poème. Du Bellay emprunte à ses modèles l'allure jovienne du Dieu des armées faisant tonner le ciel à l'Orient (à sa «*dextre*», v. 126) en présage d'événements favorables aux siens (v.126-128)³⁷⁶ et persistant à «*accabler sou'sa foudre*» (v. 166) ceux contre lesquels il déchaîne «*le feu vengeur des offenses du monde*» (v. 204). L'intuition de Pindare selon laquelle la force divine laisse une empreinte surnaturelle sur les êtres qu'elle visite trouve à s'exprimer chez chacun des protagonistes. David, on le sait, partage avec le triomphateur

³⁷³ Françoise Joukovski, «*La Guerre des dieux et des géants*», *Bibliothèque d'humanisme et de la Renaissance*, t. 29, 1967, pp. 55-92.

³⁷⁴ J. Du Bellay, *La Monomachie de David et de Goliath*, éd. Critique E. Caldarini, Genève, Droz, 1981, p. 41, v. 17-20.

³⁷⁵ *Op. cit.*, p. 392.

³⁷⁶ Cf. *Énéide* IX, v. 630-31, et Ovide, *Fast.*, IV, v. 833-34.

pindarique son éblouissante luminosité et emprunte au chef de l'Olympe la posture du grand altitonnant□

Finablement courbé sur les genous,
Panché à droit, d'un pié ferme il se fonde
Ainsi que Dieu, lorsqu'il darde sur nous
Le feu vengeur, *etc.* (v. 201-04)³⁷⁷

Goliath, «**P**ambant d'armes insignes□ (v. 37) incarne également les forces maléfiques grâce à un réseau de métaphores ignées qui qualifie jusqu'à sa tenue et son heaume, lumineux «**C**omme un brillant escler□ (v. 73). Il emprunte également aux procédés épiques ses traits repoussants. L'horrible panache qui flotte (v. 73), selon la formule homérique³⁷⁸, son corps «**T**out hérissé d'écailles□ et de plumes (v. 119) qui rappelle le monstre marin d'Andromède, la description du bouclier enfin, empreint aux armes infernales□

Nembroth estoit protraict en son boucler□
Sa main bransloit l'horreur d'une grand'hache. (v. 76-76)

À la Gorgone figurant sur le bouclier d'Agamemnon succède Nemrod et ce renvoi est un signal formel permettant d'identifier le genre héroïque. La main qui menace de la hache jaillit pour sa part du vocabulaire virgilien³⁷⁹, tout comme les allures de «**T**ier taureau□ (v. 115) écumant de rage et grondant du tonnerre, et d'autres allusions au règne animal que l'on retrouvait déjà chez Marulle□

Ce diable adonq'tonnant horriblement,
Et tout baveux d'écumeuse fumiere,
Grinça des dents espoüantablement,
Et en fronçant nez, et front, et paupiere,
Blasphema Dieu, le ciel, et la lumiere. (v. 169-73)

³⁷⁷ Cf. Demerson, *op. cit.*, p. 393.

³⁷⁸ *Odyssée*, XXII, v. 124.

³⁷⁹ *Énéide*, XI, v. 651□«**T**unc validam dextra rapit indefessa bipennem□.

Le théomorphisme qui fait apparaître Dieu sous une écorce humaine est ici inversé : Goliath prend la forme imaginaire du « diable », chef de ces ténèbres où ne résonnent « que pleurs et grincements de dents »³⁸⁰. Le génie personnel de Du Bellay apparaît encore plus clairement lorsque dépassant la topique du genre, il puise à un terreau philosophique contemporain de quoi enrichir sa description du philistin. Guy Demerson³⁸¹ a fort judicieusement remarqué que Goliath sature ses blasphèmes de thèses évhéméristes, sceptiques et épicuriennes jugées hérétiques au temps de la Pléiade. Le géant se présente comme l'émule des Géants, que leur puissance physique divinisait :

Je suis celui, qui avec ces deux mains
Me feray voye au celeste habitacle. (v. 89-90)

Sceptique, il reste sourd aux appels de l'au-delà et récuse pour lui-même le modèle d'obéissance et d'enchantement de l'Hercule gaulois :

Ce n'est pas moy, que la voix d'ung oracle
Si doucement tire par les oreilles. (v. 95-96)

Il décrit enfin la foi dans le Dieu unique dans des termes chers à l'allégorie morale des Épicuriens, comme « une extériorisation superstitieuse d'impulsions instinctives »³⁸² :

Est-ce ton Dieu, ou bien faulte de cœur,
Qui te defend descendre à la campagne [...]

Qui autre Dieu, que ma force nadore (v. 107-08 et 100)

Ses propos sacrilèges retournent contre Yahvé les arguments que les mythographes opposaient aux dieux païens pour en prouver l'inexistence. À ces blasphèmes, David oppose l'inversion du rapport de force développé dans le *Magnificat*. Du Bellay insiste sur l'être « chétif » et le « petit bout d'homme » (v. 146) qu'est le « gay berger » (v. 136), peu rompu aux exercices guerriers, et le contraste obtenu avec « le grand Colosse » (v. 211)

³⁸⁰ *Matt.* 8, 12 et *Luc* 13, 28.

³⁸¹ *Op. cit.*, p. 393.

révèle le merveilleux chrétien□par lui, un cas de disproportion évidente devient le lieu avéré d'un miracle□

Et sur le champ apparoistre l'on voit
Un bergerot à la chere eveillée□
Sa pennetiere en escharpe il avoit,
Et à son bras sa fonde entortillée. (v. 129-32)

Dieu agira envers David comme un «□boucler [bouclier] de ferme esperance□ (v. 164), conformément à l'allégorie paulinienne de la grâce□face à cette armure spirituelle le Géant se trouvera impuissant et ses armes retomberont sur lui-même. Elles sonneront sa défaite («□bon harnois tonne□, v. 213), conformément à la formule homérique³⁸³. C'est ainsi que le langage des mythes et le verbe biblique s'enchevêtrent chez Du Bellay lorsqu'il tente d'ouvrir une voie nouvelle dans l'épopée biblique□Pierre de Brach s'en souviendra et lui empruntera le procédé lorsqu'il se mesurera à lui dans son *épyllion* sur le même sujet.

Pierre de Brach

Si, pour Du Bellay, l'argument du livre de *Samuel* offrait au poète une matière plus sainte et donc plus noble que celle choisie par «□le sonneur des Pergames de Troye□ (v. 232), Pierre de Brach, dans sa dédicace à Montaigne³⁸⁴, confesse se tourner vers le combat du Térébinthe moins par souci poétique que pour des raisons politiques□les Muses, même lassées de chanter «□l'horreur de Bellone□, ne peuvent se passer de se faire miroir du monde□

Or que la France cruelle

³⁸² *Idem.*

³⁸³ *Illiade*, IV, v. 504 et V, v. 42.

³⁸⁴ «□De sur la *Monomachie de David et Goliath*, à Monsieur de Montagne, chevalier de l'Ordre du Roy□, in Reinhold Dezeimeris, *Œuvres poétiques de Pierre de Brach*, tome 2, Paris, Auguste Aubry, 1862, pp. 3-8.

Retourne son fer contre elle, [...]
 Que pourrai je mieux chanter, [...]
 Que l'horrible son des armes (v. 53-70)

Las, ce temps à toute force
 Chanter la guerre me force,
 Car, par-mi tant de soldars,
 Qu'eusse je chanté que Mars (v.49-52)

Les guerres civiles sont impies, à tous les sens du terme : elles sont une révolte contre le pouvoir divin du monarque et un refus de reconnaître la religion établie. Par cette notion de sacrilège, le rapprochement de la crise française avec le duel biblique est rendu possible, l'«heureuse victoire» de David fournissant à la nation éprouvée un motif d'espérance. Mais il faut également croire que derrière l'intention politique, des enjeux d'écriture sont en lice. La *Monomachie* de Du Bellay devait lui avoir plu pour qu'il intitule son *épyllion* de 1576 presque à l'identique de celle-ci, et pour qu'il en relève le même défi, celui de délaissier la «fable moësie» (que Du Bellay récusait déjà, mais dans une orthographe différente³⁸⁵) pour «trompeter le los du grand Dieu qui domine» (v. 11). L'émulation de la seconde par la première est nette : le poème s'ouvre sur la traditionnelle invocation à Dieu, Père, Fils et Esprit (v. 16), et se termine exactement là où Du Bellay interrompait son récit : la mise en fuite des Philistins devant la tête décapitée de leur chef. Là où l'Angevin consacrait 230 vers au récit, Pierre de Brach en écrit plus du double, soit 574 vers. Risquant le parangon, l'épopée de Brach provoque en quelque sorte l'autre en duel : elle prolonge le pont lancé par son prédécesseur entre l'univers des mythes et la matière biblique, au point de construire une histoire antique à partir d'un sujet sacré. La nouveauté du poème se situe précisément là : elle explore les limites ultimes jusqu'où un sujet d'Écriture peut rester lui-même tout en intégrant des éléments dérivés d'un univers poétique étranger.

³⁸⁵ *Monomachie*, v. 225-29 : «Thantez mes vers, cest immortel honneur, / Dont vous avez la matière choisie / Ce vous sera plus de gloire et bonheur, / Que les vieux sont d'une fable moisie».

L'enracinement dans l'univers de la poésie antique s'effectue d'emblée sous le signe du petit dieu de la guerre, que la troupe philistine adopte pour sa divinité. Les «Horreurs de Mars» (v. 70) dévastent la Judée, son feu s'embrase partout où passe l'armée adverse (p. 241). Elles transportent le lecteur en plein univers mythologique

Et, du temple de Mars descroullant les cent portes,
Elle [l'armée philistine] se fit assembler ses guerrières cohortes. (v. 43-44)

Conformément au *topos* développé dans les titanomachies antiques³⁸⁶, l'évocation d'un conflit martial prélude à une confrontation de dimension cosmique, traditionnelle. David, héraut de Dieu, porte sa lumière, conformément à la représentation plastique du maître des dieux imaginée par l'anthropomorphisme mythologique. Il se lève avec le jour et chacun de ses gestes lui rend témoignage

Aussi tost lendemain que Venus la courriere
Eut annoncé du jour la prochaine lumière,
David ayant laissé dans son lit le sommeil
Commença son voyage avecques le Soleil. (v. 263-66)

Goliath, investi d'une tout autre lumière, («Ses yeux tous enflammés ressembloient à l'esclair/ Que Jupin fait briller par le vague de l'aer», v. 173-74), est la cause d'une éclipse symbolique. Lui-même voit mal, ou partiellement, tant il ressemble au «Cyclope amoureux, le borgne Pollipheme» (v. 156) Ses injures professées en rafale, «Comme les soufflets du forgeron boîteux» (v. 186), répercutent le gouffre qui l'habite. Elles font régner la ténèbre dans le camp des Hébreux, rendant pour eux le jour aussi sombre que la nuit

Car jà quarante fois dans l'abîme des eaux
Phoebus avoit plongé le nés de ses chevaux
Pour obscurcir du jour la grand torche alumée,
Qu'il avoit châte jour deffié leur armée. (v. 277-80)

³⁸⁶ Cf. F. Joukovski, op. cit., p. 82.

La description des combattants s'apparente fort à celle de Du Bellay car elle répond aux mêmes conventions épiques. Goliath, tel «Briaré, le géant aux cent bras» (v. 153), ressemble au «Taureau grand et fier, [...] suant et meuglant» (v. 518), impatient d'écraser une bête plus jeune, «Corne et teste baissée» (v. 520). À l'image du taureau succède celle du monstre, accréditée par la Bible («Suis-je un chien?» I Sam. 17, 43), dont l'allure repoussante reprend le *topos* antique de la bête écumante

Tel estoit Briaré, le Geant aux cent bras,
 Qui roidis et muscleus renverssoient tout à bas. (v. 153-54)
 [...]
 En marchant à grands pas la terre il arpenoit
 De sa levre baveuse une escume sortoit
 Une épesse sueur, qui du chef lui degoute
 Par ses rides du front s'avaloit goutte à goutte. (V. 169-172).

Les termes qui décrivent l'apparition du berger ne visent, comme chez Du Bellay, qu'à creuser le fossé qui sépare la force orgueilleuse du Titan et la rusticité de celui qui relève le combat. La figure de l'enfant sans défense l'emporte sur celle du berger habile et courageux, délivrant ses brebis des griffes de l'ours et du lion (v. 323-52). L'inégalité physique des protagonistes attestée dans la Bible reste l'élément le plus sollicité pour mobiliser le merveilleux chrétien:

Quand David arriva. Lors chacun le regarde
 Avec un hausse-bec un chacun le brocarde.
 Et sur tout Goliath, qui le vit jeune et beau,
 De fraile et simple taille, et de taint damoiseau,
 D'un humble et dous regard, n'ayant en son visage
 Rien qui peut remarquer un homme de courage. (v. 407-12)

En revanche, Pierre de Brach prend véritablement ses distances avec Du Bellay lorsqu'il évoque la manière dont le duel trouve à s'accomplir moins fidèle à l'esprit de la Bible qu'à l'art de Virgile en matière de combat, la toute-puissance divine joue davantage le rôle de témoin que celui d'acteur dans la confrontation qui oppose les protagonistes. Chez De Brach, le berger remporte la victoire grâce à son adresse et à son agilité. Ce sont

ses qualités personnelles qui en font un héros davantage que la protection divine dont il est investi. C'est un véritable art de la ruse que le poète dégage de la tactique militaire□

D'un costé le Geant l'attaque roidement□
 David d'autre costé se couvre habilement,
 Se desrobant des coups que l'ennemi lui lance□
 Ore un pas il recule, ore un pas il avance,
 Or s'estant avancé il recule un petit,
 Ores il se fait grand, ore il se fait petit,
 Amusant Goliath par cete ruse experte,
 Jusqu'à ce qu'il a veu sa teste decouverte. (v. 529-36)

Les préparatifs des Hébreux au combat sont également le lieu d'une imitation fidèle de Virgile³⁸⁷□on retend les arcs par des cordes tirées, on remplit les carquois de flèches aiguisées, on fortifie les murs de la cité, creusant des fosses et élevant des remparts. La sentinelle fait le guet toute la nuit, les détails de la guerre fascinent le poète au point que le motif religieux se perd dans l'abondance de détails entourant la vie martiale. Autre élément significatif, au moment où Saül tente de décourager l'enfant d'entreprendre un dangereux combat, c'est à la philosophie morale davantage qu'à la religion que le discours emprunte ses arguments rationalistes pour juger de la pertinence de l'action□

Desiste, povre enfant, desiste de vouloir
 Attenter où ne peut ton pouvoir. (v. 305-06)

David répondra par un argument du même ordre en faisant intervenir un troisième élément, la supériorité absolue du devoir sur les exigences de la volonté et du pouvoir□

Ainsi divergement la crainte et le vouloir
 Se contre-balançoient avecques mon devoir. (v. 349-50)

L'inspiration biblique se trouve, pour ainsi dire, concurrencée par des éléments philosophiques mais aussi poétiques qui amènent De Brach à s'éloigner franchement du

³⁸⁷ *Énéide*, VII, v. 624 ss

récit d'origine. Ce que David gagne en héroïsme et en valeur guerrière, il le perd en profondeur théologique. Moins qu'un repère sacré dans le vaste programme qui conduit l'homme de l'épreuve au salut, il incarne la logique humaine et ses ressources aussi bien physiques qu'intellectuelles. La *Monomachie* calque le fils de Jessé sur le modèle du guerrier antique et sur le canon des vertus héroïques dégagé par Homère et Virgile.

Les Trophées de Du Bartas

De tous les auteurs français d'épopées bibliques évoqués jusqu'ici, Du Bartas est le premier poète protestant à consacrer à David une authentique épopée, et non un *épyllion*. Contrairement au théâtre protestant sur le même thème, le genre dans lequel il s'illustre l'amène moins à dogmatiser qu'à 'poétiser' la matière biblique³⁸⁸ en l'espace de 1095 vers alexandrins, seules deux ou trois courtes allusions dévoilent ses convictions politiques et religieuses. Son ambition de revenir à la Bible comme à une source intarissable de poésie et d'élévation l'amène à s'étendre davantage sur la description des lieux, des émotions et des personnages, à donner un surcroît de vie aux Écritures par une accumulation de détails pittoresques. Les *Trophées* cherchent à unir art et foi d'une manière certes engagée mais peu polémique, fortement tributaire de la tradition épique chrétienne.

La dette de Du Bartas envers ses prédécesseurs apparaît notamment dans la peinture de l'affrontement contre le géant, un combat épique calqué sur le modèle antique où plusieurs métaphores employées intégralement par Du Bellay et Pierre de Brach ponctuent ses vers³⁸⁸. Comme eux, son Goliath est un personnage repoussant, mi-homme, mi-bête³⁸⁹ il est un «³⁹⁰ Dragon escaillé³⁹¹ (v. 77), un «³⁹² Cyclope effroyable³⁹³ (v. 111), un «³⁹⁴ monstre idolatre³⁹⁵ (v. 152), «³⁹⁶ un beuf caché³⁹⁷ (v. 265)³⁹⁸ «³⁹⁹ n'a pour parole / Qu'un grincement de dents⁴⁰⁰ (v. 264-65). À ces comparaisons d'usage s'ajoute aussi un certain nombre de son cru⁴⁰¹ le Philistin est la terreur des bois, un «⁴⁰² sanglier hagard⁴⁰³ (v. 156) et un «⁴⁰⁴ bu contre

³⁸⁸ Sur la nature et l'occurrence de ces emprunts, cf. Jasmine Dawkins, «⁴⁰⁵ Du Bartas' Debt to Pierre de Brach⁴⁰⁶, *French Studies*, vol. 26, no 4, oct. 1972, pp. 385-393.

le Ciel hurlant (v. 138), et le géant du désert, un «Grand dromadaire» (v. 80) transportant le lecteur dans la plaine sablonneuse et rougissante de Judée. Les métaphores liées à la lumière reviennent aussi, le personnage incarnant la forme païenne du feu sacré «Sa menaçante voix est telle qu'un orage / Qui roule, armé d'esclairs, dans un malin nuage» (v. 87-88). Les attributs de sa virilité (crin, barbe, stature) font de lui un personnage hybride partageant avec les créatures infernales de Jérôme Bosch le savant mélange de bestialité et d'humanité déchue. La scène oppose à la lumière du ciel un bon nombre d'images associées par le peintre à l'Antéchrist, prêt à aspirer les témoins de la scène au royaume des ténèbres

Son crin noir, aspre, long, crasseusement se dresse
 Jusqu'à ses larges flancs, sa barbe flotte, espesse,
 Ses mains, ses bras, son sein sont comme un hérisson,
 Couverts au lieu de poil de maint aigu poiçon,
 Sa blasphémante bouche est la bouche d'un antre,
 Ses yeux deux grands brasiers, un abysme son ventre,
 Ses jambes deux piliers, et le voyant marcher,
 On le prendroit de loin pour un tremblant clocher. (v. 59-66)

Pour l'anéantir il faudrait un «Nemrot» (v. 157), mais à sa place se présente à lui l'enfance et l'innocence, un «Gentil pastoureau» (v.153) semblable à ceux qui peuplent l'églogue, mais que Goliath, conformément à la tradition épique, couvre d'injures en l'appelant «Petit Damereau» (v. 241) et «Pucelle affectée». Un garçon, donc,

Qui est de basse taille, et qui sent croistre à peine
 Sur son jeune menton une folastre laine. (v. 159-60)

Et je voy d'autre part un jeune, un tendre fils,
 Où la grace et beauté combatent pour le prix.
 Qui raserait l'honneur dont son menton le frise,
 Le prendrait aisément pour l'amie d'Anchise.
 Il sembleroit Amour, moyennant qu'on ravist
 L'arc d'ivoire à l'amour et la fronde à David.
 L'or luit dessus son chef, etc. (v.217-21)

Le chérubin aura pourtant raison du géant, mais contrairement aux épopées antérieures, il n'aura presque pas à combattre. La foi et non les armes donne la victoire car Du Bartas, en bon protestant, retient dans son écriture la conception calviniste du salut, soit la liberté totale de Dieu qui *seul* sauve ses élus, indépendamment des œuvres. Certes, David déploie toute l'agilité de sa condition et avec l'adresse d'un «*galion*» (v. 279) prenant d'assaut sur la haute mer «*Une horrible carrague*» (v. 280), il projette le caillou sur le front de son ennemi mais «*Le monstre est abatu avant même de combattre*» (v. 356) par la main «*lance-tonnerre*» (v. 363), la main divine qui guide la sienne propre.

L'un des intérêts majeurs de l'œuvre de Du Bartas vient de ce qu'elle se ne termine pas sur le duel du Térébinthe. D'autres aspects qui confèrent à David son étonnante actualité dans le siècle trouvent aussi une bonne place dans son poème. On retrouve bien sûr l'image du musicien et avec elle, le poète scientifique de la *Première Semaine*. Du Bartas rappelle la théorie des effets de la musique mesurée et associe la cure de Saül aux changements de mode musical (phrygien, dorien, etc.) réalisés par David. La théorie des nombres qui explique l'âme en terme d'intervalles numériques revient pour expliquer le désordre psychique dont souffre Saül et le type d'intervention du harpiste.

Si nostre esprit est nombre (ainsi qu'on a chanté)

Il doit estre souvent du nombre alimenté,

Ou s'il est fait par nombre (et de vray je l'estime)

Il le faut r'amener par une douce rime

A quelque bon accord, tout ainsi que la voix

Qui chantant un trio s'esgare quelques fois,

Est ramenée au son par la voix mesurée.

Qui coule selon l'art d'une bouche assurée. (397-404)

À cette image du musicien, Du Bartas greffe également celle du psalmiste, fondamentale pour les réformés. Son très bel éloge du psautier décrit le prince des poètes comme le chanfre de la nature consignait chaque grâce de la Création dans des vers sublimes. nulle merveille ne lui échappe, du vol du rossignol allant se «*lucher dans son berceau*» (v. 804), au «*rayon chambrillé de sa Manne sucrée*» de la butineuse abeille. Le principal sujet de ses vers reste bien sûr «*les los du Souverain*» (v. 802), la source et la matière de ses «*célestes chants*» (v. 800). David apparaît bien comme le grand modèle littéraire de Du Bartas, celui dont il enviera toujours les lauriers éternels.

O vers dignes vraiment d'une eternelle vie [...]

Miracle dont le chef tout en Astres rayonne,

J'ay peur en te voyant, j'ay peur de [*sic*] ma couronne. (v. 830-34)

Même l'engouement répandu pour la traduction de la Bible et des psaumes trouve une place dans les *Trophées*, et avec lui le rêve des protestants de voir David entendu par chacun dans sa langue maternelle. L'effort partagé pour traduire le psautier dans toutes les langues est l'hommage suprême que lui offre le XVI^e siècle, et le signe certain que même l'épreuve du temps ne saura triompher de son génie poétique. «*Ô* volume divin», écrit Du Bartas,

... Tu vivras en tout aage,

Et ployable apprendras à parler tout langage. (v. 865-66)

Les traits par lesquels David apparaît comme un modèle humain de premier ordre se prolongent également dans la peinture que propose le poète du «chevalier errant», celle des années noires du bethléemite marquées par l'exil et le nomadisme. Devant Saül³⁸⁹, David rend le bien pour le mal, il refuse d'attenter au caractère sacré de la personne royale, qu'il appelle «mon Christ» (v. 525), «le saint, l'Oint du Seigneur» (v. 476). Les positions politiques modérées de Du Bartas apparaissent ici au grand jour, la distinction entre le roi et le tyran, au cœur des attaques des monarchomaques contre un souverain jugé inique, trouve une réfutation dans la réponse de David au dilemme qui lui est posé de vaincre ou d'épargner son seigneur légitime. L'attitude de David permet à du Bartas de formuler une règle générale de conduite politique qui, même s'il dépend d'une lecture littérale de l'Écriture, déborde du contexte biblique et donne une piste de réflexion à ceux qui s'interrogent sur le respect inconditionnel du vassal.

De vray c'est un tyran, mais il porte la marque

De prince legitime, et l'eternel Monarque

Ne veut que le vassal trampe jamais sa main,

³⁸⁹ Saül est tantôt nommé par son nom courant (ex v. 439), parfois nommé «Roy Isac» (v. 367).

Quel prétexte qu'il ait, au sang du souverain□

Il me poursuit à tort, mais l'Eternel ordonne

Que je pare ses coups, mais non point que j'en donne. (v. 495-500)³⁹⁰

Les fruits que David récolte de son obéissance aux décrets divins – d'ailleurs un tel retour des choses n'est-il pas l'espérance des réformés en temps de crise□ – sont le lieu de louanges qui servent de transition entre la vie d'errance et la consécration royale. Depuis son choix de suivre Yahvé jusqu'au bout de l'épreuve, «*Il* rit à David□ (v. 765), et ses exploits n'ont rien à envier à ceux d'Hercule, au contraire. Déjà, comme c'est le cas à mesure que le siècle avance, le personnage biblique fait ombrage à la popularité de l'auteur des douze travaux, et le poète n'est pas le premier à revendiquer sa supériorité de David sur le colosse antique³⁹¹□

[...] Il fausche l'Ammonite,

Extermine Soba, racle le Moabite,

Le Jébuséen efface, et presque chaque mois,

Victorieux combat l'orgueil Palestinois□

Si qu'à peine d'Hercul les masses acharnées

Ont donné tant de coups que David de journées. (v. 757-62)

La gloire qu'il en retire permet également le passage de la période héroïque du jeune roi, bientôt à la tête d'un royaume aux dimensions impériales, à la description de l'épreuve que constitue Bethsabée, marquée par la poésie idyllique. La description de la belle est l'occasion pour Du Bartas de revenir au langage des mythes et à faire rivaliser une mortelle avec Vénus, dans la droite ligne de la poésie marullienne. Elle est également l'occasion d'un véritable blason de la femme au bain□

Tandis qu'elle se lave, et que tantost assize

Sur un banc de noir jaspé elle peigne, elle frise,

Elle oingt ses cheveux d'or, qu'elle plonge tantost

³⁹⁰ Je souligne.

³⁹¹ Cf. Marc-René Jung, *op. cit.* Guy Demerson consacre également un chapitre entier au parallèle entre David et Hercule dans *La Mythologie classique dans l'œuvre de la Pléiade*, Droz, 1972, p.p. 395 ss.

De son corps bien formé l'Albâtre sous le flot,
 Telle qu'un lis qui tombe au creu d'une phiole,
 Telle qu'on peint Venus quand lascivement molle
 Elle naist dans la mer, et qu'avecques les Thons
 Jà le feu de ses yeux embrase les Tritons. (v. 905-11)

Montchrestien (*David ou l'adultère*) s'inspirera de ces vers de Du Bartas lorsqu'il décrira à son tour Bethsabée comme une Vénus aux cheveux d'or jaillie de l'onde au moment même où y plonge l'astre du jour³⁹². À sa vue, le roi d'Israël traverse la pire des épreuves décrite dans la *Divine comédie* de Dante, celle du gel et du froid, réservée aux pires des pécheurs au dernier cercle de l'*Enfer* (chant 33). David, d'abord bouillonnant, «Devient tout flamme» (v. 951) puis de glace«il fait une expérience d'aliénation qui le rend aussi étranger à lui-même que la morsure hivernale à la brûlure du soleil»

[...] Ô clairs bains«si vos eaux
 Gelées vont roulant, d'où sortent ces flambeaux
 Qui consomment mon cœur«si vostre onde bouillonne,
 D'où vient ce froid Hyver qui mon ame glaçonne,
 Estourdit tous mes sens, et fait que je ne puis,
 Lethargique venin connoistre qui je suis» (v. 935-40)

Cette division intérieure qui le rend méconnaissable à lui-même, Nathan la dénoncera violemment («Tu as Dieu dans la bouche, et dans le cœur Satan», v. 988), allant même jusqu'à traiter le roi de «Sépulchre blanchi» (v. 987). À la mort de l'enfant de Bethsabée et à la déchéance morale de sa famille prédite dans le récit biblique, Du Bartas lie à l'adultère toutes les malédictions des dernières années de David«la révolte de ses fils (v. 1025-30), le viol de Tamar (v. 1015-23), la mort d'Absalon pendu à un arbre par les cheveux (v. 1035-45), même l'envoi de la peste en Judée, contrairement aux Écritures qui en font une punition pour le dénombrement du peuple (II *Sam.* 24). La description de cette peste n'est pas sans rappeler encore celle de Marulle, à ceci près que Du Bartas choisit de

³⁹² *David ou l'adultère*, in [Petit de Julleville, L.], *Les Tragédies de Montchrestien*, Paris, Plon, 1891, v. 65-80.

filer les métaphores du feu et du froid évoquées plus tôt pour souligner poétiquement le lien entre l'adultère et cette seconde malédiction, placée ailleurs dans la Bible□

Las□ en haine de toy l'air paresseux engendre
 Un mal non paresseux, l'aage vieil, l'aage tendre
 Luy sont indifferens [...]
 Le malade ne peut souffrir la molle couche,
 Un feu sort de ses yeux, un retraict de sa bouche,
 Son chef pese à son col, à ses jambes son corps,
 Dedans il est en flamme, et tout en eau dehors,
 D'une profonde toux ses poumons il agite,
 Il vomit tout ensemble et sang et pituite [...]
 La femme ne poursuit d'une funebre voix
 Son espoux au tombeau, chacun son malheur pleure,
 Le vif avec le mort pesle-mesle demeure. (v. 1049-66)

La pénitence que conçoit David en réaction au jugement divin est également pour Du Bartas le lieu d'une amplification du récit biblique. La scène de 2 *Sam.* 12, 7-14 rapporte sous la forme d'un dialogue l'accusation de Nathan et le *mea culpa* du roi□ les détails visuels de la scène sont laissés à l'imagination□ Du Bartas exploite largement cette liberté et greffe des éléments extrabibliques à sa description de la pénitence□

David oyant tonner ce sacré truchement,
 Appréhende de Dieu l'horrible jugement,
 Est tout matté d'effroy, et n'a point d'autres armes
 Pour vaincre ses ennuis, que les perleuses larmes.
 Il despouille son or, il va du pié foulant
 Son glaive, son bandeau, son sceptre estincelant□
 Il jeusne, il prie, il crie, et dans la proche grotte
 Anime une chanson si tristement devote,
 Que le marbre en souspire, et fendu de douleurs,
 Mesle ses pleurs nitreux avec ses tièdes pleurs. (v. 1071-80)

Le motif des «*larmes pieuses*» provient de Cassiodore (*ca.* 490-585)³⁹³, qui mentionne également le roi descendant de son trône pour s'humilier devant le prophète. À la Renaissance, ce détail est à tel point enraciné dans la tradition iconographique qu'il permet toujours de déterminer le moment de la scène dépeinte par les artistes³⁹⁴—si Du Bartas s'en empare, c'est néanmoins pour donner à la scène un surcroît d'émotion et retrouver un autre grand modèle, Pétrarque. Dans la *Vie de solitude* en effet³⁹⁵, ce temps de recueillement et de repentir symbolise la valeur incomparable du retrait du monde et de la contemplation. Au motif des «*perleuses larmes*», il ajoute également dans son *Triomphe de l'amour* celui de la grotte, le lieu de retrait et de pénitence de Marie-Madeleine. Pour le Toscan, l'entrée de David dans la grotte symbolise les débuts du psalmiste dans la vie de solitude³⁹⁶—il n'est d'ailleurs pas étonnant que l'ouvrage du même nom se termine par une paraphrase d'un psaume pénitentiel, le psalmiste et l'ermite étant chez lui deux figures intimement liées. On voit bien que Du Bartas suit les traces de son prédécesseur et que son traitement de la Bible ne jaillit pas seulement de convictions religieuses, mais également d'un parti pris poétique que le personnage même de David, le poète, accrédite. Si le héros des *Trophées* constitue un modèle pour Du Bartas, c'est qu'il renferme à ses yeux (comme à ceux de Pétrarque) un talent lyrique impérissable, au moins égal à celui des poètes antiques, et que par sa conduite (envers Saül notamment, mais également par ses fautes) il offre des repères à un monde en crise. Les derniers vers de l'épopée présentent d'ailleurs les fléaux et la solitude de David comme le miroir fidèle du temps présent, comme un lieu de méditation pour tous ceux que la Réforme éprouve par la guerre civile—

Dieu, mon Dieu, mon bon Dieu, puisque pour nos offenses

³⁹³ Migne, *P. L.* 70—359.

³⁹⁴ Cf. Charles A. Huttar, «*Trail Grass and Firm Tree—David as a Model of Repentance in the Middle Ages and the Early Renaissance*», in [R.-J. Frontain and Jan Wojick], *The David Myth in Western Literature*, West Lafayette (Indiana), Purdue University Press, 1980, pp. 38-54.

³⁹⁵ Pétrarque, *La Vie de solitude*, II, v. 4.

³⁹⁶ Wyatt et l'Aretin retiennent également l'image de la grotte pour dépeindre la pénitence de David—ils lui joignent simplement l'image de la tombe, la grotte étant le lieu d'une mort symbolique du pécheur et de renaissance spirituelle. Cf. Huttar, *art. cit.*, pp. 52-54.

Tu verses les torrens de de tes aspres vengeancees
 Sur le champ porte-lis, que ton juste courroux
 Bruit, canone, foudroye à tous momens sur nous,
 Que la faim, que la peste, et que l'horrible guerre
 Marchant sous un drapeau, ravagent ceste terre□
 Fay profiter en nous tant de sortes de fleaux,
 Fay que nous esteignons dans nos larmeuses eaux
 Le feu de ton courroux□saincts detestions le vice,
 Et reformez changions en douceur ta Justice. (v. 1085-94)

Seules les larmes de pénitence versées par les protestants à l'image de David semblent donner au «Champ porte-lis» quelque espoir d'apaisement. Au rang des modèles poétiques, humains et moraux qu'offre l'Antiquité, le psalmiste est bien le principal qui laisse espérer la fin du courroux divin et une réconciliation entre Dieu et les hommes. Le «Plus ancien de tous les poètes» est également celui de la plus grande actualité pour l'auteur des *Trophées*, celui qui ouvre le passage de l'ombre à la lumière.

Les Amours de David et de Bersabée

Dans les textes littéraires produits par la Pléiade, la majorité des épopées s'attardent à la «théomachie» de David et Goliath comme un élément déclencheur du récit épique, voire comme seul et unique sujet. Rémi Belleau est le seul à échapper à cette règle puisque ses *Amours de David et de Bersabée* (1572)³⁹⁷ ne traitent pas du célèbre duel biblique. Elles esquissent en revanche une véritable théomachie entre le «Petit Dieu ailé» (Éros) et le Dieu d'Israël, puisant dans le genre épique traditionnel ses deux sujets les plus prisés, la guerre et l'amour.

Depuis la savante analyse de Klára Csűrös sur ce poème héroïque³⁹⁸, les composantes épiques du poème sont connues et ne nécessitent pas qu'on s'y attarde dans le

³⁹⁷ «Les Amours de David et de Bersabee», *Seconde iournee de la Bergerie*, in [Ch. Marty-Laveaux], *Œuvres poétiques de Remy Belleau*, tome 2, Genève, Slatkine reprints, 1965, p. 138.

³⁹⁸ *Art. cit.*, pp. 165-79.

détail. Il reste néanmoins à montrer qu'avec Belleau, l'ancrage de David dans l'univers sacré s'estompe prodigieusement tant l'atmosphère, les milieux et les personnages répondent à des *topoi* étrangers au canon de l'Écriture. Le fils de Jessé «Est en quelque sorte christianisé et n'est plus qu'un enjeu d'écriture», constate Simone Maser³⁹⁹ contrairement aux protestants qui s'attachent à lui comme à l'emblème de leur foi, le poète de la Pléiade transforme les malheurs du roi biblique en un agréable passe-temps et chante la gloire d'Éros, fils de Vénus, alors même qu'il écrit sur la Bible.

Le pluriel du titre, *Les Amours*, annonce d'emblée la couleur de l'*épyllion* il nous amène à des lieux de l'amour sacré, qui est unique, pour traiter de soubresauts amoureux dignes des passions de l'Olympe. Le vrai maître de la destinée du psalmiste est ici Cupidon, dont le récit des manigances constitue le cœur de l'*épyllion*. La construction du récit reflète ce parti pris dans un poème qui compte 380 vers, les cent quarante premiers sont exclusivement consacrés à Cupidon, les cent quarante suivants aux fruits de ses intrigues et à la colère de Dieu, les cent derniers enfin au repentir du roi adultère. Le poème débute d'ailleurs par l'apparition du petit dieu ailé dans le ciel de Judée, à la recherche d'une nouvelle victime l'adverbe de temps «Déjà» place le lecteur dans le temps immuable et révolu de l'épopée et donne à Cupidon un air d'éternité

Dessina ce petit Dieu de ses aïles couplees
 Avoit ramé du ciel les plaines estoilées.
 Couru l'air et la mer, et ses feux decouvers
 Se monstroyent peu à peu par ce grand univers. (p. 138)

Le principal acteur de la tragédie de David est et restera Éros, le premier n'étant que l'enjeu passif de son complot maléfique. Son discours d'ouverture le présente comme une divinité aussi puissante que Dieu il s'attribue le Déluge et la pluie de soufre sur Sodome et Gomorrhe⁴⁰⁰, le «Bras armé» de Dieu⁴⁰¹ (l'expression est biblique), son omniscience

³⁹⁹ *Op. cit.*, p. 107.

⁴⁰⁰ *Op. cit.*, p. 139.

⁴⁰¹ *Idem.*

aussi car «Il sçait que David doit un jour «Tomber sous l'audace / Des forces de Satan⁴⁰² et succomber à une femme, précipitant la ruine de sa famille. Les principales victimes de l'amour énumérées dans les *Triumphes* de Pétrarque (Samson, le roi Ninus de Babylone, époux de Sémiramis, Hector, etc.) reviennent sous la plume de Belleau pour montrer l'étendue de ses pouvoirs, et dans une série d'invectives guerrières Cupidon se promet d'y ajouter aussi David

Moy doncques (dist Amour) n'auray-je la puissance
D'esbranler de ma main. La royale constance
Et le fort de son cuer (p. 139)

Il ne fait bien sûr nulle doute que le petit Cupidon arrivera à ses fins. Dans le cadre des *Bergeries*, la foudre qu'il déchaîne permet de chanter les lois cruelles de l'amour volage, convoitise, péché et crime, et de faire des attraits féminins le lieu, ni plus ni moins, d'un plaisant divertissement.

La description toute en clichés des charmes de Bethsabée met l'accent sur la métamorphose de la dame, d'abord chaste puis devenue coquette sous l'emprise du petit dieu. Petit à petit, elle «Contregarde son teint, / Commence à s'attifer, à se tenir en point (p.140)» Belleau évoque «Le coural soupirant de ses levres molettes / Doublement remparé de moyennes perlettes», et «Le teint frais et vermeil et la gorge et le sein / semez à l'envi et de lys et de roses» (p. 140). À sa vue, David se métamorphose en amant, il perd les sens avant de se perdre lui-même

La voyant, aussi tost se transforme et s'altere
En un corps fantastic, sans veine et sans artere.
Sans foye, sans poulmon, sans tendons et sans chair,
Invisible, venteux, et de substance d'air... (p. 140)

⁴⁰² *Idem.*, 138.

Selon Csürös, Belleau cherche à représenter ici un état de possession diabolique⁴⁰³. Sans pour autant aller si loin, on peut au moins reconnaître qu'il prend lui-même les apparences de son bourreau à mesure, que la passion brûle son âme de l'intérieur. Pour la première fois dans l'épopée biblique, le psalmiste lui-même voit s'inverser en lui l'ordre de l'anthropologie mythologique qui représente les dieux d'après les attitudes humaines. L'apparence physique de l'élu du Seigneur se calque, ailes en moins, sur celle du petit Dieu voltigeur□

Pour sceptre dans la main il porte le flambeau,
 Qui luy donne la vie et le guide au tombeau.
 Pour sa lyre un carquois, et au lieu de couronne
 De ce bandeau fatal son beau chef environne. (p. 142)

Ce ne sont plus désormais des éléments extérieurs à David qui campent la Bible dans l'univers de la mythologie, c'est le psalmiste lui-même qui empoigne la lyre de Cupidon et oublie ses devoirs pour devenir «□adultère assassin□. Le Grand Dieu ne restera pas de marbre devant cette métamorphose□il en subira même, lui aussi, l'influence. Les métaphores de feu utilisées par Du Bellay et Brach pour décrire la colère de Goliath s'appliquent désormais à dépeindre celle de Yahvé. Pour réagir à la faute, il déchaîne la foudre et tel un second Jupiter, il «□fait trembler sous ses pieds la terre et les Enfers□ (p. 145). Monté son «□throsne d'or fin, riche de Diamans, / De perles, de saphirs, de rubis flamboyans□ (p. 145), industriel chef-d'œuvre de Vulcain, il réunit autour de lui un conseil homérique composé de «□la troupe ailée□ des «□petits dieux moyens□. Deux figures allégoriques, Clémence et Justice, apaisent le courroux divin et envoient à Nathan un messager ailé qui n'est pas Mercure, mais un Ange. Le Dieu d'Israël devient bel et bien, sous la plume de Belleau, le roi de l'Olympe. Tous les lieux communs de l'épopée sont réunis pour donner à l'*épyllion* l'allure d'un poème antique, au détriment, évidemment, de la fidélité à la Bible.

⁴⁰³ *Art. cit.*, p. 172.

Seuls les derniers vers de la *Seconde iournee de la Bergerie* rendent à David un peu de sa profondeur théologique. *Un peu*, car si la figure du pénitent apparaît ici pour marquer le retour du roi à sa ‘sainteté’ d’origine et la fin de l’errance morale du souverain, elle s’inspire (comme chez Du Bartas) davantage de Pétrarque que de la Bible. David se retire dans «Un antre solitaire, / un caveau tenebreux, une fosse, un rocher» (p. 150), ajoutant à la punition divine la volonté de se châtier aussi par une vie sombre et austère : «Toy désormais caverneuse maison / Tu sera mon palais, et ma noire prison» (p. 151). Le poète lie lui aussi ce séjour de réclusion dans la «Valee» des «Ombres et des nuits éternelles» (p. 150) la composition des psaumes pénitentiels :

Ayant fait ses regrets, prend sa lyre d’yvoire,
 Baigne ses yeux de pleurs, sacrant à la memoire
 De son peché commis, les larmes et les sons,
 Et les vers animez de ses tristes chansons. (p. 151).

Ayant perdu le roi au profit du petit dieu Amour, Belleau retrouve, après maintes tribulations, un psalmiste — non pas celui de *Samuel*, qui ne dit presque rien sur la composition du psautier, mais celui de Pétrarque. Le personnage de David s’est donc vidé de sa dimension théologique, il est devenu un motif poétique élégant mais sans véritable profondeur.

Conclusion

Le traitement de l'épopée biblique par Du Bellay, de Brach et Belleau, empreinte de références aux poèmes héroïques grecs, est exemplaire des métamorphoses encourues par la figure de David dans la seconde moitié du siècle. Le berger biblique, d'abord simple protagoniste d'une série de héros antiques dans les compilations tardives (*Roman des Neuf preux*, *Hardiesses* de Sala) est devenu le lieu d'une attention spécifique et soutenue, au point que gravitent progressivement autour de lui des projets de *Davidiade* ou d'une *Israëliade* susceptibles (l'espère-t-on) de rivaliser en qualité poétique avec des chefs-d'œuvre tels que l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Même si un bon nombre de ces *épyllia* ont une valeur narrative et littéraire indéniable, il faut néanmoins reconnaître que leurs succès ponctuels ne les ont pas tous rendus immortels, peut-être pour une question de méthode. D'une part, la manière de revêtir la Bible du manteau de l'épopée classique reste fortement tributaire de l'imitation, et comme rarement la volonté de faire du neuf avec de l'ancien produit d'œuvres impérissables, ces poèmes héroïques, pourtant promis à une brillante destinée, franchissent tant bien que mal l'épreuve du temps. D'autre part, l'approche profane des Écritures engendre un essoufflement du genre épique et suscite de vifs mouvements de contestation qui ne favoriseront pas l'attrait pour le 'grand genre' □ Max Engammarre l'a constaté, « La veine de l'assimilation de certaines histoires de l'Ancien Testament à des fables va parcourir tout le XVI^e siècle chez certains que les uns et les autres, protestants et catholiques, vont qualifier d'achristes, d'athéistes, d'épicuriens, de libertins spirituels et de quelques autres sobriquets bien sentis »⁴⁰⁴. La critique acérée que Boileau dirige contre les surgeons de l'épopée biblique au XVII^e siècle est symptomatique de ces réactions épidermiques qui stigmatisent un *corpus* peinant à trouver ses propres lettres de noblesses □

⁴⁰⁴ « David côté jardin □ Bethsabée, modèle et anti-modèle littéraire à la Renaissance », in *Mélanges Daniel Ménager*, Genève, Droz, 2003, p. 539.

Le Jonas inconnu seche dans la poussiere.
 Le David imprimé n'a point veu la lumiere.
 Le Moïse commence à moisir par les bords.⁴⁰⁵

Dans le placard des 'fables moisiens', le poème biblique se range relativement tôt à côté d'œuvres des «*affabulateurs*». Cette condamnation sans appel est certes bien sévère, mais elle montre combien la postérité n'arrive pas à dépasser les modèles consacrés de la poésie épique par la seule force de l'imitation, pourtant si bien pratiquée par le cercle de la Pléiade. Au lieu de lui donner des ailes, le désir de renouveler l'héritage de l'Antiquité conduit la poésie biblique à une forme d'impasse dont la *Seconde Journée de la Bergerie* de Rémi Belleau révèle les limites. En recouvrant David du masque des dieux antiques, le héros se laïcise et perd l'intérêt théologique pourtant à l'origine de sa fortune littéraire. Dans l'épisode de Bethsabée, il devient l'un de ces «*putti* dodus et frisés» qui, selon l'expression de K. Csűrös, «*voltigent par essaims*»⁴⁰⁶ autant dire qu'il se banalise et devient, de même que la Bible, méconnaissable. Le siècle de Boileau hâtera le déclin d'intérêt pour cette forme spécifique de l'épopée biblique. En revanche, il s'intéressera davantage au personnage sacré et archétypal du roi d'Israël. La vigueur que les protestants comme Du Bartas et Agrippa d'Aubigné instillent au psalmiste ouvrira son avenir littéraire et le théâtre, avec la traduction des psaumes, en sera le principal artisan. Les tragédies des dramaturges réformés sont la réponse personnelle et engagée à la crise des valeurs qui secoue le royaume comme au passage malaisé du merveilleux chrétien au merveilleux païen. Elles mettront en lumière un autre aspect du bethléemite, celui du croyant.

⁴⁰⁵ Boileau, *Satire IX*, v. 92-94. Cité après Csűrös, p. 9. *Jonas, ou Ninive pénitente* (1663) et *David, ou la vertu couronnée* (1665) sont de J. de Coras, le *Moyse sauvé* (1653) est de Saint-Amant.

⁴⁰⁶ *Art. cit.*, p. 170.

QUATRIÈME PARTIE □

DAVID ET LE THÉÂTRE DE LA RÉFORME

Dans l'avis «Aux lecteurs» de son *Abraham sacrifiant*, Théodore de Bèze fait mention, parmi «Tous ceux qui nous sont mis en avant pour exemple au vieil Testament [...] [de] trois personnages ausquels il me semble que le Seigneur a voulu représenter ses plus grandes merveilles, à sçavoir Abraham, Moïse et David, en la vie desquels, si on se mirait aujourd'hui, on se connaîtrait mieux qu'on ne fait». Il est significatif que dans cette liste de trois, ni Abraham, ni Moïse, dont les histoires furent un important sujet de réflexion pour les instigateurs de la foi huguenote, ne servirent de prototype aux héros tragiques de la seconde moitié du siècle¹. L'art de la tragédie, en pleine ébullition, semblait s'accommoder de cette étonnante discrétion selon Alexandre Lorian², auteur d'une étude sur les protagonistes du théâtre réformé, Abraham et Moïse devaient trop ressembler aux héros des vieux mystères et des moralités pour former de véritables prototypes des héros tragiques. Les exploits de ces hommes d'âge mûr

¹ Abraham, préfiguration de Dieu le Père s'apprêtant à livrer son fils unique, intéressa surtout les premiers auteurs dramatiques de la Réforme, notamment Théodore de Bèze, auteur d'un célèbre *Abraham sacrifiant* (1550). Après la publication de cette œuvre majeure, le patriarche n'occupe un rôle central dans aucune pièce française de grande envergure. Il se profile davantage dans littérature lyrique et la réflexion philosophique, où ses méditations théologiques semblent trouver un meilleur terrain d'expression. Il en va de même pour Moïse. Si l'Exode fut pour les convertis un récit exemplaire de nature à fortifier l'espérance des fidèles, fréquemment cité dans la littérature pamphlétaire, l'épisode des tables de la Loi et les débats autour de son herméneutique rendait peut-être difficile sa représentation dans un théâtre destiné aux laïcs. Une bibliographie moderne classée par personnages bibliques reste à faire. À titre indicatif, pour Abraham, signalons outre l'*Abraham Sacrifiant* la *Tragédie de Pharaon* de François de Chantelouve, (Paris, chez Nicolas Bonfons, vers 1579) et la *Comédie du Patriarche Abraham et sa servante Agar* de Gérard de Vivre (Anvers, chez Antoine Tyron, 1589).

² Lorian, Alexandre, « Les protagonistes dans la tragédie biblique de la Renaissance », *Nouvelle revue du seizième siècle*, no 12/2, (pp. 197-208), p. 198.

auraient nécessité la mise en scène de Dieu lui-même, contraire à l'esthétique protestante, et l'intervention de personnages surnaturels, anges ou démons, plus propre à la dramaturgie médiévale qu'à la nouvelle manière dramatique. On comprend alors que le personnage de David, dont les exploits n'impliquent jamais d'intervention directe, physique, de Dieu, et dont l'élection comme les déboires à la cour devaient parler au cœur des nouveaux fidèles, obtint les suffrages d'un plus grand nombre de dramaturges plus ou moins proches des milieux réformés.

Chapitre I

Définition d'un corpus

C'est ainsi que de 1552 à 1601, un véritable 'phénomène David' s'empare du théâtre. Le théâtre latin de collège, à visée plus didactique que théâtrale, fait état d'une dizaine de pièces mettant en scène le personnage entre 1500 et 1618, selon le relevé d'André Stegmann repris par Françoise Charpentier³. Ces œuvres, d'une quantité non négligeable, constituent un riche fonds culturel et pédagogique auquel purent puiser les dramaturges réformés. Indépendamment de leur valeur littéraire, on peut considérer qu'elles contribuèrent de près ou de loin à leur formation. Un rapide survol de cette production néolatine, à destination d'un jeune public, réserve peu de surprises□ les pièces isolent du sujet biblique des épisodes pittoresques susceptibles de plaire, d'instruire et d'édifier, des exploits et des aventures hors du commun où l'anecdote, la charge émotive et le pathétique sont au centre de l'action et répondent au souci d'éducation du public□ la *Monomachia Davidis et Goliae* de Jacob Schoeffer⁴, comme

³ A. Stegmann, Appendice de *L'Héroïsme cornélien* [...], Paris, 1968, cité après F. Charpentier, *Les Débuts de la Tragédie héroïque*□ *Antoine de Montchrestien (1575-1621)*, Lille, Service de reproduction des thèses, 1981, p. 269. L'édition Rothschild du *Mistère du viel Testament* (Paris, Paris, Firmin Didot, 1878-91) propose également une bibliographie de pièces bibliques écrites du XVI^e au XVII^e siècle et ayant pour objet le livre des *Rois*. Nous y renvoyons le lecteur pour sa liste de pièces latines, italiennes, espagnoles, anglaises et néerlandaises qui relatent la vie de David. (pp. lvii-lxxxii.)

⁴ Anvers, Ioannes Latius, 1551.

*L'Histoire de David et Goliath, jeant*⁵ d'une plume anonyme contemporaine et d'autres pièces encore mettent en scène les épisodes les plus marquants du règne du psalmiste. Elles dramatisent l'épisode mythique de la victoire de l'enfant sur le géant et les hauts faits du jeune roi à la guerre. D'autres tragédies mettent davantage l'accent sur le conflit entre Saül et David, sur la fin tragique de Saül et sur l'envergure messianique du héros dans cette période de troubles. Elles visent à dégager le lien qui unit l'Ancien et le Nouveau Testament. Bien sûr, on ne s'étonnera pas de ce que les aspects moins glorieux du règne de David (les tensions au sein de sa propre descendance, l'épanchement du sang qui caractérise son règne, les démêlés avec ses concubines, etc.) sont laissés dans l'ombre par les dramaturges des collèges. Pour sa part, le théâtre français d'inspiration biblique ne montrera pas toujours la même discrétion.

À partir du milieu du siècle, le théâtre en langue française s'empare pratiquement du héros biblique et fait de lui un personnage de premier plan. Dès 1552, non pas six, comme l'estime Charles Mazouer⁶, mais bien huit dramaturges au moins, issus pour la plupart de cercles réformés, partagent le vœu de Théodore de Bèze et mettent en scène David dans une dizaine de tragédies écrites en français. Ces œuvres se répartissent à peu près également entre celles qui s'attachent au versant lumineux de la carrière de David, celui du guerrier victorieux – lequel intéresse en particulier les auteurs dramatiques avant la Saint-Barthélemy – et celles qui font état d'un roi pécheur ou amoindri. Elles montrent autant l'homme de la chute que l'homme du relèvement. Nous évoquerons ici cette matière tragique selon l'ordre des épisodes de la Bible auxquelles chaque pièce s'attache.

⁵ Cette pièce, dont le texte a été perdu, fut jouée au Puy-en-Velay les 22, 23 et 24 mai 1575. Cf. Henri Mosnier, *Le Théâtre au Puy-en-Velay*, Paris, Champion, 1880, in-16, 8.

⁶ Mazouer, Charles, « La Figure de David dans les Tragédies de la Renaissance », in [Marie-Thérèse Bouquet-Boyer et Pierre Bonnifet], *Claude Le Jeune et son temps, en France et dans les états de Savoie (1530-1600)*, Actes du colloque de Chambéry (4-7 nov. 1991) Chambéry, Institut de recherche et d'histoire musicale des états de Savoie, P. Lang, 1996, (pp. 253-61), p. 253.

Les pièces élogieuses

Le combat de David contre Goliath, récupéré comme symbole de la résistance des réformés à la curie romaine, intéressa le premier Joachim de Coignac, dont la *Déconfiture de Goliath*⁷ («Tragi-comédie au ton anti-papiste») dramatise l'épisode de I Sam. 17. Il fut suivi par Jean des Caurres dans une pièce scolaire perdue, rédigée à Anvers avant 1584, *David combattant Goliath*⁸, et probablement par d'autres auteurs tragiques dont les noms ne nous sont pas parvenus. Rappelons qu'un *David et Goliath* fut joué au Puy-en-Velay les 22, 23 et 24 mai 1575, selon le témoignage des *Mémoires de Jean de Burel, bourgeois du Puy, publiés par Augustin Chassaing*⁹ le texte de la pièce, issue d'une plume catholique, ne nous est pas parvenu nous la laisserons donc de côté. Le *David combattant* de Louis des Masures, premier volet de la trilogie des *Tragédies saintes*¹⁰ destinées aux élus d'«Israël en Quercy»¹¹, reprend enfin le même épisode, à la fois pour sa signification christologique et son symbole de la piété chrétienne, ou plutôt calviniste, et pour la moralité qui en ressort.

La référence à cet épisode dramatique de la vie de David ne pouvait que séduire les auteurs engagés de la Réforme. Plusieurs eurent néanmoins le mérite de puiser leur inspiration au-delà de cet épisode inusable du règne de David. La trilogie desmasurienne, par exemple, juxtapose la figure de l'humble pâtre à d'autres facettes du héros *David triomphant*

⁷ Genève, Adam et Jean Riverez, 1551, B.N. rés. Yf 4349.

⁸ Cette pièce disparue de Jean des Caurres est mentionnée par Alexandre Lorian (*art. cit.*, p. 200, n. 7). Nous n'avons trouvé aucun détail supplémentaire sur cette pièce.

⁹ «Audict an 1575, les troys jours de la Penthecoste, fut jouée l'*Histoire de David et Goliath*, jeant, audevant l'église Saint George, ou y eust grande compaignie de l'église, noblesse et habitants de la ville, en grand rejouissance.» Cf. Henry Mosnier, *op. cit.*, p. 8.

¹⁰ Louis Des Masures, *Tragédies saintes. David combattant, David triomphant, David fugitif*, Genève, chez François Perrin, 1566.

¹¹ *David combattant*, «Épître au Seigneur Philippe le Brun», v. 84.

aborde les retombées de la mort de Goliath (I *Sam.* 18)□David devient l'objet de l'admiration de la cour, notamment des filles de Saül et du prince Jonathan, à l'origine d'une folle jalousie et d'une soif de vengeance de la part de son beau-père, en qui il faut voir le roi très-chrétien de France. *David fugitif* montre le héros prenant la fuite devant Saül et à deux reprises et résistant à la tentation de mettre fin à son règne. À partir de I *Sam.* 26, le personnage investit l'ancien stéréotype de l'homme brisé par la roue de la fortune, d'où peut-être les quelques accents tragiques que l'auteur entend prêter à son œuvre. La trilogie s'achève sur une note positive□devenu chef de bande, conquérant de tribus amalécites, philistines, moabites et d'autres, David se réconcilie avec son persécuteur et fait la paix avec lui. La déroute et les victoires de David acquièrent chez des Masures une valeur triplement prophétique□non seulement signifient-elles la fin du règne de David, marquée par la fuite du roi aux prises avec les ambitions politiques de sa propre progéniture, mais encore laissent-elles entrevoir les épreuves et les persécutions que traversa le Christ et après lui, le peuple réformé. L'œuvre de des Masures est certainement celle qui consacre le plus de place au personnage de David. Elle méritera donc, de notre part, une étude approfondie.

Les talents de psalmiste du premier roi d'Israël n'auraient joué qu'un rôle secondaire dans la dramaturgie renaissante si l'auteur anonyme et méconnu de *La musique de David*¹² ne leur avait consacré une pièce entière, une œuvre mineure que l'auteur ne qualifie d'ailleurs pas de tragédie mais de «petit traité»¹³. Le titre qui d'emblée annonce une œuvre tout entière consacrée aux *Psaumes* dissimule toutefois le contenu véritable de la pièce, plus proche de l'exposé dogmatique des piliers de la foi protestante que du drame lyrique inspiré de l'œuvre du psalmiste. Le chant des psaumes alterne d'ailleurs à part égale avec des cantiques compo-

¹² *La Musique de David, où est démontrée la reiection des iuifs, et la reception des gentils*, Lyon, chez Jean Saugrain, 1566. L'unique exemplaire de cet ouvrage signalé par Laurent Guillo (*Les Éditions musicales de la Renaissance lyonnaise*, Paris, Klincksieck, 1991, no 78) se trouve à la Herzog Anjust Bibliothek à Wolfenbüttel (434 Theol. 7).□

sés par d'autres auteurs bibliques. Même si la pièce s'attache moins à illustrer un passage de l'Écriture qu'à porter au jour les fondements du *credo* huguenot, elle méritera que nous lui accordions quelques pages ne serait-ce que pour racheter le manque d'attention qu'elle a suscité jusqu'à ce jour.

Les portraits clairs-obscur

Le livre de *Samuel*, qui ne brosse évidemment pas seulement un portrait élogieux du roi d'Israël, fait succéder à la seconde rencontre de Saül et de David au désert le séjour de ce dernier chez les ennemis jurés d'Israël, les Philistins. Si cet épisode intéressa jadis certains auteurs de romans courtois, les dramaturges de la Renaissance choisirent au contraire, à notre connaissance, de l'ignorer. Le théâtre sacré postérieur à 1550 passe volontiers sous silence ce qui pourrait bien être interprété comme une trahison de David pour mettre davantage en valeur les aspects mieux connus de son règne. C'est ainsi que les étapes de la construction du royaume unifié de Jérusalem (seconde onction de David à Hébron, nombre de luttes tribales menées en rafales jusqu'à la consécration de Jérusalem comme capitale, l'entrée de l'arche d'alliance dans la ville sainte, etc.) sont mises à part au profit de la figure hégémonique de David sur le trône, monarque omnipotent, modèle de foi et de libéralité, mais aussi faible et pécheur, homme pervers et hypocrite.

Parmi les dramaturges qui donnent une image mitigée du personnage, Jean de la Taille brosse du monarque deux tableaux contradictoires. Le dernier acte de *Saül le furieux* ¹⁴ lui donne un rôle noble, un cœur broyé plein de compassion devant le malheur de Saül (1 *Sam.*

¹³ Cf. Prologue, v.1.

¹⁴ Jean de la Taille, *Saül le Furieux, tragedie prise de la Bible, faicte selon l'art et à la mode des vieux Aytheurs Tragiques*, Paris, Frédéric Morel, 1572.

28, 31 et 2 *Sam.* 1), tandis que la suite donnée à cette tragédie dans *La Famine*¹⁵ le noircit en s'inspirant de 2 *Sam.* 21□de mauvais conseillers poussent le roi à faire peu de cas de la descendance de Saül, laquelle sera livrée aux mains des Gabéonites et crucifiée en plein jour en punition des mauvais traitements jadis infligés à leur rencontre par Saül.

Les pièces plus tardives consacrées à David vont encore plus loin dans le dénigrement du personnage biblique□Antoine de Montchrestien ose se tourner vers l'adultère de David et Bethsabée et vers la préméditation du meurtre d'Urie (2 *Sam.* 11 et 12) pour monter au théâtre un être homicide et amoral. Avec lui s'opère une rupture profonde avec le théâtre édifiant et moralisateur de la Réforme□l'Écriture intègre l'esthétique baroque, plus encline à émouvoir et à choquer qu'à édifier ou à parfaire par l'éloge d'une vertu exemplaire. Des traces de l'ancienne esthétique subsistent néanmoins dans le souci du dramaturge de décharger en partie la conscience du héros en transférant sur le courtisan Nadab (sans équivalent biblique) la responsabilité du crime. Si *David ou l'adultère* (1601 et 1603)¹⁶ prend des libertés par rapport à la source biblique (II *Sam.* 11 et 12), elle lui reste néanmoins fidèle dans le portrait du pénitent admonesté par Nathan et lavé de ses fautes qu'exécute Montchrestien□la pièce n'abandonne pas son ancrage biblique mais retrouve le lien lâche avec l'Écriture que les panégyristes royaux du début du siècle entretenaient dans leurs écrits. Elle nous intéressera tout particulièrement.

¹⁵ Jean de la Taille, *La Famine, ou les Gabéonites, tragedie prise de la Bible, et suivant celle de Saül*. Paris, Frédéric Morel, 1573.

¹⁶ *David* a d'abord été publié dans *Les tragédies de Ant. De Montchrestien, plus une bergerie et un poème de Susane*, Rouen, Jean Petit, 1601, in-8□l'ouvrage fut réimprimé en format in-12 chez le même éditeur en 1603. Nous utilisons l'édition de [Petit de Julleville], qui consigne *David ou l'adultère* dans *Les Tragédies de Montchrestien*, Paris, Plon, 1891, pp. 203-33.

Pour Thierry de Montjustin, le châtement divin encouru par le roi ne prend pas fin avec l'intervention du prophète Nathan. Fondé sur 2 *Sam.* 13-19, son *David persécuté*¹⁷ montre le sort s'acharner sur le roi et le châtement inéluctable le poursuivre jusque dans ses enfants. Les conséquences de l'égarement de David passeront de génération en génération. Messer Philone¹⁸, dont l'*Adonias* présente brièvement David sous les traits du vieillard agonisant, relègue pour sa part le fondateur d'Israël au second plan. Trop éloigné des soucis du monde et anéanti par la guerre que se déclarent ses fils pour peser véritablement sur le destin d'Israël, David se borne à oindre Salomon avant de rendre l'âme, laissant à son successeur un lourd héritage de luttes fratricides (1 *Rois* 1-2).

Le présent chapitre repose sur le postulat d'une réalité double, celle de l'Écriture et de la tradition patristique et médiévale d'une part, laquelle forge et creuse une figure messianique, et la réalité dramatique d'autre part, qui invente une instance prophétique certes façonnée par l'arrière-plan biblique, mais aussi par les règles de l'écriture dramatique, par la disposition de la matière, par les tonalités et l'agencement du discours, par la foi enfin de l'écrivain qui donne couleur et relief à chaque tragédie. En faisant de David le héros d'une tragédie religieuse, les dramaturges coulent la matière sacrée dans des formes nouvelles, chargées des espérances et des convictions des auteurs de la Réforme. C'est ainsi que l'élaboration du personnage de David est tributaire des convictions de ceux qui le mettent en scène ainsi que de la

¹⁷ Sieur Thierry de Montjustin, *David persécuté*, tragédie reproduite dans les *Oeuvres premières du Sieur de Mon-Justin*, Pontoise, s.n., 1601. Il y aurait un décalage d'un an entre la date de publication et celle inscrite au bas du titre de la tragédie, laquelle porte la date de 1600. L'ouvrage est accessible seulement à la British Library (cote 11 475 aa 32).

¹⁸ Messer Philone, *Adonias*, Lausanne, Jean Chiquelle, 1586, B.N. Yf 10 bis. La tragédie traite l'histoire du fils rebelle et usurpateur de David, Adonias, que le sous-titre replace sur la scène contemporaine : « ¶ ray Miroir, ou Tableau, & Patron de l'Estat des choses presentes, & que nous pourrons voir bien tost ci-apres ¶ Qui servira comme de Memoire pour nostre Temps, ou plutost de leçon et exhortation a bien esperer. Car le bras du Seigneur n'est point accourci. ¶ ».

place que lui accordent ces derniers dans le culte et la spiritualité naissants. Ces convictions méritent que l'on s'y arrête.

Un engagement religieux

Dans leur immense majorité, les auteurs qui choisissent David comme personnage principal sont de nouveaux convertis. Les seules exceptions portées à notre connaissance sont des poètes mineurs, Jean des Caurres et l'auteur anonyme du *David et Goliath* cité plus haut. Louis des Masures, un proche de Théodore de Bèze, de Viret et de Calvin, exerçait à Metz des activités «quasi-pastorales»¹⁹. Joachim de Coignac était pasteur en Berry, et l'auteur anonyme de la *Musique de David* de conviction nettement protestante. Leurs œuvres attisent un sentiment de répulsion contre le catholicisme que partagent de nombreux réformés, dont Messer Philone²⁰. Elles reflètent les convictions de leurs auteurs et elles ont une portée morale : la *Déconfiture de Goliath* campe ainsi son propos en réaction contre le «monstre grand, qui PAPAUTÉ se nomme»²¹. L'auteur des *Tragédies saintes* reconnaît pour sa part dans le prologue de sa trilogie vouloir amener les spectateurs à demeurer fidèle au Seigneur, à garder confiance et à s'appuyer «cette faveur de Dieu promise à notre foi»²² pour résister aux assauts : il tire même de ce projet didactique et militant la raison d'être de sa trilogie.

De Dieu, et des siens en son nom, les victoires

¹⁹ Dassonville, Michel, introduction aux *Tragédies saintes* dans *La tragédie à l'époque d'Henri II et de Charles IX*, première série, vol.2, Paris, PUF, 1989, p.219.

²⁰ L'*Adonias* déplace dans la sphère politique la question religieuse : selon Mazouer, la tragédie refléterait les espérances des réformés au moment de la Ligue en opérant une réflexion sur le tyrannicide. *Art. cit.*, p. 255.

²¹ Joachim de Coignac, «Un tres-humain, et Tres magnanime Roy Edouart VI», dans *La Déconfiture de Goliath*, Genève, Adam et Jean Riverez, 1551, BN Rés. Yf 4349, fol. A2.

²² À Brun, v. 79.

Me font écrire en vers ces tragiques histoires
Qui serviront aussi pour instruire et former
A craindre le Seigneur et de vertu s'armer.

Les convictions de Thierry de Montjustin restent encore à déterminer, mais les indices laissés dans certains passages de sa pièce laissent deviner un partisan de la Réforme. Son *David* illustre le thème essentiellement calviniste de l'incapacité du pécheur à se sauver lui-même. Il montre comment une faute en engendre une autre et entraîne d'elle-même sa punition, laquelle se répercute de génération en génération□ la fin des châtiments dépend de l'absolue miséricorde de Dieu, la seule espérance de salut pour l'homme. Il n'en va pas de même pour la Taille, dont les tragédies ne semblent illustrer aucune position dogmatique précise, et pour Montchrestien, qui à l'époque de la rédaction de *David ou l'adultère*, n'a pas encore montré de sympathie pour la religion réformée□ la Bible apparaît dans sa pièce comme une matière noble, antique, justifiant l'écriture d'une tragédie, un laboratoire en quelque sorte pour l'élaboration d'une esthétique à la fois chrétienne et tragique. Dans ces deux derniers cas, les convictions religieuses des auteurs restent opaques.

De quelque côté que l'on se tourne, le choix même du personnage de David distille un parfum de réforme, plus ou moins prononcé certes selon les auteurs et leurs milieux, mais néanmoins présent. Les convictions de des Masures et de l'auteur de la *Musique de David* ne laissent aucun doute sur leur engagement. Si le cas de Montchrestien reste le plus problématique, le thème que son *David* choisit d'illustrer est partie prenante du contexte idéologique dont il est pétri et dont aucun dramaturge postérieur à la Saint-Barthélemy ne peut s'affranchir. Il apparaît donc que la place accordée au psalmiste dans le nouveau culte, que les pièces elles-mêmes répercutent en faisant résonner sur la scène certains morceaux du psautier huguenot, a contribué à cette émergence, au fil du siècle, de la connotation huguenote du théâtre sur David.

Le rôle du psautier huguenot

S'il ne peut être réduit à un poème sacré, le texte dramatique tisse des liens avec cette profération poétique et musicale que sont les psaumes dans le service religieux²³ — il y trouve un mode de discours au sein duquel la rhétorique se place au service de la Parole et un mode commun de persuasion. De la reprise des psaumes au milieu de l'assemblée dominicale et dans la cité à la représentation publique de pièces de théâtre à visée didactique et religieuse, il n'y avait qu'un pas²⁴. Plusieurs de nos dramaturges le franchissent, faisant de la récitation des poésies de David une des sources anciennes de leur théâtre religieux²⁵.

Avant même la publication de la première tragédie sur David (1551), le chant des psaumes, dans la traduction de Théodore de Bèze et de Marot, a acquis une dimension largement performative. Il devient, pour reprendre une expression de Patrice Viet, le «*fon*dement de la culture huguenote»²⁶. Comment l'œuvre de David renaît-elle pour acquérir cette nouvelle jeunesse? Florimond de Roemond, écrivain régional converti dès sa jeunesse aux idées de Calvin puis reconverti au catholicisme, note que la version des psaumes faite par Marot

²³ « La prise de parole en public [...] flirte avec la situation de l'acteur — discours public et sermons, qui isolent l'orateur bien en vue, ne sont pas 'théâtraux' parce que le discours n'est pas mimésis de la parole directe, mais ils ont en commun cette fois la mise en scène, la mise en vue, dont les sermons de la Contre-Réforme exploiteront le caractère spectaculaire [...] Or donc, si l'on s'était contenté de réciter en public, il y aurait déjà eu théâtre, et ce modèle de représentation sera et resera le premier utilisé par les auteurs du XVI^e au XIX^e siècle. » Fragonard, Marie-Madeleine, *Par ta colère nous sommes consumés. Jean de La Taille auteur tragique*, Orléans, Paradigme, 1998, p. 9.

²⁴ Cf. l'article de Jeanne Bovet qui se penche sur cet aspect de la théorie d'Aristote dans la dramaturgie du XVI^e siècle — « Rhétorique et théâtralité — aspects de la déclamation dans la tragédie humaniste », dans *Les Arts du spectacle au théâtre*, Paris, Champion, 2001, (pp. 51-67), p. 54.

²⁵ Ce que regrettait notamment Raymond Lebègue (cité après M.-M. Fragonard, *op. cit.*, p. 131) — « On se croirait, dit-il, non au théâtre mais au service dominical ».

²⁶ Cf. Patrice Viet, « Le Chant, la Réforme et la Bible », in *Le Temps des Réformes et la Bible*, *op. cit.*, p. 678 ss.

connut une indéniable notoriété dès sa première publication, de part et d'autre de la frontière religieuse. « À ce commencement, dit-il, chacun les chantoit comme des chansons spirituelles, mêmes les Catholiques ne pensant pas faire mal car ce n'étoit encores le formulaire de la religion calviniste »²⁷. Dès 1537, Calvin et Farel orientent à jamais le destin de la psalmodie en français en réclamant au Magistrat l'introduction du chant des psaumes dans le culte réformé²⁸. C'est dans cet esprit que deux ans plus tard, Calvin publie pour la communauté francophone de Strasbourg *Aulcuns psaumes et cantiques mys en chant*, avec douze psaumes de Marot, qui n'aura de cesse d'évoluer jusqu'à la révision définitive du psautier huguenot en 1587. L'usage se consacrant, la connotation réformée du chant des psaumes devient à ce point ancrée dans les esprits que selon le même Florimond de Raemon, « Après qu'ils les eurent accouplés aus cathechismes calviniens et genevois, l'usage en fut du tout interdit aux catholiques »²⁹. Entonnée au cours du service liturgique, à l'occasion de rassemblements de protestants, en public, en privé, hommes et femmes à l'unisson³⁰ – réminiscence du vœu de saint Jérôme, repris par Érasme et par les nouveaux prédicateurs – la poésie de David tournée en français s'entend rapidement comme une Parole engagée et dissidente, un signe distinctif de la piété réformée. Calvin lui reconnaît une efficacité de conversion sans égale pour la qualité d'émotion (*movere*) qu'elle suscite chez le croyant.

Et, à la vérité, nous connoissons par experience que le chant a grande force et vigueur d'émouvoir et enflammer le cœur des hommes, pour invoquer et louer Dieu d'un zèle plus véhément et ardent. [...] Par quoi Chrysostome exhorte tant

²⁷ Fl. de Raemon, *L'Histoire de la naissance, progrez et decadence de l'heresie de ce siècle*, Paris, Ch. Chastellain, 1605, fol. 283^v.

²⁸ Dans les « Articles baillés par les prescheurs » cité par Pidoux, Bâle, Baerenreiter, 1962, vol. II, p. 1.

²⁹ Idem.

³⁰ Cf. l'analyse d'Oliver Millet sur l'évolution de la pratique musicale des psaumes dans le culte réformé : « Marot et Calvin » chanter les psaumes », dans [G. Defaux], *Clément Marot, « Prince des poètes français », 1496-1996*, Actes du Colloque international de Cahors en Quescy, 1996, Paris, Champion, 1997, pp. 463-76.

hommes que femmes et petits enfants, de s'accoutumer à chanter [les psaumes], afin que cela soit comme une méditation pour s'associer à la compagnie des anges³¹.

Plaire et émouvoir jusqu'à enflammer les cœurs — telle est la force rhétorique que le pasteur genevois prête au chant des psaumes en langue vernaculaire. Telle est également la mission que se donne le théâtre protestant de la Réforme, dont le but édifiant et didactique impliquait nécessairement le concours d'une rhétorique approuvée par les pasteurs de la foi nouvelle. La psalmodie des huguenots, consensuelle auprès des autorités et fort appréciée des convertis de toutes extractions, devait fournir un support artistique et théologique appréciable.

L'un des moyens de mesurer cette pénétration du psautier huguenot dans le monde du théâtre et son influence sur le développement de la tragédie biblique est de mesurer ses occurrences dans les œuvres religieuses de la période qui nous intéresse. Parmi ceux qui puisent incontestablement une partie de leur inspiration dans le psautier huguenot (Joachim de Coignac, Louis des Masures, le mystérieux auteur de *La Musique de David*) l'auteur de *La Desconfiture de Goliath* fait figure de pionnier. Certes, l'*Abraham sacrifiant* de Théodore de Bèze, que Lebègue qualifie de « première tragédie française qui n'est pas une traduction des anciens »³², avait déjà, un an auparavant, accordé un rôle important à la musique sacrée — aucune des éditions qui nous sont parvenues à ce jour n'inclut cependant les airs destinés au chœur. Il n'en va pas de même pour la *Desconfiture*, où le rôle de David consiste en grande partie en une série de prières, de sermons, de psaumes et cantiques qu'un héros d'armes appelle à chanter « En langue de tous entendue »³³. Pour Frank Dobbins, l'analyse musicologique de ces chants (dont on ne connaît pas le compositeur) indique qu'il s'agirait

³¹ Calvin, Jean, « Sur les psaumes de David traduits en François par Clément Marot » (1543), dans Théodore de Bèze, *Oeuvres françaises de Calvin*, Paris, librairie de Charles Gosselin, 1842, p. 325.

³² R. Lebègue, *La Tragédie religieuse en France*, Paris, Champion, 1929, p. 318.

³³ Joachim de Coignac, *op. cit.*, p. 50.

d'adaptations de mélodies de musique sacrée ou profane, semblables aux nombreuses adaptations que Loys Bourgeois fit pour le psautier huguenot³⁴. La pièce de Joachim de Coignac file la tradition des drames liturgiques médiévaux, qu'elle adapte aux pratiques religieuses et musicales de l'église naissante.

Le rapprochement entre le personnage de David au théâtre et le chant des psaumes était donc déjà en germe dans la dramaturgie réformée lorsque parurent les *Tragédies Saintes* de des Masures. La trilogie ne fait que perpétuer ce qui s'impose progressivement comme un usage partagé et répandu. Au seuil de *David combattant*, Isaïe et David entonnent ensemble un cantique à Dieu composé de huitains et d'heptasyllabes, empruntant à Théodore de Bèze la métrique qu'il avait choisie pour sa traduction du psaume 150. Les psaumes de louanges qui s'y succèdent semblent encore recréés à partir de mises en musique répandues du psautier genevois. Dans *David triomphant*, la troupe israélite entonne encore des hymnes de joie et trois «Cantiques à danser de la troupe» inspirés des nouvelles adaptations de la Bible³⁵. Ces hymnes sacrés forment une part importante de l'économie de la pièce puisque conformément à I Sam. 18,7, ils provoquent le dénouement de l'action—des louanges destinées à David naît la jalousie de Saül, qui promet une vengeance sans égal. L'ultime morceau de la trilogie, *David fugitif*, contient trois cantiques du psalmiste dont le premier est un assemblage de morceaux de l'Écriture—le second est «Le Pseaume CXL» et le troisième rappelle par ses sizains hétérométriques (6 et 8 syllabes) la métrique des traductions de Marot et Bèze. S'ajoutent enfin à cela des pièces lyriques d'Abiathar et de David formées d'expressions venues des psaumes. Conformément à la manière dont les protestants envisageaient le chant des psaumes, aucune indication d'instrument de musique n'apparaît dans le texte.

³⁴ La ligne mélodique des psaumes et des cantiques serait similaire à celle recueillie par P. Pidoux, *op. cit.*, tome 1, p. 128, psaume 144b. Cf. Dobbins, Frank, «Music in French Theatre of the Late Sixteenth Century», *Early Music History*, vol. 13, 1994, (pp. 85-122), p. 91.

³⁵ *Idem.*, p. 93.

La nouvelle tendance protestante associant théâtre et musique sacrée atteint l'apothéose dans *La Musique de David*. Le dialogue, versifié, alterne avec neuf pièces de musique dont plusieurs reprennent des hymnes réformés. C'est ainsi que dès l'ouverture, Moïse entre en scène en entonnant un quatrain heptasyllabique, «*Leve le cœur, ouvre l'oreille*», qui s'avère être la traduction de Marot des Dix commandements harmonisée sur un air de Loys Bourgeois extrait du psautier de Genève³⁶. Après un dialogue entre Abraham et Moïse, David fait son apparition et entonne avec les patriarches un quatrain de l'auteur puis une harmonisation du psaume 115 de Marot, 'Non point à nous', publié par Goudimel en 1564. Jésus se joint alors au trio et David l'accueille comme l'élément parfait pour compléter le chœur

Nostre chapelle est maintenant fournie
Pour bien chanter la celeste musique. (Réf?)

Deux cantiques inspirés de Bèze et Marot et mis en musique par Goudimel sont alors repris par le quatuor : un *contrafactum* du psaume 59 («*La loy de grace et de concorde / Est venue au temps de discorde*») sur l'air que Goudimel avait écrit pour la traduction de Théodore de Bèze de ce même psaume, «*Tripe me de inimicis meis*» et la traduction du *Nunc dimittis* de Marot, «*Or laisse Créateur*». Le rôle didactique et théologique que le dramaturge octroie à la musique apparaît dans la conclusion morale que David donne à la pièce

... Ainsi qu'en musique
Sont quatre parts unies sans discords,
Les saints escrits sont en parfaits accords
Malgré l'erreur et sa troupe heretique. (Réf?)

À la lumière de ces nombreuses occurrences musicales, il apparaît que les causes du 'phénomène David' dans le nouveau théâtre ont partie liée avec le succès du psautier huguenot. Le roi d'Israël permet l'introduction sur la scène de refrains connus et appréciés, il ap-

³⁶ Cf. Dobbins, Frank, *Music in Renaissance Lyons*, Oxford, Clarendon Press, 1992, p. 269 sqq.

porte une dimension artistique et même spectaculaire à des œuvres certes destinées à plaire, mais dans le seul but de renforcer la foi des auditeurs et leur adhésion à la Réforme. Plus que tout autre personnage biblique, David et son œuvre offraient simultanément plaisir et édification□ils devaient permettre à la tragédie religieuse d'atteindre son principal objectif, celui de familiariser les fidèles avec les mystères de l'Écriture, tout en inscrivant cette approche dans le cadre des transformations du service religieux apportées par l'Église dissidente.

Le miroir de la Réforme

Le théâtre présente ainsi le psalmiste comme un grand modèle protestant de prière et d'espérance, comme *la* figure biblique d'élection à suivre à la trace et à prendre pour exemple. Il fait écho aux réflexions des pasteurs invitant les croyants à établir un parallèle entre le regard que la Bible porte sur sa vie et son œuvre et la situation historique des réformés du royaume. David apparaît comme le type même de l'élus aux prises avec une époque troublée, le reflet antique de ce qu'était et s'efforçait d'être, la petite communauté éprouvée. Le psalmiste renvoie aux réformés une image biblique, prophétique, d'eux-mêmes, qui déborde du cadre strict du cantique et de la prière. On lui confère volontiers la stature du prophète, prophète non seulement du Christ mais aussi, et plus humblement, prophète des huguenots. Or, cette facette du personnage se prolonge jusque sur le devant de la scène en raison d'un contexte idéologique qu'il ne faut pas ignorer.

Édouard Gosselin l'a montré, il existait effet, chez les premiers théologiens réformés, une tendance nette à l'identification des protestants avec le bethléemite³⁷. La persécution et

³⁷ «The Reformers found themselves surrounded by enemies, external and internal (though there are different degrees of the expression of this struggle against material foes in the reformes we shall study). They felt themselves to be the 'faithful remnants' which was preaching the true doctrine to a religious world that had become lax and had fallen away, and the anguish of the spirit which is so apparent in Luther (and which is

l'exil, les déboires politiques, la place importante accordée à la prière, la certitude d'être élu de Dieu, tous ces éléments pointaient vers une communauté de destin qui devait rapprocher les nouveaux croyants et le héros biblique. Un exemple frappant apparaît chez Agrippa d'Aubigné, qui réfléchit à la détresse des huguenots dans ses *Tragiques* et à leurs positions politiques dans son *Devoir des Roys et des subjects*. Son œuvre témoigne du processus d'identification à David qui s'effectue au nom d'un certain nombre de similitudes historiques. Comme le psalmiste avait jadis parcouru la Terre Sainte pour échapper à Saül, les protestants fuient dans les campagnes et les montagnes des Cévennes pour échapper à la répression royale. Mais David, mettant sa foi en Yahvé, a triomphé de son persécuteur — son exemple est source d'espérance pour les huguenots. «*T'estuy là respond pour nous aux questions de ce temps*»³⁸, affirme d'Aubigné dans les *Devoirs*, érigeant David en modèle et en mentor —

Comme David, nous avons fui aux Royaumes estrangers et mesmes outre les mers — comme luy, nous avons caché nos vies dans les cavernes et forests, et là présenté nos cœurs et requestes à Dieu pour luy, et puis pour nous. Si comme luy, nous avons muni d'armes nostre innocence, comme luy, nous les avons mises bas autant de fois que le Prince a fait semblant de poser son courroux [...] — comme David, nous avons combattu pour eux et rendu le bien pour le mal.³⁹

Les motifs invoqués (persécutions communes, foi, éthique politique) appartiennent à une tradition religieuse bien établie lorsque d'Aubigné et les dramaturges de la seconde moitié du XVI^e siècle publient leurs œuvres engagées. De nombreux pasteurs filent déjà l'image de David et Goliath et s'en approprient le *topos* — c'est ainsi que durant la guerre des paysans de

also found in other reformers) nicely parallels the anguished cries of David. The historical resemblance between the Age of Reformation and the time of David could in this way have contributed to the realization of the Protestant and Protestantized David in the expositions of Luther, Melanchthon, Calvin and Beza. — *The King's progress to Jerusalem, op. cit.*, p. 68.

³⁸ Agrippa d'Aubigné, *Devoir des Roys et des subjects* in *Oeuvres*, coll. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1969, p. 471.

1524-1525, Thomas Müntzer encourageait ses troupes en les convainquant de l'invincibilité des élus de Dieu□ il comparait leur combat à ceux de David et de Gédéon. Lorsque Luther assista à la conférence inaugurale de Mélanchthon à l'université de Wittenberg le 29 août 1518, il évoqua également le combat du Térébinthe pour décrire la scène qui se déroulait sous ses yeux□ la vigueur et la détermination du pasteur l'apparentaient à «□□□ David (pré)destiné à foncer sur le Goliath de la scolastique□⁴⁰. Le cas le plus troublant est certainement celui de Calvin, dont la préface au *Commentaire sur les psaumes* (1557) montre le théologien s'identifiant complètement au psalmiste. Alors qu'il donne les raisons qui l'ont poussé à entreprendre une *Exposition sur le psautier*, il met le parallèle sa propre biographie avec celle du psalmiste□

[...] J'ay souffert les mesmes choses [que David] et semblables des ennemis domestiques de l'Eglise. Car combien que j'ensuive David de bien loing, et qu'il fale beaucoup que je soye à accomparer à luy□...] toutefois si j'ay quelques choses de commun avec luy, je suis content de les considerer et faire quelque comparaison de l'un à l'autre. Ainsi doncques, j'à soit qu'en lisant les témoignages de sa foy, patience, ardeur, zèle, et intégrité, je me soye souventesfois mis à gémir et soupirer que je n'en approchoye que de bien loing, toutesfois ç'a esté une chose qui m'a beaucoup servy, de contempler en luy, comme en un miroir, tant de commencemens de ma vocation, que le discours et la continuation de ma charge. [...] Vray est que ma condition est beaucoup moindre et plus basse, et n'est pas besoin que je m'arreste à le montrer□ mais comme il fut prins d'apres les bestes, et eslevé au souverain degré de dignité royale, ainsi Dieu de mes petis et bas commencemens m'a avancé jusques à m'appeler à ceste charge tant honorable de ministre et prescheur de l'Evangile. [...] ⁴¹

³⁹ *Idem*, p. 472.

⁴⁰ Cité après Gosselin, *op. cit.*, p. 68.

⁴¹ *Commentaires de Jehan Calvin sur le Livre des pseumes*, Paris, Librairie de Ch. Meyrueis et cie, 1859, t. 1, pp. vii-viii.

David miroir de Calvin□le rapprochement est saisissant, d'autant qu'il repose sur une similitude de parcours et d'expérience personnelle plutôt que sur un motif grave, théologique ou politique, généralement évoqué par les adeptes de la Réforme. Il apparaît dès lors que la conception linéaire de l'histoire, allant de la Création au Jugement dernier, n'empêcha pas les réformés de composer avec une conception apparemment cyclique du temps qui permettait de superposer des situations personnelles et collectives avec celle, lointaine, de David. Les grands enjeux, les combats du passé semblent resurgir sur la scène contemporaine, l'idée du cycle se combinant avec celle d'une actualisation progressive, dans l'histoire, d'une Parole originelle. Se comparer à David, c'est faire sienne sa gloire comme ses déboires, c'est participer à l'économie du salut avec le sentiment de rejouer, en se l'appropriant, une histoire prophétique.

Il n'est donc pas étonnant que les tragédies, dont le propre était de représenter les malheurs des grands hommes du passé dans un style élevé, sublime, et susceptible d'offrir un reflet de l'histoire contemporaine, se soient appliquées à faire du psalmiste le type même du héros protestant. La tragédie religieuse du XVI^e siècle est à l'image du monde⁴², et les titres des œuvres elles-mêmes tendent à la rappeler. Le sous-titre de l'*Adonias* de Philone, pour ne citer que lui, insiste sur la dimension spéculaire et mimétique de l'histoire d'un fils du roi d'Israël, puni de mort pour ses ambitions politiques de la main de Salomon□«Vray Miroir, ou Tableau, & Patron de l'Estat des choses presentes, & que nous pourrons voir bien tost ci-

⁴² «Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, [...] la représentation□ qu'elle fût fête ou savoir□ se donnait comme répétition□théâtre de la vie ou miroir du monde, c'était là le titre de tout langage, sa manière de s'annoncer et de formuler son droit à parler. » Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 32. Cf. également Louise Frappier, «Spectacle tragique et conception de l'histoire□, dans (M.-F. Wagner et C. Le Brun-Gouanvic), *Les arts du spectacle au théâtre*, Paris, Champion, 2001, pp. 35-50, dont voici les conclusions□ «La conception de l'histoire perceptible dans la tragédie de la Renaissance combine donc l'idée du cycle avec celle de l'actualisation progressive d'une Parole originelle, actualisation qui, lorsqu'elle se donne à voir *en spectacle*, apparaît comme la métaphore du mécanisme de l'histoire *réelle*. [...] Le spectacle tragique devient cette Parole fondatrice que l'actualité ne fera que rendre effective. Voir une tragédie, c'est voir se dérou-

après □ Qui servira comme de Mémoire pour nostre Temps, ou plutost de leçon et exhortation a bien esperer □. «Miroir □, «Tableau □, «Patron □, la descendance du psalmiste fournit à la vie ses doubles, imite le réel et le reproduit □ «Mémoire □, «Leçon □, la pièce propose, par des exemples et contre-exemples, une direction morale pour instruire et édifier. La tragédie religieuse devient ainsi une Écriture faite acte⁴³, la réalisation dans le moment présent de ce qui a déjà été raconté par le passé dans la Bible □ arrive aujourd'hui est ce qui a déjà été dit. Cette structure circulaire n'est pas sans rappeler la fatalité platonicienne évoquée par le davidide Qohélet, dont les versets de l'*Écclésiaste* apparaissent en exergue sur le frontispice de l'édition originale⁴⁴ de l'*Adonias* de Philone □

Qu'est-ce qui a esté? ce qui sera. Qu'est-ce qui a esté fait? ce qui se fera. Et il n'y a rien de nouveau sous le Soleil. Est-il quelque chose de quoi on puisse dire □ Regarde, cela est nouveau, il avoit ja esté és Siecles, qui nous ont precedez?

(*Qo.* 1, 9-10)⁴⁵

Puisque le présent imite le passé, que la matière biblique prend le relais de la réalité dans ce monde où «Le principe analogique est considéré comme la base □⁴⁶, les correspondances que les dramaturges s'efforcent de tracer entre les 'grands' de la scène contemporaine et les héros de l'Écriture impliquent un retour sur les *Rois*. La Bible acquiert une allure prophétique supplémentaire en ce qu'elle renvoie aux nouveaux convertis comme le théâtre imite le monde. Chaque auteur prêterait cependant à ses protagonistes un visage différent, fonction

ler devant soi le cours de l'histoire, et c'est s'entendre prononcer un arrêt qui, par définition, ne peut être qu'insoutenable. □ (p. 50)

⁴³ Nous faisons ici allusion à Claude-Gilbert Dubois qui écrit au sujet du *Commentaire de Martin Luther sur Daniel le Prophète* (1555) □ «Si la prophétie est volonté de Dieu faite Parole, l'Histoire est la Parole de Dieu faite Acte. □ (*La conception de l'Histoire en France au XVIe siècle, 1560-1610*, Paris, Nizet, 1977, p. 395.

⁴⁴ Lausanne, Jean Chiquelle, 1586.

⁴⁵ Philone, *op. cit.*

⁴⁶ Claude-Gilbert Dubois, *L'imaginaire de la Renaissance*, Paris, PUF, 1985, p. 53.

des croyances des uns et des autres, de leur conception de ce que doit être une tragédie et de l'épisode biblique choisi dans les pièces.

Problématique

En raison de la position centrale qu'elles accordent au personnage de David et du tournant qu'elles représentent dans la dramaturgie qui lui est consacrée, nous avons entrepris de réfléchir sur la *Musique de David*, les *Tragédies saintes* et *David ou l'adultère*. Ces pièces questionnent l'identité du héros en tant qu'homme d'élection, son caractère lumineux et édifiant comme ses contradictions internes, humaines, ces contours plus sombres de sa personnalité dont on arrive même, à mesure que le tragique théâtral s'impose (notamment chez Montchrestien), à s'étonner de la prise de distance par rapport à l'Écriture. L'art de la tragédie, que les auteurs dramatiques redécouvrent notamment en relisant Horace, commandait qu'on traite cette richesse théologique et dogmatique avec mesure et parcimonie. La fable doit être simple, les personnages de préférence peu nombreux et les actes courts⁴⁷, contrairement à la tradition des mystères qui, en l'espace de plusieurs jours, pouvaient se permettre de suivre l'itinéraire spirituel de tel ou tel héros biblique à la trace, depuis son enfance jusqu'à son dernier souffle. Aussi les dramaturges choisissent-ils dans l'arrière-plan biblique des aspects

⁴⁷ Vauquelin de la Fresnaye, pour ne citer que lui, rappelle dans son *Art Poétique* les règles auxquelles le théâtre doit désormais être assujéti. Il insiste sur les unités de temps : « Le Tragic, le Comic, dedans une journee / Comprend ce que fait l'autre au cours de son année » (II, 255). Et il ajoute : « Le Theatre jamais ne doit estre rempli / D'un argument plus long que d'un jour accompli » (II, 257). Les tragédies doivent compter cinq actes et n'admettre à la fois que trois personnages prenant ensemble la parole sur la scène : « La brave Tragedie au Theatre attendue, [...] / Ne doit point avoir plus de cinq actes parfaits » (II, 465) ; « Et ne parle un quatriesme en l'Etage avec trois / Trois parlant seulement suffisent à la fois. » (III, 349). Enfin, la pièce doit faire preuve de vraisemblance. Cf. *L'Art Poétique de Vauquelin de la Fresnaye*, Paris, Garnier frères, 1885.

précis de l'histoire de David sur lesquels ils construisent la vérité poétique du héros□ nous en rechercherons les occurrences et le sens.

À travers le fils de Jessé, le théâtre réformé semble mener en particulier une réflexion sur le prophétisme biblique. Bien sûr, il existe différents types de prophéties dont l'Écriture retrace l'histoire, qu'il ne s'agit pas d'envisager successivement dans leur rapport avec la prophétie proprement davidique□ Abraham, Osée, Jérémie, les psalmistes prophétisent chacun à leur manière□ leur révélation, leur prophétie, est leur livre. André Néher donne néanmoins une définition minimale de l'expérience prophétique qui permet d'aborder le phénomène de plus haut□ «*Le prophète est un contenant du message□ l'expérience prophétique est non seulement le lieu d'une révélation mais le chantier de toute expérience révélée.*»⁴⁸ Tous les prophètes sont les dépositaires d'un savoir qui cherche inlassablement à être entendu. David se constituerait-il au théâtre en tant que révélateur□ Il semble que les dramaturges, qui inscrivent le personnage à la limite du temps humain et du temps divin, l'investissent d'une parole à la fois sociale et enracinée dans une vocation métaphysique. Ils créent non pas une, mais *des* figures prophétiques en fonction des points de vue divin, humain et religieux qui structurent leur écriture dramatique. Leur David est le fruit d'un questionnement sur Dieu qui choisit l'homme.

⁴⁸ André Néher, *Prophètes et prophéties*, Paris, Bibliothèque Payot, 1995, pp. 10-11.

Méthodologie. Une rhétorique de la personne

L'étymologie latine faisant dériver «*personnage*» de *persona*, masque de théâtre, et que l'usage métonymique finit par désigner l'acteur lui-même puis son rôle social, son personnage, sous-tend une notion qui peut s'avérer utile. À l'époque dorée de la rhétorique, le personnage de théâtre tire son nom et son identité dramatique de son rôle de porte-voix, de porte-parole, qui masque l'auteur véritable de ce qu'il prononce tout en révélant son message. Il apparaît comme une instance de légitimation d'un discours aux origines obscures, parfois multiples. La Renaissance fera de cette notion le point de départ d'une réflexion sur l'homme dans son discours, ce que Lecoq appellera la «*rhétorique de la personne*», la rhétorique de l'*èthos*. De ce cadre théorique, Samuel Junod⁴⁹ a tiré un concept tout à fait intéressant pour l'étude du théâtre biblique, celui d'*èthos* prophétique, avec lequel il a lui-même étudié les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné. Son modèle nous a semblé prometteur pour envisager les différentes formes de présence de David au théâtre.

Le terme d'*èthos*, qu'on peut considérer comme «*le* fondement [...] de toute réflexion sur la personne dans la critique de la Renaissance»⁵⁰, permet d'envisager ensemble le personnage et tout ce qui construit son expression. Avant Érasme, il revêt le sens très général de «*caractère*» propre à chacun, de nature individuelle, et se réfère à un certain nombre de traits de personnalité considérés comme le principe vital à l'origine de toutes les actions humaines. Cet *èthos* peut s'exprimer en mots ou en actes, en faits et en dits. Verbal ou non-verbal, tout acte de communication impliquant une affirmation de soi repose sur cette donnée constitutive de l'être de langage. Cette notion postule que la force de persuasion qu'exerce sur son audi-

⁴⁹ *The Prophetic Ethos : The Creation of a Figure of the Enunciation in Agrippa d'Aubigné's Les Tragiques*, Baltimore, UMI publications, 1999.

toire celui qui prend la parole dépend des mœurs oratoires du conférencier, en d'autres termes de l'harmonie entre ce que le discours montre du personnage qui s'exprime et le *logos* de ce même discours. Elle est pour Aristote un facteur de crédibilité par la cohérence qu'elle instaure entre l'orateur et son expression de soi, dont elle assure la force et l'efficacité□

«On persuade par le caractère quand le discours est de nature à rendre l'orateur digne de foi, car les honnêtes gens nous inspirent confiance plus grande et plus prompte sur toutes les questions en général, et confiance entière sur celles qui ne comportent point de certitude, et laissent une plus grande place au doute. Mais il faut que cette confiance soit l'effet du discours, non d'une prévention sur le caractère de l'orateur.» (Aristote, *ibid.*)(p. 384)⁵¹

Plutôt que d'ancrer la personnalité de celui qui parle dans un ensemble de conventions extérieures, le véritable *èthos* s'érige en art de la persuasion dans la mesure où sur la scène, le dire et le faire de l'orateur construisent un personnage dont les manières et le propos l'assimilent à l'honnête homme. Si l'orateur est un prophète, il aura ainsi des manières, des attitudes et des propos qui pris ensemble, attesteront de son identité hors du commun□ les paroles qui sortiront de sa bouche prendront une tonalité qu'aucun autre contexte ne saurait leur attribuer. Au théâtre comme sur la tribune, il ne suffira donc pas à un personnage comme David de se dire envoyé de Dieu pour remporter l'adhésion de l'auditoire□ son caractère propre et l'économie même de chaque tragédie, le contexte dans lequel il évolue et au sein duquel il prend position, devront le révéler comme un homme de bien et lui attribuer des signes distinctifs de l'instance prophétique. L'*èthos* aristotélicien implique encore un principe de

⁵⁰ Jean Lecointe, *L'idéal et la différence. La perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1993, p. 376.

⁵¹ Aristote, *Rhétorique* I, 1356 a., trad. Lecointe, p. 384. Le Stagirite ajoute : «□ ne faut donc pas admettre, comme quelques auteurs de *Techniques*, que l'honnêteté même de l'orateur ne contribue en rien à la persuasion□ c'est l'*èthos* qui, peut-on dire, constitue presque la plus importante des preuves.□ (Aristote, *Rhétorique*, II, 1395 b, trad. Lecointe, *op. cit.*, p. 383)

concordance, le *decorum* à chaque *ethos* correspondent un style et une manière qui lui est proportionnée et qui assure la «*hagnanimité*» – et donc la crédibilité – de l'orateur. Un souci de convenance en donne la mesure : un style pour la jeunesse, un style pour l'âge mûr et ses entreprises belliqueuses, un style pour l'âge mûr et sagesse, autant de styles et de types généraux issus de l'époque hellénistique et que redécouvre le XVI^e siècle⁵².

L'étude de ces mœurs apparentes, véhiculées par les actions de l'acteur comme par la couleur et le relief de ses propos, permet d'entrer dans le mystère de la dynamique théâtrale : elle nous intéressera donc pour comprendre la figure de David. Ce cadre théorique sera en revanche avantageusement complété par la notion de *decorum peculiare*, de manière d'être et de s'exprimer spécifique au locuteur en tant qu'individu, adjointe par Érasme à la notion d'*ethos* et de *decorum* : les poètes ne reçoivent pas simplement tel quel l'héritage aristotélien, ils l'assimilent et le transforment, ils élargissent le spectre des styles oratoires de la *persona* au profit d'une plus grande reconnaissance de l'expression personnelle.

À l'occasion d'une réflexion sur le testament dramatique de Térence, Érasme raffine, au-delà des limites imposées par les types moraux traditionnels, le système d'appropriation des propos des personnages de théâtre à leur propre caractère. Il insiste sur l'identité profonde et originale de chaque *persona* dans le discours, en lien avec le *decorum peculiare*, et l'envisage en marge de tout classement systématique et de toute prescription générale :

Dans la comédie, il faut d'abord observer le *decorum*, et l'imitation de la vie ordinaire, en sachant qu'y dominant des affects peu intenses, et plus enjoués qu'ardents. Et tout d'abord il faut prendre garde, en fait de *decorum*, non seulement à ce *decorum* en général, qui veut que les adolescents soient amoureux, que les entremetteurs se livrent à l'usure, que les courtisanes flattent, que les vieillards récriminent, les esclaves trompent, les soldats fanfaronnent, *et cetera*, mais bien ce *decorum* pour ainsi dire particulier (*quoddam peculiare*) que le poète individualise à sa guise selon les personnages. Ainsi dans l'*Adrienne*, il

⁵² Lecointe, *op. cit.*, p. 437, note 323.

introduit deux vieillards de tempéraments très opposés. Simon est véhément, un peu lent, sans être sot ni malhonnête. Au contraire, Chrémès est civil, toujours calme, toujours maître de soi, cherchant à apaiser autant qu'il peut les affaires, conciliant sans être pour autant stupide.⁵³

Dans la notion très générale d'*éthos*, Érasme fait la part entre le type commun, ce masque générique d'un rôle social prédéterminé (en l'occurrence, ici, le prophète), et son allure particulière dans l'œuvre de tel ou tel auteur, dont Érasme définit l'expression en terme de *decorum peculiare*. Après le *De ratione instituendi*, la prise en compte de la variété des tempéraments, qui s'ajoute aux marques distinctives des personnages induites par la physionomie (ou le masque antique), ne peut plus être ignorée. Elle détermine l'aspect tout à fait unique que revêt chaque orateur dans chaque situation de communication□ elle devient le sceau de sa présence individuelle. Aussi l'étude d'un type (le vieillard, le roi, ici le prophète) au théâtre, du fait qu'il revêt un caractère différent et *particulier* de pièce en pièce, nécessite qu'on envisage non seulement ses mœurs génériques, mais ses mœurs spécifiques et dans chaque cas, les traces de son caractère individuel. Il s'agit de prêter attention à la variété des «physionomies intérieures de l'âme»⁵⁴, si diverses parmi tous les types théâtraux□

... c'est-à-dire les mœurs qui, exposées avec simplicité, plaisent et émeuvent, et d'autant plus qu'elles sont traitées avec art. Comme elles sont inscrites dans la nature, elles sont reconnues de tous. [...] Mais il ne suffit pas de les connaître et de les observer en général, car il existe des différences particulières (*peculiares*)

⁵³ Érasme, *De ratione instituendi*, cité et trad. in Lecointe, p. 437. Ce passage constitue selon Lecointe la marque de l'originalité d'Érasme sur l'usage traditionnel : «Outre le fait que nous n'ayons jamais rencontré avant Érasme ce genre de considérations, l'utilisation du *quoddam [peculiare]* et le mouvement général du paragraphe donne bien l'impression qu'il a forgé lui-même une notion dont son lecteur n'est pas familier. » (*Idem*).

⁵⁴ «Interna specie animi », Érasme, *Ecclesiastes*, cité après Lecointe, *op. cit.*, p. 440. Lecointe traduit *species* par «physionomie»□ nous préférons les termes «qualité» ou «type».

de tempérament qu'il est permis d'observer dans la comédie, où elles paraissent comme dans un miroir.⁵⁵

Par mesure de clarté, Érasme illustre cette diversité de caractères présente dans la nature par différents exemples tirés du Nouveau Testament. Il prend l'exemple des apôtres, dont le 'rôle social' (le type) ne met pas en jeu une seule, mais bien plusieurs manières d'être. Saint Pierre «était plus libre et avait une foi plus ardente que les autres», Jean était «plus familier et paisible», Jacques et Jean «plus orgueilleux»⁵⁶, bref chacun possédait des traits de caractère marqués et induisait un *decorum* contrasté. Dégager l'*èthos* apostolique, ce n'est pas aborder ensemble les amis du Christ comme autant de représentants d'un seul et même type, c'est accepter la variété inhérente au *decorum peculiare* il faut déduire de la littérature consignait leurs faits et gestes (*Évangiles* et *Actes*) la marque de leur génie propre et discerner dans les paroles de chacun les marques de l'individualité, comme l'astronome décrypte et donne sens au mouvement de chaque astre avec une assurance qui échappe au néophyte. La même méthode nous amènera à étudier les différents aspects de David comme prophète au théâtre pièce par pièce, selon les restrictions que nous avons opérées dans notre *corpus*, et sans pour autant négliger l'arrière-plan scripturaire, nous relèverons les passages les plus significatifs à notre avis pour l'élaboration de la figure de messager divin nous tenterons ensuite de mettre en lumière, dans chaque cas, la personnalité du prophète telle qu'elle surgit de la parole qu'il profère et de son rapport aux autres personnages. Il s'agira donc, avec comme arrière-plan une définition restrictive du prophète d'origine chrétienne et biblique, de reconnaître dans le dire et le faire de David les signes d'une constitution du héros en tant que

⁵⁵ *Idem*, p. 438.

⁵⁶ «Comune erat apostolorum diligere dominum, et tamen Petrus era liberior et ardentior fidei, quam coeteri, Johannes familiar et quietior, Jacobus et johannes ambitiosiores [...]». Passage de l'*Ecclesiastes* cité et traduit par Lecointe, *op. cit.*, p. 439.

dramatis personae, avec un *èthos* prophétique et un *decorum peculiare* propre à chaque œuvre qui se proposent de le mettre en scène.

Un retour à la tradition biblique s'impose néanmoins pour situer théologiquement cette notion de prophète. Elle nous fournira des outils pour comprendre et analyser le traitement d'un texte sacré, familier aux dramaturges, dans l'univers *a priori* profane du théâtre.

Qu'est-ce qu'un prophète?

David fut-il un prophète? Cette question préalable oriente l'analyse que nous entreprenons car elle soulève un problème. L'Ancien Testament ne le désigne nulle part comme tel, du moins ne le compte-t-il pas parmi les prophètes canoniques de l'Écriture. David est une figure messianique, l'objet d'une prophétie de Nathan. On lui prédit une glorieuse descendance, mais lui-même n'est le sujet d'aucune vision métaphysique⁵⁷. Ses psaumes, dont plusieurs ont été repris et accomplis par le Christ, revêtent cependant une dimension prophétique pour les lecteurs du Nouveau Testament dans la mesure où Yahvé en est l'inspirateur⁵⁸ et où ils mettent en lumière certaines paroles du Christ⁵⁹. Si le christianisme et le judaïsme attestent que David est un prophète, c'est donc en raison de cette proximité du poète avec l'esprit de Dieu. Cette conception s'appuie sur une vision précise du prophétisme, selon laquelle le prophète dit et fait, révèle et agit en tant qu'intermédiaire entre Dieu et le monde. Dans la tradition biblique qui l'a fait naître, ils s'apparentent au messager qui porte et incarne la parole de

⁵⁷ Cf. *Gen.* 49, 10. *Is.* 6, 9-17. 7, 14. 9, 5-6. 11, 1-2. *Jér.* 22, 30. 29, 16-19. 30, 8-9 et 18-21. 23, 5-6. *Amos*, 9, 11. *Éz.* 17, 22-24. 37, 24-26. *Zach.* 3, 10. 9, 9, etc.

⁵⁸ Cf. II *Sam.* 23, 3.

⁵⁹ Il faut rapprocher, par exemple, le *ps.* 118, v. 2 et *Matt.* 21, 42. le verset 26 de ce même psaume à *Matt.* 23, 39 et *Rom.* 11, 25 *sqq.*. le *ps.* 8, v. 3 de *Matt.* 21, 17. les *ps.* 113, v. 118 et 31, v. 6 de *Matt.* 26, 30. 27, 46. *Mc* 15, 35. *Lc* 23, 46. etc.

l'Autre sur la grande scène du monde. Précisons d'emblée que ce mode de révélation érigé, comme au théâtre, en diptyque autour du dire et du faire ne constitue qu'un aspect du fait prophétique, tant il est vrai que la Bible recèle d'une grande variété de types de prophètes, irréductibles à un canon. Aucune définition ne parvient à rassembler sous une même enseigne les profils prophétiques d'un Nathan, d'un Osée et d'un Jean Baptiste⁶⁰. Le survol de différents extraits de théologiens fondateurs, antérieurs à la Renaissance, permettra d'esquisser l'aspect restrictif du prophétisme auquel semble participer le roi David et d'appuyer la thèse selon laquelle la tragédie biblique de la Renaissance est susceptible de réfléchir, dans les faits et gestes de son principal héros, sur la condition du prophète dans le monde.

Le porte-parole de l'Éternel

Le mot hébreu *nâbi*, c'est-à-dire interprète, héraut, porte-parole, définit le prophète en tant qu'orateur. Le prophète est celui qui parle pour un autre, dans l'Écriture celui qui parle aux hommes au nom de Dieu. Dans les psaumes, David rend grâce à Yahvé des paroles qu'il met en sa bouche : « Sa langue est le roseau d'un scribe agile »⁶¹. Dieu est l'auteur véritable des paroles prononcées et le prophète, l'auteur secondaire sans plus⁶² : il est l'instrument vé-

⁶⁰ Selon André Neher, « La Bible apparaît comme une véritable *somme* du prophétisme. » (*Prophètes et prophéties*, op. cit., p. 12) Elle inscrit dans une perspective commune la masse d'aspects particuliers propres aux différentes modalités de la Révélation. Samuel Junod insiste aussi sur ce fait : « Cette notion [de prophétie] n'acquiert pas sa définition au terme d'une enquête diachronique qui, à son aboutissement, révélerait le noyau (plus petit dénominateur commun) véridique de son « essence », mais qu'elle change pour s'adapter à chaque système synchronique et révéler ainsi les préoccupations du moment en termes de connaissance providentielle. » (*op. cit.*, p. 21).

⁶¹ Ps. 45 (44) v. 2. Le thème revient au ps. 40 (39), v. 4.

⁶² La question de l'inspiration prophétique occupe encore les érudits du XVI^e siècle. Témoin ce passage de Henri de Gant que Josse Bade reproduit dans une édition de 1520 du *Summa quaestionum ordinarium*, où les prophètes de la Sainte Écriture sont appelés, comme chez Thomas d'Aquin, « auteurs secondaires », ceux qui s'expriment et écrivent seulement à partir de l'Esprit qui a été infusé en eux : « Solus ergo deus proprie po-

loce au service de l'inspiration. Le type poétique qu'incarne le psalmiste correspond à la définition globale que donne l'Ancien Testament du *nâbi* dans l'exercice de ses fonctions : « La prophétie consiste en une action extraordinaire ou surnaturelle, par laquelle Dieu communique au prophète certaines lumières ou connaissances, avec mission de les transmettre aux hommes »⁶³.

Chez les Pères, le rôle d'intermédiaire entre Dieu et les hommes place David en position d'énonciateur et de transcritteur. C'est en ce sens que « l'auteur de ces psaumes, ou plutôt l'instrument dont l'Esprit saint s'est servi pour nous les donner »⁶⁴ apparaît sous la plume d'Augustin comme un prophète destiné à faire résonner dans le monde un peu du *logos* divin. C'est à ce titre qu'il investit sa définition du prophète exposée dans les *Quaestiones in Heptateuchum*, 2, 17, où l'évêque d'Hippone s'appuie sur la mission de parole donnée dans l'*Exode* pour définir le locuteur inspiré comme un être à part :

Les prophètes de Dieu disent ce qu'ils entendent de lui et le prophète de Dieu n'est rien d'autre que l'énonciateur du verbe divin aux hommes, lesquels ne peuvent entendre Dieu ou ne le méritent pas⁶⁵.

Le Verbe qu'elle communique ayant une valeur d'éternité, la prophétie concerne autant l'avenir que le passé ou le présent. De nombreux Pères de l'Église, il est vrai,

test dici auctor huius scientiae. Quia tamen [...] per homines ministratae sunt scripturae, qui eas conscripserunt et contemplati sunt ipsam sapientiam quantum potuit humanis cordibus contingi, et sic regulas artis huius quam conscripserunt perfectissime intellexerunt [...] non solum organa et canalia, ut per quae transierunt verba huius scientiae, aut tanquam manu artifices sive pictores inquantum ipsam conscripserunt, immo veri licet secundarii debent dici auctores ex thesauro artis sibi infusae eam describentes. (Paris, t. 1, fol. 71^v.)

⁶³ Cf. Louis Pirot, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey, 1212-26, t. V, art. « Prophétie », col. 728.

⁶⁴ Augustin, *Sermon 32 « De Goliath et de David »*, ch. 1, dans [Peronne, Vincent, Écalle et Charpentier], *Oeuvres complètes de saint Augustin*, Paris, L. Vivès, 1876, tome 16, p. 147.

⁶⁵ « [...] Ea loqui prophetas dei quae audiunt ab eo nihilque aliud esse prophetam dei, nisi enuntiatorem verborum dei hominibus, qui deum vel non possunt vel non merentur audire. » Commentaire de l'*Exode* 4, 16, dans le *Corpus christianorum*, series Latina, vol. 33, Turnhout, 1958, p. 77.

n'entendirent pas le rôle de David-prophète en ce sens, donnant à tort à la racine étymologique de *propheta* le sens étroit de révélation d'événements futurs contingents, souvent à la suite d'Isidore⁶⁶□ rares furent néanmoins ceux qui n'en mesurèrent pas la portée trans-historique⁶⁷. C'est précisément le caractère universel de l'acte prophétique qu'Hippolyte de Rome prête aux paroles du psalmiste□pour ce père latin de l'Église, l'exemple du bethléemite permet de dissocier la prophétie de la vulgaire divination ou de la vision prophétique et de la hisser au niveau d'une extraordinaire connaissance des événements dans toute l'épaisseur du temps□

Pourra-t-on ne pas admirer la vérité évidente de ses paroles? Dieu a fait de lui un roi juste et un prophète choisi, qui nous a fait connaître non seulement le passé et le présent dans lequel nous vivons, mais encore les choses à venir.⁶⁸

Si elle embrasse à force égale trois temps, le présent, le passé et l'avenir, la prophétie davidique doit se définir comme la mise en lumière d'événements enfouis dans l'histoire□elle est une révélation au sens général et abstrait du terme. L'acte de «□connaître□ repose sur la transmission orale d'une certaine intelligence du projet de Dieu sur le monde. Se pose alors la question qui consiste à se demander si on peut voir dans ce don de connaissance l'aptitude à révéler des causes cachées de manière à donner du sens au présent et au passé, et donc si on peut lire dans le talent de David la faculté de prononcer des paroles extraordinairement lucides, susceptibles de jeter un éclairage divin sur l'histoire. Pour Thomas d'Aquin, la chose ne fait

⁶⁶ *Etymologies*, VII, 8.

⁶⁷ Le cas exemplaire de Grégoire le Grand, lequel donna au fait prophétique le sens général de révélation malgré l'approximation étymologique, fait école□ «□Quia cum ideo prophetia dicta sit quod futura praedicat, quando de praeterito vel praesenti loquitur, rationem sui nominis amittit, quoniam non prophetatur quod venturum est, sed vel ea memorat quae transacta sunt, vel ea quae sunt. » *Homilia in Ezechielem*, I, 1, éd. et trad. Charles Morel, *Sources chrétiennes* no 327, Paris, Cerf, 1986.

⁶⁸ Hippolyte de Rome, *David et Goliath*, in [A. G. Hamman], *Les Figures bibliques*, Desclée de Brouwer, 1984, p. 223, trad. Solange Bouquet.

aucun doute□la parole inspirée *est* révélation pour le monde⁶⁹. Il en va de même chez Calvin□ les prophéties de David ne sont pas une divination□ elles sont un miroir divin tendu à l'homme pour se connaître en vérité. En dévoilant l'homme à lui-même, elles le situent dans l'histoire du salut□

Le reste de l'Escriture contient les enseignements que Dieu a enjoint à ses serviteurs de nous annoncer□ mais icy les prophètes [auteurs des psaumes], d'autant que parlans à Dieu ils descouvrent toutes les affections interieures, appellent ou plutost tirent en chacun de nous à examiner soy-mesme, afin que rien de tant d'infirmitez ausquelles nous sommes sujets, et de tant de vices desquels nous sommes pleins, ne demeure caché. C'est certes un excellent et singulier prouffit, quand toutes les cachettes descouvertes, le cœur est produit en lumière bien purgé de ceste meschante infection d'hypocrisie. Brief [...] l'invocation de Dieu [dans les psaumes] est un des principaux appuis de nostre salut.⁷⁰

La mission d'un prophète tel que David est de dire et faire comprendre, bref de *révéler* un mystère, dans la plénitude de sens donné à ce verbe□à la fois *communiquer* au grand nombre une parole d'inspiration divine et de *mettre en pleine lumière* le sceau de Dieu sur la mystérieuse surface de l'histoire. Partout où elles seront évoquées, les paroles de David auront donc un *ethos* particulier, composite□elles réalisent l'alliage entre un *logos* d'origine surnaturelle (Dieu l'«enjoint□ à parler) et une mise en mots humaine, et par conséquent ne font sens que dans la mesure où elles reflètent la rencontre de deux personnalités, Dieu et l'homme. L'un des enjeux du théâtre réformé sera donc de montrer la manière dont cette fusion investit la personne du prophète et colore sa personnalité 'oratoire'□ le texte dramatique donnera une forme aux modalités de l'union du fini et de l'infini dans la parole et opérera, en ce sens, une réflexion théologique.

⁶⁹ *Somme théologique*, Q. 171, art. 1.

⁷⁰ J. Calvin, «Préface au livre des psaumes□ dans les□*Commentaires de Jehan Calvin sur le Livre des pseumes*, Paris, librairie de Ch. de Meyrueis, 1859, p. vi.

L'homme de l'action

La tradition chrétienne reconnaît également à certains prophètes une autre dimension, celle de faire porter non seulement aux mots, aux paroles, le *logos* divin, mais à en investir également leurs gestes, qui gagnent alors la valeur d'une prophétie. Ce concept de «*prophéties en actes*» prend racine dans les récits bibliques de la Création, soit le célèbre passage de la *Genèse* où Dieu fait exister les choses en les nommant (*Gn. I*) et d'autre part, sa reformulation dans l'introduction de l'Évangile de Jean

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. [...] Tout par lui a été fait, et, sans lui, rien n'a été fait de ce qui a été fait. (Jean I, 1-3)

Ces récits des origines, qui constituent pour Claude-Gilbert Dubois un des «*fondements de toute explication théologique du langage humain au XVI^e siècle*»⁷¹, reconnaissent à la Parole de Dieu une efficacité sans égale. «*La création du monde est en même temps une création verbale, la Parole de Dieu se confondant avec l'acte créateur*»⁷². Verbe de Dieu et acte de Dieu se renvoient l'un à l'autre, chaque mot appelant une naissance et chaque naissance reflétant le Créateur. De manière analogue, chez les hommes remplis de la Parole divine, la présence agissante de l'Esprit peut entraîner des gestes extraordinaires faisant office de prophétie. Leurs actions sont une émanation de Dieu, un prolongement évident de son Verbe, et renvoient à une réalité toute autre qu'humaine. Aussi certains personnages de la Bible, dont David, sont également des prophètes en actes.

Une instance de confirmation du ministère prophétique généralement approuvée est le miracle, irruption incontestable du surnaturel dans l'histoire. Dieu se justifie et justifie le prophète. Moïse ouvrant un passage dans la mer Rouge ou faisant jaillir l'eau d'un rocher dans

⁷¹ Claude-Gilbert Dubois, *Mythe et langage au XVI^e siècle*, Bordeaux, Ducros, 1970, p. 21.

⁷² *Idem*, p. 23.

le désert sont autant de signes et de prodiges accompagnant la parole prophétique par l'action de son envoyé, Dieu entre dans le monde et fait éclater sa justice, la sienne propre et celle de son prophète. Les victoires de David contre l'ours, le lion et plus tard Goliath, sans être des «*miracles*» au sens propres du terme, furent aussi dans certains cercles juifs (la *Midrash* en témoigne⁷³) et pour quelques commentateurs chrétiens⁷⁴ des occasions où le prophète fut relayé par Dieu, opérant une sorte de *captatio benevolentiae* des spectateurs. Les occasions de miracle dans la vie du *nabi* restent des événements isolés dans l'Écriture.

La distinction entre «*prophétie déclarative*», tout entière contenue dans les paroles prononcées par le prophète, et «*prophétie figurative*», exprimée par ses faits et gestes extraordinaires, est dégagée par Jean Chrysostome dans ses *Homélies sur la Pénitence*⁷⁵. Et pour s'assurer d'être bien compris, il donne un exemple de chacune d'elles : la brebis conduite à l'abattoir qu'évoque Isaïe (Is. 53,7) et la brebis que sacrifia Abraham à la place de son fils Isaac (Gn 22, 13) annoncent l'une et l'autre une même réalité, la passion du Christ : la première le fait «*avec des mots*» et la seconde, «*en actes*». La raison de ce double langage prophétique, précise Chrysostome, serait d'ordre didactique : les prophéties par le discours s'adressent aux esprits «*sages*», capables d'une connaissance essentiellement intellectuelle, tandis que les prophéties «*en actes*» visent pour l'essentiel «*les ignorants*», plus sensibles aux images qu'aux abstractions de l'esprit. De cette conception herméneutique est née l'exégèse typologique de l'Écriture, selon laquelle une réalité de l'Ancien Testament est perçue non seulement comme un modèle digne d'imitation, mais un «*type*», une image sensible

⁷³ Cf. *Jewish Encyclopedia*, *op. cit.*, p. 453 col. a.

⁷⁴ Ces commentaires sont abondamment relayés par l'iconographie de cet épisode biblique. Nous renvoyons le lecteur à l'explication et les exemples fournis par Louis Réau (qui fait un rapprochement avec certains passages tirés d'Augustin et d'Adam de Saint-Victor) dans son *Iconographie de l'art chrétien*, t. 2, Paris, P.U.F., 1955, p. 258.

⁷⁵ Jean Chrysostome, *Hom. VI sur la pénitence*, dans les *Oeuvres complètes de saint Jean Chrysostome*, trad. J. Bareille, Paris, Louis Vivès, 1864, t.3, pp. 528-530.

d'une réalité éloignée, le plus souvent messianique, ancrée dans l'histoire du Nouveau Testament⁷⁶. Le propre de la prophétie en actes, muette par essence, est donc aussi de dévoiler de manière spectaculaire, extraordinaire, un mystère qui fait sens dans le présent mais appelle sa confirmation dans un avenir indéterminé. «Celui qui doit venir» accomplira la scène énoncée par le passé et consacrera véritablement son messager en tant que prophète de la vérité.

Il ressort de ce second versant de l'expérience prophétique que non seulement la puissance persuasive des paroles, mais également l'*actio*, la dynamique oratoire du messager et les gestes qu'il pose, constitutifs de ce que la rhétorique désigne en terme de *decorum*, revêtent chez les hommes de la Bible une dimension transcendante. La personnalité prophétique (l'*ethos*) concerne l'être total, à la fois l'homme dans ce qu'il a de limité et dans ce qui en lui aspire à la transcendance, dans l'être humain en tant que point de rencontre de ce qui relève de l'histoire et de ce qui, mystérieusement, la dépasse. Samuel Junod a d'ailleurs bien insisté sur cette verticalité fondamentale lorsqu'il reprend ce propos de Léo Strauss au sujet de la prophétologie

Si la révélation n'était rien qu'une action miraculeuse de Dieu, elle serait purement et simplement soustraite à toute saisie humaine. La Révélation n'est compréhensible que dans la mesure où l'acte révélateur de Dieu s'accomplit à travers des causes secondes, où il trouve sa place dans la création, dans la nature créée [...] Le moyen par lequel Dieu accomplit l'acte révélateur est le prophète, c'est-à-dire l'homme qui sort de l'ordinaire et qui l'emporte sur tous les autres, mais en tout état de cause un homme.⁷⁷

⁷⁶ Cf. Jean-Noël Guinot, «La typologie comme technique herméneutique», dans *Figures de l'ancien Testament chez les Pères, Cahiers de Biblia Patristica 2*, Centre d'analyse et de documentation patristiques, Strasbourg, 1989, pp. 1-34.

⁷⁷ Leo Strauss, *Maïmonide*, Paris, PUF, Épiméthée, 1988, pp. 104-105, cité après Samuel Junod, *op. cit.*, p. 31.

S'il s'intéresse véritablement, comme nous le croyons, à la personne de David en tant que prophète, le théâtre de la Réforme devra se prononcer sur cette double dimension de l'ambassadeur de Dieu sur la terre, à la jonction du fini et de l'infini. Il portera un regard de foi sur l'homme, sur ce qui le fonde et aussi, et surtout, sur ce qui le dépasse.

Chapitre II

David, prophète dans les tragédies saintes

Le personnage de David se présente-t-il, dans l'œuvre de des Masures la plus représentative de la crise politique et spirituelle du protestantisme à ses débuts, comme un prophète scripturaire, comme l'énonciateur du verbe de Dieu auprès du peuple élu? Cette question, qui oblige à réfléchir sur l'attachement de la tragédie religieuse à la culture biblique qui l'a façonnée, ne semble pas avoir toujours attiré l'attention des spécialistes. L'idée (tout à fait juste) selon laquelle les *Tragédies saintes* sont d'abord et avant tout un miroir des préoccupations huguenotes a, jusqu'à présent, tendu à éclipser les dimensions vétéro-testamentaire et théologique du personnage telle qu'elles apparaissent dans la pièce. Ainsi, pour Marguerite Soulié,

la figure de David qu'illustrent les *Tragédies* de Louis des Masures répond à une actualité le moment où le peuple de la Réforme fait face aux persécutions par la résistance armée. [...] David était le champion de Dieu pour maintenir son peuple ensuite il apparaît comme l'élu, le chef charismatique en face de Saül, le roi rejeté [...] David est le vivant exemple de cet évangile de la grâce qui est le centre rayonnant de la prédication réformée.⁷⁸

L'«actualité» à laquelle répond effectivement le héros de des Masures, emblématique de l'angle sous lequel les *Tragédies saintes* sont le plus souvent abordées aujourd'hui, donne au personnage un caractère moderne on s'intéresse à sa qualité de symbole de l'«Évangile

de la grâce□ plutôt qu'à la réflexion qu'il permet sur l'essence du prophétisme de l'Ancien Testament. Les termes employés par Marguerite Soulié reprennent néanmoins certains éléments constitutifs du fait prophétique. Le David ici évoqué apparaît comme l'archétype de l'inspiré□ il est un être à part, investi d'une mission surnaturelle qui le place en position d'intermédiaire entre Dieu et son peuple. Sa force charismatique témoigne de la présence de l'esprit de Dieu en lui et devant lequel Saül, l'interlocuteur ingrat, joue un rôle de repoussoir□ son message enfin, moins prédiction d'un avenir nécessairement incertain que révélation active et dynamique de la grâce, font de lui le porte-étendard du Divin. Si le héros n'est pas directement désigné en terme de prophète ni la vérité qu'il incarne comme une prophétie, les principales qualités que l'érudite prête au héros de la trilogie concourent néanmoins, de manière implicite mais indéniable, à lui en donner l'aspect. D'ailleurs, ajoute Soulié, le théâtre de des Masures préféra toujours au tragique des Anciens une esthétique au service «□ du dessein du Dieu vivant [...] qui garde son alliance à un petit reste ranimé *par la parole prophétique*□⁷⁹. C'est bien qu'il pose, de manière même indirecte, la question de cette parole aussi ancienne que vivifiante au théâtre.

L'œuvre de des Masures tend d'ailleurs à valoriser le potentiel prophétique de son héros. L'épître préliminaire *À Brun*, rédigée alors que le dramaturge avait en commun avec David le sort du réfugié politique et du persécuté, insiste sur la lecture typologique qu'il faut faire de la pièce autant que sur sa dimension de symbole de la Réforme□

David, endurant toujours nouvelle plaie,
Joue une tragédie assidue et vraie [...]
[II] Est *figure* du Christ, et des enfants de Dieu
Qui par croix, et misère, et peine rigoureuse,
Contentent vaillamment à la victoire heureuse. (v. 217-22. Je souligne.)

⁷⁸ Marguerite Soulié, «□ Le Théâtre et la Bible au XVIe siècle□, dans *Le Temps des réformes et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989, pp. 643-645.

⁷⁹ *Op. cit.*, p. 657.

David comme «*Figure*». Dès le Moyen-Âge, affirme Erich Auerbach dans son étude intitulée *Figura*⁸⁰, un lien s'établit dans la littérature religieuse entre la notion de figure et celle de prophète. Le mot *figura* revêt souvent chez les chrétiens le sens de «*signification plus profonde de ce qui doit venir*»⁸¹ appliqué aux personnages de l'Ancien Testament, il envisage ces derniers «*comme des prophéties en actes, des préfigurations du Nouveau Testament et de l'histoire du salut*»⁸². Le philosophe ajoute «*c'est dans ce sens de prophétie en acte qu'il [figura] apparaît le plus souvent, de loin*»⁸³. Dans la prophétie figurative de des Masures, David et le Christ se font signes l'un de l'autre et tous deux pointent vers quelque chose qui dépasse l'histoire, un mystère qui concerne bien sûr le temps présent mais qui implique aussi un accomplissement surnaturel encore à venir. L'événement historique qu'incarne le héros est une figure voilée qui sollicite l'intervention d'une révélation il participe à la transmission d'une connaissance de Dieu.

Il y aurait ainsi deux pôles dans l'identité paradoxale du David desmasurien. Un homme endurant des souffrances personnelles et historiques, et une «*Figure*» annonçant la répétition de ces mêmes souffrances dans le contexte mystérieux de l'histoire du salut. Le personnage désigne trois réalités le roi de l'Ancien Testament dont le règne remonte à deux millénaires avant Jésus Christ Yahvé qui donne à connaître à travers lui le fidèle huguenot, enfin, dont on persécutait la foi au temps de la Réforme. L'hétérogénéité ontologique du personnage donne à ses actions et à ses propos une valeur polysémique qui correspond exactement aux traits qui ressortent des discussions précédentes sur l'homme de Dieu. Dans ce que le héros donne à voir et à entendre, un au-delà se donne à connaître, un au-delà certes poétique

⁸⁰ Paris, Belin, (1944) 1993.

⁸¹ *Idem.*, p. 39.

⁸² *Idem.*, p. 33.

⁸³ *Idem.*, p. 42.

mais dont les modalités de la révélation rejoignent celles, théologiques, que nous avons évoquées plus tôt.

Le fait prophétique dans son sens large, constitutif de la spiritualité réformée mais aussi et d'abord de l'Écriture, détermine l'*èthos* dramatique du David des *Tragédies Saintes*. Son originalité vient de ce que le type prophétique qu'incarne le héros est plus complexe que le type messianique qu'on lui prête habituellement, en particulier après une lecture des psaumes□il comporte certains traits qui le rapprochent de l'expérience propre à une poignée de personnages canoniques, d'Isaïe à Malachie, dépassant ainsi le cadre des *Rois* et des *Chroniques*. Telle un triptyque, notre analyse s'articulera en trois volets□elle abordera d'abord l'identité prophétique de David dans la trilogie, puis la situera par rapport à la menace que représentent les faux-prophètes. Elle soulèvera enfin la question d'un «*Art prophétique*»⁸⁴, de l'existence d'une manière particulière d'agir et de parler propre à la sensibilité et au génie de David en tant qu'individu inspiré. La réflexion du dramaturge sur cet aspect de la littérature biblique ne présentant pas de rupture importante d'une tragédie à l'autre, nous aborderons les pièces de la trilogie non pas l'une après l'autre, mais ensemble, en fonction des critères thématiques adoptés pour la conduite de notre analyse.

Portrait de David en prophète

Le récit biblique retraçant l'histoire de David s'ouvre sur l'onction du jeune berger au milieu de ses frères. Des Mœurs passe littéralement sous silence cet épisode clé de la vie du héros et fait commencer sa pièce au temps de l'irruption de Goliath en Terre Sainte, dans une période marquée, dans *Samuel*, par l'impuissance de Saül à trouver une issue au défi que lui lance le camp philistin. Lorsqu'elle évoque cette époque troublée, la Bible ne dit rien sur les

⁸⁴ Cf. Samuel Junod, *op. cit.*, p. 61 sqq.

agissements du prophète Nathan mis à l'écart des événements qui se déroulent dans la vallée du Térébinthe, il ne joue aucun rôle dans la résolution de ce conflit mythique. Les *Tragédies saintes*, pour leur part, questionnent cette absence et font de ce vide dans la scène politique un événement déclencheur.

1. Dans l'attente d'un prophète

Il est significatif que *David combattant*, première pièce de la trilogie de des Masures, évoque le contexte d'apparition de David à la cour de Saül comme une véritable nuit prophétique pour la monarchie de droit divin. Les Hébreux frôlent la défaite aux mains des Philistins et Nathan ne vient pas. Dieu persiste dans son silence malgré les prières du roi et les appels de son peuple. Les hésitations de Saül révèlent la détresse d'un royaume théocratique en mal de proximité avec Yahvé

Dieu au pouvoir duquel sans plus nous confions
 Ne nous a révélé son vouloir sur le point
 De marcher et combattre ou ne combattre point.
Plus ne vois le voyant qui soulait en maint lieu
 M'annoncer le vouloir et bon plaisir de Dieu. (*D. C.*, 389-94)

Ce vide laissé par Nathan revient encore pour expliquer les hésitations de Saül face au défi de guerre lancé par Goliath l'impossibilité des combattants du roi à répondre à la question d'Abner, «Quel conseil ou signe t'a donné le Seigneur?»⁸⁵ commande la suspension de toute entreprise belliqueuse.

Cette utopie historique et politique, une amplification personnelle et figurée de l'Écriture, transpose en réalité dans l'histoire du peuple Juif un motif omniprésent dans les livres consacrés aux prophètes canoniques d'Isaïe à Malachie, comme d'ailleurs dans les

⁸⁵ *D.C.*, 470-71.

Rois, le surgissement des prophètes se produit toujours dans un temps de trouble où les valeurs de la civilisation juive semblent ébranlées⁸⁶. Cette particularité de la littérature prophétique, celle de montrer un trouble et un combat pour faire éclater au cœur même de l'incertitude temporelle, une révélation divine, constitue la toile sur laquelle se détache l'arrivée de David sur la scène biblique. Nathan ne se manifestant pas, son apparition au milieu d'une crise prend l'aspect d'une réponse de Dieu aux angoisses du peuple élu. Elle présente d'emblée le héros comme un personnage prophétique, comme une manifestation personnelle mais indirecte de Dieu au cœur même d'une humanité menacée.

À chaque fois qu'un prophète fait son apparition dans l'Écriture, la question de la spécificité de sa mission et des modalités d'accomplissement de celle-ci se pose inéluctablement. Quel est donc le type prophétique qu'investit le David de des Masures? S'agira-t-il d'un voyant comme Élie, homme parmi les hommes mais responsable de la loi de Dieu en un temps d'abandon de celle-ci? D'un surhomme, comme Samson, dont la force physique renvoie à la toute-puissance divine, ou d'un législateur comme Moïse, venu prendre acte des volontés du Seigneur et les imposer dans le gouvernement des hommes? Son inspiration l'apparente-t-il à l'existence des anges, des envoyés de Dieu, des *malakhim*? Les trois tragédies consacrées à David construisent l'identité particulière du psalmiste et interrogent son statut d'intermédiaire entre le Ciel et le peuple. Elles érigent un personnage à la frontière de l'humain et du divin dont il importe, d'entrée de jeu, de dégager les traits essentiels.

2. «Je viens au nom de Dieu» — premiers éléments de l'identité prophétique

Le propre du prophète biblique, les Pères l'ont montré, est d'abord et avant tout d'être le porte-étendard de la volonté divine. Le statut qui le caractérise vient de la révélation qu'il reçoit, laquelle le façonne autant comme homme de paroles que comme sujet doté d'un im-

⁸⁶ Cf. *Bible de Jérusalem*, «Introduction aux prophètes», *op. cit.*, pp. 1261-87.

mense potentiel actif. L'aspect peut-être le plus évident de la mission dont des Masures investit son héros est précisément sa propension à condenser cet impératif de communication de Dieu aux hommes dans une manifestation onomastique du nom divin. Lorsqu'il apparaît sur la scène, David se présente d'emblée comme l'envoyé du Seigneur, celui que le Seigneur délègue pour faire résonner son nom : « Je viens au nom de Dieu »⁸⁷, dit-il. Délégation divine, délégation prophétique. En invoquant le nom de Dieu, c'est le mystère même de l'en-soi divin, contenu dans le simple acte de nommer, que David entreprend de révéler. Or, ce fait de devoir nommer implique également une mise en route de l'homme vers les siens, une mobilisation complète de la personne qui s'engage à agir. Il est une instance qui la dépasse : il est celui qui vient.

Comme Moïse et Abraham, le héros de notre tragédie a donc pour caractéristique de cumuler les qualités du prophète en paroles et du prophète en actes. Le héros de des Masures apparaît dans la pièce ni plus ni moins comme lieu d'enracinement de la volonté divine sur la terre, le lieu de la parole faite acte : c'est en effet Dieu qui dresse la main de David à la bataille⁸⁸, Dieu qui le « guide en [sa] sente »⁸⁹, Dieu encore qui le délivre de la main de ses oppresseurs au moment de l'exil⁹⁰. Le personnage est le prolongement humain d'une réalité indépendante de lui dans sa conception mais tributaire de son concours pour sa réalisation. Ses gestes impressionnent, déconcertent : ils conduisent les spectateurs au seuil d'un mystère. Une lecture un peu serrée de *David combattant* permet d'ailleurs de distinguer un certain nombre de signes par lesquels le héros révèle le divin qui l'habite.

1. *L'effacement de soi*. Tout au long des *Tragédies Saintes*, David récuse pour lui-même l'initiative de ses actions : il adopte un *ethos* qui porte l'auditoire à croire que tout ce qui

⁸⁷ D.C., v. 1679.

⁸⁸ D.C., v. 1691.

⁸⁹ D. C., v. 513.

⁹⁰ D.F., v. 591-94.

émane de sa parole et de ses gestes provient de Yahvé, dont il ne serait que le porte-étendard. David apparaît comme prophète dans la mesure où Dieu lui-même répond à la détresse de la nation sainte par son intermédiaire et manifeste par lui l'efficacité de sa parole. Le souci didactique qui préside à l'écriture de la trilogie amène d'ailleurs le dramaturge à marteler sans relâche, au risque d'être redondant, que la force qui anime David ne vient pas de son génie propre mais d'une instance supérieure qui le guide et qu'il se contente de faire sienne. Aussi, dans la scène de la rencontre entre l'enfant et le géant, David se présente-t-il sous les traits du rapporteur, il est l'envoyé de Dieu auprès de son peuple—non pas le sauveur d'Israël, mais l'ombre du Sauveur chargé de donner corps à l'alliance mosaïque et à sa promesse—«*Le Seigneur est puissant [...] Il défendra Israël à jamais*» (*D.C.*, 1185). En aucune occasion il ne s'attribue à lui-même l'initiative de ses gestes—c'est le nom de Dieu, proclamé à quatre reprises en cinq vers, qui éclipse le sien propre—

Je viens au nom de Dieu, du Dieu des exercites,
 [...] afin que près et loin sache la terre toute
 Qu'Israël a un Dieu et qu'ici nul ne doute
 Que notre Dieu est puissant, non par glaive ni lance
 Donne victoire aux siens, mais par autre vaillance [...] (*D. C.*, 1679-83).

Cette tactique de l'effacement superpose à la personnalité de l'homme de Dieu celle de Yahvé, s'étend du transfert onomastique («*En son nom, je suis fort*», *D.C.*, v. 1550) à la prévalence de la force divine sur les ressources vitales de David («*Dieu qui m'a sauvé du lion et de l'ours me sauvera*», *D.C.*, ca. 1370). Le discours prophétique des *Tragédies* est donc nécessairement hétérogène, il entraîne une ambiguïté sur l'identité du véritable acteur social qui se manifeste aux siens. Contrairement aux allocutions communes où la singularité du point de vue du locuteur, tel un principe unificateur, organise l'ensemble du discours, la source de l'énonciation refuse ici d'être désignée comme une unique personne.

2. *Le sentiment d'étrangeté.* L'interrogation lancinante des fils de Jessé à leur jeune frère, «*Qui te meut ou pourquoi es-tu venu ici?*»⁹¹, rappelle le questionnement qui habite les témoins de l'action prophétique. Leur interrogation fait écho à celle de Goliath sur le mandataire du garçon («*Qui te meut de venir?*»⁹²) et au constat de Satan sur ses ressources hors du commun «*Cette force est d'ailleurs.*»⁹³. Les gestes que pose David dépassent largement sa volonté particulière, ils pointent vers une force supérieure. Or lorsque les spectateurs du héros la reconnaissent, la prophétie atteint son but. Tel est, chez des Masures, le critère de la réussite prophétique et la vraie gloire du prophète : donner à voir un Dieu qui se cache.

3. *Le dédoublement.* Le paradoxe inhérent à la mission du prophète, à savoir celui d'incarner et de porter la parole d'un autre (qui parfois lui échappe) à la face du monde, en arrive même à déposséder partiellement le prophète de ce qui émane de lui-même. C'est ainsi que dans la scène du duel, sur le plan linguistique, deux identités s'unissent, se superposent : le principal acteur de la lutte (David) est alternativement désigné à la première et à la troisième personne, c'est Dieu qui lutte et David qui vainc par la main d'un seul homme :

Dieu combat, qui est ma garde,
Petit suis, le grand tiendrai. (*D.C.*, 1572-73)

L'une des qualités de Des Masures est certainement d'avoir su tirer profit du flou entourant l'identité de celui qui agit dans la pièce : elle permet de donner corps au véritable personnage principal de l'œuvre, Yahvé, lequel conformément à l'esthétique réformée, ne paraît pas physiquement sur scène. Ce flou, cette démarcation difficile entre David et celui qui agit à travers lui, pose le principe de ressemblance entre Dieu, l'Inimitable par essence, et son

⁹¹ *D.C.*, v. 1263.

⁹² *D. C.*, v. 1656 : «*Qui te meut de venir?*»

⁹³ *D. T.*, v. 599.

ambassadeur. Un savant théoricien de l'interprétation figurative de l'Écriture, Théodore de Monpueste, avait d'ailleurs insisté dans son commentaire sur le prophète Michée, sur cette faculté de l'envoyé (ou du type) de faire connaître, par un rapport de proximité, la personne qui l'envoie : « Tout type a une certaine ressemblance avec ce dont il est le type. »⁹⁴ Chez des Masures, le degré de parenté entre le type et son archétype semble si élevé que certains passages de *David triomphant* suggèrent qu'en David deux personnes, l'homme et son Sauveur, se profilent simultanément. L'auteur laisse néanmoins à l'auditoire le soin de faire la part entre l'un et l'autre David dans des extraits où les expressions « Un David », « Un seul David » témoignent de la polysémie rattachée au nom du héros :

Le peuple entier *un seul David* regarde
 Comme son port, sa défense et sa garde. (*D.T.*, 240-41)
 Regardez *un David* pour le suivre à la trace,
 Lequel est inspiré d'une divine grâce. (*Prol. D. T.*, 53-54.)

Dans les vers 240-41, les mots « Un seul » signifient à la fois « à l'exclusion de Saül » que « le véritable David », celui qu'il revient au spectateur d'identifier de même, « Un David » (v. 53-54) peut renvoyer à la trilogie elle-même, la tragédie consacrée à David (et il y en a d'autres), et au personnage lui-même, dont l'indétermination (« Un ») suggère qu'il y en aurait soit plusieurs, hypothèse peu probable, soit un seul, mais avec des visages humains et divins, liés à la présence inspiratrice de l'Esprit. L'essence composite de l'identité prophétique offre un avantage stratégique : elle permet d'expliquer les victoires et les épreuves de David sans faire appel à la logique humaine et de rappeler, pour le profit des spectateurs, que l'alliance avec Dieu est le véritable moteur de l'histoire. En tant que porteur d'une parole vraie que ses actions illustrent, l'agent divin est la preuve radicale, défiant toute argumentation, que Dieu fait cause commune avec l'homme et que rien de ce dernier n'échappe à la Providence.

⁹⁴ Migne, *P. G.* 66, 364 D9-10. Nous renvoyons à la discussion de J.-N. Guinot (*op. cit.*, pp. 15 sqq.) sur cet

L'identité complexe du héros de des Masures recouvre la mystérieuse co-présence, dans un seul être, de l'humain et du divin. L'homme n'est pas un avec lui-même, l'Esprit l'accompagne et s'impose à lui□ il lui laisse le travail de le traduire, de l'annoncer, de l'incarner dans l'histoire.

3. Temps humain, temps divin□rapport de David à l'histoire

Les prophètes de la Bible se situent à la jonction du fini et de l'infini, ils sont le prolongement de la parole et de l'action de Dieu sur la scène du monde. Dieu a besoin de l'homme pour réaliser ses desseins. La principale fonction que l'Écriture reconnaît au prophète est d'inscrire dans la course du temps, dans l'histoire, la fidélité de Dieu à son peuple, et d'incarner cette promesse par des paroles et des actions qui en témoignent. Cette situation particulière du prophète, à la jonction de l'histoire et de ce qui la transcende, se traduit chez des Masures dans le statut particulier attribué à David, qui le distingue du reste de l'humanité. Son rapport à l'histoire et à sa condition humaine détermine certains aspects de son identité prophétique

◇ *Entre l'ange et l'homme*

Le prologue de *David Triomphant* compare le rôle social du bethléemite à celui de l'ange, ce messager par excellence que Dieu envoie du ciel soit pour annoncer aux hommes une nouvelle – c'est le cas de Gabriel – soit, comme Raphaël, pour marcher avec eux sur une route incertaine. La particularité du David desmasurien est d'assumer, de manière tout à fait paradoxale, la condition du «mortel homme□ et la mission du «saint ange□□

Tel personnage ici vous verrez entre nous
Et le pourrez ouïr qui n'est pas tel que vous.
Tel que vous n'est David bien qu'il soit mortel homme,

aspect de la typologie biblique.

Ainsi il va dessus la terre, comme

Un saint ange de Dieu. (Prol., *D.T.*, 15-18)

Par le pèlerinage de l'ange, le Très-Haut se manifeste en faveur de l'humanité et offre des signes tangibles de sa divinité. Il permet l'irruption du surnaturel dans la création et l'insertion de ce surnaturel dans l'écriture de l'histoire. Ce mouvement vertical, condescendant, de Dieu vers l'homme, de Dieu vers David, fait du héros des *Tragédies* le lieu d'une fusion idéale entre le divin et l'humain. Dans l'exercice de sa fonction prophétique, un échange se produit entre David et celui qui l'envoie : son humanité devient un reflet divin, elle gagne en éclat et en force ; cette richesse ajoutée ne le transforme pas ontologiquement, l'homme demeure ce qu'il est et réciproquement, Dieu conserve son unicité. En revanche, l'alliance est féconde au niveau de la personnalité du héros, laquelle fait d'un être de chair le lieu où se manifeste, où se révèle, la source du sacré.

L'*èthos* propre à David demeure par conséquent essentiellement humain, relatif à une histoire personnelle et collective, et cette conscience est le principal fardeau qu'il sera donné à David d'assumer. L'une des premières interventions de Satan dans la trilogie vise précisément à assurer l'auditoire de la fragilité indissociable de la condition humaine qui gouverne l'envoyé de Dieu :

Il est homme et muable, il faut qu'il vienne aux termes

De perdre de son cœur l'espérance et la foi. (*D. C.*)

La force et la puissance de Dieu n'empêchent en rien sa fragilité et son indignité à accomplir ce pourquoi Dieu le destine. «Petit berger», «petit bergerot»⁹⁵ selon le dire de Satan, «Homme de qualité basse»⁹⁶ aux yeux de son frère, le David de des Masures incarne

⁹⁵ *D. C.*, v. 273 et 275.

⁹⁶ *D.T.*, v. 151.

l'humilité évangélique chère aux réformés⁹⁷ « Je n'ignore pas », confesse-t-il au fils de Saül, « mon état humble et bas »⁹⁸. Ses racines, sa lignée le renvoient au bas de l'échelle sociale et le placent en marge de tout ce qui construit la gloire humaine.

◇ *Le fardeau humain*

Un autre passage de *David combattant*, petite autobiographie du héros livrée sur le mode de l'aveu, insiste sur le poids que représente pour David son humanité rétive et rebelle à l'appel de Dieu. Ce récit de vocation, qui reprend un motif narratif propre au discours prophétique, a pour but de légitimer la vocation du prophète devant lui-même et devant un auditoire sceptique. Il situe l'appel du prophète dans le cadre d'un projet divin auquel il ne peut se soustraire, même s'il ne s'en sent pas digne.

Dès mon enfance, aux jours adolescents,
je t'ai cherché selon que ta clémence
Me tire à toi par douce véhémence
Mais, misérable et pauvre je suis,
En lieu qui soit fuir je ne puis.
Toujours me suit cette nature forte,
Toujours me presse et le fardeau j'en porte. [...]
Mais ton Esprit m'empresse à résister. (*D. C.*, 491-501)⁹⁹

Il est significatif que dans l'Écriture, en général, ce n'est pas tant l'humanité des prophètes qui leur pèse, mais bien leur mission sur la face de la terre. C'est le cas d'Amos, d'Isaïe, de Jonas, qui insistent dans leurs prophéties sur la souffrance du juste et sur l'âpreté

⁹⁷ Notamment dans un passage où David se considère indigne d'être le gendre du roi (*D.T.*, v. 130). Cette opinion est sans équivalent dans le récit biblique.

⁹⁸ *D.T.*, 86-87.

⁹⁹ Ce passage est à mettre en parallèle avec les vers 1029-30 de *D.C.* « Il est vrai qu'en cette terre-ci / Toujours chair est en peine et souci. »

de leur mission. L'appel de Dieu est un poids pour ceux qui le portent¹⁰⁰. Dans le cadre des *Tragédies saintes*, un revirement s'opère par rapport à la tradition prophétologique et construit la singularité du David desmasurien : le véritable fardeau, ce dont le prophète aimerait être débarrassé, c'est de sa condition d'homme, « Cette nature forte » à laquelle il ne peut se soustraire. Certes, le bethléémite partage avec les prophètes canoniques la tentation de fuir, comme Jonas de se soustraire à sa vocation, mais ici c'est à lui-même qu'il voudrait échapper. La mission dont Dieu le charge paraît plus légère au prophète que le fardeau de son humanité : elle implique une véritable mort à soi-même, mais le personnage l'accepte et trouve en elle un lieu de réconfort. La peine, la querelle, la mort perdent de leur connotation négative lorsqu'elles se rattachent au projet divin : elles rejoignent les catégories antithétiques de douceur, de plaisir et de bonheur.

Oh ! Combien douce et plaisante est la peine
 A soutenir du Seigneur la querelle !
 Heureuse vie est de mourir pour elle ! D. C., 1024-26

L'acceptation de la vocation prophétique s'exprime en David par le choc résolu des oppositions. Le renversement de perspective qui permet au héros de voir, en ce monde, les souffrances récompensées et transfigurées en douceur – ce à quoi la plupart des prophètes bibliques sont, en vérité, peu accoutumés¹⁰¹ – est le principal argument de des Masures pour

¹⁰⁰ Samuel Junod insiste d'ailleurs sur ce fait : « Le mot hébreu qui entre dans la formule prophétique induisant souvent les paroles de Yahvé, *ne'oum*, signifie à la fois « Oracle » et « Fardeau, poids ». L'oracle de Dieu est un poids. La parole prophétique est simultanément parole et poids : charge dans son sens plein. » *Op. cit.*, p. 40.

¹⁰¹ « La prophétie [...] est un acte de souffrance qui commence par dévaloriser son énonciateur et qui ne le laisse pas jouir de la charge de vérité de son propos. La réception de son message est caractérisée le plus souvent par l'échec. La situation de communication est décalée, il ne peut profiter d'une réponse qui le mette en valeur. D'autre part, il ne doit son pouvoir qu'à Dieu, à qui seul la reconnaissance est due. Le prophète ne jouit pas de l'effet de ses paroles auprès de son 'public', mais il se retire. » Junod., *op. cit.*, p. 85.

amener l'auditoire à imiter David et «Il suivre à la traceIl (Prol. *D.T.*, v. 53)Il son héros incarne une vision paradoxale du bonheur selon laquelle l'épreuve et même le spectre de la mort ne sont le dernier mot d'une vie donnée à Dieu, la grâce divine les transformant en lumière.

Il ressort de cette particularité un aspect de la personnalité de David qu'il convient de soulignerIl des Masures revêt son personnage du manteau des *çadiqim*, des justes de l'Écriture¹⁰². Cet artisan de la justice sociale et de la pureté morale représente dans la société hébraïque une classe d'hommes appelée à coopérer au plan de Dieu dans l'histoire par leur refus catégorique du mal qui pèse sur la condition humaine. Pour le juste, le fardeau de l'humaine nature cherche un soulagement dans le désir de conformité avec la perfection divine. Pratiquer le *cédéq*, c'est assumer une vocation éminemment religieuse et morale, celle de rendre témoignage, en luttant contre le péché, de l'innocence de Dieu vis-à-vis du mal et d'aider à la faire éclater à la face d'Israël. Les justes consacrent leur vie à combattre les imperfections en commençant bien sûr par eux-mêmes, puis en gagnant les autres à cet idéal de perfection morale sans laquelle la justice de Yahvé ne trouve pas à s'incarner. L'empoigne du fidèle et de l'impie de *David combattant* et l'humilité du vainqueur en temps de gloire comme de déroute sont un exemple de cette propension de Des Masures à ériger son héros en figure de la justice du Seigneur. David participe, par ses paroles et ses actions, au *cédéq* de DieuIl en est le type et l'exemplaire.

4. Celui qui marche vers la crise

En même temps qu'elles assignent à son héros la condition mortelle de l'homme de chair appelé à relayer auprès du peuple un message bâti sur une dialectique de l'humain et du divin, les *Tragédies saintes* postulent l'enracinement social du prophète dans un lieu et un contexte donné. Comme les prophètes de l'Ancien Testament, David s'exprime dans la langue

¹⁰² Cf. A. Neher, *Prophètes et prophéties*, op. cit., pp. 149-51.

de son peuple, il recourt aux moyens courants d'action et d'expression pour donner une forme sociale à une parole qui autrement, échapperait aux hommes. Les mots et les gestes qui l'animent le portent vers autrui□ils relèvent d'une habitude sociale ou alors, s'ils échappent à la règle, ils se démarquent symboliquement du comportement général pour mettre en valeur un dysfonctionnement. L'expérience prophétique cautionne ce rapport au monde□rappelons que dans la Bible, un simple voyageur, Jonas, se voit contraint de séjourner trois jours dans le ventre d'une baleine avant d'annoncer à l'infidèle Ninive sa destruction prochaine¹⁰³□Habaquq est contraint de signifier aux Babyloniens leur impiété par un ange qui lui empoigne les cheveux et le transporte d'un seul souffle de Judée en Babylone,¹⁰⁴.

Le David de des Masures est également solidaire du tissu social, à mi-chemin entre l'homme du commun et l'homme de Dieu. La première partie de *David combattant* le présente comme un bethléemite édifiant mais somme toute typique, désigné pour garder le troupeau de son père. Certaines actions inhabituelles font néanmoins de lui un signe pour ses contemporains. On apprend qu'il est sorti vainqueur d'un duel avec un lion et un ours□cet exploit fabuleux n'apparaît que pour préfigurer l'issue du combat qu'il mènera contre Goliath. L'irruption même d'un géant mythique (le 'porte-image' de Satan¹⁰⁵) en terre de Judée est une atteinte portée au sacré, on verra par la suite qu'elle coïncide avec une crise sociale et religieuse qui structure la trilogie de des Masures. Son entrée triomphale dans la ville sainte figure la victoire de Dieu sur le mal□le héros ne s'attribue aucun mérite de la victoire, contrairement à l'usage consacré dans ce genre de cérémonies. Il préfère rendre gloire au «Dieu des armées»¹⁰⁶. Voyageur au joug léger¹⁰⁷, il est l'envoyé qui va à la rencontre de son peuple

¹⁰³ *Jon.* 2, 1-11.

¹⁰⁴ *Dan.* 14, 33-40.

¹⁰⁵ *D. C.*, v. 268.

¹⁰⁶ Tel est le thème principal de *D. T.*

¹⁰⁷ Allusion à *Matt.* 11, 28-30.

pour dénoncer une épreuve et pour l'en délivrer□ il surgit au milieu des troubles pour rétablir l'ancien équilibre¹⁰⁸.

Mais quel est donc le dysfonctionnement auquel fait face David? Le texte biblique formule le problème de manière assez sommaire□ les Hébreux ont «*peur*», ont «*frès peur*»¹⁰⁹, un sentiment que le rédacteur décrit comme étant «*la honte d'Israël*»¹¹⁰. *David combattant* réalise une anatomie de ce sentiment. Elle le situe d'abord au cœur, au *pecus*, l'organe vital d'Israël□ la nation au complet est «*le cœur failli*» (v. 1128), elle a «*la peur au cœur*» (v. 311)□ même la tête du royaume, le roi choisi par Dieu, n'arrive à «*reprendre cœur*» (v. 423 et 426). Il en concevra du dépit jusqu'à la toute fin. La menace que représente Goliath vise le peuple de l'Alliance là même où bat la vie:

As-tu perdu le cœur, Israël? Où es-tu? [...]

Que ne vient-il, ton Dieu, que ne vient-il pour toi [...]? (v. 1213 ss)

La défaillance des Hébreux, et leur faiblesse principale, vient de ce qu'ils jugent le monde sur sa strate superficielle et non, comme Dieu, au cœur des hommes et des choses□ «*Le Seigneur [...] n'estime les traits dont le corps se façonne*» (v. 1349-50). Ils mesurent leur force et celles de l'ennemi selon les apparences (*D. C.*, v. 311 ss.), sans compter sur la puissance de Dieu pourtant à l'origine de leur hégémonie politique.

◇ *Le masque des apparences*

De longs dialogues entre les frères de David dévoilent l'incapacité des troupes de se fier, comme Yahvé, sur le fond des êtres – donc sur leur foi, leur amour de Dieu – plutôt que

¹⁰⁸ La pièce insiste sur la valeur éternelle de la promesse de Dieu à l'égard d'Israël (vers 1019-21)□ «*Le vais au camp voir de Dieu les enfants / Qu'il a promis de rendre triomphants*□ Sur leurs voisins et, de force admirable, / Toujours à eux se montrer secourable. »

¹⁰⁹ I *Sam.* 17, 11 et 24.

sur l'image mondaine qu'ils renvoient. Ils reprennent inlassablement le motif développé par Sammaï

Surtout et effroyable à voir
Ce géant au visage noir
Qui tant ses menaces redouble
Et de peur les courages trouble. (D.C., v. 651-54)¹¹¹

Or, dans les Tragédies *saintes*, les choses telles qu'elles se donnent à voir sont fausses. David surgit dans un univers dont la couche apparente est volontiers maléfique et trompeuse : elle inverse les valeurs et relève du mensonge¹¹². Le monde de l'illusoire interdit l'accès ne serait-ce qu'aux vestiges de la vérité. Et les Hébreux s'y méprennent. Satan a perverti le monde en un espace dont les repères, les universaux, les évidences ont été recouverts par des équivalents qui n'en sont qu'un simulacre, un fard, une imposture. « J'ai mes illusions vaines », déclare-t-il : « Je poursuis et sans cesse ainsi poursuivrai / Au faux ranger le monde et détourner du vrai » (D.T., 563-64). Un partage des pouvoirs a ainsi été opéré : Dieu règne « En lumière et en la vérité », le prince du Mal « Au faux et en l'obscurité »¹¹⁴. Ce qui se donne à voir sur le plan horizontal n'est qu'un tissu de « faux mensonges, de visages masqués, de fables, de mensonges »¹¹⁵ : « Mal semble être bien, bien n'être au mal contraire »¹¹⁶. David a donc affaire à un scandale, à une trahison généralisée, une imposture à la mesure de l'univers par laquelle la nuit peut imiter le jour et le Démon, prendre l'éclat de l'ange

¹¹⁰ I Sam. 17, 26.

¹¹¹ Sur la peur qu'engendre la vue, du Philistin, cf. D. C. v. 311 ss., 587 ss., 646, 1502 ss., etc.

¹¹² Ce thème revient chez Luther, notamment dans sa préface au *Psautier* de 1524 (in *Œuvres*, Genève, Labor et Fides, tome 3, date, pp. 263-67) où la vue apparaît comme un sens moindre que l'ouïe.

¹¹³ D.C., v. 232.

¹¹⁴ D. C., 233-34

¹¹⁵ D.C., v. 244-45.

¹¹⁶ D.C., v. 242.

Si qu'obscur imitant ma dignité première
Souvent je me transforme en ange de lumière. (*D. C.*, 237-38)

Dieu choisit donc un berger «Selon son cœur» pour confondre les apparences, pour réaliser la remontée du vrai à la surface du monde. Contre les Philistins qui «Viendront [nous] forcer en ce fort»¹¹⁷ l'enfant réfute les illusions et redresse Israël selon la logique divine «En ta vertu, déclare-t-il, le fort je forcerai»¹¹⁸. Le fait est entendu, l'une des fonctions dont des Masures investit son héros est d'incarner l'inverse des simulacres du monde et de défier les règles qui consacrent, en surface, le puissant et le noble. Certaines caractéristiques bibliques apparentent d'ailleurs David à l'antihéros, auquel il revient néanmoins de faire surgir la vérité, à rebours il fuit la cour, s'exile de son peuple, refuse de triompher de Saül lorsqu'il en a l'occasion, bref s'interdire les comportements propres à l'homme fort. Dans sa déroute, le héros de des Masures s'attaquera donc à une échelle des valeurs pervertie il redressera un état de crise pour ramener le peuple à sa vérité première.

◇ «Je me retire»

Il ressort de ce qui précède que face à son peuple et à son histoire troublée, David se montre lucide et engagé. Il a conscience du gouffre qui sépare l'essence et l'apparence, les mots et les choses, mais il le traverse comme un météore de lumière. Ce sentiment que le présent est perverti, que l'état du monde n'est pas conforme à ce qu'il devrait être, caractérise sa condition sociale. Du point de vue sociologique, cette relation conflictuelle avec la réalité contemporaine l'amène à osciller entre la tentation de se retirer du monde et celle de s'y plonger complètement, la tentation de recomposer pour lui seul l'ancien ordre et celle de tenter le

¹¹⁷ *D. C.*, v. 610.

¹¹⁸ *D. C.*, v. 543.

corps à corps avec le réel¹¹⁹. Il en résulte un être paradoxal. Le héros n'échappe pas à la rétivité face à l'appel que connaissent nombre des prophètes de la Bible¹²⁰. Seule le pousse la volonté de Dieu qui le convoque et le contraint. Sa préférence est aux champs□

Autrement seul et loin
Des hommes et du bruit je me retire au coin
De l'hôtel paternel et qu'au séjour champêtre
En gardant mon troupeau le voyant l'herbe paître.
De tes louanges, Sire, à la harpe, à la voix
Je fasse retentir la campagne et les bois.
Là, de nul entendu qui m'ennuie ou moleste,
Mes chansons seulement jusqu'en ton lieu céleste
Toucheront ton oreille. En telle solitude
A rien qu'à te louer ne mettrai mon étude. (*D.T.*, 1077-85)¹²¹

Ainsi donc, dans sa modalité la plus schématique de mobilisation, le héros des *Tragédies* s'arrache à son milieu, à sa famille, à ses conditions de vie, il se soustrait à ce qu'il aime. Et il se met en route, il marche vers les hommes, il brise un état de fait. Il est le «*survenant*□. Cependant, par rapport à la dynamique sociale, il fait figure de marginal. À l'aise nulle part, mécontentant par la force des choses les partisans du mensonge et des belles illusions, il n'a d'autre solution que l'errance. David «*fuit dans un désert sauvage*□¹²², se tient «*caché en la*

¹¹⁹ Ce contentieux avec un présent en déroute caractérise, selon Northrop Frye, le rapport du prophète de la Bible à l'histoire : «*Pour le prophète, le moment présent est un fils prodigue aliéné, un moment qui s'est détaché de son identité propre, dans le passé, mais qui peut revenir à cette identité dans l'avenir.*□*Réconcilier le passé et l'avenir en agissant sur le présent, telle est précisément l'action du David de des Masures*□ en s'opposant au règne des apparences et en lui substituant une vision du monde conforme à l'esprit de l'Alliance, il ramène Israël au Dieu qui l'a choisi. N. Frye, *Le Grand Code, La Bible et la littérature*, Paris, Seuil, 1984, p. 189.

¹²⁰ Cf. S. Junod, «*Contrainte divine et rétivité du prophète*□, *op. cit.*, pp. 40 ss.

¹²¹ Ce passage est à mettre en parallèle avec celui où David justifie son séjour à la cour□ il voudrait bien vivre en marge des grands, mais Dieu l'y appelle et l'y protège (*D. T.*, v. 993 ss.).

¹²² *D. T.*, v. 1670.

forêt¹²³, erre parmi «Bois et rochers, [...] champs et rivage»¹²⁴. Le désert symbolique qui l'abrite est l'endroit de la solitude, d'un retour sur soi-même et d'une rencontre avec Dieu, mais aussi une mise à l'écart du monde et une dénonciation de ses mensonges. Et pourtant, c'est dans cette même retraite qu'il refait des forces pour répondre à l'appel, pour aller à sa rencontre. Il quitte ses brebis pour affronter le géant, il sort de la forêt pour surprendre Saül et lui prouver son innocence. La vérité du message prophétique a besoin de ce retrait pour éclater. Elle obéit à une dialectique de présence-absence au monde qui fait la condition du prophète.

5. Le don prophétique

Le serviteur de Dieu sur la terre est conscient, dans les *Tragédies saintes*, du paradoxe relatif à son statut. Il est fragilisé par l'appel qui le pousse vers l'avant et par sa rétivité qui l'incite au retrait. Cette faiblesse constitutive montre qu'il est une simple créature, en totale dépendance vis-à-vis du Créateur. Il est un simple instrument dans les mains du Seigneur et c'est cette dépendance qui explique, dans la tragédie, la succession d'épreuves qui s'abat sur David.

Nul n'est prophète par soi-même. Aucune détermination, si solide soit-elle, ne peut obliger Yahvé à envoyer son Esprit. Le talent prophétique est pure grâce. Il est un don gratuit et bénévole de Dieu à l'égard de son élu, et le bethléemite le reconnaît d'autant mieux qu'il a été saisi par cette puissance après que Dieu l'eut oint et choisi en dépit de son rang social. Tout ce que le David de des Masures possède de force, de talent, de discernement, il le doit à Dieu seul, duquel il dépend intégralement.

¹²³ D. T., v. 1927.

¹²⁴ D. F., v. 57-59.

Car quel en moi, quel eût été le bien
 Dont j'eusse pu mériter d'être sien [i. e. à Dieu]?
 Par quel bienfait en nul jour de ma vie
 Ai-je de Dieu la faveur desservie? [...]
 Donc de sa grâce et bonté le Seigneur
 Est de sa crainte à mon cœur enseigneur.
 Et ce qu'encor je l'ai en souvenir,
 D'ailleurs ne peut que de lui me venir. (*D.C.*, 86 -92)

Rapprocher le don prophétique de la pure grâce, d'un don gratuit et bénévole, c'est affirmer la souveraineté absolue de Yahvé dans la dispensation de ce charisme. Or, cet état de fait accentue la fragilité du prophète car la souveraineté complète de Yahvé, indissociable d'une inhérente liberté, fait de l'envoyé un instrument et un moyen d'expression, non une fin en soi. Dieu n'est en aucune manière l'obligé des hommes et de leurs désirs. Il peut en tout moment retirer la grâce à ses élus, revenir arbitrairement sur ses décisions et renvoyer les prophètes à leur statut d'instrument.¹²⁵

Les *Tragédies saintes* illustrent cet aspect de la condition prophétique à travers la figure de Saül, dont la plainte dénonce essentiellement le repentir de Dieu à son égard et la tragique misère qui en découle□

[...] ô Sire□
 Veux-tu ainsi me faire exemple de ton ire?
 Tu as donc de moi retiré ton esprit?
 Tu m'as donc délaissé au Malin qui me prit
 Et qui vient m'agiter à tous coups d'une rage? (*D. C.*)

¹²⁵ C'est ce que constate André Neher, dans sa réflexion sur les *Prophètes et prophéties*□ «La ruah [l'Esprit] est terrifiante par sa liberté même□ elle apparaît et disparaît au gré de Dieu. Elle est l'altérité, et l'homme surpris par elle a conscience qu'il est devenu *autre*.□ La liberté constitutive et absolue de Dieu accentue donc la vulnérabilité de l'élu, lequel vit non seulement une métamorphose intérieure mais comprend la fragilité de celle-ci, sans cesse menacée par la réversibilité de la parole divine. Cf. A. Neher, *op. cit.*, p. 93.

La triste histoire de Saül, cet «Homme laissé de Dieu»¹²⁶ que le personnage de Satan compte dans *David triomphant* parmi les siens¹²⁷, ne laisse apparemment pas des Masures insensible. Le sort de Saül semble ici un coup du destin, moins lié aux égarements du premier roi cités dans la Bible – les *Tragédies saintes* passent sous silence les fautes de Saül – qu'à la liberté consubstantielle à Dieu, laquelle dans la théologie protestante sauve ceux qu'Il choisit et laisse ceux qu'Il décide d'ignorer. C'est ainsi que dans *David fugitif*, l'élus de jadis incarne le déchu, et le dramaturge lui attribue les qualités inverses du *nabi* – jadis oint par Samuel, sujet comme David à l'inspiration divine, il est désormais non-voyant et malentendant, la caricature même de l'anti-prophète et de l'anti-David. Jonathan s'étonne de le trouver sourd et aveugle aux œuvres de son contemporain, métamorphosé par rapport à l'homme qu'il était

Où est le sens, où est le cœur,
Où sont les yeux de notre père
Qui ces choses ne considère?
Qui ne voit ni entend comment
C'est du Seigneur le jugement? (D. F., 1348-52)

Il est remarquable que des Masures ne fasse pas l'impasse sur le mystère entourant la liberté divine. Dans l'absolu, si l'histoire n'avait pas été écrite comme elle l'a été, David aurait donc pu voir l'Esprit l'abandonner. La Troupe des dames d'Israël prie pour la permanence de la grâce en David – leur cantique évoque à la fois la possibilité que Yahvé abandonne son serviteur et leur désir de voir Dieu lui demeurer fidèle et loyal, quelles que soient les épreuves qui se dessinent à son endroit

Que si cet heur il [Dieu] veut lui changer, comme
Tout est muable et rien ne dure à l'homme,
S'il veut le jeter bas,

¹²⁶ D.F., v. 202.

¹²⁷ D.T., 1457-58.

Que néanmoins de sa crainte en la trace
 Il le conduise et que de lui [David] sa grâce
 Il ne détourne pas. (*D.T.*, 445-50)

Les *Tragédies saintes* confèrent ainsi à David une double dimension de force et de fragilité, de lumière et de pénombre, consubstantielle à sa condition de prophète. Cette dualité est en soi le signe que seule la présence constante et fidèle de Dieu à celui qu'Il envoie peut garantir l'authenticité du message qu'il porte et l'origine surnaturelle des actions qu'il doit accomplir. Livré à lui-même, l'homme de Dieu devient l'envers de ce qu'il était au départ, il devient un jouet dans les mains du Malin. David découvrira donc la nécessité de faire ses preuves, il devra montrer à son auditoire que c'est bien Yahvé qui l'accompagne et qui guide chacun de ses pas. Il lui faudra montrer qu'il est non seulement homme mais vrai prophète, et qui plus est, prophète du Dieu vivant.

L'épreuve du faux prophétisme

Un certain nombre de prophètes bibliques sont, dans la Bible, suspectés de faux-prophétisme par leurs contemporains¹²⁸. Il y a en Israël et en Juda des prophètes dont les oracles sont à la mesure des pièces d'argent qu'on leur glisse sous le manteau. Amacia voit dans Amos l'un de ces prophètes vénaux qui vivent de leurs visions et «*changent le pain*» de l'idole qui les envoie¹²⁹, et Jérémie est accusé de mentir et de s'être vendu à Baruch, fils de Nériyya¹³⁰. Élie affronte pour sa part les prophètes de Baal, Michée les faux prophètes de

¹²⁸ Cf. *Dt.* 13, 1-3 et 18, 15-22, qui donne des critères susceptibles de distinguer les vrais des faux-prophètes.

¹²⁹ *Amos*, 7, 12.

¹³⁰ *Jér.* 43, 1-3.

l'Éternel□il sera souffleté par l'un d'eux¹³¹. Ni les *Rois*, ni les *Chroniques* ne suspectent David de servir un faux Dieu et encore moins de porter un faux témoignage□Saül, au plus, redoute en son rival l'usurpateur du trône. Des Masures déborde pour sa part du cadre de l'Écriture et soulève la question de l'authenticité prophétique de David□il pousse, en quelque sorte, le héros à présenter ses lettres de noblesse, à convaincre son auditoire qu'il appartient au petit cercle issu du bon grain, dans un contexte où les motifs de son irruption à la cour questionnent les alliés de Saül. L'engagement du héros dans ce combat est certainement l'un des aspects les plus originaux de la trilogie réformée□nous aimerions en dégager les lignes de force.

L'égide de la prophétie feinte

C'est d'abord Satan qui dénonce l'existence du faux-prophétisme parmi les Hébreux, rendant obligatoire la vérification des intentions de quiconque se réclame du Très-Haut. Une vaste lignée de prêtres et de ministres de Dieu, chargés de porter un peu du Verbe divin à la face du monde, est sous son emprise et vit de corruption. L'allusion au conflit majeur de l'histoire contemporaine est patente□

Pour pervertir le sens de la Parole écrite
J'ai et j'aurai entre eux (les enfants du vrai Dieu) une race hypocrite
Qui, portant le manteau de religion sainte¹³²,
Montrera par dehors une sainteté feinte. (*D.T.*, 581-84)

Le trouble que ces hommes faux représentent pour la nation vient évidemment du fait que les Juifs, on le sait, ne reconnaissent plus le bien du mal. Et le dramaturge y voit un miroir du

¹³¹ I *Rois* 22, 21-24.

¹³² Une allusion, bien sûr, au clergé et à la hiérarchie de l'Église catholique.

temps présent. Satan et ses ministres usent d'un « faux langage d'ange »¹³³, ils masquent les traits permettant d'identifier la race des faux-prophètes. Dans le destin de David, le scandale prophétique prend des proportions étonnantes. Le catalogue de ce qu'on lui reproche est sans fin : on l'accuse d'être glorieux, faux, malhonnête, irrespectueux du droit d'aînesse, menteur, de mauvaise foi, de se servir de Dieu pour dissimuler d'autres intérêts¹³⁴. L'envoyé passe pour dévoyé, sous l'impulsion de Satan :

Satan : Il feint de Dieu la crainte...

Saül : Il feint d'avoir à cœur la religion sainte. (*D.T.*, 1627-28)¹³⁵

En réalité, le prétendu « beau parler » de David est soupçonné de cacher des intérêts politiques qu'une alliance avec Jonathan rendrait effective. Les fils de Saül le croient mu par le désir de les priver d'héritage¹³⁶, de renverser Saül de son trône pour s'accaparer le pouvoir. En d'autres termes, on le suspecte d'instrumentaliser Dieu afin de servir une insatiable soif du pouvoir. L'accusation de faux-prophétisme prend l'allure d'une condamnation sans appel d'intentions machiavéliques volontiers prêtées au héros :

N'a-t-on pas vu par tel commencement

Un rien venir à grand avancement

¹³³ *D. F.*, 2330-31.

¹³⁴ *D. C.* v. 635-37, 1271-73, *D. T.* v. 233-36, 255-62, *D.F.* v. 1659-64.

¹³⁵ Le thème revient régulièrement dans *D. T.* :

« Il fait doux, le gracieux, l'honneste,

Et à tous coups le roi il admoneste,

Proteste et dit que ce qu'il quiert n'est pas

Honneur à soi ni triomphe ici-bas.

A Dieu sans plus, selon qu'il donne à croire,

De tous ses faits il rend toute la gloire. » (*D.T.*, 255-62)

¹³⁶ *D.T.*, 233-36

Et l'homme bas tendre par voie oblique
 À usurper une grand'république? (*D. T.*, 242-45)

Notons que les griefs dont la cour accuse David et l'hostilité manifestée à son égard dans la trilogie sont sans équivalent dans *Samuel* et les *Rois*.

Le David biblique fuit Saül et sa folie et non l'aigreur d'une foule de courtisans. Le contexte dans lequel la trilogie pose son personnage principal rappelle davantage celui de marginaux comme Jérémie, en butte aux fausses accusations de la part des institutions au pouvoir et à l'exclusion¹³⁷. Ce pan douloureux de l'expérience prophétique, pain quotidien du David de des Masures, n'apparaît pas sans raison dans l'économie dramatique□il permettra de consacrer le héros en tant que prophète dans la mesure où le psalmiste réfutera les soupçons qui pèsent contre lui. Or, sur ce point, la trilogie se heurte à un écueil théologique□celle de pallier le silence de l'Ancien et du Nouveau Testament sur les critères de l'authenticité prophétique.

¹³⁷ Nous pensons à Jérémie. Dans le livre qui porte son nom, son isolement est *quasi* total□ il est seul contre les rois incapables qui se succèdent sur le trône de David, sa parole est source perpétuelle d'opprobre et d'avanie. Il est un objet de mépris et d'insultes de parmi la cour et les militaires. Bien que les types prophétiques qu'incarnent David et Jérémie diffèrent radicalement, le sort qui leur est respectivement réservé se rejoint néanmoins sur certains points□Jérémie quitte sa famille et se heurte, à Jérusalem, aux rois, aux prêtres, aux institutions que le pouvoir consacre. Il attire sur sa personne une somme de châtiements, dont le bannissement et une dizaine d'années passées dans la clandestinité. La seule protection qu'il connaîtra jamais lui vient d'un notable de Jérusalem qui lui permet d'échapper au sort fatal qui atteint son confrère Ourya (*Jér.*, 20). David, lui, sera sauvé de la mort par Jonathan. Le lot du prophète biblique est bel et bien l'exclusion ou l'exil, et c'est sur ce modèle que les *Tragédies saintes* mettent en scène le héros.

Critères de vérité

La Bible laisse dans l'implicite la théorie de la prophétie vraie¹³⁸. Le véritable prophétisme est une expérience à deux, un échange intime entre Dieu et l'homme, mais aucun indice venu de l'extérieur ne permet d'attester de l'authenticité du prophète. «Une vraie prophétie ne se distingue de la fausse que par l'intuition du vrai prophète»¹³⁹. Puisque la prophétie ne peut, par des critères objectifs, être prouvée véritable, elle devra au moins – dans un premier temps – apparaître vraisemblable pour attirer l'adhésion de l'auditoire. À l'envoyé de trouver en lui-même les signes, les attitudes, l'*èthos* montrant que ce qu'il dit vient du Ciel. Au dramaturge d'établir, de même, son propre code de la vérité prophétique et d'investir David des qualités qui rendront vraisemblable et crédible l'authenticité de sa mission. Un pan important de l'art de des Masures consiste donc à dégager un certain nombre de critères (nécessairement subjectifs) qui autorisent le vrai, d'élaborer un réseau de signes jugés distinctifs de la marque de Dieu sur l'expérience humaine. Ces critères, nous les estimons au nombre de quatre : la conviction intime du prophète, sa sainteté, son inclination à la prière, le témoignage des miracles enfin, qui confirment les dispositions intérieures de l'homme réellement habité par l'esprit.

¹³⁸ Deux extraits du *Deutéronome* fournissent un certain nombre de critères permettant d'identifier les faux-prophètes : les «faiseurs de songes» annoncent merveilles et prodiges qui ne se réalisent pas, ils se détournent de Dieu pour suivre des idoles et leur parole reste sans effet. Yahvé les fera mourir (*Dt.* 13, 1-3 et 18, 19-22). *Matt.* 7, 19 on les identifie par leurs mauvais fruits ou leur stérilité : «Tout arbre qui ne donne pas un bon fruit, on le coupe et on le jette au feu». L'Écriture fournit donc un code du faux prophétisme, le reflet en négatif de ce que n'est et ne sera jamais un vrai prophète. En revanche, elle reste paradoxalement silencieuse sur les signes distinctifs par lesquels se reconnaîtra ce dernier.

¹³⁹ A. Neher, *op. cit.*, p. 99. Et il ajoute : «Il y a quelque chose de douloureux dans le fait que la vraie prophétie ne se distingue de la fausse que par l'intuition du vrai prophète. Aucun signe extérieur de discrimination. Rien ne manifeste à l'observateur que la *ruah* est *ruah chéqér*, mensonge. Seul le prophète connaît, dans l'intimité de son expérience, que la *ruah* est vraie».

◇ *La certitude intérieure*

En tant qu'expérience personnelle et relation sympathique qui procure au prophète une connaissance privilégiée de Dieu, le prophétisme vrai se vérifie dans 'le cœur et les reins' de l'Élu¹⁴⁰ □ celui-ci ressent la certitude de l'appel en son for intérieur et se laisse transformer par lui. Chez des Masures comme chez les prophètes canoniques, le premier élément permettant de certifier l'origine proprement divine de la mission de David naît d'une conviction intérieure, laquelle répond à l'exigence philosophique de se connaître soi-même □

*Je sais bien qui je suis et mon devoir honneste
Requiert par cette foi que je vous admoneste,
De vous connaître aussi. (D.T., 91-93. Je souligne.)*

Le jeune David se sait prophète en vertu de la lecture religieuse qu'il fait de son propre destin. Il reconnaît en Dieu celui qui l'a tiré du pâturage, l'a choisi, béni, transformé. De plus, comme tous les élus, il marche vers son peuple au nom d'une mission surnaturelle, d'un appel intransigeant et absolu qui altère son identité □ envoyé près de Saül par son père, arraché à son cadre familial, à ses conditions de vie, à son destin de pâtre pour rejoindre la cour qu'il ne convoitait pas et à travers elle, aider les siens. Son histoire est exemplaire de l'altération de la vocation par laquelle Dieu lance l'homme sur une trajectoire qu'il ne soupçonnait pas¹⁴¹. La conscience lucide qu'il en conçoit □ égage suffisamment de force, est si pleinement réelle, qu'elle permet à David de convaincre une partie de son entourage. C'est parce qu'il éprouve, en lui-même, une présence qui le dépasse et l'entraîne, qu'il résiste sans se briser aux soupçons de son peuple.

¹⁴⁰ «Sonder les coeurs et les reins» □ expression biblique qui désigne la vie intérieure du croyant, ps. 26 (25), v.2.

¹⁴¹ Sur l'altération prophétique, cf. Neher, *op. cit.*, p. 277.

◇ *Le saint*

La connaissance de l'Absolu amène le David de la trilogie à faire partager à ses contemporains la lumière qui l'habite. L'adage de Matthieu selon lequel on reconnaît le faux et le vrai prophète comme l'arbre à ses fruits trouve un écho dans *David triomphant* : « Il convient que du cœur au dedans / Soient engendrés les effets évidents » (v. 1434-35)¹⁴². Au nom de ce principe de convenance, ce système d'harmonies et de cohésions par lequel les marques d'une extraordinaire noblesse témoignent de la qualité de celui qui les pose et vice-versa, des Masures raffermir en David le lien entre l'être et le faire : l'*èthos* du prophète rayonne du principe divin qui le définit. Aussi David fait-il preuve d'un heureux caractère à la hauteur de sa dignité de prophète : les vices de David, son alliance avec les Philistins, son adultère avec Bethsabée, bref tous les torts que lui prêtent *Samuel* et les *Rois* sont, au long de la tragédie, passés sous silence au profit d'une sainteté totale du héros. Le « saint ange de Dieu » des *Tragédies saintes* est humble, aimable, doux, loyal en toutes choses. Les atouts que lui attribuent Mérob et Michol, beauté, force du corps, bonté, humilité, foi, sens de l'honneur, découlent d'ailleurs de cette sainteté constitutive¹⁴³. David incarne la parfaite adéquation entre la personne intime du prophète (l'être) et le personnage qu'il donne à voir, il est selon ses alliés le type même de l'homme sans tache épargné par le péché originel :

¹⁴² Il est révélateur de la force que des Masures donne à cet argument que sa réciproque se vérifie dans *David triomphant*. Ce propos attribué à Satan est à mettre en parallèle avec l'enseignement de l'évangéliste Matthieu sur les faux-prophètes :

« La loi de Dieu feint l'hypocrite

Avoir dedans son coeur écrite,

Mais trop grande est la différence

De l'effet et de l'apparence » (*D.T.*, 885-888).

¹⁴³ Dans *D. T.* seulement, v. 605-08, 611, 620, 625 ss., 640 ss., 699.

Nous en lui n'avons point
 Vu jamais un seul point
 De malheur ni de vice [...]
 Lui qui est saint et bon. (*D. F.*, 681-87)
 Il est à l'image de Dieu, saint comme Lui-même est Saint¹⁴⁴:
 Nul n'aime plus ni ne garde en tous lieux
 La loi, l'honneur, les mandements de Dieu. (*D. C.*, 157-58)

Il est intéressant de noter que cette appréciation de l'élus en tant qu'idéal de perfection n'a rien de biblique. David, on le sait, fut pécheur. De même, les plus grands prophètes ne furent pas aussi purs que leur mission divine l'aurait porté à croire. Isaïe, par exemple, était impur au sens à la fois rituel et moral du terme – il habitait au milieu d'un peuple impur et partageait son mode de vie¹⁴⁵. Ce n'est qu'au milieu du Temple que Dieu fondit sur lui – pour en faire son élu, il envoya un ange le purifier par l'action d'un charbon ardent pressé sur ses lèvres. Seule la vierge Marie permet à Dieu de se creuser un chemin immaculé parmi les hommes. L'exigence de perfection dont des Masures investit son David relève par conséquent d'une influence parallèle au monde de l'Écriture, elle relève d'un aspect de sa foi.

La Réforme a en effet élaboré ce que l'on pourrait qualifier de code de déontologie prophétique, lequel appelle le prophète (assimilé, chez Calvin, au prédicateur¹⁴⁶) à la sainteté, voire à la perfection. Dans un sermon sur la 22^e *Épître à Timothée*, le pasteur de Genève ap-

¹⁴⁴ *Lév.*, 19, 1.

¹⁴⁵ *Is.* 6, 5.

¹⁴⁶ Olivier Millet a montré que chez Calvin, comme chez Luther, Augustin Marlorat, Illyricus et d'autres, « la prophétie est moins la connaissance de type spécifique et surnaturelle dont est doué un individu privilégié qu'un certain type de discours adressant aux hommes, sur un mode particulier, la même parole de Dieu – le même message – que l'on entend dans la totalité de la Bible [...] À une théorie de la connaissance comme vision [...] est substituée une doctrine de la parole divine dont la prophétie n'est qu'un mode d'exercice particulier. » « Eloquence des prophètes bibliques et prédication inspirée – la 'prophétie' réformée au XVI^e siècle », *Prophètes et prophéties au XVI^e siècle*, Cahiers V. L. Saulnier no 15, Paris, Presses de l'E.N.S., 1998, pp. 67-68.

pelle les ministres de la Bonne Nouvelle à être des exemples pour leurs ouailles, exigeance qu'il érige en condition essentielle à l'efficacité de la parole vraie. Dans la pure tradition aristotélicienne¹⁴⁷, Calvin définit le caractère moral de l'orateur comme la condition susceptible de donner à toute prédication (donnée comme équivalent de l'acte prophétique) une force de vérité, et donc de persuasion□

Si je prêchais de constance et qu'il faut être ferme, et cependant qu'on me connaisse couard, et qu'en toutes choses, là où il faut se montrer vertueux, je me retire loin des coups, tout ce que je pourrais dire aurait-il quelque vigueur pour émouvoir les auditeurs? Si je prêchais de sobriété, et qu'on me connût un ivrogne□ si je prêchais de chasteté, et que je fusse un paillard, bref, que la vie ne répondît point, de quoi servirait tout ce que j'aurais prêché, sinon pour mettre en opprobre la doctrine que je porterais?¹⁴⁸

Celui qui annonce une parole de Dieu doit, selon Calvin, vivre en conformité avec le message qu'il porte et respecter le *decorum peculiare* lié à sa personne et à son rang. Son authenticité apparente et sa force de conviction en dépendent. La même idée appliquée à David revient également chez Luther dans la préface au psautier de 1524, qui érige David en modèle de sainteté□ dans sa qualité de psalmiste, l'inspiré apparaît comme «le chef même de tous les saints»¹⁴⁹, la figure messianique par excellence en laquelle toutes les vertus de Dieu trouvent à s'exprimer. Le testament des psaumes suffit, selon lui, à faire l'éloge de l'artisan□ ils rap-

¹⁴⁷ Cf. *Rhétorique*, I, II, 4□ «Il'est le caractère moral (de l'orateur) qui amène la persuasion, quand le discours est tourné de telle façon que l'orateur inspire la confiance.». Trad. C.-E. Ruelle revue par P. Vanhemerlyck, Paris, Le Livre de Poche, Librairie Générale française, 1991, p. 83.

¹⁴⁸ J. Calvin, 22^e sermon sur la 2^e épître à Timothée, cité après R. Stauffer, *Interprètes de la Bible. Étude sur les réformateurs du XVI^e siècle*, Paris, Beauchesne, 1980, p. 209.

¹⁴⁹ «Dans ce livre [des psaumes], en effet nous ne trouvons pas seulement ce qu'un ou deux saints ont fait, mais ce que le chef même de tous les saints a fait, et que tous les saints font encore□ nous y voyons quelle attitude ils prennent envers Dieu et les hommes, amis et ennemis, et quelle conduite ils tiennent dans tous les

portent les œuvres excellentes et les paroles de David sous un jour propre à l'édification¹⁵⁰. Comme son œuvre fut divine et parfaite, David fut aussi un personnage prophétique, une figure christologique incontestable. Conformément à ce double éclairage théologique, le héros des *Tragédies saintes* se montre prophète en vérité en ce qu'il épouse en tous points, dans son être, ce qu'il prêche par la parole et l'exemple□le salut de Dieu pour le peuple qu'Il aime, lequel commande à chacun de se montrer fidèle et de tendre vers la sainteté. La perfection inhérente au personnage de David apparaît comme une condition pour que la tragédie atteigne son but didactique□ elle inscrit définitivement l'esthétique desmasurienne du côté de l'appréciation réformée du phénomène prophétique et dans un certain art de convaincre.

◇ *La prière*

Parmi les critères permettant d'authentifier la vérité prophétique de David, la propension à la prière et l'efficacité de celle-ci délivrent encore le héros des soupçons qui pèsent sur lui. Comme la sainteté, elles participent également du *decorum* et des manières propres à l'homme de Dieu. Le David de l'Écriture a beaucoup prié, inutile d'y revenir. Les prophètes bibliques prient aussi et leur prière monte vers Dieu comme un cri personnel, non pas dicté par l'Esprit mais par les assauts d'un cœur éprouvé. Elle est□irruption du spontané face à l'obligation de la prophétie¹⁵¹. Dans les *Tragédies saintes*, les prières sont de deux sortes□ les prières d'action de grâce, les plus nombreuses, par lesquelles le héros remercie Dieu de ses bienfaits et réaffirme sa certitude que tout bien vient de Dieu, et les prières de pétition, dans lesquelles le héros implore un secours divin qui ne saurait faire défaut au véritable élu. Ces deux types d'invocation placent immanquablement l'homme et son destin devant

périls et les souffrances□ de plus, le psautier renferme toutes sortes d'enseignements salutaires.□ Martin Luther, préface au *Psautier* de 1524, in *Œuvres*, *op. cit.*, p. 263.

¹⁵⁰ *Idem.*

¹⁵¹ Cf. Neher, *op. cit.*, pp. 307 ss.

l'Éternel et soulignent le partenariat qui s'est établi entre le prophète et son Seigneur. Dieu comble et sauve seulement le prédestiné¹⁵² duquel monte un appel sincère et ce, quel que soit le péril dans lequel il se trouve□

En ce désert nous consume et nous mine
 La peur tremblante et la triste famine.
 Près de la mort ici nous sommes mis.
 Forte est sur nous la main des ennemis
 Qui vient armée à force nous poursuivre.
 Mais ton secours, ô Seigneur, nous délivre. (*D. F.*, v. 409-14)

La marque, le signe que David n'est pas un loup déguisé en brebis vient de ce que chacune de ses prières entraîne des effets immédiats qui sont le signe que Dieu l'accompagne là où il va. L'efficace, dans la trilogie et tout particulièrement dans *David fugitif*, se réfère à la propriété de la prière d'engendrer invariablement un sentiment de grâce chez l'orant qui le conduit vers une victoire matérielle ou spirituelle□ses mots ne résonnent jamais dans le cœur de l'élus véritable sans activer en lui le souvenir et le sentiment que Dieu l'exauce de toute éternité, et sur cette certitude se fonde l'espérance du psalmiste. «□Le Tout-Puissant toujours de près assiste / À quiconque de cœur à l'invoquer persiste□¹⁵³, lit-on au prologue de la trilogie, et cette assistance est un signe visible de l'élection□

Jamais ne t'ai prié, mon Père, mon Sauveur,
 Que je n'aie éprouvé envers moi ta faveur. (*D. F.*, v. 1811-12)

Cette faculté d'identifier l'homme de Dieu grâce aux effets (intérieurs ou extérieurs) de sa prière rappelle, une fois de plus, un paradoxe de Calvin. Dans son *Institution chrétienne*,

¹⁵²Plusieurs passages présentent David comme un fidèle d'exception que Dieu prédestine au salut□ cf *D. C.*, 1243-44, où Satan déclare□«□Je crains fort David et que Dieu ne dispose / Dès le temps éternel en lui quelque grand'chose□. Également *D. C.* v. 78-82, etc.

¹⁵³ Ép. à Brun, v. 77-78.

le pasteur affirme qu'aucune prière de supplication (bien qu'elle soit souhaitable et nécessaire) ne saurait infléchir la volonté divine sur le destin des hommes et sur le cours des choses. Le Très-Haut accorde ses bienfaits volontairement, mais il « veut que nous reputions les benefices qui nous proviennent de sa *liberalite gratuite* avoir esté octroyéz à noz prieres »¹⁵⁴. La prière n'a pas de réelle incidence sur le déroulement de l'histoire mais elle permet aux croyants de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. En revanche, si une parole inspirée, qu'elle soit prière ou parole d'Écriture (ou les deux, comme c'est le cas chez David), se révèle efficace, elle est le signe que le croyant compte parmi les élus et que l'Esprit saint éclaire son intelligence.

La parolle de Dieu est semblable au soleil car elle reluyt à tous ceux ausquelz elle est annoncée mais c'est sans efficace entre les aveugles. Or nous sommes tous aveugles naturellement en cest endroit ; pourtant, elle ne peut entrer en nostre esprit, sinon que l'Esprit de Dieu, qui est le maistre intérieur, luy donne accez par son illumination.¹⁵⁵

L'efficacité de la Parole, placée sous l'égide du maître intérieur, tient donc chez Calvin de la doctrine de la prédestination. Le plus élégant des discours théologiques n'a en soi aucune prise véritable sur ceux qui l'écoutent, et encore moins sur le monde, si une force supérieure n'agit pour le rendre opératoire. toute efficacité de la Parole est imputable à l'œuvre lumineuse de l'Esprit chez ceux qu'Il a choisi d'éclairer. Ainsi, les passages des *Tragédies saintes* où Dieu semble exaucer les prières de David sont un signe supplémentaire que le héros est conforme à celui qu'il prétend être. ses suppliques ont une force persuasive car ils engendrent des effets qui révèlent aux spectateurs qu'il est véritablement un envoyé de Dieu pour

¹⁵⁴ Jean Calvin, *Institution de la religion chrestienne*, éd. J. Pannier, Paris, Belles Lettres, 1961, t. III, p. 137. Je souligne.

¹⁵⁵ *Idem*, tome II (éd. Belles Lettres, 1961), pp. 31-32.

opérer dans le peuple et à la cour de Saül une œuvre salubre. Les mots ne requièrent ni fard, ni artifice rhétorique. Ils sont simples et clairs, à l'image de l'élu qui les prononce.

◇ *Le miracle*

L'aptitude de David à opérer des miracles apparaît dans les *Tragédies* comme un ultime motif de crédibilité à l'endroit du jeune David. Une fois encore, pas plus qu'elle ne décrit David en sa jeunesse comme un saint, la Bible ne présente aucun des succès de David comme des miracles. Dans l'affaire de Goliath par exemple, elle se borne à aligner des faits héroïques dans le récit de la mise en déroute de l'ours et du lion, la puissance et le courage de David seuls sont exaltés. Dieu accompagne son héros mais ne le délivre de ses ennemis par aucune action surnaturelle. L'expérience du berger des *Rois* reste bien en marge de celle d'un prophète comme Isaïe, auquel il fut donné de recevoir l'assistance divine sous la forme d'une lueur vermeille, surnaturelle, au milieu d'une tempête (*Éz.* 1), ou de celle d'un Daniel, que le Seigneur protégea des lions affamés de la fosse (*Dan.* 6). En David ce n'est pas l'impossible qui se réalise, mais le possible. Il accomplit de grandes choses avec des moyens humains, en invoquant l'aide du Très-Haut.

L'œuvre de des Masures présente un léger décalage avec l'esprit de la Bible. Elle désigne certains exploits du héros comme autant d'événements extraordinaires qui relèvent directement de l'action divine. La victoire de l'enfant contre le géant est qualifiée par la Troupe de «miracle authentique» (*D. T.*, v. 459) et la tête du Philistin fichée au bout d'une lance est l'illustration avérée de ce même «miracle», de cette action surnaturelle.

Seigneur, la tête fière au bout du glaive jointe
A ton peuple aujourd'hui soit évident le spectacle
Pour de ton grand pouvoir témoigner le miracle. (*D.T.*, 1528-30)

L'homme David, en bon réformé, n'a rien accompli que Dieu n'ait préalablement disposé à son égard. Si ses actions revêtent l'*apparence* du miracle, c'est le signe que Dieu lui-même porte témoignage à son héros.

La réussite de David à couper un pan du manteau de Saül dans *David fugitif*, remarquable mais somme toute à la portée d'un stratège habile et rusé, compte également au nombre de ces «miracles» que Des Masures dérive du texte biblique. On se serait attendu, à propos du caractère divin et proprement miraculeux de l'exploit, à une solide argumentation mais la tragédie s'y soustrait habilement. Les dehors de miracle suffisent ici à identifier l'irruption du sacré dans l'histoire humaine. L'ombre d'un paradoxe herméneutique plane de ce fait sur l'économie de la pièce : les merveilles réalisées par David relèvent du paraître et de la catégorie du vraisemblable, elles devraient donc s'apparenter au mensonge, or elles échappent à l'accusation de fausseté qui traverse la trilogie. Le dramaturge résout cette obscurité par le témoignage de Satan : s'adressant à lui-même, le Malin reconnaît que les prodiges que David fait dérouler sous ses yeux, notamment son incursion dans la tente du roi, ne relèvent pas de son œuvre maléfique et échappe à l'emprise du faux et du mal :

Il faut bien qu'en ce lieu

Soit du ciel un miracle et une œuvre de Dieu. (*D. F.*, 2137-38)

Le témoignage de Satan sert de critère permettant de distinguer le faux du vrai prophète et de placer ce vrai sous l'égide de Dieu et de son action miraculeuse. Ce que David a entrepris, c'est bien Yahvé et Yahvé seul qui l'accomplit à travers lui, et ce qu'il donne à voir ne peut induire la foule en erreur.

Il apparaît donc que l'action du Yahvé des *Tragédies saintes* est comparable à celle du metteur en scène : c'est lui qui dirige l'action sur le théâtre du monde, qui met en déroute l'armée philistine, c'est lui qui confine les soldats de Saül dans une torpeur aveuglante, c'est lui qui agit par l'intermédiaire d'un prophète dont l'action le révèle. Or ce mouvement specta-

culaire d'un Dieu caché à travers la personne de son envoyé, cette approche divine du monde doublée d'un retrait, des Masures l'appelle *miracle*. Il est l'irruption de l'en-soi divin dans l'histoire, le sceau de vérité qui caractérise les œuvres accomplies par David. Le miracle apparaît comme le signe certain, adapté à l'intelligence de tous, de l'authenticité prophétique. Il est, dans l'ensemble de la trilogie, la signature de Dieu sur l'œuvre vivifiante de son prophète.

L'art prophétique

L'*èthos* prophétique concerne la totalité de la personne, corps, âme, mise en œuvre des forces vitales. L'impression favorable qu'il laisse sur les témoins convainc parce qu'il accorde un bon caractère avec la noblesse d'une charge divine, conformément à la tradition du «*uir bonus dicendi peritus*»¹⁵⁶ et à l'harmonie induite par la notion de *decorum*. L'activité prophétique relève ainsi de la faculté de convaincre, faculté qui concerne à la fois ce que le prophète montre de son tempérament et aussi, bien sûr, de ses paroles et du style oratoire qu'il adopte. Elle repose essentiellement, croyons-nous, dans les mains de l' élu. Cet aspect de l'activité prophétique n'a d'ailleurs pas échappé à Samuel Junod lorsqu'il formule l'existence d'un «*art prophétique*» au sujet du type d'énonciation favorisé par le narrateur des *Tragiques* d'Aubigné : le narrateur des *Tragiques* serait selon lui tout absorbé dans le travail de révélation propre au processus prophétique qui lui demanderait de composer lui-même, poussé par l'inspiration, les harangues à son peuple¹⁵⁷. L'esprit de vérité (la *ruah*) qui inspire l'homme de Dieu laisse en effet à celui-ci le soin de choisir le style, les mots, le ton de la voix, l'organisation du discours (ce que l'hébreu désigne appelle le *davar*) : il n'est pas un porte-parole passif du Très-Haut, dont il recevrait le mot à mot, mais l'artisan appelé à mettre en

¹⁵⁶ Quintilien, *Institution oratoire*, 12, I, 1.

¹⁵⁷ *Op. cit.*, pp. 61 ss.

forme un discours, reflet de son talent et de sa sensibilité. C'est ainsi que pour Thomas d'Aquin¹⁵⁸, le souffle de Dieu touche prioritairement l'esprit du prophète et stimule son intelligence afin qu'il comprenne ce qui lui est montré□là, à cette étape de la révélation de Dieu à son émissaire, s'arrête, selon lui, le processus prophétique. Reste alors à celui qui a reçu l'intelligence d'un mystère à mobiliser sa voix et son style oratoire pour mettre en forme, par des moyens qui lui sont propres, le message divin□il portera en public une annonce, il se fera prophète pour son auditoire. Cette manière tout à fait personnelle de s'exprimer constitue l'essence du *decorum* propre au héros desmasurien. Aussi curieux que cela puisse paraître, il existerait donc chez lui, à côté de l'inspiration divine, un art prophétique et des mœurs oratoires susceptibles de promouvoir l'origine divine d'un discours provenant d'un être éclairé par la grâce. Il place le prophète en position d'énonciateur et de traducteur, chargé de couler dans les vases d'argile des mots une connaissance de Dieu sublime et impétrifiable.

Chez les contemporains de des Masures, l'existence d'un art prophétique ne semble pas incompatible avec la notion d'inspiration. L'ambivalence du cardinal Bellarmin à ce sujet, bien qu'elle provienne d'une autorité catholique, est d'ailleurs symptomatique de la conjonction entre l'intérêt que cette idée soulève chez ses contemporains et un certain air du temps. Même si le prélat nie dans un premier temps toute participation personnelle des prophètes à la mise en forme des divins oracles, il n'hésite pas à parler de «génie» et de «mémoire», et donc d'une certaine forme d'art, lorsqu'il décrit l'activité prophétique de David□

En effet, pour révéler les prophéties, les écrivains sacrés ne faisaient aucun travail de pensée, de discussion, de mémoire□ils disaient simplement, ou ils écrivaient ce que Dieu leur faisait voir. [...] [Mais] Lorsque David chantait dans ses psau-
mes les bienfaits de Dieu, ou ses propres disgrâces, ou les malheurs de son peuple, il s'aidait, en composant ces récits, de sa mémoire et de son génie, bien qu'il fut en même temps excité et dirigé par l'inspiration divine. S'agissait-il de pro-

¹⁵⁸ Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, question 171, art. 1.

phéties, comme dans ce psaume? Il ne les regardait pas comme son ouvrage, il reconnaissait n'y avoir contribué que par le secours de sa voix ou de sa main.¹⁵⁹

Pour le théologien, le secours de la voix et de la main n'exclut pas l'apport du génie personnel et de l'autobiographie. Les réformés reconnaissent également que dans son ministère prophétique, l'instrument que Dieu s'est choisi pour porter sa Parole n'est pas une nature neutre et encore moins une nature morte, une sorte de gramophone efficace amplifiant de manière mécanique un message déjà mis en forme jusqu'aux moindres inflexions de la voix. Le rôle de prédicateur que Calvin, Luther, Flacius Illyricus, Génébrard et d'autres prêtaient, selon Olivier Millet, aux prophètes du temps de la Réforme impliquait précisément une participation active de l'homme dans l'énonciation de la connaissance divine, et donc le respect d'un certain *decorum*.¹⁶⁰ En revanche, dans l'esprit de la *sola scriptura*, il apparaît que le bon prophète doit respecter intégralement la Parole biblique et ne rien lui ajouter de sa propre autorité.

Un protestant comme des Masures ne pouvait s'ériger comme porte-parole du protestantisme et ignorer dans le même temps l'interdit calviniste pesant sur la notion d'auteur. Toute œuvre de création, même la plus innocente, porte le sceau de la corruption si la marque de la grâce ne vient l'en délivrer. Se vouloir auteur, créateur d'un discours personnel aussi bien que littéraire, et s'en porter garant, c'est renouer avec le péché originel, c'est faire œuvre de vanité. «Qui invente [...] ment», affirme des Masures dans son épître «À Brun»¹⁶¹. Son David n'est donc pas un créateur : il marche sur un chemin qu'un autre a déjà tracé pour lui.

¹⁵⁹ [E. Daras], *Explication des psaumes par le cardinal Bellarmin*, Paris, Louis Vivès, 1855, t. 1, pp. 468-69. Bellarmin analyse ici la dimension prophétique du psaume 44.

¹⁶⁰ «Dans ses sermons sur Ézechiël, Calvin souligne à plusieurs reprises le fait que les visions («Figures» que ce livre contient n'ont de sens et d'utilité que dans la mesure où elles sont accompagnées de la parole, ou «Voix». [...] À une théorie de la connaissance comme vision [...] est substituée une doctrine de la parole divine dont la prophétie n'est qu'un mode d'exercice humain particulier.» O. Millet, *op. cit.*, p. 68. Je souligne.

¹⁶¹ Ép. *Brun*, v. 183, et sa reformulation dans le prologue de *D. C.*, v. 15-17.

Il est tentant de lire, dans cette réplique de David partant pour le camp de Saül, une métaphore de la voie esthétique que choisit David. Il ne crée pas, il suit□

J'irai sous toi, mon Dieu, qui marche le premier. (*D. F.*, v.1868)

Le prophète n'ajouterait par conséquent à la Révélation rien de sa propre initiative□son apport dans l'annonce prophétique (verbale ou active) est passé sous silence, laissant aux spectateurs le soin de faire la part entre ce qui vient de Dieu et ce qui vient de l'homme, soit la mise en forme. Mais le dramaturge limite autant que possible la part personnelle du psalmiste, dans la composition de ses psaumes par exemple. David revendique pour lui-même un statut d'instrument, réservant au seul Artiste digne de ce nom honneur, louange et gloire□

C'est lui [Dieu] qui met son honneur en ma bouche
Et à son los. Quand ma harpe je touche,
Ma main conduit et de chacune corde
Les différents accords il contr'accorde. (*D. C.*, v. 93-96)

La trilogie fait donc de la mort à soi, de l'effacement du moi revendiqué en faveur de l'absolu, une marque distinctive de la personnalité oratoire de David. Elle érige en principe dramatique et artistique une *metanoia* du héros conforme à l'esprit de la Bible¹⁶². C'est pour cette raison qu'au fil de la trilogie, la part habituellement reconnue au bethléemite dans la transmission de la connaissance divine (ne serait-ce que son véritable génie poétique) est constamment niée au profit d'un idéal de transparence entre les paroles du prophète et celles de son mandataire. Aucun artifice rhétorique ne filtre dans le discours du personnage, lit-on

¹⁶² Le récit de la montée au pouvoir de David dans les *Rois* comporte, comme la plupart des récits de vocation prophétique, un récit de vérité qui dévoile à l'élu la part de l'Éternel dans les affaires touchant de près sa vie. L'oracle de Nathan révèle la part de Dieu dans le destin de David□ « C'est moi [dit Yahvé] qui t'ai pris au pâturage, [...] j'ai été avec toi partout où tu allais, etc.□ (II *Sam.* 7, 8 ss.) Le héros est l'instrument placé dans les mains de Dieu. Il fait l'expérience d'une *metanoia*, d'un effacement de soi.

dans le prologue de *David triomphant*. L'homme-David ne fait pas écran au mystère qu'il révèle, il est au contraire possédé par un Esprit qui investit ses moindres expressions de l'effet d'une sorte d'épiphanie divine, une expression directe de Dieu. David ne crée pas, il répercute intégralement un divin apprentissage□

Pensez-vous de David la geste et la faconde
 Etre bien provenant de la terre féconde?
 Non, non. Ce qu'il sait faire et parler il l'apprit
 Du seul Père céleste et de son saint-Esprit. (Prol., *D.T.*, 21-24)¹⁶³

Dieu est le «~~seul~~ auteur□¹⁶⁴ de tout ce qui émane de David, le seul maître dans l'art de porter aux autres un peu de l'essence divine. Le style de David, révélateur du *decorum* qui le confirme comme prophète, sera donc dans l'esprit de des Masures un écho du «~~style divin~~□, sa transposition par l'Esprit dans les limites du langage humain.

Le refus de l'ornemental

C'est un fait avéré que la langue des *David* témoigne de ce que Dassonville appelle la «~~conversion~~□ de Louis des Masures¹⁶⁵. Conversion certes religieuse (elle eut lieu vers 1530) mais aussi et surtout esthétique. Lorsqu'il écrit ses *Tragédies saintes*, l'auteur d'un élégant *Discours* jadis adressé à Ronsard abandonne les figures de style chères aux poètes de la Pléiade pour mieux adopter un style simple, voire commun, dénué «~~de~~ néologismes, de mots

¹⁶³ On peut mettre ce passage en parallèle avec cette réflexion de Calvin, selon lequel quand le prédicateur parle, c'est Dieu lui-même qui s'adresse aux hommes□ «~~Quand~~ l'Évangile se prêche au nom de Dieu, c'est autant comme si lui-même parlait en personne.□ Et il ajoute:□~~Il~~ n'est donc qu'un son qui s'évanouit en l'air que la voix de l'homme, et toutefois, c'est la puissance de Dieu en salut à tous les croyants.□ *Troisième sermon sur l'élection de Job et la réjection d'Esau*, cité après Stauffer, *op. cit.*, p. 185.

¹⁶⁴ *D. T.*, v. 389. Voir également *D. C.* 172-73 et 1701-04, *D. T.* v. 357-60 et 378-84, *D. F.* 1210.

¹⁶⁵ Introduction aux *Tragédies saintes*, *op. cit.*, p. 229.

composés, d'adjectifs substantivés, de diminutifs, de termes techniques ou savants¹⁶⁶, bref de toutes les fleurs de rhétorique fort appréciées des amateurs du Parnasse. La langue qu'il prête à David est conforme au parler local des années 1560-1563 et résiste à l'éloquence poignante du style tragique. Pour Dassonville, elle répond au souci didactique cher aux huguenots d'être compris de tous, «Grands et petits, hommes et femmes». Dans l'économie de la trilogie, elle correspond aussi à l'idée que le dramaturge se fait de l'éloquence de Dieu, une parole sobre et dépourvue de fard, limpide comme une source.

L'opposition entre Dieu et Satan trouve un écho dans le parler des personnages de la trilogie. La subversion du monde et des apparences opérée par le Malin au sein du peuple hébreu amène les détracteurs du prophète à placer le mensonge sous le signe du langage doux et poli. Nous en avons vu un exemple précédemment dans *David fugitif* : le Malin use d'un «faux langage d'ange»¹⁶⁷ pour s'attirer des adeptes. De la rhétorique céleste, il garde l'écorce et jette le fruit. Le fin, le lisse, le délicat, toutes les catégories relevant d'un travail d'artiste tiennent, dans la pièce, du mensonge. Les courtisans de Saül ont un «Parler flatteur»¹⁶⁸, facile, léger. Doeg dissimule au roi ses funestes projets par un style léché, pris en otage par Satan et la foule de ses courtisans : il cherche davantage à enfoncer Saül dans ses erreurs et son amertume qu'à aimer son esprit vers un travail sur la vérité.

Ma langue plate
À son gré [au gré de Saül] le traite et le flatte.
Demain au plus matin faut-il
Que d'art cauteleux et subtil
À l'œuvre entrepris je labeure. (*D. F.*, 1003-07)¹⁶⁹

¹⁶⁶ *Idem*, p. 230.

¹⁶⁷ *D. F.*, v. 2330.

¹⁶⁸ *D.T.*, v. 103 et 176.

¹⁶⁹ Ce passage fait écho aux moyens mis en oeuvre par Satan pour persécuter David : «Je ferai, caute et fin, / Usant d'astuce et d'art, / Que plus en nulle part / Il ne trouve radresse / À sa peine et oppresse». (*D. F.*, v. 1606-10).

Ce qui relève de l'«*Art cauteleux et subtil*», deux adjectifs que la traduction de Marot du «*Notre Père*» fait porter au Malin¹⁷⁰, des Masures l'associe donc au poison. Les paroles de miel injectent du fiel dans l'esprit de l'auditeur, elles lui enlèvent petit à petit la vie et l'acheminent vers une mort de l'âme¹⁷¹. Elles ne sont douces que dans l'inversion de perspective que permet l'emprise du Mal sur ce monde. Parallèlement, l'humanité même de la personne est mise en cause par le discours des méchants. Dépourvu de fard, celui-ci équivaut à «*Braire*» et à «*Crier*», il inscrit le locuteur dans un réseau lexical propre non pas à l'homme, mais à l'animal. La bestialité déguisée de leur propos est une déformation du beau au profit des catégories de la rudesse et de la brutalité. Par conséquent, ce n'est plus par la parole que l'homme se distingue des autres animaux, comme l'affirmait Luther. Dans sa préface au psautier¹⁷², la parole ornée est ici le fait l'homme perversi en bête, elle est la négation même de ce qu'est, par essence, l'être humain.

Dès lors, il coule de source que l'éloquence du prophète desmasurien, contrairement à la rhétorique des flatteurs, se définit par son refus de l'ornemental. Le registre verbal de celui qui porte la parole vivifiante de Dieu présente les qualités du remède. Ni goûteux, ni particulièrement relevé, il se contente d'être ce qu'il est, peu élaboré mais salutaire. Le principal protagoniste des *Tragédies* n'agrémente ses propos d'aucun phénomène de mode, il choisit la clarté, critère du vrai, comme de règle d'expression. Sa parole est à l'image de la rhétorique desmasurienne,

[...] entièrement exempte des mensonges forgés et des termes nouveaux
Qui plaisent volontiers aux humides cerveaux

¹⁷⁰ La traduction du «*Notre Père*» par Clément Marot porte «*Mais du Maling cauteleux, et subtil [...]*». Cf. *Œuvres poétiques*, op. cit., t. 1, p. 390.

¹⁷¹ *D. F.*, 1037-40.

¹⁷² «*Aussi bien n'y a-t-il en l'homme nulle oeuvre plus noble que la parole. C'est par la parole que l'homme se différencie le plus d'autres animaux, plus que par l'apparence physique ou par d'autres oeuvres.* » *Op. cit.*, p. 264.

Des délicates gens, voulant qu'on s'étudie
De rendre au naturel l'antique Tragédie. (Ép. Brun, v.170-74)

Le parler humble caractérise l'éloquence du prophète, en vertu d'un parti pris rhétorique érigé en principe «**P**arler et la façon modeste du cœur» dira le dramaturge, «Souvent l'honneur atteste»¹⁷³. Aussi David s'exprime-t-il par des termes simples qui se veulent un écho au langage de la Bible. Le *decorum* qui le constitue en tant qu'orateur consiste à n'estimer aucun des traits dont l'élégance se pare, il se contente d'une expression «Simple, innocente et pure»¹⁷⁴. Il fait écho à l'exigence de sobriété inhérente à la vérité contenue dans la définition du style biblique selon Calvin

[...] les hauts secretz du royaulme céleste nous [ont] esté baillés soubz paroles contemtibles sans grand'éloquence de peur que s'ilz eussent esté fondez et enrichiz d'éloquence, les iniques eussent calumnié qu'en icelle toute sa vertu eust esté colloquée. Or maintenant, puis que telle simplicité rude et quasi agreste nous esmeut en plus grande reverence, que toute la faconde des Rhetoriciens du monde, que pouvons nous estimer, sinon que l'Ecriture contient en soy telle vertu de verite qu'elle n'a aucun besoing d'artifice de paroles»¹⁷⁵

Pour Calvin, l'éloquence du ciel s'oppose à la manière des rhétoriciens, aussi corrompue que le monde après la chute. Elle se passe volontiers du voile poétique et choisit le simple pour confondre le fort. De la même manière, c'est par la vertu de la parole nue, sans fard ni parure, que le David de des Masures résistera aux assauts de Satan il vaincra les forces du Mal en offrant une opposition ferme aux procédés antéchristique de l'expression double et douce-reuse. Il gagnera la guerre des mots non pas avec les armes du savant, mais avec celles, déconcertantes, de l'enfant.

¹⁷³ D.T., v. 1406-07.

¹⁷⁴ «**A**Brun», v. 181.

La parole en temps de guerre

L'opposition inévitable entre la parole dite ornée et la parole commune est le symptôme d'un conflit plus profond, de la rupture entre deux ordres qui refusent de coexister et conséquemment, s'affrontent. La division du monde entre une strate superficielle qui déguise sous le manteau de l'honorabilité des intentions perverses et une strate souterraine qui aspire à restaurer l'adéquation de l'être et du paraître ne peut qu'affecter l'homme du profond, celui que Dieu envoie pour porter son message¹⁷⁶. Elle fait appel à ses qualités de guerrier, à son engagement pour briser la couche superficielle des choses et faire surgir, enfouie sous une montagne de décombres inutiles, la vérité en haillons. Les *Tragédies saintes* montrent effectivement en David le combattant, le naziréen de la tradition hébraïque¹⁷⁷ investi dans une lutte sacrée pour la défense de la foi. Elles mobilisent en lui le maniement d'armes rhétoriques comparables à celui de l'arme pastorale, des armes destinées à désarmer l'adversaire, à laisser une marque et à vaincre. Les pièges rhétoriques auquel il s'attaque sont cependant de taille, ils abritent la mort et déchaînent son empire.

Chez les alliés et les victimes de Satan, l'acte de parole est clairement envisagé comme le prélude à une action meurtrière. Il évoque la métaphore tranchante du psaume 52, « La langue, comme un rasoir effilé, / rumine le crime, artisan d'imposture »¹⁷⁸. La profération est un instrument de mort, elle pique, elle coupe, elle transperce l'esprit de celui qui l'entend. Dans la

¹⁷⁵ *Institution de la religion chrétienne, op. cit.*, tome 1, pp. 68-69.

¹⁷⁶ Selon Neher, « Cette disposition à la lutte sacrée est un trait dominant du prophétisme biblique » (*Op. cit.*, p. 172) : elle est un autre trait de la mission prophétique de David.

¹⁷⁷ Neher en donne la définition suivante : « Le naziréat a existé tout le long de l'histoire hébraïque, sans cependant se manifester sous la même forme. La forme morale prédomine dans le code du *nazir* (Nb, 6) ; ailleurs, l'élément ascétique apparaît, mais on perçoit encore autre chose : le *nazir* est équipé pour le combat. L'acceptation des vœux décuple en lui les forces physiques : c'est un lutteur. » Du temps des juges jusqu'aux premiers rois, ces luttes sont essentiellement des guerres à vocation religieuse visant à délivrer les Hébreux de l'invasion des infidèles. Elles sont « un trait dominant du prophétisme biblique. » *Op. cit.*, pp. 171-72.

¹⁷⁸ Ps. 52 (51), 4. La parole des faux est également comparée à une épée et à une flèche au Ps. 64 (63), v. 4-5.

bouche de Doeg, elle est une flèche au curare décochée en direction de Saül pour l’envahir de pensées morbides et l’attirer vers ceux que le Mal dirige. Sa langue atteint l’esprit du roi « un coup de trait »¹⁷⁹ et répand en elle sa liqueur maléfique

Mon venin goutte à goutte
coule au cœur du roi qui m’écoute. (*D. F.*, v. 535-36)

Ailleurs, ses effets sont comparables à la morsure de la vipère son action perforatrice déchire la chair de sa victime et paralyse ce qui reste en elle de sain d’esprit. David dira des hommes de mauvais conseil que « leur langue aiguë en serpent pique et mord »¹⁸⁰. Une fois lancée, la parole de fiel ne revient jamais à son locuteur sans avoir préalablement meurtri. Le plus souvent, la victime est désignée d’avance, comme Saül que tourmente Satan par l’intermédiaire de ses courtisans. Parfois, le doute plane sur celui qui succombera. C’est ainsi qu’un échange animé entre la demi-troupe fidèle à David et la troupe de Saül réactive le motif de la parole comme coup porté, mais laisse en même temps dans l’ombre celui qui en pâtira

Ils [la demi-troupe] cuident bien en leurs discours frivoles
Qu’en notre chef le mal de nos paroles
Et de nos faits à coup redondera.
Mais dessus eux premier il [Saül] tombera.» (*D. F.*, 757-60).

L’arme rhétorique des discours frivoles apparaît ici comme l’équivalent du bras vengeur de Saül. La première transperce l’adversaire par des pointes destinées à l’esprit, la seconde tue par la lance enfoncée dans le corps. Il est significatif qu’à partir du moment où Saül cède à la folie et au mensonge (en particulier dans *David fugitif*), l’analogie entre la parole perforatrice et l’action mutilatrice s’érige en *leitmotiv*. Le discours du roi devient tranchant,

¹⁷⁹ *D. F.*, v. 996.

¹⁸⁰ *D. F.*, v. 1516.

l'expression d'une volonté réitérée de briser le corps de David et de le disloquer de manière à lui ôter toute force de parole et d'action. Il n'évoque plus que massacre et amputation□

Non, que jamais de lui on ne me parle,
Que de lui ravir l'âme et de lui démembrer le corps. (*D. F.*, 921-22)¹⁸¹

Plus loin encore Saül s'en prend à la langue de David, à l'organe par excellence de l'exercice prophétique□

Je lui ferai la langue qui babille
Vive arracher.□ (*D. F.*, 1700-01)¹⁸²

Le mal que le venin déverse dans sa victime se traduit donc par une soif de violence, une volonté irrépressible de trancher les corps. Il s'agit d'amputer la vérité, d'anéantir le corps qui la porte et l'instrument qui la profère, de résoudre une tension spirituelle par une soustraction anatomique. Cette persécution active intensifie la conformité de l'envoyé avec l'homme de douleurs, inhérente à la condition prophétique□ pour avoir parlé et agi au nom de Dieu, Jérémie ne fut-il pas rudoyé et condamné à une vingtaine d'années de prison¹⁸³? Michée, dé-

¹⁸¹ Ce passage fait écho à un autre qui lui précède, dont nous rapportons les vers□

«On le veut sans vertu

Plat à terre abattu.

Écorché le veut-on

Des pied jusqu'au menton,

Condigne récompense

D'une cruelle offense.□ (*D. F.*, 693-98)

¹⁸² Saül reprend à son compte un passage du *Ps.* 12, v. 4-5.

¹⁸³ En prison, ou plutôt dans toutes sortes de prisons□ tantôt la cellule du détenu politique, tantôt le cachot du traître, tantôt la geôle et les chaînes du criminel dangereux, avec son pain sec et sa cruche d'eau□ tantôt

chaussé et nu, errera dans son pays¹⁸⁴. Moins bien lotis, Zacharie et Daniel furent condamnés à des morts violentes¹⁸⁵. Le héros de *David fugitif* est donc solidaire de ce versant obscur de la condition de prophète. Des Masures insiste sur les assauts dont il est victime et sur le complot monté contre lui□

On le veut sans vertu
 Plat à terre abattu.
 Écorché le veut-on
 Des pied jusqu'au menton,
 Condigne récompense
 D'une cruelle offense. (*D. F.*, 693-98)

Dans le clan de Saül, la volonté de blesser, de dépecer, est consubstantielle à la volonté de parler. La mission de David s'inscrit en opposition à cette violence physique□ à l'acte de graver les corps, David répondra par le désir de graver les cœurs, mission plus appropriée à l'*éthos* et au *decorum* prophétique, hissant à un niveau spirituel l'entreprise belliqueuse de Saül.

L'épée et la plume¹⁸⁶

La métaphore de la parole comme un glaive n'est pas une invention de des Masures. Elle tire son origine de la Bible, où elle ne désigne pas seulement l'arme des méchants mais aussi la parole de Dieu, celle-là même confiée aux prophètes□

enfin la citerne du condamné à mort, remplie d'une boue qui eût tôt fait de l'engloutir complètement s'il n'en avait pas été tiré à la dernière extrémité. (*Jér.* 38, 6)

¹⁸⁴ *Michée*, 1 8.

¹⁸⁵ *Zach.* 13, 7. *Dan.* 6.

¹⁸⁶ Ce sous-titre reprend le titre de l'ouvrage de M.-M. Fragonard, *La Plume et l'épée. La littérature, des guerres de Religion à la Fronde*, Paris, Gallimard, 1989.

Alors je vis [...] le Verbe de Dieu. Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de lin d'une blancheur parfaite. De sa bouche sort une épée acérée pour en frapper les païens. (*Apoc.* 19, 11-14)

Vivante, en effet, est la parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, elle peut juger les sentiments et les pensées du cœur. (*Ép. Hébr.*, 4, 12.)

Telle que la présentent les Écritures, la parole de Dieu n'est pas seulement vivifiante□ elle est exterminatrice. Elle fait voler en éclats les cœurs de pierre□ les cœurs de chair, elle les traverse de part en part pour y tracer un passage et y laisser sa marque. En réponse à la brutalité de ceux qui restent sourds aux appels des prophètes, Yahvé fait éclater sa force et renverse tout ce qui constitue la strate apparente et mensongère du monde□ il saisit les justes et les marque du sceau de la grâce.

La Parole est épée, mais elle est également plume. Dans les livres prophétiques, le Verbe est également comparable à un stylet□ qui ne signe pas les corps, mais les âmes. Elle s'adresse avant tout au *pectus* sur lequel elle grave les tables de la Loi pour conclure avec les hommes son alliance d'amour. Cette conception du cœur comme lieu d'inscription de la révélation est un motif biblique affirmé, récurrent¹⁸⁷□ pour ne citer que lui, Jérémie révèle que la relation affective entre Dieu et l'homme repose sur la trace écrite que Dieu laisse dans les fors intérieurs□

Mais voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël [...] Je mettrai ma loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur. Alors je serai leur Dieu et ils seront mon peuple.¹⁸⁸

¹⁸⁷ Outre *Jér.* 31, 33 cité ci-après, voir *Jér.* 17,1 et les *Proverbes* 3,3□ «Que piété et fidélité ne te quittent! Fixe-les à ton cou, inscris-les sur la table de ton cœur».

¹⁸⁸ *Jér.* 31, 33.

Lorsque Dieu parle par ses prophètes, il déchire l'homme de chair pour mieux écrire sur les tables du cœur. La correspondance avec la parole-glaive des *Tragédies saintes* est toute trouvée : contre la langue effilée et mortelle des proches de Saül, David oppose le stylet rhétorique dont parle Jérémie, cette faculté extraordinaire de la révélation prophétique de trancher l'âme à vif et d'y graver le sceau de vérité. Comme « Dieu regarde le cœur lequel il touche et point »¹⁸⁹, comme le fidèle il « sonde et tient son cœur en la main »¹⁹⁰, les prophéties de David ébranleront l'âme de ses adversaires pour en briser la dureté. De même que la plume gorgée d'encre qui gratte le papier, ce que David révèle aux siens point dans les âmes et y laisse une cicatrice éternelle. Aussi est-il tentant de voir dans l'épisode où David vole les armes de Saül, « la lance et l'aiguère », un symbole de la mise en échec des armes rhétoriques de Satan au profit de l'efficacité d'un langage autre, propre à toucher au cœur le roi. C'est en vertu de cette capacité à graver les cœurs, à répondre à la violence gratuite par la vertu d'une violence d'origine divine dirigée vers l'intérieur des êtres, que l'homme de Dieu gagne sa croisade contre le Mal. Dans la trilogie, elle est la marque de David et la signature du Très-Haut sur ses œuvres.

Précisons d'emblée que l'arme rhétorique de David ne nécessite pas toujours, paradoxalement, l'appui de la parole. Le discours le moins orné ne mène-t-il pas, inéluctablement, à l'école du silence ? Dans *David fugitif*, où le héros est directement confronté à la persécution de Satan, rares sont pour lui les occasions de prendre la parole contre les auteurs de son malheur. Sa condition de fugitif et son isolement partiel confinent la plupart du temps David à un mutisme qui le rend plus effacé que dans les deux pièces précédentes. Ce sont davantage des personnages secondaires comme Jonathan qui opposeront aux fausses accusations portées contre l'errant des discours de vérité¹⁹¹. En revanche, David formulera de nombreuses prières

¹⁸⁹ Prol. *D. C.*, v. 47.

¹⁹⁰ *D. C.*, v. 1055.

¹⁹¹ Notamment *D. F.* v. 1315 ss. et 1497 ss.

de supplication visant à attirer sur lui la protection du ciel, que le dramaturge exhume du silence de l'âme à des fins poétiques □ « Car la Cité dont Dieu garde les portes / Sûre se tient contre qui l'assaudra. »¹⁹². Condamné à la fuite, c'est donc un dialogue silencieux que David entretient avec ses ennemis de la cour. Rappelons que dans la Bible, la voix de Dieu est parfois le silence, un silence non pas muet mais révélateur du mystère même de Dieu. Dans le théâtre de des Masures, le silence s'impose comme langage dans la mesure où les gestes, les prophéties en actes, prennent le relais de l'oralité et sont leur équivalent. Lorsque David part en quête de la lance et de l'aiguère, son geste *est* son discours. Dans l'épaisseur de la nuit, les faits parlent d'eux-mêmes. Les quelques paroles de vérité par lesquelles il confond par la suite Saül et Abner¹⁹³ ne sont rien d'autre que la mise en mots d'une action déjà accomplie □ elles sont récapitulatives et non performatrices. La réplique de Saül à la leçon qui lui est infligée témoigne d'ailleurs de l'efficacité de ce discours par l'action □

David mon fils, ta patience *gagne*

Et rompt mon cœur dont l'ire est abolie. (*D. F.*, 2232-33).

L'attitude de David vaut bien une harangue □ elle se fraye un chemin dans la dure enveloppe charnelle, brise le marbre du cœur et anéantit la colère. La vérité en actes choque, blesse, tue. Mise en mots ou mise en geste, elle une arme. Elle est langage.

Écrire sur l'écorce du cœur

Mais David, par ailleurs, parle et la parole que l'Esprit suggère à son prophète n'est jamais délivrée sans atteindre sa cible. Telle est la leçon de la victoire de David sur Goliath. Lorsque le berger s'arme d'une pierre *au nom du Dieu puissant* qui « Non par glaive ni lance

¹⁹² *D. F.*, v. 814-15.

¹⁹³ *D. F.*, v. 2198 ss.

/ Donne victoire aux siens¹⁹⁴, les mots ainsi prononcés se réalisent immédiatement□le cail-lou prolonge le verbe inspiré, il perce le front casqué du géant et le laisse sans vie dans la poussière. Le propre de la Parole vivifiante, le propre du nom de Dieu, est précisément de laisser sa marque dans ce que l'homme peut avoir de plus endurci, de plus résistant à sa Parole. Ce peut être la tête. Ce peut être le cœur. Dès lors, la blessure reçue n'est plus seulement la trace concrète d'un déploiement d'une arme spirituelle, elle est une signature indélébile, à même le corps, de la volonté divine sur des êtres de chair. Dieu imprime son nom chez ceux qu'il visite.

La trilogie de des Masures confère à David, certes à un degré moindre, cette propension à graver le cœur de ceux qui l'écoutent. Jonathan attache à jamais son âme à celle de David (D.C., v. 1797), le cœur de Saül est vaincu par l'ardeur du héros. C'est cependant chez Michol, dont le rôle politique est considérablement diminué dans *David triomphant*¹⁹⁵, que l'empreinte de David sur les cœurs est la plus vive. Avant même d'avoir vu le héros, au seul récit de ses paroles et de ses exploits, la fille du roi tombe amoureuse (une scène absente de la Bible) et ne peut chasser de son esprit l'empreinte du nom de David□

[...] Bien sais-je que depuis
Qu'on me nomma David, je n'ai pu et ne puis
Me garder qu'à toute heure au penser je ne l'aie.
Il faut bien que ce soit cette amoureuse plaie
Que je sens en l'esprit. [...]
[Il] me semble qu'au cœur une pointe on me donne
Quand de lui on rapporte autre chose que bonne. (D.T., 1311-22)

Styilet de l'amour qui n'exclut pas la «□plaie□, la «□pointe□, la déchirure. Pour trouver grâce dans le cœur de l'amante, il faut graver son nom sur l'écorce de son cœur et comme on

¹⁹⁴ D. C., v. 1681-82.

¹⁹⁵ Alors que dans *Samuel*, Michol trompe les soldats de Saül pour aider David à prendre la fuite, des Masures occulte la part active de la fille du roi dans le destin de David.

fait voler en éclats le rocher, en briser toute résistance¹⁹⁶. Il existe réellement, chez des Masures, un effet bouleversant dans le langage prophétique□ il implique, il entraîne le sentiment d'être possédé par quelqu'un□pour Michol, par David□pour David, par Dieu. La possession vient de ce que l'Esprit qui habite le héros est éruptif, il éclate et ne laisse rien dans l'état d'origine. L'Écriture compare le verbe prophétique au feu et à la tempête¹⁹⁷. Dans la trilogie, il est la plume qui gratte la surface des âmes et le tourbillon de sentiments d'amour ou de haine qui en résulte. L'expérience de Dieu fait passer le monde et les êtres d'un état à un autre□elle est métamorphose, elle est réécriture.

La scène de l'*innamoramento* de Michol montre bien que malgré son caractère tranchant, voire violent, ce qui émane du vrai prophète est également source de joie et d'exaltation. La flamme divine dont il est dépositaire atteint et envahit son auditeur, lui procurant au-delà du trouble, une « vive étincelle »¹⁹⁸ dans le cœur, une joie vivante dans l'esprit. Ce qu'il faut brièvement souligner, c'est que le dramaturge pose l'enthousiasme comme la réponse d'un personnage (Michol) à un mouvement de David en faveur de son peuple. Ce faisant, il établit un rapport de symétrie avec la mobilisation de Yahvé pour son peuple dans l'Écriture. Ce qui, selon les théologiens, fait l'une des originalités de la Bible, ce n'est pas que Dieu aime les hommes mais que les hommes sont appelés à aimer Dieu en retour. « Il manque à Dieu d'être aimé », écrit André Neher, « Et c'est pour cela qu'il conclut l'alliance. Israël a été élu non pas uniquement parce que Dieu l'aime, mais parce que Dieu attend d'être aimé par lui. »¹⁹⁹ Selon la doctrine de la prédestination, le mouvement spontané des élus vers Dieu est celui de l'attachement, et cet attachement est un signe que le croyant appartient, de toute éternité, à la

¹⁹⁶ Allusion à *Jér.* 23, 29□ « N'est-elle pas ainsi, ma parole, dit l'Éternel, comme un feu, comme un marteau qui fait voler en éclats le rocher? »

¹⁹⁷ *Jér.* 5, 14□ 23, 29□ *Ez.* 21, 3. Le thème de la tempête revient encore une trentaine de fois dans le livre prophétique de saint Jean, l'*Apocalypse*.

¹⁹⁸ *D. T.*, v. 1704.

¹⁹⁹ *Op. cit.*, p. 153.

poignée des élus. L'amour de la jeune fille pour David, le seul aspect de la biographie de Michol que retient des Masures, est symptomatique de cette aimantation du bon avec le Bon²⁰⁰ minoritaire dans la masse des appelés, le véritable élu se reconnaît à sa quête de Dieu et, par extrapolation, du prophète authentique, une quête qui se vit en rupture avec l'élan de mépris général à l'égard de l'envoyé. Le vrai prophète révèle à lui-même le véritable élu. Il est un repère pour son peuple et un signe pour son temps.

Quel type prophétique?

Alors même que des Masures affirme que sa trilogie suit rigoureusement la Bible et qu'il n'«²⁰⁰ invente²⁰⁰ pas, il apparaît de ce qui précède, et en particulier des écarts que l'auteur se permet par rapport aux livres de la Bible strictement réservés à David, que l'auteur des *Tragédies saintes* confère à son héros un *ethos* prophétique qui s'apparente davantage à une marqueterie biblique qu'à une mouture consciencieuse, chronologique et exclusive, de *Samuel*, *Rois* et *Chroniques*. Il emprunte aux différents prophètes canoniques, d'Isaïe à Malachie, des traits de caractère qui font de lui, dans la sphère sociale, un être paradoxal, mais également sur le plan théologique un signe de relèvement pour Israël, avec le *decorum* et le profil oratoire qu'une si noble mission impose. Comme la plupart des prophètes canoniques, le David de des Masures est une figure de l'Envoyé en ce qu'il se présente auprès de ses contemporains en tant qu'un intermédiaire entre le Ciel et les hommes. Comme l'évoquait une allusion à une prophétie messianique de Syméon²⁰⁰, il est un «²⁰⁰ signe de contradiction²⁰⁰» à la fois un marginal et un homme du monde, un orateur prédestiné et un locuteur discret (en particulier dans *David fugitif*), vrai prophète suspecté de faux-prophétisme²⁰⁰ il est un guerrier et un artisan du salut.

²⁰⁰ *Luc*, 2, 34.

Si elle déborde du cadre strict de *Samuel, Rois* et des *Chroniques*, le type prophétique de la trilogie de des Masures se caractérise néanmoins par la fidélité dont elle fait preuve par rapport à l'esprit de l'Ancien Testament. Les autres pièces consacrées à David ne se montreront pas toutes aussi sensibles à préserver l'enracinement biblique du héros. Le souci dogmatique amènera certaines à privilégier la leçon de catéchèse sur la chronologie biblique□ce sera notamment le cas de la *Musique de David*.

Chapitre III

Prophétie et musique dans *La musique de David*

L'année 1566 semble propice à la mise en scène du personnage de David puisque simultanément à la publication des *Tragédies saintes* paraît encore à Lyon, chez Jean Saugrin (par Antoine Cercia), un petit drame moins célèbre, d'inspiration luthérienne, intitulé *La musique de David, ou est démontrée la rejection des Juifs et la reception des gentils*. On peut convenir que la pièce n'est pas un chef-d'oeuvre□la pièce est didactique et dogmatique, plus proche du sermon que du drame lyrique, et tranche avec le contenu poétique et musical si prometteur annoncé par le titre. Les reproches que l'on peut lui faire ne justifient toutefois pas le traitement que les siècles ont infligé à cette œuvre en la laissant trop longtemps dans l'ombre□elle est restée inconnue des bibliophiles jusqu'à ce qu'elle soit répertoriée dans la bibliographie du musicologue Laurent Guillo, *Les éditions musicales*²⁰¹. Cette absence presque totale d'attention motive l'attention que nous lui portons ici. La pièce est anonyme, bien que Dobbins ait suggéré qu'elle puisse avoir été l'œuvre de des Masures²⁰². Le contenu dogmatique,

²⁰¹ Paris, Klincksieck, 1991.

²⁰² Le propos de l'article de Dobbins est davantage de retracer l'histoire de la musique dans le théâtre français de la seconde moitié du XVI^e siècle que d'analyser le texte et l'auteur éventuel de la *Musique de David*. Aussi son hypothèse concernant la paternité de la pièce se résume à cette observation□«The inclusion on this play of parts of Goudimel's recent psalm settings, as well as the style of the verse dialogue, may indicate that the (clearly protestant) author was again Des Masures.□ Il faudrait démontrer la parenté stylistique (peu évidente) entre la *Musique de David* et les *Tragédies saintes* pour confirmer l'hypothèse. Un dramaturge de l'entourage de

la forme et le style diffèrent toutefois sensiblement des *Tragédies saintes* et il paraît plus sage de suspendre, pour le moment, tout jugement concernant la paternité de la pièce. Soulignons néanmoins que la distribution des rôles reprend le souhait de Théodore de Bèze évoqué dans l'introduction l'*Abraham sacrifiant*, celui de représenter ensemble, sur scène, les trois piliers de l'Ancien Testament, à savoir Abraham, Moïse et David²⁰³.

Économie de la pièce

Ce petit drame biblique et allégorique d'environ 450 vers (majoritairement décasyllabiques), composé d'un acte unique, se présente comme un dialogue entre Abraham (figurant la Foi), Moïse (la Loi), David (le psalmiste), Jésus Christ (le prophète), un juif et un gentil, au sujet de l'harmonie doctrinale et musicale reliant les ancêtres et prédécesseurs du Christ et Jésus lui-même. Elle aborde la réception du Messie par le Juif et le gentil, le premier s'obstinant à n'estimer que les héros de l'Ancien Testament et le second faisant bon accueil au Christ et aux prophètes.

La première moitié de la pièce consiste en une petite introduction à l'intelligence protestante des Écritures. Elle s'ouvre sur un monologue d'Abraham de quatorze vers décasyllabiques sur le thème de la justice divine, suivi de trois courtes strophes hexamétriques dont la première reprend le thème bien connu de la justification par la foi²⁰⁴. Moïse, entonnant la traduction marotique des *Dix commandements* sur la mélodie du psautier huguenot, entre ensuite sur scène et se joint au patriarche pour entonner en duo une épigramme musicale sur le thème de l'articulation entre foi et loi²⁰⁵. David apparaît en troisième²⁰⁶ attiré par le chant des pères d'Israël, il loue l'harmonie qui les unit et entonne un solo sur le thème du pardon²⁰⁶. Les

des Mesures aurait également pu écrire la pièce. Cf. F. Dobbins, «Music in French theatre of the late sixteenth century», *Early Music History*, vol. 13, 1994, p. 101.

²⁰³ Voir plus haut, p. 422.

²⁰⁴ *Mus.*, v. 1-14 et 23-49.

²⁰⁵ *Mus.*, v. 50-51.

²⁰⁶ *Mus.*, v. 52-64.

protagonistes accueillent le psalmiste puis entonnent ensemble le premier couplet du psaume 115 (« Non point à nous ») dans une harmonisation de 1564 de Claude Goudimel²⁰⁷. C'est alors que le Christ fait son entrée en chantant « Je suis le fils du Dieu vivant » et propose d'enseigner à la compagnie réunie de chanter « Sans discords, [...] en vray parfaitz accords »²⁰⁸, la gloire de Dieu. David se réjouit de ce que le chœur est maintenant complet et Abraham rend hommage au « Second David chantre psalmodieux »²⁰⁹.

C'est alors que le thème essentiel de la pièce, à savoir l'harmonie de l'Ancien et du Nouveau Testament, trouve son plus long développement, poursuivi et filé jusqu'à la fin du drame. Jésus explique aux patriarches la raison de sa venue sur la terre, « pour accorder les humains discordez »²¹⁰ et chanter au juif sa « loy nouvelle / pleine d'amour, de Iustice et mercy »²¹¹. Il suggère donc d'entonner un motet à quatre voix assignant la Foi (Abraham) au pupitre de la basse, la Loi (Moïse) à l'alto, David-Roi au ténor et lui-même au *superius*, « Accomplissant et profetie et loy »²¹². Au Juif qui arrive sur scène, le chœur entonne « La loy de grace et de concorde / Est venue au temps de discorde », avec l'harmonisation de Goudimel pour le premier couplet de la traduction du psaume 59 par Théodore de Bèze (*Eripe me de inimicis meis*)²¹³. Dans le long dialogue qui s'ensuit, le Juif critique âprement le chant du Christ en dépit des recommandations d'Abraham, de Moïse et de David : « Nul n'est prophete en sa terre, ou païs »²¹⁴. Jésus propose alors de se détourner de son interlocuteur incrédule et d'adresser au Gentil un autre chant (« Or laisses, Createur, en paix ton serviteur »), qui

²⁰⁷ *Mus.*, v. 65-103. Pour le chant du psaume 115, cf. Claude Goudimel, *Oeuvres complètes*, vol. IX, New-York et Bâle, 1973, Pseaume CXV, pp. 118-19.

²⁰⁸ *Mus.*, v. 104-113.

²⁰⁹ *Mus.*, v. 126.

²¹⁰ *Mus.*, v. 134.

²¹¹ *Mus.*, v. 142-43.

²¹² *Mus.*, v. 154.

²¹³ *Mus.*, v. 201-02.

s'avère être la traduction du *Nunc dimittis* par Marot dans l'harmonisation à quatre voix donnée par Goudimel en 1564²¹⁵. Le Gentil se réjouit de ce nouveau chant et accepte d'être baptisé dans la foi chrétienne et d'adopter la Bible et ses préceptes, l'union de la loi, de la grâce et de la justice. Il récuse enfin ses idoles du passé, dont il dément l'efficacité et la valeur théologique. David conclut le drame par un épilogue de quatre vers□

Ainsi qu'en la musique
Sont quatre parts unies sans discords,
Les saints escrits sont en parfaits accords
Malgré erreur et sa troupe heretique□²¹⁶.

Le prédicateur de la foi nouvelle

Par rapport à l'approche littérale de l'Ancien Testament (remise au goût du jour par Nicolas de Lyre puis par Luther, et privilégiée notamment par des Masures), la *Musique de David* fait figure de marginale. Elle adopte la lecture spirituelle de l'Écriture, indépendamment de toute considération historique et biographique. Dans l'esprit de la tradition des moralités, elle laisse de côté le récit chronologique des événements bibliques au profit d'une adaptation théâtrale d'éléments du petit catéchisme destinés aux laïcs. David, Moïse et Abraham incarnent essentiellement des dogmes (la Prière, la Loi et la Foi, selon une didascalie initiale), ils sont l'illustration biblique des piliers de la théologie réformée et jouent à cet égard un rôle didactique. La réflexion sur la personne de David, sur l'évolution de son caractère et de sa personnalité est, par conséquent, réduite au minimum. Le personnage est moins un homme de

²¹⁴ *Mus.*, v. 354.

²¹⁵ *Mus.*, v. 391-394.

²¹⁶ *Mus.*, v. 448-451.

son temps, à la psychologie complexe et aux actions contradictoires, que l'incarnation rigoureuse d'une certaine idée de la foi, d'un concept théorique. Il ne donne donc pas prise à l'élaboration d'un *ethos* particulier, et ne peut donc être étudié sous cet angle. Il en demeure néanmoins prophète, sinon par son humanité et la force d'un appel, au moins par le contenu théologique de ses paroles et par le symbolisme rattaché à sa performance musicale. Le dramaturge lui reconnaît une dimension messianique et religieuse par laquelle il devient le porte-parole de la pensée huguenote. Le type prophétique qu'il incarne concerne l'un et l'autre volet de ce rôle, exemplaire de la définition moderne du prophète dans la culture protestante.

1. Le prophète comme pasteur

La première fonction que la *Musique de David* confère au roi d'Israël est de porter une parole éclairante, de présenter et d'expliquer à l'auditoire certaines vérités de la foi — chacune de ses interventions consiste à rendre accessible à tous l'un ou l'autre élément du *credo* réformé. Dans la première moitié de la pièce, qui s'étend du prologue à l'apparition du Christ sur scène, David joue ainsi un rôle comparable à celui du pasteur — il expose des vérités dérivées de l'Écriture et les recadre dans le contexte de la foi réformée. Un texte phare, fondamental dans l'élaboration de la pensée religieuse de notre dramaturge, lui sert de guide — le commentaire de Luther à l'Épître de Paul *aux Galates*. Le déroulement narratif de la pièce épouse en effet les grandes lignes de la célèbre réflexion de Luther sur le testament de Paul — l'antagonisme de la Loi de Moïse et de la foi en Dieu (incarnée par Abraham), d'abord opposées puis réconciliées dans le commentaire de Luther, est intégralement exprimé dans la pièce à travers l'image de l'harmonie musicale. L'articulation nécessaire, dans la foi, de trois expériences du chrétien authentique, à savoir la prise de conscience, par la Loi mosaïque, que l'homme est impuissant à se sauver lui-même, l'espérance indispensable dans la miséricorde du Seigneur et le rayonnement de cette confiance en Dieu dans les œuvres, est symboliquement évoquée par le chœur des patriarches (Abraham, Moïse, David) et du Messie, qui enton-

nent ensemble divers airs liturgiques sur ces thèmes. La polyphonie qu'ils entonnent donne à chacun une voix et une place bien distincte dans le chœur des saints, et réaffirme néanmoins leur unité en tant que participants au processus de la révélation. Ce sont bien des vecteurs dogmatiques, originaires du commentaire de Luther à l'épître paulinienne, qui structurent le drame. Un rappel de ces vecteurs s'impose. Nous tenterons de le faire en évoquant tour à tour le symbolisme théologique prêté à Abraham, à Moïse et à David chez le réformateur et dans le drame, et terminerons par une réflexion sur le type prophétique qu'une telle approche sous-tend.

2. Abraham et Moïse

Le commentaire de Luther sur l'*Épître aux Galates* postule, de manière définitive, la primauté de la foi sur l'observance de la Loi dans l'économie du salut. La position du théologien peut être résumée en ces termes : si Abraham avait été justifié par les œuvres de la Loi, il aurait eu une justice et un sujet de gloire non devant Dieu, mais devant les hommes. Ce n'est donc pas pour le sacrifice d'Isaac qu'il fut justifié, mais parce qu'il a cru. L'Écriture dit en effet : « Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé justice. »²¹⁷

Dans la *Musique de David*, le père d'Isaac, premier personnage à faire son entrée sur scène, illustre ce point fondamental de la pensée luthérienne : il rend grâce au « ferme espoir armé de vive foi »²¹⁸ qui l'anima lorsqu'il offrit son fils et rend « gloire au tres iuste Roy, Iustificiant par foi »²¹⁹. Ce n'est pas son respect de l'ordre divin qui fit de lui un patriarche : il est le type même de l'homme que l'espérance a sauvé.

²¹⁷ Rom. 4, 3. Cf. Luther, *Commentaire de l'Épître aux Galates*, in *Oeuvres*, Genève, Labor et Fides, 1969, tomes 15-16, p. 234.

²¹⁸ *Mus.*, v. 1.

²¹⁹ *Mus.*, v. 15-16.

Foy en espoir sous naturelle loy
M'a saintement en Dieu iuste rendu²²⁰.

Dès les premiers vers, la *Musique* pose la primauté de la foi, plutôt que celle des œuvres, comme le signe éloquent de l'appartenance du croyant à la communauté des élus. Le véritable homme de Dieu se définit par l'être, le faire n'étant que sa conséquence.

Cette première affirmation en appelle une autre. Selon Luther encore, la Loi de Moïse (de même que toutes les lois humaines) n'a pour véritable utilité que de permettre à l'homme de se reconnaître pécheur et de désespérer de soi, l'amenant à reconnaître dans le sacrifice du Christ la source unique du salut. «C'est pourquoi la loi ne montre que péché, elle terrifie et humilie et, de cette manière, elle prépare à la justification et elle pousse vers Christ. Car Dieu a révélé par sa parole qu'il nous serait un père propice.»²²¹ Le salut, pour Luther, s'opère dans l'intervalle entre ces deux pôles (d'un côté, le désespoir induit par la Loi, et de l'autre, le réconfort nourri par la foi), la Loi poussant le chrétien vers ce Messie que la foi saisit.

Le drame biblique investit précisément Moïse de cet aspect du processus de justification. Le législateur expose la loi d'Israël et sa dimension coercitive, la promesse de châtiment qui lui est adjointe. Un dialogue entre Moïse et Abraham fait la part entre la stricte observance du décalogue et la nécessité de la foi, la seconde sauvant de la mort le fidèle incapable d'agir parfaitement.

Moïse	Qui un seul poinct de la loy passera Sans l'accomplir, d'horrible mort mourra.
Abraham	[...] Ce neanmoins que chant espouvantable Tu semble[s] avoir, tressaincte et delectable Auras, si veux avecques moy chanter, Homme sans foy ne pourras contenter Chanter seul, veu qu'à mort la lettre occit

²²⁰ *Mus.*, v. 3-4.

²²¹ Luther, *op. cit.*, p. 139.

L'homme impuissant d'observer son récit.²²²

La lettre tue, mais l'esprit sauve□ pour le dramaturge, seule la musique arrivera à concilier les positions contradictoires de Moïse et Abraham, que Luther sépare tout en invoquant leur complémentarité. C'est sur ce problème de fond, qui traverse toute la pièce, qu'apparaît sur scène le personnage de David. Il investira la double fonction de musicien et de prophète-prédicateur appelé à résoudre musicalement et dogmatiquement l'opposition luthérienne de la foi et de la Loi.

◇ *David*

La première mission impartie à David dans le drame est de porter la bonne parole de la Réforme. Il fait office de prédicateur appelé à dévoiler et à expliquer aux spectateurs le sens profond des Écritures. Lorsqu'il entre sur scène, le psalmiste loue l'harmonie du duo Abraham-Moïse. L'Esprit saint l'appelle à s'unir au petit chœur□ David entonne alors d'une voix de ténor un chant sur le thème de la miséricorde, «□Combien plein de bonheur ie repute□ l'homme à qui Dieu son péché point n'impute□²²³. Le Christ lui-même accomplira plus loin la prophétie inscrite dans ce chant lorsqu'il se présentera au chœur en disant, «□Je suis pour vos fautes remettre□²²⁴. La foi de David correspond à celle que préconise Luther dans ses écrits□elle se nourrit de cette certitude que Dieu a le pouvoir de remettre les fautes et de donner le salut en dépit des errements. L'expérience même de David dans la Bible montre que l'homme pécheur est impuissant à respecter l'intégralité de la Loi mais peut implorer Dieu en toutes circonstances. Le drame, on peut le regretter, ne s'aventure pas sur ce terrain miné de la vie tumultueuse du héros, qui aurait pu donner un peu d'humanité à l'ensemble de la pièce.

²²² *Mus.*, v. 27-40.

²²³ *Mus.*, v. 61-64.

²²⁴ *Mus.*, v. 113.

Les propos du psalmiste se cantonnent à énoncer des dogmes et à reprendre la substance du commentaire de Luther sur l'*Épître aux Galates* : c'est dans le Christ annoncé par les prophètes que l'opposition de la Loi (Moïse) et de la foi (Abraham) trouve sa résolution. Le visage messianique du musicien apparaît d'ailleurs à l'occasion d'un chant à Dieu, qui réunit dans une même harmonie la voix des protagonistes de l'Ancien Testament. Moïse le dit :

Bien tu entend chanter le contre pinct
Ô roy David, figure du Messie.²²⁵

Chez David, le devoir exclusif d'explicitier les fondements de la foi réformée se ramifie encore dans un discours sur les œuvres. Il ne peut en effet s'empêcher de répercuter l'enseignement de Luther sur le rôle du bien agir dans la vie du chrétien. L'œuvre prescrite par la Loi, dit-il, doit rester une manifestation gratuite de la foi, sans plus. Le personnage nie d'ailleurs la valeur opérationnelle des bonnes œuvres dans le processus qui mène au salut : l'accomplissement de la Loi n'est qu'un miroir, un reflet, un signe et une manifestation de la foi, et elle ne dit rien sur l'accès du croyant aux portes du ciel. L'impératif d'agir de façon honnête n'est donc pas envisageable en dehors de la grâce. Aussi David n'hésite-t-il pas à évoquer les deux piliers théologiques incarnés par Abraham et Moïse comme deux versants d'une même réalité, l'«œuvre». L'opposition du dramaturge à la doctrine catholique est alors évidente :

L'œuvre de loy que tu chantes, Moyse,
L'œuvre de foi par Abraham chanté
Adoucit bien la rudde autorité
Qu'en sinagogue anonce la Pretrise.²²⁶

²²⁵ *Mus.*, v. 65-66.

²²⁶ *Mus.*, v. 86-89.

C'est ainsi que l'auteur anonyme de la *Musique* assigne à David, au moins dans la première partie du drame, la fonction de pasteur de la foi luthérienne. Il revient au psalmiste de s'adresser directement aux patriarches pour mettre de l'ordre dans la confusion régnante entre les œuvres, la foi et le salut. Il lui revient d'annoncer la Parole en même temps que de l'expliquer en se jouant des astuces de l'art dramatique. Or, cette élaboration du caractère prophétique de David devait trouver un appui solide dans la culture protestante, notamment en matière de prédication ecclésiastique.

◇ *Du pasteur au prophète*

La Réforme a en effet développé une conception particulière du prophète à laquelle semble adhérer le dramaturge, et qui rapproche cette fonction de celle du pasteur. Selon Olivier Millet, elle adopte de la prophétie «une définition fonctionnelle, marquée par l'idée d'une parole éloquente plutôt que visionnaire», et considère la prophétie biblique «comme [des] modèles éloquents à imiter dans le cadre de la prédication ecclésiastique, forme moderne et chrétienne de la 'prophétie'»²²⁷. La prophétie vétéro-testamentaire apparaît donc comme l'archétype même de l'éloquence protestante au moment du prêche. Les racines de cette conception remontent au passage de l'ancienne à la nouvelle Alliance depuis l'avènement du Christ et les écrits des évangélistes, rappelle la jeune Église, la Révélation est déclarée complète, définitive, exhaustive, accomplit dans le cadre des Écritures plus personne n'attend de nouvel avant-coureur de la Révélation. La Bible contient tout ce qu'il convient au croyant de connaître sur Dieu et sur l'avènement du salut, ce que l'homme doit savoir du monde et de la vie ici-bas, l'Écriture y répond de manière appropriée et définitive. Le temps des révélations divines étant donc terminé, l'activité prophétique revient désormais à relayer les prophéties bibliques auprès des croyants par la prise de connaissance de la *sola scriptura*. Prophétiser,

²²⁷ *Op. cit.*, pp. 66 et 67.

dans la culture protestante, consiste donc à enseigner la Bonne Nouvelle telle qu'elle apparaît dans le canon biblique, et à l'expliquer, «Selon la nécessité présente de l'Église»²²⁸. Être prophète, c'est répéter aux hommes le même message qui s'entend dans la totalité de la Bible, c'est également la rendre accessible aux chrétiens pour qu'ils comprennent leur foi dans le Christ à la lumière de l'Écriture.

La *Musique de David* illustre cette conception didactique et moderne du prophétisme du temps de la Nouvelle Alliance. Elle l'applique même, le fait est étonnant, au David de l'Ancien Testament. Plusieurs éléments permettent l'émergence cette lecture de la Bible sur la scène. D'abord, la temporalité de la pièce. L'auteur dramatique inscrit la rencontre du Messie, des patriarches et de David avec le Juif et le Gentil dans le temps de la vérité révélée et de la Parole accomplie. Si l'Histoire et la chronologie les séparaient de plus de mille ans, le drame en fait des dogmes, les réunit en tant qu'idées. De plus, les dialogues que nouent entre eux ces protagonistes s'adressent à des interlocuteurs modernes et sont une mise au point sur la foi des Anciens. Ensuite, le rôle de porte-parole de la foi protestante généralement accordé au personnage de David au théâtre devait favoriser sa représentation sous les traits du prédicateur. Le psalmiste est, dans la pièce, l'orateur de la parole vraie. Il lui revient d'expliquer et d'harmoniser, à la lumière des révélations apportées par Paul dans son épître aux Galates, la référence définitive que sont l'Ancien et le Nouveau Testament. Il adapte à l'univers théâtral l'interprétation luthérienne des Écritures telle qu'elle se transmet en chaire. Le personnage cumule ainsi les fonctions de prophète scripturaire (par son origine vétéro-testamentaire) et de commentateur de cet héritage de la Bible, de prophète 'moderne' dont les discours véhiculent une intelligence de l'Écriture pour le profit de la communauté. Il est un double du prédicateur huguenot.

Si l'on adopte une perspective plus large à l'échelle de l'histoire, il apparaît également que la *Musique de David*, tout en reflétant de la conception réformée de l'activité prophétique,

²²⁸ Calvin cité après O. Millet, *op. cit.*, p. 74.

reprend un aspect du prophétisme plus ancien qu'il n'y paraît. Samuel Junod, après avoir analysé divers types révélations dans la culture chrétienne, a par exemple rappelé que rapprochement entre prédication et prophétie avait été le fait, par exemple, de Savonarole dans son *Dialogus de veritate prophetica* en 1497²²⁹. Savonarole s'était autoproclamé prophète et se défendait contre ses détracteurs de l'authenticité de ses visions. Dans le *Compendio di revelazioni* de 1495, sa conception de la prophétie est essentiellement de type «éthique», c'est-à-dire qu'elle vise à assurer l'harmonie de la pratique religieuse et de la foi chrétienne avec la révélation biblique. Avant lui encore, François d'Assise et ses disciples érigèrent également une représentation du prophète en prédicateur de tous les jours, laquelle était déjà au XIIIe siècle devenue un lieu commun²³⁰. Un siècle auparavant encore, Pierre le Vénérable composait un *Contra Saracenos* où il confondait dans le vocabulaire les termes de prophète et de prédicateur. Il désigne le prophète en terme de *nuntius*, de «messager», et utilise l'expression «*prophetia vel praedicatio*» pour désigner son annonce²³¹. La *Musique de David* est tributaire de cette tradition médiévale qui a forgé une définition parallèle du ministère prophète, à l'origine de l'appréciation huguenote. Elle lui emprunte son lien avec l'annonce de la foi et la prédication.

Musique et prophétie messianique

La fonction d'exégète de l'Écriture accordée à David se double encore, dans la seconde moitié de la *Musique*, d'un autre visage, plus classique, du prophétisme biblique : celui d'annoncer le Messie. La culture protestante, bien sûr, n'avait pas rompu avec cette concep-

²²⁹ *Op. cit.*, p. 67.

²³⁰ Junod, *op. cit.*, p. 68.

²³¹ Texte publié par Migne, *Pat. lat.*, t. 189, 659-720.

tion aussi ancienne que la Bible. Dans sa préface générale à la traduction allemande des livres prophétiques de la Bible, Luther mentionne en première place le rôle messianique des prophètes canoniques²³². Flacius Illiricus, dans la première moitié de sa *Clavis*, rappelle également que les prophètes ne se sont pas contentés d'expliquer au peuple les Écritures, mais que la prédication messianique les caractérise²³³. Seul Calvin semble peu pressé de découvrir dans le détail des livres saints qu'il commente une annonce systématique du Christ. *La Musique de David*, comme son titre l'indique, insiste sur la contribution poétique et musicale de David comme prophétie en acte du second David, le Christ. Musique et manifestation de Dieu vont de pair. Le psalmiste est moins un individu qu'un type, l'ombre du Sauveur, et l'un de ses principaux rôles consiste à préfigurer le Fils de Dieu. La pièce emprunte aux grands cycles du théâtre médiéval sa lecture allégorique de l'Ancien Testament et relie, à leur suite, l'expérience prophétique et l'annonce du Messie.

1. Le musicien, figure du Christ

Signalons d'emblée que la métaphore musicale structure l'identification prophétique de David à son archétype, le fils de Dieu épousant les qualités lyriques de son prophète lors de son avènement sur la terre. D'une part, pour l'auteur anonyme, l'Ancien Testament est comparable à une partition de musique dont les chapitres contiennent « De plain chant les notes / De sainte Loy, nottées mais doctes », avec le Christ à la clé²³⁴. Le psalmiste participe de sa composition. Il est appelé par l'Esprit à « Bien chanter [...] de voix non faincte »²³⁵, il est le « Chantre de vérité »²³⁶ abondamment complimenté par Abraham et Moïse, celui « Qui faux

²³² Cf. Olivier Millet, *art. cit.*, p. 71.

²³³ *Idem.*

²³⁴ Il est appelé plus loin « Le livre saint de celeste musique ».

²³⁵ *Mus.*, v. 58.

²³⁶ *Mus.*, v. 68.

accords mesprise²³⁷ et qui entraîne les «*Chantres bien appris*»²³⁸ de l'Ancienne Alliance à faire résonner entre les hommes la gloire de Dieu, «*Le grand Altitonant*»²³⁹. D'autre part, le Messie qu'annonce David et qui surgit sur scène est, à l'instar du psalmiste, un authentique maître de chapelle. Jésus explique être descendu du ciel pour «*accorder les humains discordes*»²⁴⁰, conformément au *topos* antique comparant la paix dans la cité à l'harmonie de la lyre²⁴¹. Il appelle les élus à chanter avec lui et assigne à chacun sa partie, module les voix à sa convenance, dirige le petit chœur d'une main de maître. Une didascalie présente d'ailleurs le Christ comme «*Le Prophète*», entendu au sens de porte-voix de Dieu venu accomplir l'Écriture et faire connaître au monde, par un rapport analogique, l'identité du Père. Nulle vanité d'auteur n'entache ainsi l'humilité du Christ. Le Créateur reste le seul véritable artiste et ce dernier, bien qu'absent physiquement de la pièce, s'appréhende comme le seul compositeur de l'harmonie des hommes dont Jésus ne serait que le «*Dispositeur*», celui qui assure la conformité du chant avec la partition initiale.

Il [Jésus] nous conduit, et puis bas, et puis haut,
 Subit remet le premier en défaut,
 Bien fait chanter cil qui chante le pire,
 Et conte aussi nos poses et souspirs.²⁴²

La dimension messianique de la pratique vocale est donc formulée, premier et second David se répondant l'un l'autre en tant que choristes et musiciens.

La position centrale accordée à la musique dans l'élaboration du type messianique incarné par David mérite qu'on s'y attarde, d'autant qu'elle étonne de la part d'un dramaturge

²³⁷ *Mus.*, v. 140.

²³⁸ *Mus.*, v. 97.

²³⁹ *Mus.*, v. 103.

²⁴⁰ *Mus.*, v. 134.

²⁴¹ Cf. Platon, *Timée*, trad. L. Besson, Paris, Flammarion, 1992, v. 35-42.

gagné aux idées luthériennes. Il est vrai que la dialectique de l'humain et du divin qui structure, dans la tradition chrétienne, le phénomène prophétique avait permis, dès le premier siècle, le développement d'une conception de Dieu-musicien dont un type serait le roi David²⁴² dans les milieux réformés cependant, cette peinture du Christ en chef de chœur, évidemment apocryphe, devait constituer une infraction à l'exigence d'authenticité scripturaire formulée par l'exégèse protestante. Que David ait été un poète et un musicien d'exception, aucun réformé n'en douta jamais. Mais que l'activité musicale de David pût annoncer prophétiquement la venue d'un Christ-musicien, la chose n'a rien d'évident. L'idée ne contrevient-elle pas à la grande loi de la *sola scriptura*? Rebelle aux prescriptions dramatiques de des Masures évoquées précédemment, la pièce «Invente» donc «Elle ment»²⁴³, sauf s'il s'agit d'une allégorie. Des conceptions contradictoires du prophétisme biblique coexistent dans la *Musique*, les premières directement tributaires de la pensée luthérienne, les autres dérivées de la tradition patristique. Elles pointent vers un de ces dramaturges encore entre deux mondes, gagné aux idées de la Réforme mais esthétiquement proche de la tradition de l'Église et du théâtre médiéval. Elles font du drame biblique un véritable hybride.

Puisque la Bible ne l'évoque pas, de quelles sources littéraires le type messianique incarné par le personnage de David est-il donc tributaire? La représentation du Messie-musicien est une représentation ancienne qui ne se contente pas de revêtir le Christ et son prophète d'attributs flatteurs mais qui cherche, à travers elle, à en réactiver les qualités ontologiques²⁴⁴. Pour Clément d'Alexandrie, patriarche d'Orient, le roi du ciel fait régner l'ordre dans

²⁴² *Mus.*, v. 273-76.

²⁴³ Ép. *Brun*, v. 183.

²⁴⁴ Le premier à s'y être aventuré fut Philon d'Alexandrie. Dans son traité sur l'*Immutabilité de Dieu*, le philosophe égyptien décrit Dieu comme un musicien tirant de la Création les sons d'une lyre bien accordée (*Quod Deus immutabilis sit*, 6). Le monde, sous sa plume, est la mélodie de Dieu²⁴⁵ elle célèbre le Créateur. Son successeur, Clément d'Alexandrie, fila la métaphore dans l'*Exhortation aux Grecs* 1, 5 et rapprocha à cette occasion la musique de Dieu de celle de David. Les racines de cette représentation ont été étudiées par T. Ge-

l'univers comme un musicien règle sa musique, et ce sont ces échos que recueille David dans ses psaumes²⁴⁵. C'est à lui que l'auteur de la *Musique de David* emprunte un langage pour exprimer le pouvoir du Messie de mettre fin à la division humaine, comme en témoigne le chant entonné par Abraham, Moïse, David et le Christ pour convaincre le Juif : « La loi de grâce et de concorde / Est venue au temps de discorde » (v. 201-02)²⁴⁶. L'allégorie musicale évoque l'aptitude de Dieu à soumettre et à gouverner le monde de la même manière qu'il tempère et organise la rencontre des éléments, à renverser les idoles pour mieux révéler le Dieu unique.

Dieu a organisé l'univers de façon harmonieuse et a accordé la dissonance des éléments en rapports consonants, *pour que le monde entier soit harmonie* [...] Et le chant pur, le son fondamental du tout et l'harmonie de l'univers, allant du

rold, *op. cit.*, pp. 72-80 et Herbert M. Schueller, *The Idea of Music. An Introduction to Musical Aesthetics in Antiquity and the Middle Ages*, Michigan University, Medieval Institute publications, 1988, pp. 214-18.

²⁴⁵ Les Pères de l'Église ont relayé cette idée. Dans son *Introduction aux Psaumes*, Grégoire de Nysse rappelle la doctrine selon laquelle la disposition de l'univers est une harmonie musicale réglée de différentes manières par l'ordre et le rythme. Un instrument habilement joué reproduit la musique des sphères, que l'âme entend lorsqu'elle s'élève vers Dieu. C'est cette musique que David aurait entendu lorsqu'il institua l'accompagnement musical des psaumes dans le service religieux, permettant ainsi aux croyants de percevoir, dans leur chant, l'harmonie céleste. Ambroise, empruntant à Clément, reprit encore cette même idée en affirmant l'existence d'une musique très agréable, produite par le mouvement des corps célestes, qui surpasse en suavité tout autre chant. Dans l'introduction de son *Explication des Psaumes*, il se réfère aux Anciens pour expliquer que non seulement les astres, mais l'axe du ciel se meut avec la douceur d'une sorte d'harmonie perpétuelle (*cum quadam perpetui concentus suavitate*), dont le son s'étend jusqu'aux parties extrêmes de la terre. C'est en s'inspirant de cette musique archétypale et vraie, issue de la sympathie et de la concordance des éléments, que David institua la psalmodie lorsqu'il voulut donner à l'homme déchu un moyen de se relever (Migne, *pat. lat.*, XIV, col, 966). L'efficacité de la prière tient à la rencontre entre l'harmonie céleste et la mélodie des chants sacrés, grâce à laquelle le croyant et Dieu se trouvent symboliquement unis dans une même harmonie musicale. Cf. T. Gerold, *op. cit.*, pp. 65 sqq.

²⁴⁶ Cette discorde est invoquée à plusieurs reprises dans la pièce, notamment dans cette réflexion d'Abraham se plaignant au Christ de la difficulté d'être prophète : « En t'attendant avons esté criblés / Au crible grand de ce monde passible / Lorsqu'en ton nom voulions être assemblez / Subit estions par les mechants troubles / Nous livrant guerre au lieu d'accord paisible » (v.127-31).

centre aux dernières limites et des extrémités au centre, a harmonisé le tout, non pas d'après la musique de Thrace, imitation de celle de Jubal, mais selon la vérité paternelle de Dieu, pour laquelle David s'est enthousiasmé²⁴⁷.

Et il ajoute

Celui qui provient de David et qui était avant lui, le Logos de Dieu, méprisant les instruments sans âme, la lyre et la cithare, harmonisa le grand monde et son microcosme, l'homme, âme et corps avec l'esprit saint, il loue Dieu avec l'instrument à plusieurs voix [l'univers] et associe à son chant un autre instrument, l'homme. Car tu es pour moi cithare, aulos et temple cithare par la consonance, aulos par le souffle, temple par la parole, pour que la première fasse résonner, le second donne son souffle et le troisième réserve une demeure au Seigneur.²⁴⁸

²⁴⁷ *Protreptikos*, ch. 1, 5, trad. T. Gérold, *op. cit.*, p. 74. Je souligne. L'idée s'est propagée dans la tradition chrétienne grâce à des théologiens comme Basile, qui écrit que «le psaume [...] est l'arbitre de la paix» (*Homil. I in psalmos*, in Migne, *P. L.* 29, col. 212. Trad. Gérold, *op. cit.*, p. 102).

²⁴⁸ *Protreptikos*, ch. 5, trad. d'après la version anglaise de M. Van Schaik, *op. cit.*, p. 41. Dans son analyse du psaume 150, Clément pousse encore plus loin la comparaison entre l'homme et l'instrument de musique. Ainsi analyse-t-il les vers de David : «Louez-le au son du psalterion», car la langue est le psalterion du Seigneur et «Louez-le avec la cithare», car par cithare il faut comprendre la bouche, qui est mise en vibration comme au moyen d'un plectre par le Saint Esprit : «Louez-le avec le tympanon et des danses» il parle de l'Église qui pense à la résurrection de la chair lorsque la peau [du tympanon] résonne : «Louez-le avec des cordes et un instrument», il appelle «instrument» notre corps et «cordes» les nerfs, par lesquels il obtient une tension harmonieuse et en les faisant vibrer par l'esprit fait retentir les sons humains : «Louez-le avec les cymbales de la jubilation», la langue est la cymbale de la bouche : elle se joint au son des lèvres mises en vibration. (Pédagogue II, ch. 4, 41. Trad. T. Gerold, *op. cit.*, p. 126).

Plusieurs témoignages du XVI^e siècle attestent de la survie de cette conception chrétienne et pythagoricienne dans les milieux cultivés : une dédicace à Diane de Poitiers contenue dans les *Cinquante pseaulmes de David, mis en musique, à quatre parties par Pierre Certon* (Paris, Adrian le Roy et Robert Balard, 1555) atteste notamment de sa vitalité dans les années 1550 : «Madame, les Anciens ont eu la Musique en telle estime, que Pindare, un des plus excellents poetes qui jamais furent, ha jugé ceulx estre hayz de Dieu, qui estoient ennemis d'icelle. Et certes elle ha tel pouvoir aux esprits des hommes, que quelques uns des philosophes, à ceste occasion, ont pensé nostre ame n'estre autre chose qu'une harmonie [...] » Cité après P. Pidoux, *op. cit.*, vol. 2, p. 83.

Le rapport d'analogie dégagé par les Pères entre le chant du Christ, la psalmodie et la recherche de consonance au sein de l'humanité est intégralement repris dans le drame biblique. Il donne sens à la figure de David-musicien. Cette proximité entre l'art du psalmiste et le sacré était d'ailleurs devenue un lieu commun, elle avait été étayée et rapportée de siècle en siècle par le biais des prologues et des commentaires 'classiques' du livre des psaumes, notamment le commentaire d'Origène comparant l'âme à une cymbale sonore, à une cithare et au psaltérion²⁴⁹, et la glose du psaume 32 de Basile, qui comparaît la sensibilité des élus de Dieu à une cithare bien accordée, et leur faculté d'intellection, au psaltérion²⁵⁰. Pour notre dramaturge, dans le droit fil de la tradition patristique, l'unité des voix de l'Ancien et du Nouveau Testament, assurée par les premier et second David, évoque l'humanité appelée à harmoniser, en Christ, l'adéquation entre l'être et le faire, la Loi et la foi. Elle est un reflet idéal de l'âme humaine en quête d'élévation, du mouvement des passions que l'homme veut maîtriser comme le musicien, sa mélodie. La valeur accordée à la psalmodie et aux cantiques, à tout ce qui compose la «*musique de David*», s'apprécie donc dans un sens moral et spirituel. La musique, selon les termes mêmes du dramaturge, invite à entonner des «*hottets d'amour et*

²⁴⁹ Ainsi écrit Origène : «*Une cymbale bien sonnante, c'est l'âme active attachée au désir du Christ, la cymbale de jubilation c'est l'esprit pur animé par le salut du Christ.*» (*In ps.* 150, trad. T. Gerold, *op. cit.*, p. 131). Ailleurs, il arrive à des différences subtiles entre les instruments du même genre, comme la cithare et le psalterion : «*La cithare, dit Origène, est l'âme agissant pratiquement, quand elle est mise en mouvement par les préceptes de Dieu, le psaltérion est l'esprit pur poussé par la connaissance spirituelle.*» (*In psal.* 32, trad. T. Gerold, *idem*, p. 126). Il compare également le psaltérion décacorde au corps humain puisque celui-ci possède cinq sens et cinq forces énergétiques de l'âme (*In psal.* 91, v. 4). L'influence néoplatonicienne est importante.

²⁵⁰ «*En première ligne, il nous faut célébrer le Seigneur avec la cithare, c'est-à-dire : il faut qu'un accord harmonieux soit à la base de nos actions corporelles. Il faut purifier celles-ci pour pouvoir arriver à contempler les choses intellectuelles. On a probablement appelé 'psalterion' l'esprit qui cherche à s'élever vers les régions supérieures, à cause de la structure de cet instrument dont la puissance de résonnance réside dans la partie supérieure.*» (Basile, *Hom. in Ps. 32*, v. 2, trad. T. Gerold, *op. cit.*, p. 127)

de concorde, de la iustice et la miséricorde²⁵¹, à célébrer par conséquent l'espérance délivrée par David et Jésus par la vertu de ces mêmes airs qui régissent la concorde universelle. Elle est facteur de paix.

2. Les «effets» de la musique sacrée

On ne saurait par conséquent voir dans cette volonté de porter sur scène le lyrisme de David, des patriarches et même du Christ la simple expression d'un désir, de la part du dramaturge, d'adjoindre au plaisir des yeux l'ornement agréable d'airs sacrés connus et appréciés de la petite église réformée. La preuve en est qu'elle posait également des problèmes théologiques auxquels des œuvres plus «classiques» de la Réforme, comme les *Tragédies Saintes* par exemple, avaient su éviter. C'est ainsi que les cantiques à trois et quatre parties, ne serait-ce que parce qu'ils unissent la voix de personnages qui n'étaient pas contemporains, ni même musiciens pour la plupart, impliquent un sacrifice et un écart par rapport à l'usage de la dramaturgie réformée en pleine formation. Pourquoi, alors, cet attachement à faire chanter ensemble David et ses pairs? Quel rapport cet attachement révèle-t-il entre l'exercice de la prophétie et la musique?

Nous avons précédemment évoqué que le propre de la parole prophétique (littérale, mais ici également musicale) est son efficacité et son infaillibilité. Ce qu'elle annonce est vérité, elle doit donc s'accomplir. Son authenticité se mesure, dans le temps, à ses *effets*. Si la musique sacrée occupe une position aussi centrale dans le drame biblique, c'est peut-être précisément parce que la théorie antique des «effets» de la musique, dont la fortune à la Renaissance, on le sait, fut immense²⁵², reconnaissait à certaines musiques une puissance surnaturelle. Il était facile de les comparer à l'efficacité relative au verbe prophétique. On sait que

²⁵¹ *Mus.*, v. 185-86.

²⁵² Cf. Frances Yates, *op. cit.*, pp. 47-123.

l'académie de Baïf, fondée quatre ans seulement après la publication de la *Musique*, prêtait aux mélodies composées « l'antique » un pouvoir *quasi religieux* celui d'élever et de purifier de leurs auditeurs, et grâce à cette purification, de les préparer à une accession aux niveaux supérieurs et mystiques de la connaissance. Non seulement la mythologie, les exploits d'Orphée et de Terpandre, accréditaient cette croyance, mais aussi la Bible, dans I *Sam.* 14, 23, où David (oint par Samuel) se rend à la cour de Saül pour soulager, en jouant de la cithare, la mélancolie du roi. Les maîtres de la Réforme avaient pour leur part restreint ce pouvoir salutaire de la musique au domaine des cantiques bibliques et de la psalmodie. Selon Calvin, le chant des psaumes avait pour particularité de produire des effets bénéfiques sur les âmes tourmentées il apportait la paix et la sérénité²⁵³. Luther, quelques années plus tôt, avait lui aussi souscrit à la théorie des effets de la musique des Anciens en se référant à David:

La musique, c'est l'art divin, le beau don de Dieu elle chasse les tentations et les mauvaises pensées. Voyez comme David, par ses chants, calme les transports du roi Saül C'est un baume sur les cœurs troublés, elle apaise l'âme, elle la rafraîchit. Elle apporte partout la paix et la joie. La colère, l'impureté, l'orgueil, le vice disparaissent devant elle. Après la théologie, c'est la meilleure et la plus haute des sciences aussi David et tous les saints ont-ils mis en musique leurs divines inspirations [...] Les enthousiastes méprisent cet art je les en blâme, car c'est un merveilleux bienfait de Dieu elle et une discipline dans la vie, elle adoucit les mœurs, elle rend les hommes meilleurs.²⁵⁴

²⁵³ Cf. Pierre Pidoux, *op. cit.*, pp. 1, 17 et 21. Calvin associe à la musique (« le chant, ou la mélodie ») une puissance particulière qui échapperait à la poésie prise isolément (« la lettre »), d'où sa mise en garde sur les effets pernicioeux de la musique profane. La musique sacrée, en revanche, exercerait sur l'homme un effet purificateur : « Et à la vérité, nous congnoissons par experience, que le chant a grand force et vigueur d'esmouvoir et enflamber les coeurs des hommes, pour invoquer et louer Dieu d'un zèle plus vehement et ardent. » (Épître au lecteur de la *Forme des prieres et chantz ecclesiastiques*, recueillie dans Pidoux, *op. cit.*, p. 17)

²⁵⁴ Luther, cité sans indication de source par J.-C. Margolin, *Érasme et la musique*, Paris, Vrin, 1965, p. 9. J.-C. Margolin montre également que Luther insiste sur l'importance d'unir à la mélodie, la Parole de Dieu « Le roi David, ce grand maître-musicien, ce saint psalmiste, exalte la merveilleuse science des oiseaux dans leur chant [...] Mais comparé à la voix humaine, tout a l'air dépourvu de sens musical [...] D'où tant de canti-

Luther ne faisait que reprendre le catalogue interminable des bienfaits de la psalmodie grâce auxquels les Pères, malgré les nombreuses accusations d'immoralité portées à l'encontre de la musique, avaient assuré la survie de l'art musical religieux dans l'Occident chrétien²⁵⁵. C'est néanmoins sous cette forme que les mélodies sacrées devaient rester, pour les luthériens, un outil efficace pour transmettre la foi, d'où l'appréciation de la musique religieuse en tant que sœur cadette de la théologie.

La *Musique de David* consacre aux 'effets' de la parole prophétique, envisagés comme le substitut chrétien aux théories antiques sur les pouvoirs de la musique, une place de choix. L'importance qu'attachait l'auteur anonyme du drame à ces pouvoirs apparaît notamment dans la puissance que la musique déploie en présence du Juif et du Gentil. Le poète christianise l'énumération classique et pythagoricienne des «effets» en s'inspirant des théories musicales médiévales²⁵⁶ parce qu'ils sont à l'image de l'harmonie divine, les airs du

ques et de psaumes qui, tant par la parole que par la voix, agissent simultanément dans le coeur, alors que la musique seule ne provoque dans les corps animaux que des gestes. » *Idem*, p. 11.

²⁵⁵ Par l'intermédiaire des écrits patristiques, la philosophie pythagoricienne de la musique était entrée dans l'Église, et avec elle, la notion d'utilisation religieuse de la musique en vue de l'obtention d'«effets» d'ordre spirituels. La liste des bienfaits attribués à la psalmodie est interminable. Cf. T. Gerold, *op. cit.*, ch. 3, pp. 101-15). Contentons-nous de citer, à titre indicatif, un extrait de la première homélie de Basile sur les psaumes : « La psalmodie «chasse les démons et attire l'aide des anges. C'est une arme contre les craintes nocturnes et un repos dans les fatigues du jour» c'est une aide pour ceux qui sont encore faibles d'esprit, un ornement pour ceux qui sont encore dans la fleur de la jeunesse, une consolation pour les plus vieux, la parure la plus séante aux femmes. La psalmodie peuple les déserts, donne aux marchés un caractère sérieux. Pour les débutants c'est un commencement, pour ceux qui sont plus avancés un moyen de progresser, pour ceux qui sont déjà fermes, un soutien. C'est la voix de l'Église. Le psaume rend les fêtes joyeuses, il donne au deuil le caractère qui lui convient selon Dieu. Le psaume peut même faire sortir des larmes d'un coeur de pierre. Il est l'oeuvre des anges, la conversation céleste, l'encens spirituel, etc. » (*Homil. I in ps.*, in Migne, *P. L.* 29, col. 213-14, trad. T. Gerold, *op. cit.*, pp. 102-03).

²⁵⁶ Les principales théories musicales antiques traversèrent le Moyen-Âge chrétien notamment par l'intermédiaire de Pères comme Augustin, dont la fortune du *De Musica*, on le sait, fut immense. Nous renvoyons à ce sujet à l'admirable essai d'Alain Michel, *In Hymnis et canticis, culture et beauté dans l'hymnique chrétienne latine*, Louvain, Publ. universitaires, 1976, ch. 5, pp. 67-82.

psalmiste modifient de différentes manières, sur une échelle de degrés bien identifiée, les états d'âme de son auditoire. D'une manière générale, la psalmodie purifie l'âme, «Chassant [...] fascherie et douleur»²⁵⁷. Ce baume sur le cœur est le signe que l'inspiration de l'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans l'office du prophète («Douce harmonie en esprit me ravit»²⁵⁸, dit David) et que l'art qu'il répercute provient bien du Ciel. Plus remarquablement, la musique des premier et second David a pour effet d'attaquer les forces maléfiques et de déloger «les iniques espritz / Blessans de cœurs la fresle humanité»²⁵⁹, selon les termes mêmes du bethléemite. Moïse élargit encore cette œuvre de purification à l'extermination du mensonge□ pour le législateur, les airs spirituels entonnés de concert par David et les patriarches ont la force de renverser les idoles et de contribuer à l'annonce de l'avènement du Messie□

[...] on verra en tous lieu
 Dessous les cieux ruiner les faux dieux
 Par le doux chant des chantres precieux
 Qui constamment les rendront confonduz.²⁶⁰

Le degré supérieur d'efficacité des cantiques et de la psalmodie, ici liée à l'imaginaire eschatologique, étonne davantage. Il est décrit par le psalmiste comme la faculté de réveiller les morts. Lorsque le chœur entonne un air authentiquement divin, le plus grand des miracles est en effet susceptible de se produire□

Morts en terre estenduz
 Reprendront vie au ton psalmodieux.²⁶¹

²⁵⁷ *Mus.*, v. 94.

²⁵⁸ *Mus.*, v. 92.

²⁵⁹ *Mus.*, v. 100-101.

²⁶⁰ *Mus.*, v. 189-92.

²⁶¹ *Mus.*, v. 186-87.

La voix même du Christ, que semble répercuter intégralement le personnage de David, a pour propriété de sceller la défaite du Mal et de relever de ses cendres le peuple des élus. Cet écho du Messie est la « Voix dont les saints on fait par leurs recors / Ressusciter des hommes plusieurs corps »²⁶². La dimension vivifiante de la Parole implique par conséquent la valorisation de l'oralité, qu'elle soit parole ou chant. Elle a partie liée avec la production d'effets spécifiques auprès des hommes de la nouvelle Alliance : le temps des miracles n'est pas encore écoulé, il se conçoit dans la pièce comme la dispensation orale, par les prophètes, de la Bonne Nouvelle destinée aux pécheurs²⁶³. Cet attachement à la parole vive et à l'énonciation du Verbe est révélateur de l'idée de l'activité prophétique dont se nourrit la *Musique* : l'importance de la profération révèle un désir de doter les figures messianiques d'une force et d'une efficacité évocatrices de l'action créatrice. Elles adjoignent à la théorie des « effets » de la musique des signes de l'œuvre transfigurante et sans cesse renouvelante de Dieu dans l'Histoire.

3. Puissance et impuissance de la musique

Le pouvoir de réveiller les morts est, sans aucun doute, le versant le plus positif de la puissance musicale des premier et second David. Le dénouement de la pièce, lequel montre le Juif tout aussi empressé de faire bon accueil aux trois Pères d'Israël que de rejeter le Christ et son chant nouveau, pose cependant la question délicate de la modalité d'efficacité de la parole inspirée, prophétique aussi bien que divine, et des limites de son emprise sur le peuple des

²⁶² *Mus.*, v. 370-71.

²⁶³ Pour Calvin, la révélation orale est supérieure à la révélation écrite, la seconde n'étant que la communication différée et statique de la voix de Dieu adressée à son peuple : « Car c'estoit tout un comment ilz fussent faictz participans de la parole divine, moyenant qu'ilz entendissent qu'elle estoit procédée de Dieu » de laquelle chose le Seigneur les a tousjours renduz certains, quand il a voulu donner lieu a la revelation d'icelle. Il s'est

élus. Lorsque les Pères et les commentateurs médiévaux dissertaient de la théorie chrétienne et pythagoricienne des «effets» de la musique, ils n'envisageaient pas, à notre connaissance, l'éventualité d'un échec du Verbe à modifier les états de l'âme et du cœur. Le Seigneur est tout-puissant à engendrer les effets qu'il souhaite—ceux qui se ferment à sa Parole ne le peuvent que parce que Dieu leur en donne le pouvoir et la liberté. Le dénouement de *La musique de David*, pour sa part, illustre cette incapacité du Juif à se laisser toucher par elle. La Révélation, fût-elle mise en musique, n'atteint pas son auditeur par la force, comme David lançant sa pierre au front du Philistin ahuri. La rhétorique, dans la pièce, n'est pas une arme—elle est un *art*. Elle laisse à l'auditeur la liberté de recevoir ou non les effets de la musique inspirée, et d'accéder ou non à la lumière.

David est donc un artiste. La seconde moitié de la pièce, marquée par l'arrivée du Christ sur la scène, ne fait qu'effleurer ce visage essentiel du psalmiste pour mettre davantage en valeur celui de son divin archétype, le Messie. La réflexion du dramaturge sur l'efficacité de la prophétie mise en musique, condensée à la toute fin de la pièce, concerne essentiellement ce dernier personnage—la «musique de David» devient celle du Christ, du «Prophète» venu accomplir la parole de ses prédécesseurs. Ce revirement d'identité autour de David commande qu'on s'arrête en dernier lieu à cette musique entonnée par le Christ, laquelle nous permettra de tirer certaines conclusions au sujet du prophétisme tel qu'il apparaît dans la pièce.

Comme dans la trilogie de des Masures, la musique du véritable David, le Christ, fonctionne conformément au fondement de l'art oratoire dégagé dans l'*Institution* de Quintilien—selon la tradition du «*Vir bonus dicendi peritus*», la force de conviction ne procède pas d'emblée du discours lui-même mais, avant même la prise de parole, d'un jugement de

descouvert à peu de gens, leur donnant signe manifeste de sa présence [...]» *Institution* ..., *op. cit.*, vol. I, p. 62.

l'auditoire sur la crédibilité personnelle de l'orateur (ou, ici, du musicien)²⁶⁴. Les réactions du Juif, à cet égard, sont révélatrices. Ses critiques d'ordre esthétique et intellectuel concernent exclusivement l'histoire personnelle du fils de David et font peser sur les épaules du Christ les reproches particuliers que portèrent à son encontre les Pharisiens dans le Nouveau Testament : « N'est-il pas le fils du charpentier ? »²⁶⁵ Plutôt que sa parole, c'est donc l'enracinement social de Jésus qui empêche l'Israélite de se laisser toucher par la mélodie de Dieu. Le Christ de la pièce se caractérise par son humilité : il ne fréquenta jamais les milieux cultivés et semble dépourvu de la belle érudition convenant à un roi : aux yeux du Juif, sa jeunesse lui est même opprobre tant elle contraste avec la sagesse patinée et respectable d'Abraham, de Moïse et de David. Le « chantre à claire alleine » manquerait enfin de technique, de talent et de toutes les dispositions essentielles à un personnage de haut rang. Écoutons le Juif :

Laissez aller ce chantre à claire alleine
 (Assez de tels en ay a mon logis)
 Lequel auroit travail et grande peine
 S'il advenait qu'il fut chantre des Juifs.²⁶⁶

Il ressort de cet échec de la musique à libérer des effets chez le Juif que le lyrisme prophétique partage avec la parole même de Dieu des limites non pas intrinsèques, mais liées à la bonne ou mauvaise disposition de l'auditoire. À l'auditeur revient essentiellement le pouvoir de recevoir les 'effets' promis par les prophètes. En revanche, ce bon vouloir de celui auquel la musique s'adresse fragilise la position du locuteur prophétique car du point de vue

²⁶⁴ Il s'agit de la tradition du *vie bonus dicendi peritus* cité dans l'*Inst. oratoire*, 12, I, 1. Cette formule attribuée à Caton l'Ancien qui désigne l'orateur idéal nous ramène à la conception la plus ancienne de l'*èthos*, entendue comme le tempérament magnanime, le bon caractère par excellence qu'Aristote reconnaissait par exemple à Socrate.

²⁶⁵ Cf. *Matt.* 13, 53-58.

de la foi, celui-ci est soumis à ce paradoxe qu'il énonce des vérités toutes-puissantes à transformer les hommes alors même qu'il échoue à émouvoir un représentant du peuple élu, pourtant davantage préparé à recevoir la Bonne nouvelle que le reste de l'humanité. Le dramaturge fait porter à la question musicale le constat de Michée, «La voix du Seigneur crye sur la cité, et il y en a d'aulcuns seulement qui la recoipvent»²⁶⁷. Au sein de l'univers créé, transitoire, la vraie puissance de Dieu revêt le manteau de la fragilité et de la discrétion à l'instar du Créateur lui-même, les effets de la divine mélodie ne s'imposent pas à l'auditeur.

Ce problème, qui conserve dans la pièce toute sa difficulté, avait déjà tourmenté plus d'un théologien. Dans sa série d'homélies sur Michée, Calvin avait par exemple tenté de contourner la question de l'inefficacité possible du Verbe prophétique chez certains hommes en refusant de remettre en cause la toute-puissance de Dieu si les appels du fils de David sont parfois restés sans réponse, ce ne fut pas faute d'efficacité, affirme-t-il. Si les «theschantz» se rebellent devant le Christ et les prophètes, c'est là un signe que la parole reçue du Ciel inflige une plaie réelle et indéfectible à leur âme « car ceste parolle a telle vivacité, qu'il fault qu'ilz congnoissent qu'il y a une vertu puissante qui les tormente, et qui les pique jusques au plus profond du cœur. Et voilà pourquoy ceste parolle n'est pas receue [...] »²⁶⁸. La *Musique* pose ce même problème des effets *inconditionnels* du Verbe inspiré, mais c'est cependant le commentaire de Luther, plutôt que les idées de Calvin, qui fournissent encore à l'auteur ses éléments de réponse le Juif, dans le drame, se ferme librement aux mélodies du second David parce que son attachement au Décalogue l'empêche d'accéder à la grâce. La musique des prophètes, fût-elle de la bouche même du Messie, n'offre par conséquent aucune garantie d'efficacité. La vérité que dicte la raison (et que caractérise le Juif) fait

²⁶⁶ Vers 257-30.

²⁶⁷ Michée, 6, 9 cité après Calvin dans le 23^e de ses *Sermons sur le livre de Michée* daté du 5 janvier 1551, in [Jean-Daniel Benoît], *Supplementa calviniana*, Newkirchener verlag des erziehungsvereins, Neukircher, 1964, tome 5, par. 180 a.

obstacle au rayonnement intérieur de la foi□sans l'adhésion libre et entière au Christ, l'une et l'autre s'excluent mutuellement. La musique échoue alors à convertir les âmes, comme l'affirme le Christ en s'adressant au rétif□

Sourde ignorance empesche ton aurreille
De nettement nostre musique entendre
Mais si ton cœur à ouïr s'appareille
Tu iouyras je ioye nom-pareille
Et a moy seul l'honneur tu voudras rendre.²⁶⁹

Il ressort de ce qui précède que l'une des originalités de la *Musique de David* consiste dans ce fait qu'elle adjoint à l'ancienne théorie des «effets□ de la musique la conception luthérienne de l'antinomie de la Loi et de la grâce. Sans la libre adhésion du croyant au Christ, le strict respect de la Loi fait barrage aux effets de la grâce promus par le chant des premier et second David. La parole des prophètes n'a de puissance qu'en vertu des dispositions intérieures des hommes auxquels elle s'adresse. David, comme Moïse, Abraham et même le Christ, ont pour seule mission de proférer un message et, au mieux, de le mettre en musique, sachant que ses 'effets' leur échappent. Ils leur revient donc, dans les limites temporelles de la nouvelle Alliance, de tenir aussi bien que possible leur rôle de porte-voix, cherchant uniquement à refléter l'harmonie divine susceptible d'ouvrir les esprits et de convaincre.

Devenus allégories de dogmes religieux, les protagonistes de la pièce gagnent en puissance d'évocation symbolique, mais perdent aussi en humanité. Ils sont les relais presque impersonnels de concepts théologiques, mais non des élus auxquels les croyants de la Renaissance auraient pu passionnément s'identifier. Il est probable que le peu de retentissement que la *Musique de David* semble avoir remporté ait été lié à ce caractère trop exemplaire pour être émouvant. Mais la pièce est un drame, et non une tragédie, elle obéit à un genre à forte conno-

²⁶⁸ Jean Calvin, 6^e de ses *Sermons sur Michée* daté du 25 novembre 1550, *idem*, par. 48 a.

²⁶⁹ *Mus.*, v. 312-16. L'«ignorance□ dont il est ici question est une évocation antonymique à la science du Juif, laquelle nourrit l'esprit mais non le coeur.

tation médiévale qui permet une telle expression des idées. La production dramatique de la Renaissance fera néanmoins de cette pièce dissidente un cas unique et sans émules connus. Elle manifestera sa préférence pour un théâtre davantage pétri d'humanité, même à l'excès□ *David ou l'Adultère* d'Antoine de Montchrestien en sera une illustration flamboyante, d'autant qu'elle place au tout premier plan les faiblesses d'un roi appelé à une dignité prophétique devenue trop lourde à porter.

Chapitre IV

Prophétisme et décadence☐

David ou l'adultère d'Antoine de Montchrestien

Un regard d'ensemble sur le tragique protestant de la seconde moitié du XVI^e siècle montre que l'épisode le plus déroutant de la vie du roi David, celui de Bethsabée, de l'adultère, de la colère de Yahvé et de l'enfant destiné à mourir, n'a pas séduit les dramaturges les plus engagés. Les entorses à la morale et les épisodes scabreux décrits par *Samuel* furent sans doute jugés indignes de la vie chrétienne et de l'élévation propre à la tragédie. Seul Antoine de Montchrestien, dont l'adhésion au protestantisme n'est pas avérée à l'époque de la rédaction de *David ou l'adultère*, a l'audace de s'attaquer à cette page difficile de l'Écriture. L'homme David, sa psychologie, sa faiblesse, ses dilemmes, le fascinent☐les contrastes de sa personnalité l'amènent à élaborer un *ethos* prophétique des plus étonnant, en rupture avec l'héroïsme que les tragédies protestantes de la même époque lui avaient généralement prêté.

La source à laquelle se réfère Montchrestien est bien sûr la Bible, qui consacre à l'adultère de David et à ses retombées un chapitre entier (II *Sam.* 11), et un autre à l'intervention du prophète Nathan (II *Sam.* 12, 1-25). Françoise Charpentier a d'ailleurs montré que la pièce ensuit assez fidèlement le récit biblique pour le déroulement narratif²⁷⁰. Mais la pièce s'en écarte lorsqu'elle s'attarde à des descriptions voluptueuses de la femme au bain, des ravages de l'amour dans le cœur du roi et des déboires qui s'ensuivent. La tragédie

²⁷⁰ Françoise Charpentier, *Les Débuts de la tragédie héroïque*, op. cit., pp. 280-88.

emprunte alors sa thématique à Rémi Belleau, que les amours du héros épique avaient fasciné, et aux *Triumphes* de Pétrarque, consacrés aux méfaits du petit dieu ailé sur les grands du monde : l'amour, « fourry de doulces et souefves pensées, lequel est faict dieu et seigneur des folz », vainc « l'homme débonnaire, et saige, et frappe et navre le vieil », d'où un certain tragique qui en procède : « Une dure & aigre vie, celluy qui est feru de luy [i.e. amour] comme s'il estoit cloué de mille clous »²⁷¹. Les *Triumphes*, qui évoquent David et Bethsabée à la suite de Jacob et Rachel, Abraham et Sarah, Samson et Dalida, donnent une forme embryonnaire à ce qui sera, chez Montchrestien, le sujet de toute sa tragédie.

Regardant ensuyvant comme amour est cruel & maulvais, qui a vaincu DAVID et sa force, & contrainct à faire l'œuvre, dont apres se plainct et plore en lieu obscur, par penitence car puis sa infime volonté, inefficace, eust insupérable affection d'amour, ausquelle n'a esté possible que les grandes sciences et forces de Hierusalem ayent peu resister, ensemble toutes les prophéties, avec les paroles aornés, par la grace du saint esperit qui leur estoit donnée.²⁷²

Comme dans l'épyllion de Rémi Belleau, la tragédie de Montchrestien commence sur l'échec de David à résister à la beauté de Bethsabée et se termine abruptement sur un repentir inspiré des psaumes de la pénitence. Le héros est donc doublement vaincu : malgré sa dignité royale et prophétique (David est l'oint de Samuel), il est terrassé par l'amour fou et même par Dieu, qui le réprimande durement – plus durement, même, que dans la Bible – dans l'intervention lapidaire de Nathan. De défaite en défaite, il devient manipulateur, tyrannique et lâche, peu crédible dans son repentir de dernière minute. Montchrestien noircit son personnage, quitte à l'éloigner de l'univers scripturaire qui a pourtant immortalisé sa faute. « Le *David* de Montchrestien n'est pas un personnage biblique »²⁷³, va jusqu'à écrire Charles Mazouer. Il est vrai

²⁷¹ François Pétrarque, *Les Triumphes*, Paris, Denis Janot, 1539, fol. 3^r et v.

²⁷² Fol. 24^v.

²⁷³ *Art. cit.*, p. 261.

que la persistance du héros dans son amour criminel éclipse la figure du croyant, celle même qui donna à la tradition chrétienne sa principale école du repentir. À mesure que le tragique s'impose, le prophète David perd en sainteté, comme si la Bible et la tragédie ne pouvaient coexister sans être altérés dans l'un ou l'autre de ses aspects essentiels.

Et pourtant, il faut bien reconnaître que *David ou l'adultère*, ne serait-ce que pour l'épisode qu'elle choisit d'aborder, reste une *tragédie biblique*. *Tragédie* l'épisode choisi par Montchrestien aborde le thème de l'homme et de sa finitude, fût-il grand roi et prophète de l'Éternel. La séduction qui précipite sa chute et son malheur rappelle l'impossibilité pour l'homme de s'affranchir, seul, du péché originel, de la faute. La situation ainsi décrite correspond aux caractéristiques du héros selon la *Poétique* d'Aristote et au pivot essentiel de la tragédie grecque à laquelle se réfère Paul Ricoeur : « Dans la tragédie, le héros tombe en faute comme il tombe à l'existence »²⁷⁴. Il n'échappe pas à lui-même, et Montchrestien s'attachera à le montrer. *Biblique* par l'épisode que la pièce illustre, bien sûr, mais également par les tourments qui agitent David, au moins au premier acte de la pièce. La tentation de céder à ses passions, d'opposer à Dieu une résistance, n'est pas étrangère à l'expérience prophétique telle qu'elle apparaît dans l'Ancien Testament : on pourrait même dire qu'elle est canonique. Il arrive en effet que les prophètes se rebellent (ouvertement ou non) contre Dieu, et le David des heures noires en est un exemple. En même temps, et c'est là l'intérêt et le problème de la pièce, c'est précisément lorsque Montchrestien s'emploie à montrer une figure d'élection en proie à la révolte que David perd sa stature biblique. Le roi d'Israël s'enfonce à tel point dans la perversité qu'il devient le double négatif du prophète, un homme coupé de Dieu dont les actes sont en contradiction flagrante avec la Parole dont il est investi, et dont le retour vers Dieu laisse pour le moins dubitatif. Il y a fidélité et infidélité à l'Écriture, celle-ci n'envisageant pas le péché avec Bethsabée sous ce seul angle de l'enchaînement des fautes et

²⁷⁴ Paul Ricoeur, « Culpabilité tragique et culpabilité biblique », *Revue d'Histoire et de philosophie religieuse*, vol. 33, 1953, p. 288.

de la complaisance. Comment comprendre, alors, la métamorphose que Montchrestien fait subir à son personnage, source de contradictions entre l'univers biblique et dans l'univers tragique? Pour démêler l'écheveau, nous choisissons le fil suivant : relever, dans la page de la Bible que la pièce s'attache à dramatiser, quelques traits de la psychologie prophétique – de l'*éthos* – que l'histoire nous révèle ; analyser, ensuite le parti que Montchrestien en tire (ou n'en tire pas) dans la pièce qu'il lui consacre. Nous réfléchissons ensuite sur les problèmes que pose l'irruption du tragique dans l'univers biblique, et sur les choix du dramaturge à cet égard.

Prophétisme et finitude dans la Bible

Du point de vue de l'*éthos* prophétique, l'histoire de David et Bethsabée telle que la raconte l'Écriture est intéressante. Elle montre que même chez les plus grands saints, chez ceux dont les cœurs ont ému Dieu au point de les élever au rang de prophètes (David ne fut-il pas « choisi selon son cœur »?), il n'y a pas d'homme homogène. Le vertige de la tentation et le malheur de la chute ne sont pas incompatibles avec l'existence prophétique, ils ne la démentent pas. L'Ancien Testament le dit en termes simples : « Il n'y a aucun homme qui ne pèche » (I Rois 8, 46) ; et encore « Il n'est pas d'homme assez juste sur la terre pour faire le bien sans jamais pécher » (Qo 7, 20). Il n'y a pas d'ascète total. David, comme de nombreux héros bibliques, se trouve donc dans une situation dramatique que l'on pourrait résumer en termes pauliniens : « Je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais »²⁷⁵. La tragédie de Montchrestien se place en aval de cette inéluctable faute : elle ne montre pas le péché de

²⁷⁵ Rom. 7, 15. Cette phrase est à relier à une seconde, placée cinq versets plus loin : « Or si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est pas moi qui accomplis l'action, mais le péché qui habite en moi ». La tragédie de Montchrestien se place précisément sur ce plan du mal qui agit dans l'homme de bien : elle met en scène le pécheur.

David mais commence dès lors que son union est consommée avec Bethsabée. Elle en évoque les conséquences. Le contexte théologique, psychologique, humain qui apparaît au moment de la faute dans l'Écriture constitue donc la trame sur laquelle se nouent et se ramifient les motifs de *David ou l'adultère*. Que révèle ce contexte de l'existence prophétique? Qu'elle implique une confrontation de l'homme avec sa finitude et avec ses limites, et que la révélation divine n'est possible qu'à l'intérieur de cet ancrage dans la vie telle qu'elle est.

Afin de mieux comprendre les choix que Montchrestien effectue par rapport à la source biblique, nous nous proposons d'abord de rappeler les éléments essentiels qui s'additionnent dans l'Écriture pour entraîner la faute du roi hébreu. Ils révèlent que l'expérience d'une chute est indissociable, dans la Bible, de la vocation prophétique. Montchrestien prendra le parti inverse□sa tragédie fera de l'adultère l'écueil le plus terrible sur lequel viendra s'échouer l'*éthos* prophétique de David. Nous essaierons d'en comprendre la raison.

1. Circonstances de la chute

Dans l'Écriture, l'épisode stupéfiant qui unira David à Bethsabée n'est pas incompatible avec l'identité prophétique du premier roi d'Israël. Il illustre simplement un aspect pénible de sa condition de prophète. Il s'avère en effet que dans la Bible, malgré les efforts et le dévouement des élus à l'égard du Très-Haut, Dieu ne leur épargne pas l'épreuve de la fragilité et du doute. Le Tout-puissant est libre et les hommes, de simples instruments livrés à leurs limites existentielles. Au long de sa mission David sera confronté à son impureté, et cette même impureté pourra le mettre en conflit avec Dieu.

Le récit de la faute survient, dans l'histoire de David, dans un contexte de profond désarroi pour le roi. Il convient d'en rappeler l'essentiel. Pour conquérir Jérusalem, David se bat sur tous les fronts□il défie les Philistins, les Jébuséens, les Ammonites, les Araméens. Le voilà plus que jamais confirmé dans son rôle de militaire au service du Dieu des armées. Mais

David, en son for intérieur, aspire à autre chose□ il se voit déjà comme le bâtisseur à venir du Temple²⁷⁶. Or Dieu, par l'oracle de Nathan²⁷⁷, ne lui accorde pas de construire le Saint des saints. Comment David réagit-il à cette annonce? La Bible, discrète, évoque l'acquiescement du guerrier, qui «trouve le courage de faire une prière» (II Sam. 7, 27). Le Midrash raconte pour sa part que le refus de Dieu soulève le peuple contre David□ «Quand donc mourra-t-il, crie le peuple, et à quand l'apparition de Salomon, son fils, qui construira ce temple où nous pèlerinerons dans la joie?»²⁷⁸ Sous le couvert de religiosité, on se serait donc mis à guetter la mort de David. Dieu aurait voulu consoler David en lui annonçant que de toute éternité, l'un de ses descendants est désigné pour ériger le Temple□ «C'est lui qui construira une maison pour mon nom» (II Sam. 7, 13.) Il lui aurait même révélé ceci□ «Sache que la Justice et la Droiture que tu pratiques me sont plus chères que le Temple lui-même»²⁷⁹ Ce qui apparaît dans ce passage, et dans d'autres assez semblables qui insistent sur les tentatives divines d'apaiser le roi, c'est que David aurait été tout bonnement *inconsolable*. Lui qui s'était cru architecte de sainteté, il se voit ramené à la fonction de guerrier, de «faiseur de chaos, un allié du néant et de la mort»²⁸⁰. C'est à cette époque de solitude pour David que le scénario de la chute de David commence, dans la Bible, à se profiler. Contrairement à son habitude (tel un bon berger, il «Sortait et rentrait avec Israël»²⁸¹), David envoie ses troupes porter le ravage

²⁷⁶ II Sam. 7, 1□ «Quand le roi habita sa maison et que Yahvé l'eut débarrassé de tous les ennemis qui l'entouraient, le roi dit au prophète Nathan□ «Vois donc! J'habite une maison de cèdre et l'arche de Dieu habite sous une tente!» Nathan répondit au roi□ «Va et fais tout ce qui te tient à coeur, car Yahvé est avec toi»

²⁷⁷ II Sam. 7,5-17.

²⁷⁸ Cohen, *op. cit.*, p. 103.

²⁷⁹ *Idem*, p. 104.

²⁸⁰ *Ibidem*.

²⁸¹ II Sam. 5, 2. David obéissait à la parole de l'Écriture□ «Moïse parla à Yahvé et dit□ Que Yahvé, Dieu des esprits qui animent toute chair, établisse sur cette communauté un homme qui sorte et rentre à leur tête,

chez les Ammonites mais ne se présente pas au combat□ «□ependant David restait à Jérusalem□, dit l'Écriture²⁸². Cet acte revêt un symbolisme tragique□ il laisse entendre que David renonce à honorer ses responsabilités, qu'il ne se comporte plus comme le chef suprême du peuple d'Israël. Il démissionne de la fonction royale et prophétique que Yahvé lui avait impartie. La faute dont il va se rendre coupable avec la femme d'un soldat et l'échec de David à se comporter en meneur militaire sont donc simultanés□ en se dessaisissant de ses devoirs politiques, le roi échoue face à son peuple et face à Dieu. Sa lâcheté trahit son épuisement, un épuisement qui triomphera de sa conscience morale lorsque Bethsabée croisera son chemin.

2. Indignité prophétique et fragilité humaine

Les circonstances bibliques qui entourent sa chute sont riches d'enseignement pour la compréhension de la personnalité prophétique de David. Elle montre d'une part que l'homme de Dieu, avant même d'appartenir à Dieu, est un homme et rien qu'un homme. Un être que la volonté divine peut dépasser, voire terrasser, de même qu'elle peut lui donner un supplément de vie et de combativité. Le prophète, Montchrestien le sait bien, ne se défait jamais de l'homme de chair, par opposition à l'homme de l'esprit, l'ordre surnaturel auquel il a part²⁸³. Si l'on doit envisager son destin sous un éclairage tragique, c'est précisément ici que se situe la source de tous ses malheurs. Mais le David de *Samuel* n'est pas seulement un être écrasé par sa faiblesse□ il est aussi davantage. Lorsque l'esprit de Dieu traverse l'âme de l'élu, un supplément de vie et de présence amène celui-ci au-delà l'ordre de la nature. Il est empoigné par une force nouvelle, il devient *autre*. Dans le cas de David, Dieu lui-même revendique cette

qui les fasse sortir et rentrer, pour que la communauté de Yahvé ne soit pas comme un troupeau sans pasteur.□ *Nbres* 27, 15-17.

²⁸² II *Sam.* 11, 1.

²⁸³ La chair, dans la Bible, signifie l'homme, l'humanité□ «□est l'homme avec son indice de fragilité qui tient à la poussière dont il est fait.□ Cf. Neher, *op. cit.*, p. 92.

métamorphose □ «C'est moi qui t'ai pris au pâturage, derrière les brebis □ j'ai été avec toi partout où tu allais»²⁸⁴. David passe de l'amour du monde, de la nature et des hommes à l'amour de Dieu, lequel implique une rupture avec la vie antérieure et ses inclinations naturelles et l'accession à une existence différente, plus exigeante, plus lucide, tournée vers l'absolu. C'est cette présence surnaturelle qui demande tout de l'homme, d'être vécue, assumée, énoncée et partagée, qui fait de lui un prophète.

La métamorphose de l'âme qui fait passer l'existence d'un simple homme à celle d'homme de Dieu ne représente cependant jamais, dans la Bible, une garantie contre l'errance morale et spirituelle. Il arrive en effet dans l'Ancien Testament que l'épreuve de la déception et de la douleur fasse régresser le prophète de la pureté à l'impureté. Mais l'existence prophétique du pécheur, en revanche, n'en sort pas altérée. L'âme souffre, mais le prophète lui survit. C'est le cas de David, le petit pâtre fait prophète et organisateur du culte d'Israël, qui, brisé de ne pouvoir construire le temple, tomba sous les charmes d'une simple femme. Les épreuves l'amenèrent à écrire plusieurs psaumes, dont certains messianiques □ il demeure, contre vent et marées, *nabi*, avec les caractéristiques du *nabi*. Le cas le plus extrême d'altération prophétique est celui de Saül. Yahvé le choisit et le transforme dès l'enfance. Dès le début de sa carrière, il sait que tous les chemins ne mènent pas à Dieu et ne s'y engage pas. Il a le sens aigu du pur et de l'impur. Un jour, sa vie bascule. Yahvé exige de lui une lutte contre Amalec qui dépasse son entendement. Elle visait des innocents □ femmes, enfants, bétail. Conscience morale et politique, désir spontané de la générosité, tout en Saül est alors pulvérisé par l'exigence de l'absolu. Il est obligé de se soumettre, mais tout son être en est blessé. Son comportement se dégrade □ le roi commet alors faute sur faute, et Dieu lui retire le sceptre pour le confier à David. L'esprit divin qui l'habite est devenu le siège des contradictions, du morbide. Il est désormais malade et le restera jusqu'à sa mort. Le grand paradoxe de Saül vient de ce renversement total au cœur même de l'expérience prophétique. Certains bi-

²⁸⁴ II Sam. 7, 8.

blistes affirment en effet que même dans cet état extrême, Saül reste un prophète car l'esprit mauvais qui l'assaille, la *ruah raa*, est dérivé de Dieu □ car c'est bien l'Éternel qui l'a rendu fou²⁸⁵. Mais alors qu'ailleurs, le souffle qui habite l' élu vient épanouir la personnalité, ici il la ronge. Saül mettra fin à ses jours détruit par lui. Sur le plan de la révélation, la *ruah* de Dieu concentre sur elle le pouvoir spirituel à tous les niveaux, depuis la spiritualité abstraite jusqu'à la magie, depuis la pureté jusqu'à l'impureté, depuis le bien jusqu'au mal. Dans la perspective de l'inspiration, les extrêmes du monde existent dans la mesure où Dieu lui-même existe.

À l'origine de l'expérience prophétique, il y a donc une *altération* qui amène l' élu à ne plus être seul, mais qui ne le préserve pas de la finitude que dicte la nature. Une tension s'établit entre ces deux ordres, une tension qui ne fait pas du David de la faute un prophète de deuxième classe, voire un prophète apparemment abandonné, mais un être *pathétique* que Yahvé peut faire souffrir en même temps qu'il le comble, un être qui n'échappe pas à ses contradictions ontologiques et qui ne comprend pas les décrets de l'absolu. Il peut revêtir une dimension tragique. On saisit mieux, alors, pourquoi l'essence du prophétisme qui appelle l'homme à rompre avec l'impureté n'exclut pas la conformité avec l'homme de douleur. La révélation blesse et altère celui qu'elle atteint, exige de l' élu des sacrifices auxquels il serait tenté, par moments, de se soustraire. La déchirure se manifeste en David dès le premier appel, lorsque Dieu le retire de la maison de son père pour le faire régner sur Israël. Elle se prolonge également dans le temps, elle traverse son existence de part en part. Car il y a deux David □ celui de ses tendances personnelles, naturelles et spontanées, et l'autre, que la prophétie a transformé. Les deux sont engagés dans une lutte sans merci, car ils sont antithétiques. Nul n'a été plus prompt à s'attacher au monde que David. Petit berger, il aime son troupeau, se bat à mains nues pour lui □ il aime ses frères et son roi jusqu'à risquer sa vie, il aime les femmes. Prophète, David doit se séparer de ce qu'il aime, sa famille, sa vie de liberté, pour prendre la tête de son peuple et embrasser la violence et la guerre. Et le psalmiste s'en plaint à Yahvé □

²⁸⁵ Cf. Neher, *op. cit.*, p. 89.

«Tu as éloigné de moi mes compagnons, tu as fait de moi une horreur pour eux»²⁸⁶. Tout artiste qu'il est, il doit se montrer fort, livrer bataille sur bataille, et l'échec ne lui est pas permis. Mais les psaumes le décrivent en proie aux tentations : «Une bande de forcenés pourchasse mon âme, point de place pour toi devant eux»²⁸⁷ : «Vois mon malheur et ma peine, efface tous mes péchés»²⁸⁸. Sa vie, et tout particulièrement ses démêlés avec Bethsabée, le montrera vaincu par elles. Son accession à l'existence prophétique ne se fait donc pas sans livrer une bataille dont l'issue restera indécise jusqu'à sa mort. Elle est inséparable d'une lutte intérieure avec Dieu et une lutte intérieure avec lui-même. Le récit de l'adultère montre précisément que l'altération prophétique n'exclut pas, chez David, la confrontation dans l'être. Or, Montchrestien, nous le verrons, choisira de l'ignorer.

L'expérience se sa propre fragilité se double encore, dans l'histoire de David, d'un doute sur la permanence de l'inspiration. Lorsqu'il est saisi par la puissance divine, le guerrier ne se sent pas seul et l'insistance de l'appel l'amène à accomplir des actions héroïques. Il terrasse des armées entières. Mais le prophète n'est prophète qu'en exercice et l'inspiration prophétique est un phénomène *ponctuel* : le souffle de Dieu *bondit* sur David, comme il *fond* sur Samson et sur Saül²⁸⁹. Il «Surgit», «Descend», «Tombe» : l'inspiration est un phénomène *intermittent*, elle apparaît et disparaît au gré de Dieu. Les psaumes révèlent que David s'est parfois senti coupé de Dieu, notamment aux moments de tentation : mais dans ces cas, aucune intervention humaine n'a amené l'Esprit à se révéler dans l'immédiat. Yahvé n'est l'obligé de personne, pas même de son prophète, et ni prière, ni sacrifice, ni sollicitation ne peuvent le contraindre à se manifester. Pourtant, le sort du poète repose entièrement dans les mains de Dieu :

²⁸⁶ Ps. 88 (87), v. 9.

²⁸⁷ Ps. 86 (87), v. 14

²⁸⁸ Ps. 25 (24), v. 18.

²⁸⁹ I Sam. 10, 6 et 10 : 16, 14 : 18, 10. Jg. 14, 6 et 19 : 15, 14.

Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné,
 insoucieux de me sauver, *malgré les mots que je rugis?*
 Mon Dieu, le jour je t'appelle et tu ne réponds pas,
 la nuit, point de silence pour moi. (Ps. 22 [21], v. 2-3.)
 Je m'égare, brebis perdue
 viens chercher ton serviteur (Ps. 119 [120], v. 176.)

La nuit de l'âme que David traverse lorsqu'il rencontre Bethsabée est terrifiante, précisément parce qu'elle ne présage rien de la réaction d'un Dieu souvent discret à l'égard d'un prophète qui dépend de lui pour tout. «J'ai péché contre Yahvé». Dieu se laisse trahir et jusqu'à l'intervention de Nathan, il se tait. David fait donc en solitaire une expérience doublement morbide, d'abord pour lui, puisqu'il se coupe du Dieu vivant, puis pour son entourage, pour Urie et le fils de Bethsabée, condamnés à mourir. Sa décision de s'isoler va jusqu'à mettre son existence en péril, et il le sait. Les psaumes n'énoncent-ils pas le lien direct entre la coupure avec Dieu et la mort de l'homme?

Tu caches ta face, [...] ils expirent,
 À leur poussière ils retournent.
 Tu envoies ton souffle, il sont créés. (Ps. 104 (103), v. 29-30)

L'un des mérites de la tragédie de Montchrestien est de tirer parti du danger inhérent à l'intermittence prophétique et de la tentation de révolte inhérente aux prophètes pour en faire un moteur de tragédie. En effet, son *David* montre un élu mourant intérieurement. Jusqu'à l'acte final, marqué par la remontrance de Nathan, le roi persiste dans sa coupure avec l'Éternel. Dieu, pour sa part, reste silencieux, pire encore il semble absent, absent jusque dans les pensées du malheureux héros qui ne l'invoque pour ainsi dire jamais. Montchrestien fait état d'un tarissement prophétique extrême, à la fois d'en haut, puisque Dieu se mure dans son silence, et d'en bas, du fait d'un prophète qui persiste à ignorer les devoirs de sa condition et perd en qualité d'âme à mesure qu'il se trompe. Le David de Montchrestien déserte sa dignité

propre, il abandonne la foi et l'honneur par simple séduction. Il pose à l'univers biblique la question de la possibilité – ou de l'impossibilité – pour l'élus de mourir à sa mission, de mourir à son élection, de revenir à l'état d'homme commun sans égard pour la relation particulière que Dieu a institué entre eux.

La Bible offrait à Montchrestien de nombreuses pistes de réflexion. Il n'est en effet pas rare, dans l'Ancien Testament, que les élus n'aient plus envie d'être prophètes, qu'ils aspirent à redevenir de simples citoyens. Mais tous les essais de se libérer du poids prophétique y sont successivement brisés. Celui que Dieu a choisi dans la Bible *est* prophète, il n'a pas le choix. C'est l'histoire de David et Bethsabée□le roi sait qu'il offense Dieu, qu'il marche en sens contraire de sa vocation. Il démissionne. Mais Nathan le rappelle à ses devoirs et sanctionne sa conduite. David pleure et jeûne, s'isole, veut infléchir les décrets de Yahvé sur l'enfant. Sa révolte est une tentative de faire revenir le Très-Haut sur sa parole et sur l'ordre des choses qu'Il a lui-même institué. Mais l'Éternel reste inflexible□il pardonne et rétablit David sur le trône. David restera roi et prophète. Cette expérience du désarroi n'est pas unique dans l'Histoire Sainte□c'est un état de crise, consécutif à un échec, que connaissent bien d'autres prophètes canoniques. Les exemples sont multiples. Après avoir brisé les tables de la Loi dans un accès de colère contre son peuple, Moïse prend Yahvé à partie□«Efface-moi du livre que tu as écrit»²⁹⁰. Dans son cri résonne une révolte profonde, alliée à un refus d'assumer plus longtemps son élection prophétique□il aurait préféré ne jamais être né.

Les premières journées de la vocation d'Ézéchiél sont un autre cas typique de rétivité prophétique. Il faut que la Main de Dieu s'appuie sur sa nuque pour qu'il aille vers les hommes auprès de qui Dieu l'envoie□mais là-bas, à Tell-Abib²⁹¹, il s'enferme sept jours dans le silence. Yahvé persiste néanmoins dans son dessein et rappelle son élu à la mission à laquelle il ne doit

²⁹⁰ Ex., 32, 32.

²⁹¹ Ancien nom de Tel-Aviv.

pas se soustraire□Ézéchiël, têtu, ne fléchira que sous la menace²⁹². Les élus traversent ainsi plus d'une nuit prophétique, mais leur vocation les tient très fermes jusqu'à la fin. Une tragédie qui fait de David un homme qui fuit l'appel de Dieu, qui désobéit à la Loi et tente d'échapper à sa condition prophétique n'est par conséquent pas étrangère, du moins au départ et dans l'esprit, à l'Écriture, même si elle comporte (chez Montchrestien) quelques décalages avec le récit de II *Sam.* 11 et 12. Ce dessein, qui semble initialement donner corps à *David ou l'adultère*, annonce une entreprise théâtrale vouée à l'exploration de l'univers vétéro-testamentaire, qu'il s'agit désormais de confronter au cœur de la pièce elle-même. Elle envisage, ni plus ni moins, l'envers de l'expérience prophétique.

Aux antipodes de l'expérience prophétique

Quel aspect, quelle difficulté de l'histoire de David et Bethsabée fascina-t-elle Montchrestien au point d'y consacrer une tragédie entière? Le titre même de la pièce, *David ou l'adultère*²⁹³, postule une antithèse qui condense toute la richesse et la difficulté que semble avoir rencontré le poète dans l'épisode biblique□il adjoint, sans transition, à la réputation d'un homme juste un comportement criminel, il fait cohabiter des éléments contradictoires d'une manière qui répond, chez Montchrestien, à un goût prononcé pour les inversions – ce même goût qui l'amena, vers la même époque, à dédier à sa maîtresse Suzanne Thézart, le jour même de son mariage, son épithalame sur *Susanne ou la Chasteté*²⁹⁴. La tragédie biblique, dans son développement comme dans l'énoncé de son titre, explore ce qu'il y a d'incompatible dans

²⁹² Éz. 3, 14-21.

²⁹³ Nous utilisons la version consignée par L. Petit de Julleville, *op. cit.*

²⁹⁴ Il s'agit de cette Suzanne Thézard devenue veuve que lui-même épousa tardivement en 1618, avec laquelle il entretenait déjà une liaison assez mal dissimulée pour que le *Mercure François* l'évoque en termes «□intimité scandaleuse□». Cf. F. Charpentier, *op. cit.*, p. 261.

une vie droite semée d'accidents qui ne lui ressemblent pas. Elle prend à son compte la fameuse question de Nathan au roi dans l'acte V, écho de 2 *Sam.* 12, 9, qui préoccupa tant les exégètes aux prises avec cet épisode difficile. Ainsi la formule Montchrestien

Pourquoy donc, lasche, ingrat, adultere excecable,
Oubliant et toy-mesme et mon nom redoutable,
As-tu commis d'un coup deux forfaits furieux?
Pensais-tu me surprendre ou m'aveugler les yeux,
Yeux qui ne ferment point sur celui qui m'offence? (p. 231)

Ce problème initial, prometteur dans ses prémisses, aurait donné lieu à une pièce de premier plan sur le plan exégétique si Montchrestien avait choisi d'y consacrer une réflexion en profondeur. Ce n'est pas le cas : la pièce arrête son questionnement au moment même où pointe l'esquisse de sa réponse, à la fin du premier acte : David est amoureux, tout simplement amoureux. À ce seul titre, il multiplie les manigances et évacue les devoirs de sa condition. Dès les tous premiers vers, le héros a déjà préféré une femme mariée au seul être auquel nul n'est comparable, Dieu. *David* commence quand le mal est fait et s'arrête quand le mal ne peut pas aller plus loin : seule l'intervention de Nathan arrête inopinément le protagoniste dans sa chute, d'une manière que la plupart des critiques, de Françoise Charpentier à Charles Mazouer²⁹⁵, ont trouvé plaquée et donc peu convaincante. À la question théologique qu'elle pose et qu'elle esquivé, la pièce greffe manifestement d'autres intérêts, placés sous l'égide de l'amour profane, lesquels rejaillissent sur la métamorphose que Montchrestien fait subir à son David. Est-ce dire qu'elle évacue toute réflexion sur la Bible? Peut-être pas. L'élément le plus intéressant pour nous tient à l'*éthos* prophétique dont l'auteur revêt son personnage : en rupture flagrante avec celui du pécheur de l'Écriture, le héros de l'*Adultère* est, en tous points, un anti-prophète. La relation du dramaturge à la source biblique est donc importante, elle se manifeste dans une stratégie – déjà éprouvée – du contraste et de l'inversion des valeurs, stratégie

qui amène le poète à faire du roi hébreu ni un révolté de l'Ancien Testament, ni un inconsolable de la littérature rabbinique, mais l'envers exact et redoutable de l'élus biblique. La pièce de Montchrestien dépeint l'homme que David aurait pu être sans l'intervention de la grâce. Elle prend l'Écriture à rebours et fait du roi d'Israël un signe de contradiction□elle tente peut-être de répondre par là aux exigences du genre tragique.

1. L'envers de l'Écriture□altération à rebours

Le premier contre-pied biblique que prend la tragédie de Montchrestien concerne la condition indispensable à l'existence prophétique, l'altération. On sait désormais que les prophètes canoniques accèdent à un surcroît de pureté par une métamorphose qui les éloigne du monde qu'ils aimaient et les conduit à l'amour de Dieu□le propre de leur existence est d'avoir été transformée, d'une manière irrévocable et définitive, par une rencontre avec l'Éternel. Le héros de *David ou l'Adultère* fait, lui aussi, l'expérience d'un grand bouleversement dans l'être, mais dans le sens opposé□celui de la chute. La métamorphose qui l'affecte de l'intérieur le mène sur le chemin d'une régression□David passe de l'amour de Dieu à l'amour d'une femme, au point d'y risquer son âme□«*Je me hays moy mesme en ayant mes amours*», dira David dans l'un de ses derniers moments de lucidité. Sujet à ses failles, ses transgressions, ses omissions, le triomphant de jadis succombe au vice au point de devenir, par une inversion de l'expérience prophétique, étranger à lui-même. Les motifs qu'il alléguera au fil de la pièce pour justifier ses actions seront pervertis par cette perversion initiale, laquelle fera s'éclipser la figure du roi-prophète pour mieux laisser la place à la figure d'une humanité déchue.

Du fait de cette dynamique infernale qui englobe tout l'homme et le conduit au bord du néant, les démêlés avec Bethsabée signifient davantage, dans la pièce, qu'un épisode mal-

²⁹⁵ F. Charpentier, *op. cit.*, pp. 284-85, et C. Mazouer, *op. cit.*, pp. 258-60.

heureux dans la vie d'un grand homme. Ils lèvent le voile sur une figure d'élection devenue, au plus profond de soi, la contradiction d'elle-même□elle cesse de faire sens en tant qu'entité prophétique. Un monologue initial reprend, trait pour trait, ce processus inversé de l'altération biblique, mais une altération qui au lieu d'élever une personnalité élue au point de la rendre méconnaissable, dépossède l'homme de ses qualités antérieures et le ramènent au plus bas de sa condition de mortel et de sa finitude□

Qui me pourra connoistre en ce martyre extrême,
 Moy qui suys maintenant estranger à moy mesme? (p. 203)
 Suis-ie ce grand David appelé tant de fois
 Un miracle de force, un oracle de loix?
 Suis-ie ce grand David qui domta ce mutin,
 Ce contempteur de Dieu rempart du Philistin, [...]
 Je suis vraiment David, mais mon cœur n'est plus tel,
 Que quand il aspirait à l'honneur immortel. (p. 204)

En lieu et place de l'altération prophétique, Montchrestien charge David d'une aliénation non seulement de l'esprit, mais de l'être intégral, qui dépasse les limites de la psychologie. Non que le facteur psychologique soit écarté de la pièce, au contraire□ Claude-Gilbert Dubois a déjà fait valoir que la complainte du héros témoigne d'une «déstabilisation du centre intellectuel – facteur d'unité – de la personnalité, qui annonce la fracture psychique du héros racinien («Moi-même je me cherche et ne me trouve plus, dit Hyppolite□), et illustre, avant la lettre, le principe pascalien selon lequel «Notre raisonnement se réduit à céder au sentiment□²⁹⁶. Le héros tragique est authentiquement dérouté, comme perdu en lui-même, mais la métamorphose qui le caractérise dépasse encore le cadre de l'intellection et de l'émotion car elle bouleverse jusqu'à l'*éthos* prophétique qui déterminait le David de *Samuel*. Le décalage avec l'Écriture apparaît notamment au quatrième acte, alors que l'amant revient avec dédain

²⁹⁶ Claude-Gilbert Dubois, «David et Saül□ l'onction et le droit□, *Revue de Théologie et de Philosophie*, no 133, 2001, p. 415.

sur l'affrontement messianique qui l'avait jadis confirmé comme l'« élu du Seigneur » la victoire contre Goliath. À ce point du dénouement dramatique, David est devenu véritablement étranger à sa propre vocation, à son appel. L'altération de sa personnalité et de son rapport à Yahvé est complète.

Je ne prise plus rien la celebre despoüille
 Du superbe Geant ia couverte de roüille,
 Je ne fais plus nul cas du trophée érigé
 Dans le champ Philistin par mon bras sacagé,
 Cela m'est vil et vieil mais cette seule guerre [pour l'amour de Bethsabée]
 M'apporte plus d'honneur que de vaincre la terre. (p. 222)

Le prophète a bien disparu et avec lui son ancrage actif dans l'Histoire Sainte, la marque de son élection lui étant devenue « vile et vieille ». La place de l'adultère dans la marche de David vers le salut, que reconnaissent les chrétiens, est même remise en cause du fait que David tourne la page sur la relation qui l'unissait au Dieu d'Israël. La tragédie de Montchrestien se limite donc à évoquer un triste événement non en tant qu'une source d'espérance, mais pour lui-même et pour son caractère incroyable, scandaleux elle aspire avec elle les attributs qui faisaient de David non seulement un grand homme sur le plan social, mais également théologique.

2 La reconquête de soi

L'abandon de la lutte intérieure, autre signe important que le héros tragique s'écarte, au plus profond de son être, du personnage biblique, ajoute à la rupture qui s'établit entre l'univers dramatique et l'univers scripturaire. On peut d'ailleurs s'étonner du soin que montre le dramaturge à présenter un David indifférent aux appels de sa conscience. Les débats intimes et la révolte contre Dieu, le corps à corps avec l'Ange qui caractérise la condition et l'*éthos* des prophètes authentiques, attirent certainement l'attention de Montchrestien preuve

en est son acharnement à en souligner l'absence. Soucieux d'opposer le David de la pièce à son archétype de *Samuel*, le premier acte dépeint un héros vaincu par sa passion et, plus significativement encore, renonçant à lui opposer davantage de résistance. La tragédie commence lorsque la monomachie entre l'amour humain et l'amour divin est terminée, lorsque la révolte du prophète contre Dieu et contre lui-même n'est plus à l'ordre du jour□l'adultère est commis□l'amant de Bethsabée est un homme défait, perdu, soumis à sa passion, et le dénouement peindra son inéluctable et prévisible déchéance à mesure que s'approfondit la rupture entre lui, l'élus, et Dieu. Au moment même où commence la pièce, David se déclare d'emblée vaincu□

Que n'ay-ie fait, ô Dieu□ pour m'arracher du cœur
 La pointe de ce trait qui cause ma langueur?
 Mon ame n'en peut plus, tant elle est affoiblie.
 C'est force, pour l'amour il faut que je m'oublie,
 Et que de mon Estat i'abandonne le soin.
 Adieu, braves desseins, ie vous reiette au loin□
 Ie quitte le souci de sceptre et de couronne.
 A toi seule, mon cœur, desormais ie me donne,
 Ton amour est ma vie, et sans elle ie croy,
 Que ie cesseroit d'estre, ou de n'estre plus moy. (p. 206)

L'altération que Montchrestien fait subir à son personnage vient précisément de ce «*thoy*» spécifiquement baroque que revendique David, diamétralement opposé au «*je*» prophétique qui englobait, dans le même souffle, la parole de l'Esprit et la parole de l'homme. Cette reconquête du «*thoy*», comme arraché aux mains de Dieu, permet au dramaturge d'imaginer une désacralisation du héros, impossible dans le contexte scripturaire. L'élection divine, instituée par l'onction, conférait au David biblique une autorité fondée en transcendance et une aura de sacré qui le rendait intouchable devant les hommes. Le héros de Montchrestien rejette sceptre et couronne□il se renie lui-même. On ne peut qu'admirer l'habileté avec laquelle le dramaturge puise dans l'imaginaire biblique pour servir une fin qui lui est étrangère□l'image du roi déchu, jetant au loin avec ses «*braves desseins*», le sceptre et la

couronne, est un motif récurrent des gravures illustrant les psaumes pénitentiels, au temps d'Henri IV mais aussi avant et après son règne. Dans ce contexte littéraire et iconographique, la vision du roi d'humilité, dépouillé des insignes de son règne, était une image du prophète en face de la vérité²⁹⁷ elle symbolisait la sincérité de l'élus repentant et humble devant le Tout-Puissant, le seul véritable roi sur le monde et les hommes. Elle montrait l'abandon total, humble et confiant, du «*Je*» pécheur au profit du Tout-Autre, de «*Tu*», l'Éternel. Par l'astuce d'une hypotypose et de la représentation, la même image surgit sur la scène de *David* pour évoquer une réalité opposée²⁹⁸ l'inconstance d'un roi jetant les armes par trahison, qui se décharge seul d'un pouvoir sacré qui ne relève pas de sa propre volonté, mais de celle de Dieu, et qui croit reconquérir sa liberté en se vouant tout entier à l'amour profane. La tension entre ce qui relève de la nature humaine et ce qui relève du surnaturel, de l'expérience prophétique, se heurte chez Montchrestien à une fin de non-recevoir²⁹⁹ le personnage de David se coule dans un univers profane, laissant aux personnages d'Urie, de Bethsabée et au Chœur le soin de développer le thème de l'amour sacré²⁹⁷. Le héros ne s'affranchira qu'artificiellement de son ancrage dans le profane qu'à la toute fin de la pièce, avec l'intervention de Nathan, le repentir expéditif du pénitent et l'annonce du châtement.

3. Possession

Dans les déformations que Montchrestien fait subir à la Bible, le portrait du prophète en déserteur de sa condition est à mettre en parallèle avec la place plus importante attribuée au récit de la séduction de David. La quasi-totalité du premier acte est consacrée à l'évocation de la belle au bain, le reste de la pièce découlant de ce moment de séduction. Le récit scripturaire, succinct, se contentait d'un récit sobre et factuel³⁰⁰

²⁹⁷ Acte II, sc. 2.

Et advint sur le soir que David se leva de son lit, et comme il se pourmenoit sur la plateforme de l'hostel royal, il vit de dessus ceste plateforme une femme qui se lavoit, et ceste femme-là estoit fort belle à voir. (II *Sam.* XI, 2)

Non heureux de faire de son héros un homme sensible à la beauté d'une femme, Montchrestien développe le thème bien connu de l'amant possédé, épris par sa passion et comme enchaîné à elle. Le dramaturge inscrit le thème de la possession de l'âme, omniprésent dans la littérature prophétique pour symboliser le rapport de l'élu avec Dieu, dans le domaine de l'amour humain. Ce n'est plus Yahvé qui accompagne David partout où il va, mais le désir d'amours illicites qui détermine désormais sa conduite malheureuse²⁹⁸. David perd son *éthos* prophétique au profit de l' *éthos* de l'amoureux transi et sujet à la séduction des apparences.

Le thème classique, néo-pétrarquaisant, de la victoire de l'amour constitue dans *David ou l'adultère* le point d'appui par lequel bascule le caractère du héros de l'univers sacré à la sphère mondaine. Il construit le personnage de David en tant qu'anti-prophète. Le thème du «*Idolage Demon qui possède mon ame*» (p. 203), dans la lignée des *epyllia* de Brach et de Belleau, scelle, ni plus ni moins, la défaite de l'Éternel dans le cœur de l'élu. David ne l'invoquera, pour ainsi dire, jamais. Jadis pourfendeur des tribus idolâtres, le roi d'Israël entre au service d'un petit dieu étranger. Les traits que Montchrestien prête à cet intrus de passage rappellent en raccourci l'univers épique et donnent à la pièce l'aspect d'une théomachie. Cupidon, armé de flèches et d'un carquois, détrône Yahvé dans le cœur de l'élu. «*Le traict*

²⁹⁸ Le berger que Dieu choisit pour être son élu reçoit, dans l'Écriture, la *ruah* divine qui l'habite et ne l'abandonne plus. «*Et l'esprit de Dieu était avec lui*». L'amour sacré qui marque de son fer le cœur de David est, dans la culture hébraïque, synonyme du mot *berit*, alliance, une alliance qui impose à l'homme un certain nombre de devoirs et une fidélité indéfectible à l'Éternel, et réciproquement. Entre Dieu et son prophète, comme entre Dieu et Israël, il y a donc un pacte d'union comparable à celui d'un homme avec sa fiancée ou son épouse (*Jér.* 2, 2 et 31, 2; *Os.* 2, 22.), qui souligne ce qu'il y a de mystérieux et d'inépuisable – et parfois même de violent – dans la rencontre avec le Créateur. Dieu a choisi David de toute éternité. Cette possession de l'un par l'autre est aussi infinie que Dieu lui-même. Toute sa vie, David restera donc sous son emprise.

d'un bel œil penetra dans mon cœur²⁹⁹. Le démon ailé est tyrannique, intraitable, volage, artisan du malheur des hommes davantage que leur allié. Néfaste et païen, il est la négation même de l'amour sacré, de Dieu, auteur d'une alliance irrévocable (la *berit*) mais porteuse de vie avec le genre humain. Son intervention est peut-être l'expression la plus frappante, bien qu'assez usée déjà, qu'offre la tragédie religieuse de la transmutation du merveilleux païen en chrétien. Nul ne peut servir deux maîtres, et David le sait bien pour être l'impuissante victime d'un esprit profane

Amour n'est qu'un enfant, mais sa puissance est grande.
C'est le plus grand des Rois puisqu'aux Rois il commande
Et que de son servage, il ne s'exempte rien. (p. 207)
L'amour vainc tout le monde et demeure invincible,
Fuy tant que tu voudras tu ne peux l'éviter.
Qui ne le sentiroit ne seroit point passible
Mais il est fol aussi qui s'y laisse emporter. (p. 208)

L'irruption de fol amour sur la scène de l'Ancien Testament se manifeste essentiellement au premier acte, dans le récit qu'entreprend David de sa rencontre avec Bethsabée. Le héros évoque la genèse de sa passion en se livrant à un étonnant blason de la femme au bain, dans un style romanesque qui tranche avec le genre tragique. Françoise Charpentier en a relevé les éléments traditionnels (eau «*vaquant*» puis «*misselant*» sur les cheveux dénoués, blancheur du corps mouvant dans l'eau, jeu de reflets, etc.) déjà associée à Bethsabée dans les épopées

²⁹⁹ La description du héros vaincu par Cupidon rappelle bien sûr le passage correspondant dans les *Amours de David et Bersabée* de Rémi Belleau, dans lequel Cupidon décoche une flèche au cœur du héros et lui fait traverser une véritable aliénation

«*Ha! Roy qui ne sçait pas que ce Dieu [Cupidon] s'est fait maistre
De son coeur, de ses yeux, pour s'y faire congnoistre
Des yeux, ce trait doré entra jusqu'au dedans
Du foye et du poumon, et de mouchons ardans
Luy reschauffe le sang [...].*»

bibliques contemporaines, qui rappellent les descriptions classiques de la naissance de Vénus³⁰⁰. La double métaphore de la femme-soleil qui jaillit de l'onde au moment où s'y couche l'astre du jour, et de la femme-déesse née de la mer et surgie de l'écume introduit le portrait d'une Bethsabée mythique, que la Bible se contentait de trouver «Belle»

[...] comme mes de mes yeux s'éloignait le Soleil
 Un autre s'y presente en beauté nompereil,
 [...] Il esclairait dans l'eau, et d'un esclat glissant
 La pointe de ma veuë alloit esblouissant [...]
 Dans le cristal coulant ores il s'allongeoit,
 Or sous les flots d'argent sa beauté se plongeait [...]³⁰¹

Une kyrielle de métaphores orientales privilégiant la composante voluptueuse (or, argent, perles, Pactole, Orient, astres jumeaux [des yeux], etc) déplace également la tragédie dans un univers de délices peu compatible avec la sobriété biblique. La tentation du romanesque ancre le premier acte dans l'esthétique de la poésie amoureuse, tout entière vouée à décrire les charmes de la femme. La caractéristique principale de Bethsabée, celle d'être une créature à la fois interdite et désirée, est éclipsée par ces éloges dignes de l'Olympe. Elle tire le récit scripturaire au seuil du récit mythologique, peut-être plus naturellement enclin à fournir

(*Op. cit.*, p. 142)

³⁰⁰ Cf. les *Trophées* de du Bartas, *éd. cit.*, v. 905-912 et v. 927 :

Tandis qu'elle se lave, et que tantost assize
 Sur un banc de noir jaspé, elle peigne, elle frize,
 Elle oint ses cheveux d'or qu'elle plonge tantost
 De son corps bien formé l'albatre sous le flot,
 Telle qu'un lis qui tourne au creux d'une phiole,
 Telle qu'on peint Venus quand, lascivement molle,
 Elle naist dans la mer, et qu'avecques les thons
 Jà le feu de ses yeux embraze les Tritons.
 [...] Son oeil semble, brillant, l'estoile du matin, etc.

³⁰¹ Vers 65-80.

d'authentiques héros tragiques que la matière biblique, et qui restera sinon une tentation permanente, en tout cas presque le protocole initial de cette tragédie.

4. La vie pulvérisée

L'inversion par rapport à la possession divine et prophétique dont fait état le roi des Juifs ressort encore du récit des *effets* pathétiques de la passion sur son personnage. Contrairement au David de la Bible, le héros de la pièce est victime d'une double pulsion de mort, vis-à-vis de lui-même, amoureux agonisant, et vis-à-vis d'Urie. En effet, le ton sensuel du blason féminin cède rapidement à celui du tombeau et du morbide. Les traits de David dévoilent un roi «*réduit tout en poudre au-dedans de mon corps*» (p. 204) non pour n'avoir pas eu accès à celle qu'il aime, comme le commande généralement le 'mourir d'amour' de la poésie galante, mais pour s'être fait l'hôte d'une passion diabolique. Le projet du dramaturge semble en effet être celui de montrer le versant infernal de l'amour profane et de la séduction. À mesure que David s'enfonce dans son forfait, ses forces vitales s'estompent, il montre des signes de léthargie spirituelle qui le tirent davantage du côté du démon que de celui de l'ange. Le héros d'Israël se mute en anti-héros, opposé dans sa stature héroïque et dans sa vitalité au personnage qui fascina tant les dramaturges protestants antérieurs. On mesure le chemin parcouru depuis la trilogie de des Masures

Les fleurs de mon visage ont perdu leur Printemps,
 Et l'hiver de mes iours arrive avant le temps. (p. 203)
 Mon teint terni, livide et jaunastrement blanc
 Montre que ie nourri du souffre dans le sang
 Et que l'esprit mouvant au creux de mes arteres
 Languit comme privé de ses forces legeres
 Que ma cervelle est cuite, et que mes os cavez
 Ne sont comme ils souloient, de mouëlle abreuvez. (p. 204)

Le portrait de David confessant son agonie annonce le trépas moral du prophète. Il nous dévoile le nerf de la tragédie. Devenu l'ombre de lui-même, le héros de Montchrestien est un homme manifestement affaibli, physiquement et spirituellement—son jugement devient tributaire des conseils de son vil confident Nadab, sans équivalent dans *Samuel*, qui joue le rôle de ce que le théâtre élisabéthain a appelé le «Thachiavel». L'immoralité et les manigances du conseiller l'apparentent au mari d'Abigaïl, Nabal, l'homme vain dont l'étymologie onomastique signifie l'impie, l'insensé³⁰². L'empire de son influence malfaisante s'étend sur le roi, commande ses gestes et noircit ses pensées. C'est ainsi que non content d'esquiver, comme dans l'Écriture, la franche confrontation avec Urie, David se réjouit encore du dénouement violent qui achève son rival lors de la bataille contre les Ammonites. Sa transgression des commandements divins et les lois humaines l'amènent aux antipodes de son existence prophétique—celui auquel la Bible avait confié une mission de révélation s'attachera désormais à la dissimulation de ses crimes, à l'enfouissement de ce qui construit la vérité pour sauvegarder les apparences.

5. Dissimulation contre révélation

Le statut royal du héros de Montchrestien exige que David soit un repère pour son peuple, il ordonne que les apparences restent sauvées alors même qu'elles l'accusent. Misère des rois—«Sur un haut theatre estant ore monté», se plaint David, «Le peuple me regarde et de si pres m'esclaire, / Que me voulant cacher ie ne le scauroy faire» (p. 215). Sa divine élection, au contraire, exige de sa part une transparence sans faille et un attachement vital à un Dieu de vérité qu'il s'agit de révéler en paroles et en actes. La coexistence de ces devoirs incompatibles transporte le personnage devant un véritable dilemme qui aurait donné lieu à une exploration théologique de premier ordre si Montchrestien n'avait choisi de trancher entre ces

³⁰² Cf. *Bible de Jérusalem*, op. cit., p. 421, note 'c' portant sur I Sam. 25, 25.

deux exigences. Le souci de montrer la déchéance morale du héros amène le dramaturge à sacrifier l'attachement de celui-ci au processus de la révélation pour mieux élaborer le thème de la couverture et du recouvrement de la vérité. Certes, au dernier acte, Nathan rappelle au roi ses devoirs et le place devant sa vérité, mais la pièce sacrifie alors la confrontation biblique de deux prophètes au profit de la confrontation du prêtre et de l'adultère, du représentant de Dieu sur la terre et du simple pécheur. L'essentiel de la tragédie s'appréhende comme une succession d'arabesques qui tournent autour de la vérité et tentent de repousser au dernier plan – à la dernière scène – le mirage d'une confession. Elle ne fait plus du prophète un révélateur□elle forge son antithèse, chargée d'œuvrer en tant que dissimulateur.

Les extrapolations auxquelles se livre Montchrestien par rapport au récit biblique développent largement la question du mensonge. L'Écriture enseigne que plus grande est la persistance du psalmiste dans la faute et dans sa négation, plus considérable est le pardon de Dieu et le miracle du salut. L'homme de la chute est celui-là même qui a besoin de la miséricorde divine et qui est sauvé en Israël. Le dramaturge, pour sa part, disperse la culpabilité du roi biblique dans l'affaire entourant la mort d'Urie en partageant les responsabilités entre deux personnages, Nadab et David. C'est bien Nadab qui, après l'avoir averti que Bethsabée est enceinte, conseille au roi de faire endosser à Urie la paternité légitime de l'enfant. Souci d'anoblissement de la tragédie, comme l'invoque Françoise Charpentier³⁰³, ou d'avancer l'ébauche d'une psychologie? Qui sait. Toujours est-il que l'intervention de Nadab joue un rôle majeur, celui de rejeter au second plan la question du salut pour davantage mettre en relief le thème de la dissimulation. Les modifications apportées au personnage de David vont aussi dans ce sens qui consiste à ériger un héros en rupture avec les exigences de la vérité□le secret gardé comme priorité absolue détermine la plupart de ses répliques et contribue, on s'en doute, à le montrer sous un jour des moins sympathiques. Plusieurs scènes le noircissent sans merci au point de le rendre méconnaissable par rapport à *Samuel*. C'est ainsi qu'au deuxième

acte, même si les propos de Nadab dérangent par moments le peu de conscience qu'il lui reste, David consent à ses manigances et semble même se réjouir à l'idée d'abuser Urie. Les termes qu'il utilise sont alors choquants pour tout lecteur de la Bible : « Ce conseil me plaist fort » (p. 207), rétorque le tyran avec un plaisir non dissimulé : « Arrachon nous du pied cette espine moleste » (p. 216). Sa détermination à entretenir la feinte le porte à des répliques qui ne lui ressemblent guère et qui font de son personnage l'envers exact des prophètes du Dieu de vérité, un dissimulateur dont on a du mal à entrevoir le repentir final :

O quiconque tu sois dont la maudite envie
 Trouble par son caquet le repos de ma vie,
 Et divulgue en public mon plaisir amoureux,
 Tandis que tu vivras vy tousiours malheureux. (p. 215)

L'exigence de sauver les apparences, véritable motif des agissements de David, amène Montchrestien à lui joindre le thème de la transgression, celle des lois civiles d'une part et, d'autre part, des commandements divins. Le stratagème du banquet visant à enivrer Urie ayant échoué, David et Nadab ne voient plus qu'une manière de ne pas perdre la face, celle de faire assassiner l'époux par une main étrangère. David se laisse aisément convaincre par cette astuce qui lui épargne un geste criminel. Il sera ainsi coupable d'intention, mais non d'action. Claude-Gilbert Dubois a fait le rapprochement entre ce passage de la pièce et la querelle des Molinistes qui, après 1595, distinguaient dans les controverses sur la grâce la vérité d'intention et sa réalisation³⁰⁴. Pascal a résumé, non sans une pointe ironique, leurs convictions en ces termes : « Les molinistes sont des gens qui connaissent la vérité, la soutiennent autant que leur intérêt s'y rencontre, mais hors de là ils l'abandonnent »³⁰⁵. *David ou l'adultère* s'inscrit en effet dans l'air du temps en prêtant au duo David-Nadab un raisonne-

³⁰³ *Op. cit.*, p. 285.

³⁰⁴ *Op. cit.*, p. 416.

³⁰⁵ Fragment XXV des extraits polémiques rattachés aux *Pensées*, cit. après Cl.-G. Dubois, idem.

ment sur la vérité opportune du côté du vainqueur□«□ vaut mieux perdre autrui que se perdre soi-même□, dira Nadab. Le moyen d'y parvenir vient de David lui-même□ Urie mourra au combat de la main des Ammonites, sauvant ainsi l'honneur compromis d'un roi.

Cette remise en cause de la vérité pour des raisons d'intérêt ou d'appartenance sociale est enfin mise en valeur, grâce à un effet de contraste, à travers le personnage d'Urie□ l'époux de Bethsabée que la Bible laisse dans l'ignorance des affaires qui se trament autour de sa femme, détient, chez Montchrestien, toute la vérité□ il *sait* et défend son honneur jusqu'à la mort, tranchant en cela avec le roi et son confident. Au nom de cette connaissance qu'il veut, par devoir, garder secrète, il refusera de réintégrer sa maison et de retrouver sa femme. Il travestira les motifs de sa conduite en prétextant l'honneur des guerriers à ne se reposer qu'une fois la bataille terminée. On retrouve les grandes lignes du récit scripturaire, avec un déplacement d'intérêt majeur□ alors que *Samuel* n'aborde pas la raison du comportement d'Urie, la tragédie les pose et les explique à la lumière de l'ancrage du personnage dans la dynamique du voiler/dévoiler qui caractérise la pièce. Le propre des rois, dira le chœur, est d'inhumer le vrai, et ceux qui comme Urie cherchent à l'exhumer et à le faire surgir du tombeau seront à leur tour conduits à une mort certaine□

D'une bonté feinte ils se masquent la face□
 D'une feinte douceur ils amorcent leur œil□
 Ils font luire leur grace□
 Mais c'est comme un flambeau qui conduit au cercueil
 Celui-là qui l'honneur à leur suite pourchasse. (p. 226)

David ou l'adultère propose une fossilisation de la vérité. La pièce montre comment un roi élu par Dieu cherche à enfouir ses égarements et s'y enfonce au fur et à mesure, et comment l'intervention d'un seul prophète (Nathan), extérieur au complot, fait surgir la vérité en même temps que le repentir du coupable. La quête n'est pas plaisante, même si le héros semble par moments prendre plaisir à dissimuler□ il fera une expérience de destruction inté-

rieure le laissant, par le même procédé de dédoublement de l'essence et de l'apparence qui irrigue la pièce, meurtri «Au-dedans de [son] corps, / I'açoit qu'entier et sain ie reste par dehors» (p. 204). Bien sûr, le roi ne mourra pas sur la scène car Nathan l'arrache à sa mascarade, déterre la vérité, la remembre pour amener le pénitent à avouer son tort et à renaître (suppose-t-on) à sa vocation. C'est l'enfant de l'adultère qui sera sacrifié à sa place. L'intervention de Nathan permettra à la figure du psalmiste de refaire surface, de renouer avec le prophète de jadis, porteur d'un discours vrai qui seul compte dans la Bible. Montchrestien fait résonner sur la scène la pression et la force de la réalité enfouie sous le mensonge, se fait metteur en scène d'une réalité qui émane du dessous et force à se briser les couches supérieures des apparences.

Du tragique au biblique

Quel contraste entre le David de *Samuel* et le David de Montchrestien ! L'éclairage de ce qui précède montre que le projet dramatique de *David ou l'adultère* est précisément de présenter un héros sacré devenu l'antithèse de lui-même, l'anti-prophète par excellence. Ce constat pose le problème essentiel de la pièce : comment comprendre le changement de point de vue à l'égard d'une grande figure vétéro-testamentaire, cette appréciation déroutante de l'homme-David qui n'hésite pas à compromettre sa dimension prophétique ? La pièce elle-même ne l'explique pas : elle déroute, elle étonne. On peut néanmoins formuler une hypothèse et se demander si Montchrestien n'a pas précisément mesuré les affinités qui existent entre l'essence de la tragédie et l'essence du prophétisme, et si, pour des raisons d'écriture dramatique et de conformité avec le genre qu'il s'est choisi, il n'a pas d'abord et avant tout voulu imaginer le David de la Bible dans la peau d'un héros de théâtre, au sacrifice de tout le reste – sans exception de sa dimension théologique. Le personnage du pécheur, comme d'autres héros de l'Écriture, était en effet susceptible de s'apparenter aux grandes figures

tragiques □ « Parce que tu m'as méprisé et que tu as pris la femme d'Urie le Hittite », dit l'Éternel, « Je vais, de ta propre maison, faire surgir contre toi le malheur... »³⁰⁶ Mais que ce qui sépare inéluctablement le biblique du tragique, dans l'histoire de David et Bethsabée, exige pour être dépassé dans l'écriture dramatique le sacrifice d'un peu de l'un ou de l'autre. La négation de l'*éthos* prophétique du héros semble, chez Montchrestien, être la condition pour que le David de l'adultère devienne non plus un modèle du repentant pardonné, mais un homme juste victime d'un dieu volage et fait criminel par sa faute. Ce n'est plus, comme plus tôt dans le siècle, l'univers de la Bible qui commanderait alors l'écriture dramatique, mais l'inverse □ des considérations théâtrales semblent ici justifier les distorsions de la pièce par rapport au texte sacré et permettre l'émergence d'une véritable *tragédie biblique*, au sens plein et contradictoire de l'expression.

1. Affinités de David ou l'adultère avec la vision tragique des humanistes

Si l'on s'en tient, dans un premier temps, aux idées des théoriciens humanistes du XVI^e siècle sur la tragédie, il apparaît que les exigences du genre ne remettent pas *a priori* en cause l'apparition d'un prophète sous les traits du héros. La tragédie doit essentiellement offrir le malheur en spectacle, pour émouvoir et enseigner. Déjà en 1494, Antoine Vérard écrivait dans le *Grant Boece de consolation* □ « Quelle autre chose déplore la clameur des tragédies fors que la fortune tournant les royaumes eueux par coup infortuné »³⁰⁷. L'idée que s'en font les humanistes dérive de cette conception médiévale de l'acharnement de la mauvaise fortune sur les justes □ Lazare de Baïf, qui définit la tragédie en 1537 dans la préface de sa traduction de l'*Électre* de Sophocle, écrit que « La Tragedie est une moralité composee de

³⁰⁶ II Sam. 12, 11.

³⁰⁷ Antoine Vérard, dans le *Grant Boece de consolation* nouvellement imprimé à Paris, (1494), cité par Louise Frappier, « Spectacle tragique... », *art. cit.*, p. 38.

grandes calamitez, meurtres et adversitez survenues aux nobles et excellents personnages³⁰⁸. La Taille reviendra en 1572 sur cette définition du genre, « pitoyable et si poignant en soi », qu'il ne traite que de « piteux désastres, [...] de piteuses ruines de grands seigneurs, que des inconstances de Fortune, que banissemments, guerres, pestes, famines, captivités, excrables cruautés des tyrans, et bref, que larmes et misères extrêmes. »³⁰⁹ Les ouvrages théoriques de la fin de la Renaissance ne vont pas au-delà : la tragédie raconte les malheurs de la noblesse et introduit l'idée de la faute qui précipite les plus grands vers une fin malheureuse. Cette exigence, on le constate, ne compromet pas l'apparition sur scène de personnages bibliques : Job pourrait en témoigner : la vie de plusieurs prophètes, et même des plus grands, abonde d'épreuves susceptibles de fournir une matière tragique intéressante. C'est là du moins le sentiment de Montchrestien et de quelques-uns de ses contemporains : *David ou l'adultère* en est le fruit. Reste à s'entendre sur le sens que prend dans ce cas précis, le mot « tragédie ».

Dans le sens humaniste du terme, la pièce de Montchrestien est bien une tragédie : elle illustre une succession d'épreuves dont est victime la quasi-totalité des personnages de la pièce. David est en proie à une culpabilité qui le pousse à multiplier les crimes : abuser de la confiance d'Urie, condamner le mari fidèle au mensonge et à la mort, retirer à Bethsabée la jouissance d'une vie droite et paisible. Il en essuie également les conséquences puisque devenu l'ombre de lui-même, miné de l'intérieur, Dieu le rejoint encore dans sa progéniture, qui portera les marques de son infidélité. On retrouve là la fonction étiologique de ce genre dramatique particulier : toutes les misères qui s'abattront par la suite sur la maison de David se rapportent à cet événement unique, qui fut une désobéissance :

³⁰⁸ *Idem.*, p. 39.

³⁰⁹ Jean de la Taille, *De l'art de la tragédie*, éd. E. Forsyth avec *Saül le Furieux* et *La Famine ou les Gabéonites*, Paris, Didier, 1968, pp. 3 et 4.

[...] Tes fils ta mort pourchasseront□

Les meurtres desormais chez toi ne cesseront. (p. 231)

L'enfant qui te naistra d'un tel engrossement,

De son propre berceau fera son monument. (p. 233)

Tout n'est cependant pas noir dans cette tragédie biblique et la connaissance à laquelle elle fait accéder passe aussi par des canaux autres que la souffrance. *Samuel* oblige, le personnage de David a une fin à demi heureuse en dépit des séquelles de sa faute□Dieu châtie le pénitent de la dernière heure, mais lui pardonne l'adultère. Montchrestien se garde toutefois d'annoncer la naissance de Salomon, second enfant de David et Bethsabée, qui constituera une ascendance messianique. Il n'introduit aucun élément positif de l'Écriture indispensable à la cohérence de son personnage biblique. On en déduit que la clémence de Dieu à son égard revêt un caractère exceptionnel qui témoigne de la souplesse toute relative avec laquelle le dramaturge envisage la dynamique intérieure du genre tragique. À cette exception près, et parce qu'elle est inévitable, la pièce reste tributaire de la règle de l'issue malheureuse. Ce n'est donc pas la grande loi de l'adversité et de la souffrance qu'il faut chercher la cause de la métamorphose infligée à l'*éthos* prophétique de David. La pièce aurait pu préserver au héros sa dimension messianique si d'autres intérêts n'avaient conduit le dramaturge sur un terrain peu propice à mettre en relief l'espérance messianique. Ils nous conduisent à une descente plus approfondie dans la profession de foi tragique, dans la réflexion sur le divin que représentait, dès l'antiquité, l'écriture d'une tragédie.

2. Une «théologie□ du tragique

La conception du tragique chez Montchrestien ne suit pas seulement les critères du tragique humaniste, elle les dépasse aussi par certains aspects. Françoise Charpentier a montré comment le poète se tourne, dans son choix de sujets empruntés certes à la Bible, mais aussi à Ovide et à Homère, et dans le traitement dramatique de ceux-ci, vers les modèles anciens, et

comment il observe avec plus de fidélité que ses prédécesseurs le schéma aristotélicien de l'action tragique : exposition (ici, l'adultère), nœud (Bethsabée est enceinte), péripétie (opposition d'Urie), catastrophe (punition divine). La pièce a également une unité de lieu (le palais royal), de sujet (les conséquences de l'adultère de David) et de temps (il n'excède pas les 24 heures prescrites par les anciens et rappelées par La Taille). Elle affiche enfin une conception du genre qui ne se limite au spectacle des malheurs, mais qui cherche – comme le faisaient ses archétypes grecs – à questionner ce malheur par un effort d'intériorisation extrême du personnage principal, ce qui fit dire à plusieurs spécialistes, et notamment à Claude-Gilbert Dubois, que la pièce crée un précédent (une « nouveauté »³¹⁰) en donnant une place centrale à l'analyse psychologique. La recherche et la compréhension des causes du mal est aussi importante que l'exposition de ses effets sur l'entourage de David, et tout l'art du dramaturge consiste à faire en sorte que « le drame repose sur une nécessité, mais il s'efforce aussi de rendre cette nécessité *intérieure*, et non purement contingente »³¹¹. On est en droit de rechercher dans la dynamique tragique une explication à la métamorphose de l'*éthos* prophétique de David et une réponse à l'énigme que représente l'inversion de son caractère au point de le rendre méconnaissable.

Que dit donc le discours tragique de la cause des malheurs du héros, et comment s'articule-t-il – ou ne s'articule-t-il pas – avec le message des prophètes ? Selon Paul Ricoeur, « le secret de la tragédie est théologique » et cette théologie a pour noyau la problématique du "dieu méchant" : là est la clé de l'anthropologie tragique³¹². La tragédie postule l'enracinement des catastrophes humaines dans la volonté d'une transcendance hostile, d'un *kakos daimon* qui fait tomber le héros dans l'épreuve et dans la démesure comme il tombe à

³¹⁰ Cl.-G. Dubois, *art. cit.*, p. 415, de même que F. Charpentier, *op. cit.*, p. 625 sqq.

³¹¹ F. Charpentier, *op. cit.*, p. 626.

³¹² Paul Ricoeur, « Culpabilité tragique et culpabilité biblique », *Revue d'histoire et de philosophie religieuse*, 33, 1953, p. 288.

l'existence. Les images de l'oiseau pri au piège, du filet qui s'abat sur sa victime appartiennent à ce cycle de souffrance- malheur – châtement. Elles font dériver l'existence du mal d'une réalité supérieure et malintentionnée. Telle est l'origine de la fatalité qui caractérise le destin tragique, cette *ananchè* que les Latins appelleront le *fatum*.

L'existence de David telle que la raconte l'Ancien Testament trace, pour sa part, un portrait plus contrasté du Dieu vivant. Sans doute, Yahvé est un Dieu justicier et un Dieu jaloux□l'annonce de son acharnement sur la lignée de David rappelle les termes par lesquels Yahvé se présente à Moïse dans l'*Exode*□il est

un Dieu jaloux, poursuivant la faute des pères chez les fils sur trois et quatre générations – s'ils me haïssent – mais prouvant sa fidélité à des milliers de générations – si elles m'aiment et gardent mes commandements.

(Ex. 20, 5-6)

De même qu'il peut être terrible, Yahvé, si l'on s'en fie aux psaumes, est donc aussi un Dieu de bonté, un Dieu saint et juste□«Elle n'est pas jusqu'à la fin, sa querelle, / elle n'est pas pour toujours, sa rancune»³¹³. La crainte qu'il inspire au peuple juif ne vient pas uniquement de la force de son bras□elle procède également de sa tendresse qui renvoie les hommes à une exigence d'élévation qui les interpelle personnellement au fil de l'histoire□


L'amour de Yahvé pour qui le craint
est de toujours à toujours,
et sa justice pour les fils de leurs fils. (Ps. 103 (102), 17)

L'image complexe du Très-haut construite sur cette dialectique de justice et de bonté donne à la souffrance des hommes un sens qui échappe à la notion de fatalité. Le péché et la chute sont le fait de l'humain, la situation de l'homme faillible devant un Dieu de sainteté prê-

³¹³ Ps. 103 (104), 9.

ché par les prophètes. Toute la conscience hébraïque de la culpabilité procède de cette situation de rupture de l'humain et du divin. Elle met fin à l'imbrication de la culpabilité des hommes dans celle des dieux et aux mythes démonologiques construits autour de divinités malignes ou monstrueuses. L'homme coupable est responsable d'une blessure dans son rapport personnel à un Dieu saint, et là réside son drame. L'histoire biblique de David démasqué par Nathan participe de ce resserrement de tout le mal dans l'homme et dans un acte de l'homme, et de son inévitable mise en accusation par un prophète, porte-parole du dieu de Justice.

En centrant sa tragédie autour d'un événement de l'Histoire sainte, Montchrestien se heurtait donc à des conceptions théologiques contradictoires et incompatibles. Celle, avancée par les tragiques, de la chute morale entraînée par la fatalité, et celle annoncée par les prophètes, du péché lié à l'humanité. D'un côté, la transcendance maléfique, de l'autre, le Saint d'Israël. La prise de position de Montchrestien semble être la coexistence de ces deux visions qui donnent à *David ou l'adultère* un aspect hybride, curieux, qui n'admet pas le caractère prophétique du héros.

L'essence de la prophétie hébraïque implique la reconnaissance d'un Dieu unique. La tragédie antique est souvent polythéiste et fait rejaillir sur les mortels les conséquences des conflits divins. *David ou l'adultère* opte pour le *credo* tragique. Elle rompt avec la foi des prophètes en présentant David invoquant Phébus (« Phebus, di-ie alors...»³¹⁴) et se plaignant du petit dieu Amour qui broie son cœur et pour laquelle il abandonne Dieu. Le héros de Montchrestien est bien victime d'une transgression transcendante et se trouve ainsi projeté dans la position du personnage tragique grec, celle d'être homme exemplaire écrasé par les dieux. D'où ces trois observations sur les critères que le dramaturge conçoit comme indispensables à l'écriture de sa tragédie biblique.

1. Chez Montchrestien, les intrigues d'une puissance supérieure constituent un critère consubstantiel au tragique, fût-il inspiré des saintes Écritures. Cette juxtaposition court-

circuite inévitablement l'élaboration d'un *éthos* prophétique pour David car celui-ci se constitue à l'envers de son caractère d'origine. Il incarne l'opposé de tout ce que l'Écriture témoigne de sa personne, notamment dans ses guerres contre les peuples païens□ la foi monothéiste. La première faute grave, le premier néant, affirmait-il alors dans son conflit contre Goliath par exemple (et les prophètes canoniques après lui ne diront pas autre chose), c'est la vanité, le néant des idoles. Yahvé est tout, l'*alpha* et l'*oméga*□ les idoles ne sont rien. L'homme vain, que David est en passe de devenir dans la pièce, n'est rien parce qu'il invoque le vide et que ce vide l'atteint peu à peu. La multiplication des instances supérieures rend donc impossible la construction d'un David comme porte-parole du Dieu des juifs, comme figure inspirée. Il devient d'abord et avant tout un héros tragique, et exception faite de la reconversion abrupte et inévitable du dernier acte, il ne vit pas de sa foi.

2. La seconde constatation à laquelle nous conduit la construction du personnage de David concerne la théologie de la douleur et de l'épreuve mise en œuvre dans la pièce□ Montchrestien opte pour l'explication grecque de la souffrance des hommes, à laquelle la Bible ne sert, au fond, que de prétexte. Les quelques passages consacrés au Dieu d'Israël font en effet état de la persistance d'une vision plutôt grecque du Dieu de David qui ampute le message prophétique de sa vision consolante et lumineuse. Dans les quatre premiers actes de la pièce revient le thème du Dieu juste et vengeur, du Dieu *pantocrator* en même temps que lointain, au regard duquel nul ne peut se soustraire. Il est maître de l'univers et, comme Jupiter, prêt à déchaîner tous les éléments sur ceux qui provoquent son courroux□

Dieu reside là haut,
 Qui me peut revanger si le pouvoir me faut□
 Sa main s'étend par tout, et la grandeur mondaine
 Est un foible rempart, une deffence vaine□
 Car quand il veut punir, le Ciel, la terre et l'eau

³¹⁴ P. 203

Fournissent de tourmens, d'archers et de bourreau. (p. 210)

La toute-puissance divine s'accompagne chaque fois du constat de ses attributs terrifiants□Nathan parle d'un Dieu de colère, de son «effroyable courroux [qui] fait trembler les Cieux»³¹⁵, de l'«Éternel qui darde le tonnerre»³¹⁶. La description du Très-haut armé de la foudre et des éclairs rappelle également celle de Jupiter, dont on avait l'habitude de représenter la colère par le lancer de la foudre et de la tempête. Le thème de la mise en procès des hommes par Dieu revient également dans l'intervention de Nathan («Le juste Arrest de Dieu contre toy ie prononce»³¹⁷, dit-il à David), avant d'être adouci par David, mais sans conviction et de manière expéditive, lorsqu'il implore son «Créateur» et son «Sauveur»³¹⁸. On peut d'ailleurs questionner la gratuité du pardon divin lorsque le pénitent gagne la miséricorde de Dieu en échange d'une promesse d'écriture de quelques psaumes□il sera alors rétabli dans sa dignité de prophète de la révélation, mu par une action divine qui lui dictera ses vers□«Car ainsi que le cœur, tu m'ouvriras la bouche»³¹⁹. Il reste que la colère divine n'est pas encore apaisée lorsque tombe le rideau car la condamnation de l'enfant à naître (la plus cruelle sentence divine) s'impose comme le dernier mot de la pièce. L'insistance du dramaturge sur le courroux de l'Éternel privilégie l'aspect le plus rude du Dieu des Juifs, qu'aucune allusion à son côté amour ne vient adoucir. On voit que l'idéologie des tragiques infiltre l'histoire biblique pour la couler dans un nouvel univers, et que le caractère du héros de *Samuel* s'en trouve fort altéré.

3. Dernière remarque enfin, la conception du tragique mise en œuvre dans la pièce postule comme réponse à la théologie du malin génie (celle du petit dieu amour), une anthropologie de la démesure qui n'est pas biblique. Dans l'épisode original de Bethsabée, on l'a dit, la chute de David apparaît comme une étape, pénible mais nécessaire, de la rédemption□elle esquisse

³¹⁵ P. 229.

³¹⁶ P. 230.

³¹⁷ *Idem.*

³¹⁸ P. 232.

³¹⁹ *Idem.*

la genèse du malheur qu'est l'adultère à partir du bonheur d'un roi victorieux. Sa dynamique est simple□la prospérité d'un roi réputé aimer son peuple engendre son appétit de surplus, ce surplus entraîne sa démesure (la conquête d'un amour interdit), et celle-ci, le malheur de l'amant, de la femme aimée et du mari légitime. La chute du roi découle d'un mélange des genres entre l'amour sacré et l'amour profane et intervient dans un état préalable d'innocence et d'inexpérience. Il ne s'agit pas d'un événement tragique. Chez Monthrestien, au contraire, le malheur qui s'abat sur le roi et la cour est tragique□David ne peut éviter la faute ni lui résister en raison des assauts non pas d'une passion née de l'intérieur, mais d'une divinité méchante, une folie surnaturelle et par essence plus forte que sa raison. Le schéma biblique de la faute évitable et de la responsabilité du roi adultère est par conséquent annulé par l'existence d'une divinité qui le prédestine au mal. C'est ce mouvement dialectique qui pose la faute de l'homme comme réponse à une injustice divine, et qui anéantit tout espoir de voir jaillir une figure authentiquement prophétique, qui compose la dynamique tragique de Montchrestien. La «tragédie biblique» que représente *David ou l'adultère* se caractérise donc par son paradoxe□elle est biblique par l'épisode qu'elle narre, mais également mythique par le combat des dieux et des hommes qu'elle met en scène□elle est tragique dans sa conception et sa distribution des forces surnaturelles qui font tourner le monde, mais également anti-tragique par l'espérance de salut qu'elle fait porter à Dieu par le prophète Nathan. Elle procède d'une esthétique du conflit et d'un goût pour l'excès qui caractérise le style baroque.

Quel chemin parcouru, des *Tragédies saintes* à *David ou l'adultère*, dans l'élaboration de ce tout nouveau genre dramatique qu'est la tragédie biblique, et comme le personnage de David change à mesure qu'il investit l'avant-scène protestante□L'approche comparative des pièces de théâtre qui érigent le roi d'Israël en *dramatis personae* nous renseigne qu'il y a bien eu une évolution des mentalités concernant le rôle du théâtre religieux dans la formation

morale et spirituelle des spectateurs, un rôle que les traits prêtés au héros de Samuel tendent, dans chacune d'elles, à refléter. La trilogie de des Masures reflète admirablement la conception que se font les humanistes de la tragédie biblique—elle s'attache à montrer la noblesse d'un héros injustement combattue par un roi ingrat, puis l'épreuve de l'exil, du nomadisme et de la persécution qui l'affecte. Cette noblesse de David, qui n'est pas encore sacré roi à l'époque des événements de la pièce, dérive précisément de son élection divine et de son enveloppement prophétique—Dieu l'accompagne et le protège—sa victoire contre les épreuves préfigure la victoire du Christ contre la mort et les difficultés que connaîtront plus tard les huguenots, et dont ils doivent sans aucun doute sortir victorieux (c'est le message de la pièce). La vision tragique de Montchrestien n'est pas assez ancrée dans la tradition antique pour que soit niée la dimension prophétique du personnage. David demeure, conformément à la tradition chrétienne, le porte-parole et l'image de l'Éternel, et son parcours humain et spirituel en témoigne.

La Musique de David n'est pas une tragédie—elle est un drame, un genre plus souple et moins codé. Le dramaturge a donc toute la latitude souhaitée pour véhiculer la conception théologique de son choix. L'essence du prophétisme développée dans la pièce correspond à la signification moderne et réformée du terme—certes, elle fait de David une figure messianique, tant par la lignée qu'il initie que par son testament musical, mais elle lui prête aussi les traits du prédicateur protestant. Une telle liberté d'écriture l'amène à sacrifier l'*éthos* prophétique du psalmiste, des considérations luthériennes prenant le pas sur la personne évoquée dans la Bible. Ce sacrifice des attributs personnels de David cause, en quelque sorte, la mort du personnage—devenu un concept, il ne reste plus de place pour son humanité, qui se confond en tout dernier lieu avec celle d'un autre, radicalement différent de lui—le Christ.

Le David de Montchrestien véhicule une conception tragique beaucoup plus exigeante et élaborée, mais de ce fait, incompatible avec l'essence prophétique qui caractérise le David des chrétiens. Le souci d'illustrer sa déchéance progressive et inévitable qui aboutit à la mort

et se répercute dans l'histoire ne peut prendre en compte l'espérance de salut sous-jacente à la succession de ses malheurs. Il conduit le poète à penser l'impensable, à concevoir son héros biblique comme l'envers exact de la personnalité des prophètes canoniques. Le projet de représenter David au théâtre, qui caractérise l'œuvre des premiers dramaturges protestants, a cédé la place au désir, devenu primordial à la fin du XVI^e siècle, de représenter une tragédie, et qui plus est dans les règles de l'art. Cette évolution témoigne qu'un impératif religieux arrive à donner naissance à une écriture, et qu'une fois engendré, ce souci d'écriture accapare à tel point ses auteurs qu'il en arrive à oser la métamorphose de la matière sainte. Le David des dramaturges varie selon les préoccupations immédiates de chacun. Contre l'unité monolithique que plusieurs voudraient bien prêter à son personnage, il devient plus humain□il évoque le multiple, le contradictoire, l'insaisissable.

CONCLUSION

L'histoire de David présente un modèle de vie au travers duquel le héros joue un rôle d'archétype. Par son inscription dans l'Ancien Testament, elle procure un langage sacré dont se servent les hommes de lettres pour donner forme aux idées□ elle est source de poésie. Elle constitue aussi un support de la foi lorsque qu'elle présente un élu, un croyant de l'ancienne Alliance, consacré comme le dépositaire prophétique des mystères du Nouveau Testament. Ces différents aspects de la figure biblique caractérisent le recours fait à David dans les lettres françaises□partie prenante d'un *corpus* lu, reçu, commenté et médité, les auteurs s'appliquent à avoir envers lui une attitude objective (on l'étudie, le questionne, dégage de sa vie des aspects significatifs en recourant au texte avec des outils philologiques), mais aussi, parce qu'il est langage, source d'images, de thèmes et de *topoi*, on l'aborde d'une manière subjective en l'intégrant à cet autre langage qu'est la littérature. Dans un cas, on le prie, on le chante, on lui emprunte ses louanges dans les prières privées comme dans les oraisons collectives du culte□dans l'autre, on en fait un héros d'épopée ou de tragédie, un modèle poétique et le lieu d'une réflexion politique. C'est surtout à cette dernière facette du prophète d'Israël qu'est consacrée notre étude□David comme modèle de vie, comme archétype biblique du roi et du poète à l'origine d'une vaste littérature, derrière lequel se profile cependant toujours en filigrane le premier aspect du personnage, David comme prière, cœur selon le cœur de Dieu. Car dans les textes, ces dimensions sont liées.

Nous avons tenté de rendre compte des motifs et des contextes par lesquels le héros investit le monde des lettres. Le personnage vétérotestamentaire passe de la Bible à la fable (chez Pierre Sala, Guillaume Telin et d'autres), sert de flambeau à la monarchie, puis à la dissidence religieuse et à une révolte plus ou moins contenue chez les protestants. Les raisons de cette prédominance ont été en partie décelées. Le témoignage le plus

représentatif des opinions de l'époque, celui qui touche le noyau autour duquel s'articulent les textes sur le sujet, vient peut-être d'une ode liminaire que Jean Dorat écrivit pour la traduction des *Psaumes* de son ami et disciple Jean Matthieu Toscano, en divers mètres latins (1575). Pour féliciter son ami de son attirance pour le psautier et souligner le bien-fondé d'une nouvelle traduction¹, Dorat évoque le caractère universel du personnage, qu'il hisse au titre prestigieux de petit miracle de l'Ancien Testament, et même de Protée□

Le plus grand auteur des plus grands miracles est le Dieu tout-puissant [...] Cependant, parmi ses grandes actions, nulle part sa puissance n'est plus étonnante que lorsqu'il fait passer le seul David par tant de visages différents, comme un Protée. D'un berger sans défense, Il a fait le vainqueur illustré par le meurtre d'un géant, et d'une fronde de deux livres, Il a fait un foudre puissant comme une lance tourbillonnante. Il a pris le chef d'une pauvre bande pour le faire régner sur d'orgueilleuses tribus, ce David qui avait été un serviteur utile en présence des fureurs d'un roi farouche. Mais parmi les stupéfiantes qualités du fils de Jessé, le Dieu souverainement efficace a-t-Il rien réalisé de plus stupéfiant que de faire d'un enfant mal dégrossi un prophète? Non seulement – comme un prophète entre tous les autres□ plein de l'esprit céleste, il est capable d'annoncer l'avenir, mais il est le seul qui puisse rassembler en une récapitulation unique les différents avertissements des autres prophètes et tous les récits concernant les saints ancêtres, synthèse des livres, somme des choses, pour tout dire, Bible des Bibles. [...] Qu'on lise donc avec zèle les autres grands textes sacrés, qu'on les lise, mais qu'on chante ce que chante David dans ses hymnes pleins de mémoire.²

David protéiforme□ telle est la clé, nous dit Dorat, de la fortune littéraire et de la fascination d'une époque à l'égard du roi d'Israël. Insaisissable, ce héros condense en

¹ L'entreprise de Toscano n'avait en effet rien d'original puisque dès 1538, Salmon Macrin publie à Poitiers *Septem Psalmi in lyricos numeros [...] versi* (*Psaumes* 7, 32, 38, 51, 102, 103, 143, auxquels il joint plus tard 1 et 146). Un quart de siècle plus tard (1566) paraît, chez Henri Estienne, un recueil collectif de traductions latines des *Psaumes*□Buchanan, les Italiens Flaminio et Rapicio, Eobanus Hessus y avaient collaboré. Cf. l'introduction aux pièces XXXVII et XXXVIII des odes de Jean Dorat in [Geneviève Demerson], *Les Odes latines*, édition bilingue, Faculté des lettres et Sciences humaines de l'université de Clermont-Ferrand II, 1980, p. 369.

effet à lui seul tous les états de la société ancienne□le paysan, le noble et le clerc. Il est saint parce qu'élus par Dieu et il est pécheur par ses faiblesses. Le maître de Toscano reconnaît en lui un être complexe, insaisissable, qui donne matière à réflexion, matière à expression. Un Protée, donc, mais aussi un Pan, une figure d'unité inhérente au multiple. Dorat lui-même le suggère□dans le testament lyrique du prophète gît la totalité du savoir, la somme de la Sagesse, l'intégralité des livres de la Bible. La richesse de son oeuvre est facteur d'harmonie et de cohérence. On ne l'épuisera jamais.

L'univers de la littérature d'inspiration religieuse ne paraît pas être un monde à part, autoréférenciel□il est parallèle et ressemblant au monde biblique. Cette similitude, qui n'est pas *mimesis*, veut elle aussi qu'on ne trouve pas dans le foisonnement d'oeuvres poétiques un seul David, égal et homogène sous la plume des auteurs de la Réforme et de la Contre-Réforme□chaque oeuvre, chaque poète construit son roi d'encre et de papier, sans équivalent ailleurs, dépositaire d'un point de vue théologique, historique, personnel, bien particulier dans l'espace et dans le temps. Elle crée aussi, à sa manière, un être protéiforme.

Notre choix de favoriser davantage les textes littéraires en dehors des adaptations des psaumes a permis de remonter aux facettes essentielles du personnage, le berger, le chevalier, le roi, l'amant. Il nous amène également à une troublante constatation□on voit très peu la figure du pénitent se profiler dans les oeuvres de notre *corpus*. Faut-il penser que cet aspect du héros n'existe au XVI^e siècle qu'en rapport avec la diffusion des psaumes pénitentiels□Probablement pas. Déjà en 1885, E. Frémy donnait des pistes appelées à nourrir des recherches en ce sens dans un ouvrage au titre éloquent□*Henri III Pénitent. Études du rapport de ce prince avec diverses confréries et communautés parisiennes*³. Les ordres religieux créés ou rejoints par les princes véhiculent l'image du roi de repentir qui s'apparente – il ne peut en être autrement – au pénitent de la Bible. Il reste encore à rassembler les lieux précis de son expression.

² «Préface de Jean Dorat, poète royal, pour la traduction des *Psaumes* de David par Toscano□, in *Les Odes latines*, op. cit., pp. 234-42.

La postérité exceptionnelle de David au sein de sources aussi variées que les discours politiques, religieux, les poèmes épiques et tragiques montre comment, sous la plume des savants, un grand modèle biblique pose des jalons dans une «³Archéologie du savoir » en investissant presque toutes les sphères de la pensée. Cette omniprésence est un discours en soi et témoigne des mutations idéologiques qui s'opèrent autour des textes sacrés. On les lit, on y revient comme à une source, on les transforme dans toutes les directions, au gré des projets, des appartenances religieuses, des circonstances⁴ on le canonise⁵on le sécularise. C'est sous cette forme hybride que notre personnage envahit la quasi-totalité des genres poétiques de la Renaissance. Ses métamorphoses successives dans les documents littéraires et iconographiques gardent la mémoire d'un héros devenu symbole, elles recueillent l'histoire des enjeux d'une époque.

³ Paris, 1885.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages anciens

- [Benoist, René], *La Sainte Bible, contenant le Vieil et Nouveau Testament, Latin François, chacune version correspondante l'une à l'autre, verset à verset...*, Paris, Gabriel Buon, 1568.
- [Castellion, Sébastien], *La Bible nouvellement translatee, Avec la suite de l'histoire depuis le tems d'Esdras iusqu'aux Maccabées et depuis les Maccabées iusqu'au Christ*, Bâle, Jean Hervage, 1555.
- [Docteurs de l'Université de Louvain], *Biblia sacra. La Sainte Bible. Contenant le Vieil et Nouveau Testament, en Latin selon l'édition Vulgaire, et en François...*, à Paris, chez Rolin Thierry, Nicolas Du Fossé et Pierre Chevalier, 1608.
- [Jean Beaudoin], *Les morales de Torquato Tasso : De la vertu héroïque*, Paris, A. Courbé, 1632, p. 591.
- [Lefèvre d'Étaples], *La Sainte Bible en François translatee selon la pure et entiere traduction de Saint Hierome, conferee et entierement revisitee selon les plus anciens et les plus correctz exemplaires...*, Martin Lempereur, Anvers, 1530.
- [Olivétan, Pierre-Robert], *La Bible, qui est toute la Sainte escripture. En laquelle sont contenus, le Vieil Testament et le Nouveau, translatez en François. Le Vieil de Lebrieu et le Nouveau du Grec.*, s.l., [1535].
- [Prêtre-Jean], *Historiale description de l'Ethiopie, contenant vraye relation des terres, & païs du grand Roy, & Empereur Prete-Ian [sic], l'assiette de ses royaumes & Provinces, leurs coutumes, loix, & religion, avec les pourtraicts le leurs temples & singularitez, cy devant non cogneües*, trad. Jehan, Anvers, Christophe Plantin, 1558.

- Anonyme, *La Musique de David, où est démontrée la reiection des iuifs, et la reception des gentils*, Lyon, Jean Saugrain, 1566.
- Baret, J., *Le chant du coq François*, Paris, Denys Langlois, 1621.
- Biblia [de Matthias Corvin] (1489-1490), Bibl. Laurentienne, Ms. Plut. 15. Cod. 15, 16 et 17.
- Biblia latina cum glossa ordinaria Walafridi Strabonis et interlineari Anselmi Laudunensis, sine nota*, Strasbourg, A. Rusch, 1480. 4 vol. in-fol.
- Biblia latina, cum comment. Nicolai de Lyra*, Nuremberg, A. Koberger, 1484, 2 vol. in-fol.
- Biblia latina, cum glossa ordinaria Walafridi Strabonis, et Nicolai de Lyra postillis*, Venise, O. Scotum, 1489. 4 vol. in-fol.
- Biblia sacra cum glossa ordinaria, primum quidem a Strabo Fuldensi Monacho benedicto collecta...*, Baltazar Bellerus, Anvers, 1617, tome 2.
- Biblia sacra cum Glossis, interlineari & ordinaria, Nicolai de Lyrani Postilla & Moralitytibus, Burgensis Additionibus, & Thoringi Replicis*, Lyon, Antoine Vincent, 1545, 7 vol. in-fol.
- Bibliothèque des Romans*, juillet 1775, tome 1
- Bonnet, G., *Recueil chrestien ou sont une prophecie de Ste Brigide Royne d'Escosse : Promettans au Roy, et autres Chrestiens par sa Majesté : une grande prosperité, et élévation : Et conseillant, et enseignant, la sienne premiere spirituelle [...]*, Paris, Pierre Chevalier, 1611.
- Brach, Pierre de, *La Monomachie de David et de Goliath*, in *Poemes... divisés en trois livres*, Bordeaux, Millanges, 1576.
- Calvete de Estrella, Juan, *El felicissimo viaie d'el moy alto y muy poderoso Principe Don Phe-lipe [...]*, Anvers, Martin Nucio, 1552.
- Cassien, Jean, *Institutions monastiques, et les collations des peres, traduits du latin de Cassien par Jehan Golein (XIV^e siècle)*, BnF ms. fr. 6839.
- Caurres, Jean des, *David combattant Goliath*, Anvers, s.n., 1584.
- Champier, Symphorien, *La Fleur des princes, ou sont declairez en brief les faictz et vertus daucuns anciens nobles princes [...]*, in Robert de Balsac, *La Nef des princes et des batailles de noblesse [...]*, Paris, Pierre le Dru pour Geoffray de Marnef, s.d.
- Claude Paradin, *Quadrains historiques de la Bible*, Lyons, Jean de Tournes, 1553.
- Clichtove, Josse, *Le livre et traicte de toute vraye noblesse, nouvellement translatée de latin en françoys*, Lyons, Thibault Payen, 1533.
- Coignac, Joachim de, *La Déconfiture de Goliath*, Genève, Adam et Jean Riverez, 1551.
- Coignac, Joachim de, *La Déconfiture de Goliath*, Genève, Adam et Jean Riverez, 1551.
- Demoulins, François et Le Batave, Godefroy, *Dominus illuminatio mea*, BnF Ms Fr. 2088.
- Denisot, Nicolas, *Cantiques du premier advenement de Jesuchrist*, Paris, vve M. de la Porte, 1553.

- Des Courtils, Jean, *La Mer des hystoires, augmentee en la fin du dernier volume de plusieurs belles hystoires*, Paris, s.n., 1550.
- Des Masures, Louis, *Tragédies saintes. David combattant, David triomphant, David fugitif*, Genève, François Perrin, 1566.
- Des Moulins, Guyart, *Le [Premier -] Second volume de la Bible en francoiz□ historiee [et] nouvellement imprimee*, [à Paris], [Antoire Vérard], [circa 1505].
- Desgros, Pierre, *Le Jardin des nobles*, BnF ms. fr. 193.
- Diurnal de René II de Lorraine*, BnF, ms. lat. 10491.
- Du Bellay, Joachim, *La Monomachie de David et Goliath, ensemble plusieurs autres oeuvres poétiques de Joach. Du Bellay angevin*, Paris, Ph. Morel, 1560.
- Du Verdier, Antoine, *Prosopographie ou Description des personnes, patriarches, prophètes, dieux des gentils, roys, consuls, princes, grands capitaines, ducs, philosophes, orateurs, poètes, jurisconsultes et inventeurs de plusieurs arts, avec les effigies d'aucuns d'iceux...*, Lyon, Paul Frelon, 1604.
- Flavius Josèphe, «Prologue du translateur□», *Ioseph iuif et hebrieu, hystoriographe grec, de Lantiquite Iudaique. Nouvellement translate de latin en vulgaire françoys*, Paris, Estienne Caveiller, 1539.
- Flavius Josèphe, *Histoire de Fl. Iosephe, sacrificateur Hebrieu, mise en François. Reveuë sur le Grec, et illustrée de chronologie, figures, annotations, et tables, tant des chapitres, que des principalles matieres, par Gilbert Genebrard, Docteur en Theologie de Paris, et Professeur du Roy és lettres Saintes et Hebraiques*, Paris, Michel Sonnius, 1578.
- Flavius Josèphe, *Histoire de Fl. Iosephe, sacrificateur hebrieu, escrite premierement par l'Auteur en langue Grecque, et nouvellement traduite en François par François Bourgoing*, Lyon, par les héritiers de Jacques Jonte, 1562.
- Flavius Josèphe, *Oeuvres de Flave Iosephe, fils de Matthias. A savoir, Vingt Livres de l'Ancienne Histoire Iudaique. Sept Livres de la Guerre des Iuifs. Deux Livres contre Apion de l'Ancienneté des Iuifs. Un Livre touchant les Macchabées. La Vie de Ioseph descrite par lui-mesme. Le Tout nouvellement [translate] de Grec en François*, éd, Antoine de la Faye, Paris, Jean le Preux, 1597.
- Foncemagne, Marquis de, «Éclaircissemens [sic] historiques sur quelques circonstances du voyage de Charles VIII en Italie□ et particulièrement sur la cession que lui fit André Paléologue, du droit qu'il avoit à l'empire de Constantinople□», *Mémoires de littérature*, tome 17, 1751, pp. 539-60.
- Foresti, Jacopo Filippo, *Suma de todas las cronicas del mundo*□ Valence, 1516.
- Fossetier, Julien, *Cronicque margaritique*, 1508/09 à 1517, Bibliothèque Royale Albert 1er, Bruxelles, Ms. BR 10509.
- Frère Laurent, *Somme le roi* (1464), BnF ms. fr. 958.

Galilei, Vincenzo, *Dialogo della musica antica et della moderna*, Florence, Giorgio Marescotti, 1581.

Généalogie des rois de France, BnF, ms fr. 4985.

La Belle Helaine, BnF. ms. fr. 14889.

La mer des histoires, avec les faits et gestes de Charles VIII et le martyrologue des saints, Lyon, Claude l'Aoust, dit de Troyes, 1506. 2 vol.

La Taille, Jean de, *La Famine, ou les Gabéonites, tragedie prise de la Bible, et suivant celle de Saül*, Paris, Frédéric Morel, 1573.

La Taille, Jean de, *Saül le Furieux, tragedie prise de la Bible, faicte selon l'art et à la mode des vieux Autheurs Tragiques*, Paris, Frédéric Morel, 1572.

La Vigne, André de, *Le Vergier d'honneur nouvellement imprimé à Paris. De l'entreprinse & voyage de Naples auquel est comprins comment le roy Charles huictième de ce nom à Bannière desployée passa & repassa de journée en journée, de puis Lyon jusques à Naples & de Naples jusques à Lyon. Ensemble plusieurs aultres choses faictes & composées par Révérend Père en Dieu Monsieur Octavien de St Gelais evêque d'Angoulesme, & par maistre Andry de la Vigne Secretaire de la Reyne & de Monsieur le duc de Savoye, avec aultres*, Paris, s.d.

La Vigne, Nicolas de, *De la Noblesse, ancienneté, remarques et mérites d'honneur de la troiesme maison de France*, Paris, Abel Langelier, 1587.

Languet, Hubert et Duplessis-Mornay, Philippe de, *De la puissance du Prince sur le peuple et du peuple sur le Prince*, trad. François Estienne, s.l., 1581.

Latini, Brunetto, *Il Tesoro di M. Brunetto Latini, [...] precettore del divino poeta Dante, nel qual si tratta di tutte le cose che a mortali se appartengono*, Venise, par Marchio Sessa, 1533.

Le Chevalier errant, BnF ms. fr. 12 559.

Le Livre des neuf preux, éditeur, 1507. Avec planches de Jean du Pré.

Le Livre des neufs preux, Paris, pour Michel le Noir, 1507.

Le Mistere du Vieil Testament par personnages ioue a paris hystorie et imprime nouvellement audit lieu auquel sont contenus les misteres ci apres declairez, Paris, impr. par Pierre le Dru pour Geoffray de Marnef, (s.d.).

Le Rocquez, Robert, *Le Miroir d'éternité, comprenant les sept aages du monde, les quatre monarchies, et diversité des regnes d'iceluy*, Caen, Pierre Chandelier, 1589.

Legonissa, Angelo Terzone de, *Opus Davidicum* (vers 1494), BnF ms. lat. 5971 A.

Léopard, Charles, *Le Glaive du geant Goliath, philistin et ennemy de l'eglise de Dieu. C'est un recueil de quelques certains passages, par lequel il sera aisé à tous les fideles qui le liront, de connoistre que le Pape ha la gorge couppée de son propre glaive*, s. l., 1561.

- Lescarre, Nicole, *Palinods, chants royaux, ballades, rondeaux et épigrammes en l'honneur de l'Immaculée conception*, BnF Rés. Ye 2992 et recueil Vidoue, Paris, s.d.
- Louis Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, P.U.F., 1955, tome 2.
- Lyre, Nicolas de, *Exposition et declaration de la Bible tant du Vieux que du Nouvel Testament, selon Lyra et autres, corrigé par Maistre Julien Macho*, Lyon, 1480.
- Macrin, Salmon, *Hymnorum libri sex*, Paris, Robert Estienne, 1540.
- Masures, Louis des, *Tragédies saintes*, Genève, François Perrin, 1566.
- Metezeau, Jean de, *Les CL psaumes de David, Mis en vers françois, & rapportez verset pour verset selon la vraye traduction latine receue en l'Eglise catholique*, Paris, Robert Fouet, 1610.
- Michel, Jean, *La prophecie, vision, et revelacion divine revelée par treshumble prophete Jehan Michel. De la prosperite et victoire du treschrestien Roy de France Charles viii. De la nouvelle reformation du siecle. Et du recouvrement dela terre sainte a luy destinee*, s.l. n.d.
- Montjustin, Thierry de, *David persécuté*, in *Œuvres premières du Sieur de Mon-Justin*, Pontoise, s.n., 1601.
- Montjustin, Thierry de, *Oeuvres premières du Sieur de Mon-Justin*, Pontoise, s.n., 1601.
- Pétrarque, François, *Les Triumphe*s, Paris, Denis Janot, 1539.
- Philone, Messer, *Adonias*, Lausanne, Jean Chiquelle, 1586.
- Psautier* (origine incertaine - XIII^e siècle), Londres, B. L., Add. 44 874.
- Psautier de Charles VIII*, Paris, BnF, ms. lat, 774.
- Psautier glosé et hymnaire* provenant de la cathédrale de Metz, B. M. de Metz, ms. 14.
- Pseudo-Philon, *Philonis Iudaei Antiquitatum Biblicarum Liber*, Lyon, S. Gryphe, 1552.
- Raban de Maur, [*Opus de Universo*] *Epistola Rabani ad Ludovicum regem*, Strasbourg, J. Mentelin, [1467].
- Raemonde, Florimond de, *L'Histoire de la naissance, progres et decadence de l'heresie de ce siècle*, Paris, Ch. Chastellain, 1605.
- Romano, Egidio, *De Regimine principum*, Rome, Bartholomaum Zannettum, 1607.
- Sala, Pierre, *Les Hardiesses de plusieurs roys et empereurs*, BnF ms. fr. 584.
- Sala, Pierre, *Les Prouesses [ou Hardiesses] de plusieurs roys, dédiées au roy François Ier*, BnF Ms. fr. 10 420.
- Sala, Pierre, *Les Prouesses de plusieurs roys*, BnF ms. fr. 10420.
- Sauqueville, Guillaume de, *Hosanna filio David*, ms. lat. 16 495.
- Sulpice Sévère, *La sainte Bible reduicte en epitomes, par l'histoire divine et sacree de Severe Sulpice, commençant dés la creation du monde : Translatée fidelement de langue Latine en la Françoisise*, trad. Jean Pinart, Paris, 1579.

- Telin, Guillaume, *Bref sommaire des sept vertus, sept ars liberaulx, sept ars de poesie, sept ars mechaniques, des philozophies, des quinze ars magiques. La louenge de musique. Plusieurs bonnes raisons a confondre les Juifz qui nyent ladvenement nostre seigneur Jesuchrist. Les dictz et bonnes sentences des philosophes : Avec les noms des premiers inventeurs de toutes choses admirables et dignes de scavoir*, Paris, Galliot du Pré, 1538.
- Tillet, Jean du, *Recueil des Rois de France, leurs couronne et maison [...]* (1580), Paris, Jamet et P. Mettayer, 1602.
- Vauquelin de la Fresnaye, J., *L'Art Poétique* (1605), éd. G. Pellisier, Paris, Garnier, 1885, livre I.
- Vérone, Jean de, *Apologie pour Jehan Chastel Parisien, Exécuté à mort pour les pères et escoliers de la Société de Jésus bannis du Royaume de France*, s. l., 1595.
- Vérone, Jean de, *De Justa Henrici tertii Abdicatione e Francorum regno libri quatuor*, Paris, N. Nivelles, 1589.
- Villette, Claude, *Extraict des propheties et revelations des saints Peres [...]*, Paris, Claude Percheron, s.d.
- Vincent de Beauvais, *Le Miroir historial*, Paris, A. Vêrard, 1495-96.

Ouvrages modernes

- Alphandéry, Paul et Dupront, Alphonse, *La Chrétienté et l'idée de croisade*, Paris, Albin Michel, 1995.
- Ambroise de Milan, saint, *Apologie de David, (latin-français)*, éd. Robert Madot, Paris, Cerf, 1977.
- Amyot, Jacques, *Projet d'éloquence royale*, Paris, Belles Lettres, 1992.
- Aristote, *Poétique*, trad. Roselyne Dupront-Roc et Jean Callot, Paris, Seuil, 1980.
- Aristote, *Rhétorique*, trad. C.-E. Ruelle revue par P. Vanhemerlyck, Paris, Librairie Générale française, 1991.
- Association catholique française pour l'étude de la Bible (A.C.F.E.B.) *Figures de David à travers la Bible*, Paris, Cerf, 1999.
- Aubry de Trois-Fontaines, *Chronica Albrici Monachi trium fontium, a monacho ovi monasterii hoiensis interpolat*, dans [Societatis aperiendis fontibus rerum germanicarum medii aevi], *Monumenta Germaniae Historica - Scriptorum*, éd. Paulus Scheffer-Boichorst, t. 23, Hanovre, 1823, pp. 910-11.
- Auerbach, Erich, *Figura* (1944), Paris, Belin, 1993.

- Augustin, saint, *De Golia et David, et de contemptu mundi*, édition bilingue de [MM. Peronne, Vincent, Écalle et Charpentier] in *Œuvres complètes de Saint Augustin*, Paris, L. Vivès, 1876, tome 16, pp. 147-62.
- Augustin, saint, *La Cité de Dieu*, trad. Louis Moreau, Paris, Seuil, 1994.
- Avril, François, et Reynaud, François, *Les manuscrits à peinture en France*, Paris, Bibliothèque nationale, 1993.
- Baroin, Jeanne et Haffen, Josiane, *La prophétie de la sibylle tiburtine. Édition des mss. B.N. fr. 375 et Rennes B.M. fr. 593*, Paris, Belles-Lettres, 1987.
- Bassler, J., « ☐ A Man for all Seasons. David in Rabbinic Literature ☐», *Interpretation*, vol. XL, 1986, pp. 156-69.
- Baumgartner, Frederic J., *Radical Reactionaries ☐the Political Thought of the French Catholic League*, Genève, Droz, 1975.
- Beaulieu, Jean-Philippe, « ☐ Où est le héros? La vacuité de la quête chevaleresque dans les *Angoysses douloureuses* d'Hélisenne de Crenne ☐», in *Héroïsme et démesure dans la littérature de la Renaissance. Les avatars de l'épopée*, Publ. de l'univ. de Saint-Étienne, 1998. pp. 135-46.
- Beaune, Colette, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, 1985.
- Bellarmin, Cardinal Robert (saint), *Explication des psaumes par le cardinal Bellarmin*, éd. E. Daras, Paris, Louis Vivès, 1855, t. 1.
- Belleau, Rémi, « ☐ Les Amours de David et de Bersabee ☐», in [Ch. Marty-Laveaux], *Œuvres poétiques de Remy Belleau*, tome 2, Genève, Slatkine reprints, 1965.
- Beltran, E. et Dahan, G., « ☐ Un hébraïsant à Paris vers 1400 ☐ Jacques Legrand ☐», *Archives juives*, 17, 1981, pp. 41-49.
- Béné, Charles, *Études maruliennes. Le rayonnement européen de l'œuvre de Marc Marulle de Split*, Zagreb-Split, éd. Erasmus et du Cercle littéraire de Split Marulianum, 1998.
- Berger, Samuel, « Les Préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la *Vulgate* ☐», *Mémoires présentés [...] à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, 1^{re} série, 11/2, 1904, pp. 1-78.
- Berger, Samuel, *La Bible française au Moyen Âge. Étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose et en langue d'oïl*, Paris, Imprimerie nationale, 1884.
- Berkovits, Iliona, *Illuminated manuscripts from the Library of Matthias Corvin*, trad. par Susan Horn, Budapest, Corvina Press, 1962.
- Bèze, Théodore de, *Du Droit des Magistrats sur leurs sujets, 1574*. Fac simile avec introduction et notes par M. Marabuto, St Julien de l'Ars, France, 1966.
- Biblia Sacra Vulgata*, Stuttgart, Deutsche Bibel gesellschaft, 1983.
- Bloch, Marc, *Les rois thaumaturges* (1924), Paris, Gallimard, 1993.
- Blunt, Anthony, *La Théorie des arts en Italie (1450-1600)*, Brionne, Gérard Montfort, 1988.

- Boccassini, Daniela, *La parola riscritta, Guillaume Gueroult, poeta e traduttore nella Francia della Riforma*, Florence, La Nuova Italia, 1985.
- Bodin, Jean, *Les Six livres de la République*, éd. Frémont Christiane et al., Paris, Fayard, 1986.
- Bogaert, Pierre-Marie, « La Bible latine des origines au Moyen Âge. Aperçu historique, état des questions », *Revue théologique de Louvain* 19, 1988, pp. 137-57 et 276-314.
- Bontems, Claude et Raybaud, L.-P. et Brancourt, J.-P. [Bontems, Claude et Raybaud, L.-P. et Brancourt, J.-P.], *Le Prince dans la France des XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, P.U.F., 1965.
- Bovet, Jeanne, « Rhétorique et théâtralité : aspects de la déclamation dans la tragédie humaniste », *Les Arts du spectacle au théâtre*, Paris, Champion, 2001, pp. 51-67.
- Brach, Pierre de, *Oeuvres poétiques de Pierre de Brach*, éd. R. Dezeimeris, Paris, Aubry, 1861-62, vol. 2.
- Brunet, Charles, *Manuel du Libraire*, Genève, Slatkine Reprints, 1990, t. 4.
- Brunet, G., *La France du XV^e siècle*, Paris, A. Frank, 1865.
- Buc, Philippe, *L'ambiguïté du livre. Prince, pouvoir et peuple dans les commentaires de la Bible au moyen âge*, Paris, Beauchesne, 1994.
- Burel, Jean, *Mémoires de Jean Burel, bourgeois du Puy*, éd. A. Chassaing, Le Puy-en-Velay, 1875.
- Calvin, Jean, *Commentaires de Jehan Calvin sur le Livre des psaumes*, Paris, Librairie de Ch. Meyrueis et cie, 1859, t. 1.
- Calvin, Jean, *Institution de la religion chrestienne*, éd. J. Pannier, Paris, Belles Lettres, 1961.
- Calvin, *Sermons sur le livre de Michée*, in [Jean-Daniel Benoît], *Supplementa calviniana*, Neukirchener verlag des erziehungsvereins, Neukircher, 1964, tome 5.
- Campbell, Thomas, « Henry VIII and the château of Écouen History of David and Bathsheba tapestries », *Gazette des Beaux-Arts*, vol. 128, 1996, pp. 121-40.
- Cannuyer, Christian, « Le Bonimée de David et Goliath », *Cercle d'histoire et d'archéologie d'Ath et de la région*, tome 50, 1986, pp. 191-247.
- Cannuyer, Christian, « Miettes sur la ducasse d'Ath. Notre « Samedi de la ducasse » : tradition ancienne ou innovation du XIX^e siècle ? », *Tradition Wallonne*, t. 4, 1987, pp. 79-93.
- Caquot, André et de Robert, Philippe, *Les livres de Samuel*, Genève, Labor et Fides, 1994.
- Catholic Encyclopedia*, New York, 1909, 6 vol.
- Cazeaux, Christelle, *La Musique à la cour de François I^{er}*, Paris, École nationale des Chartes, Tours, CESR, 2002.
- Chamard, Henri, *Histoire de la Pléiade*, Paris, Didier, 1961, 3 tomes.
- Chambers, Bettye, *Bibliography of French Bibles. Fifteenth and Sixteenth Century*, Genève, Droz, 1983.

- Champier, Symphorien, *Les Gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard, avec sa genealogie, comparaison aux anciens preulx chevaliers, gentilx, Israelitiques, et chrestiens [...]*, éd. Denis Crouzet, Paris, Imprimerie nationale, 1992.
- Charpentier, Françoise, *Les Débuts de la tragédie héroïque : Antoine de Montchrestien (1575-1621)*, Lille, Service de reproduction des thèses de Lille III, 1981.
- Chastel, André, «*III*'Apocalypse en 1500 : La fresque de l'Antéchrist à la chapelle Saint Brice d'Orvieto», *B.H.R.*, 14, 1952, pp. 124-36.
- Chrysostome, Jean, *Hom. VI sur la pénitence* in *Oeuvres complètes de saint Jean Chrysostome*, trad. J. Bareille, Paris, Louis Vivès, 1864, t. 3.
- Clément Marot, *Œuvres*, éd. G. Defaux, Paris, Garnier, 1997.
- Cohen, Laurent, *Le Roi David, une biographie mystique*, Paris, Seuil, 2000.
- Coignac, Joachim de, *La Déconfiture de Goliath*, Genève, Adam et Jean Riverez, 1551.
- Colin, Marie-Alexis, *Quatrains du sieur de Pybrac*, Tours, Centre de musique ancienne, 2000.
- Commynes, Philippe de, *Mémoires*, Paris, Belles lettres, 1925.
- Corpus christianorum*, series Latina, vol. 33, Turnhout, 1958.
- Couffignal, Robert, *Le Saint roi David, la figure mythique et sa fortune*, Paris-Caen, Minard Lettres modernes, 2003.
- Courtès, J., *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, 1976.
- Csapodi, Csaba, *Bibliotheca corviniana, The Library of King Matthias Corvinus of Hungary*, Budapest, Magyar Helikon, 1969.
- Csűrös, Klára, «*III*'Sainte sagesse et diabolique démesure d'un roi : Les Amours de David et de Bersabée (1572), épyllion de Rémi Belleau», in *Héroïsme et démesure dans la littérature de la Renaissance. Les avatars de l'épopée*, Actes du colloque international (21-23 octobre 1994) réunis par Denise Alexandre, Publication de l'Université de Saint-étienne, 1998, pp. 165-79.
- Csűrös, Klára, *Variétés et vicissitudes du genre épique de Ronsard à Voltaire*, Paris, Champion, 1999.
- D'Aubigné, Agrippa, *Devoir des Roys et des subjects* in *Oeuvres*, coll. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1969, p. 471.
- D'Aubigné, Agrippa, *Oeuvres*, éd. H. Weber et al., Paris, Gallimard, 1969.
- Dahan, Gilbert «*III*'Exégèse juive de la Bible», *Le Temps des Réformes et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989, pp. 401-25.
- Dahan, Gilbert, «*III*'Juifs et chrétiens en Occident médiéval. La rencontre autour de la Bible (XII^e-XIV^e s.)», *Revue de synthèse*, no 110, 1989, pp. 3-31.
- Dahan, Gilbert, «*III*'Les Interprétations juives dans les commentaires du Pentateuque de Pierre le Chantre», in [K. Walsh et D. Wood], *The Bible in the Medieval World. Essays in memory of Beryl Smalley*, Oxford, 1985, pp. 131-55.

- Dahan, Gilbert, «Une liste de professeurs d'hébreu au collège de royal, du XVI^e siècle au début du XVIII^e siècle», *Archives juives*, 14, 1978, pp. 1-4.
- Dahan, Gilbert, *L'exégèse de la Bible en Occident médiéval*, Paris, Cerf, 1999.
- Dahan, Gilbert, *Les Intellectuels chrétiens et les Juifs au Moyen Âge*, Paris, Cerf, 1990.
- Dassonville, Michel [Dassonville, Michel], *La tragédie à l'époque d'Henri II et de Charles IX*, première série, Paris, PUF, 1989, vol.2.
- Dawkins, Jasmine, «Du Bartas' Debt to Pierre de Brach», *French Studies*, vol. 26, no 4, oct. 1972, pp. 385-393.
- De Bruyne, D., *Histoire de la Vulgate latine pendant les premiers siècles du Moyen Âge*, Paris, Hachette, 1893.
- De Bruyne, D., *Préfaces de la Bible latine*, Namur, 1920.
- De Bruyne, D., *Sommaires, divisions et rubriques de la Bible latine*, Namur, 1914.
- De Lubac, Henri, *Les Quatre sens de l'Écriture* (1959), Paris, Cerf, 1993.
- De Vocht, H., *History of the Foundation and Rise of the Collegium Trilingue Lovaniense, 1517-1550*, Louvain, 1951- 1953, 2 tomes.
- Déclais, Jean-Louis, *David raconté par les musulmans*, Paris, Cerf, 1999.
- Delaveau, Martine et Hillard, Denise, *Bibles imprimées du XV^e au XVIII^e siècle conservées à Paris*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002.
- Delisle, Léopold, *Incunabula biblica, or the First Half Century on Latin Bible*, Paris, Imprimerie Nationale, 1983.
- Delumeau, Jean, *La Peur en Occident* XIV^e-XVIII^e siècles, Paris, Hachette, 1985.
- Demarcel, Guy, «De Wandtapijten met de geschiedenis van David en Betsabee», in *Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire*, tome 49, 1977, pp. 129-51.
- Demerson, Guy, «Paradigmes épiques et collision des genres à propos du *De Bello huguenotico* de Remy Belleau», *Revue de littérature comparée*, vol. 70, no 4, 1996, pp. 445-56.
- Deslile, Léopold, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, Paris, Imprimerie impériale, 1868.
- Deward, L., «Julien Fossetier, polygraphe athois (1455-vers 1532)», *Annales du cercle royal d'histoire et d'archéologie d'Ath*, t. 26, 1940, pp. 1-48.
- Dhanens, Elisabeth, «The David and Bathsheba drawing», *Gazette des beaux-arts*, avril 1959, pp. 215-24.
- Dictionnaire de spiritualité*, Paris, Marcel Villar, 1937.
- Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen-Âge*, Grente, Georges, Paris, Fayard, 1964.
- Dobbins, Frank, «Music in French Theatre of the Late Sixteenth Century», *Early Music History*, vol. 13, 1994, pp. 85-122.
- Dobbins, Frank, «Music in French theatre of the late sixteenth century», *Early Music History*, vol. 13, 1994, pp. 85-122.

- Dobbins, Frank, *Music in Renaissance Lyons*, Oxford, Clarendon Press, 1992.
- Dorat, Jan, *Les Odes latines*, édition bilingue par Geneviève Demerson, Faculté des lettres et Sciences humaines de l'université de Clermont-Ferrand II, 1980.
- Du Bartas, Guillaume Saluste, *Brief advertisement sur sa Première et Seconde Sepmaine*, éditeur, Lyon, Linker, Holmes, 1935-40.
- Du Bartas, Guillaume Saluste, *Les Suites de la Seconde Semaine*, éd. Yvonne Bellanger et alii, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1994.
- Du Bellay, Joachim, *Oeuvres poétiques*, éd. D. Aris et F. Joukovsky, Paris, Bordas, 1993.
- Du Bellay, Joachim, *La Monomachie de David et de Goliath*, éd. Critique E. Caldarini, Genève, Droz, 1981.
- Du Bellay, Joachim, *Œuvres Complètes*, éd. Olivier Millet et Francis Goyet, Paris, Champion, 2003.
- Du Bellay, Joachim, *Oeuvres poétiques*, éd. H. Chamard, Paris, Hachette, 1923, t. 5.
- Dubois, Claude-Gilbert, «David et Saül□l'onction et le droit dans la tragédie biblique française (1563-1601)□», *Revue de théologie et de philosophie*, no 133, 2001, pp 401-20.
- Dubois, Claude-Gilbert, «La composante hébraïque dans les mythes d'origine de la France au seizième siècle□autour du 'règne israélogallique' de Guillaume Postel□», in [P. Carile, G. Dotoli, A.-M. Raugei, M. Simonin et L. Zilli], *Parcours et rencontres. Mélanges de langue, d'histoire et de littérature françaises offerts à Enéa Balmas*, Paris, Klincksieck, 1993, pp. 247-61.
- Dubois, Claude-Gilbert, *Celtes et Gaulois au XVI^e siècle□Le développement d'un mythe nationaliste*, Paris, Vrin, 1972.
- Dubois, Claude-Gilbert, *L'imaginaire de la Renaissance*, Paris, PUF, 1985.
- Dubois, Claude-Gilbert, *La conception de l'Histoire en France au XVI^e siècle, 1560-1610*, Paris, Nizet, 1977.
- Dubois, Claude-Gilbert, *Mythe et langage au XVI^e siècle*, Bordeaux, Ducros, 1970.
- Durrieu, Paul, «Une suite de dessins de Godefroy le Batave (circa 1516)□», *Archives de l'art français*, 1916, pp. 23-39.□
- Écho de la Dendre*, no 167, 2^e année, 1^{er} août 1842.
- Eckhart, Alexandre, *Rémi Belleau, sa vie, sa bergerie*, Budapest, Librairie Joseph Németh, 1917.
- Eisler, Colin, «The Athlete of Virtue, The Iconology of Ascetism□», in auteur, *De Artibus opuscula. Essays in Honor of Erwin Panofsky*, New York, N.Y. University Press, 1961, vol. 1, pp. 82-87.
- Engamarre, Max, «La morale ou la beauté□ Illustrations des amours de David et Bethsabée (II Sam. 11-12)□», dans [Bertam Eugene Schwartzberg et François Dupuigrenet-

- Desroussilles], *La Bible imprimée dans l'Europe moderne*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1999, pp. 447-76.
- Engamarre, Max, «Les figures de la Bible. Le destin oublié d'un genre littéraire en image (XVI^e-XVII^e siècle)», *Mélanges de l'école Française de Rome (divis. Italie et Méditerranée)*, no 2, 1994, pp. 549-91.
- Engamarre, Max, «Les représentations de l'Écriture dans les Bibles illustrées du XVI^e siècle. Pour une herméneutique de l'image imprimée dans le texte biblique», *Revue française d'histoire du livre*, 86-87, annés, pp. 118-189.
- Engamarre, Max, «David côté jardin □ Bethsabée, modèle et anti-modèle littéraire à la Renaissance», in *Mélanges Daniel Ménager*, Genève, Droz, 2003, pp. 533-42.
- Érasme, *Correspondance d'Érasme*, éd. Aloïs Gerlo et Paul Foriers, Paris, Gallimard, 1976, t. 5 (1522-24).
- Érasme, *Œuvres*, éd. Blum et alii, Paris, Robert Laffont, 1992.
- Érasme, *Opus epistolarum D. Erasmi*, éd. Allen, Oxford, 1906-1958.
- Febvre, Lucien et Martin, Henri-J., *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1971.
- Feldman, Louis H., «Josephus' Portrait of David», *Hebrew Union College Annual*, 60, 1989, pp. 129-74.
- Feldman, Louis H., «Josephus' Portrait of Saul», *Hebrew Union College Annual*, 53, 1982, pp. 45-99. □
- Ficin, Marsile, *The Letters of Marsilio Ficino*, éd. P.-O. Kristeller, Grande-Bretagne, Shephard-Walwyn, 1988, vol. 2.
- Forthomme, Bernard, *La folie du roi Saül*, Paris, Seuil, 2002.
- Foster, Genette, *The Iconology of Musical Instruments and Musical Performance in Thirteenth-Century French Manuscripts Illuminations*, (Ph. D. diss., City University of New York), Ann Arbor, 1977.
- Foucault, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- Fourdin, E., «La Procession et la foire communales d'Ath», dans *Annales du Cercle d'archéologie de Mons*, t. IX, 1868, pp 1-69.
- Fragonard, Marie-Madeleine, *Par ta colère nous sommes consumés. Jean de La Taille auteur tragique*, Orléans, Paradigme, 1998.
- Frappier, Louise, «Spectacle tragique et conception de l'histoire», in (M.-F. Wagner et C. Le Brun-Gouanvic), *Les arts du spectacle au théâtre*, Paris, Champion, 2001, pp. 35-50.
- Frazer, James George, *Le Rameau d'or*, vol. 1, *Le roi magicien de la société primitive*, Paris, Laffont, 1982.
- Frémy, E., *Henri III Pénitent. Études du rapport de ce prince avec diverses confréries et communautés parisiennes*, Paris, 1885.

- Frontain, Raymond-Jean et Wojcik, Jan, *The David Myth in Western Literature*, West Lafayette, Purdue U. P., 1980.
- Frye, Northrop, *Le Grand Code, La Bible et la littérature*, Paris, Seuil, 1984.
- Gallo, F., *Musica nel castello. Trovatori, libri, oratori nelle corti italiane dal XII al XV secolo*, Bologne, Il Mulino, 1992.
- Gastoué, A., *Les trésors des bibliothèques de France*, Paris, éd. Van Oest, 1934.
- Bogaert, Pierre-Maurice, *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Turnhout, Brepols, 1987.
- Gerold, T., *Les Pères de l'Église et la musique*, Paris, Félix Alcan, 1931.
- Giro, Jean-Eudes, *Pindare avant Ronsard. De L'émergence du grec à la publication des Quatre premiers livres des Odes de Ronsard*, Genève, Droz, 2002.
- Gosselin, Edward A., «A Listing of the Printed Editions of Nicolaus de Lyra», *Traditio*, 26, 1970, pp. 399-426.
- Gosselin, Edward, *The King's Progress to Jerusalem. Some interpretations of David during the Reformation Period and their Patristic and Medieval Background*, Malibu, Undena publications, 1976.
- Goudimel, Claude, *Oeuvres complètes*, New-York et Bâle, 1973, vol. 9.
- Graboïs, Aryeh, «Un mythe fondamental dans l'histoire de France au Moyen Âge—Le 'roi David', précurseur du roi très-chrétien», *Revue historique*, 116^e année, tome 287, vol. 1, 1992, pp. 11-31.
- Grégoire le Grand, *Homilia in Ezechihelem*, éd. et trad. Charles Morel, *Sources chrétiennes* no 327, Paris, Cerf, 1986.
- Greimas, Algirdas Julien, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.
- Guenée B. et Lehoux, F., *Les entrées royales françaises de 1328 à 1515*, Paris, CNRS, 1968.
- Guidobaldi, Nicoletta, «La Musique du Prince», *Médiévales*, no 32, 1997, pp. 59 ssq.
- Guillo, Laurent, *Les Éditions musicales de la Renaissance lyonnaise*, Paris, Klincksieck, 1991.
- Guinot, Jean-Noël, «La typologie comme technique herméneutique», dans *Figures de l'ancien Testament chez les Pères, Cahiers de Biblia Patristica* 2, Centre d'analyse et de documentation patristiques, Strasbourg, 1989, pp. 1-34.
- Guy Demerson, *La mythologie classique dans l'oeuvre lyrique de la Pléiade*, [Paris], texte dactylographié de la thèse de doctorat, 1970.
- Haag, Eugène et Haag, Émile, *La France protestante*, Genève, Slatkine, 1966.
- Haffen, Josiane, *Contribution à l'étude de la sibylle médiévale. Étude et édition du ms B.N. fr. 25407 fol. 160v. -172v. : Le Livre de sibyle*, Paris, Belles-Lettres, 1984.
- Hailperin, H., «The Hebrew Heritage of Medieval Christian Biblical Scholarship», *Historia Judaica*, 5, 1983, pp. 133-54.
- Hemerlyck, T. Van, «Où sont les neuf peux? Variations sur un thème médiéval», *Studi francesi*, 42 (124), pp. 1-8.

- Hippolyte de Rome, *David et Goliath*, trad. Solange Bouquet in [A. G. Hamman], *Les Figures bibliques*, Desclée de Brouwer, 1984.
- Hippolyte de Rome, *De David et Goliath*. Trad. Solange Bouquet in [A. -G. Hermann et S. Bouquet], *Les Figures bibliques*, Desclée de Brouwer, 1984, pp. 223-236.
- Holban, Marie, «Quelques remarques critiques sur François de Moulins», *B.H.R.*, tome 52, 1990, no 1, pp. 23-36.
- Huizinga, Johan, *L'automne du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1989.
- Huttar, Charles A., «Brail Grass and Firm Tree—David as a Model of Repentance in the Middle Ages and the Early Renaissance», in [R.-J. Frontain and Jan Wojick], *The David Myth in Western Literature*, West Lafayette (Indiana), Purdue University Press, 1980, pp. 38-54.
- Institoris, H. et Sprenger, J., *Le Marteau des sorcières* (1486), trad. Danet, Grenoble, J. Millon, 1990.
- J.-C. Margolin, *Érasme et la musique*, Paris, Vrin, 1965,
- Jacquet, Louis, *Les psaumes et le cœur de l'homme—étude textuelle, littéraire et doctrinale*, Duculot (Belgique), 1979.
- James, William, *The varieties of religious experience*, Gifford lectures, 1901-02, Londres, Longmans, Green and co., 1929.
- Janson, H. W., «La signification politique du David en bronze de Donatello», *Revue de l'art*, 39, 1978, pp. 33-38.
- Jeanneret, Michel, *Poésie et tradition biblique au XIV^e siècle. Recherches stylistiques sur les paraphrases des psaumes de Marot à Malherbe*, Paris, José Corti, 1969.
- Jérôme, saint, *Lettres*, trad. J. Labourt, Paris, Belles Lettres, 1953, t. 3.
- Jewish Encyclopedia*, [sans nom d'éditeur], 1909.
- Josèphe, Flavius, *Les Antiquités bibliques*, trad. J. Cazeaux, Paris, Cerf, 1976.
- Josèphe, Flavius, *The Works of Josephus*, New updated edition by William Whiston, USA, Hendrickson publishers, 1995.
- Joukovski, Françoise, «La Guerre des dieux et des géants», *Bibliothèque d'humanisme et de la Renaissance*, t. 29, 1967, pp. 55-92.
- Juez Gálvez, F. J., «Marko Marulic Dalmata—Davidiada», *Studia Croatica*, no 145, 2002, [s.p.].
- Jung, Marc-René, *Hercule dans la littérature française du XVI^e siècle. De l'Hercule gaulois à l'Hercule baroque*, Genève, Droz, 1966.
- Junod, Samuel, *The Prophetic Ethos : The Creation of a Figure of the Enunciation in Agrippa d'Aubigné's Les Tragiques*, Baltimore, UMI publications, 1999.
- Justin Martyr, *Dialogue avec Tryphon*, in Migne, éd., *Œuvres complètes*, Paris, 1994, pp. 308-309.
- Kantorowitz, Ernst, *Les deux corps du roi*, (1957), Paris, Gallimard 1989.

- Kirkwood, Gayle, «Kings, Confessors, Cantors and Archipellano», in [Philippe Vendrix], *Johannes Ockeghem, Actes du Xle colloque international d'études humanistes*, Paris, Klincksieck, 1998, pp. 128-37.
- Kish, Guido, *Pseudo-Philo's Liber Antiquitatum biblicarum*, Notre Dame (Indiana), Publ. in Medieval Studies of the University of Notre Dame, 1949.
- Konigson, Élie, «La Cité et le prince» premières entrées de Charles VIII», in [Jacquot, Jean et Konigson, Élie], *Les fêtes de la Renaissance*, Paris, C.N.R.S., 1975, t. 3, pp. 55-69.
- Kosuta, Leo, «Fortunes and misfortunes of a book by Marko Marulic» *De institutione bene vivendi per exempla sanctorum*, Venise, 1507», in *Most/ Bridge Literary Magazine*, nos 1-4, 1999, pp. 140-44.
- Krauss, Samuel, «Le roi de France Charles VIII et les espérances messianiques», *Revue des Études juives*, tome 51, 1906, pp. 87-96.
- Kristeller, Paul Oscar, «Music and learning in the Early Renaissance», in *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Rome, 1956, pp. 451-70.
- Krynen, Jacques, *L'Empire du roi. Idées et croyances politiques en France, XIII^e-XV^e siècle*, Paris, Gallimard, 1993.
- La Bible de Jérusalem*, École biblique de Jérusalem, Paris, Cerf, 1998.
- La Fresnaye, Vauquelin de, *Art poétique*, éd. Georges Pellisier, Paris, Garnier, 1885.
- La Gazette d'Ath*, no 46, 25 août 1844.
- La Gournerie, E. de, *Histoire de François Ier et de la Renaissance*, Tours, 1847.
- La Grange, Marquis de [La Grange, Marquis de], *La Prophetie du roy Charles VIII, par Maître Guilloche Bourdelois*, Paris, Acad. des bibliophiles, 1869.
- La Taille, Jean de, *De l'art de la tragédie*, éd. E. Forsyth avec *Saül le Furieux* et *La Famine ou les Gabéonites*, Paris, Didier, 1968.
- Labande-Mailfert, Yvonne, *Charles VIII et son milieu*, Paris, Klincksieck, 1975.
- Labitte, D. C., *Les Prédicateurs de la Ligue*, Paris, H. Fournier, 1841.
- Lachs, S. T., «The Source of Hebrew Traditions in the Historia Scholastica », *Harvard Theological Review*, 66, 1973, pp. 385 sqq.
- Lacombe, P., *Livres d'heures imprimés au XV^e et au XVI^e siècle conservés dans les bibliothèques de Paris*, Paris, Imprimerie nationale, 1907.
- Lacroix, A., «Relation en prose et en vers de la Joyeuse entrée à Mons en 1470 de Marguerite d'York et de Marie de Bourgogne», dans *Mémoires et publications de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut*, Mons, 1841-1842, pp. 117-38.
- Lamothe, Donat, «La réinterprétation royaliste des textes bibliques, et surtout des psaumes, dans le répertoire religieux de la cour de France (1560-1610), in *La Musique et le rite sacré et profane. Actes du XIII^e congrès de la Société Internatio-*

- nale de Musicologie*, Strasbourg, 29 août - 3 septembre 1982, Strasbourg, association des publications des Universités de Strasbourg, 1986, vol. 2, pp. 418 sqq.
- Le Mangeur, Pierre, *Petri Comestori Historia Scolastica*, in Migne, *Patr. Lat.*, t. 198, 1855.
- Lebègue, Raymond, *La Tragédie religieuse en France*, Paris, Champion, 1929.
- Lecointe, Jean, *L'idéal et la différence. La perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1993.
- Lecoq, Anne-Marie, *François I^{er} imaginaire*, Paris, Macula, 1987.
- Lefranc, A., *Histoire du Collège de France*, Paris, Hachette, 1893.
- Leroquais, *Psautiers manuscrits latins des bibliothèques de France*, Macon, Protat et Frères, 1940-41.
- Leroquais, Victor, *Psautiers manuscrits latins des bibliothèques de France*, Mâcon, Protat et frères, 1940-41.
- Les Neuf preux*, catalogue de l'exposition d'Aurillac, imprimerie du Cantal, Aurillac, 1981.
- Library of Latin Texts*, [CLCLT5], Turnhout, Brepols, 2002.
- Linder, Amnon, «*Ex mala parentela bona sequi seu oriri non potest ; the Troyan Ancestry of the Kings of France and the Opus davidicum of Johannes Angelus de Legonissa*», *B.H.R.*, 40, 1978, pp. 497-512.
- Linder, Amnon, «*L'expédition italienne de Charles VIII et les espérances messianiques des juifs : témoignage du manuscrit B.N. lat. 5971 A*», *Revue des Études juives*, tome 137, 1978, pp. 179-86.
- Linder, Amnon, «*Quelques maîtres de l'Université de Paris vers l'an 1500*», *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen-âge*, 18, 1950/1951, pp. 234-36.
- Lorian, Alexandre, «*Les protagonistes dans la tragédie biblique de la Renaissance*», *Nouvelle revue du seizième siècle*, no 12/2, pp. 197-208.
- Lucin, Bratislav, «*Herculis and the Poets*», *The Most/ Bridge Literary Magazine*, nos 1-4, 1999, pp. 121-26.
- Luther, Martin, *Commentaire de l'Épître aux Galates*, in *Oeuvres*, Genève, Labor et Fides, 1969, tomes 15-16.
- Luther, Martin, *Œuvres*, Genève, Labor et Fides, 1989, tome 3.
- M. Van Herk, *Les Géants processionnels d'Ath*, Mons, 1984.
- Madelénat, Daniel, *L'épopée*, Paris, PUF, 1986.
- Maillart, Pierre, *Les Tons, ou discours sur les modes de musique, et les tons de l'Eglise, et la distinction entre iceux*, Tournay, Charles Martin, 1610.
- Marguerite de Navarre, *Les Marguerites des marguerites des Princesses* (1547) éd. F. Frank, Paris, Librairie des bibliophiles, 1873, t. 3.
- Marot, Clément, *Œuvres poétiques*, éd. Defaux, Paris, Garnier, 1993, 2 tomes.

- Marulic, Marco, *Davidias*, in [Branimir Glavicic], *Marci Maruli Opera omnia*, Split, Knjizevni krug, 1984.
- Marulic, Marco, *Davidias*, in [Branimir Glavicic], *Marci Maruli Opera omnia*, Split, Knjizevni krug, 1984.
- Marulic, Marco, *M. Maruli Davidiadis, Libri XIV*, éd. Miroslavus Marcovitch, Merida (Vénézuëla), publ. de la dirección de cultura de la universidad de Los Andes, 1957.
- Maser, Simone, *L'image de David dans la littérature française*, Orléans, éditions David, 1996.
- Matesic, Sanja, «*Davidiada*» (extraits), in *The Most/ Bridge Literary Magazine*, nos 1-4, 1999, pp. 32-45.
- Mazouer, Charles, «*La Figure de David dans les Tragédies de la Renaissance*», in [Marie-Thérèse Bouquet-Boyer et Pierre Bonnifet], *Claude Le Jeune et son temps, en France et dans les états de Savoie (1530-1600)*, Actes du colloque de Chambéry (4-7 nov. 1991) Chambéry, Institut de recherche et d'histoire musicale des états de Savoie, P. Lang, 1996, pp. 253-61.
- Mérindol, Christian de, «*L'imaginaire du pouvoir à la fin du Moyen-âge*», *Représentation, pouvoir et royauté à la fin du Moyen-Âge*, Paris, Picard, 1995, pp. 65-92.
- Mérindol, Christian de, «*La politique du duc de Lorraine René II (1473-1508) à l'égard de la seconde maison d'Anjou, de la France et de la Bourgogne, d'après le témoignage de l'emblématique et de la thématique*», in [Comité des travaux historiques et scientifiques de France, section d'Histoire médiévale et de Philologie], *Les pays de l'Entre-deux au Moyen Age. 113e congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg, Histoire médiévale et philologie*, Paris, CTHSt, 1990, pp. 61-114.
- Merlin, *Les Prophecies de Merlin, ms. 593 de la Bibliothèque municipale de Rennes*, éd. Lucy Allen Paton pour la MLA of America, London, Oxford U.P., 1926, 2 tomes.
- Meurant, René, «*Contribution à l'étude des géants processionnels et de cortège dans le nord de la France, la Belgique et les Pays-Bas*», dans *Arts et Traditions populaires*, XV, 2, 1967, pp. 119-60.
- Meyer, P., «*Les Neuf Preux*», *Bulletin de la Société des Anciens Textes Français*, 1883, pp. 45-53.
- Mézières, Philippe de, *Songe du Vieil pèlerin, d'après le ms. Fr. 22 542*, Genève, Droz, 1955, 2 tomes.
- Michel, Alain, *In Hymnis et canticis, culture et beauté dans l'hymnique chrétienne latine*, Louvain, publ. universitaires, 1976.
- Michel, Alain, *In Hymnis et canticis*, Louvain, Publ. universitaires, 1976.
- Michel, Alain, *La Parole et la beauté*, Paris, Albin Michel, 1994.
- Michel, Alain, *Pétrarque et la pensée latine. Tradition et novation en littérature*, Avignon, Aubanel, 1974.

- Migne, Jacques-Paul, *Patrologie cursus completus...series secunda...Patrologie tomus Petri Lombardi necnon Divi Thomae Aquinatis...*, Paris, Petit Montrouge, 1845-1846.
- Millet, Olivier, «Éloquence des prophètes bibliques et prédication inspirée□ la ‘prophétie’ réformée au XVIe siècle□», *Prophètes et prophéties au XVIe siècle*, Cahiers V. L. Saulnier no 15, Paris, Presses de l’E.N.S., 1998, pp. 65-82.
- Millet, Olivier, «Marot et Calvin□ chanter les psaumes□», in [G. Defaux], *Clément Marot, Prince des poètes français□, 1496-1996*, Actes du Colloque international de Cahors en Quescy, 1996, Paris, Champion, 1997, pp. 463-76.
- Mistère du viel Testament*, éd. James de Rothschild, Paris, Firmin Didot, 1878-91.
- Montagnier, Jean-Paul C., «Le *Te Deum* en France à l’époque baroque. Un emblème royal□», *Revue de Musicologie*, 84/2, 1998, pp. 199-233.
- Montaigne, Michel Eyquem de, *Essais*, Paris, Garnier-Flammarion, 1979, 3 tomes.
- Montchrestien, Antoine de, *David ou l’adultère*, in [Petit de Julleville, L.], *Les Tragédies de Montchrestien*, Paris, Plon, 1891.
- Montluc, Blaise de, *Commentaires de Blaise de Monluc*, Paris, Leclerc, 1746.
- Morgan, N.-I., *Early Gothic manuscripts I (1190-1250)*, Oxford, 1992.
- Mosnier, Henri, *Le Théâtre au Puy-en-Velay*, Paris, Champion, 1880.
- Neher, André, *Prophètes et prophéties*, Paris, Bibliothèque Payot, 1995.
- Niccoli, Ottavia, *Profeti e popolo nell’Italia del Rinascimento*, Rome, G. Laterza, Biblioteca di cultura moderna, 1987.
- Novakovic, Darko, «La *Davidiade* di Marulic e gli epici protomedievale latini□», *Colloquia Maruliana* IX, 2000, pp. 205-18.
- Page, Christopher, *Voices and Instruments of the Middle Ages, Instrumental Practice and Songs in France 1100-1300*, Londres et Melbourne, J.-M. Dent & Sons, 1987.
- Pallavacino, Pietro Sforza, *Histoire du Concile de Trente*, trad. Migne, Paris, Montrouge, 1844-45, t. II.
- Pasquier, Étienne, *Les Recherches de la France*, Paris, Champion, 1996, tome 3.
- Peletier du Mans, J., *Art poétique (1555)*, éd. Boulanger, Paris, Belles Lettres, 1930.
- Pétrarque, François, *Il Bucolicum Carmen e suoi commenti inediti, a cura di Antonio Avena*, Bologne, Forni, 1969.
- Pétrarque, François, *Les Psaumes pénitentiels, publiés d’après le ms. de la bibliothèque de Lucerne*, éd. Henri Cochin, Paris, L. Rouart et fils, 1929.
- Pétrarque, François, *Lettres de Pétrarque à son frère*, éd. Victor Develay, Paris, Librairie des bibliophiles, 1884, tome 1.
- Pidoux, Pierre, *Le Psautier huguenot*, Bâle, Barenreiter, 1962, 2 tomes.
- Pirot, Louis, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey, 1928-.
- Platon, *Timée*, trad. L. Besson, Paris, Flammarion, 1992.

- Propp, Vladimir, *Les Racines historiques du conte merveilleux*, Paris, Gallimard, 1983.
- Propp, Vladimir, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1970.
- Prudence, éd. M. Lavarenne et J.-L. Charlet, Paris, Les Belles Lettres, 1992, tome 3.
- Prudence, *Psychomachia*, éd. M. Lavarenne, Paris, Belles-Lettres, 1948.
- Pseudo-Philon, *Les Antiquités bibliques*, éd. C. Perrot et P.-M. Bogaert, Paris, Cerf, 1976, 2 tomes.
- Réau, Louis, *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, PUF, 1955, tome 2.
- Reeves, Marjorie, *Prophecy in the Later Middle Ages—A Study in Joachimism*, Oxford, Clarendon Press, 1969.
- Ricoeur, Paul, «Tulpabilité tragique et culpabilité biblique», *Revue d'Histoire et de philosophie religieuse*, vol. 33, 1953, 285-307.
- Robert, A. et Tricot, A., *Initiation biblique—introduction à l'étude des Saintes Écritures*, 3^e éd., Paris, Société de Saint Jean l'Évangéliste, 1954.
- Ronsard, Pierre de, *Œuvres complètes*, éd. Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, Gallimard, 1994. 2 vol.
- Rosenthal, Olivia, «Aux frontières de l'épique et du lyrisme», *Revue de Littérature comparée*, vol. 70, no 4, 1996, pp. 456-67.
- Roth, C., «The Last Years of Abraham Zacut», *Séfarad*, 9, 1949, pp. 445-455.
- Rothschild, James de [Rothschild, James de], *Mistère du Vieil Testament*, Paris, F. Didot et Cie, 1878-79.
- Sala, Pierre, *Chevalier au lion*, éd. Pierre Servet, Paris, Champion, 1996.
- Sanders, J. A., *The Psalms Scroll of Qumrân Cave 11*, Oxford—Clarendon Press, 1965
- Saulnier, Verdun-Louis, «Charles V traversant la France» in *Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint*, Paris, C.N.R.S., 1957.
- Savonarole, Jérôme, *Prediche sopra i Salmi*, Rome, éd. V. Romano, 1969, vol. 1.
- Sayce, R. A., *The French Biblical Epic in the Sixteenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1955.
- Schramm, Percy Ernst, *Die Zeitgenössischen Bildnisse Karls des Gossen*, Hildesheim, Gerstenberg, 1973.
- Schueller, Herbert M., *The Idea of Music. An Introduction to Musical Aesthetic in Antiquity and the Middle Ages*, Michigan, Western Michigan University, 1988.
- Seznec, Jean, *La survivance des dieux antiques*, Paris, Flammarion, 1993.
- Simon, M., *Verus Israel, Etude sur les relations entre chrétiens et Juifs dans l'Empire romain*, Paris, E. de Boccard, 1964.
- Smalley, Beryl, «L'exégèse biblique du XII^e siècle», dans [M. de Gandillac et É. Jeuneau], *Entretiens sur la Renaissance du XII^e siècle*, Paris-La Haye, 1968, pp. 273-93.

- Souchal, Geneviève, «La Tenture de David du musée de Cluny», *Revue du Louvre*, 1972, pp. 43-50.
- Soulié, Marguerite, «Le Théâtre et la Bible au XVI^e siècle», dans *Le Temps des réformes et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989, pp. 635-658.
- Soulié, Marguerite, *L'inspiration biblique dans la poésie religieuse d'Agrippa D'Aubigné*, Lille, service de reproduction des thèses de Lille II, 1980.
- Sperling, Christine M., «Donatello's Bronze David and the Demands of the Medici Politics», *Burlington Magazine*, vol. 34, no 1069, 1992, pp. 218-24.
- Stauffer, R., *Interprètes de la Bible. Étude sur les réformateurs du XVI^e siècle*, Paris, Beauchesne, 1980.
- Steger, Hugo, *David, rex et propheta. König David als vorbildliche Verkörperung des Herrschers und Dichters im Mittelalter, nach Bilddarstellungen des achten bis zwölften Jahrhunderts*, Nuremberg, Erlanger Beiträge, 1961.
- Stephan Ehse [Stephan Ehse], *Concilium tridentinum*, Fribourg, Herder, 1911, vol. 5.
- Suard, François, «La Tradition épique aux XIV^e et XV^e siècles», *Revue des sciences humaines de Lille III*, 1981, pp. 95-107.
- Thomas d'Aquin, *Expositio in Psalmos Davidis*, in *Opera omnia S. Thomae*, Paris, Vivès, 1856, t. XVIII.
- Tinctoris, Johannes, *Complexus effectuum musices*, in [J. Donald Cullington et Reinhard Strohm], *Egidius Carlerius et Johannes Tinctoris, On the Dignity and the Effects of Music. Two fifteenth-century treatises*, Institute of Advanced Musical Studies, King's College, London, 1996.
- Tomasovic, Mirko, «Dimensions and Literary Aspects of Marko Marulic's Davidias», *The Most / Bridge Magazine, A Journal of Croatian Literature*, vol. 1-4, 1999, pp. 115-20.
- Tomasovic, Mirko, «Judita: A Biblical, Humanist and Renaissance Epic», *The Most / Bridge Magazine, A Journal of Croatian Literature*, vol. 1-4, 1999, pp. 115-20.
- Tomasovic, Mirko, *Marko Marulic - Marcus Marulus*, Split, Knjizevni Krug, et Paris, Almae Matris Croaticae alumni, 1996.
- Van Schaik, Martin, *The Symbolism of the Harp in the Middle Ages*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1992.
- Vaucher, André et Vincent, Catherine, *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, Cambridge, James Clarke, 1997.
- Vaucher, André, *Saints, prophètes et visionnaires, Le pouvoir surnaturel au Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, 1999.
- Vauquelin de la Fresnaye, *L'Art Poétique*, Paris, Garnier frères, 1885.
- Vergerio, Pier Paolo, *Petri Pauli Vergerii ad Ubertinum de Carraria de ingenuis moribus et liberalibus adolescentiae studiis liber*, éd. C. Miani, in *Atti e memorie della*

- Società istriana di archeologia e storia patria*, N. S. 20-21, 1972-73, pp. 183-251.
- Viet, Patrice, «Le Chant, la Réforme et la Bible», in *Le Temps des Réformes et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989, pp 657-81.
- Weinstein, Donald, *Savonarole et Florence. Prophétie et patriotisme à la Renaissance*, Princeton, Princeton U.P., 1970.
- Wintermitz, Emmanuel, *Gli strumenti musicale e il loro simbolismo nell'arte occidentale*, Turin, Boringhieri, 1982.
- Wogue, L., *Histoire de la Bible et de l'exégèse biblique jusqu'à nos jours*, Paris, Imprimerie nationale, 1881.
- Yates, F., *Les Académies en France au XVI^e siècle*, éd. Thierry Chaucheyras, Paris, PUF, 1996.
- Yates, Frances A., «La mémoire médiévale et la formation d'un système d'images», in *L'Art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1975.
- Yates, Frances A., *The French Academies in the Sixteenth Century*, Londres, Warburg Institute, 1947.
- Yates, Frances Amelia, *Astrée, le symbolisme impérial au XVI^e siècle* (1975), Paris, Belin, 1989.
- Zamora, Johannes Aegidius de, *Ars musica*, éd. M. Robert-Tissot, Rome, American Institute' of Musicology, 1974.
- Zingel, Hans, *König Davids Harfe in der Abendländischen Kunst. King David's harp as represented in European art*, Cologne, 1968.

Dominique Vinay-Gilbert,

en collaboration avec

Madame Mauricette Vinay

ANNEXE

Transcription du manuscrit latin BnF 5971 A,

OPUS DAVIDICUM

d'Angelo Terzone de Legonissa



OPUS DAVIDICUM

Karolo Maximo Regi Regum et Domino dominantium christianissimo in speciali Franciae, Apuliae et Jerusalem, F. Johannes Angelus de Legonissa Seraphici or(dinis) Minorum humi(lis) sa(lutem) di(cit).

Non potens tuas ego laudes, christianissime Rex, quae, dum Martis arma parantur, in hominum ora crescunt, proferre. Cum et interdum clamorosis in me vocibus et armis ex opposito aemuli tui insultarunt, sed quoniam solus deus, veluti cordis scrutator, ita et linguae refrenator est, benivolam servitatem, quam adversus Tuam christianissimam Majestatem gero, silentio tegere non valeo. Et ut de principum factis proeliisve loquamur, cuicumque est homini, propter rationis continuam cum sensu pugnam, innatum et quamdam in generosis animis militiam specialiter allatam esse cognoscimus.

Cur itaque ego te, Karole, Francorum Regem tanto a tenellis annis prosequar amore miratus sum equidem. Credimus enim Angelum quemdam, prout theologicus sermo demonstrat, alicuius hierarchiae provinciam aliter quam ab // [fol. 1v] homine distinctam gubernare Regemque ex suo ordine constituere ac illi amicos ex diversis regionibus adsignare. Nec hoc ab astrorum motibus, dumtaxat coinquantibus, necessitare vero minimum posse credimus, nisi quantum divina permissione disponitur. Voluntas enim nostra, quae mere libera, hoc eligere, illud renuere est.

Cognita igitur tua bonitate, Karolum, Francorum Regem, sub ratione boni, recta cum ratione, opto, alterum sub ratione mali respuo.

Idcirco voluntas mea te vult, te amat, animoque medullitus amplectitur, ea videlicet christianitatis ratione qua malos confutare, justos erigere curas. Mos quidem Davidici est «deponere potentes de sede et exaltare humiles», sanctam Dei Ecclesiam extollere.

Et cum hos meos conceptus manifestare temptassem et te praedecessoresque tuos, christianissimos videlicet Reges, de Israelitica domo David Regis sumpsisse ortum, quoniam, sicut enim ille ex fide incarnandi christianissimus fuit, ut ait de Jesu

Christo meo, ita(que) et tu de incarnato jam verbo prae ceteris mundi principibus, ut totus clamat orbis, firmiter indubitanterque teneo. Nam in omni religiositate Domus Franciae firmata est □ est enim domini firmiter aedificata, bene fundata est supra firmam petram christianitatis □ petra autem est Christus. Haec quidem tutius T(uae) christia(nissimae) M(ajestati) narrare quam // [fol. 2r] quibusvis ceteris putavi.

Nihil est enim quod ditamine clariore refulgeat quam recta fides in principe □ et dicitur a Rege Salomone □ «Tor Regis in manu dei est. Et ubi voluerit inclinabit illud»¹.

Quam cum Rex justus sederit supra sedem, non adversabitur sibi malignum et, cum huiusmodi sis, idcirco ad illam tam magni operis dicavi intentum, tum ut summam meam in te noscas devotionem □ tum ut Franci ceterive perfecti solidentur, aemuli detractoresve tui etiam de te captent benivolentiam □ tum ut illi qui domum tuam ab infidelissimo Priamo troyano, poetico more, cupiunt emanare et ad illorum priscam gentilitatem tuam Israelitam Genealogiam avertere confundantur. Huius magni ponderis veritatem sumpsimus investigandam. Ex mala enim parentela bona sequi seu oriri non potest, quia ex malo malum producit □ et quoniam, teste Aristote(le), «Parvus error in principio, maximus est in fine»². Verum enim ex bono melius ac optimum derivatur □ ex Davidica Israeliticave familia christianissima fieri possibilitatem actualem esse cernimus. Hoc quidem veritatis causa in lucem produximus. Quod non aspernaberis, oro, quia «Veritas de terra orta est» (scilicet de Domo tua sanctissima)². Ego vero velim ut hoc aeternum opus, sed noviter tuo tempore manifestatum, multi forent mortales.

Et tu, Rex, in aeternum sursum, etiam in Regno tuo, vive et T(ua) christi(anissima) M(ajestas) hoc in Regno feliciter valeat □ // [fol. 2v]

Incipit Prologus in Opus Davidicum, per F(ratrem) Johannem Angelum Terçonem de Legonissa minorum Seraphici ordinis minimum, militem domus Franciae, hasta et gladio linguae.

Divina Providentia, Italicis finibus refranchandis³, in quibus totius orbis praerogativa dignitatis residet, Karolum Regem hominem a deo missum ad relevandam fidem christianorum, a diversis insidiis, rapinae praesertim, prostratam, et saluti

¹ *Proverbes*, 21,1.

² *Ps.* 84 (85), 12.

³ Néologisme (= refringendis □)

destinavit et ordinavit. Terrarum enim principes Dii se modo fatebantur irreprehensibiles. Nulla devotio, nulla pietas, nulla religio. Religiosi deteriores ad gradus fere ordinantur. Opprimuntur iusti, exaltantur mali. Clerus ad mala, clerus ad avaritiam—omnia per «Pecunia(m) falsa(m)—fiunt—simoniae approbantur profecto. Quo primuntur peccata—Pecunia. Quis timetur—Pecunia. Quis deus—Pecunia. Quamvis, nisi proprii, Romani Pontifices excludantur, cum verus Monarcha sit, reliqui minime. Evangelium hodie despicitur. Et comoedias, Bucolica amatoriaque verba in Ranarum fabulis poeticis in hebriati⁴ cantare sollicitant. Ad pristinam jam deorum conversi idolatriam, pseudi prophetae // [fol. 3r] vates vaticinantes futura. Nefandum Jovem nunc Maximum, modo tonantem appellant. Ad huiuscemodi homines perdere ac confutare, inimicos crucis Christi, puerum suum misit.

In huiusmodi quidem studiis praelati hodie suos spirituales filios perdere tempus tolerant ac permirantur propter quod Hely sacerdos sanctus cecidit ac moritur, ignorantes omnem scientiam omnemque artem a sacris litteris, teste canone, habere principium.

Noluit secundum nostra demerita solitam suam abscondere visitationem, sed per Karolum Regem Davidicum, puerum suum prudentissimum, opprobria resecare et Petri jam submergentem navim⁵, depositis metallis plumbi lamineisque gravantibus, ad portum salutis et honorificentiae adducere.

Aperi igitur oculos tuos, Italia, mundi decus—Davidicum Karolum, christianissimum Regem, ad te missum intueri, in cuius gladio omnes tyrannos tuos mulctabit deus. Aperi etiam oculos tuos, Italia—omnes isti congregati sunt, venerunt tibi, quia nullum violentum perpetuum est. Gallus te excitat—noli amplius dormire. Surgamus ergo strenue—Gallus jacentes excitat et somnolentes increpat. Gallus negantes arguit—cur hoc faciendum est—Quia, Gallo canente, spes redit aegris, salus refunditur, mucro latronis conditur—lapis Teucris et infidelibus, fides revertitur. // [fol. 3v]

Noli timere, Italia, gloria mundi—paulo post, Karolus in fidei unitatem congregabit te, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, post radices malorum evellitionem, et Goliae hastae fractionem magnam. Excitavit dominus servum suum Carolum, ut confundat christianitatis adversarios, quibus saepius dixisti—«Non

⁴ Il aurait fallu «Hebriati—.

⁵ Il aurait fallu «Navem—.

sic, impii, non sic, o Rectores Mundi □ Audite, caeli sapientesque □ loquor □ Audiat, terra (videlicet populi rudes) diu ut avis vestris pravis cupiditatibus, divisionibus □ ad me, qui sum via, veritas et vita, expectavi ut dirigeremini □ in me, ut homo, omnis philosophia □ prout Rex, omne civile vis⁶ □ prout pontifex, canonicum □ ut deus omnis theologia, quoniam Dominus scientiarum deus est. □

Modo ad vanitates, ad insanias falsas mundaverunt(se)⁷ et sanam doctrinam non sustinent, sed ad sua desideria invenerunt malos magistros prurientes auribus, qui a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Et quia non est qui faciat bonum, — non est usque ad unum □ — ideo Karolus Rex, puer Christi, mittitur tunc Gallis, modo Italis, postea orientalibus.

Surgite, o orientales, qui diu in nocte caecitatis, ignorantiae, dormivistis □ Gallus purus et candidus, christianissimas cantando laudes, te etiam a putrido, infidelissimo, carnali somno // [fol. 4r] excitat. Quare tanta et tot mirabilia Karolus hic vere Maximus facit □ Quia manus domini est cum illo. Quis enim opera quae Karolus facit facere posset, nisi fuerit deus cum eo □ Brachium sibi dominus consignavit. Hic est enim ille de domo David qui hac in tempestate mittendus erat, qui cogitatum suum jactat in Domino. Et eum ipse velut agnum mansuetum Dominatorem terrae ducit. Quis ergo non davidicum esse affirmare audet □ Quibus praemiis aut moribus quibusve meritis troyana familia primatum christianorum habere debebat □ Novum quippe testamentum a veteri prodiit □ christianissima domus⁸ ab Israelitica stirpe David descendisse congruum est. Si quidem a pristinis suis christianorum Regem Davidicam prolem esse probare voluerimus, generationem eius quis enarrabit □ Cum per tot Reges, Patriarchas, Duces et Imperatores, tam in veteri quam in nova lege, descendat a Christo praesertim Magno, a quo denominationem habet Domus Franciae christianissima, gloria Francorum christianorum mundiue totius lampas, lucerna et sol, «Lumen ad revelationem gentium et gloria plebis □ Christi «Israel⁹, qui dicit □ «Ego sum lux mundi □¹⁰. Dum igitur Domus Franciae recordatur, hominem laetificat, // [fol. 4v] percutit infidelem, in qua nomen dei scriptum est. Modo enim lux Trionum clarior(que) est per Karolum □ quid sonat, nisi cara lux saeculis Domus Franciae, mundi gaudium □

⁶ = omnis civilis vis.

⁷ Le texte porte □ mundaverunt □, ce qui n'a pas de sens □ la correction « mundaverunt □ implique un c. o. d. □ «Se □.

⁸ = christianissimam domum (sujet de l'infinitive.)

⁹ Cf. *Luc*, 2, 32.

¹⁰ Cf. *Jean* 7, 12.

Adversus quam quidam Itolorum famosos libellos inhonestasque Cantilenas machinarunt. Quod aequo animo de tam Regali et Nobilissima Christi progenie minime potui gerere □ per hoc nostrum opus a tantis opprobriis veritatem retexendam, Tuam Maj(estatem) christianissimam liberandam fore censui. // [fol. 5r]

**Incipit Opus christianissimum seu Davidicum Domus sanctissimae Franciae,
Karolo Maximo Christianissimo Regi Regum et Domino Dominantium
dedicat(um) per eius devotum F(ratrem) Jo(hanem) Angelum de Legonissa,
militem laudis eius sui que seminis aeterni.**

In principio quidem ab Adam, totius terrestris Monarchiae princeps, in statu suae innocentiae, Dominus universalis, post crimen vero vicem tantum gessit Domini □ per lignum quippe perdidit quod Christus in ligno recuperavit. Ab Adam enim usque ad Karolum VIII, Regem Francorum Maximum, inchoandum est, per primogenita electa solum deveniendum, quoniam per ea Davidica domus christianissima Franciae ab aeterno mundo producit, quae in omni loco potentiora fuere □ et in caelo et in terra magna est.

Praesupposito et deum omnipotentem a quolibet, prout vult, aut ex demeritis, dominia, auctoritatem et granditatem removere □ et cuilibet, ex praecognitione dei et gratia, meritis aut quovismodo praecognitis amota condonare. In divina electione constituti primi sunt. Nam electio immutat // [fol. 5v] naturam, ut volunt legistae. Christiani enim, qui olim Gentiles fuerunt, in idolatriis maxime constituti, Cananes dicebantur, circumeuntes corpora mortuorum idola possidentium. Et iste fuit populus quem antea non cognovit, elegit¹¹, qui in auditu auris apostolicae praedicationis convertitur. Peculiarem quoque populum Judaicum, qui sceptrum dedit Regale, pavit manna, mare transtulit et huiusmodi, ex eorum demeritis, quia « ¶h propria venit et ipsi eum non receperunt □¹², sprexit. Et populus electus est gentilis qui in virtute seminis fuit electorum.

Quae quidem electio in Abel, Seth, Enos, Caynan, Malaleel, Jaret, Enoch, Matusalem, Lainechque. Promogenita in divina fuerunt electione per gratiam conservationis □ ii, in

¹¹ On attendrait « ¶lectus est □, mais l'actif met l'accent sur l'intervention divine.

¹² La citation est tirée de *Jean* 1, 11.

lege naturae constituti, terrestria laborantes conservati, in quibus primogenita christianissima in ratione seminali praecipue erant. Uno ordine primates subsequere¹³ debent aut ex linea aut electione. Illi quidem tunc primi, isti vero nunc □ illi prae ceteris populis, tum in sacrificiis, tum in proeliis praeponebantur, sicut christianissimi isti qui primi Reges, primi milites, christianique primi et eximii. // [fol. 6r]

Quod christianissima Domus Franciae per primogenita

secundae aetatis descendit.

Cap. II

Secundae quoque aetatis Principes electi de Domo Christi quae a constructione Arcae et a Noe fabricatore incepit □ Arca enim in fluctibus posita Ecclesiam sanctam Dei, universalem fidem congregatam designat. Noe vero, vir justus, totius illius congregationis custos, pater et Dominus, qui apud poetas Bacchus dicebatur, tum Liber, celsa venit per sidera caeli. Jacens hic ebrius Noe divino amore in Christum sibi futurum, dulcedini dilectionis Arcae fidei conservantis deditus, christianissimus ipse. Sic etiam rex Franciae fidem, Ecclesiam custodit et defendat, inebriatus dulcedine christianitatis, arma ad tutandam ab aquarum fluctibus tum hereticorum Avarorumque, tum tyrannorum, mittitur et sumit. Haec est enim illa Arca illa Domus dei militantis ecclesiae, in qua Sem papa residet cum duobus imperatoribus, Cham scilicet et Japhet, qui non per // [fol. 6v] hereditariam successionem, sed per congruam electionem in Arca praeponuntur.

Noe tamen semper manet, christianissimus Rex Franciae, qui nomen nostrum retinet et conservat. Nec Matusalem, nec alius extra arcam in qua omnis anima vivens conservatur. Nam supra omnes Montes stetisse aquas affert Scriptura □ et dum pax fuit redita mundo in signum olivae, Noe cum Sem, sacerdote summo, Asiam habitavit, quae ab Euphrate Oceanum usque circuit, in ubi medio Jerusalem, quondam sacram civitatem, a suo nomine, condidit □ inde sacerdotalis civitas dicebatur. Japhet quoque partem europam habuit, quae a septentrionali plaga Athaneo Mannoque montibus Ciliciae, Syriae usque Gadin est. Cham quoque Africam tenuit. Quare Rex christianissimus illam debet Jerusalem gubernare ac possidere, respectu etiam

¹³ = subsequi.

primitatis. Melchisemdech¹⁴ qui Elam genuit, a quo Elamitae dicti sunt □ ille vero Assur, a quo Assirii Caldeique dicuntur □ ille Arphasat magnum, a quo Aradii □ ille quidem Lud, a quo Lidii voca(n)tur □ Lud Aram genuit, a quo Siriacy denominantur et Persi □ Aram Heber genuit, a quo Hebrei nomen habent, in quorum lumbis Christianissimi Reges □ sanum est, quia in primogenitura, Dominio et dignitate illi illis in temporibus praeponerentur, ita christianissimi Francorum reges in istis. // [fol. 7r]

Et plures Duces Provinciarumque principes a christianissimis oriuntur Regibus in diversis mundi partibus.

Quod christianissima Domus Franciae provenit

ex primogenitis 3^e aetatis.

Cap. III

Abraham, multarum gentium pater, cuius semen benedictum et exaltatum, «Sicut stellas caeli et velut arena, quae est in litore maris, multiplicatum»¹⁵ et in perpetuis duraturum temporibus in generatione in generationem et in saeculum saeculi, notum in codicibus est.

Etsi Doctores magni pro salvis in Regno beatitudinis collocandis exponant nihil hominis, tanta est sacrae scripturae veritas et vivacitas quod etiam secundum sensum litterae verificari debet, cum non impediat aliquid, sed magis ad decus et gloriam observatur. Et sic semen Abrahae, etiam hoc in saeculo, in saeculis temporibus teneo esse duraturum. Et non in alia domo haec dignitas, primitas et christianitas et perseverantia esse cognoscuntur. Et veluti apud illos semen Abrahae primum erat ut istud Regum Francorum est hodiernis // [fol. 7v] diebus istis apud christicolos praecipuum est. Ait enim Abrahae Dominus deus, postquam a Loth divisus est □ «Leva, inquit, oculos tuos in directum et vide a loco in quo nunc es ad Aquilonem et ad meridiem, ad orientem et occidentem □ omnem terram quam conspicias tibi dabo et semini tuo usque in sempiternum. Faciam semen tuum sicut pulverem terrae □ si quis hominum potest numerare pulverem terrae, semen quoque tuum numerare poterit. Surge

¹⁴ L' auteur l'identifie à Sem, ce qui explique peut-être cette orthographe.

¹⁵ Gen. 15,5 et 22, 17.

ergo et perambula terram in longitudine et in latitudine sua, quia tibi daturus sum eam □ (Haec in *Geneseos*)¹⁶. Sensus litteralis huius saeculi est □ et sempiternatio haec in Judeis non fuit, qui subditi sunt □ et nullus de semine Abrahae orientem et occidentem, meridiem ac septentrionem, nec in longitudinem nec in latitudinem terram habuit, nec Christus cuius «**R**egnum non erat de hoc mundo □¹⁷. Verificari hoc debebat (ur), et in nullo alio, ergo tantum in domo Franciae et in semine christianissimo stat veritas.

Isaac autem immolatio dei figura christianissimi □ qui filios gemellos, Jacob Esauque, genuit. Esau naturam, Jacob vero electionem significat. Electio enim, quocumque modo dato¹⁸, naturam praecedere debet. Jacob enim, antequam de matris ventre exiret, electus est. Et cum // **[fol. 8r]** Esau, secundum ordinem naturae, prius exire voluisset, seu temptasset, in matris utero eius pedem Jacob arripuit. Electio naturam ipsam impedivit et superat. Electio quidem dei est natura, cum sit principium motus in homine.

Rursus ex labore flexus, Esau, eidem a Jacob promissis lenticulis in cibum, hereditariam jurisdictionem, quam naturaliter habebat, renuit. Ex infima cibandi specie animive lentitudine perdidit potestatem. Natura quippe in Esau, Electione in Jacob, tanta hereditandi gratia invalescebat □ etiam favente Matre, caecutiente jam patre Isaac facto, Jacob in electione pervenit, quamvis fraudulenter videatur. Hoc quidem est □ si natura contra electionem insultaverit, omni via electio locum debet obtinere. Quamvis enim christianissimum semen aliquando cecidit a dominio, paulo tamen post exaltatum esse intueor. Minor quippe potestas majori cedere debet.

Jacob itaque, vice quadam, cum Angelo sumpto corpore, cuius pedem manu tenens. Jacob, ter ei Angelus alloquitur □ inquit □ «**D**imitte me, quia aurora est □. Hoc est quia antiqui patres per Angelos celestes instructiones habebant. Adveniente quoque aurora quae parturit lucem, id est Virgo Maria Solem justitiae Christum parturiens. Angeli modo // **[fol. 8v]** novita(te) mittuntur, quia sancti christiani et praecones apostolique illi magni eorum officio functi sunt.

Abraham patrem, Isaac filium immolatum, Jacob spiritum sanctum, electionis auctorem, designamus, qui Joseph genuit □ in Aegypti finibus habitantibus, qui in somnis suis fratribus praeesse verissime vidit. Quid enim haec sonant authentica dicta □ Quae

¹⁶ *Idem* 13, 14.17.

¹⁷ *Jean*, 18, 36.

¹⁸ Il faudrait «**D**ata □, se rapportant à «**E**lectio □.

licet anagogice¹⁹ pro Christo intelligantur, historice tamen allegoriceve pro semine illo corporeo. Christus enim in Abraham secundum seminalem rationem, testante supra Geneseos (librum) Aurelio, non fuit, sed bene secundum substantiam. Et quia secundum seminis proprietatem semen Abrahae in terris primum regnare debebat, quod ex Levi est, qui secundum seminis rationem fuit in lumbis Abrahae, Rex vero christianissimus seu christianissima Domus Franciae in primatum christianitatis electam esse scimus. Saepius quisquis alius ut hanc dignitatem a Domo Franciae remove potuisset, tum infidelis, tum invidus, contra statum christianissimae Domus laboravit. Quae etsi, ut Jacob, declinari a christiana hereditaria²⁰ videbatur jurisdictione, velut Ecclesia, in firma petra aedificata fuit incolumis. Electio pedem a possessione mutat.

Fatigati ceteri principes terrarum circa terrena et propria, lenti celestibus curis □ electio lenticulas naturae donavit ut ex // **[fol. 9r]** pauca cura bonorum lentum esse signarent.

Christianissima Domus Franciae ceteris domibus non dignis ad tantam denominationem super exaltata □ etsi dignae, ab ipsa tamen alta domo Franciae, electione mediante, lentitudinem saepius susceperunt, quamvis enim multae Domus nobilissimae congregaverunt divitias morum et praemiorum. Haec vero christianissima Domus supergressa est universas alias.

Fatigatus rursus ex venatione, jussu patris, Esau, cui cibum parare debebat, qui naturam designat pater □ at mater (Rebeccam do, id est gratia) Jacob auxiliatur. Consiliatrice femina, perire debebat, quia ex femina plena gratiis salus fienda erat. Fatigati ceteri principes venando divitias aliasque huius saeculi vanitates et in populos depraedando □ haec enim liberalissima charitativa chatolicaque Domus semper cum matre steterat Ecclesia nec ab ea discedere voluit per venationes et quaslibet alteras mundi vanitates.

Joseph enim venumdatus corporaliter primo de Christo, seminaliter vero pro christianissimo Rege dicitur □ duodecim enim Regna, veluti 12 in tribus distinctus est mundus □ 2 Reges esse debent tum primi. Et sicut in introitu maris rubri, Primus Juda audacter praecessit, reliquae eum secutae sunt, meruit ex duodecim primatum possidere. Domus enim Gloriosissima Franciae in // **[fol. 9v]** introitu illorum videlicet hereticorum genus mare perturbat, sed per rubrum usque ad sanguinem denotatur. Quamvis aliqua

¹⁹ Corr du texte qui porte «Anagorice □.

²⁰ On attend le substantif «Hereditate □ plutôt que l'adjectif.

potentia aliquando infidelibus, pacis ut destructoribus, resistet, cum in confinibus eius illos sentiat, Domus autem christianissima, quae non solum a confinibus, sed infra Regna sua, omnes tum Judeos, tum hereticos extirpat ac repulit.

Et hoc est quod Rex Israeliticus, vates divini spiritus, egregie memoratur □ «**M**emor fuit in saeculum testamenti sui, verbi quod mandavit in mille generationes □ (finitum pro infinito, moris est scripturae), «**Q**uod disposuit, ad Abraham et juramenti sui ad Isaac, et statuit illud Jacob in praeceptum, et Israel (scilicet Joseph) in testamentum aeternum.²¹ □ Quae omnia, ut diximus, secundum ²² litteram quaerunt veritatem. Subdit autem □ «**E**t pertransierunt de gente in gentem et de Regno ad populum alterum □ (scilicet gentilium Francorum) □. Non relinquet hominem nocere eis, et corripuit²³ pro eis Reges, dicens □ «**N**olite tangere Christos meos □ (scilicet christianissimos Reges) □. «**E**t salvavit eos de manu odientium et²⁴ redemit eos de manu inimici²⁵, quod et in novo veluti in veteri testamento evenit eis. Sub Esau, infideles □ sub Jacob Christianissimi ponuntur. Ergo ex semine Jacob esse scimus. // **[fol. 10r]**

Etiam vinea Domini Sabaoth Domus Israel est. Et, ut ponitur ab Ambrosio, hoc ab Esaya commemorari, per alios quidem sensus ecclesiam, Sinagogam et Animam intelligimus.

Quae domus a Judeis non honorabatur, quia et primum eius Regem necaverunt deb(itores)²⁶. Subdit ipse □ «**A**uferetur a vobis Regnum dei (id est Regalis potestas et domus Israelitica cui Regia Majestas comperit) □ et dabitur Genti □ (id est Francis) «**F**aciendi fructus eius.²⁷ □

²¹ Cf. *Ps.* 105 (104) 8-10.

²² *Id.*, v. 13, mais interprétation contestable de ce verset.

²³ *Id.*, v. 15.

²⁴ *Id.*, v. 14.

²⁵ *Ps.* 106 (105), 10.

²⁶ Interprétation peu sûre □ l'allusion à la vigne permet de penser aux vignerons homicides pour n'avoir pas voulu payer son dû au maître de la vigne.

²⁷ Conclusion de la parabole des vignerons homicides □ *Matt.* 21, 41.

**Quod ex illis a Moyse □
etiam per convenientiam operum suorum.**

Cap. IV

(Moyses)²⁸ quoque litteraturae auctor, Hebreorum populi Ductor et Custos, in quo scripturae lex sumpsit initium □ leges in tabulis marmoreis scriptas in monte recepit □ qui annis 40 aequissime populum rexit. Christianissimus Franciae Rex christianorum primus, quamvis papa, ut Aaron, praeponatur. Et imperatores, ut Josue et Urbis²⁹ pugnatores, tamen Moyses praecipuus □ sic Francorum Rex primus post pontificem Romanum. Imperator vero ut miles Christi est. Officium etiam Imperii in Domo christianissima Franciae successive // **[fol. 10v]** in multis simul ac Regni Primatum possedit, quod in nulla alia domo contigit. De quo posterius Gotomiel quoque, filius eius, primus ex tribu Juda. Et Sanson, filius eius³⁰ fortissimus, Christi figura, christianissimus □ qui portas simul ac Philisteos fregit³¹, Christum tartareas portas Regesque Franciae christianitatis adversarios superasse saepius praemo(nens) stravivit.

Annis vero CC37 non numeratis, Eli sacerdos, arcae legis custos, quae de Christo dicebant dicta servavit □ Rex quidem seu Domus Franciae conservantes arcam legis (scilicet theologiae) parisiis innuit. Per hos omnes Christi fautores, ii Reges Francorum depingunt(ur) □ probabile videtur, non immerito igitur dicimus □

«Eccē Moysen, legum conservatorem in lapidibus, (id est in petram fidei) digito Dei impressas in Domo Franciae, seu in magna urbe parisina, habemus. Et solem videlicet veritatis X horis (id est in X praeceptis) per expositorum auctoritates, veluti Josue milites, possidemus.

Sanson adversus Philisteos decem milia hostes³² invictam fortitudinem Domus Franciae conservat. Sicut enim in Christo omnia finem in plenitudine perfecere, sic etiam post suum ad superos ascensum omnia Israelitici populi, Levi Judaeque tribuum saltim³³ virtutum, operum praemiorumque memoriae, non solum scriptae, verum etiam actu in aliqua // **[fol. 11r]** Domo conservari justum est. Et in nulla alia perseverantiam

²⁸ Début illisible □ (photocopie noire).

²⁹ «Urbis □ il s'agit de Jérusalem.

³⁰ Généalogie fantaisiste □

³¹ Cf. *Juges*, 16, 3.

³² Cf. *Juges*, 15, 15 □ le rédacteur biblique évoque pour sa part mille hommes.

³³ Forme plus rare de «saltem □.

fidei ac sinceram, claram indubitantemque³⁴ veritatem, nisi in christianissima Domo Franciae davidica invenimus, ut testis totus est orbis. Ergo domum hanc sanctam ex semine benedicto et multiplicato Abrahae indubitanter tenere sanum et non absurdum esse putamus. □

**O christianissima Domus Franciae ex David et respectu tum seminis et
promissionis, tum primitiae Regalis, et domationem tyrannorum.**

Cap. V

David quoque, Rex primus, Juda Regali tribu, a deo electus, dictus Israelita, cui dictum est □ «**TD** Rex David, de fructu ventris tui ponam super sedem meam □». ³⁵ Haec enim in praeteritis veteris legis, in Christo et in posteris suis, Regibus Franciae, retinet veritatem. Hoc etiam «**Sedere** □», non solum in beata gloria, sed in temporali Regno intelligendum est. Data est Christo omnis potestas, etiam in terra, quae ut magis divina potentia et apud nos elucescat, in terris debuit conservari.

Cum David primus Rex, Franciae primus mundi Rex de antiqua // **[fol. 11v]** Regali Domo. Electus a deo electione David, Rex Juda □ electus divina electione Rex Francorum, □ de fructu David sedere supra sedem dei □ christianissimam manifestum est. Cur enim Israelitica diceretur seu christianissima Domus □ Ductor Judeorum David, ductor christianorum Rex christianissimus. Congruum enim est ut christianissimus christianos ducat □ sceptrum enim Regale christianitatis in Domo Francorum est. Domus Franciae in praesenti regimine christianorum Regni illaque Domus davidica apud priscos vocabatur. Non enim in veteri lege prophetarum imperatores fiebant qui a paganis Romanis sunt derivati □ primitas aut Regia in Mosayca lege et in Christo residet, viget et conservatur, qua Domus Christi fungitur ferme semper. David quoque Goliam Saulque tyrannos domuit et perdidit □ christianissimi Reges Turcos Infideles ceterosque tyrannos semper persequuntur et lacerant, ut hodiernis temporibus experientia perspicua demonstrat. Haec est enim illa Regalis sedes in caelis terrisque non vacua, sed semper firmior, «**Sedes tua, Deus omnipotens, Rex, in saeculum saeculi.** □» ³⁶ Virga directionis,

³⁴ Le texte porte «**Indubitantamque** □».

³⁵ Cf. II *Samuel*, 7, 12 et *Ps.* 131(132), 11.

³⁶ *Ps.* 144 (145), 13.

virga regni tui, etiam in terris regnare fecisti □ percussisque insidiatoribus, fugatis ex Israel opprobriis, annis 40 regnavit. // [fol. 12r]

Solomon, filius eius sapientissimus, qui tam christianissimus fuit quod Christum □ in lapide in caput anguli posito □ praedilexit.³⁷ Intuens enim christum «□bicum ubi caput reclinet non habere□³⁸, gloriosissimum sibi palatium fabricavit et templum in quo in figuram eius sacrificia offerre ordinavit. Audiensque quodam in ligno esse moriturum, quod funditus in terram³⁹ abscondit. In scribendo enim tot volumina, tum sapientiae, tum proverbiorum, aliorumve librorum, quod in tanto Rege in regendis provinciis occupato mirabile fuisse confitemur. Ceterosque principes ad habendam sapientiam dictis incitavit et exemplis □ quam quidem sapientiam plurimi Francorum Reges per hereditariam ab eo successionem ausi sunt, ex quibus beati et sancti manifeste fuerunt.

Roboam, filius eius, qui tum in Judea regnavit christianum Regem solum in Francis interdum regnare demonstrat. Postea linealiter secuti sunt Asa, Josaphat, Joram, Ochozias, Zotholias, femina⁴⁰, Josias, Amesias, Ozias, Joathan, Achaz □ Ezechias, Amon, Manasses, Josias et Elyachym, ii Davidicae prolis lineam stirpem tenentes, nec in factis possunt esse aequales, annis vero CCCCC et novem feliciter imperantes. Si quidem in lumbis istorum Reges Franciae // [fol. 12v] steterunt, tanto magis in Israeliticis Regibus viguerunt, videlicet Hyeroboam, Nadab, Baasa, Hela, Amri, Achab, Ozzias, Joram, Jen, Joacab, Xiosas, Hyeroboam, Zacharias, Sellumelies, Manaem, Faceas, Facee, Osee. Ii Davidici fuere seminis □ sicut enim hodie apud nos christianissimi Reges per excellentiam in chriticolis sunt, sic illi in populo Israelitico a quibus Reges Franciae tale vestigium habuere. In Judeis enim stirps Franciae jacuit, quia, teste Evangelio, «□salus ex Judeis⁴¹ est ab istis quidem Israeliticis Regibus Domus Franciae est, quia Rex Cantor Christi ait □ «□Et filii eorum usque in saeculum sedebunt supra sedem nostram□.⁴²

Ecceque manifesta sit divina in Regibus christianissimis Promissio. Qui enim erraverunt, connumerandi non sunt.

³⁷ Ps. 117 (118), 22.

³⁸ Luc, 9, 58.

³⁹ On attendait «□h terra□.

⁴⁰ Il s'agit d'Athalie. Les noms ont été maintenus dans leur graphie originelle.

⁴¹ Jean, 4, 22.

⁴² Ps. 131(132), 12.

**Per primogenita in transmigratione Babillonis,
quod etsi per peccata populi admiserunt Regale decus,
adhuc ex Israeliticis Regibus descendunt.**

Cap. VI

Jerusalem, civitas Dei, dum vitiis dedicaretur altera Babilon facta, ideo Babillonis data est in rapinam templique tam magni spoliationem, divina // [fol. 13r] ultione, templum domini spoliaverunt □ dignitatem et gloriam perdiderunt et dominio Davidicum sceptrum privatum fuit, 70 annis captivitate durante. Hebreorum quoque miseretur Chyrus, Persarum Rex □ 50 milia hominum in Judeam remisit. Post transmigrationem Babillonis, Jeconias genuit Salatiel. Quo tempore, Alexander Macedo Hebrorum Regnum occupat auferens⁴³ quod a Chaldeis (relictum erat). Annis vero quattuor ipse in Judea(m) rexit Regale Davidicum sceptrum. Centum et X9 annis steterant sine Regno. Quid enim hoc sonat □ Nisi quod Davidici ut homines, quorum est natura peccabilis, peccarunt, ex quo post modum privati sunt Dominio. Peccatum enim gratiam expellit, quia duo contraria clamant Philosophi, simul stare nequeunt. Purgatis vero sceleribus, in sede Regnandi restituuntur.

Abraham, David etiam et reliqui pericula in se Regnando passi sunt. Modo restituti fuere. Et propter temporis distantiam et mutationem variam nomina mutaverunt. Quae omnia in Francorum Regibus acciderunt. Videntes eorum se in tanta gloria interdum locatos, superbi erunt □ post tempus aliquod, fuerunt a deo restituti. Pater enim in suos filios corripit et castigat, non tamen illos penitus extirpare procurat, nec per hoc virtus seminis perditur.

Machabei quippe Reges regnare // [fol. 13v] coeperunt, restituti a deo in Regno, quos quidem de semine David fuisse scimus, quamvis nomen mutaverunt in eorum tempore □ Judas primus, Jonatas frater, Simon frater, Johannes Hyrcanus Rex, filius eius, Aristobolus □ Alexandra psalma, Hyrcanus pontifex, filius eius, annis CCC37 regnarunt, in quibus christianissimi Reges fuisse non dubitamus, ex quorum etiam semine emanantur successive. Quamvis enim non per lineam primogenitalem essent, sed bene per semen, quia non semper per primogenita descenderunt, ergo de semine David. Jesus Christus autem per primogenita solum propagari nascique debebat, qui in

⁴³ Le texte porte «□bstulens□, participe présent fabriqué sur la forme du parfait□

tali generatione primus «Primogenitus fuit in multis fratribus,□⁴⁴ scilicet a tali recta linea descensis. Jesus ipse, per Salatiel, Zorobabel, Abiud, Achym, Elyachym, Eliud, Sadoch et Eleazar descendere debebat.⁴⁵ Isti quidem Domini erant absque Regno. Ratio est quia Christus ipse noluit Regnum de hoc mundo. Idcirco ab iis divitiis alienum esse decebat, ideo in Regno illo caelorum pauperes istarum falsarum divitiarum Reges fecit et instituit□igitur de pauperibus nasci voluit. In isto vero terreno Regno, quod etiam□ut homo Davidicus, Regnare debebat, voluit Reges potentissimos // [fol. 14r] ordinare et instituere, non quia in istis delectentur bonis transitoriis, sed per ista temporalia spiritualia bona cognoscamus. Sicut Reges sui in terris sunt divites, ita in caelis qui ibi regnare permittuntur, et ultra sinit.

Ordo enim est per notiora nobis ad notiora dei devenire in cognoscendo propter sensus qui taliter positi sunt intellectuique representent omnes veluti Regi□ nam invisibilia nobis per ea quae visibilia sunt evenire, teste Apostolo. Non ergo ridiculum est per christianissimos Reges ad caelorum Reges perspicere. Incogniti erant Davidicae Domus, putati plebei eo maxime quia illi Herodes, alieni et advenae Ascolonita, Tetrarcha, Agrippa, Agrippa filius, dignissimam Judeorum nobilitatem perdiderunt eorumque Genealogiam et volumina comburi tradiderunt ignibus. Sicut enim semen Davidicum per corpulentam substantiam in caelis supra omnes angelos exaltatur ut de Maria ex semine David et stirpe et Christus unctus «□h cuius nomine omnes creaturae flectunt genua□⁴⁶, sic in terris semen David praeponi ceteris debebat(ur). Et nulla alia parentela tot et tanta perseveranter fecisse, praesertim in fide ista, sicut Davidici illi prae aliis perseveraverunt, nisi in Domo Franciae. Ergo Domum illam // [fol. 14v] de Domo David esse quis audeat dubitare□

Ait enim Dominus□ «□lluc, (id est in domo Franciae), producam cornu David.□⁴⁷ Si quidem in persona Christi dixisset, non stat□paravit lucernam (id est lumen fidei christianae) Christo meo, scilicet uncto et Regi nostro. In illo autem tempore Matan genuit Jacob⁴⁸

⁴⁴ Cf. *Romains*, 8, 29.

⁴⁵ Cf. *Matt.* I, 12-15 (mais il s'arrête avant la fin□)

⁴⁶ Cf. Paul, *Phil.* 2, 10.

⁴⁷ Cf. *Ps.* 132 (131), 17.

⁴⁸ Reprise de la généalogie de *Matt.* I, 25. Ce Matan est le père de Joseph «□poux de Marie de laquelle est né Jésus que l'on appelle Christ□. (I, 16)

**Quod non ex Julio Caesare, nec Octaviano,
nisi in caelesti constellatione,
sed bene ex stirpe virginis gloriosae Mariae.**

Cap. VII

Julius Caesar imperator, qui ex Jove aiunt sumpsisse initium, de Domo Francorum penitus inimicus, qui Galliam totam Romanis subjecit, ut ipsemet *de Bello Gallico* in *Commentariis* suis meminit. Et cum hoc non sibi conveniret, violenti morte a suis fuit occisus, quia non aliorum fuit electione vocatus, sed sua voluntate in tanto fuit imperio exaltatus.

Octavianus quoque divina electione quodam modo electus VIII° Idus Januari (dies est Epiphaniae).

Joachim ex tribu Juda ex Anna de tribu Levi Mariam Israelitam gloriosam, de praeclarissimo semine David, ut ipsamet // [fol. 15r] ait in *Cantico* □ «Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini eius in saecula □⁴⁹ (id est etiam per omnia nostra saecula duratura) genuerunt □ quae quidem tribubus⁵⁰ simul tum commiscebantur. Post 14 annis divinitus Joseph filio Jacob, desponsata est.

Maria, ex stirpe Regali, Davidico Regno, virginatis Prima Regina, praecedens honestatis virtutisque, custodia tam corporis quam animae, prae ceteris mulieribus, formosissima, armata liliis, omnium Domina, triumphanter regnans, Regis aeterni sponsa purissima, praeservata.

Cui anno 42 Augusti ex aetheris polis supremus sibi nuntius mittitur Gabriel Angelorum ut, sicut vera Judeorum erat Regina, ita in tanto Magni Dei sponsalitie benedicerentur omnes, ut primogeniti patris aeterni esset Mater, qui caeli terraeque Creator, a quo cuncta⁵¹ sunt Verbo quod dixit et facta sunt. Toto igitur orbe in pace composito, nullum bellum nullaue scissura caelestia corpora producentia, temperata et bene disposita. Universus tunc describebatur orbis et omnis in signum oboedientiae

⁴⁹ «Magnificat □ cf. *Luc*, 1, 55.

⁵⁰ On attendrait «tribus □.

⁵¹ Le texte porte «Quem cuncta sunt □ et «Quo dixit □, ce qui n'a pas de sens.

supra caput tributum ferrent. Et quoniam⁵² haec universalis descriptio et oboedientia non conveniebat Romanis, ille autem cui facienda haec erat oboedientia, taliter orbe disposito, quia tunc agens formam suam inducit, quando patiens bene est // [fol. 15v] dispositum □ idcirco «*dum* medium silentium tenerent omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet»⁵³, Rex pacificus, Christus Jesus, a Regalibus sedibus in hunc mundum in uterum huius Davidicae prolis Mariae venit, in rectam lineam Davidicam. Reges quattuordecim, totidem Patriarchas et Duces in tali recta linea reperit. Verbum ibi caro factum est. Abraham enim ex magna praecedenti fide et David de Domo Christi esse meruerunt. Sic etiam Davidici ac christianissimi Francorum Reges ex posteriori se subsequenti magna prae ceteris fide de Domo Christi esse meruerunt. Et veluti Joseph sanctus Davidicus non fuit Mariam nobilissima(m) pauperem verecundatus accipere virginem intactam, sic christianissimi Reges non dedignantur pro ecclesia sancta Dei quoscumque subire labores □ universalem fidem Dei ecclesiam demonstramus. // [fol. 16r]

⁵² Rapport illogique avec ce qui suit. Ne faudrait-il pas lire plutôt «*quamquam* □ ou «*quamvis* □, logiquement meilleur □

⁵³ Cf. *Sg.*, 18, 14.

Incipit Prologus Militis Davidici Karoli Maximi Regis christianissimi**F. Johannis Angeli Terzoni de Legonissa****or. minorum Cruciferi fidelissimi****Liber II**

Vidisti jam et audivisti, Christianissime Rex Karole Maxime, qualiter usque ad incarnationis tempus processit tuum semen Davidicum. Modo autem quomodo succedit et quod eidem semini nomen imponitur non ignorare oportet. Nam sicut aliquando «Semen Abrahae», aliquando «Semen Jacob», interdum «Semen David», post Christum, «Semen christianissimum» totus clamat mundus □ ecce domus tuae dignitatem nosti □ te quoque Davidicum esse, ex semine Abrahae, Isaac et Jacob ortum sane conspiciamus. Ex isto Jove Christo descendet semen tuum. Historiographi poetaeque errare solent saepius Deum omnipotentem sub nomine Jovis appellare, et male □ illi quidem ipsum non sane percipiunt. Itaque Domum Israeliticam Davidicamve esse certum est. Magis autem quam christianissimus es et nuncuparis □ gaudere simul et laetari // [fol. 16v] debes, quod quidem Israelitam Davidicum esse includit.

Ceteri enim tum Reges, imperatores, tum Duces, christiani tantum dicuntur. Rex Franciae solum christianissimus est □ tu, fidei nostrae lumen, tua Domus sancta, Domus in qua habitare facit Deus unanimes in domo fidei □ «Juravi, ait Dominus, David, servo meo □ usque in aeternum praeparabo semen tuum. Aedificabo in generatione et generationem sedem tuam»⁵⁴ In caelis non generantur □ una dumtaxat ibi stat generatio divina. Ergo in generationibus istis promissum est. «Iterum semel juravi in sancto meo, si David mentiar □ Et semen eius in aeternum manebit»⁵⁵ in Domo (scilicet Franciae.)

Modo qualiter christianissimum semen sit procedendum est. // [fol. 17r]

⁵⁴ Ps. 89 (88), 4-5.

⁵⁵ *Id. ib.*, 36-37.

**Liber 2° □ qualiter Domus sanctissima Franciae
a Christo re et nomine derivata,
Karolo Maximo Regi Regum christianissimo,
per fratrem Jo. Angelum, gladio Amoris militem.
Cap. Primo.**

Jesus Christus, Rex Regum caelorum et Dominus Dominantium et Deus Deorum, aeterni Regis filius et Davidica prolis, primogenitus prae Regibus terrae, per quem Reges regnant, principes imperant, et potentes decernunt justitiam □ virga Jesse, Flos Nazareus, «Qui data est omnis potestas in caelo et in terra»⁵⁶, teste evangelio □ sacerdos summus et propheta magnus⁵⁷, petra a Daniele monstrata statuam Dominorum destruere □ «Lapis factus est mons magnus» □ qui mons ab Isaia declaratur □ «Erit in novissimis diebus (scilicet istis) praeparatus Mons domus Domini in vertice montium □ et elevabitur supra colles»⁵⁸. Domus Franciae in vertice fidei elevata supra alios colles, (id est supra alios mundi principes.) Hic Israelita Davidicus Jesus Christus primus de Domo Franciae, a quo sui Reges christianissimi sunt, ab eo denominati. // [fol. 17v] Semen enim illud non Abrahae amplius, non Davidis, sed Christi Regis. Jam dicitur □ «Semen dei, semen christianissimum». Et illud glossatores intelligant semen Jacob regnare in aeternum □ illi enim sunt sancti beati qui, in caritate fundati et fide, per merita in semine et Regno immarcessibili Jacob regnare merentur. Quod semen ex justitia, caritate, praeceptorumque observantia fit. Et ex hoc semine nati, christiani dicuntur Reges et illi de Domo gloriosissima Franciae ex eorum intensa fide in Jesus semine possunt prae ceteris generari, cum habitudinem seminis naturalis possideant □ nec obstat aliquem interdum Davidici seminis fuisse reprobatum. Omnis christianissimus in Regno Jacob potest ascendere □ non autem omnis christianus in christianissimo semine esse per essentiam potest. Domus itaque Franciae christianissima modo dicitur, quia sicut olim apud veteres ab Israelita Israelitica, ita modo a Christo christianissima est denominata, etiam respectu fidei culmitatem in tali Beatissima Domo conservatam. Nam dicitur a Christo Magistro □ «Qui credit in me, opera quae ego facio, ipse faciet et majora horum

⁵⁶ *Matt.* 28, 18.

⁵⁷ *Daniel*, 2, 34-35.

⁵⁸ *Esaie*, 2, 2.

faciet □⁵⁹ Tanta est enim Domus Franciae credulitas quod // [fol. 18r] si maiorem⁶⁰ in superlativo retinet, non est mirandum □ fides enim donum est dei □ quam si prae ceteris Francis concedatur, ex aliquibus eorum praecognitis meritis est.

Venit autem Christus ille Magnus salvare oves quae perierunt de populo Israel ex infidelitate deorum. Sic christianissimum semen oves quae perierunt de populo christiano ab infidelitate hereticorum in suo ovili per veritatis lumen adducere oportet. Est enim ipse Christus «*lūx mundi* □ qui sequitur eum □ per fidem in evangelica Doctrina, □ non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitae aeternae □⁶¹, licet, anagogico sensu, pro ipso Christo tale lumen intelligatur, pro tropologico de sacro Canone, litteraliter autem pro Genealogia ipsius in Regibus sanctis Franciae. Est quidem «*lūx vera* quae illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum □⁶², (intellectum videlicet agentem per gratiam). Domus christianissima Franciae, tamquam lumen positum, ut per eum errantes per mare huius periculosi itineris, si expedit, etiam vi ad portum orthodoxae militantis ecclesiae adducere⁶³.

Christus enim huius mundi devicto principe, IX^o Anno Tiberii, a Pilato prae fide morti damnatur. Cum qua mortem nostram moriendo // [fol. 18v] destruxit.

Campisque spoliatis Aegyptis, Tartareis Elysiisque nemoribus, post tres dies a mortuis resurrexit. Abraham, Isaac, Jacob, David et plures de semine suo a carcere liberavit. Et in caelis, cum inenarrabili gloria, caelum ascendit empyretum ibique aeternaliter ipsum semen corpulentum Davidicum sedet in caelis, regnans omnia, (Davidicum semen ex puris sanguinibus Davidicae Mariae fabricatum corpus dumtaxat) caro Christi caro est virginis, dicere potentis □ «*Caro mea vere est cibus* □⁶⁴. Dominus noster ad dexteram dei Patris sedet □ mater vero eius, virga Jesse, de stirpe David, supra Angelorum choros, immo supra Seraphynos, locata est. Ecce semen davidicum olim, modo christianissimum tuum, Karole Magnanime, qualiter regnat in aethera inter Angelos ubique □ et quoniam ex quattuordecim Regibus, totidemque Patriarchis et Ducibus Virgo Maria descendit, ex quo Christus ipse, ultimus Rex, ultimus Patriarcha fuit et Dux Hebreorum.

⁵⁹ *Jean*, 14, 12.

⁶⁰ Mot fabriqué sur «*lūx* □ *haja* □.

⁶¹ *Jean*, 8, 12.

⁶² *Jean*, 1, 9.

⁶³ On attendrait «*lūx* □ *adducat* □.

⁶⁴ *Jean* 6, 55.

Jam renovanda erat Jerosolomitana ecclesia in Romana. Et sic christianissimi Reges, in terris devictis hereticis aliisque fidei nostrae hostibus, spoliatis Machumeti simulacris ac idolatriis, et fideles ibidem liberando oppressos, in caelis hoc christianissimum // [fol. 19r] semen magna cum gloria reportatur honoris⁶⁵. Petro ceterique Romani Pontifices, quibus canonica electione claves caelorum Regni dantur ac terrenorum, tradidit Deus Petro omnia regna mundi. Et vicem seminis Jacob gerunt vicemque sanctam rectae lineae et Patriarcharum □ imperatores vicem Ducum et militum Christi □ ceteri mundi Reges, pro XI capitibus tribu(b)um⁶⁶. Rex autem christianissimus Franciae pro Juda Regali tribu est caput □ quae tribus reliquas excedebat in dignitate. Et cum tribu sacerdotali Levi conjungebantur apud veteres □ hoc est quod Francorum Rex cum Romanis pontificibus juridice electis ex fidei concomitantia copulantur. Et ut magis ecclesiam coadjuvet Romanam eiusque miles sit et defensor, Partenopeum Regnum Neapolim Regibus Franciae ut franchent⁶⁷ securentque Romanum consistorium datur Patrimonium illud. Nam π □ □ □ □ □ □ graece, latine virgo est, quia Rex Franciae, qui est de Domo virginis, merito est terrae signi virginis Dominator. Concomitantiam affinitatemque Regalis tribus Judae Franciae cum summa Sacerdotali levitae memorando, hoc divinitus factum esse quis audet dubitare □ // [fol. 19v]

**Ex mirandis huius christianissimi seminis prodigiis
et orbis perfectione, datur etiam, et in seminibus, primitas □**

Prophetarum testimonia.

Cap. 2°

Et ut Francorum christianissima Domus de nobilissimo semine sit David, manifeste patet in Scriptura. Potens divini fulgoris Rex ait □ «**¶** In terra erit semen eius □⁶⁸. Non quidem de caelorum potentia, sed terrestri exprimit, quia dicit □ «**¶** In terra □. Et de nulla alia Domo hoc probari potest □ igitur conveniens est ut Scripturae veritas salvetur, quod de potentissima Domo Franciae intelligatur □ quae ita ut quando

⁶⁵ On attendrait «**¶**ceteris Romanis Pontificibus, mais, comme souvent, la phrase se transforme, d'où la nécessité de la reprise de «**¶**Petro □.

⁶⁶ Le compte de XI tribus est démenti par les deux exceptions suivantes □ Le roi de France est lié à la tribu de Juda, le Pape à celle de Levi □ les autres rois se partagent donc entre X tribus, et non XI.

⁶⁷ *Sic.*

⁶⁸ Renvoi à identifier.

domus Israelitica seu Davidica dicebatur «Sola pro lege ut erat pugnatrix□, sic modo quae christianissima nominatur assidua perseveraque est pro christiana protectrix. Quamobrem sicut Christi mysteria veteribus illis in Regibus Israeliticis parabantur, qui etiam in se ipsis figuras habendo praefigurabant, ita modo qui christianissimi dicuntur eaque per Christum facta sunt renovantur in memoriis. Adhuc immo solo nomine dei⁶⁹ vocantur christianissimi. Aeternitatem, propter hoc, // [fol. 20r] seminis huius confiteri sanum est. Hoc vaticinio praevидitur Esaye□ «Servavi, inquit, te et dedi te in foedus populi, ut susciteres terram (scilicet aridam a fide) et possideres hereditates dissipatas□ (scilicet ab infidelibus) quadragesimo 9° suo et in alio 61□ «Populus autem tuus, omnes iusti, hereditabunt terram (id est christianissimus populus Franciae cum iustis et bonis christianis)□. Et ultra dicit Propheta, hic verus Christi praeco□ «Et dabo opus eorum (scilicet christianissimorum) in veritate. Et foedus perpetuum feri a meis. Et sciet in gentibus semen eorum□, (id est in gentilibus□) Gentes enim pro gentilibus capitur in scriptura). «Et germen eorum in medio populorum. Omnes enim qui viderunt eos cognoscent illos□. Quare□ Quia «Isti sunt semen cui benedixit Dominus□. Quanto ingenio hoc narrat vates□⁷⁰

Hoc quidem Christus, Judeorum Rex verus exprimit□□□□ Haha, Jerusalem, Jerusalem, o quotiens ego volui congregare te quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas (id est Domus Galliae) et noluisti. Dimittamus tot beneficia quae vobis, o Hebrei, dedi. Ideo ecce relinquetur domus vestra deserta (quia Romae et Gallis erat aedificanda) Et circumdabunt te inimici vallo et convastabunt te et ad terram prosternent te, quia non cognovisti tempus visitationis tuae□⁷¹, quae ad litteram // [fol. 20v] sonant de Titu. O mirabile aeternis aeternis□ Judea erat locus promissionis, ubi fluebat lac et mel et modo terra mota est, quae sterilis facta est sine habitatoribus. Vere plorabat Jeremias sanctus in spiritu suo□ «Quomodo□ Sedet sola civitas plena populo□ facta est quasi vidua gentium et non est qui consoletur eam, nisi tu, Deus.□⁷². Quando vertentur ad Christum, ut de Regali tribu Franciae pars Judae pareat□

Nam Vespasiano, patre suo, Regum multorum ac Ducum oratu, Romanum Imperium absumpsit ibidem, relicto Tito filio, qui Jerusalem subvertit et templum destruxit. Et tam magna illa fuit persecutio ut Iosephus qui aderat refert undecies

⁶⁹ Le texte porte «Deum□.

⁷⁰ Les références à *Esaïe* sont exactes (cf. 49, 8 et 61, 7-9). On peut également en rapprocher deux passages analogues (42, 6 et 55, 3).

⁷¹ Cf. *Luc* 19, 43-44.

centena milia gladio fameque periisse □ affirmat □ reliquos in toto terrarum orbe Hebreorum dispersos □ nonaginta milia fuisse invenimus. Quam quidem ruinam a vatibus scriptam habuerunt. Illis vero dispersis, aliqui, divina electione, de Domo David qui vivebant, in Gallis se contulerunt, praesertim qui Christo afficiebantur, ut de Magdalena, Lazaro patet et Marta, nobiles Hebreorum □ et quam plures alii quos sacra scriptura ex solita brevitate dereliquit nec tenet □ hoc scriptura non ponit, ergo non est □ Et quia in paupertate fundandum novum testamentum erat, et fides nostra, et simplicitate⁷³. // [fol. 21r]

Quamobrem Davidica progenies et semen eius in paupertate et inopia fuisse convenienter erat □ cultus Dei in paupertate relevandus foret, qui per Judeorum cupiditatem ceciderat. Hoc quoque exilium Davidicae prolis ab eorum Rege propheta David praedicitur □ Dedisti, ait, nos tanquam oves escarum et ingentibus dispersisti nos in gentilibus □ posuisti nos opprobrium vicinis nostris, subsannationem et derisum his qui in circuitu nostro sunt □ posuisti nos in similitudinem gentibus, commotionem capitis in populis □. Subdit □ « Haec omnia venerunt super nos, nec obliti sumus te □ et inique non egimus in testamento tuo. □ Et quia semen David quod in Gallia erat, quamvis persequeretur etiam a Deo, quoniam universalis illa erat punitio, concludebat enim ipse poeta Hebreorum □ « Exurge ergo, Domine, adjuva nos de semine tuo et redime nos propter nomen tuum. □⁷⁴ Quod in tanta Regali Francorum dignitate adimpletum est et imperio et christianissimo nomine et re. Nam post illam inopiam paulatim semen Davidicum, tribus Regia, exaltari coepit et secundum carnem parentela Christi reservari debebat(ur), ex eius mirificis factis. Et si quis eorum peccaverit, praemio et virtute seminis salvatur. Nec obstat quod non vocentur ut prius, nam, // [fol. 21v] mutata conditione⁷⁵, lege et loco, mutantur et nomina. Tanti autem seminis Davidici inopis substantiae aeternitas probabilis⁷⁶ est a mundo. Ipse vero opiniones adhuc permisisse putamus ante hoc evigilare et suscitare in chisticolis, donec ipse modo Christus voluerit per inutilem christianitatis servum⁷⁷ □ nam veritas, a quocumque dicatur, a spiritu sancto est, etiam (quod absit □) si a diabolo diceretur □ quod veritas sit, patet in his. Ergo, Domine altissime, quam incomprehensibilia et ininvestigabilia sunt opera tua et viae

⁷² *Lamentations* 1, 1.

⁷³ Le texte porte « simplicitat □ en fin de ligne □ j'ai supposé l'oubli de la désinence.

⁷⁴ Citations du *Ps* 43(44), passim.

⁷⁵ On attendrait □ « conditione □.

⁷⁶ Correction du texte qui porte « probalis □.

⁷⁷ Cf *Luc*, 17, 10 (« inutile □ est ici traduit par « quelconque □). Il s'agit de notre auteur, bien entendu.

semitae tuae nobis terrenis vermiculis superbis amplum est □ Non memoratis CC cum 30 annis, qui a Tito usque Silvestrem Papam fluxerunt, in quibus VIII fuerunt christianorum persecutiones. Et sicut Romanum Pontificem tunc persequabantur et clerum fugiebantque homines tribus sacerdotalis Levitae, sic semen Regale Davidicum tribus Juda insimul relevari inceperunt, quae, sicut socii⁷⁸ passionum, ita et consolationum esse debebant. Ex quorum inopia et sanguine fundanda erat ecclesia, Sinagoga nova Christi Magni.

**Magnus Constantinus, veteri spoliato ritu Davidici seminis,
quod sine sceptro diu esse non de(be)bat,
christianissime exercuit.**

Cap. III // [fol. 22r]

Sanctus Constantinus, vir dei christianissimus electus, qui ex femina stabularia natus est □ o semen sanctum, quantum (in) te pro nostra doctrina humiliatum est □ Jam incipiunt ad Regna redire qui diu fuerunt in verecundia et in hominum opprobriis reputati, quia scriptum est □ «**S**uscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem⁷⁹, citharedus⁸⁰ eorum. Hic est enim ille sanctus Israelita Imperator qui reliquis mundi principibus viam christianitatis aperuit. Divina dispositione, recepto baptismo et a lepra (id est peccato idolatriae) cum toto etiam orbe mundato, Imperio in orientale occidentaleque diviso, Silvester divus Papa Romae in pontificali sede restituitur, hoc fidei corpus in medio duorum imperatorum qui duo brachia (sunt). Et papa caput et corpus esse sanum perspicimus. Civitatem a suo nomine Constantinopolitanam quae, cum antea Bizanzium vocaretur, instituit. Et in ea ecclesias mirae magnitudinis fabricavit et condere iussit □ quarum prima □□□□□□□□□□ eorum lingua, est (id est sancta sapientia, ad laudem videlicet filii dei patris sapientia⁸¹ et non alterius // [fol. 22v] sanctae, ut vulgus opinatur.) O si, in primo Constantini sancti accessu, Apollinis divinationem Heliconiadum Musarum, Deorum Dearumque templa corruere oculis conspiceremus, equidem gauderemus □ Delphici tripodes miris ornamentis Constantinopolim in dedecus idolatriae iussit adduci. In Aegeas quippe Ciliciae

⁷⁸ Correction du texte qui porte «**S**ocii □.

⁷⁹ Cf. *Ps* 112(113), 7 et *Sam.* 1, 2, 8.

⁸⁰ On attendrait «**C**itharedo □.

⁸¹ On attendrait «**S**apientiae □.

oraculum ad laudem deinde Veneris filii aeditum destrui fecit, cunctis populis de tam mirabili mutatione dexteræ Excelsi mirantibus expavescentibusque. In sui baptismi memoria, Lateranense palatium in basilicam divi Johannis Baptistae convertitur. Si deorum simulacra in sanctorum convertere templa, sacerdotesque Christi de clipeis locis subterraneis exire vidisses, tu verus christianus ex laetitia lacrimas continere non posses.

Helena quoque, Mater semper Augusta Dominicam Crucem divinitus invenit □ et diem Veneris in crucis sanctissimæ reverentiam, in qua pro nostra salute Christus Rex crucifixus est, instituit venerari. Haec enim christianissimorum Regum opera sunt. Sanctus hic Constantinus de Domo est christianissima quæ Franciæ hodie dicitur. Cur, quaeso, Francorum Reges Crucem in spatulis portare totus dixit mundus □ Nam vox populi, praesertim tantorum populorum, etiam // **[fol. 23r]** proborum hominum, stat firma opinio et manifesta omnium locutio.

Quid sit respondemus de hac christianissima Domo □ Constantinum religionis patrem fuisse inuimus □ in quo haec Domus Jesus Christi eius fide radicari firmarique debebat(ur) et quod semen Davidicum, quod in medio hominum ignoratum steterat, toti manifestaretur orbi. Nam cum filius eius, Constantinus etiam dictus, a patre in Occidentali constitueretur Imperio, in Gallis⁸² mansit, qui, a Britannia revocato Romam a Massentio tyranno liberavit. Tunc in frontibus suorum militum signum crucis impressum est. In visione quoque eidem dictum est □ «**H**ia age □ strenuissime Christi miles □, (monstrato Crucis modulo) □ **I**n hoc signo vinces □. Item maximam Barbarorum fugando multitudinem, suffoca(to) Caesare, circa Danubii flumen positam fuisse legimus. Hoc es enim quia signat servos Dei nostri in frontibus eorum Crux illa quæ in christianissimorum Regum spatulis impressa dicitur, si quidem, ut fertur, possibile est, quoniam tum ex eo verum in eis Davidicum semen ab aliis signatum cognoscatur ex gratia.

Sed quæ Crux haec sit □ Ratione a sensu semota, meditandum est □ Haec est profecto illa christianissimi principis Crux quæ, ut olim Atlas Gigas⁸³ caelum sustentasse astronomia // **[fol. 23v]** sua scientia humeris pingitur, sic christianissimus Rex, accepta in suis spatulis Cruce, videlicet ponderis belli(que) gravamen □ paratis armis, dispositis militibus, semper, ut expedit plus vel minus, arma pro christiana

⁸² Le texte porte □ «**G**alliis □.

⁸³ Le texte porte □ «**G**igans □.

religione sumit, alios (ut moris Galli est) ad hoc excitat⁸⁴. Ipsi primo adversariis nostrae rei publicae⁸⁵ Crucem ostendunt dicentes □ «**E**cce Crucem Domini □ fugite, partes adversae □ Vicit leo de tribu Juda. Radix David, progenies Franca⁸⁶ □.

Secundum vero sensum nostrum de christianissimo Rege hoc verificatur. **E**t quia Christus omnes ad ipsam crucem accipiendam vocat, dicens □ «**Q**ui non accipit crucem suam et venit post me, non est me dignus □,⁸⁷ Conveniens quippe erat ut ii primo signati de suo germine essent. Et quia ad hoc ut christianissimi veri efficerentur, crucem accipe(re) eos primitus oportebat, relicto crucis signo divino universali ab omnibus, in christianissima Domo Franciae, non fractum, sed integrum reperitur □ ibi Crux recolitur □ ibi totius⁸⁸ conservatur. Gaudeat universus orbis de tanto ligno secus decursus aquarum (rerum videlicet mutabilium) plantato □ gaudeat christiana religio quod tantum thesaurum, in quo salus mundi pependit, invenit □ laetetur Francia devotissima ab hoc signo // **[fol. 24r]** demonstrata □ jucundare et tu, filia Sion, christianissima, quod prae ceteris ad hoc electa es, ut sanctissimam Crucem, nobile lignum, et omnia mea, veteribus onerosa, mysteria complentur, possides. Sicut olim in medio Paradisi, in figura huius, sic in te plantata est □ illud mortem, istud vitam donat. In hoc ligno a fluctibus mundi omnis caro salvatur. Cum isto sceptro ligneo domus christianissima adversarios, ut olim Moyses, superat et infidelium amaritudines convertit et mannam fidelibus attulit. Hoc signum crucis christianissimam Domum prae aliis sublimem esse signat, sicut inter cetera signa hoc praecipuum stat □ quod Deus portavit in carne passibili, erit in caelo cum impassibilitate, quando ad iudicandum venerit. Signum Christi non leo, Aquila, aut serpens erit, sed sola Crux □ portabit in vexillo Justinus Imperator, ex cuius sorore natus Justinianus, Caesar dictus est.

**Galli ab eorum natura et quod sint Galliae
et quod sit Francia et unde dicitur.**

Cap. IV // [fol. 24v]

⁸⁴ Le texte porte «**E**xcidat □ □ il n'est pas rare qu'un 't' soit transcrit 'd'.

⁸⁵ Le texte porte «**E**ci publices □.

⁸⁶ On attendait «**F**rancia □.

⁸⁷ Cf. *Matt.* 16, 24 □ *Marc* 8, 34 □ *Luc* 9, 23-27.

Gallia, non a Gallo quodam Rege, sed Galli ab eorum natura feroces ingenioque velociores dicuntur et ad bella promptissimi. Unaquaeque enim provincia, teste Jeronimo, suas retinet proprietates □ Athenienses ingeniosi, Graeci leves, Itali magnanimi, Ispani rixosi, Alemani procaces, Galli validiores et animosiores in armis, quod Julius Caesar in commentariis *De Bello Gallico* (li. VI) ait. Galli rebus divinis intersunt □ sacrificia publica ac privata procurant □ religiones interpretantur. Et in armis potentes. Est enim tanti Imperatoris probatum et magnae auctoritatis testimonium. Nam in omni lege observantissimi sunt Galli. Et quia in eis fundari radicarique debebat(ur) fides, ideo semen Davidicum illis est tantum concessum. Et illud semen in terram bonam seminari dignum erat, «□ut fructum suum daret in tempore suo□»⁸⁹, idcirco in Gallis religiosi, devoti □ qui semper, etiam milites stipendiarii, omnes, aut libros officii divini aut sertas Virginis assidue portant □ singuli ecclesias in mane cum devotione visitant missisque intersunt et sacro cultui, in terris genibus // **[fol. 25r]** flexis.

Quamvis enim diversi sint Galli, nam Gallia quidem triplex est □ Togata seu Parisiensis, quae Francia □ Comata seu Cisalpina, quae a Pyreneis montibus (qui pedemontes hodie dicuntur) et totam Lombardiam continens usque ad litus Adriaticum est □ Brachiata seu Germania Senonensis a Senone urbe dicta, a quibus Senegallia condita est. Veri tamen Galli seu vera Gallia, et de quibus loquimur, Francia est, quae circum Parisius stat, prima, nobilissima nostra. Francia enim non Francio quodam, Antenoris fratre, dicitur, ut a quibusdam historiographis scribitur, nec ab eo denominatur, quamvis frivola et fantastica illorum sit opinio. In bene intuentibus historias patet, immo non (ante) Christi ortum, sed post, non ab infideli Rege, sed Romano Imperatore □

Valentinianus quidem Caesar, dum Galli Alanos, gentem pessimam, in Meotidas paludes superassent ac penitus destruxissent, eos «□Francos□uos□ ab animi Franchytate⁹⁰, et cordis audacia et ferocitate vivacitateque appellavit. Rursus christiani a Mauris «□Franchy□ vocantur. Franciscus item Seraphycus ab illa lingua teste Voragine, dictus est semper □ cum spiritus sancti ardore repletur, ardentia foris verba eructans gallice loquebatur. Quodam enim et speciali prodigio hoc agebat⁹¹, // **[fol. 25v]** ut quoniam ipsa divini numinis, maxime sit expressiva, deo officiosa semper, divina

⁸⁸ On attendrait «□ta□

⁸⁹ Cf. *Matt.* 21, 43.

⁹⁰ Néologisme qui se retrouve assez souvent.

⁹¹ ≠ agebant dans le texte.

semper verba prorumpens, divinam in se elegantiam contineat, dulci suadendo et leni, aspero et duro stilo redarguendo, praecipue polleat □ et nempe talis dominica est quo ad modum securis vitiorum radices incidat, et eorum vincula disrumpat, virtutes fortificet et extollat. Et enim francisci apud Romanos, instar securium signa, erant, quae in terrorem, ut equidem vitiorum, et honorem, uti et ista dei et virtutum, ante consules cunctipotentes primo et angelos atque sanctos, sicut ab et isto refrancatore magni dei vexillum in corpus suum impressum, quali in carne sua christianissimum genus signatum est, deferendo portabantur. Ab animi etiam franchitate gens ea utente⁹² nominata si(e)t □ animi quidem franchitate natali et innata, in bello feritate et in cultura dei verae atque sempiternae veritatis confessione animorum suorum tormentis obstando. Qua plurimum Galli natu magnanimitate vigent tali quippe nomine et lingua et vocari et loqui congruit, qualem in eorum regis manibus aqua et spiritu sancto renati esse, virtute et insigni atque opere perfecto irradiari et ornatum esse decebat, vigeat et splendebat.

O Domus supra domos exaltata □ (Nam sicut virgo Maria, quae de te fuit, // [fol. 26r] illud Canticorum dicitur) □ «□quam multae Domus congregaverunt divitias, tu supergressa es universas □□»⁹³

**Expressa rationum veritas intellectusque capacitas
quod christianissima Domus Franciae non a Troya,
sed a Jerusalem oritur.**

Cap. V

Quam plures in rei veritate errant, qui hanc christianissimam Domum, totius mundi Decus, a Troya derivatam esse balbutient emanatamque et a Priamo quodam originem traxisse. Quod si recte conspiciamus, falcitatis testimonium peribebimus⁹⁴.

Troya enim civitas non fuit, sed patria et provincia □ illa enim quae hodie Thurchya est, olim Troya erat □ Thurchy quippe Troiani sunt. Civitas illa, ad quam Graeci fluxerunt, Ilion, non Troya, dicebatur □ Superbus Ilion⁹⁵ fortissimus fuit. Cur superbi illi habitatores ad christianissimam dignitatem exaltari debebant (ur) □ Si quidem superbi ceciderint, amplius non relevantur □ Lucifer cum sequacibus e caelis

⁹² On attendrait «□tens□.

⁹³ Nouvelle citation suspecte □ On ne trouve rien de tel dans le Magnificat □

⁹⁴ = perhibimus.

⁹⁵ Cf. Virgile, *Énéide* III, 2-3 □ «□ecidit superbus Ilion□.

cecidit, ubi redire locus nusquam erit □ superbissimi idolatrae non debebant in christianissimam sedem extolli. // [fol. 26v] Immo Romae Christi milites, Apostolis venientibus, quicquid Troyanorum fuerat periit et in nihilum redactum est. Israeliti Reges cum Ismaelitis (videlicet Troianis ceterisque gentilibus Cananeis) inimicitias habuerunt et bella, sicut in hodiernum diem inter christianissimos Francorum Reges et Troianos (videlicet Turcos) odia et proelia fiunt ferocissima. Absit ergo tantus error quod quis in posterorum ausus sit Domum Franciae sanctissimam a Troia derivatam asserere □ haec est enim Davidica illa progenies, quae supra sedem dei in saeculum saeculi etiam in hoc mundo sedebit □ sedes christiana est, supra quam christianissima Domus residet, praeponitur, in aeternum regnabit. A Priamo quoque illo produci (ut hanc etiam seriem breviter⁹⁶ conscribamus) □ Dardanus, filius Jovis lascivi, anno 35 Moysi, in provinciam troianam accessit, Eritthonium ex Electra, filia Atlantis genuit □ qui Troyum genuit, a quo dicta est Troia, quae Dardania, a patre suo, dicebatur □ Troyus genuit Ganimedem et iste Ilium genuit, a quo illa civitas Ilion⁹⁷, Regina Troiae, cognominabatur. Ilion genuit Laumedontem, patrem Priami □ quorum genealogia paulo post periit. Si quispiam Romanos olim troianos // [fol. 27r] per Aeneam in Silvium Ascanium Romulumve fuisse delatos assereret, quiescerem □ In quo etiam talis progenies defecit □ Remus, prole in lumbis retenta, Romulus sine caris evanuit. Qui, quanquam a Troyana familia venerit, nec propter hoc omnes Romani a Troia descenderunt □ quidam Romani cives ex diversis partibus fluxerunt, sed mira aut praeclara opera memoranda gesserunt. De Italia, Graecia, Judeaque fuerunt. Erat autem Domus Franciae ab Hebreorum Israelitis descendens. Et totus Gallorum populus olim semper paganus gentilisque fuit, sicut nec omnes Judei de Domo Abrahae, David, Salomonis, Mariae et Christi fuerunt. Absit (absurdum enim est) quod divina propago ab illa scelestissima Domo nasci debuisset □ nec troianum semen tam diu durari ex demeritis congruum erat. Nam Priamus «truncato ingenti trunco»⁹⁸ obiit □ in bello si quidem troiano filii eius mortui sunt, praeter eos, quorum⁹⁹ alterum Polidorum, Virgilio teste, quem pater Priamus, cum jam diffideret armis et urbem cingi obsidione videret, se in summis¹⁰⁰ periculis cernens, ut saltem posteritas sua hoc in filio remaneret, vicino

⁹⁶ Le texte porte □ Brevitem □.

⁹⁷ C'est à dire « Prius □.

⁹⁸ Cf. *Énéide* II, v. 557-558.

⁹⁹ Tout ce récit est parsemé de citations de Virgile (*Énéide*, III, v. 49-54.)

¹⁰⁰ Corr. du texte qui porte □ « Summi □

affini et amico veteri, Regi Thraicio, seu Tratie¹⁰¹ Polimnestori, // [fol. 27v] ut esset ei quo regaliter iuaret, auri cum pondere magno, ipse furtim eum mandarat alendum; qui tamen infelix fuit, ut quem ex hostilibus armis eripuisse et filium in tuto collocari putat et credit, ab avaro amico victricia arma sequente occiditur eumque pater perdidit, quem amici avari manus tela necavit. Alter vero Helenus, qui spiritalia sua et astrorum peritia qua pollebat, Achillidem hostem a maris fluctibus futuris tutum et evasum reddidit. Quam ob rem, nec immerito, gratitudinis officio recepto, non vitam dumtaxat, sed et Regni Pyrrhi hereditariam partem, fratris Hectoris pristinam conjugem in suam habere promeruit. Hunc quidem sacerdotem et Andromace conjugatum sine liberis mortuum legimus¹⁰².

Ad reliquorum natorum mortem Priamum supervixisse historiae tradunt, etsi de hac re variae historiographorum sententiae reperiantur quae tamen famosiores et veriores subsecutus sum et imitatus: per aequivoca saepius historiae fallunt.

Fuit Priamus ergo troianus? – Non tenet: Priamus enim iste qui CCC°XI anno a Christi nativitate, Gratiano imperante, Dux Francorum, et non Rex verus: vera Regum unctio olim inter Hebreos a Jacob et // [fol. 28r] David, «oleo laetitiae» unctis a deo, et inter christianos tantum instituta est. Aliae quidem nationes hos illicite imitant¹⁰³. Gilibertus vero, fidelis scriptor, hoc in coronicis Gallorum invenisse tantum asserit; nec tamdiu durare Priami semen debuit. Quidam autem, dum alicuius parentelae, urbisve, patriae, laudem magnam exprimere volunt, troyanas esse faciunt, ac si alter mundus esset¹⁰⁴ in majoritate¹⁰⁵. Troyani enim, ibi qui remanserunt, steterunt et Turchy sunt. Nec semper propter bella discedunt homines. Dicat quis: «Quod genus Turchae sunt?» — «Certum est quod Turchorum genus esse, respondebitur. Item» «A quo orti sunt» — Non ab illa, nec ab ista generatione, ergo ad se ipsam standum. Turchia non solum a Thurco¹⁰⁶ illo troiano, sed a Troya dicitur, ut in historiis Turchorum Latinorumque patet.

¹⁰¹ C'est à dire «Thraciae».

¹⁰² Ce passage résume un long développement de Virgile au livre III de l'*Énéide*, v. 294-355.

¹⁰³ Ce texte porte «Invitant» qui n'est pas satisfaisant.

¹⁰⁴ Plutôt que «mundus», nous proposerions «modus».

¹⁰⁵ Néologisme créé sur «major».

¹⁰⁶ Sans doute Theucro (1ère ligne du paragraphe suivant) ou mieux Teucro, l'ancêtre fondateur de Troie (d'où le nom de «Teucris» donné aux Troyens par Virgile).

Gallia igitur (illorum est opinio) de Theucro, Antenore, Francio fratribus, quod primus Thurchiam, alter Venetias, tertius Franciam habuere in dominia. Si tempus Antenoris cernatur, dato quid esset, et quid Gallia Francia dicatur, certificatur.

Non igitur Troianos, sed Israelitas christianissimos Reges dicimus, qui et in divitiis, nobilitatibus et armis potentiores fuere. Et eorum gesta, // [fol. 28v] non in poeticis, sed in sacra scriptura approbata cernuntur et a prophetis, immo a Christo, apostolis, doctoribus, ut authenticata.

**Magna laus est etiam toti mundo
quod istud semen secundum suum proprium esse vigeat.**

Capi VI.

Quis Abrahae, Davidis semen, immo et Christi Regis Summi affinitatem spernere audeat et iniquorum se consanguinem fore affirmet □ Quis etiam tantae Davidicae stirpis seriem aeternam esse non teneat, cum et virtutum et gratiarum simul durationis cumulo perfectionem acquirat □ Respectu si quidem divinae potentiae parum hoc profecto erat et ad decorem universi, et Davidicam progeniem aeternis temporibus duraturam esse dignum est, □ Et propter mysteria mea in omni lege facta □ ¹⁰⁷.

Et quo illius Priami Francorum Ducis progenies defecit, si usque ad Karolum hunc Maximum ordinem recte videbimus et mutationem annotabimus □ Priamus ille, qui annis V regnavit, et Marcomirus, filius eius, 30 □ Rex Ferandus primus □ tunc Salicas leges Franci recipiunt, anno Honorii ¹⁰⁸ // [fol. 29r] X ¹⁰⁹ □ Clodius, filius eius, qui Cameratum usque fluvium Somanas suum Regnum crevit □ Maravecus □ Chyldericus; hi ¹¹⁰ infideles fuerunt, qui non solum non christianissimi, sed nec christiani □ qua dignitate privabantur et gratia. Rex vero Clodoneus, qui primus sacro baptismo renatus a sancto Remigio antistite, uxoris persuasionem, quam mirabiliter recepit, cum duobus ¹¹¹ sororibus eius, catholicæ fidei signa et exordia □ Exercitusque virorum plus quam tria milia, ipsa die, cum toto Francorum populo baptizatur. Et dum qui Chrismae unctionis oleum ferre non adesset, ecce subito Columba caelitus missa, ampullam portans

¹⁰⁷ Citation de l'Écriture □ d'après «Thea □ c'est Dieu qui parle.

¹⁰⁸ Le texte porte «Honorii □. Il s'agit de l'empereur Honorien (384-423).

¹⁰⁹ X= decimo

¹¹⁰ Le texte porte «Hii □.

¹¹¹ On attendrait □duabus □

Chrismatis *qua* accepta, Antistes Regem in baptismo inoluit. Haec quidem ampulla in Remensi urbe usque in praesens servatur.

Inde Francorum Reges unguntur *cuius* unctionis virtute tales Reges infirmitates aliquas curant. Ecce enim divina unctio *Christus* enim graece «*unctus*» interpretatur *unctioni* tria concurrunt *Ungens* pater, *unctus* filius, *unctio* spiritus sanctus. Spiritus quidem velle dei est, talis enim unctio divinitus missa his regibus francis tantum est idcirco divina electione tales Reges christianissimi sunt. Et dato quod naturaliter de semine David non esset (quod absit asserere), quia electio naturam // [fol. 29v] mutat *idcirco* Davidicae unctionis facti sunt, et plus *«leo laetitiae»*, pro principibus tuis. Columba illa spiritum sanctum signat *antistes* ille, *Patrem* *Rex* vero Davidicum officium christianissimi uncti Franciae Regis. Quibus igitur meritis haec troyana domus inter christianos talibus praerogativis irradiari convenerat *Sed* bene Domus David ex qua Christus est. Et inter christianos prima teneri congruerat. Sileant de cetero illi qui Domum Francorum troyanam esse affirmant¹¹² *Nunc* electio tanti seminis praerogativam condet. Quis hunc Regem ex aliquo ex polulo Davidico natum non esse asserat *Sunt* enim viae Domini in progenie sua a nobis pro sumptuosis, qui arcana altissimi, in limo constituti, profundi temptamus interpretare difficiles ac impotentes, nisi, speciali praerogativa, quispiam fuerit et privilegio et gratia decoratus. Voluit quidem Christus ipse per me totam¹¹³ christianissimae domus hanc seriem in praesenti tempore manifestare, ut christiani tanta perfida¹¹⁴ tormenta totque seductiones quae, ab initio saeculorum usque modo, substulit, cernerent. O viri terrigenae, si advertimus orientalem ecclesiam, Constantinopolitanum Imperium in manibus canium infidelium esse, // [fol. 30r] et occidentale bracchium infirmum et Romanam Ecclesiam fluctuantem maxime cernimus.

Illius Regis sequamur lineam *Lotharis* filius *Clippericus* *Lotharius* *Clodoneus*, pugnator magnus, qui Aggripinam civitatem, quae hodie Colonia dicitur, cepit *Lotharius* *Theodoricus* frater sublimatur, a Francis vero repudiatur *in* sancti Dionysii monasterio monachus religatur *Hyldericus* frater eius, post quem ille a cenobia revocatur et Rex est *Glodoneus* *Hildebertus* *Clodoneus* *Lotharius* *Chylpericus* *Theodoricus* *Hyldericus*, qui monachus factus est. Et finis horum Priamorum est.

¹¹² Correction du texte qui porte *«affirmare»*.

¹¹³ Correction de *«tutum»*.

¹¹⁴ Correction de *«perfide»*.

Isti XXIII ex hac parentela tatum fuere Reges, qui annis trecentis octuagesimo primo¹¹⁵ regnarunt. Quis igitur sequaces priamos troyanosve affirmet □ Jam finitam esse cernimus¹¹⁶, nec durare debuit, etiamsi non ex troyanis esset, etiam a Christianis originatam, quia tantum sua quaerebant, non quae Jesu Christi fideique suae. Saepius enim pigris suis militibus et vineae suae¹¹⁷ laborantibus¹¹⁸ dicit Salvator □ □ Auferetur a vobis Regnum Dei (id est christianissimum) et dabitur genti facienti fructus eius □. Ergo, o miseri mortales, ad deteriore partem tendentes, // **[fol. 30v]** quia¹¹⁹ stare contemptemini □ Nam illud semen christianissimum semper in mundo stat, ex quo secundum necessitatem fidei dei mittuntur pugnatores □ etsi aspectui nostro talis non representetur ordo, est, quia, sicut in aliis, ita in his, non omnia manifestanda nobis sunt. Modo autem Deo placuit mundo, nostris in mentibus talibus, memorari. Idcirco gaudeamus □ A Troia (id est a miseria) totus mundus oritur □ a Jerusalem vero mundus ipse clarificatur. Et sicut Jerusalem civitas est virtutum, ita et Troya vitiorum. Sensus quidem est Troya □ intellectus autem et ratio Jerusalem, a qua haec sancta Domus descendit. Troyani sensus sunt □ Graeci vero, ratio, quare Pallas dea auxiliata est Danaïs (scilicet sapientia), quia cuncta sapientia agebantur □ Graeci Troyam (id est intellectus, sensus) superavit □ Christi Regis omnia intellectualia sunt, quia, teste Aristotele, Deus non cadit sub sensu. Et Domus haec semper in meditationibus posita, igitur magis ab Hebreis contemplativis quam a Troyanis initiet.

Dominandi Sceptrum Davidicumque semen

Christianissimum in linea Pipinorum.

Exordium sit capitulo septimo. // [fol. 31r]

Et quia Deus ipse, cui nihil clausum est, in quo omnia relucent, Superiorum in vinea sua Sabaoth cognita negligentia, alios elegit et misit electione sua, quoniam naturalia manifestat et ducit in lucem, nobis quoque extraneum, longinquum, remotum quod videtur.

¹¹⁵ Mélange curieux d'un adjectif cardinal avec deux ordinaux □ il eût vullu deux cardinaux.

¹¹⁶ Le sujet sous-entendu de «Esse □ est □ Seriem □.

¹¹⁷ Cette citation qui termine la parabole des vigneronniers homicides (*Mat. 21,43*) revient comme un leitmotiv à chaque changement de dynastie, comme elle l'a été lors du rejet des Juifs au profit des païens.

¹¹⁸ Le texte porte □ «Laboratoribus □.

¹¹⁹ Le texte porte □ «Ad quia □ la préposition ne se justifie pas.

Pipinus, Francorum electione et apostolica auctoritate et a Bonifacio, Maguntiae episcopo, consecratur in Regem, et a Stephano Papa eius progenies Israelitica, ut olim Abrahae et Davidi generatio electorum) benedicatur □ Gloria et Divitiae in Domo christianissima et justitia ei manet in saeculum saeculi □ Et quicumque contra Pipinam generationem bella invasisset, apostolica erat maledictione interdictus.

Astulphus autem, Lombardiae Rex, papiensis Sedis Romanae hostis, Pipinus Italiam in adiutorium Papae veniens, praefatum Astulphum expellit □ paenitens, restituitur. Reverso jam Franciam Pipino, iterum contra Romanam Ecclesiam arma sumpsit □ Pipinus iterum revertens eum penitus debellavit □ Ecce Israelitici Regis suae legis et apostolicae sedis laboriosa defensio et semper illam tutare curando □ Hadriani Papae exactum tempore. // [fol. 31v]

**Imperii Majestas ad christianissimorum
Regum Francorum Manus mirabiliter devenit.**

Cap. VIII¹²⁰

Karolus quoque Magnus, Pipini filius, in Regalis successionis hereditate benedicitur. Dum enim Roma a paganis obsideretur, a Christi vicario ei sepulcri Apostolorum claves, cum multis muneribus, in signis benivolentiae mittuntur, ipsum ad ecclesiam Romanam adjuvandam invitando, qui cum humilitate ac devote hoc suscipiens ad christianam Rem publicam sustentandam devote accessit, Senatus quoque Romani ut olim Octavianus factus patricius.

Hic vere Christi Miles 12 comites palatinos instituit, Christi Regis sectando vestigia in 12 illos fidei capitaneos Apostolos, quorum primus Orlandus sanctus martyr et alii qui divina permissione notissimi sunt, quamvis ab aliquibus fabulae reputantur. Quod in sacris canonicis legibus Karoli contra Agolantem pugna ponitur et victoria, in Decretis (23. 9. 8 ca¹²¹ □ □ □ Si in morte manifeste patet □). Libri quoque historiarum ex Divo Turpino Sanctorum catalogo adscripto, non tantum calamo, sed armis, Karoli Magni Milite // [fol. 32r] qui aderat, et ab aliis latino et vulgari testantur eloquio, Leone tunc pontificante. O vere Christi crucifer pugnator, Karole Israelita Magne □ Hereticorum destructor, fidei sustentator, fidelium corroborator pro quibus meritis digne

¹²⁰ Erreur □ C'est toujours le chapitre VII, fragmenté en plusieurs développements. Le chapitre VIII commencera après le 3ième.

¹²¹ Capitulo. La citation suivante donne le début de ce chapitre.

imperator □ Leonis etiam auctoritate, anno magni christi octo centeno¹²² XV, factus Caesar, quia olim Romae Augusti eligebantur. Et a Graecis in Francis facta est imperii mutatio.

Quid est enim Imperator, nisi Christi Miles et fidei defensor □ Datur enim Imperii nomen praecipuo fideli Militi electo et a Romano pontifice, ut leges et jura confirmant.

Annis vero triginta supra Francos regnavit □ tredecim autem supra Francos Imperatoricae majestatis triumphanti gloria imperavit Karolus hic magnus. Et in ecclesia triumphali Sanctus ex Berta christianissima, ut olim ex Bersabea¹²³ Salomon, mirabiliter natus.

Tantae enim perfectionis fuit quod divus Jacobus Apostolos sibi apparuit, ut iter in Galitiam ab infidelitate mundaret □ «Et sibi semper in omnibus fore adiutorem □ et in fine, ex parte dei, vitam sibi repromisit aeternam. Quamvis enim per Apostolos tota Hispania convertentur ad Christum, reversa nihilominus ad infidelitates vomitum erat.

Karolus autem magnus, miles Christi, primo // [fol. 32v] civitate Panpaluna tribus mensibus obsessa et quia adeo inexpugnabilis erat, nec eam capere posset, oravit ad Dominum, dicens □ «Domine Jesu Christe, pro cuius fide huc me contuli, da mihi hanc urbem □ et tu, sancte Jacobe, ut veram¹²⁴ tuam apparitionem reputem, ut sub manibus meis veniat, esto propitius □ Tunc, quo dicto, muri colapsi funditus ceciderunt. Quo audito, reliquae urbes tributum et claves mittebant. Saracenos autem baptizatos vivere permisit □ alios omnes ense necavit. Visitato divi Jacobi tumulo, totam Galitiam totamque Hyspaniam a mari usque ad mare suo Imperio subjugavit. Et facta est illa patria sub tributo. Lucernam quoque, civitatem munitam, quattuor mensibus obsessam et cum eam capere non potuisset, Summi dei invocato auxilio et divi Apostoli Jacobi, cum tribus aliis civitatibus, quos Dominus, ut olim excommunicavit Jeryco, usque in praesenti die destruxit. Quo facto, cum triumphanti victoria in Francia revertitur Karolus.

Et ecce, paulo post, Rex quidam paganus de Africa, nomine Agolandus, omnes christianos interficiebat in Hispaniis quas¹²⁵ vastabat. At Karolus, cum furore rediens, cum 144 milia militibus, Agolandus vero ducentum milia et post multa quae hoc // [fol.

¹²² Octogentesimo. Et le couronnement eut lieu en 800, et non en 815.

¹²³ I.e. Bethsabea.

¹²⁴ Le texte porte «Verum □.

¹²⁵ Id. «Quam □ alors que «Hispaniis □ est au pluriel (les différents royaumes d'Espagne).

33r] in loco ab aliis veridice narrantur miranda, et quare paganus Rex respuit baptizari¹²⁶ et tantae fuerunt strages quod Agolandus cum 1000C occisus est. Tunc totam Navarram Karolus expugnavit.

Ferracutus autem de Assiria a Babilloniae Rege missus cum 2000C curruum, de genere Goliath □ statura cubitorum¹²⁷ 12, facies eius unius cubiti longa, tribus vero palmis digiti lati, qui nec vulnerari, nisi in umbilico poterat. Et dum quosdam primos christianorum superavisset, Raynaldum, Constantinum, Regem Romanorum, cum uno alio comite, quos insimul tres ab eo de terra levatos tulit in carcerem, in civitatem Osthrogorum¹²⁸, cum viginti aliis ferocissimis christianis. Rolandus quoque, qui Italica lingua dicitur Orlandus, sanctissimus, proelians cum ferocissimo Gigante Ferra(cut)o, eum in umbilico fixit. Et facta disputatione de fide, moritur Gigas Ferracutus, ut olim Goliath David. Occisi sunt autem paganorum 8000.

Redeunte modo Karolo adhuc duo Reges pagani, apud Cesaream Augustam missi a Babilloniae Rege, Marsilus et Beligandus, frater eius, de Perside, qui fecte Karolo subjugabantur. Ad quos Karolus legatum misit, nomine Gaynum, comitem, ut baptizarentur, qui toti christianitati fuit proditor. Karolus vero ipse Magnus, // **[fol. 33v]** Hungaris, Pollonis, Boemis heresiarcis et imperfectis semper chisticolis devictis, Septentrionem totum usque ad ferocissimos populos indomitosque Scitiae post meridionalem pugnam □ vertens deinde se versus orientalem plagam ferme in numeros paganorum potentias, Reges, exercitus, omnes victrici manu, cum bracchio Dei excelsi exercituum, debellavit. Ad suam Matrem ecclesiam, rediens, ducatum Beneventi et Spoleti eidem condonavit.

Pipinus frater in Regno ab eo constitutus □ Ludovicus et Lotarius filii praemiati. Karolus Magnus iste in caelis modo regnat, de quo Erithea vaticinata est Sibilla¹²⁹.

Si animadvertitur in ipsis, viri tales divinitus, non solum ab astris, monstrantur, ut cavent¹³⁰ mali solidenturque boni. Huic enim, dum Imperator erat et post, angeli loquuntur. Qui octingentesimo XIII anno Salutis, V° Kalendis Februarii, in aquis grandis Lothoringiae, diem clausit extremum.

Quis enim istum non Israelitam, non et christianissimum esse affirmet □ Hic miracula, non solum in terra Cham (id est paganorum), sed in omni loco mirabilia est

¹²⁶ Id. «□ baptizare□».

¹²⁷ Id. «□ cubitorum□», par inadvertance.

¹²⁸ Corr. du texte, qui porte «□ orthogorum□».

¹²⁹ Il s'agit de la Sibylle Erythrée.

mirifice operatus pro indubitabili fide □ nec de eo ulterius me extendam, quia facta eius in toto orbe terrarum decantantur. // [fol. 34r]

Succesio Pipinorum sequitur.

Karolus Manus, Zacharia pontificante, monachus factus est et in monasterio divi Andreae in montem Sirath habitabat. Tanta autem Francorum theotunicorum¹³¹ multitudo, pro novitate rei et devotione conveniebat. Cognoscens sanctus ipse verus Imperator, qui suis potentiis imperans Montem Casinum pro solitudine petens, post jejunia, orationes et reliquam eius bonam vitam obdormuit in Domino. Cuius corpus in penetralibus terrae, ne Sarraceni comburi fecissent, conservarunt □ tempore vero isto repertum esse asserunt nonnulli.

Ludovicus, filius eius primogenitus, anno gratiae 829, regnare coepit □ tres quoque filios habuit □ Lotarium, Pipinum et Ludovicum. Primus Caesar Italiam rexit □ alius Aquitaniae Rex factus □ tertius Bavariae Germaniaeque Rex creatur. Ecce huius christianissimae Domus Franciae fortitudo et auctoritas. Sicut enim illi in Hebreorum Regna praeponerentur, ita isti in christianorum Dominia. In Regalibus unctionibus // [fol. 34v] semper subsecuti sunt et subsequuntur.

In istis vero tribus fratribus divisio Imperii, anno natalitii¹³² Christi ¹³³, facta est in orbe. Karolus cognomento Martellus, Francorum Rex, Pipini ex pollice natus, vir ferocissimus et virtute bellica universam Saxoniam, Alemaniam, Vectigalem¹³⁴, Sueviam, Bavariam, Burgondiam debellavit. Moritur Parisius et vacuum eius sepulcrum invenitur. Qui duplex fuit Israeliticus populus □ Israel sanctum et reprobatum □ quae divisio adhuc in christianissima Domo viget, ut olim Saul qui contra Divinum fecerat praeceptum, periit. Si quis pipinorum horum fuit talis, non mirum est.

Karolus quoque, quartus filius eius, cum fratre suo Ludovico concorditer regnavit □ deinde, post annos quinque, monasticam vitam gerens, et si quid mali dominando egit, in religione evomuit. David enim Salomonque paenitentiam egerunt aliique plures □ si, ut homines, errarunt, perfecti Israelitae. Majorem quippe laudem in

¹³⁰ On attendrait le subjonctif «□aveant□».

¹³¹ Graphie fantaisiste pour «□eotunicorum□».

¹³² Néologisme pour «□natalis□».

¹³³ Le chiffre est en blanc dans le texte.

¹³⁴ Ainsi présenté dans le texte. Il s'agit, bien sûr, de l'adjectif «□ectigal□» qui peut porter sur «□Alemaniam□» ou sur «□Sueviam□».

principem sanctum esse puto quam totum mundum superare, ex cupiditate et gloria regnandi in hominibus innatam.

Ludovicus, huius nominis secundus, Lotarii filius, Rex Franciae et Imperator mundi, a Sergio papa, octo centesimo ¹³⁵69 coronatus anno eorum primi uncti, triumphanter regnans, in Italia diem clausit ultimum. // [fol. 35r]

Karolus, eius patruus, cognomento Calvus, Ludovici Balbi filius, Rex Francorum et mundi Augustus, qui multa monasteria in Francia Italiaque¹³⁶ condere iussit. In montibus [quoque] Pyrenaeis a quodam Judeo, nomine Sedechyas, venenatus est □ suae vitae fila truncantur. Judei enim Christum eorum Israelitam, in monte Calvario, felle acetoque potato, «Consummatum se esse» dixit. Christi namque mysteria, sicuti antea in Davidica Israelitarumque propagine praefigurari voluit, ita post modum in suis christianis Regibus interdum memorari non recusavit Christus Jesus Dominus noster.

Karolus, cognomento Grossus, et minor, Rex et Imperator, anno sui Imperii 2° , a Joane papa, 885° anno Christi, coronatus est. Hic, non solum vita, sed martyrii testimonio, Christi suam(ve) fidem patefecit illustrem □ Deo deditus, in fine exul a regno, ecce qualiter renovantur Christi mysteria, qui a patre suo totius fuit orbis in caelo coronatus □ martyr et a Regno mutatus, quod in Abraham figuratum primo fuit, eo a terra promissionis ad Salzam Aegyptiacam regionem fugiente, ut Magnus Christus a Supernis Empyreisque polis ad tenebrosas huius saeculi caligines descendit.

Karolus vero Arnulphus, Rex et Imperator, qui mirabili // [fol. 35v] aegritudine percussus, nulla medicorum arte juvari potuit, quod quidem antiquorum malorum memoriam persignabat □ ut non regnandi aviditate machinarentur, quia, in semine hoc, quamvis inexistentabilia Altissimus exercuit, attamen etiam in potentatibus humanam miseriam voluit demonstrare.

Ludovicus, huius nominis tertius, filius, Rex, quamvis Imperii coronatus non fuisset, nihilominus annis VI regnavit. Hic ultimus de Domo christianissima fuit Imperator.

Lotharius filius et Ludovicus, filius eius, tantum Reges. Karolus, filius suus¹³⁷, cum tardare electionem voluisset, non fuit electus, ut credidit.

¹³⁵ = Octingentesimo

¹³⁶ Le texte porte l'accusatif.

¹³⁷ = Eius. On comprend mal ces fautes chez notre auteur, qui les évite parfois.

Ecce istorum Pipinorum finis, qui exitus ducentis XXVIII annis regnarunt. In noningentesimo octuagesimo¹³⁸ VII° a Christi Nativitate anno defecerant. Qui apud Heburones populos in vico Juppilia (quae Leodiensis est civitas)¹³⁹ orti fuere.

Undecumque autem asportetur progenies, Seminis potestas nec mutatur, nec admittitur. Nonne, in Babylonicis Aegyptisque finibus, persecutionibus tempore generabantur, ut etiam de Daniele et Moyse patet? Inter Rhenum et Mosa flumina situantur. Galli sunt Lydiae et non alibi orti antiquitus, nisi ab Hebreis Davidicis descenderunt. Qualiter // **[fol. 36r]** autem ista linea finiri videtur, est quia non in tanto, ut prius, fervore in vinea Domini operabantur nec laborabant, ideo eis solitum et inevitabile Christi dictum contigit observari □ «Auferetur videlicet a vobis Regnum dei (scilicet christianissimum) et dabitur genti facienti fructus eius. Misi vos in vineam meam (id est in cultum) divino tali modo custodire □, ait Christus, «Et quod justum fuit dedi vobis¹⁴⁰. Etiam dixi □ «Venite ad me, omnes qui in vinea mea christianitatis laborati estis, et ego reficiam¹⁴¹ □ vos autem defecistis □ quia oportet laborare et nunquam deficere, et ego defeci vobis. Dixi priscis patribus vestris Regibus, si custodierint mandata mea, ego ero illis in patrem et ipsi mihi in filios. Et si custodierint se a diis alienis (id est modo a cupidatibus mundanis) super solium David et super Regnum eius in aeternum sedebitis □ nihilominus ego corripiam vos, sed non dissipabo, quia estis de Domo mea □.¹⁴² Et Domus Christi, salutaris mei. Nec mirum si dei Domum dicimus, quoniam omnia Dei sunt □ sui sunt caeli, sua est terra¹⁴³ □ orbem terrarum et plenitudinem¹⁴⁴ eius fundavit. Dicitur eius tamen specialis Domus, quia prae ceteris // **[fol. 36v]** ibi sua mysteria est operatus. Quis post Apostolos totum mundum ad Christum convertit □ – Domus Franciae. Quis Hispanos ad fidem, Ungariam, Pannoniam, omnem Alemaniam et universos populos convertit □ – Domus Franciae christianissima. Quis Judeorum Regnum saepius pro christianitate acquisivit □ - Domus ipsa sanctissima.

¹³⁸ = Octogesimo

¹³⁹ Il s'agit de Liège.

¹⁴⁰ À la parabole des vignerons homicides se greffe celle des ouvriers de la onzième heure.

¹⁴¹ Cf. *Matt.* 11,98

¹⁴² Dans la dernière partie de ce discours, cf. *Samuel* II,7,4-16.

¹⁴³ Le texte porte «**T**erram □.

¹⁴⁴ Id. «**P**lenitudine □.

Magis in Gallis quam in aliis Regionibus
Domus sancta David venire debebat, et quoniam
Regnum Judeae et Hyerusalem quaerunt.
Capit. VIII.

Quia universaliter ab illis vanis fabulis paganorum, propter volumina poetarum illas continentia, in quibus majorem curam parentelas illorum scriptores conservandi habuerunt et quoniam pauci sunt qui ordinem posteritatis Christi Jesu Domini nostri conservare, ultra Matteum et Lucam, breviter divinitus conscribentes, nemo advertit □ et quia propter Christum Judei semen Davidicum persecuti sunt, quia Rex Messias in propria patria Davidica venit «Et sui eum non receperunt □¹⁴⁵, videns autem Gallos populos bene ad Christi // [fol. 37r] fidem recipiendam dispositos, quia «Quotquot autem receperunt eum □ etiam naturaliter, «Dedit eis potestatem filios Dei fieri □, Franci igitur primi in fide debebant esse, quia primos Isrealitas receperunt. Totius mundi, divina permissione, vox est Domum Franciae esse Domum Virginis Mariae, Reginae Caelorum ac terrenorum. Et quamvis pipina progenies mutari nobis videatur, potestas autem dei, sicut ex nihilo creat, ita unum in aliud mutat, et quod idem sit manifeste patet, quoniam antiqua praerogativa et majora horum Reges isti christianissimi faciunt □ et quia solus Deus immutabilis, ut omnis Scriptura demonstrat, ait □ «Ego Dominus et non mutor. Non est alius Deus praeter me. Ego Dominus □¹⁴⁶. Et omnis homo est mutabilis □ quam mutabilitatem, etiam in principibus suis electis, more pollicito, vult ut appareat.

Quomodo in Francis, seu Gallia, semen Davidicum pervenit tali via, Duce Christo, persuadere tentabimus.

Dum Jerusalem et tota Judea a Tito et Vespasiano in ruinam abominabilem, ut hodie patet, Judeis versa est, ut cum Josepho¹⁴⁷ diximus, in toto orbe terrarum dispersi, quidam in Goga Magoga¹⁴⁸, aliqui hunc inde dispersi, alii qui dictis responsisve illorum interfuerunt, qui dixerunt □ «Sanguis eius // [fol. 37v] super nos et super filios nostros □, et isti qui in occidentalibus sunt viri, more femineo, singulis mensibus per virgam emittunt sanguinem, quia patres eorum hanc pestem etiam «Supra nos et nostros

¹⁴⁵ Citations tirées du Prologue de l'*Évangile de Jean*.

¹⁴⁶ Cf. *Isaïe*, 45,21-22.

¹⁴⁷ Le texte porte □ «Josapho □ il s'agit de Flavius Josèphe.

filios □¹⁴⁹ posteros acceperunt. Illi autem de tribu Regali Juda Davidica¹⁵⁰ in Gallis, divina ordinatione, se contulerunt. Et sic ut semen David in aeternum, divina promissione, («□et illis hereditatem gentium □¹⁵¹»), debebat, etiam secundum sensum litterae, conservari, haec tanta dignitas cristianissimae Domus Francorum adesse convenit et dominium in oriente, Graeciam, immo et Jerusalem, saepius et totum Regnum etiam, post Christi passionem, acquisierunt. Quare christianissimi Reges Jerusalem et sanctum Sepulchrum magno cum desiderio cupiunt obtinere. Sicut enim leve sursum et grave deorsum, sua prae natura, esse appetunt, sic ii christianissimi in Jerosolimitano Regno regnare sollicitant. Nisi quia illius patriae veri sunt Domini et Reges, et saltim quaerunt locum ubi eorum primus Rex qui causa omnium suorum et prius et post modum fuit mortis vitii et vitae salutis auctor.

**Consuetudo benivolentiae honestae, quam fantastici // [fol. 38r] derogant,
Domum Franciae ex Judeis esse ostendit.**

Cap. IX.

Ex consuetudine itaque accessus Davidicae prolis in Gallis probatur □ Mirantur reliqui qualiter illa universalis conversatio mulierum et osculatio sit. Enormis consuetudo videtur ceteris quam laudabilem conversationem ab Hebreis esse invenimus. Quadruplici quoque illam consuetudinem convenientem esse probabimus. Nam, primo, apud Hebreos Palestinosque talis mos conservabatur in utroque sexu deosculari. Et in Evangeliorum codicibus hoc scriptum esse invenimus □ Cum Magdalena pedes Domini osculavit, lex enim in facie talis actus exerceri erat □ Magdalena autem, cognita Christi auctoritate, formositate inenarrabili, et suorum peccatorum copia, Christum in faciem osculari ausa non fuit, sed ad pedes ivit eius. Immo Simonem convivantem □ «□osculum, ait, mihi non dedisti □, reprehendit et Mariam osculantem laudat et commendat, dicens □ «□haec autem □ ex quo intravi, non cessavit osculari pedes meos. □¹⁵² // [fol. 38v]

¹⁴⁸ Symboles du mal dans l'Ancien Testament (*Ezéchiél*, 37 et 38) et dans l' *Apocalypse* (20,7) □ ici indique plutôt des lieux opposés.

¹⁴⁹ Cf. *Matt.* 27,25.

¹⁵⁰ Le texte porte «□Davidici □.

¹⁵¹ Cf. *Ps.* 2,8.

¹⁵² Cf. *Luc* 7, 37-45.

Franci enim illis qui olim Israelitae, modo christianissimis subjacent, eorum consuetudinem servant □ dilectionis maxime signum est. Nam sicut ex femina omne malum oritur, ita, si prudens fuerit inter homines, benivolentiam servabit. Rursus apud Romanos, teste Valerio, mulieres a vino abstinebantur □ lici(ti)tum quippe erat ut in faciem deoscularentur, quia si qua in tali olfa(c)tu vini reperta fuerat, vituperabile erat. Consuetudo mulierum vinum non bibendi apud in Hispanos stat □ deosculandi vero inter Francos viget, quod christianissimum esse putamus.

«Hoc est praeceptum meum ut diligatis invicem □ et diliges proximum tuum sicut te ipsum»¹⁵³. Et osculum potissimum signum amicitiae est. Ecclesia sancta Dei pacem osculando assignat □ igitur catholicam esse dicimus, si causa honestae amicitiae fiat. Franci enim, nobiles cum nobilibus, cum modestia osculantur. Et rusticum rusticis □ et sacerdotum manus, Regum et Imperatorum deosculantur. Non mirum igitur si mulieres sodalitatis causa ita publice osculantur □ quod etiam maxima cum modestia inter eos sit, non actu venereo □ clanculum id fit □ talis usus in Italia est, sed non talis dilectio.

Item 3°, per illam utriusque sexus // [fol. 39r] conversationem intimam Francorum, amicitiam et mutuam in eis concordiam denotamus unitatem benivolentiamque. Audeo quidem dicere nullam generationem in mundo hoc esse in qua mutuus sit tantus universalis Amor, sicut in Francis est (postea Indis). Tanta est enim concordia quod soli bella faciunt, superant, quam omnes ad ultimum tuti in genere sunt. Hoc ex benivolentia esse dumtaxat credimus quia, teste divino eloquio □ «Ibi caritas et Amor, deus ibi est»¹⁵⁴. Volunt enim cum mulieribus manifestam habere conversationem, quia eas reclusas et custoditas zelotypias faciunt. Ex cuius timore tanta est in talibus infiducia, quia non solum ad corporis necessaria ire non possunt □ sed ecclesias et alia spiritualia bona impediunt. Franci, pleni fiducia ab huius modi curis liberos esse volunt.

Ultimo, notandum, teste canone «De duobus malis minori □, si evitari non potest subijci, oportet ad vitium (enim) sodomiticum¹⁵⁵ evitandum □ nulla alia medicina sanctor invenitur nisi conversatio et familiaritas mulierum. Videmus enim ubi inconvertibiles sunt, quod illud abominabile vitium intentissime crescit □ impeditur generatio, destruitur amicitia, viri odiosi mulierum // [fol. 39v] fiunt et earum inimici, homines solitarii,

¹⁵³ Cf. *Jean* 13,34 □ puis *Luc* 10,27 et *Lévitique* 19,18.

¹⁵⁴ Refrain d'un hymne encore chanté de nos jours.

¹⁵⁵ Le texte porte «Sodomiticum □, mais plus loin, l'allusion à Sodome justifie la correction.

despecti, malivoli efficiuntur. Ex mulierum familiaritate, viri vitium illud penitus ab(h)orrent et pueri vicem feminarum gerentes¹⁵⁶. In mulieribus est actus naturae et in illo contra naturam, quod in toto etiam fere terrarum orbe praesertim morientem versus Sodomam est. Franci enim, illud evitando, mulierum retinent conversationes.

Ecce igitur ex tali consuetudine (videlicet dilectionis mulierum), quia generatio in praeceptum hominibus in veteri lege erat □ in novo autem virginitas caelum implet.

**Incipit ordinis Fortificatio Parentelae Christianissimae Domus Franciae per
Ugonem Ciappetam et suos sequaces Reges,
et divo Ludovico tertii ordinis minorum.**

Quae linea recta usque ad praesentem Karolum Maximum est.

Capit. X.

Ugo, Ciappeta cognomento, non plebeius, ut vulgus opinatur, sed ex sorore primi Octonis natus, Dux erat Saxonum strenuus et Israelita. Nam tribus Juda, et quia cum tribu Levi, ut dictum est, conjugebantur¹⁵⁷, per totum occidentem habitare poterant, ut Judei, // [fol. 40r] usque in hodiernam diem stant. Hic quidem Ugo Rex Franciae adunctus est, anno Christi millesimo, XIII dempto, haec electio facta est. Quae series et ordo usque in praesentem diem maxima cum felicitate regnavit. Et in aeternum semen eius potens in terra erit¹⁵⁸. Iste enim, ex Pipini sanguine natus, et de tribu illa Judae sancta est, tametsi hoc est mirabile oculis nostris. Ista profecto linea divina christianissima, ut virtus divina condatur, usque in finem mundi de die in diem prosperabitur. Ex ista enim Regali tribu christianissima, tam in veteri quam in novo testamento, malum ab universo expulit et debellavit. Et per istos, non solum Teucros, Soldanos, Babillonicos ceterosve hereticos infideles, sed, quod plus est, Antechristus per istos Reges interfici et lux in mundo christianitatis refulgi. Verum si ulterius sequi voverimus, Hugo ille XX annis regnat. Robertus filius eius dignus, 34. Herrigus etiam, Rex terribilis, 30. Philippus, Rex magnificus, filius eius, 49, quo tempore Petrus quidam, eremita gallicus, in Francia congregato crucis signatorum synodo, Jerusalem se contulit □ cum Rege Philippo, praelati, Duces utriusque dignitatis gladii accesserunt

¹⁵⁶ Si c'est bien «abhorrent» qu'il faut lire, il est construit transitivement («illud vitium» □ il faudrait donc «pueros» au lieu de «pueri». Du latin classique, «abhorreo» est suivi de «ab» □ il faudrait donc «ab illo vitio... et a pueris...gerentibus».

¹⁵⁷ Il faudrait «conjugebantur».

principes. Ceperunt Jerosolimitanum // [fol. 40v] Regnum aliasque provincias □cuidam Regi ibidem de Domo christianissima electo subjacuerunt. Malas herbas et labruscas de vinea Domini, quantum eisdem possibile fuit, evulserunt in Judeam.

Ludovicus, filius eius, cognomento Grossus, XXVIII annis regnavit. Cuius filius, adhuc puer, nuper in Regem unctus, dum parisiis equo sedebat, prope aedem divi Gervasii, porcus inter pedes equi se intermittens, Regia proles cecidit moriturque □ Francis quoque luctum intulit. Ludovicus, alius praefati filius, Rex divinus et in moribus et vita 40 (regnavit). Philippus, filius eius, Rex magnus, cuius tempore Franciscus sanctus in mundo apparuit, a Francia denominatus, ex Francorum lingua divinitus infusa, annis 44 regnavit. Nam sicut tempore Israelitarum Regum prophetae mittebantur in mundo, ita Franciscus, in quo quievit spiritus duplex prophetarum, in honorem Franciae accessit. O vere felix Francia, in te christianissimum nomen viget et fides et Francisci religio □ Tu Christum, in christianissimum retines □ novus Christus, nomine tuo Franciae, divinitus appellari voluit. Utrumque Christum, Salvatorem et Reformatorem tuis (v)ulnis amplexata, possides et nomen // [fol. 41r] in se conservat, etiam in caelis regnat.

Ludovicus Sanctus Rex tertii ordinis fratrum minorum, 14 aetatis suae anno, Rex ungitur. Qui adversus Teucros, Mauros, reliquosque infideles bis crucem cum innumerabili multitudine accepit. Divinarum rerum contemplator, Seraphicus Doctor, suas meditationes annotat. Miracula enim multa Rex iste, in libro vitae adscriptus, monstravit per quem admiranda signa Deus ipse ostendit mortalibus. Annis vero 41 christianissimus regnavit.

Philippus¹⁵⁹, filius eius, Rex justus et pius, non longe patri similis, qui cum avunculo suo Carolo inter infideles castrametatus est et maxima bella egit. Ecce aeterna inimicitia christianissimorum Regum cum Dei adversariis et pugna. Judaicus autem populus per Davidicos Regales ab omnibus inimicis defendebatur □ et, quia in deorum natura durissima est □ «Vide, dicebat Altissimus, quod populus iste durae cervicis est»¹⁶⁰ □ per tribum tamen Regalem Judae, nunc orando, nunc pugnando, semper incolumes evaserunt □ odio habuerunt, // [fol. 41v] circa eos ingrati semper □ quare eos modo ex omni Regno commemorantibus priscorum expellunt. Rex tamen iste pacificus

¹⁵⁸ Cf. prophétie de Nathan à David (II Sam.7, 13-16).

¹⁵⁹ Il s'agit de Philippe III, dit le Hardi, qui régna de 1271 à 1285.

¹⁶⁰ Cf. *Exode*, 32,9.

inter Januenses ¹⁶¹ Venetosque, christianissimi Regis more, pacem composuit et, ut, se Davidicum simul et christianissimum ostenderet, corpus divae Magdalenae argento tabernaculo honorifice locavit. Annis IX regnavit. Sed ut christianissimae Domus rami non praetermittantur, quomodo ex illa Israelica progenie in regnum Neapolitanum succedat advertendum.

Regnum Neapolitanum christianissimis

Regibus Franciae convenit.

Cap. XI.

Leone Papa pontificante, in toto orbe terrarum Saraceni, seu potius Agareni, Italiam, Romanam Sedem, invaserunt et Karolum illum Magnum, ut diximus, vocaverunt. Suae Imperatoriae Majestati, ut prope Ecclesiam morasset, Siciliae Regnum, quod hodie Neapolitanum dicitur, apostolica concessione et rogatione datum est, omnibus etiam successoribus christianissimae Domus Franciae, perpetuis temporibus. // [fol. 42r] Hoc enim divinitus factum, antiquam duarum tribuum (Levi scilicet et Judae) firmando legem, ut, sicut antiquitus conju(n)gebantur, ita tribus Regia Neapolim et tribus Sacerdotalis Romae vicinae starent, ordinatum est esse. Regnum enim illud defensoribus Romanae apostolicaeve Sedis solummodo datur, et quia ex conjunctione et earum tribuum affinitate, Regia tribus in defensionis¹⁶² Sacerdotalis ab aeterno data est. Igitur merito christianissimis Regibus Franciae, qui tribus Judae sunt, illud (merito) datur.

Karolus quidam praefati Regis avunculi¹⁶³ in Regem Siciliae ve(l) Neapolim ungitur, qui quadam Regina ex consensu Urbani expulsa, nomine Joana prima, ex malo regimine, quae in urbe Neapolitana ex persecutione quorumdam cardinalium, quos opprimebat, moritur. Et lites in Romana Curia seminabat. Praefactus autem Rex ecclesiaeque Miles factus est. Philippus quoque, praefati Philippi filius, Franciae Rex, cognomento Pulcher, cuius tempore in urbem Rhodum cuiusdam militis Petri Daubusson Gallici solertia, cum crucis Christi, Mariae Baptistaeque Johannis, in signum fidei, gratiae et baptismi vexillo ultra 40 Turcorum milia necati sunt. Qui Rex Israelita

¹⁶¹ Il s'agit des Gênois.

¹⁶² Ce devrait être «defensionem».

¹⁶³ Id est «avunculus».

omni virtute ornatus // [fol. 42v] annis 29 regnavit, Israelitarum adversus Babillonicos gentilesque idolatrias bellica gesta memorando.

Ludovicus, filius eius, catholicus Rex, dum in ecclesia sancta Dei, quae in Avinione residebat, schisma magnum diu fuit, cardinales multos ex schismate per Galliam dispersos congregavit Lugdunum, ut olim dispersos filios Israel colligebant in amore, et alia multa bona pro Romana Sede operatus, annis quoque 14 religiose regnat. Neapolitanum quoque Regnum in adiutorium fidei erat, dum in manibus erat eorum. Regnum enim speciale patrimonium Apostolicae sedis est (ut in nonagesima quarta di. Capi. valde patet) quod ecclesiae maxime succurrentibus datur. Etsi Alemani semel ecclesiae Romanae subvenerunt, Imperium habuerunt et electores □ Franci vero non semel, sed semper, pro fidei parati sunt, tamquam viri christianissimi. Quid unquam fecerunt pro fide nec adversus Teucros, nec pro Romanae Sedis defensores duo praeteriti Imperatores Alemani □ Sed magis contra christianos armis invadent.

Idcirco eis Neapolitanum Regnum ex concomitantia, tum firmæ perfectionis eorum, tum Sacerdotii et propinquitate et ea assueta et essentiali // [fol. 43r] eorum christianitate tale Regnum debetur, ut in Italiam pro utilitate fidei venientes, deputatam habeant sedem et quia Regi Regnum convenit. Igitur Regi Franciae illud debetur. Ecclesiam cum tributo singulis annis recognoscere. Quare rex Neapolim sic intitulatur □ Siciliae, Jerusalem Rex □ Siciliae, respectu inhaerentiae cum ecclesia □ Jerusalem, quae Domum David clamat □ et Domus David nulla alia nisi Domus christianissima Franciae est. Ab illo si quidem Regno usque Judaeam navigio per aequora facile accenditur □ immo fines Apuliae Tarentinae sub clima¹⁶⁴ terrae promissionis esse ex nimia fertilitate tenetur.

Neapolitanum Regnum Cruce utitur pro insignia et liliis, quae quidem a domo Franciae recipit □ et domus ipsa cruce fruitur, quia Judaici Regni est Regina, et liliis ac floribus ex Christi Matrisve puritate possidet. Crux Neapolitani Regni ex humeris Regum Franciae est et a spatulis Christi in arma eorum confluit. Lilius stirpis David est arma et insignia. Et prope novam¹⁶⁵ Jerosolimam Sacerdotalem Romam respectu Siciliae est. Ergo merito divina providentia factum ut Regnum¹⁶⁶ illud christianissimum

¹⁶⁴ On attendrait l'ablatif «Sub climate».

¹⁶⁵ Faute d'inadvertance le texte porte «Novam».

¹⁶⁶ Id le texte porte «Regicum» au lieu de «Regnum».

sit inter Jerusalem et Renatam¹⁶⁷ situm est □ versus orientem // [fol. 43v] Jerusalem, versus occidentem Roma. Et quia bis alienigenae invidi, rapaces, illud Regnum habere volentes ad ultimum confusibiliter expulsi □ itaque non solum Regnum, sed etiam vitam perdiderunt. Primum exemplum in Alemanis fuit, de quibus in proximo dicemus □ secundum in Aragonensibus, ut in 3° descendente¹⁶⁸ tractabimus.

**Regnum Neapolitanum a Theotunicis¹⁶⁹
usurpatur et a Francis gloriose recuperatur.**

Cap.XII

Philippus, Francorum Rex, praefati Ludovici filius, (qui) annis quinque regnavit. Manfredus, imperialis proles, Regnum Neapolitanum usurpat. Karolus tamen, de Domo Franciae, ad recuperandum suum Imperium, cum quibusdam militibus in armis expertis, Italiam intravit. Et praefatum Manfredum apud sanctum Germanum in Agro Beneventano interfecit et suum magnum exercitum destruxit, et totum Regnum statim Karolus ipse potitus est. Manfredi invento spoliato corpore ad pontem praefati S. Germani vilissime sepelitur, ubi jacet balista sepultus. // [fol. 44r] Hoc quidem M° CC° LXVI, prima die veneris Martii factum est ibidem.

Conradus itaque Rex, injuriam fratris vindicare¹⁷⁰ volens, maximum Theotunicorum duxit exercitum¹⁷¹ et per Papiam, Pisas, Romae permanens tandem applicuit. Et Senator Urbis, Regis Castellae frater, qui cum Karolo, propter quasdam pecunias, cum eo etiam Romani animum gerebant hostilem, cum quibus Lombardi et Thusci juxta Campi Palatini flumen consederunt¹⁷². Quod cernens, Karolus quingentos milites strenuos, ad certamen probatissimos, secum elegit. Ceteros, cum milite quodam, Regalibus induto vestibus, misit, quem Corradienses Regem fuisse credunt. Erat enim Karolus orans in officio missae, ut olim Moyses quando pugnabat Josue, suppliciter. Sub ficto Rege proeliantibus, percussis magno cum metu suis, et ipse fictus Rex moritur. Corradienses vero de huiusmodi victoria gloriantur □ quod audiens, Karolus

¹⁶⁷ Id □ le texte porte «**R**anam □.

¹⁶⁸ Id □ «**D**escedente □.

¹⁶⁹ =Teutonicis

¹⁷⁰ Le texte porte «**V**endicare □.

¹⁷¹ Id. «**E**xercitus □.

¹⁷² Id. «**C**onsederatur □.

cum suis quingentis in armis peritis magno cum furore descendit. Illi, jam disordinatis dissolutisque aliis ex ordine belli, Regem extinctum in campo jacere putantes, eos sic dispersos insultat. Quod cernentes Corradini¹⁷³, jam in bello flexi terga verterunt // [fol. 44v] fugientes. Senator ille Romanus capitur. Et Corradinus cum omni¹⁷⁴ paene exercitu ex navibus recluduntur in arce. Et sic reclusi in carceribus sunt. Carolus¹⁷⁵ quoque per viam legis procedere volens¹⁷⁶, an (videlicet Corradum et ceteros) legitime cum incitatione dementis IIII possit morti tradere, duo quidem principales articuli inventi sunt, quod juste morirentur □ Primo, quia contra verum et legitimum Regem arma sumpserunt, quia nihil eis pertinebat de Regno □ secundo, quia monasteria et alia loca sacra ecclesiasque praedaverunt¹⁷⁷. Cuiusdam juris periti accepta sententia, saluti animarum ut consulere possent assignato spatio. Acta confessione, in Neapolitano littore ducitur Corradinus Rex cum suis comilitonibus. Lecta sententia, veste exuta, flexis orabat genibus, cervicem Regalem porrexit littori. Haec solum prorumpens¹⁷⁸ □ «*Ha ha* □ genitrix, quam profundi nuntium¹⁷⁹ de me suscipies □» Dux vero Austriae, sibi propinquus, dum Corradi caput cernu(ere) conspexerat, quantum valuit, voce indignatus animae rugitum emisit ex dolore desperatus □ Nec erga Dominum culpam voluit profiteri, et sic amborum capita fere pariter truncantur, Regis et Ducis. Grande spectaculum □ Gerardus vero // [fol. 45r] et pater, Pisarum comites, fili in sinu patris decapitantur.

Circum vero adstantes plurimi cum Carolo plangebant. Justitia pietatem superat. Cadavera mortuorum in maris littore servabantur □ ne cui religioso ea licuit condere cimiterio, cum ecclesias praedassent. O flebilis visio □ o venenosa regnandi cupiditas □ O terrarum principes, quid hoc fuit □ quod posteris memoriale derelictum □ Nec contra sacra manus condere licet, Domino suo quilibet contentetur. Et pias diligite ecclesias, quarum ultor est Deus □

Neapolitanum quoque Regnum quod tantum christianissimis Regibus Franciae pertinet, nemo amplius tangat □ Cum sit speciale ecclesiae assignatum ex eorum conjunctione primis Regibus qui ecclesiae Romanae immediati milites esse debent et non arma contra ecclesiam Dei sumere. Rex enim Neapolitanus solum fit ut ecclesiam

¹⁷³ = Corradienses.

¹⁷⁴ Le texte porte «*omne* □.

¹⁷⁵ Écrit jusqu'ici avec un K.

¹⁷⁶ Ce mot «*volens* □ a été ajouté à la main par un lecteur □ ce pourrait aussi être «*voluit* □.

¹⁷⁷ Le texte porte «*praedaverint* □.

¹⁷⁸ Id. «*prorupens* □.

Romanam defendat, amicatur maxime et saepius pontificem visitare et inimicos sacratissimi consistorii quantum potest perdere. Davidici enim saepius Goliath, Saules ceterosque tyrannos cum adiutorio dei dissipant □ Illud itaque regnum Siciliae cum hyerusalem convenit □ est enim terra laboris, terra promissionis « ¶h qua fluit lac et mel □¹⁸⁰ // [fol. 45v] et omnia terrae fertilia, etiam pars Apuliae. Dicitur a mathematicis, teste etiam Virgilio, Neapolis Civitas est ad circumforentiam Civitatis hyerusalem mille miliaria et septies centum cum quinquaginta sunt ad lineam. Est enim Jerusalem, teste David eius, in medio terrae. Et propter convenientiam quam per rectam lineam diametri conthraunt¹⁸¹. Hyerusalem et Neapolis in eodem stet situ. Idcirco Christianissimi tantum reges Franciae illa duo Regna de jure naturali et legum habere debeant.

**De fortitudine essentiali et virtute in fide christianissimae domus
et de mirabili studio parisio praerogativa.**

Cap. XIII.

Comes praefati philippi filius qui in regnum Franciae sustendendum multos labores sustinuit (qui) christianissimae vitae fuit et devotionis □ nec mirum si non deficiunt postquam Pipinienses regnare coeperunt¹⁸², in quibus davidica propago regnandi potestatem iterum maiori virtute adepti sunt. Hoc est quia armati armis militiae Christi // [fol. 46r] eorum corporaliter, pro cuius fide merito Galeam salutis super eorum capita, gladium divini verbi, scutum veritatis fidei, et lorica iustitiae armati procedunt¹⁸³. A dextris et a sinistris pro fide pugnando non quietantur. Intus et extra (id est contra tyrannos christianos et extraneos infidelesque omnes), quamvis ab aliis interdum laedantur, ad ultimum per christianissimos Reges aut auxilantes, aut quovis modo aliquid interponentes, si recte conspiciuntur. Pugnant enim pro christiana re publica sine respectu et rubore per infamiam malorum et bonam famam proborum. Ideo « ¶Beati eritis, o sancti Reges, cum maledixerint vobis homines □ gaudete et exultate, quoniam nomina vestra scripta sunt in caelis □¹⁸⁴. Ubi enim Francorum Regum nomen auditur, ibi christianissimus □ fructus incitationis est.

¹⁷⁹ Id. « ¶unctionium □.

¹⁸⁰ *Exode* 3, 8 □ *Nbres* 13, 27.

¹⁸¹ = contrahunt.

¹⁸² Le texte porte « ¶ceperunt □.

¹⁸³ Cf. *Éph.* 16, 13-17. Saint Paul s'inspire lui-même d'*Isaïe*, 59, 17.

¹⁸⁴ Cf. *Matt.* 5, 11.

Studium quoque parisinum, sapientiae flumen, Musarum locus, scientiarum fons, virtutum custodia, morum disciplina, veritatum origo, o vere studium illius qui dicebat □ «Ego sum via, veritas»¹⁸⁵. Cedant pierides, Dryadesve puellae □ cedant Apollineae nomina falsa lyrae □ Non poetarum fabulantium // [fol. 46v] sub notitia vocabulorum venena miscentium, sed catholicorum Doctorum cura conservatur. Supra illud parisiense sacralissimum Gymnasium, Christum proferentem conspicio □ «Si quis sitit, veniat ad me, et bibat □ Haec est enim civitas totius Scripturae sacrae □ venite et (h)aurietis aquas cum gaudio de latere Salvatoris. Qui biberit ex hac aqua, sapientiae parisius fluente, non sitiet in aeternum.»¹⁸⁶

Cur itaque totius orbis principale ac unicum singulare studium in civitate parisius Franciae positum sit et stet¹⁸⁷, notandum est □ singulare mundi Gymnasium quatruplicem mutationem habuit, invenimus □

Primo, inter Aegyptios¹⁸⁸ philosophari coeperunt, ubi humanae scientiae susceperunt initium et astronomia et summam stellarum cognitionem motus crescere coepit, ex eorum caelorum propinquitate, influxiones et alia harum scientiarum mathematicarum initiata sunt.

Secundo, in Graecos translatus est mundi universale studium, in quo non solum mathematicis utebantur scientiis, sed ad summam omnis philosophiae capacitatem pervenerunt. Et sicut olim inter Aegyptios peritiores astronomi tantum Reges Ptolemei eligebantur, ita et apud // [fol. 47r] Graecos sapientes Graeciae praecognominantur et diversorum philosophorum septe(m) reperiabantur, praecipue Stoicorum, Academicorum pater Plato, peripateticorum princeps Aristoteles □ primi moralem, secundi divinam, tertii naturalem philosophiam authenticaverunt in summo. Mores, motus, quidditatesque tradiderunt¹⁸⁹. Fons Helicon dicebatur Parnassus.

Tertio, in Romanos totius mundi scriptura per viam legum devenit. Ubi omni, praeter ethicam, relictam facultate philosophica, elegantiam Rhetorices etiam servantes, imperiales leges a(r)gumentatae sunt et codicus¹⁹⁰ Digestis, Sforzatum et tripartita conservatae in maxima cura fuere. Romani quoque pontifices suas etiam leges, et sic

¹⁸⁵ Cf. *Jean* 14, 6.

¹⁸⁶ Cf. *Jean*, 7, 38 □ *Isaïe* 12, 3 □ *Jean* 19, 34 et 4, 14.

¹⁸⁷ Le texte porte «Set».

¹⁸⁸ Id. «Aegyptos».

¹⁸⁹ Id. «Tradiderunt».

¹⁹⁰ = codex.

leges constituebantur. Condiderunt Decreta ac decretalia tanta cum diligentia et poena et canones, imperatorum praecepta parabantur et iura in homine.

Quarto postremo a Romanis in Francis universale orbis studium est mutatum, Karolo illo Magno duce, ubi non solum aegyptiacae illis Musae et Graecorum habentur scientiae philosophicae ac Romanorum uterque leges¹⁹¹ possidentur, sed divina theologia ibi Parisius obtinet principatum. Duae divini eloquii partes distinctae sunt □ vetus scilicet et novum testamenta certantur in lucem. Hanc // [fol. 47v] theologiam sanctam facultatem ignorarunt Aegypti(i) □ hanc non invenerunt Graeci filosofantes □ hanc propter cantilenas, fabulas Romani parvi pendebant □ hanc dei scripturam Franci solum conservare digni fuerunt et reliqui ab eis reportare □ illa enim status huius perfecta felicitas quae contemplatio dicitur substantiarum separatarum¹⁹² in Francis parisius viget. Gaude ergo et tu, omnium studiorum Regina, ubi illorum duodenorum¹⁹³ Apostolorum coetus viget, qui 12 fontes aquarum specie sunt conservantur. Vas quidem electionis, Doctor gentium, praedicator veritatis, in universo mundo Apostolus, te, Parisius, sacra visitavit. In te praedicavit □ in te sibi complacuit et quia theologus maximus erat, Parisinum locum ad totam sacram theologiam conservandam praesentialiter elegit ac dicavit Petro, tunc Romae pontificante, totius orbis principe, cuius legatus erat a latere □ et quia verbum Dei alibi evangelizare oportebat, Dionisium Areopagitam¹⁹⁴ Atheniensem, phylosophum eximium, parisium dimisit. Et verba quae homini loqui non licebat, eidem suo discipulo revelavit. Et illa quae in divinis continentur nominibus et de Angelica hierarchia et mystica theologia revelationes Apostoli Pauli esse // [fol. 48r] tenemus. Et merito is parisius creatur Antistes, ubi Christi magni studium firmandum erat. Haec quidem convenienter facta sunt, ut ubi Regale primum regnum locabatur, ibi etiam principale studium totius orbis esse debebat, tum quia Imperatoricam Maiestatem non solum armis debet esse ornatam, sed virtutibus decoratam □ tum ut fides firmanda in christianissimis erat, vigeret litteratura □ tum ut Franci Christi¹⁹⁵ dediti prae ceteris gloriarentur. Et sicut christianissimum ibi genus residet christianissimam Doctrinam theologicam debent possidere, et loca pro studere volentibus parata sunt.

¹⁹¹ = uterque lex possidetur.

¹⁹² Le texte porte «□eperatarum□».

¹⁹³ = duodecim.

¹⁹⁴ Le texte porte «□Ariopagitam□».

Regnem christianissimum Franciae divinitus**per virginem quandam¹⁹⁶ recuperatur.****Et de regibus Franciis in Neapolim.****Capit. XIV.**

Karolus, praefati Johannis seu Philippi filius, successit, cuius tempore Regnum Franciae perditum est et ab Anglis sublatum. Deus enim qui suae tribus Regiae semper misertus est, per quandam puellam virginem pauperem, ut olim per Delboram prophetissam // [fol. 48v] populo Israelito¹⁹⁷ missam et qui¹⁹⁸ Judit ab Holoferne et per Hester a cruenta caede populum suum, quae de isto germine fuerunt, et per Mariam mundum, sic per illam subulcam, Angelo Dei praemonitam, magno cum triumpho liberavit, toto divinitus recuperato Regno. Neapolitanum Regnum Italiae hereditaria jurisdictione tenebant. Tres itaque filios reliquit □ Absolonem, Salomonem et Sansonem, id est Sanctum Ludovicum, ducem Kalabrum, qui, ut Absolon, in religione Seraphici Francisci tonsoratur, primus Tholosanus Archiepiscopus. Et quia ecclesia sancta dei, de eo gestis et divino officio, illud Salomoni cum, in *Ecclesiastico*, de suo semine memoratur, Qui fuit quasi flos Rosarum et quasi lilia, quae sunt in transitu aquae, (id est huius saeculi), scribit et approbat, de quo ego silentio transibo. Alter Robertus, qui in Regno Siciliae successit, ut alter Salomon (suus) fuit in terris. In toto orbe gloriosus omnium scientiarum usque ad sacrae theologiae penetralia mira perspicuitate pervenit. Et talis Rex fuit quod, post Salomonem, nullus Regum fuit doctior Roberto, firma plurimorum peritorum opinione repertum est □ Bene enim Aristoteles *De Regimine*¹⁹⁹ principum dicebat □ «Rex sine litteris est asinus coronatus».

Is // [fol. 49r] enim, antequam nasceretur, non patre solum, sed paternis maternisque avis ac proavis Regibus christianissimis ortus, totius mundi dignioribus educatus. In amplissima fortuna casuum variante, Maximus circumvectis periculis aliquam diuque carcerem passus. Nec minis nec fortunae blanditiis nec inertia temporis a studiis litterarum potuit abstrahi. Belli pacisque seu ardua in die negotia pertractaret □ nocte vero ambulans, librorum edendoque prope se volumina volebat.

¹⁹⁵ On attendrait «Thristo».

¹⁹⁶ = quamdam.

¹⁹⁷ Le texte porte «Israelitico».

¹⁹⁸ On attendrait «Per».

¹⁹⁹ Le texte porte «Regimimine».

Suae aetatis ingenia Regia benignitate plus quam Maecenas amplexus est. Tanto litterarum flagravat amore quod dicere solebat □ «□tolerabilius me Regali diadema carere quam sine litteris esse, quae mirum in modum dulciores carioresque sunt.□

Religiosissime coniugi Reginae Santiae associatus est □ ecce plus quam Salomon hic qui cum mulieribus non praevaricatus est.

Terreo simul colore induti²⁰⁰, Robertus autem, frater minor, tribus diebus prae morte facta professione et, si supervixisset, in Seraphico Ritu perseverasset. Annis 33 in Apulia et in toto Neapolitano Regno imperavit. M° CCCC° X° (anno), Joanna, eius prima consobrina, Regia maiestate post eum annis²⁰¹ regnavit.

Ladislaus Rex, Roberti frater, ut alter // [fol. 49v] Sanson, quamvis difficiliter nutritus esset, strenuus tamen pugnator fuit et in militaribus semper exercitatus. Florentinorum quoque industria, ut fertur, cum quadam puella periit veneno, ut olim Sanson per Phylisteam a Phylisteis mortuus est. In Ungaria bella plurima et in Thuscia ministravit sibi Regnum Pannoniae ex maternis jurisdictionibus sit. Ceteri Neapolitani Reges Ungariae intulantur, pertinebat. Annis vero 29 in Regno Siciliae imperavit.

Joanna ipsa, uxor Regina, sola in Regno imperando successit et, quamvis viriliter se, ut virago, esset, mulier vero quomodocumque sit, femina est, per quam semper homo ab illis primis inchoando usque in fine jurisdictiones et Dominia dimittet et Regna, si animadvertitur, periclitantur. Ista maxime erravit. Et si hoc ab astrorum operationibus datum erat, ut Regnum illud in manibus alienigenarum deveniret, removeri poterat. Si divina providentia ignoramus, voluntas nostra nos propria damnat.

**Neapolitanum Regnum ad manus Aragonum Hispaniae astutia
cuiusdam Alphonsi pervenit.**

Cap. XIV [XV]²⁰² // [fol. 50r]

Karolus, Francorum Rex, praecedentis Karoli filius, sequitur, cuius tempore praefata Regina Joanna Alphonsum quemdam Aragonum, militem fortunae, in filium adoptivum recepit. Qui, paulo post ingratus beneficiis, contra praefatam Joannam bellare coepit. Et dum agerentur proelia, illa in angustiis posita diem clausit ultimum; qua mortua, totum Regnum Neapolitanum, ut olim Herodes ille alienigena, potitus est.

²⁰⁰ = indutus.

²⁰¹ Le chiffre est laissé en blanc.

²⁰² Le texte porte XIV, mais c'est une erreur □ il s'agit du chapitre XV.

Renatus vero prius, a Regina vocatus, Regis Franciae frater, Italiam intravit. Dux Raynerius, seu Rex alio nomine, dicebatur, qui ab Alphonso superatus et pulsus in Franciam reversus est.

Mortuo enim sine legitima prole Alphonso, Ferdinandus, eius filius ex concubina natus, regnum infestare bellis coepit et Regnum ipsum Neapolitanum capitur ab eo. Cuius Regni Pius Papa eum Regali corona decoravit, quod dux Joannes, praefati Raynerii filius, vir bonus, devotus, christianissimus, semper orabat, ita quod spiritum ab oratione non relaxabat; et dum sic semel orans staret, ei quod prope se bellans Ferdinandus // [fol. 50v] accederet refertur. Rex ait □ «Quicquid Deus disposuit erit □, in divina providentia confidens, et «Alio domimum hoc permisisse nequaquam □.

Credo non huic Karolo Maximo de Aragoniis victoriam reponebatur²⁰³ a praefato Ferdinando: nescio qua divina praeordinatione apud Sanguineas paludes dux iste Joannes superatur.

Ex quo in illo Regno partes sectae vel ortae sunt. Amici Domus Christi □ «Ovini □ ab Duce Joanne, alii □ «Aragonenses □ dicti sunt. Annis vero 30 rexit Ferdinandus ipse.

Alouisius Rex Franciae, praefati Karoli filius, MCCCCLVII in christianissimo Regno successit; qui, dum in Francis regnasset, Ferdinandus in Apulia triumphanter vigeat. Alouisius vero Rex semper et cum Anglis, Hispanis, praesertim cum Burgundis Brittanisque continue bellando se gessit et parvas victorias reportavit. Non potuit ad Regnum suum Neapolitanum exercitus dirigere. Hoc est quia non solum Francorum, sed totius christianae rei publicae²⁰⁴ palmam dare ac generare debebat.

Magis enim ab omnibus, quia unicum unigenitum talem legitime ex puri matrimonii t(h)oro matre sapientissima, Francorum Regina, nobis donavit quam (si) cunctos occidentalium // [fol. 51r] Regionum subjugasset: de cuius fructu totus mundus gaudeat, quia semen David exaltatur hodie! Jam omnis Jerosolima fides, maxime ex ulla domus Israel, sperat in Domino: adjutor eorum christianissimorum et protector eorum est □ Domus Aaron (id est Romani pontificis curia apostolica sedes) speravit in Domino adjutor eorum et protectorem Karolus hic est.

²⁰³ On attendrait «Reponi □.

²⁰⁴ Le texte porte «Publices □.

**Prologus in librum III per hastam laudis linguae,
christianissimae domus Militem,
F(ratrem) Jo(ann)em Angelum Terzonem de Legonissa.**

Plura Prophetae, Karole Maxime Christianissime, per aenigmata, figuras et praeterita tempora locuti sunt. Quae nihilominus praesentia modo sunt aliqua, quia non minus de nobis hodie memoratur Dominus et curam habet, sicuti Israelitis priscis et plus. Prophetae enim Hierusalem semper nominant, quae non solum pro illa in Judaea posita, nec pro illa Civitate Jerosolima Paradisi, sed etiam pro ecclesia sacra Dei et christiana re publica intelligere oportet. Quid enim dicere intelligunt, dum Babillones ipsam capiunt, // [fol. 51v] perimunt, rapiunt et destruunt, nisi quod mali christiani et principes cum rapinis et tyrannidae subditos lacerant? Quod mirabilis propheta Ezechiel (34)²⁰⁵ praedixit: «**H**aec, ait, dicit Dominus: Vae pastoribus Israel, qui pascebant semet ipsos! Lac comedebatis et lanis operiebamini. Et quod grassum²⁰⁶ erat occidebatis; gregem autem meum non pascebatis. Quod infirmum fuit non consolidastis et quod aegrotum non sanastis; quod fractum, non alligastis. Et dispersae sunt oves meae, eo quod non esset pastor, et factae sunt in devorationem omnium bestiarum agri! Et dispersae sunt.□ Quod de christianis sub Constantinopolitano Imperio verificatur. Subdit: «**E**rraverunt greges mei in cunctis montibus (scilicet vitiis) et in universo colle excelso; et super omnem faciem terrae dispersi sunt greges mei et non erat qui requireret□ (scilicet aut per praedicationes aut bella²⁰⁷ eos ab infidelitate Turchorum liberaret aliorumque tyrannorum). Subdit propheta: «**P**ropterea, // [fol. 52r] pastores, audite verbum Domini: Pro eo quod facti sunt greges mei in rapinam et oves meae in devorationem, neque pastores (scilicet praelati et principes) quaesierunt gregem meum, sed pascebant et alebant semet ipsos, et greges meos non pascebant; propterea, pastores, audite verbum domini: haec dicit dominus deus: Ecce ego ipse sub pastores requiram gregem meum de manu eorum et cessare faciam eos, ut ultra non pascant gregem, nec pascent amplius pastores semet ipsos; et liberabo eos de ore eorum et non erit eis amplius in escam□. Et subdit propheta iste mirabilis quae modo facit Deus: «**E**cce ego ipse requiram oves meas et visitabo eas, sicut visitat pastor gregem suum in die quando

²⁰⁵ C'est la référence au chapitre d'*Ezéchiél*.

²⁰⁶ Confusion fréquente dans les manuscrits entre «**G**rassus□ et «**G**rossus□.

fuerit in medio ovium suarum; et sic visitabo oves meas. □ Et promittit Dominus multa bona populo suo christiano, «Post has tribulationes □, ut ait is.

Quamobrem, Christianissime Rex, prophetas illos, inter quos primos de novissimis istis temporibus tractatores Hebreorum: Jeremiam, David, Zachariam, Danielelem, Johannem Evangelistam principuum invenio, qui in gremio Salvatoris secreta caelestia, quae in Patmos insula in actu exilii adscribit; et apostolus Paulus haec tempora non praetermiserunt, et, quod majus est, de te memorant et tua Majestate tractaverunt; et modernorum plures; nec Franciscus Seraphycus hanc tempestatem silentio praetermisit; «Quod scilicet quidam de domo sancta David surget et non solum brachium occidentale sanabit, sed orientale Imperium // [fol. 52v] solidabit. □

Usque modo tardavit altissimus, modo suscitatur prophetarum praesentis temporis prophetias; nam sicut priscis nostris accidit, sic etiam et nobis: ipsi habuerunt plura bella, sicuti nos habemus, illis peccatis subiciebantur illi, sicut isti; solo tempore differunt: illi fuerunt et isti sunt. Domus tua, Domus sancta quae tam in veteri quam in novo testamento, semper victoriam reportavit et palmam: Judaeam patriam, Franciam omnemque Galliam, Theotunicas²⁰⁸ Regiones, fortissimam Italiam, universam Pannoniam, totam Graeciam, omnem Armeniam, Barbaras nationes, Cappadociam, Pontum et Phrygiam, et partes Indiae, non semel tantum, sed saepe, saepius has partes et plures ad manus suas in belli²⁰⁹ deduxerunt. Fidelissimorum historiographorum²¹⁰ scripta non cernentes stupent. Et quia «Parvae fidei homines □²¹¹, magna Domus tuae Franciae mysteria sufferre non possunt. Mirantur quod ex ignorantia provenit, et quia, teste philosopho, «Omnis ignorans malus □, etiam ignorantes deridentes Domum tuam sanctissimam esse Domum Christi et Matris Reginae Mariae. Quod *Osee* primo²¹² affirmat □ «Domui Judae, ait Dominus, miserebor et salvabo eos in domino deo suo (id est Christo) □²¹³.

Igitur in praesenti tempore hoc amplum patere non sine divina permissione // [fol. 53r] esse censeo.

Augustinus, in *Sermone ad Judices*: «Vae vobis, o judices, vae vobis in aeternum et ultra, quia non est in vobis veritas, non misericordia, non pietas, non justitia, nec

²⁰⁷ Sous-entendu «It □.

²⁰⁸ = Teutonicas.

²⁰⁹ Sous-entendu «Tempore □.

²¹⁰ Le texte porte: «Historiographorum □.

²¹¹ *Matt.* 8, 26.

²¹² Sous-entendre «Capitulo □.

scientia dei in vobis potest inveniri. Quid enim inter vos regnat? — Avaritia, immunditia, Clamor, Apparentia, Perversio sacrae legis, dicentes «*Malum bonum, bonum malum*». Ecce addit in serius prophetando, inquit: «*Suscitabit enim dominus spiritum David et ponet spiritum eius et sapientiam pueri sui Danielis in mentem alicuius juvenis; et sicut fecit in Susannae Iudiciis, confundet omnes falsos testes cum*²¹⁴ *iudiciis*».

Iste juvenis Karolus est. De quo nam alio putamus Augustini dictum fuisse, nisi de Karolo, hoc puero domini, qui jam ut ante oculos habemus? Italiam redarguit iudiciumque requirit de manibus eius.

LIBER III

Christianissimi operis in speciali de Karolo Maximo Rege Regum terrarum et domino dominantium eorum, Crucis signatorum impressore, Fr(ater) Joannes Angelus de Legonissa minorum, devotus eius lingua et affectione Miles, praesente huius nominis (VIII°), de domo David christianissimo, hodie miss(o) a deo. // [fol. 53v]

«*Beatus qui legit et audit verba prophetiae huius et servat ea quae in ea scripta sunt: Tempus enim prope est*»²¹⁵

Karolus Maximus, huius nominis VIII°, miraculose natus, in cuius ortu major in caelorum (h)armonia concordia fuit quam in quolibet citharedo in principis requisitione pulsante. Et in *Regum* volumine legimus «*Cum dormieris cum patribus tuis, suscitabo semen tuum post te, quod egredietur de utero tuo et firmabo regnum tuum et tronum Regni tui in sempiternum*»²¹⁶. Huius locutio ad litteram, de sensu nostro litterali, sonat.

Mirabiliter educatus et triumphanter regnans, Israelita Rex christianissimus, totius mundi Reformator, aetatis suae anno 14 Rex ungitur. (N)unquam puer visus est: maturitatem Regiamque Majestatem assidue secutus est. Facies quibusdam divinitatis cernitur ornata; facies eius facies leonis de qua aemuli, (ut de illa olim Christi), maledicebant. Posuit signum distinctum ab aliis in faciem eius, quia prae omnibus aliis

²¹³ *Osée*, I, 7.

²¹⁴ Id: «*Don*» - lapsus italien!

²¹⁵ *Apoc.* I, 3.

²¹⁶ *II Sam.* 7, 12.

est; de quo in *Apocalipsi* 17²¹⁷ dicitur quod: «Angelus²¹⁸ pugnabit et in X Regibus iniquis // [fol. 54r] et angelus vincet illos, quoniam Dominus dominorum est et Rex Regum, et qui cum illo sunt vocati et electi et fideles²¹⁹. Hic enim qui (h)ereticatam Babilloniam Constantinopolim levabit, et Reges adulteros et mercatores auri et argenti.

Et quod successive ponit²²⁰ IX in Karolo consummabitur: Nasus eius ad Regiam majestatem conformis; archata supercilia alta divinorum contemplationem esse ostendunt; frons eius spatiosa et magna hereticorum hosticulum²²¹ primus ex signatis in frontibus eorum; Dentes Karoli, dentes eburnei, quibus Bestiam orientalem et fornicatores Matris Bizantii et nostrae mordeas. Oculi tui excelsi mirandique aspectus, in longitudine albissimi ingenii claritatem ostendit. Facies eius leonis Draconem vi(n)centis; vicit is leo de tribu Juda, proles David; laeta bonis facies et aspera malis, grata amicis, odiosa reis.

Manus tuae candidae, in Deum saepe conjunctae, cernuntur pro navi ut non pereat mare. Brachia quoque eius tyrannos destruunt cernuntur. Ait enim: «Dextera domini fecit virtutem, dextera domini exaltavit me²²². Et cum isto tuo brachio fortissimo, fidei adversariis Teucris ceterisque infidelibus malisve christianorum // [fol. 54v] dices: «Aperite mihi portas Justitiae et ingressus in eas, confitebor domino. Haec porta domini: justi intrabunt in eam.²²³

Collum tuum, ut turris formidabilis infidelibus. Spatulae quoque tuae cruce candidissima fortificatae, quibus suppositis fidem, ut Atlas, sustentas, conservas et retines. Ex corde ad spatulas per brachia ad manus veniant! Et illud Ezechielis adimplēs: «Hic est amicus crucifixi, directus a domino ad signandum frontes virorum gementium signo t(h)au²²⁴. Dicis enim cum David, Christo tuo: «Ego autem constitutus sum Rex ab eo supra Sion montem, scutum eius, praedicans praeceptum evangeliorum eius. Postula quoque ab eo et dabit tibi gentes hereditatem totius orbis et

²¹⁷ Sous-entendu «Capitulo».

²¹⁸ «Angelus» confondu avec «agnus». Le début de la citation est une paraphrase (les dix Rois figurés par les dix cornes de la bête). On trouve ensuite dans la traduction latine de l'*Apocalypse* «Hi (les dix Rois) cum Agno pugnabunt et Agnus vincet illos». La suite de la paraphrase est exacte.

²¹⁹ *Apoc.* 17, 14.

²²⁰ On attendrait «ponitur».

²²¹ Le texte porte: «Hostaculum»; et pourquoi ce diminutif?

²²² Cf. *Ps.* 118 (117), 16.

²²³ *Id. ib.*, 19-20.

²²⁴ La citation vient d'ailleurs, un prophète hébreu ne pouvant évoquer le signe grec Tau, lui-même assimilé à la forme de la croix.

possessionem tuam terminos terrae. Reges omnes infideles in virga ferrea et tanquam vas figuli confri(n)ges eos. □

Tu unquam, Karole, per mille miliaria, teste Brigida²²⁵, in terram virginalem (id est partenopem) extends. Ecce qualiter non adulatorie te Maximum dico: major enim illo Magno quocumque Karolo es, nec tanta ille magnus in sua virilitate fecerat sicut tu in pueritia et juventute fecisti. Te quoque sub Venerem planetam natum esse in domo sua, sub qua Caesarem Alexandrumve ortos fuisse notum est. Et, quod plus est, sub stella fixa // [fol. 55r] quae Delboram dicitur firmatum²²⁶, ut olim Octavianum fuisse invenimus. Si enim tuam Ma(jestatem) totius mundi Monarcham astra demonstrant, non mirum est: corpora quidem caelestia et stellae tantum influunt et secundariae causae quantum a prima causa causarum permittitur, quia, teste Aristotele, causa secunda non agit, nisi in virtute primae. Venus enim, illa castissima Mater, deorum Germinatrix, orbis totius vigor, Karolum, his²²⁷ temporibus, inter individua primum reinchoando elegit. Est autem haec Amor intensus totius christianae Religionis circa quam venae eius omnes in amorem prorumpunt. Stella quoque illa fixa Karolum supra firmam petram Jesu Christi firmatum esse et supra Domum domini firmiter aedificatum²²⁸ bene fundatum esse supra firmam petram montis Sion Salvatoris ostendit.

Audio te Mundi principibus dicere: «□Nunc, o Reges, intelligite, erudimini, qui judicatis terram. Servite domino in timore et exultare ei cum tremore²²⁹ Apprehendite disciplinam peccatorum, ne quando irascatur Dominus Jesus Christus; eidem honorem et reverentiam sedulo condonate. □ // [fol. 55v]

De vestimentis Karoli Maximi et odoribus quibusdam eius:

sic pro hodiernis temporibus necesse est.

Cap. II.

Vestimenta eius non vana neque mollia, sed humillima sunt. David enim pastor non sumptuosis vestibus usus est; Christus quoque, Rex Regum, universalis, de quorum Domo es, vestem humilem inconsutilem desuper, more Regio, contestam per totum

²²⁵ Il s'agit de sainte Brigitte de Suède (1303-1373) et de ses *Révélations* concernant la Passion.

²²⁶ Si Delbora représente Deborah, prophétesse qui devint Juge, on attendrait «□firmatam□ (et il faudrait «□qua□ au lieu de «□quae□).

²²⁷ Le texte porte: «□iis□.

²²⁸ Écrit «□aedificatum□.

²²⁹ Tout ce passage reprend la fin du Ps. 2. La suite du discours s'en écarte.

uniformem portabat. Non vestes Regem, sed Rex vestes facit. Vestimentorum apparentia non sapientiam, prudentiam, ceterave Regiae Majestatis convenientia dat, sed justitia, et integritas. Quid enim vestes sunt, nisi lana? Si pastor bene vestitus apparetur est, quia suarum ovium vellera sunt, earum devorationem demonstrat; humiliter quoque vestiri suas non oves depastum esse praemonstrat. Non oportet eas laborare, ut Regem pastoremve induant, si humilibus vestibus fuerit contentus. Lanifica enim et linea non caelestia sunt, sed ex bestiis nascuntur et herbis, quibus ornatur homo; et tantam facit amentiam. Spirituali igitur delectatione // [fol. 56r] suas oves satiare et sese indui sanum est. Moribus nempe indutus es, Karole, et decorus. Et in loquendo summam modestiam retines, more Regali conformem. Principem non decet esse multiloquum: aemuli de tuo breviliquio susurrant, quia in vanis locutionibus vellent Tuam christianissimam Majestatem, quae summopere est semota ab iis, quoniam, ait Deus in carne tua, «De omni verbo otioso tenemur reddere rationem in die Judicii»²³⁰.

Tu vero misericors, amator proborum plenus dilectione, liberalis. Myrrah, Gutta²³¹, Cassia a vestimentis tuis sunt, ex quibus delectaverunt te filiae Regum in honore tuo. Et si parvo elephante Magno cadenti supposito, Carolum laboribus non paucis pro magna fide subjectum figuramus: non quidem parvus, sed omnium mundi Regum imperatorumque hodie Maximus est; parvus quantitate moli(s), magnus quantitate virtutis; parvus propter humilitatem, magnus propter virtutes.

Pedes eius pedes hominis, quibus universam terram reformando calcat. Flexis ad precem genibus; calcis²³² Draconem Gallus superat, Basiliscum, Leonem humiliat. Ursum pacificat; avaritiam infructiferamve luxuriam confutat. Maximus omnium Karolus piissimus; omnibus mitis, modestus, suavis, // [fol. 56v] cuius casto eloquio scinduntur lapides; cuius oratione firmanentur caeli; cuius aspectu gaudet mundialis machina. O sanctissimum Regem, qui fidem sic magnificat, quem, «Melut ovem in medio luporum» illaesam, ducit deus, ut fortia facta de terrae suae²³³ mundo ostendat!

²³⁰ Cf. *Matt.* 12, 36.

²³¹ *Ps.* 45 (44)v. 9 «Les vêtements ne sont plus que myrrhe, aloès et cannelle», etv. 10, «Les filles de roi».

²³² Au lieu de ce génitif, on attendrait l'ablatif «Calcis».

²³³ «Mundo» est apparemment un datif en relation avec «ostendat»: il faut donc sous-entendre un ablatif, comme «Recuperatione».

De Galli natura, quamvis Davidicus sit Rex, et, progenie:**Et quare quidem bella Francorum Rex suscipit.****Cap. III**

Galli natura propria est prae ceteris animalibus coronam naturaliter supra cilia portare, quia Regia majestas Gallis populis prae aliis anteponitur suapte natura: dum cantare vult, ut a cunctis audiatur, primo semet ipsum propriis alis percutit et alios deinde ad vigilandum vocat. Petrus quidem, orbis terrarum princeps, ad tertiam Galli cantus vocem, se in infidelitate fuisse illico novit. Tu enim, Karole, placatis insidiis tuorum principum potentissimorum quorundam, quod et pater minime potuit obtinere, ad juste beateque vivere eos christianissimorum fidelium ritu duxisti. Ecce // [fol. 57r] unctionis tuae laetitiam: Tu, Rex pacificus, non inimicitias causa praedandi seminas, sed pacem; tuos ad tranquillitatem religasti et ad quietis portum, quia dilexisti justitiam et odisti iniquitatem. Propterea «Inxit te deus tuus oleo laetitiae prae principibus suis»²³⁴ et quia davidicus es. Adstitit Regina Anna christianissima, proles unica Britanniae, divinitus tibi conjuncta, «In dextris tuis, in vestitu deaurato»²³⁵, circumdata suarum virtutum varietate.

Quare hoc Anna dignissima? — Quia «Incupivit Rex speciem tuam»²³⁶ et decorem tuum et «Filiae aliae Regiae muneribus vultum tuum deprecabuntur»²³⁷, quoniam cum Rege christianissimo Franciae es copulata, «Omnes divites plebis»²³⁸ et quia modestissima es; idcirco «Adducentur Regi»²³⁹ Karolo «Virgines primum dominiis privatorum post te» et proximae eius adducentur tibi «In laetitia et exultatione»²⁴⁰. Sicut enim de Salomone, ita prolem tuam Regiam, non modo Salomonicam, sed re et nomine christianissimam fore non in dubium animum vertimus. Divina ordinatione et mirabili sponsalium²⁴¹ illud factum fuit et prosperabitur.

Etsi mulierum amatores sunt Franci, de quo murmurant reliqui quod frivolum est, legimus quidem primos de Domo christianissima // [fol. 57v] copiam mulierum, ut ex

²³⁴ Cf. Ps. 45 (44), v. 8.

²³⁵ *Id. ibid.* v. 14.

²³⁶ *Id. ibid.* v. 12.

²³⁷ *Id. ibid.* v. 13.

²³⁸ *Idem.*

²³⁹ *Id. ibid.* v. 15-16.

²⁴⁰ *Idem.*

²⁴¹ = «Sponsalium», au sens de «Matrimonium».

eorum semine foedus sanctum procreassent, habuisse. Abraham enim, ultra propriam uxorem, ancillas habuisse; Jacob vero uxores duas et totidem concubinas in sacris codicibus invenimus. Ut christianissima Domus multiplicaretur in posteros, praesertim cum de prole libera timeatur, nec sic malum facere in huiusmodi Regibus censetur, cum causa sobolis procreandae fiat, sed bene in aliis: proborum semen semper mundo multiplicare bonum est.

Gallorum igitur Rex hodie hoc in mundo missus est ut in fervorem fidei homines disponat et pacificet. Et quia vulgares caeci et a sapientibus non luminati invidia, cum bella nunc faciat Franciae Rex, ad malignitatem eius describunt, ignorantes quod bella fiunt justa ut sine injuria et in pace vivatur. Et Deus deorum, Jesus Christus, dicebat: «**¶**Non veni pacem mittere in terram, sed gladium²⁴² justitiae; «**¶**Veni separare²⁴² hominem adversus patrem suum et filium adversus Matrem suam²⁴³, quoniam in malo pacifice vivebant inimici hominis domestici eius et terrenorum tantum crevit amor in quiete quod dilectio dei praeteriit. Ideo «**¶**Qui amat patrem aut matrem plus quam me non // [fol. 58r] est me dignus et qui amat filium aut filiam plus quam me non est me dignus²⁴⁴. Hoc idem reversum erat in mundo: omnes quae sua sunt quaerunt, non quae Jesu Christi. Missus est igitur Karolus hanc malam pacem destruere et bonam inserere. Bona enim pax in bonis est et mala in malis, quam non solum Herodes et Pilatus fecerunt, sed multi potentes ad alium destruere confederantur. Venit quidem ad hoc perdere et facere cum Christo magno accipere crucem et ire post eum, ut simus digni christiani.

Dicamus ergo: «**¶**Benedictus qui venit in nomine domini²⁴⁵. Etsi per inimicos fidei flagellati sunt prisci, nos per christianissimos reformamur, et non Barbaros. Nam praeter Hebreos, Graecos et Latinos, reliquae nationes Barbarae nuncupantur. Semen autem Franciae Hebreorum primum et Graecorum Dominus, Latinorum Christianorumque caput: absit de cetero Barbarum nuncupari!

²⁴² Le texte porte: «**¶**seperare²⁴²».

²⁴³ Cf. *Luc* 12, 52 et *Matt.* 10, 34-36 (dont ce passage est tiré textuellement).

²⁴⁴ Cf. *Matt.* 10, 37 □ *Mc.* 8, 34-35 □ *Lc* 14, 26-27.

²⁴⁵ Cf. *Jean*, 12, 13.

De virtutibus Karoli Maximi Regis et fortitudine sua mirabili.**Et quoniam ipse solus ad bene vivendum tendit.****Cap. IIII²⁴⁶ // [fol. 58v]**

Inter cetera tua Dona, Regibus convenientia, ut tuae virtutes narrentur, fortitudo animi in te cum suis speciebus viget. Fides enim prae ceteris in te verbo, natu et opere regnat. Magnanimitas summa animique securitas et in arduis tuis negotiis plurima constantia. Fiduciam in Domino, ut tuos ducas exercitus, habes, quia Dominus exercituum est et solus ducit exercitus; quam in tuis militibus conservas, qui prae ceteris totius orbis sunt validiores. Quid enim in militaribus disciplinis sonat tam apud veteres Israelitas Davidicos quam apud omnes christianissimos, nisi de militibus Regis Franciae? Primo enim, nisi sint natu nobiles, nisi sint in bellis plurimis experti, probati in armis, in militia Regia non adscribuntur. Hunc quidem ordinem tempore Davidis et aliorum suorum susceperunt viri robustiores, Christi milites, ad confutandum adversarios fidei nostrae; hos ducit Karolus Rex. Et non ita milites Francorum inhonesti, sicuti ceteri sunt, sed devotione ornati: primo sancta templa visitant; clericos helemosinis²⁴⁷ reficiunt, in ecclesiis // **[fol. 59r]** in orationibus perseverantes. Quare iudicat Dominus Rex nocentes te et expugnat impugnantes te. Apprehendit arma et scutum et exurgit in adiutorium tuum. Et ut gloriosus est Deus in sanctis suis, ita Rex in militibus suis. Unde hoc est quod te tantum sequuntur et amant commilitiones tui, nisi quia ex tua liberalitate eis munera solvis? Et tibi Iustitiae, dum vivacitas servabitur, Fenix²⁴⁸ in terra monstraberis. Nam velut Israelitae populi potentissimi - et pauci fuere - interdum a victoria declinabant, copiosiores nihilominus videbantur in bellis. A quibus alii militandi artem addiscebant²⁴⁹, sicut hodiernis temporibus a Francis armiferis militia dependet, et per multa prisca tempora. Tu enim, Christianissime Rex, ab Anglis, viris strenuis, a Burgundionibus in armis nutritis, a Germanis ceterisque Alemanis, cum omni Imperiali potentia, et a fortissimis Hispanis et a ferocissimis Bertonibus²⁵⁰, quos tu solus subjugasti, triumphantem victoriam reportasti et palmam. Et quod magnanimum est Pippinianum, ex liberalitate sponte donasti. Dicis enim: «**¶**Dominus regit me et nihil

²⁴⁶ = IVe²⁴⁷ = Eleemosynis.²⁴⁸ = Phoenix.²⁴⁹ «**¶**Adiscebant**¶** dans le texte.

mihi deerit²⁵¹. Deduxit me super semitas iustitiae²⁵², propterea populi confitebuntur mihi. □ Ezechiel propheta mirabilis de te ait: «□ Terra, cum induxero super te gladium, et // [fol. 59v] populus tulerit terrae virum unum de novissimis suis et constituerit super se eum speculatorem. Et ille viderit gladium venientem super terram et cecinerit buccinam et adnuntiaverit populo. Audiens autem, quisquis ille est, sonitum buccinae, non se observaverit, veneritque gladius et tulerit eum. Sanguis ipsius super caput eius erit. Si autem custodierit se, animam suam salvabit. □²⁵³

Gladius hodiernus haec magna tribulatio est. Vir ille unus Karolus est; de christianissimis novissimi sunt christiani, respectu prophetae vaticinantis. Qui autem sonitum buccinae christianitatis non audierit, peribit. Qui autem audierit (id est converterit se) a via sua salvabitur. Ergo considerata sunt haec quae in istis praesentis temporibus Deus per Karolum Maximum in saeculo isto caliginoso operatur et qualiter totus oriens et Constantinopolitanum Imperium alienatum est a fide sancta Jesu Magni Christi domini nostri, qui sit benedictus in saecula.

**Quod Karolus iste Maxi(mus) Christi(anissimus) totius orbis Gubernator
Ezechiele et reliquis prophetis praemonstratur.**

Cap. V. // [fol. 60r]

Non mirum si te christiani veri honorant, Judei omnes de tribu Regali, quae olim eorum fuerat, Domum sanctam christianissimam Franciae affirmant, Te timent rapidi Mauri, Teucrici, tua sceptrum leones jam ad loca deserta incipiunt fugere Infideles: prophetia enim quae apud Teucros est, per Karolum, speramus, Maximum nunc debet adimpleri, videlicet quod omnis Infidelitas revertatur ad Christum. Et quia christianissimus Rex toto terrarum regnat in orbe, conveniens est ut, sicuti omnes homines eum timent, ei omnes subiciantur. Est enim omnis infidelitas eradicanda. Nec hoc mirabilis Ezechiel silentio, vigesimo capi(tulo)²⁵⁴ praetermisit; «□ Ecce ego succendam in te ignem et comburam in te omne lignum viride (id est hereticorum vanas interpretationes) et omne lignum aridum (videlicet «□ fide □»). Non extinguetur flamma succensionis et comburetur in ea omnis facies ab austro usque ad aquilonem □, in quibus

²⁵⁰ = Britonibus?

²⁵¹ *Ps.* 23 (22), 1.

²⁵² *Id. ib.*, 3.

²⁵³ *Ez.* 33, 2-5.

partibus magis viget infidelitas. Ignis autem ille Carolus est, qui in ferventi amore eius et suorum commilitonum illustrorumque Baronum, per quem amorem ignem sui amoris in cordibus // [fol. 60v] eorum accensum designamus. Et in 22 (capitulo) de praesenti tempore loquitur propheta: «¶ Nec de Constantino aut Carolo magno hoc solum intelligimus, sed praecipue de isto (tempore). Plus enim modo in omnibus universaliter fides defecit quam nec in tempore cuiuslibet praedicatorum, quia tunc in clericis firma stabat et martyribus, ut de Silvestro magno et de reliquis patet, quod modo nequaquam cernimus et in militibus illius magni Karoli. Nulla quidem flagellatio, tam conveniens in quacumque lege nostra, facta invenitur, nisi ista: Caldei, Assyrii, Aegyptiaci Synagogam flagellarunt et Romani; Attila, Magumeth²⁵⁵, et Teuceri fidem sanctam Ecclesiamque dei perculserunt, qui inimici omni modo²⁵⁶ erant. Modo vero per sanctum Regem Christianissimum fidem a malis rectam permittit reformare. Quod Zachariae 12 suo²⁵⁷ monstratum est: «¶ In die illa, dicit dominus, percutiam omnem equum in stupore et ascensorem eius in amentia; et supra Domum Juda (scilicet Franciae) aperiam oculos meos; et omnem equum populorum percutiam caecitate. Et dicent Duces Juda (christianissimi videlicet Reges) in corde suo: Confortentur mihi habitatores Jerusalem (christianitatis) in Domino exercituum, Deo Deorum. Et ponam Duces Juda (id est Reges Franciae) in die illa sicut caminum ignis // [fol. 61r] et facem in feno et devorabunt omnes populos a(d) dexteram et a(d) sinistram et omnes populos in circuitu □²⁵⁸. Et quamvis omnes curiose possint ad libitum²⁵⁹ prophetias exponere, tamen cum veniunt, eas verius intelligimus. Sicut de Karolo Maximo patet, in quem omnis equus in stupore et ascentior²⁶⁰ in amentia percutitur et in Regibus Neapolitanis manifestabitur. Posuit enim deus arcum aereum in brachio suo, dicens: «¶ Et inimicos meos dedisti mihi deorsum et odientes me disperdidisti et comminuam eos, ut pulverem ante faciem venti, quia praecingisti me virtute ad bellum et supplantasti omnes insurgentes in me. □ Ergo, Maxime Rex, pro fide tua, cum tuis fortissimis Baronibus adversus malos, quia tribulatio magna oritur, totum quidem aegri alteratur, dum Medicus per medicinam ducere sanitatem procurat. Non potest non tristere²⁶¹ mundus, si

²⁵⁴ Il s'agit en fait d'Ez. 21, 3.

²⁵⁵ = Mahomet.

²⁵⁶ Le texte porte: «¶ hode □.

²⁵⁷ Sous-entendu «¶ capitulo □.

²⁵⁸ Zach. 12, 4-6.

²⁵⁹ Id. «¶ libidum □.

²⁶⁰ = «¶ Ascensor □, comme dans la citation de Zacharie.

²⁶¹ = «¶ ristari □.

malum Regimen ex eo remove disponis. Tuique Milites fortissimi omnia quaecumque in domino facient, prosperabuntur.

**Quod Karolum ad totum debellandum Mundum habemus et de
Malitia primatum et victoria Regis et Apostoli praevisione.**

Cap. VI. // [fol. 61v]

Italorum Principum inimicitiis, dissentionibus, injuriis, Rancoribus, in corde eorum portatis, consideratis et innata Dominandi cupidine, unum aliumque praedare, quae te, potentissime Rex, in Italicis finibus attraxere. Si vero potentes Itali fuissent concordēs, universus orbis de ea victoriam non reportasset. Sed principum oppositiones, civium seditiones te ceterosque flagellatores nostros attraxere, et quoniam vivere nostrum marcidum erat et vitiosum, ad quod evellere missus est: facias ergo ut recte vivant Itali et unicuique quod suum est red(d)ere, christianorum more, non luporum, regnare. Nec semper vincere licet. Videtur quidem ingenio crassis vici Christus, qui solum sic hostem et mundi huius principem debellavit. Si secundum leges vixissent Itali, eorum bonitate et rectitudine universus orbis particeps fuisset. Est enim Italia grex ovium, cum pastore in medio posito, quam duo defendunt: Maria et altissimi Montes. Sitis igitur unici, o Itali! Sitis, obsecro, et concordēs et adversus proceram Turcorum, Maurorum aliorumve infidelium // [fol. 62r] Crucem arma pro fide sumite! Nec a bono praeposito Karoli deviatis, qui majora bona in orientalibus et dominia, nequaquam vestra curans, acquireret, si veri, non Philistei, sed christiani eritis, o mirandi Itali, qui magis hodie cum Teucro et Soldano facitis pacis confederationem, dando ac recipiendo pecunias, quam cum christianissimo Rege!

Ait autem Deus deorum, Jesus Christus: «□Nihil opertum quod non reveletur, et occultum quod non sciatur.□²⁶² Pacificamini igitur et Karolum, vos, ut ad infideles festinet gressus, orate et magna et in terris et in caelis praemia reportabitis, si pax plena atque perfecta in vobis erit, juxta Ciceronis sententiam□«□Nihil turpius dici potest quam cum eo bellum gerere, cum quo familiariter vixeris□²⁶³. Et sic boni erimus cum pacifico Rege, qui dicit: «□Beati pacifici christiani□²⁶⁴.

²⁶² Cf. *Luc* 8, 17□*Mc* 4, 22□*Matt.* 10, 26.

²⁶³ Référence à identifier.

²⁶⁴ *Mt.* 5, 9, auquel l'écrivain ajoute «□christiani□.

Etsi pristinis temporibus, christianissime Rex, ex tuis Gallis Italiam ad Neapolitanum tuum recuperandum Regnum invaserunt²⁶⁵ nec victoriam semper reportarunt, quod christianissimum factum esse arbitramus. Nam plures veteris testamenti Prophetarum Patriarcharumve ad vineam Domini Sabaoth Dei Engadi relevandam, ut fructum divini officii cultivationis in tempore suo redderent²⁶⁶ missi sunt. Milites // [fol. 62v] strenui, qui omnes Hebreorum in pietate ac cupiditate mortui sunt nec victoriam reportarunt, quia Christum in lege promissum venire oportebat, cui salutis repromissio facta est: Is propria persona accessit et, in cruce regnando et poenis, summa cum victoria de victo demoniorum principe sollemniter triumphavit. Si quidem duces tui et bellatores interdum dedecus reportarunt et mortem, fuit quoniam tibi soli victoria ab Italis servabatur □ tu es qui mittendus eras. Non enim per eos, sed, per tuam invictissimam Majestatem et diadema Regni tui Italici, coronam et gloriam reportare debebatur²⁶⁷, tunc namque sublimior triumphi corona et laus est, cum, jam victus, victor evadat. Hoc si quidem certaminis genus in suis militibus et eorum palma esse voluit deus, ut, cessi variis tormentorum generibus et occisi mundo, in mundo dominarentur, illum super triumpharent et exultarent, maximam hanc palman Francis deus conservavit, ut jam fortes victi, nunc parvum ad superba et humilem, debilem ad fortia, pauperem ad divites debellandos mittat, quo victi victores vincant et, cum puero domini David, eorum domino, de superbis Philisteis spolia reportent et dividant. Moribus et probitate maturus, plurimorum vaticinio // [fol. 63r] praemonstratus, ut populum christi electum a tyrannica liberes servitute, Te quoque inter principes mirabilem facis. Si autem (quod absit!) a Justitia tua Serenitas separaretur²⁶⁸. ullam a quovis loco nec a Teucris reportares. Ad hoc enim missus es, ad hoc te vocant christicolae in his pravis temporibus, quae columna fidelium, Paulus ad Timotheum, prophetae fungens officio, memoratur: «**¶** In novissimis diebus instabunt tempora periculosa; et erunt homines se ipsos amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemi, parentibus non oboedientes, ingrati, scelesti, sine affectione, sine pace, criminatores, incontinentes, immites, sine benignitate, proditores, protervi, tumidi, caeci, voluptatum amatores magis quam dei; habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem eius abnegantes: et hos devita²⁶⁹ □. Haec quidem magni Apostoli prophetia in istis temporibus adimpletur, si sapienter

²⁶⁵ On attendrait «**¶** invasisti □ et «**¶** reportasti □.

²⁶⁶ Le texte porte: «**¶** derent □.

²⁶⁷ Ce passif anormal a entraîné l'actif «**¶** reportare □, au lieu de «**¶** corona et gloria reportari debebat. □

²⁶⁸ «**¶** separaretur □ dans le texte, comme en d'autres passages.

advertatur. Omnes enim prophetae remotissima tempora ista esse dicunt, respectu eorum. Necesse igitur erat ut Karolus iste Maximus ad tanta vitia perdere venisset et confutaret.

**Quod evangelista Johannes Karolum Maximum in Apocalypsis
demonstrat et qualiter de eo dicat Brigida.**

Cap. VII. // [fol. 63v]

Haec altissimus evangelista Johannes, imperialis praeco, cui in Salvatoris gremio, tempore magni convivii cenae, dormienti secreta haec revelata sunt. Et Karolum hunc Maximum Christianissimum, X⁹²⁷⁰ capitulo, monstravit: «Et ecce equus albus et qui sedebat super eum erat fidelis et verax, et cum iustitia iudicat et pugnat. Oculi autem eius sicut flamma ignis; et in capite eius diademata multa, habens nomen scriptum, quod nemo novit, nisi ipse □ (id est «Christianissimum □). «Et vestitus erat veste aspersa sanguine. Et exercitus, qui sunt in caelo □, (scilicet in fide Christi) «Sequebantur eum in equis albis, vestiti bysso albo et mundo □ (id est puritate fidei). «Et de ore ipsius procedit gladius ex utraque parte acutus; ut in ipso percutiat gentes □ (scilicet potentia sua). «Et ipse reget eos in virga ferrea. Et ipse calcet torcular vini furoris dei omnipotentis □ (id est auctor tanti belli). «Et habet in vestimento et in femore suo scriptum: Rex Regum et dominus dominantium. Et vidi unum Angelum stantem in sole et clamabat // [fol. 64r] voce magna, dicens omnibus avibus quae volabant per medium caeli: «Venite, congregamini ad cenam magnam dei □ (id est boni fideles: cena enim haec praeparamentum proeliorum est), «Et manducetis carnes Regum et carnes fortium et carnes tribunorum et carnes equorum et sedentium in ipsis et carnes omnium liberorum ac servorum et pusillorum ac magnorum □ (quae omnia in malo et infideli Regimine posita intelliguntur). Et subdit: «Et vidi bestiam et Reges terrae et exercitus eorum congregatos ad faciendum proelium cum illo qui sedebat in equo et exercitu eius □. Per hanc bestiam novam hanc Romam intelligimus, quae more Romanorum vivit. Daniel enim «Quartam bestiam magnam □ etiam Romanum illud Imperium appellat. Subdit evangelista magnus: «Et apprehensa est bestia et cum illo pseudo propheta, qui fecit signa coram ipsa □ (scilicet bestia), «Quibus signis seduxit eos qui

²⁶⁹ 2 Tm. 3, 1-5.

²⁷⁰ = XIX

acceperunt characterem bestiae et qui adorant imaginem eius □ (scilicet «*Insigne*»²⁷¹). «*V*ivi missi sunt hi²⁷² duo in stagnum ignis ardentis Sulphure □ (qui Antichristus eius praecursor novus est). «*E*t ceteri occisi sunt in gladio sedentis super equum, qui procedit // [fol. 64v] de ore ipsius □ (Karoli). «*E*t omnes aves, saturatae sunt carnibus eorum □²⁷³. Aves velocissimae Milites Crucis signati sunt. Quidam autem modernus, sub quercu quadam positus, Modernae prophetissae Brigidae volens Meditationem exponere, deviat, quoniam Alemanus est. Ait illa: «*D*um seu quando puer super sedem lilii sedebit, magna in ecclesia dei erit tribulatio. □ Ille vero ex defectu pueri sedentis exponit: quod falsum est, ut ipsamet Brigida declarat, dicens: «*P*otens est autem Deus suscitare Francos adversus ecclesiam □ (scilicet «*Thale rectam* □). «*N*on quod causa mali sit sedens in lilio, sed reformationis: Medicus, nisi, dum a vulnere malum marcidumque removet, dolorem generat, cuius medicus causa est bona. Pater filium castigat, ut a vitio sit alienus. □²⁷⁴

Benedicamus igitur Deum gloriosum in saecula, qui, per puerum suum, Karolum Maximum Davidicum, Pauperem a potente liberavit et Pauperem cui non erat adjutor; parcat pauperi et inopi, quia non eorum bona praedatur. Et animas pauperum salvas facit, scilicet a dolore tyrannidis et tribulatione. Ex usuris et iniquitate redimet animas eorum et honorabile nomen illorum pauperum coram illo, qui prius persequabantur. // [fol. 65r] Iste enim et tota christianissima domus liberalissima est, helemosinas²⁷⁵ aliasque²⁷⁶ pia opera exercendo, ecclesias renovando, viduas, pupillos et pauperes oppressos relevando, Veritatem et Justitiam defendendo et sanctam christianitatem ne cadat sustentando in virtute innatae perfectionis.

De natura et excelletia lilii et Scripturae laudibus eius.

Cap. VIII.

«*E*cce Prophetarum jam oracula adimplentur «*Q*uit enim de te Rex Altissimus, «*E*go tuli te de progenitoribus antiquis, ut liberes populum meum de manu fortium. Feci te Regalem in Regibus et Grandem prae ceteris et de verissima Domo Franciae,

²⁷¹ Le texte porte «*Insigne* □.

²⁷² Id.: «*Thii* □.

²⁷³ *Apoc.* 19, 11 et 21.

²⁷⁴ Référence à identifier dans les *Révélation*s de sainte Brigitte.

²⁷⁵ = Eleemosunas (cf. la première note du chapitre IV).

²⁷⁶ = Alia.

quae de progenie David, Salomonis et parentela Virginis Mariae illibatae et Christi magni Regis es²⁷⁷ □, itaque de magno lilio fragrante per orbem universum. Est enim lilium²⁷⁸ iste non novus, sed apud digniores alios: Lilius virginitatem designat et Castitatem animique puritatem. Albissima quidem dei genitris²⁷⁹ lilium flos est; ait: «Flores mei fructus honoris et honestatis. □ Lilius, in quo christicolae apes // [fol. 65v] favum mellis suavissimi fidei fabricat²⁸⁰. Per mel quidem Divinam, per ceram vero humanam²⁸¹ in persona Unius de Domo David designamus: Flos enim, Nazareus est iste, flos de radice virgae Jesse. Rursus²⁸² per ceram vetus, per mel novum testamenta conscribimus. Iste est enim «Flos campi et lilium convallium □ per cuius partus natura in melius mutatur. Favum²⁸³ quippe mellis christiana est fides, ex duabus naturis factus. Apes fructiferae in his²⁸⁴ liliis pausantur. Dicebat amorusus ille²⁸⁵: «Favus distillans labia tua, sponsa; mel et lac sub lingua tua □. Et Salomon suae stirpis cantans □ «Erit quasi flos Rosarum in diebus vernis et quasi lilia quae sunt in transitu aquae □²⁸⁶. Rosa enim alba reperitur et rubea²⁸⁷; unus plus color in lilio croce²⁸⁸ quia Domus Franciae Crucis meditationem et passionis dominicae memoriam semper exercent sui²⁸⁹. Quare enim dicebat sanctus Salomon: «Sicut lilium inter spinas □, id est Domus christianissima in medio tribulationum ac malorum persecutionum posita est. Fecerat etiam inclitus ipse Salomon Candelabra quinque ad dexteram et totidem ad sinistram contra oraculum et quasi lili flores lucerent, ut in 3^o *Regum* volumine continetur²⁹⁰. Non aliud nisi quia // [fol. 66r] christianissima domus semper, cum divinis meditationibus ab omni liberatur periculo. Domus et enim haec Franciae christianissima lectulus floridus. «Sicut lilium inter spinas □, sic Domus Franciae christianissima inter alias est. Ait prophetissa nova: «Lilium de Campo occidentali exhibit et erit crescens in mille miliaria in terra virginali □ (id est Partenope); res perditas recuperabit; suo odore res venenosas

²⁷⁷ On attendrait «Est □, mais Charles est identifié à sa Maison.

²⁷⁸ = Lilium.

²⁷⁹ = Genitricis.

²⁸⁰ = Fabricant.

²⁸¹ Sous-entendu «Favum □.

²⁸² Le texte porte: «Russus □

²⁸³ = Favus.

²⁸⁴ Le texte porte □ «Lilium □.

²⁸⁵ Le «Bien aimé □ du *Cantique des Cantiques*.

²⁸⁶ *Cantique des cantiques*, ...

²⁸⁷ Confusion avec «Rubra □: rouge?

²⁸⁸ Mot difficile à identifier.

²⁸⁹ Se rapporte à «Domini □.

²⁹⁰ Le texte porte «Continetur □, ce qui n'a aucun sens.

irrigabit eritque fortior cedro. □ Haec ipsa in te quidem, Karole mi Maxime, hoc²⁹¹ verificabitur: tu adimpletor huius prophetiae es.

Lilius, flos pulchri aspectus, flos Castitatis, in terram virginalem ramos ostendere: conveniens est; quis convenientior in partenopeo Regno Regnare debet, nisi qui signum portat virginitatis? Tres quidem lilii Domus christianissimae sunt in insignia. Non sine accurata investigatione in tali Domorum Regina ponentur: flores apparuerunt in terra nostra huius mundi summopere redolentes in suavitate: Unus lilius Justitiam, alius pacem, alter Majestatem significant. Per hos quidem lilios Fidem, Spem Charitatemque habemus. Per istos tres lilios, tres orbis partes demonstrantur in quibus praedicta regnare debent, in quibus Rex Jesus Regnat. // [fol. 66v] Speculum enim Religiosorum est lilius: idcirco Oboedientiam, Paupertatem, Castitatemque demonstramus. Per Radices eius, in quibus tota vis fundatur, Castitatem: Dicebat enim Virgo Gloriosa Maria in *Canticis* Salomonis: «Dilectus meus descendit in (h)ortum suum et collegit lilia» (id est Christus Rex, in uterum Reginae intactae, per humanitatem descendit et cum omni castitate et virginitate sibi corpus absumpsit). Quae quidem in christianissima Domo Franciae renovantur, ut in pluribus Regibus, Reginis monstratur et Ducibus qui, non modo populo omni manifestis, sed in sanctorum catalogo adscriptis. Per hastam paupertatem, per lilium florem album et Rubeum oboedientiam exprimimus. Fidem in orientalibus partibus ubi frigidus in volutabo²⁹² viget Maccumetus²⁹³ et Charitatem seminabit, calefaciet. Felix igitur lilius est, de quo tot mira praedicantur.

**De Proprietatibus lilii et qualitatibus et quid
praestat in Christianissima Domo
Cap. IX.**

Compos sum ab odoris huius lilii suavitate discedere. Cuius natura callida est et humida, quae principia generationis // [fol. 67r] et conservationis in fide est. Tres enim species lilii sunt: Crocus, Purpureus et albus. Efficacius esse dico, quos omnes complectitur: in triplici quidem esse lilii considerabimus, videlicet in radice, hasta et flore, quae si diligenter conspexerimus, mirabimur.

²⁹¹ Paraît reprendre «Haec ipsa (prophetia)». □.

²⁹² Le texte porte «In volutabo».

²⁹³ = Mahomet.

Semen enim non emittit lilius, sed ex multis bulbis in radice nascitur, in qua virtus est seminativa: ex unoquoque planta si transponatur, crescit et ad coctum pulverulenta valet. Et apostematum si apponatur ungendo tumoris ventositatum repressiva²⁹⁴. Radices etiam eius, teste Plinio, florem suum multis modis nobilitant: nam, cum vino positae, ictus serpentum sanant et venenosam malitiam mortificat penitus. Quid enim hae²⁹⁵ virtutes sonant in moribus, nisi quod Domus Franciae e radice Jesse oritur? Per huius lilii radicem fides radicata describitur. Osee ultimo²⁹⁶: «Ero quasi flos et Israel germinabit quasi lilium□, quia domus ista sanctissima Franciae Radix est omnis perfectionis nostrae fidei; et qui veram habet fidem caritate reficitur, quae finis et decus est fidei. Ideo, ait Rex Salomon, cum imperiali nostra ecclesia: «Iustus germinabit sicut lilium et florebit in aeternum ante dominum□. Germinare, teste propheta²⁹⁷, est ex calore scilicet charitatis quae // [fol. 67v] in christianissima domo stat. Et quod in aeternum florescat, patet in successionem perpetuam huius christianissimae, propter quam charitatem semen aeternaliter mittitur. Et quia Radix lilii est Radix Jesse, lilius est virgo Maria; flos est Christus. Propter quod Domus Franciae lilia, Radicem, hastam et florem habet. Et transpositis etiam in Gallis nata est et combusta christianitatis a malis mitigat et peccatorum apostemata saepius etiam armis et exemplis purgat unguento Regio; et venenosas hereticorum serpentum et fungorum mordacitates sanat; clavos pedum unctione fortificat et pilos restaurat, id est ad christianissimum ritum nos ducit, et pilos virilitatis et cognitionis et virtutis restituit. Ecce virtutes sacri lilii christianissimae domus David in Radice eius.

Hasta quoque lilii, a radice procedens, interdum trium Cupidorum²⁹⁸ nodosa est et ita quibusdam parvis foliis hinc inde pulchro naturae opere ornata sollemni honore, Regali consuetudine. et si ex gravedine floris se in terra curvetur emittit; et si a radice amputetur et sub humore aut terra recludatur, in ipso stipite parvas pilas procreat. Quod mirum est, amputato a radice, non siccatur, // [fol. 68r] immo majorem vigorem flori suo praestat et flos tunc aperitur. Moralis et vera huius christianissimae domus Franciae est. Nam hasta proeliorum suorum et in veteri et in novo testamento semper frondosa fuit et fructifera. Et si a radice virtutis rumpatur, interdum exercitus semper remanet. In

²⁹⁴ Phrase difficile: L'auteur semble avoir refait les substantifs «Apostematum□ et «Ventositatum□ à partir des pluriels «Apostemata□ et «Ventositates□; quant à «Repressiva□, est-ce l'équivalent de «Repressa□?

²⁹⁵ Le texte porte «Hee□, qui n'existe pas.

²⁹⁶ Sous-entendu: «In capitulo□.

²⁹⁷ Le texte porte en abrégé: «Propheto□.

huius lilii hasta positus est, id est in ligno crucis positus est Christus, flos odorum et suavitatum, in campo seu agro Jerosolimitano, de quo Mattheus (VI°) meminit: «**C**onsiderate lilia agri □ (scilicet a primo lilio Christo dependentia, quae ab alio sensu de Beatis, alio de Regibus christianissimis demonstratur) □. Quod in canticis Sapientissimi Salomonis Regis probatur □ «**F**lorete, inquit, flores, quasi lillium. Date odorem et frondete □. Et ut Esther dicebat: «**S**ancti tui, Domine, floreant □, etiam ii qui christianissimi sunt. Et alios fructus, non desperationis damni, sed gaudii generat et flori suo Christo Nazareo praestat humilitatem, more Christi, Magni et aeterni Regis qui, dum vinci et superari visus ab inertibus est, vicit potius et hostes penitus superavit. Amputata etiam a terrenis radicibus, divinarum concupiscentiarum voluntate Intellectui et flori suo Christo sollicitat aeternorum. Hac equidem lilii hasta Goliath, // [fol. 68v] Saul, Phylistei, daemones per Christum et vitia superata redduntur²⁹⁹. Hoc³⁰⁰ stipite omnes christianissimi Reges Infideles tot vicibus pro fide Christi superarunt. Hoc stipite Karolus hic Maximus tyrannos, Teucros, Mauros omnesque fidei istis temporibus adversarios superabit et stat.

Quod etiam a Jeremia praeostentatum³⁰¹ esse, non antiqua significatione deleta, sed tanta prophetici eloquii veritas quod ad prima tempora extenditur (4.VI)³⁰² «**V**itula elegans □ (id est moderna fides) «**E**tque famosa Aegyptus □ (id est obscura in tenebris delectans vitiorum) «**S**timulator ab aquilone veniet ei □ (id est praesens Karolus Maximus); «**M**ercenarii quoque eius □ (scilicet Rectores et principes orbis) «**Q**ui versabantur in medio eius □ (scilicet Aegypti praesentis), «**Q**uasi vituli saginati, versi sunt et fugierunt simul, nec stare poterunt, quia dies ultionis eorum venit super eos, tempus visitationis eorum. Vox eius □ (scilicet Karoli quasi oris) «**S**onabit, quoniam cum exercitu properabunt et cum securibus venient ei, quasi caedentes ligna, succiderunt saltum eius, ait Dominus. Qui supputari non potest: multiplicati sunt super loquias³⁰³ et non est eis numerus. Confusare³⁰⁴, filia Aegypti et tradita in manus populi Aquilonis □ (scilicet praesens Galliae³⁰⁵ natio fidei). Dicit dominus Istaël, Deus exercituum: «**E**cce ego visitabo supra tumultum Alexandriae □ (scilicet principum) //

²⁹⁸ = Cupiditatum?

²⁹⁹ = «**R**eduntur □ dans le texte.

³⁰⁰ Le texte porte □ «**E**ac □, ce qui ne convient pas.

³⁰¹ = Praenotum.

³⁰² = XLVI (v. 20-25).

³⁰³ = Eloquia.

³⁰⁴ D'un verbe «**C**onfusor □, forgé sur 'confusus, a, um'.

³⁰⁵ «**G**uliae □ dans le texte.

[fol. 69r] «Et supra Aegyptum □ (id est Populares seu vulgares) «Et supra Deos eius □ (scilicet praelatos) «Et supra Reges eius et supra Pharaonem et supra omnes qui confidunt in eo. Et dabo eos □.

Flos itaque lilii, supra hastam et radicem positus, id est supra terrena et caelestia, et in ipsa divinitate stat. Flos enim prius viride est et absciso albescit; purgatur scilicet ab humorum gravitate, suaviter redolens, si intactus permaneat; fractus vero, ac manibus confricatus, foetet. Et quanto magis stipes ab aliquo erigitur, flos semper inclinari, per modum Reverentiae et humilitatis, videtur.

Forma ipsius rotunda³⁰⁶; exterius planus, interius gravis: aureis granis in sua concavitate respersus, quae plus quam crocus tingunt et colorant; quae grana 7 hastulis sustentantur. folia vero, extra fila, candidissima: foris quidem suavi sunt tactu, intus vero, aspero et venis textutis³⁰⁷. In totius autem floris medio semen quodam loco fructus miro decore locatum. Teneritudo eius ab aere custoditur frigido. Et in aqua crescit. Et sanctis in honore ponuntur. Splen oleo veteri purgat admixto unguendo³⁰⁸. Pulvis cum aqua rosata faciem albificat et me(n)struum purgat. Lilius flos maritus est Rosae. Quid enim tot proprietates in christianissima domo // [fol. 69v] Franciae semper est, nisi quia semper est viridis et stat in hoc saeculo, quia, ut diximus, semen eius in terra manebit? Et quid est quod albificatur a radicibus inciso, nisi quod postea in caelis hoc Regale semen in virtutum candidate etiam in aeternum regnat? Fractus³⁰⁹ confricatusque manibus generat (foetorem), et, non stimulatus, suavi redolens odore³¹⁰: Domus scilicet Franciae, si ab aliis per bella laedatur, ad ultimum et quamvis interdum serotinum sit, superat omnes. Si vero non offendatur injuriis, tanta Jocunditate est in folio, quod omnem generat delectationem. Item quanto magis in laudibus erigatur, tanto plus flos per modum Reverentiae et humilitatis flectitur. Sicut enim Christus lilium ad terram usque descendens, sic Domus ista sanctissima Franciae more lilii, semper humilis est et oboediens Deo et pro fidei sustentatione semper est disposita. Rotunda lilii forma circularem huius christianissimae Domus denotat perfectionem. Lenis extra, aspera intus folia³¹¹ veram humilitatem et bonitatem ostendit et intrinsecam³¹² potentiam, si

³⁰⁶ «Rotumna □ dans le texte.

³⁰⁷ =Textis.

³⁰⁸ =Unguento(?).

³⁰⁹ Le texte porte «Fructus □ mais il faut le corriger d'après le fol. 69 r, ligne 8 et le compléter par un complément direct de «Generat □, tiré de «Foetet □.

³¹⁰ Le texte porte «Odoris □.

³¹¹ «Folia □ semble considéré ici comme un féminin singulier.

³¹² = «Intrinsecam □, adj. tiré de l'adverbe «Intrinsecus □.

laedatur, innuit. Aurea illa grana fortiter colorantia rubeo aureove colore virtutum exemplorum, morum diversorum solari colore resplendet. // [fol. 70r] VII sunt septenariam³¹³ perfectionem et Dona spiritus ignitae charitatis, et totidem folia scientias, VII et artes in Regum christianissimorum Regimen et operae designamus. Semen, seu fructus, in medio stans, semen Davidicum christianissimum, quod in medio Mundi, videlicet Jerosolimam, est. et certe tantae huius civitatis lilius flos et insigne³¹⁴ dicebatur, ut in denariis quibus Christus venditus fuit, apparet, quia operatus est salutem in medio terrae, ut ait propheta eorum, rursus in medio omnium bonorum. Et in hoc saeculo, quia Domus prae ceteris est nobilior et in gloria Paradisi, in qua Davidica propago etiam, Prima proxima regnans, aeternae regnat Christus cui et in caelo et in terra Data est omnis potestas, et Maria, quae supra choros angelorum exaltatur in aeternis locis. Teneritudo magnae nobilitatis a frigiditate hominum malorum turbatur. In aqua sapientiae et baptismi crescit. Splenis invidiam sanat: nullis invidet ista Christianissima Domus, quam omnes honorant, Potentes timent et Amant unguento Regiae unctionis. Faciem cum aqua rosarum, conscientiam videlicet cum sua christianissima conditione, mundat. Menstruales superfluitates modificat: // [fol. 70v] alios inhonestos actus Ipsum memorando purgat.

Felix igitur, sanctissima Domus, quae tuis sacris mellifluisque liliis redderis praemiata ecclesiastica. Nec apud Scripturam lilius praetermittitur ingens □ «Florete, flores, quasi lilium, date odores et frondete in gratia □, scilicet Regali. Lilius tuus trinam, capit speciem et gaudet: Lilius, flos Christus; lilius Castitatis, Maria, lilius Regum flos est et Regalis triumphus. Ait de lilio Nova prophetissa Brigida: «Aquilae majori lilius associabitur □ (id est universitati fidei) □ haec enim major duas alas parvas □ (quae duo sunt Imperia, Orientale scilicet et Occidentale) □ habet □.

De quibus aquilis propheta praevidit Ezechiel, non a Jove, sed a divinitate esse demonstrat. Subdit illa: «Gallus sub Aquila illius □ (scilicet claris potitus insignibus³¹⁵ et honoratus, exultans sub tali³¹⁶ dignitatis decoratione³¹⁷ «Volabit □. Volabit Gallus et somnolentos sub umbra alarum fidei diversis modis excitabit, et dispersas³¹⁸ a vulpe Machumetanea congregabit. Nam sicut in veteri testamento philisteorum populi unius

³¹³ «Septenariam □ dans le texte.

³¹⁴ «Insignie □ dans le texte.

³¹⁵ Le texte porte «Insigniis □ à partir, apparemment, du pluriel «Insignia □ pris pour un féminin.

³¹⁶ «Tale □ dans le texte.

³¹⁷ Id. «Decoratu □ à partir de l'adjectif «decoratus □(?).

³¹⁸ Sous-entendu «Gallinas □.

veri dei hereditati rebelles et infesti opponebantur, quos penitus David tuus eradicavit et hereticos samaritanos Domus tua sanctissima semper expugnavit, ita modo Turcos et reliquos hereticos, mordaces // [fol. 71r] volucres, pullorum Gallinarum rapaces, mordet unguibus et Rostro divinae laudis pugnabit Incredulos, calcari acuto superat Invidos; et sanctus lilius honorat Gallos. Et quia minus istis in temporibus perierat Gallus Francus, ferens lilios in odorem suavitatis, mittitur divinitus Karolus christianissimus tam partes quam Schismata devoret et Guelfos Gibellinosque maledictos dissipet; et Christus, pars nostra, habeatur.

**O Campus in quo stant tres lilii,
caelestem desigant(es) gloriam, trinitate caelica fulgita;
tres ecclesias: orientalis, occidentalis et Jerosoli(ma) Relevans.**

Cap. X.

Illius Davidicae, Caelorum Terrarumve Reginae, virginis intactae Mariae, Altissimi Induperatoris Christi Tonantis Matris, Franciae Domus lilii dictum verificatur: «Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini eius in saecula. □ Karole, tu qui «Exurientes imples □ tuo modo «Bonis □ et «Divites dimittis inanes □³¹⁹, quasi illud priscorum in te Romanorum dictum renovatur: «Parcere subjectis et debellare superbos. □ // [fol. 71v]

Siccam arborem infructiferam Machumetaneis Machinationibus privatam reddes. Virebit sancta fides, vires resumat ac per te solidabitur, Paganorum jam sterilitate remota. Arbor ipsa plena liliis, Rosis, ceterisque floribus jam videtur. Arbor fidei orientalis, jam penitus desiccata facta in infidelitate frigida, caritate lilii irrigata, caliditatem et humiditatem fidei radicalem suscipiet et fructificabit; et humoribus tuae pietatis fecundabitur.

Ait prophetissa nova: «Tunc lilius per montes christianitatis odoramenta sparget □ (id est per potestates) «Et unietur Aquila orientalis et occidentalis. Et tunc puellae virginales □ (scilicet partenopei regni) «Sertas flores facient de liliis □ (id est de virtutibus et meritis christianissimae Domus hinc inde diffusis). Campus itaque caelesti,

³¹⁹ Citations du □ Magnificat □.

colore ornatus, in quo, uti in caelo stellae, locantur lilii, caelestes denotat in Domo illa proprietates, vires et virtutes, quae, sicut in caelis disponunt, ita Magnus ille Campus terram regit et gubernat. Quamobrem te, fidei nostrae sponsum, militem voluntarium et defensorem, lilium sacrum portantem, Dominum elegisse totus clamat orbis. Quotquot autem aut reformare aut indomitos sub christianitatis vexillo populos et nationes diversas superatos redigere // **[fol. 72r]** faciliter adimplebitur, quoniam de invictissimo Davidico semine es, quod potens in terra est. Gloria et divitiae in Domo Franciae et Justitia eius manet in saeculum saeculi □

Per te, enim, Karole, Aquila magna fidei sanctissimae, extensis in suis finibus alis, volabit et volabit super pennas ventorum, (scilicet superborum), vento hereticae pravitatis inflatorum. Jacuit pauperula Aquila in undis et quarum fluctibus, ut pennas ad volandum praedictas et vires reassumeret. Et Navis Petri quae fluctibus et ventis superborum Principum patiebatur et submergebatur, nec poterat ab aequore et ponto transire ad portum; nautae autem quasi depilatam volucrum Reginam in maris littore foventem puerulum, Regia diademate lilium portantem, et Gallum album liliis plenum conspexerant. Conversa haec ad fortunae pericula, illum fortiter acclamarunt; nec erat qui eos salvos faceret. Aiunt: «**K**arole, salva nos, perimus, Domine! □ Puer autem ille, non recusando laborem ex amore Aquilae, Navim versus et Nautas per undas impetuosas illico intravit. Et quamvis aliquantisper laborasset plenus sudore, nihilominus Navi adhaerens Aquila ipsa, grandire incipiens et propriis alis insignum laetitiae, pausando aliquantulum, refocilata, spei suae // **[fol. 72v]** adventum evenire signavit. Et Navim sic ponderibus leviatam, ferocissimis non potentibus contraire piscibus, in salutis portum reduxit. Quietatis tunc ventis malorum hereticorum tyrannorumve oppositionibus, per Karolum tranquillitas magna facta est in mari. Et intrans, eum Aquila et Nautae inenarrabili osculantur laetitia. Et draco Navim submergens victus est et in mari³²⁰ projectus. Tunc illi cantare Israelitico modo coeperunt: «**T**antum domino gloriose et enim offensores projecit in mare: liberasti nos de manibus impiorum et odientes nos confudisti □. Et Israelitico more veniunt ad portum, huius Inferni praesentis fractis ostiis.

³²⁰ On attendrait «**mare** □, comme dans la citation suivante.

**Mores, seu demerita istorum Aragonum et Rapinae,
propter quae a toto Regno Siciliae desideratur Karolus,
qui ad liberandam etiam Romanam Sedem,
ab omnibus armis saepius obsessam, venit,
Florentiam a tyrannis et Pisas ingrata(s) liberavit et perdidit Aragones.
(Cap. X bis)**

Neapolitanum quoque Regnum, quod christianissimae Domus Francia ex propinquitate vicinitateve ecclesiae Romanae, ut diximus, quod tribus Levi // [fol. 73r] apud veteres, (scilicet Sacerdotalis Pontifex), cum tribu Juda Regali, licita divina licentia, misceatur. Rex, nisi ille in tali Regno Regnans, Siciliae et Jerusalem intitulatur, nam inter Jerusalem et Romam situatur, quod per Alphonsum Aragonicum vi et dolo potitum et in Ferdinandum filium subsecutum et in Alphonsum, eius liberum, successit, et quia scriptum est de malis acquisitis: «Non gaudebit tertius heres» quod in eo verificatum est. Cuius patre mortuo february³²¹, Alphonsus coronari procurat. Et quia Regnum illud Regibus Francia christianissimis, ut assiduis Romanae sedis Apostolice stipendiariis, ut dictum est, convenit. Et quia praefati duo Reges Aragonici semper adversus sanctam Romanam ecclesiam bellis plurimis et asperis saepius invadebant, quamvis a Sixto III^o confusibiliter confunderentur, nihilominus sacrum primum luminum Consistorium armis et discordiis disturbabant. Ideo omnes versus Christianissimum Regem Karolum Maximum voces exercebant, omnes veritatis Amatores, dicentes: «Exurge, quare obdormis, Domine? Exurge et libera nos de Aragonica servitute et de manibus alienis, quae nos spoliant bonis, nos privant divitiis et sanctum Apostolicum infestant // [fol. 73v] Collegium». Quid enim absurdius christianis Regibus dici potest quam adversus Romanum pontificem, canonice electum, arma sumere? Ille hereticus, ille sacrilegus et schismaticus, ac anathema dignoscitur. Et Barones Neapolitani Regni, ut olim Herodes, expulit, aliquos necavit, alios carceribus³²² mancipavit. Qui omnes, univoce et unanimes, ad Regem eorum christianissimum acclamaverunt, dicentes: «Accingere³²³ gladio tuo supra femur tuum, Rex potentissime» Tu autem, Karole Maxime, dicere poteris: «Numquid custos fratris mei

³²¹ Ce génitif laisse penser que la date exacte a été omise par le copiste.

³²² Le texte porte «Carceribus».

³²³ Id. «Accingere».

sum ego? □³²⁴ Sed scelus Domus tuae, (scilicet fidei et Regni tui) comedit te, dispositis ad tuum velle Italicis potentiis, auditis clamorosis vocibus et ululatibus in mille supra quadringentos nonaginta IIII³²⁵. Tu, Rex bone christianissime, ad liberandum nos³²⁶ de Impia Rapacitate accessisti et dispersos principes et nobiles cives ad propria coadunasti, sine armorum strepitu, sed magna cum nobilitate et gratiositate Italiam intrasti. Et a Ludovico Sfortia, dum, tunc gubernatore, gratiose fuisti receptus, te autem in civitate Placentiae Jo. Galeas Sfortia, Milani Dux, Papiæ XXII octobris eiusdem anni, circa mediam noctem moritur. Pro quo tum, // **[fol. 74r]** respectu cognationis, quoniamve ibidem christianissima majestas franciae in sua erat dictione, cumque piissima est, ab omnibus ibidem Religiosis sacra exequia institui celebrari. Exinde post triduum discedens, Pisas tandem applicuit. Desperatis (si quidem de tuo adventu) Italis oppressis, Angelorum monitu ducitur et a Florentinis Pisas et ab eorum multimoda servitute, Antiquo jam purgato crimine, liberavit. quod conjunctio Jovis et Martis cum aspectu Saturni et quia Pisae in 12° Capricorni sint, demonstravit. Fortificamur nempe per angelos in astra e quibus ad nos sua secundum nostra exercentur merita. Florentiam quoque, quae non res publica erat, sed res particularis, salvavit et rem communem esse fecit Rex Maximus: Hoc divina permissione factum est, quia sanguis pauperum clamabat ad Dominum. Civitati quoque Senarum exules omnes restituit et, quantum ex Majestate est, salva est. Aragonenses, ut, quamvis in provinciam Flaminiae, quae Romandia dicitur, contra christianissimam Majestatem accessissent, fugierunt deinde ex Francorum impulsu. Regia Majestate Romae intrante, ab Alexandro pontifice et toto illustrium // **[fol. 74v]** patrum coetu honoratur et a toto populo Romano, ut olim Karolus ille Magnus, suscipitur. Et, quod divinum est, pars Muri arcis Sancti angeli corrui in laetitiae signum et aedificiorum locorumque mutationem ac Dominiorum.

Exercitus vero Aragonicus a suo aspectu in fugam semper exercebatur. O genus Italiae ubi es? O Belligeri Itali prisci, ubi estis? Estne³²⁷ hoc ex italica familia, quae, non solum a Marte, sed omni caelorum fortitudine producta est? Et modo in fugam convertitur. Ecce christianissimae Domus auctoritas, cuius unus eius Rex Neapolim et Jerusalem esse debet: quis ergo, si Regna sua propria possidere vult, contradicere audebit? Per arma quoque Neapolitani Regni hoc esse cognoscimus. Quare quidem

³²⁴ Parole de Caïn au Seigneur après le meurtre d'Abel.

³²⁵ Mélange de cardinaux et d'ordinaux (ceux-ci obligatoires avec une date, sous-entendu «année»).

³²⁶ Il faudrait l'adjectif verbal accordé avec son complément d'objet □ ad nos liberandos.

³²⁷ Le texte porte «Estne».

lilios habet, nisi quia naturaliter Francorum est Regnum. Crux enim illa Jerusalem est quam in spatulis habent. Aragones autem temerarie Jerosolimitani etiam Regni sibi titulum vendicarunt.

De Introitu Karoli in Italiam et situ Neapolitani³²⁸

Regni et expulsionem Alphonsii Regis.

Cap. (XI)³²⁹ // [fol. 75r]

Neapolitanum Regnum proprium quaerens, christianissimus Rex Karolus, cum suis Franchiis³³⁰, sed paucis Militibus, M^oCCCCCLXXXV^o anno, intravit, vix Alphonsus coronationis suae mirabilem triumphum potuit adimplere, quod Karolus jam Ducem C(h)alabrum Fernandinum de die in diem praeuntem, sola propinquitate ne audentem videre Regem, persequentibus Dorsum dabat, tuorum militum ligatis seu non evaginatedis ensibus, Civitatum ceterorumve habitationum catervatim venientibus tibi obviam hominibus, claves portantibus, maxima et inenarrabili laetitia fuisti receptus, sicuti unquam aliquis fuit tali modo Rex. Et quod inauditum est, sicut in veteri lege mirabile fuit, Josue pugnante pro populo Dei, solem tribus diebus immobilem stetisse, in diem noctem commutando, mirabilius fuit Karolo, cuius opere hiems³³¹ in aestatem mutatum est; ita quod omnes de tanta rei novitate mirabantur.

Coronato tunc Regni Alphonso et Fernandino, filio Regali, etiam Diademate decorato, sed bellorum // [fol. 75v] auctor³³², qui, solus in armis, in tota praeponatur Italia, Divitiarum copiosissimus, exercituum Ductor magnus, fortissimum tenens Regnum omni et fertilitate et potentia finium, ex una parte oceanum mare et alia lit(t)us Adriaticum habet et per Abrutium montes et transitus difficili accessu et versus Romam reclusa valle. O divinae potentiae bracchium! A facie Karoli duo Reges, pater et filius, fugiunt! In viginti ferme diebus, totum Neapolitanum Regnum, sine aliqua repugnantia, et sedes eorum in terram collegisti³³³, minorasti dies temporis eius, perfudisti eos confusione. O inauditum factum! O divinum iudicium! O grande posteris principibus

³²⁸ «Neapolitali» dans le texte.

³²⁹ Le numéro est laissé en blanc.

³³⁰ *Sic*.

³³¹ «Hyemns» dans le texte □ mot féminin (mutata est).

³³² Renvoie apparemment à Alphonse d'Aragon; il semble manquer un membre de phrase avant «Sed».

³³³ «Tollixisti» dans le texte.

spectaculum derelictum, quod tanta potentia in instanti³³⁴ fuerit, confusa et timida! Et quia corruptio unius generatio est alterius, tunc omnes illi Barones. Duces, Principes, comites et Nobiles in propriis sunt restituti et sub umbra alarum tuarum constituti. Et exercitus, qui destrui secundum crudelitatem debebant, qui praesentis est temporis in salutem et ab eo receptus est: ecce christianissimi Regis pietas et securitas, ecce iniquorum devicta superbia, ecce inexcusable consideratio, quae a memoriis mortalium unquam³³⁵ removenda est; nihilominus // [fol. 76r] incredibile erit posteris, Non ergo alterius Regna et Dominia acquirenda sunt, quorum parum durant. Et cum peccato possessio et cum verecundia et dedecore, ac damno tum animae, tum corporis perditore.

Neapolitanum quoque Regnum, quod christianissimis Francorum convenit Regibus, dimittatur. Ecce quomodo jam et Theotunici³³⁶ et Aragones confusibiliter expelluntur.

De tam repentina victoria Veneti admirati contra Karolum.

Maximum paratur et per flumen Tarum³³⁷ dimicatur.

Cap. XII.

Devicto et fugato patre et filio Regibus Aragonis et, acquisito Regno, volens christianissimus Rex, adversus Jerusalem, alterius patrimonii sui Regnum, contra Babillonicos³³⁸ se praeparaverat, et fratrem Magni Teucris, qui in potestate Alexandri Pontificis erat, secum ducere volebat. Quem illis diebus veneno mortuum esse ferunt. Et tractatus cum Teucro ex Italicis potentibus erat virtute pecuniarum, ut accessus Karoli ad partes ultra mare impediretur. // [fol. 76v] Carolus qui, cum Italicorum crederet auxilium habere, et eos non solum deficientes, verum etiam contra Regiam Majestatem crimen conspirasse et ex invidia, timentes Carolum ultra mare accessurum eorum Dominia eius jurisdictioni subicere et cursus mercantiarum impedire: quod non fecisse credimus, immo majora eis daturum jam fore tenemus. Talem confederationem et prodicionem cernens Sua Majestas, cum ex se non satis praeparatus videretur,

³³⁴ Id. «Instanti».

³³⁵ = «Unquam».

³³⁶ = «Teutonicis».

³³⁷ Écrit «Taro» par notre auteur il s'agit du Taro, affluent du Po, qui coule près de Parme.

³³⁸ = Teucros.

mirantibus d.³³⁹ Venetis de tam improvisa Apuliae Regni victoria, se totius etiam Italiae Regem facturum dubitarunt; et iterum versus Franciam revertitur per Romam transiens et Pisas accessit, ubi per dies³⁴⁰ stetit. Et dum Pontremulum cepisset, in eius securitatem, d. Veneti ex altera parte versus Lombardiam, (tali utar, ut utitur, vocabulo) armigeris³⁴¹ numero 60 milia et ultra, prope Parmam civitatem juxta flumen Tarum castrametati sunt.

Miratus Rex Franciae de tanta rei novitate quia nihil cum D. Venetis agere debuisset, eo quod semper eis christianissima Domus protectrix fuit et fautrix, cum per vallem transire voluisset, transeundi non impedimentum per nuntios procuravit, quo ab Italis illis negato, pace neglecta; considerato // [fol. 77r] etiam quod pauciores Italis essent, numero 12 milia et quod in propriis erant et dum prope simul essent, et in tot rerum discrimina se et universalem³⁴² christianissimum statum esse intuens, Carolus, nudato ense, ut olim Romanis Hanibal, ait: «**H**eu, hem, mei commilitones, aut de huiusmodi exire periculis aut morti subjici necesse est.□ At barones, qui incredibili amore sunt cum eo conjuncti, malum etiam totius, non solum Franciae, sed christianitati cogitantes, vibrantibus armis, unanimes responderunt: «**M**agis tecum mori et tuam curare salutem quam absque te vivere elegimus.□ Erat enim de tuis commilitonibus magnis quidam ex vero genere Italarum, D. Joanes Jacobus de Trivulcis, omni fidelitate ornatus, qui antea Regis illorum fuerat capitaneus seu Ductor exercitus, cuius consilium non frustratum est, omni virtute decoris.

³³⁹ Cette lettre qui précède le nom des «Veneti□ (Vénitiens) à plusieurs reprises signifie peut-être «**D**oges□.

³⁴⁰ Il manque apparemment le nombre de ces jours.

³⁴¹ Cet ablatif devrait être précédé de «**D**um□.

³⁴² Abbr. obscure.

**Bellum quod inter Regem Franciae, Karolum
Maximum christianissimus et Venetos circa Flumen Tarum
propre urbem Parmae exprimitur.**

Cap. XIII. // [fol. 77v]

Ordinatis autem utriusque partis at(tentis)³⁴³ ¶ ad bellandum: Itali in tribus, pedones, stradiotti, equites veloces, et totus deinde exercitus in eorum medio, parum retro, praeparatus; Franci vero ex alio latere in tribus etiam partibus ordinantur ad proelia. Salmae³⁴⁴ itaque munitionis³⁴⁵, in signum discessus, mittuntur a Gallis, qui, si non impediabantur, pacifice discedebant. Itali autem qui magis hodie ad lucrum et cupiditatem prони sunt quam ad victoriam, ut patet in non debitum dando militibus, - scimus enim quod cum Avaritia victoria stare non potest - et modo missis³⁴⁶ salmis munitionum cernitur, quas cum pedones nostri vidissent, ipsis protinus ad praedandum adhaeserunt³⁴⁷. Quod cum vidissent stradiotti qui maxime divitiarum praedis assueti sunt, etiam ad munitiones accesserunt. Et inter pedones nostros et stradiottos grande certamen ortum est. Et ad invicem interficiebantur.

O divinum bracchium! Poterat tunc christianissimus Carolus illud Davidicum dicere: «¶Vindicavi de inimicis // [fol. 78r] meis. Cum inimicis meis et cum his qui oderunt pacem, eram pacificus; cum loquebar illis, impugnabant me gratis.¶»³⁴⁸

Hanc divisionem cernentes, prudentissimi proveditores D. Venetorum et Marchio, Mantuae exercitus Gubernator, partim ad separandum illos, partim ad bellandum moti sunt. Christianissimus autem Rex, cum suis paucis, sed in armis peritis, cum tanto impetu et furore motus est ut toto hoste non pauciores, sed validiores in centuplum cernerentur. Et, ut olim Israelita Sanson contra Philisteos, ita modo adversus Venetos factum est. Itaque ex eorum proeliantibus 6 milia et ultra mortui sunt in strage, octavo Idus Junii; alii in copia vulnerati; alii in fugam versi sunt. Nocturno vero aere adveniente, omnes revertuntur ad castra. Timebant quoque Itali semper Gallos eis supra

³⁴³ Le texte porte «¶t¶». Abbréviation obscure.

³⁴⁴ Mot obscur.

³⁴⁵ Passage obscur □ sens de «Salmae¶¶ «munitionis¶ est-il mis pour «munitionis¶ (cf. 1.14-15 et 18) □ D'après les historiens, ce sont les bagages laissés au camp des Français qui ont suscité la soif du pillage et le combat qui en résulta, mais cela n'éclaire pas le vocabulaire employé.

³⁴⁶ «¶Mistis¶ dans le texte.

³⁴⁷ «¶deserunt¶ dans le texte.

³⁴⁸ Citation ou paraphrase □ À chercher.

venisse. Illi quidem eorum Regem salvare et in propria tutum read(d)ucere cogitantes. qui ex alio latere fluminis Franciam versus transmeant in sero; et transactis flumen illud³⁴⁹, quod interdum in tanta aquarum copia crescit quod damnum circumquaque impulit, sicut tunc fuit: tantus profecto extulit undas quod difficilis erat penitus // [fol. 78v] accessus. Et sic salvi facti sunt Francigenae.

O vere brachium Domini! Nec eis victus defecit juxta illud quod scriptum est in psalmo: «**F**lumen dei repletum est aquis; parasti cibum illorum, quoniam ita praeparatio eius³⁵⁰, victorias quas circa flumen Jordanem adversus adversarios Israeliticae tribus Judae Regalis memorando. Quare hoc? Quia christianissimus Rex saltem in opere dicit: «**D**ominus regit me et nihil mihi deerit. In loco pascuae ibi collocavit me. Super aquam refectionis educavit me. Quia Dominus illuminatio mea, ait Rex, et salus mea: quem timebo? Dominus defensor vitae meae³⁵¹ a quo trepidabo? Si consistent adversum me castra inimicorum, non timebit cor meum; si exurgat adversum me proelium, in hoc ego sperabo.³⁵¹ Et sic Maximus Carolus evasit manus eorum in nomine³⁵² domini: Christus enim potentior est Marco³⁵³

Cur pauci Galli tot multos Venetorum superasse.

Cap. XIV.

Itali, quamvis plures fuerint, tamen sine Imperatore regebantur et Duce proprio et experto. Et licet plures // [fol. 79r] ibi armis periti fuissent, libertatem autem ducendi exercitum non unus habebat. Et quoniam, teste philosopho, pluralitas principum, praesertim in hostibus, abneganda est, unus ergo Ductor exercitus et expertus. Erat tamen ibi totum robur Italicum: Ducum, Marchionum; aliorumve principum potentissimorum qui omnes (n)unquam ita ad bella praeparati fuerunt, in quibus prudentia maxime requiritur. Quod exemplum ab Apibus accipimus, quae unum tantum Regem sequuntur. Rursus et in Gruis, quae unam etiam sequuntur principalem. Nec nimia militum licentia sit, quae interdum damnosa cernitur. Arte quidem in exercitum ducere³⁵⁴ habere omnino oportet, quae, sicut collectio est multorum ut etiam exercitus,

³⁴⁹ On attendrait **F**lumine, illo ab eis transacto...³⁴⁹.

³⁵⁰ *Idem.*

³⁵¹ Enchaîne les Ps. 22(23)v. 1-3 et 26(27)v.1 et 3.

³⁵² «**D**omine³⁵² dans le texte.

³⁵³ Saint Marc, patron de Venise.

³⁵⁴ On attendrait «**A**rtem... ducendi exercitum habere... oportet. »

ita recta ratio agibilium simul et factibilium est in bellis necessaria. Nec cum minis intrare, sed juste³⁵⁵ et audacter, cum timore Dei pugnare.

Erant secundo D. Venetorum discordes ibi aggregati: Itali, quibus in naturam est ex partibus odium eorum; reliqui autem Graeci, Dalmatii, Albani et Theotunici³⁵⁶, quia propria natura sunt aemuli et in moribus et in voluntate disconvenientes, ex quibus victoriam concludere est difficile et arduum. Franci itaque pauci // **[fol. 79v]** et in armis franchissimi³⁵⁷, universa vero natio, quam haec aetas Gallicam nominat, Martis studio et Animorum ardet, impetuose conferendae pugnae alacritate impigra; alioquin simplex et nulla morum malignitate degens. Ea propter si quis eos irritet, adunati pugnas pariter ineunt; aperti quidem nihilque praemeditati: unde contra se militare volentibus mansueti atque tractabiles sunt. Nam quo in tempore, et quo in loco, quamquam³⁵⁸, ex occasione, quispiam illos laccessierit, eos in discrimen paratos habuit. Praeter vim et audaciam, nullum ad proelia ferentes adjumentum. At enim persuasionem ad(d)ucti, utilitati facile cedunt: unde ad studia et disciplinas animos applicant. Ex corporum autem magnitudinem ipsa vis inest. Ex gentium vero multitudine in unum ex facili frequentes conveniunt; propinquis, quos per injuriam violatos viderint, maxime condolentes (ex antiquis haec de Gallis accepimus).

Pauci hic erant Franci; nam docta paucitas promptior est quam rudis; et indocta multitudo promptior est ad fugam. Paucitas enim Davidis X milia Saulistas robustissimos percussit³⁵⁹, quia manus Domini erat cum illo. Quid Alexander ille Macedonicus magnus cum docta paucitate Darium et omnes Persas superavit? // **[fol. 80r]** Plena exercitio fecit. Quid enim adversus Gallos paucitas Romana voluisset? Quid adversus Germanicam proceritatem? adversum³⁶⁰ Ispanorum fortitudinem ac multitudinem? Afrorum dolos? Graecorum sapientiam? Sed contra haec omnia Romani quotidiani armorum roborati exercitio trimpharunt. Qui frui vult bello, utatur exercitio. Christus etiam, Rex magnus, cum docta paucitate bisseorum Apostolorum, qui totius orbis sunt Senatores et in omnem terram exivit sonus armorum eorum, et quia christianissima Domus Franciae ab aeterno nutrita est in proeliis; idcirco nullus est qui contra proprios de ea possit resistere: Dominus victoriae est Jesus Christus Crucifixus,

³⁵⁵ «**uxte**» dans le texte.

³⁵⁶ = «**teutonici**», synonyme de «**germani**».

³⁵⁷ Adjectif forgé par notre auteur (cf. «**franchitas**» déjà rencontré).

³⁵⁸ Au sens premier de «**quelque** degré **quel**».

³⁵⁹ Le texte, par inadvertance, porte «**percussit**».

qui unitum malorum Regnum subvertit. Italos divisos potentissimos paucitas christianissimi Regis superavit. «**Si** enim Sathan in se divisus fuerit, quomodo stabit Regnum eius?□ — Male, quia «**Omne** Regnum in se ipsum divisum desolabitur□, ait altissimus.³⁶¹

Post aliquam exercituum congregationem et recessum comitis Pitilliani, qui in bello Parmesciano aufugit, et post restitutionem Novariae, et cum Ludovico Sfortia, Mediolani Duce, pace et confederatione habita, et civitatis Januae assignationem, in Francia³⁶² honorifice // **[fol. 80v]** reversus est christianissimus Carolus Maximus.

Domini cum³⁶³ Venetorum ea (videlicet monitionum), in foro divi Marci omnium aspectui appararunt, et de mense octobris³⁶⁴ haec omnia expedita fuere, pars Neapolitani Regni, more volubilis, revertitur ad Ragonenses, praeter illum principem³⁶⁵ expulsum a Ragonensibus, nomine³⁶⁶, Regi Franciae fidelissimum, et Regia Imperialisque civitas Aquilana, a Francorum aedificata Regibus, cum tota ferme Aprutii patria ab ea capta. Et urbis Romae praefectus, nomine Joannes D. Juliani, tituli sancti Petri in vincula Cardinalis³⁶⁷, qui cum Rege Carolo Maximo pro discordia Curiae steterat. Frater Carnis, Dux fore³⁶⁸ fidelissimus animi quietem pro conservatione status Francorum renuit, et Dominus Virgilius Ursinus, qui totum Regnum etiam infestabat. Pars denique quaedam Calabrum Carolum renuit; Veneti portus Marinos in lit(t)ore Adriatico Apuliae in nomine Fernandini acceperunt, inter quos Brundisium fuit. Dominus autem Beroldus³⁶⁹ de Bonnino, Gallicus Baronus de consilio Regis Caroli, vice Rex Regni remansit pro su(b)stentatione illius. Multis tamen factis rebellionibus³⁷⁰ civitatum, terrarum, castrum³⁷¹ mutationibus, tota Italia, non solum Regnum illud, angustias patiebatur. Dux autem Ferrariae, nomine Hercules, // **[fol. 81r]** a quo domini Venetorum Pollesimum olim acceperunt, prudenter se gessit. De Mense autem Septembris, Maximianus Caesar

³⁶⁰ Bon exemple de graphies différentes d'un même mot (et sur la même ligne), qui surabondent dans tout le texte.

³⁶¹ Cf. *Luc*, 11,18, *Marc* 3,26, *Matt.*, 12,26.

³⁶² = In Franciam.

³⁶³ = Quom, ancienne graphie de «**Om**».

³⁶⁴ «**Octubris**» dans le texte.

³⁶⁵ «**Princepem**» dans le texte.

³⁶⁶ Le blanc est dans le texte.

³⁶⁷ Il s'agit de Saint-Pierre-aux-Liens.

³⁶⁸ Ce peut être le Duc de Ferrare mentionné plus bas ou un autre personnage. Une étude du contexte historique le dira.

³⁶⁹ Une autre main a rempli un blanc: je déchiffre «**Beroldus**» suivi d'une abréviation à éclaircir. Une étude du contexte le dira.

³⁷⁰ «**R**bellionibus» dans le texte.

³⁷¹ = Castrorum.

in Italiam venisse, ductu prudentissimi Ludovici Sfortiae, vice comitis, ducis Magnanimi. Mediolani dicitur ut ferme omnium voce erat. Alii autem alium fuisse opinantes. Florentini quoque, amissa³⁷² Pisanorum urbe, adventum Karoli, ut olim antiqui electi patres in limbo expectabant, et aliq(ui) quamvis auxiliarentur, Pisis nihilominus Florentini victoriam reportabant.

Stante autem in Francia Carolo Maximo Rege, aliqui eum expellerunt Itali, alii autem non, sed maximo cum furore revertetur □ variae opiniones erant «~~S~~ed nondum statum finis □. Illud Christi verificabant: «~~A~~udituri enim estis proelia et opiniones proeliorum □³⁷³

**Reverso Carolo Franciam, tota christianitas eum
ut revertatur clamat, ut liberet et a
rapina, luxuria et infidelitate.
Cap. XV.**

Et ubi venit plenitudo temporis et omnis ab infidelitate praevaricatio, misit Deus Militem suum Karolum ad confundendos errores universae // [fol. 81v] christianitatis, ut eos qui sub lege Christi erant a cultu Macchumetano revocaret. Jerusalem prima, Regalis civitas eius, a qua ortus est, ubi David, Salomon, ceterive Israelitae cum gloria triumpharunt, te, o Karole, Christianissime, clamat: in qua, etsi Christus tuus tantam infernalis inimici victoriam acquisivit, nihilominus modo ut locum illum, ob reverentiam, non dico solum Regum, patriarcharum, ducum et prophetarum, sed ipsius magnipotentis Regis Christi tui et suae Matris Davidicae, im(m)o christianissimae, a Mauris viciosis, pestiferis³⁷⁴, obnoxiiis, liberes infideli(bu)s.

Tres quippe Ecclesiae te fortiter clamant, Karole Rex: Romana, Jerosolimitana et Constantinopolitana. Prima a Simoniacis³⁷⁵ ambitiosis et indignis praepositis; secunda a Mauris turpissimis, nostrum accessum privantibus, non per³⁷⁶ Judeos qui ex Francia, Hispania et Russia persecuti sunt³⁷⁷, quia non habent, ut olim Moysem, Ducem populi, qui eos coadunet □ idcirco, divina permissione, ex universis locis ex se ipsis congregantur.

³⁷² « Ammissa □ dans le texte.

³⁷³ Cf. *Matt.* 24, 6 (l'ordre des deux citations est inversé).

³⁷⁴ « Pestiferis □ dans le texte.

³⁷⁵ Ceux qui font trafic des chose saintes, comme Simon (*Actes* VIII, 18-24).

³⁷⁶ Ecrit «~~Q~~omper □, - m devant le p, même entre deux mots disticts.

³⁷⁷ Au sens passif.

Expectant enim de proximo Ducem qui eos liberet, in orientalibus Regionibus congregantur. Et ibi erit quidam magnus propheta pseudus, quem in eorum Ducem, // **[fol. 82r]** ut olim Moysem, eligent. Quem Antechristum³⁷⁸, vel suum praecursorum forte censeo.

O miserabilis eorum condicio³⁷⁹! Christum respuunt Deum et hunc qui Antechristus erit sequentur! Christum occiderunt et istum tenebunt! Hoc est quod dicebat: «**M**ulti venient in nomine meo, dicentes: Ego sum, et multos seducent³⁸⁰. Tertiamque Constantinopolitanam a T(h)eucris. Cum tribus tuis liliis has tres ecclesias redoles. Cum autem in Hyerosolima eris, quia Jerusalem³⁸¹ Rex es, ut dictum est, commota erit universa civitas illa, quae est in medio orbis, motu tuo, Karole; jam totus orbis est commotus (id est universa christianitas). Operabis salutem in medio terrae, ut Christi mysteria in mentibus hominum vivifices et resuscitare facias et extremam tuam sentiam, hodiernis temporibus, reformationem. Populi autem in tuo accessu, praesertim Hebrei qui tuam Majestatem Davidicam esse tenent. Nam jam cognoscunt illud Danielis³⁸² esse probatum: «**N**on auferetur sceptrum³⁸³ de Juda³⁸³ (id est Regale dominandi Imperium), per truncationem lilii, in altaribus positi (scilicet Christi floris): quo autem lilium truncatum est plantatum in terra, semen perpetuo eius duraturum, de quo Karolus est. De quo dicent: «**Q**uis est hic? // **[fol. 82v]** — Tu autem malis Jerosolimae habitantibus dices: «**A**ttolite portas, principes infidelitatis, vestras et elevamini, portae paganae et hereticae!³⁸⁴ Et introibit Rex Franciae. Dicent: «**Q**uis est iste Rex Franciae³⁸⁴ Omnes christicolae univoce respondent: «**D**ominus virtutum, Christi Miles. Rex missus a Deo, davidicus, Israelita, Christianissimus, iste est Rex Franciae³⁸⁴. «**T**unc laudabit Dominum suum Mons Sion et Hyerosalem³⁸⁵ (scilicet tota mundi potentia) «**Q**uoniam confortavit seras portarum suarum³⁸⁵, quae ab infidelium manibus aperiebantur claudebanturque, «**Q**ui ponet fines suos pacem³⁸⁵ (id est in confinibus), non infestantur a Mauris. Tunc laetatus christianus populus erit in his quae dicta sunt ei: «**I**n domum Domini ibimus³⁸⁵. «**T**unc stantes erunt pedes³⁸⁶ volentium stare in sepulchrum in

³⁷⁸ Au sens d'Antichrist.

³⁷⁹ Écrit «**D**ontitio³⁷⁹ par erreur.

³⁸⁰ Cf. *Matt.* 24,5.

³⁸¹ Distinction voulue: l'une, la ville actuelle, l'autre, la cité davidique.

³⁸² Inexact (cf. *Genèse*, 49, 10).

³⁸³ Écrit «**S**ceptrum³⁸³.

³⁸⁴ Tout ce passage est un pastiche du *Ps.* 23, 7-10.

³⁸⁵ Cf. *Ps.* 122 (121), 1-2.

³⁸⁶ Idem.

atriis magnis Jerusalem. Tunc «**¶**Jerusalem aedificatur, ut civitas³⁸⁷, quae modo opprobrium est hominum et abiebrío³⁸⁸ plebis. Tunc erit jubilans christiana Religio. tunc boni gaudebunt. Tunc fideles solidabuntur. Tunc omnia in proprium esse juste in domino revertentur.

Et qualiter telas invidorum christianorum truncare oportet,

deinde protinus saltim cum exercitu mitter(etur)

Cap. XVI. // [fol. 83r]

Revertere, revertere! Quare retro reversus es? Cum te universi populi orbis clament, rogant, orant, et supplicant, dicentes: **¶**Veni, domine, et noli tardare! Nec reformatione tua indiget Francia. Veni festinanter! Graeci, ut de falsa opinione liberes processionis divinae; Madecones, Thessalonicens, Corinthi, Galatae, ut apostolorum eis monita vivifies, quae usque modo mortua steterunt; (H)arabia ex laetitia diem tuum videre et desiderio saltat, ut ubi pestis infidelitatis, (H)eraclii tempore, fuit exorta, fides Christi, tuo opere, restituatur; Tartaria omnis te expectat, ut a manibus Can Canis³⁸⁹ et ab eius adoratione eos evites; Scythia³⁹⁰, fortissimae gentes, quas te superare non dubitamus, sub christianitatis Imperio Magno; Constantinopolis³⁹¹, urbs tua, veniam de praeteritis petit: peccavit et parvipensa est; Imperialis Aquila, ut Aquila³⁹², juvenus³⁹³ sua sollicitat per te renovari. Nam cecidit, cecidit Babillon ipsa³⁹⁴, orientalis ecclesia, ut olim Jerosolimitana, prae mala, tum principum, tum Sacerdotum vita, periit oriens; peccatum suum modo cognoscit, quia cum // **[fol. 83v]** in honore esset, non intellexit. Comparatus³⁹⁵ est jumentis et similis factus est illis status ille. Ideo in velamento alarum Galli exultabit. Dicit: «**¶**psi (scilicet T(h)eucuri) in vanum quaesierunt animam meam (id est Dominia). **¶** Quid igitur erit de ipsis? Introibunt in inferiora terrae, tradentur in manus gladii ferocissimorum Francorum. Tu vero laetaberis in deo et laudabuntur

³⁸⁷ Id.v. 3, début.

³⁸⁸ Peut-être à rapprocher de «**¶**bjicere[¶], rejeter.

³⁸⁹ S'agit-il du Kahn, titre turc équivalent à empereur, qui serait traité de chien? Ou «**¶**anis[¶] est-il un nom propre?

³⁹⁰ Écrit «**¶**scitia[¶].

³⁹¹ Écrit «**¶**onstantinopolim[¶] (accusatif).

³⁹² Cf. *Ps.* 102 (103), 5.

³⁹³ On attendrait «**¶**juventutem suam[¶] - influence du *Ps.* 102 où l'on trouve «**¶**juventus tua[¶].

³⁹⁴ Cf. *Apocalypse* XVIII, 2.

³⁹⁵ Écrit «**¶**omperatus[¶].

tecum omnes qui sperant. Revertere igitur , revertere et laetetur cor quaerentium sanitatem. fidei.

Sed te respondentem pro nunc audio: «**¶** fidelissimi! Sicuti enim naturalibus est, quod a(g)gens formam suam impassum nequit inducere, nisi suum contrarium expellat et medium disponat. Populi nihilominus iterum acclamant: «**R**evertere, itaque revertere, quoniam coram te procident Etypiopes³⁹⁶ et adorabunt te omnes Reges terrae Dulia³⁹⁷ et forsā hyperdulia adoratione, qui primo Deum et Dominum Jeseum Christum latria adorabunt, postmodum duces. Et omnes gentes servient Karolo. Regnum vero Siciliae et Jerusalem tecum aeternabitur.□

Quid erit post haec omnia bell(a)³⁹⁸ et universales tribulationes.

Cap. Ultimo // [fol. 84r]

Post haec omnia erit firmamentum in terra (videlicet in populis et vulgis) et in summis Montium (scilicet dominorum ac praelatorum Rapinis, Usuris, Simoniis ceterisque publicis approbatisque vitiis expulsis). Tunc, Karole, superextolletur super Libanum fructus tuus et florebit de civitate in civitatem, sicut fenum. Semen igitur tuum, non solum Davidicum et Israeliticum, sed christianissimum, adhuc in aeternum et in generatione et generationem Regnabit. Promissio enim quae Habrae et Semini suo³⁹⁹ facta est etiam secundum carnem verificari, ut supra dictum est, debebat(ur). Semper in omni et lege et aetate haec potentissima christianissimaque Domus, quae modo dicitur Franciae, praecipua fuit. Nec verecundari quis debet: si prius Judeus fuerit, deinde christianus. Ex Judeis prophetae, patriarchae, duces, Reges et Christus Jesus, Maria, Apostoli et domus Franciae, omnes ex Judeis sunt. Ex paganis autem idolatriam, adversitatem in scriptura sacra habemus.

Gaude, et tu, Rex Regum Israelita christianissimus, // **[fol. 84v]** de habita, hoc in tuo tempore, ista patefactione. Placuit domino, quando voluit, Domum hanc sanctam manifestare ut Tua Majestas magis ac magis grata, non solum Christianis, sed Hebreis erit. Cum Tuam effigiem videmus, de progenie Christi recordamur. Haec est enim

³⁹⁶ = Aethiopes □

³⁹⁷ Ce mot vient du grec. En théologie on parle de «**¶**oulie□ pour désigner le culte rendu aux saints et à la Vierge, et pour le distinguer de l'adoration due à Dieu («**¶**atrie□) - voir plus loin «**¶**atria□, mot tiré aussi du grec.

³⁹⁸ La désinence est en blanc.

³⁹⁹ = Eius.

Domus ipsa Franciae, Domus sancta, Domus pia, Domus plena gloria, columna fidei, speculum virtutis, plena omnium generibus odoramentorum , omnium honorum. O domus dei! Domus Jesu Christi! Domus Virginis Mariae! Domus Davidica, Benedicta sis, tu! Benedictus sit Deus patrum tuorum, et laudabilis et gloriosus in saecula! Benedicamus Regem omnium, Jesum Christum, in Karolum Regem Regum terrae, per quem dextera Domini magnificatur hodie in virtute et confregit inimicos, quia fecit dominus magna et sanctum nomen eius in saecula saeculorum! Amen.

**De signis Caroli, Regis Maximi adventum in Italiam
praedicentibus, Fratris Joannis Angeli Gonesani⁴⁰⁰ Epistola.**

Christianissimo Regi Regum et domino dominantium, Carolo Maximo frater Joannes Angelus humillimam commendationem dat.⁴⁰¹

Solet, christianissime Rex, Prima rerum Causa, dominus, cum quid magni prodigii futurum sit, per angelos suos et astra per tempus ante, signa demonstrare. Crescente autem istis temporibus hominum malitia ut jam supremum iniquitatis gradum attigerit⁴⁰², // [fol. 85r] et plurimis signis ac minis dominus ipse se eos nequaquam retraxisse conspiciens, id vi tolli deduxit. Reliquos vero cunctos Reges hoc exaequendum repulit et unicam vineae suae spem et refugium domum tuam davidicam elegit: sic et in veteri lege perfecit. Ait enim propheta tuus: «**Et** repulit tabernaculum Joseph et tribum Effrem⁴⁰³ non elegit, sed elegit tribum Juda, montem Syon quem elegit. » Prae⁴⁰⁴ motum vero tui, qui super solium davidicum⁴⁰⁵ sedes, ante faciem tuam, quo iturus eras, signa praemisit praecesseruntque hoc tuum iter in Italiam: concursus aquarum et inundationes supra modum insolitae quae non modicam populorum multitudinem noctu, ut plurimum summerserunt, villas similiter et castra obruerunt. Signabant aquae populos externos in nocte tenebrarum jacentem ac dormitantem Italiam voraturos et sic pervigili Gallo excitandam fore. Quod ut verum fatear, expertus loquor⁴⁰⁶, qui super Giganteis humeris divi Christofori et Regiae Katarinae adjutorio, non nisi miraculo, eas pertransivi. Nuperrime vero fluviorum Rex Eridanus, qui et Padus dicitur, cum Montis eius, quem Anibal rupit aceto⁴⁰⁷, ab eisdem (h)oris tuis labens, te in Latium reproficisci tractante, (illius)⁴⁰⁸ plagam mirabiliter auxisse videret; magnitudinem facti sentiens, terrore concussus, signa dedit. Mirabile dictu, post terrae

⁴⁰⁰ Seule forme attestée à la place de «**De** Lagonissa».

⁴⁰¹ Cette lettre ne paraît pas faire partie de l' *Opus Davidicum*, mais se rapporte également à l'expédition de Charles VIII. Ici l'abréviation «**DD**» est plutôt «**Dat**» (cf. S.D. = salutem dat) que «**Dedicat**».

⁴⁰² J'ai conservé «**Attigerit**» qui est dans le texte plutôt que la correction «**Attingerit**».

⁴⁰³ = Ephraïm, fils de Joseph, ainsi que Manassé; ces deux petits-fils de Jacob ont donné leurs noms à deux tribus (alors qu'il n'y a pas de tribu Joseph). Celle d'Ephraïm est la plus importante de celles du Nord et désigne souvent le Royaume d'Israël, après la séparation des deux Royaumes.

⁴⁰⁴ Plutôt que «**Pro**» qui commanderait un ablatif: «**Photum**» est dans le texte. L'abréviation «**P**» est d'ailleurs «**prae**» également dans «**Praemisit**» et «**praecesserunt**».

⁴⁰⁵ L'abréviation (dd) signifie en général 'dominici', mais peut également signifier 'davidici'. Ici, les deux cas sont possibles.

⁴⁰⁶ Pourquoi changer «**loquor**» en «**loquar**»?

⁴⁰⁷ Fin d'un vers de Juvénal (à retrouver).

motus et incredibiles grandinum devastationes tantas, se extulit in undas, ut paene totam Italiam summersurus videretur. Quod secundum tui adventum denotat atque post adversitates, jam purgatis omnibus, fecundantem domini gratiam e caelo diffundendam, dicit. Quare mentium nostrarum campos simul ac terrenos irrigabit, sicque duplici ubertate domino deo condonata, in caelestem campum ubertatis suae aeternae nos deducet.

Illi ergo sit laus et gloria, qui est «□alpha et (□), principium et finis.□⁴⁰⁹ // [fol. 85v]

Christianissimi operis Tabula Feliciter Incipit.

Carolo Maximo Regi Regum Epistula⁴¹⁰.

Davidicae Domus Franciae Prologus

Libri Primi

De primo genitis primae aetatis ab Adam, in quibus christianissimum semen stetit.

Cap. I.

De primo genitis 2ae aetatis a Noe. Cap. II.

De primo genitis 3ae aetatis ab Abraham. Cap. III.

De primo genitis 4ae aetatis ab Moyse. Cap. IIII.

De primo genitis 5ae aetatis ab Babillonica transmigratione. Cap V⁴¹¹.

Quod non a Julio Caesare, Octaviano nec a Reliquis troyanis est, sed cum Beata Maria christianissima Domus Franciae est. Cap. VI

Libri II

Prologus.

Qualiter a Christo derivetur denomineturque. Cap. I.

Dari inter semina praecipuum quod metros sit et mensura. Cap. II.

Sanctus Constantinus, a quo crucem habent in spatulis, huius christinissimi fuit seminis. Cap. III.

⁴⁰⁸ «□llus□ dans le texte: ce pronom reprend «eius□ (ligne précédente).

⁴⁰⁹ Cf. *Apocalypse*, XXII, 13.

⁴¹⁰ «□pystola□ dans le texte.

⁴¹¹ Fusion entre le chapitre V (David) et VI (déportation à Babylone).

Cur dicitur Gallia et quot sint Galliae et cur Francia dicitur. Cap. IIII.

Errant multum a troyana Priami familia asserentes Domum Franciae descendere.

Cap. V. // [fol. 86r]

Dato quod troyani crinuti⁴¹² Reges fuissent, jam defecisse noscimus. Cap. VI⁴¹³.

Sanctissima pipinorum linea Regale christianissimum semen exorsit. Cap. VII.

Imperium in christianissima Domo Franciae pervenit, in qua merito semper stare debet successive; et de Carolo illo Magno Caesare semper Augusto. Cap. VIII.

Pipinorum successio miranda, et contra fidei inimicos ampla victoria. cap. VIII.

Cur potius in Francis quam in aliis regionibus Davidicum christianissimumque semen conservandum sit. Cap. X.

De honesta Francorum amicitia; etiam cum feminis mutua dilectio. Cap. XI.

Hugonis Capen vel ciappetae Nobilissimi propago Davidicum renovans semen. Cap. XII.

Neapolitanum Regnum quomodo Regibus Francis convenit. Cap. XIII.

Neapolitanum Regnum ab Alemanis usurpatur et a Francis Regibus gloriose recuperatur. Cap. XIV.

De fortitudine Christianissimae Domus; et magno studio parisino. Cap. XV.

Regnum Franciae ab Anglis capitur et per virginem mirabiliter recuperatum; et de Regibus Francis in Neapolitano Regno. Cap. XVI. // [fol. 86v]

Neapolitanum Regnum ad manus Aragonum, astutia cuiusdam Alphonsi, pervenit et de Alovio Rege Franciae pugnatore. Cap. XVII.

Libri III.

De ortu et persona Karoli Maximi Regis. Cap I.

De moribus et natura Karoli. Cap. II.

De natura Galli volucris. Cap. III.

De fortitudine bracchii Karoli et Bonitate. Cap. IIII.

De condicione Karoli a prophetis praevisa. Cap. V.

De reformatione Karoli et principum iniquitate. Cap. VI.

Quid Johannes Evangelista et Brigida de Karolo dicant. Cap. VII.

De natura Lillii. cap. VIII.

De proprietatibus Lillii. Cap. IX.

⁴¹² Faut-il comprendre «criniti» (=chevelus)?

⁴¹³ Ce chapitre VI ainsi que les deux suivants correspondent au chapitre VII du texte, ici réparti en trois parties.

De campo Lili et cur tres sint. Cat. X.

De introitu karoli ad Italiam. Cap. XI.

De expulsiōe Aragonum Regum. Cap. XII

De Venetis prope flumen T(h)arum Carolum obsidentibus⁴¹⁴. Cap. XIII.

Bellum inter Karolum et totum robur Italicum prope flumen T(h)arum Parmae Ligurum. Cap. XIV.

Cur tam pauci Franci tantas multitudines superarunt. Cap. XV.

Reverso Karolo Franciam, omnes ut revertatur clamant. Cap. XVI.

Quid post haec bella fiet: pronosticatio. Cap. ultimo⁴¹⁵.

⁴¹⁴ «□absidentibus□ dans le texte.

⁴¹⁵ On le voit, la lettre reproduite aux fol. 84v. et 85 r. ne fait pas partie de l'ouvrage.